

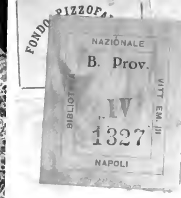

FONDO PIZZOFA
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
IV
1327
NAPOLI

TABLEAU
DES GUERRES
DE LA RÉVOLUTION,

DE 1792 A 1815.

PAR P. G., ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

OUVRAGE

Accompagné de vingt cartes géographiques dressées pour l'intelligence du récit, et orné de trente portraits des Généraux qui ont commandé en chef les armées françaises.



AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

PARIS.

PAULIN, RUE DE SEINE, N° 33.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DÉPOSITAIRES.

1838.

LISTE DES PORTRAITS

AVEC INDICATION

De la place qu'ils doivent occuper dans le volume.

LISTE DES CARTES

AVEC INDICATION

De la place qu'ils doivent occuper dans le volume.

INTRODUCTION.

La France, par son unité politique et continentale, est en position d'exercer une influence constante sur les destinées de l'Europe. En contact, sur un développement de quatre cents lieues, avec l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Confédération germanique et les Pays-Bas, elle tend, au moyen d'un échange perpétuel d'idées et d'intérêts, à les assimiler à sa propre civilisation. La configuration de ses frontières rend de grandes invasions très chanceuses; elles sont tellement disposées, qu'avec l'élan qui caractérise la nation, elle devient promptement menaçante à l'égard de l'étranger.

L'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée la couvrent à l'ouest et au midi; ce n'est point par là que peuvent pénétrer ces armées formidables qui ébranlent une nation puissante.

La défense de l'est et du nord tient au système des eaux de la chaîne des Alpes. Ces hautes montagnes déversent quatre grands fleuves qui se jettent, à d'immenses distances, dans quatre mers différentes. Le Pô descend droit à l'Adriatique; le Rhône, détourné dans son cours rapide par le massif de l'Auvergne, verse dans la Méditerranée; le Danube parcourt un espace de plus de cinq cents lieues avant d'atteindre la Mer Noire; et le Rhin, après de longs contours, creusant son lit à travers les Alpes Helvétiennes et les Alpes de Souabe, gagne les plaines des Pays-Bas pour se perdre dans la mer du Nord.

Les vallées du Rhône et du Rhin renferment les barrières défensives de la France. Le versant oriental du bassin du Rhône est divisé en quatre compartimens : de la Saône au Rhône; du

Rhône à l'Isère; de l'Isère à la Durance; et de la Durance à la mer. On arrive dans le premier, par la route de Bâle à Dijon; par celle de Soleure à Pontarlier, par celle de Genève à Lyon. Ces communications, parcourant une vaste étendue du bassin du Rhin, rentrent dans ce qui concerne ce dernier fleuve; elles sont en outre couvertes par les places de Béfort, de Besançon et par la chaîne du Jura.

Le second a pour entrée: d'abord, la route du Simplon, qui traverse le Valais, dépendance de la Suisse; puis les routes du petit Saint-Bernard et du Mont-Cénis, qui, après avoir serpenté dans les vallées de la Savoie aboutissent aux remparts de Grenoble.

Le troisième est percé par le col de Fenestrelle. La route barrée par la place de Briançon, se bifurque pour gagner d'un côté Grenoble, de l'autre Embrun et Mont-Dauphin.

Le quatrième est accessible par plusieurs cols secondaires dont les issues sont fermées par les mêmes places d'Embrun et de Mont-Dauphin, et par les postes d'Entrevaux, Colmars et Seyne. Il présente en outre une communication plus facile: la route de la Corniche qui débouche d'Italie par Nice et que défendent le cours du Var et la petite forteresse d'Antibes.

Ces divers passages traversant, au sortir des longs défilés des Alpes, d'étroits vallons, dont les abords sont fortifiés, n'exigent pas dans une guerre défensive un grand déploiement de forces; ils sont surveillés par Lyon, Grenoble et Toulon, foyers d'activité de ressources et de résistance.

Le versant oriental du bassin du Rhin contient la Suisse presque entière; puis l'Alsace, le Palatinat et enfin les vastes plaines par où la Meuse et l'Escaut vont se confondre avec ses eaux dans les îles de la Zélande.

La Suisse est indispensable à la défense de la France, soit par sa neutralité, soit en livrant son territoire à un corps d'occupation.

Dans le premier cas, elle s'avance en flèche entre l'Allemagne et l'Italie, sépare les armées ennemies et les force d'opérer selon des lignes dont la divergence est d'au moins quinze journées de marche Dans le second, elle agrandit et complique le théâtre de la guerre en ouvrant, entre les puissances belligérantes de nouvelles communications. Il y a d'abord le pont de Bâle, celui de Schafhausen, il y a les routes du Vorarlberg à Zurich et celles des Grisons au Valais qui se croisent sur le mont Saint-Gothard, avec la

grande chaussée d'Italie. En tout, six débouchés qu'interceptent le Saint-Gothard, le Haut-Rhin, la vaste nappe du lac de Constance et le Rhin. Cette première ligne, où la nature a accumulé d'insurmontables obstacles, se réduit à quelques positions qu'on peut garder avec peu de monde. Puis en deçà, le nombre de torrens, les aspérités du terrain augmentent et l'ennemi a encore moins de chances de succès.

L'Alsace, resserrée entre le Rhin et les Vosges, flanquée par les lignes de Weissembourg, par la place de Béfort, défendue par les forteresses de Schlestadt, Neufbrisach et Strasbourg, ne prête point d'espace à l'invasion.

Au sortir de cette province, la frontière après s'être détachée du Rhin, court obliquement au nord-ouest séparée du fleuve par une distanee moyenne de quarante lieues. Dans l'intervalle que sillonnent la Moselle, la Meuse, la Sambre, l'Escaut et la Lys sont compris une partie de la Hesse, la Bavière rhénane, les grands duchés du Bas-Rhin et de Luxembourg, enfin la Belgique. C'est sur ce théâtre si souvent ensanglanté que toute grande question européenne doit être débattue. C'est par là que la France est vulnérable et qu'elle doit se défendre en attaquant jusqu'à ce que ses armées s'étendent victorieuses sur la rive gauche du Rhin.

Entre Rhin et Moselle débouche la route de Mayence qui communique par Francfort avec le nord et le midi de l'Allemagne. C'est pour l'étranger la ligne d'opération la plus directe; mais elle traverse le massif des Vosges; mais elle prête le flanc à l'Alsace et aboutit de front aux villes de la Sarre, puis aux remparts de Metz: de part et d'autre, il est difficile d'obtenir sur ce terrain des résultats prompts et décisifs.

Entre Moselle et Meuse, les Ardennes aux campagnes stériles, aux immenses forêts, ne sont propres qu'à des opérations secondaires ou à des mouvemens transitoires.

C'est donc entre la Meuse et la mer qu'il faut chercher des champs de bataille. Là, tout est disposé pour faciliter les opérations de la guerre. Les collines s'épanouissent, les cours d'eau n'offrent pas encore d'obstacles insurmontables; des villes populeuses, de riches villages fournissent à chaque pas des subsistances et de bons abris pour les hommes et les chevaux.

Bruxelles est le centre de cette contrée fertile. Les routes d'Amsterdam, de Wesel, de Dusseldorf et de Cologne s'y croisent; après quoi, elles gagnent Lille, Valenciennes, Maubeuge et Givet.

Mais Bruxelles est à portée des arsenaux et des forteresses du dé-

partement du Nord. Bruxelles est loin des ressources de l'étranger et ne peut être préservé que par des batailles. Cette ville doit donc être le premier but des efforts des Français. Plusieurs défaites ne tranchent point contre eux la question : une victoire la décide en leur faveur.

L'expérience a fait voir qu'il faut s'avancer en pesant sur la gauche de l'ennemi; on menace ainsi sa ligne de retraite et l'on met la Belgique au prix d'une seule rencontre. Mais on n'est en sûreté à Bruxelles, qu'à la condition d'occuper les passages de la Meuse; c'est-à-dire, les places de Namur, Liége et Maëstricht. Cette dernière est d'une grande importance; elle ne peut être investie et assiégée si l'on ne réussit à éloigner du fleuve les armées opposées. C'est là l'objet d'une seconde bataille. Mais la place prise, l'ennemi est à son tour à découvert et à forces égales il est obligé de se retirer au-delà du Rhin.

En résumé, le plan général de défense consiste à déblayer la vallée du Rhône; forcer le Var, s'appuyer aux sommités des Alpes, neutraliser la Suisse, observer le Rhin en Alsace, menacer Mayence, surveiller le débouché des Ardennes, se ruer en masse sur Bruxelles par la route la plus rapprochée de la Meuse, et cette ville occupée, de s'emparer de Maëstricht. C'est ainsi que l'on parvient au Rhin; une fois en possession de cette puissante barrière, on est à même de prendre à son gré l'attaque.

L'Europe, considérée dans une situation défensive, se divise en deux vastes théâtres de guerre. L'un se rapporte aux bassins méditerranés du midi, et se compose des vallées du Pô et du Danube; l'Autriche y domine et Vienne en est le centre. L'autre, flanqué par la mer du Nord et la mer Baltique, est sous l'influence de la Prusse et de la Russie. Il contient d'abord le versant occidental du bassin du Rhin, puis les lignes parallèles du Weser, de l'Elbe de l'Oder, de la Vistule, du Niémen et de la Dwina.

On peut les concevoir annulés l'un par rapport à l'autre et les discuter séparément. Le premier renferme un point objectif décisif: c'est Vienne, situé au sommet d'un angle formé par les montagnes de la Bohême que côtoie le Danube et par les derniers mamelons des Alpes Noriques. Mais avant d'entrer dans le bassin du Danube, il faut remonter le versant occidental du Rhin ou le revers méridional de la mer Adriatique, puis descendre du côté du nord, les Alpes Helvétiennes, les Alpes de Souabe, le Rauhe-Alp, ou du côté du midi les Alpes Rhétiennes et Noriques.

Ce n'est pas le tout d'y pénétrer : il faut encore s'y maintenir, et

les premiers pas sont difficiles. Du lac de Constance à Kufstein, le terrain est divisé, par une chaîne secondaire, en deux compartimens dont le plus élevé, sous les noms de Tyrol et de Vorarlberg, est comme la citadelle de l'autre. Il serait impossible d'avancer si l'on permettait à des forces considérables de se concentrer dans cette vaste place d'armes, prètes à déborder les flancs ou les derrières des colonnes de marche; or le seul moyen de s'y opposer est d'attaquer par l'Italie.

On est ainsi conduit à aborder le Danube tout à-la-fois à travers le bassin du Rhin et le bassin du Pô.

Si la Suisse est neutre, le premier ne doit être regardé que comme passage nécessaire pour arriver à l'ennemi. En effet, l'Autriche le domine par la Bohême et le Rauhe-Alp d'où s'écoulent le Mayn et le Necker. L'intervalle de ces deux rivières est rempli par deux affluens du Danube; l'Altmuhl et la Wernitz, de sorte que les colonnes qui remontraient le Mayn et le Necker, laisseraient entre elles un intervalle dans lequel l'ennemi serait toujours maître de manœuvrer de manière à les menacer tour-à-tour et à les battre séparément. Il suit de là, qu'il faut se garder d'opérer sur les pentes occidentales de la vallée du Rhin; on doit les traverser rapidement et se porter par la route la plus courte au Danube.

La disposition du bassin du Pô donne lieu à plus de complications. La chaîne des Alpes l'entoure et ses cols livrent l'entrée des vallées du Piémont, fermés à leur sortie, par des forts ou des places. Cuirasse formidable, dont il était donné à Napoléon de découvrir le défaut.

A partir du Mont-Blanc, les Alpes en gagnant le midi, diminuent de hauteur. Vers l'Argentière elles se rebroussent en demi-cercle jusqu'aux sources de la Bormida et toujours en s'affaissant se rapprochent de la mer. De Saint-Jacques à Montenotte, l'arrête culminante n'est plus qu'à trois lieues du rivage, et à cette courte distance correspond la moindre élévation; c'est la porte de l'Italie. Au-delà, sous le nom d'Apennins, les monts reprennent toute leur âpreté.

Une fois établi sur le revers intérieur, on oblige le Piémont à déposer les armes et à livrer le passage du Pô. Mais on n'a rien fait tant que l'on ne s'est point rendu maître de la Lombardie. Cette belle province est traversée par une multitude de rivières qui, s'échappant des Grandes-Alpes, semblent suspendues au milieu de leur course par les lacs de Como, d'Iseo, d'Idro et de Garda, puis

se réunissent au fleuve. Les principales sont : le Tésin, l'Adda, l'Oglio, la Chiese et le Mincio. Aucune d'elles ne peut passer pour une bonne ligne de défense; leur lit est peu profond ou leur cours trop étendu; elles sont d'ailleurs naturellement tournées, si l'ennemi reporte la guerre de l'autre côté du Pô. Mais au-delà du Mincio, s'écoule un fleuve qui les couvre toutes et dont la possession assure la conquête de l'Italie : c'est l'Adige. Encaissé dans sa partie supérieure par des montagnes inaccessibles, il se perd avant d'arriver à l'Adriatique dans un immense marais et n'est abordable pour une armée en marche que sur un front de huit à dix lieues. Dans cet espace restreint, se croisent les routes du Tyrol et de la Carinthie et les localités se prêtent merveilleusement à seconder des efforts défensifs pour s'opposer au déploiement des troupes survenant des provinces impériales.

Maîtres de l'Adige, les Français peuvent lancer en avant leurs armées d'Allemagne. Cependant, elles présentent le flanc, d'un côté à la vallée de l'Inn, de l'autre aux ponts nombreux du Danube, et pour sortir de cette position incommode, elles doivent livrer bataille de manière à rejeter l'ennemi sur le Bas-Inn. Là, le Tyrol est tourné, le Danube est large et impétueux, les Alpes Noriques appuient les forces victorieuses, et la vallée se rétrécissant devant elles, elles se concentrent en avançant; leur impulsion devient irrésistible; leur droite, en se développant au-delà des monts, annulle, quant à la défense de Vienne, les troupes engagées en Italie et l'ennemi ne peut plus s'opposer à l'occupation de cette capitale.

Si la Suisse a pris part à la guerre, la route du Saint-Gothard, le débouché de Schafhausen ajoutent aux moyens d'envahir l'Allemagne et l'Italie, mais le Bas-Inn entre Kufstein et le Danube, mais l'Adige doivent toujours être le but des armées françaises.

La perte d'une capitale comme Vienne, désorganise l'Autriche et la force à la paix; si la Russie intervient, elle est trop loin de ses ressources pour supporter plus d'une défaite. Le théâtre de guerre du midi est donc disposé par la nature à l'accomplissement d'événemens décisifs.

Il n'en est pas de même au nord. Le Rhin forcé, la Prusse n'a plus de solide barrière; le Weser est tourné par les sources du Mayn; l'Elbe traversant plusieurs états, peut être livré par les traités; l'Oder, situé au-delà de Berlin, cède si la capitale est rapidement enlevée; enfin, l'insurrection polonaise aplanit les approches de la Vistule. Mais alors on se heurte contre la Russie. En supposant qu'on franchisse le Niémen pour marcher à la Dwina, on n'est plus flan-

qué et l'on ne peut l'être qu'à la condition de dominer le Borysthène. Or, il faut une grande supériorité de force et de génie pour opérer dans ces vastes espaces. On n'a d'ailleurs que trois mois de belle saison et les distances s'opposent à ce que dans un si court espace de temps, l'on porte de ces coups accablans dont une nation ne peut plus se relever. La Russie n'est cependant pas invulnérable elle ne résisterait pas à plusieurs atteintes; si elle n'en peut recevoir qu'une, en une seule campagne, l'on peut concevoir que, dans une lutte définitive entre les lumières et la barbarie, l'Angleterre, l'Allemagne et la France auraient assez de constance pour retourner plus d'une fois à la charge.

Ces considérations sont le résumé de vingt-cinq ans de guerre, dont nous entreprenons de tracer à grands traits l'esquisse. Pendant cette lutte immortelle, toutes les positions, tous les champs de bataille ont été explorés, le côté faible de chaque état a été reconnu. Si la France un moment surprise, désarmée, a laissé l'étranger fouler son territoire, il n'en faut rien conclure, l'Europe ne s'est ménagé ce facile triomphe qu'au moyen d'une transaction apparente avec les principes contre lesquels elle avait d'abord couru aux armes. Elle a ainsi rendu hommage à l'ascendant d'une civilisation, dont la nation de Charlemagne a reçu, depuis quatorze siècles, le dépôt sacré et qu'elle ne laissera jamais périr entre ses mains.

Mais on comprendrait difficilement comment cette lutte a pu se prolonger incertaine si long-temps, si l'on ne donnait, avant d'en commencer le récit, une idée du pouvoir qui fit agir les armées dans l'intérêt et la gloire de la nation, et de l'organisation de ces armées, même aux différentes phases de la révolution.

§ I.

Organisation du pouvoir exécutif sous la République et l'Empire.

A peine le trône fut-il renversé que l'assemblée constitua un conseil exécutif provisoire pour surveiller l'exécution des lois, mais la diversité et la force des évènemens, n'ayant pas tardé à démontrer son insuffisance, il fut remplacé par douze, puis par seize comités.

Les comités militaires les plus importans furent ceux du commandement central de la force armée de Paris, de défense, de sûreté générale, du mouvement des armées de terre et de salut public. Ces comités, pris dans le sein de l'assemblée, avaient un nombre de membres proportionné à leur importance et se renouvelaient à des époques différentes.

Il est inutile de rappeler la variété des attributions et des pouvoirs dont chacun de ces comités fut saisi; il suffit de savoir qu'ils furent tous absorbés par le Comité de salut public composé des neuf plus fortes têtes militaires de la Convention, qui prit la direction des armées et ne laissa aux autres que des détails d'exécution. La création de ce comité remonte au 12 avril 1793, dans le premier moment d'exaspération et de méfiance que firent naître la défection de Dumouriez et les revers qui l'avaient précédé et suivi.

Voici les principaux articles du décret d'institution :

1. Il sera formé, par appel nominal, un comité de salut public, composé de neuf membres de la Convention nationale.

2. Ce comité délibérera en secret; il sera chargé de surveiller et d'accélérer l'action de l'administration confiée au conseil exécutif provisoire, dont il pourra même suspendre les arrêtés lorsqu'il les croira contraires à l'intérêt national, à la charge d'en informer sans délai la Convention.

3. Il est autorisé à prendre dans les circonstances urgentes des mesures de défense générale, extérieure et intérieure, et ses arrêtés, signés de la majorité de ses membres délibérans, qui ne pourront être au-dessous des deux tiers, seront exécutés sans délai par le conseil exécutif provisoire. Il ne pourra en aucun cas décerner des mandats d'amener ou d'arrêt, si ce n'est contre ses agens d'exécution à la charge d'en rendre compte sans délai à la Convention.

5. Il sera fait chaque semaine un rapport général et par écrit de ses opérations et de la situation de la république.

6. Il sera tenu un registre de toutes ses délibérations.

8. La trésorerie nationale demeurera indépendante du comité d'exécution, et soumise à la surveillance immédiate de la Convention.

Le 9 avril un second décret ainsi conçu, fut proposé par le Comité de salut public et adopté.

1. Il y aura constamment trois représentans du peuple, députés près de chacune des armées de la république; tous les mois l'un des trois sera renouvelé.

2. Ils exerceront la surveillance la plus active sur les opérations des agens du conseil exécutif, sur la conduite des généraux, officiers et soldats de l'armée; ils se feront journellement rendre compte de l'état des magasins, de toutes les espèces de fournitures, vivres et munitions, ils porteront l'examen le plus sévère sur les opérations de tous les fournisseurs et entrepreneurs des armées de la république.

3. Ils prendront toutes les mesures qu'ils jugeront convenables pour accélérer la réorganisation des armées, l'incorporation des volontaires et recrues dans les cadres existans; ils agiront, pour cet effet, de concert avec les généraux et commandans de divisions et autres agens du conseil exécutif.

4. Les représentans, députés près des armées, sont investis de pouvoirs illimités pour l'exercice des fonctions qui leur sont déléguées par le présent décret; ils pourront employer tel nombre d'agens qu'ils croiront convenable; les dépenses extraordinaires qu'ils auront autorisées seront acquittées par le trésor public, sur des états visés par eux; leurs arrêtés seront exécutés provisoirement, à la charge de les adresser dans les vingt-quatre heures à la Convention nationale; et pour ce qui devra être secret, au comité de salut public.

5. Il est enjoint à tous agens civils et militaires d'obéir aux réquisitions des commissaires de la Convention nationale, sauf à eux à faire auprès de la Convention toutes les réclamations qu'ils croiront fondées.

6. Les représentans du peuple, députés près les armées, prendront sans délai toutes les mesures nécessaires pour découvrir, faire arrêter et traduire au tribunal révolutionnaire tout militaire, tout agent civil et autres citoyens, qui ont aidé, conseillé ou favorisé d'une manière quelconque la trahison de Dumouriez, ou tout autre complot contre la sûreté de la nation, ou qui ont machiné la désorganisation des armées et tenté la ruine de la république.

Enfin le 23 août, sous l'émotion causée par la reddition de Condé, de Mayence, de Valenciennes; au moment où le Calvados, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulon, prenaient parti pour *la Gironde* où les Vendéens remportaient d'éclatantes victoires; où 10,000 royalistes se rassemblaient dans la Lozère, près du camp de Jalès, quartier-général des intrigues réactionnaires du midi; où, derrière cette ceinture de mouvemens insurrectionnels, les coalisés vainqueurs pesaient sur toutes les frontières; au moment, où, à l'intérieur, la disette, le défaut de travail, la disparition du numé-

raire tourmentaient un peuple inquiet, affamé, en proie aux passions les plus ardentes, parut le décret de levée en masse dont les principaux articles suivent :

1. Dès ce moment jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la république, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées.

Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront des armes et transporteront des subsistances; les femmes feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux; les enfans mettront les vieux linges en charpie; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, la haine des rois et l'unité de la république.

2. Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers d'armes, le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre.

3. Les armes de calibre seront exclusivement confiées à ceux qui marcheront à l'ennemi; le service de l'intérieur se fera avec les fusils de chasse et l'arme blanche.

4. Les chevaux de selle seront requis pour compléter les corps de cavalerie; les chevaux de trait, autres que ceux employés à l'agriculture conduiront l'artillerie et les vivres.

6. Les représentans du peuple envoyés pour l'exécution de la présente loi, auront la faculté de faire fabriquer des armes dans leurs arrondissemens respectifs.

Nul ne pourra se faire remplacer dans le service pour lequel il sera requis; les fonctionnaires publics resteront à leur poste.

8. La levée sera générale; les citoyens non mariés ou veufs sans enfans, de dix-huit à vingt-cinq ans, marcheront les premiers; ils se rendront sans délai au chef-lieu de leur district, où ils s'exerceront tous les jours au maniement des armes en attendant l'ordre de départ.

9. Les représentans du peuple régleront les appels et les marches de manière à ne faire arriver les citoyens armés au point de rassemblement qu'à mesure que les subsistances, les munitions et tout ce qui compose l'armée matérielle, se trouvera exister en proportion suffisante.

10. Les points de rassemblement seront déterminés par les circonstances et désignés par les représentans du peuple envoyés pour l'exécution de la présente loi, sur l'avis des généraux, de concert avec le comité de salut public et le conseil exécutif provisoire.

11. Le bataillon qui sera organisé dans chaque district sera

réuni sous une bannière portant cette inscription: *Le peuple français debout contre les tyrans.*

Les représentans en mission ainsi que les généraux furent tenus de se conformer, par décret du 25 novembre, aux arrêtés du comité de salut public, sans pouvoir s'en écarter sous quelque prétexte que ce fût.

Enfin le 24 avril 1794, le comité de salut public eut la direction des relations extérieures, et devint ainsi l'arbitre de la paix et de la guerre.

Ce fut ainsi que du sein de terribles crises sortit l'autorité la plus énergique, la plus absolue qui jamais ait fait mouvoir les hommes; ainsi le comité de salut public centralisa entre ses mains toutes les forces de la France, et, par les représentans en mission, étendit sa volonté une et inflexible aux armées et dans les départemens soulevés.

Sous l'empire de la constitution de l'an III, depuis le 23 septembre 1795 jusqu'en novembre 1799, le pouvoir exécutif fut exercé par le Directoire composé de cinq membres élus par les conseils et successivement remplacés à leur cinquième année. La sûreté intérieure et extérieure tomba dans ses attributions, mais il ne pouvait déclarer la guerre; et les traités qu'il contractait n'étaient valables qu'après la ratification du corps législatif. Bien qu'il eût la faculté de prendre des arrêtés, d'adresser des proclamations aux armées et qu'il eût de grandes prérogatives, jamais ses volontés ne furent exécutées avec la même ponctualité que celles du comité de salut public.

Le Directoire nommait les ministres qui devinrent responsables de leurs actes. Celui de la guerre exerça sa surveillance sur le personnel et le matériel de l'armée; mais cette surveillance ne fut qu'illusoire, les abus et les dilapidations se multiplièrent, et sous le ministère du général Scherer, emplois et matériel, tout fut à l'encan.

La constitution de l'an VIII remit le pouvoir exécutif aux mains de trois Consuls élus par les conseils pour dix ans; mais dans cette trinité consulaire, Bonaparte seul apparaît et gouverne; dès le 2 août 1802, il est déclaré Consul à vie, et le 6 mai 1804, le tribunat et le sénat le saluent empereur sans attendre la sanction du peuple. Alors ses pâles collègues rentrent dans l'obscurité. Les derniers vestiges du gouvernement républicain disparaissent, la monarchie française se relève avec plus de splendeur, Napoléon est souverain absolu. De lui émanent tous les pouvoirs: il commande aux armées de terre et de mer.

Sous son règne, le ministère de la guerre depuis 1804 jusqu'en 1814, se divise en deux branches, matériel et personnel qui ont chacun à leur tête un ministre responsable. L'ordre et l'économie règnent dans toutes les parties de l'administration. On sait à toute heure et pour tout évènement trouver le dernier homme, le dernier cheval, la dernière pièce de canon.

§ II.

Organisations successives de l'armee, et progrès de l'art militaire pendant la révolution.

Avant la révolution, en 1789, l'armée française était encore organisée comme à la fin de la guerre de sept ans. La composition et la force des différentes armes semblaient avoir été déterminées par le hasard. Outre les 10,000 hommes de troupes dorées et galonnées de la maison du roi, il y avait 101 régimens d'infanterie de ligne et 12 bataillons d'infanterie légère, donnant à-peu-près 127,000 hommes, 2 régimens de carabiniers, 24 de grosse cavalerie, 18 de dragons, 12 de chasseurs et 6 de hussards, en tout 62 régimens qui pouvaient renfermer dans leurs cadres 35,000 sabres; 7 régimens d'artillerie présentaient avec 6 compagnies de mineurs et 9 d'ouvriers, environ 8500 hommes.

Indépendamment de cette force permanente et entretenue, il y avait encore 106 bataillons de milices, pouvant mettre éventuellement sur pied 77,079 hommes.

Des 101 régimens d'infanterie, il n'y en avait pas les quatre cinquièmes de français. On en comptait 11 suisses et 12 allemands, irlandais ou liégeois.

Tous les régimens français et étrangers, celui du roi excepté, avaient une force de 1200 hommes dans deux bataillons de cinq compagnies dont une de grenadiers ou chasseurs. Le régiment du roi présentait 2294 hommes dans ses quatre bataillons, et les régimens suisses 1033 au complet. Les bataillons d'infanterie légère n'étaient que de 446 hommes.

Dans la cavalerie, il n'y avait que 4 régimens étrangers. Les carabiniers seuls étaient à 4 escadrons; les autres régimens n'en avaient que 3 et leur complet ne dépassait pas 450 hommes.

Les régimens d'artillerie avaient 2 bataillons de 16 compagnies et 1100 hommes au complet.

La plupart des régimens d'infanterie et de cavalerie portaient le nom d'une province ou d'une ville; un assez grand nombre pourtant, dans l'arme des dragons surtout, était désigné sous le nom des princes du sang ou d'autres familles ducales auxquelles ils semblaient inféodés. Les régimens de chasseurs avaient conservé des dénominations toutes nationales, ainsi que ceux d'artillerie qui avaient pris le nom de leur garnison habituelle.

L'état-major général comprenait 11 maréchaux, 5 colonels-généraux, 169 lieutenans-généraux, 770 maréchaux de camp, 113 brigadiers et 69 mestres-de-camp.

L'artillerie et le génie avaient leurs états-majors particuliers, surchargés de baillis d'épée, d'avocats, de procureurs, de greffiers, d'huissiers et autres bas-officiers de plume.

Avec des élémens d'origine, d'organisation et d'esprit si différens, il était impossible d'attendre de bons résultats à la guerre. Les corps s'assemblaient sans confiance, marchaient sans ensemble et agissaient par rivalité ou jalousie, au milieu des conflits perpétuels du privilège ou de l'amour-propre.

En 1791, l'assemblée nationale qui avait sondé la plaie, entreprit la réforme de l'armée et posa les bases de son organisation. Elle venait de fixer les proportions des diverses armes pour les mettre en rapport avec les besoins du service, de reconstituer l'état-major en en éliminant toutes les inutilités et classant ses officiers d'après la nature de leurs fonctions, de donner une organisation uniforme à tous les corps, d'effacer les dénominations oligarchiques des régimens et des compagnies pour y substituer des numéros, de modifier la discipline en supprimant les punitions corporelles et les corvées empreintes de servitude, de donner un nouveau réglement d'exercice à l'infanterie, enfin de remplacer les bataillons de milice par des bataillons de volontaires tirés de la garde nationale, lorsque la guerre éclata.

Le grand œuvre de la réforme ne put s'accomplir, il s'agissait de courir au-devant de l'ennemi. Cependant l'armée était comme bouleversée, les nouvelles institutions n'avaient pas eu le temps d'y prendre racine, l'esprit de privilège et de routine se heurtait contre l'esprit d'égalité et d'innovation. Les régimens étrangers assimilés, par les

les lignes, la cavalerie était également répartie sur les ailes et avait pour couvrir ses flancs 4 à 6 bataillons, nommés pour cette raison flanqueurs. (*Voyez* l'ordre de bataille n. 1.)

Les marches stratégiques étaient subordonnées aux approvisionnemens et à la possibilité d'en faire des distributions régulières. Les marches-manœuvres s'exécutaient par ligne ou par portion de ligne. Les déploiemens étaient à peine connus.

A tous ces embarras, si l'on ajoute ceux qui résultaient inévitablement du transport des effets de campement, de l'abus des équipages des officiers-généraux et particuliers, on aura une idée de ce qu'était l'armée française lorsqu'elle entra en lice avec celles de la coalition.

Mais dès la fin de la seconde campagne d'importantes améliorations furent introduites, tant dans son organisation que dans la maniere de faire la guerre.

L'histoire de l'organisation de l'armée française se rapporte aux quatre périodes de la Convention, du Directoire, du Consulat et de l'Empire, celle des progrès de l'art militaire est renfermée dans les deux, la République et l'Empire. Nous allons en donner les traits principaux.

Au moment où l'ennemi, maître de Valenciennes et de Condé, avait entamé la frontière du nord, où la guerre civile dévorait l'ouest, où le fédéralisme agitait Bordeaux, Marseille et Lyon, où les Espagnols prenaient Bellegarde et menaçaient Perpignan et où Toulon était livré aux Anglais; la Convention ordonna le dédoublement et la réformation de tous les régimens d'infanterie. Les anciens régimens, les bataillons de volontaires, les légions et les compagnies franches, formés depuis dix-huit mois, subirent à-la-fois une fusion complète; on amalgama un bataillon de ligne dans deux de volontaires et l'on forma ainsi 196 demi-brigades de ligne, et 30 d'infanterie légère. Tous les corps de cavalerie irrégulière furent incorporés dans ceux de ligne qui furent portés à 85 régimens à 4 escadrons. On créa en même temps 8 régimens d'artillerie à cheval.

Toutes les demi-brigades d'infanterie furent à 3 bataillons de 9 compagnies dont une de grenadiers, plus une compagnie de canonniers et durent présenter un effectif de 3220 hommes, et un total de 710,000 baïonnettes. Les cadres de la cavalerie offrirent dans 480 escadrons 60,000 sabres, et l'artillerie 31,000 combattans.

La coalition commençant à se dissoudre sous le directoire, l'infanterie fut réduite par suite d'un second amalgame à 100 demi-

brigades de ligne et à 26 d'infanterie légère, devant fournir dans 494 bataillons 725,000 baïonnettes. La cavalerie, après avoir éprouvé une réduction de 9 régimens, subit encore une réforme dans ses cadres et n'eut plus dans ses 279 escadrons que 24,000 combattans. Les 16 régimens d'artillerie ne présentèrent plus que 24,000 hommes.

Sous le Consulat, c'est-à-dire dans l'espace de temps qui s'écoula entre le renversement du Directoire et l'érection de l'Empire, l'armée s'accrut considérablement. D'abord la garde du gouvernement qui sous la Convention et le Directoire n'avait pas dépassé 1500 hommes à pied et à cheval, forma un corps de 6 bataillons et 8 escadrons avec 2 batteries donnant 5500 hommes d'infanterie, 1200 de cavalerie et 320 d'artillerie.

On compta alors 112 demi-brigades d'infanterie de bataille et 31 légères formant 532 bataillons et 560,000 baïonnettes. Bien que le nombre des régimens de cavalerie eût été réduit à 72, l'augmentation de leurs cadres dut en porter l'effectif à 71,000 chevaux. L'artillerie n'eut plus que 14 régimens dont 6 à cheval et perdit mille hommes de son complet.

L'accroissement graduel de l'empire apporta bientôt de nouvelles modifications à cette dernière organisation. Dans cette période, l'infanterie de la garde se forma successivement dans l'espace de 10 ans, de 1804 à 1814, de 8 régimens de vieille garde à 2 bataillons de 8 compagnies, de 26 régimens de moyenne garde de même formation, présentant ensemble une masse d'environ 60,000 baïonnettes, de 8 régimens de cavalerie réunissent sous leurs étendards 11000 sabres et de deux régimens d'artillerie donnant plus de 6500 canonniers.

Les demi-brigades prirent le nom de régimens. Le complet de ceux-ci renferma 4500 hommes en 5 bataillons, et le nombre des régimens fut porté jusqu'à 152 dont 32 d'infanterie légère. On compta après la création de 9 régimens de chevau-légers lanciers, 90 régimens de cavalerie de 6 à 8 escadrons, présentant chacun 1000 à 1800 chevaux et qui, au complet auraient mis en ligne 132,000 chevaux. A la même époque les 15 régimens d'artillerie comprenaient 35,000 hommes dans leurs cadres.

Telles sont, quant aux cadres, les principales variations des organisations régulières; nous ne faisons pas mention des organisations provisoires, ni des créations spéciales et hors ligne qui dans les deux dernières périodes s'élevèrent de 50 à 70,000 hommes.

Enumérons maintenant les améliorations d'ensemble introduites dans les deux premières périodes qui comprennent à peine 6 ans

(de 1793 à 1800). On supprima le grade de maréchal de France et la charge de commandant en chef devint temporaire. Il n'y eut plus qu'un seul et même corps d'officiers-généraux pour tous les services; à la voix mâle et sévère de la Convention, le luxe des états-majors disparut. Un général de division, deux généraux de brigade, un adjudant-général et deux adjoints, un capitaine d'artillerie, un capitaine du génie, un commissaire des guerres composèrent l'état-major de toutes les divisions actives ou territoriales, et durent suffire à toutes les exigences du service. Les grades sans fonctions indispensables furent retranchés dans toutes les armes pour donner plus de force au commandement et raccourcir l'échelle hiérarchique jusqu'alors trop longue pour les ambitions subalternes.

Tous les régimens reçurent une organisation plus forte et uniforme qui facilita leur embrigadement. La création de l'artillerie à cheval procura le moyen de donner du canon à la cavalerie et d'en porter promptement où il devenait nécessaire. L'expérience fit voir que pour tirer le meilleur parti des mineurs et des sapeurs dans les siéges, il fallait les mettre sous le commandement immédiat des officiers du génie, et dès-lors ce corps devint une armée distincte qui rendit les plus grands services.

La brigade parut une unité de force incomplète et trop petite: on en forma une nouvelle, composée de deux brigades et qu'on nomma division. Chaque brigade contenait deux demi-brigades d'infanterie, un ou deux régimens de cavalerie. La force de la division fut de 12 bataillons, 8 à 12 escadrons 12 à 15,000 hommes. On attacha à la division, outre les pièces de bataillon, une batterie de 6 à 8 bouches à feu, en sorte qu'elle fut en état d'agir isolément. 5 à 6 divisions formèrent une armée très facile à manier dans toutes les circonstances de guerre. (*Voyez* l'ordre de bataille n° II.)

Dans les guerres méthodiques, on s'était astreint jusqu'alors à régler ses opérations sur la possibilité d'établir ses magasins et ses boulangeries. La nécessité et le dévoûment firent loi : le système de réquisition pourvut aux besoins des troupes, et lorsqu'il ne put fournir aux distributions régulières, on obvia à la pénurie en fourrageant sur place ou en cantonnant les troupes. Dès-lors nulle inquiétude pour les subsistances tant qu'on fit la guerre dans des pays fertiles, tels que les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne.

Dès-lors les mouvemens furent plus rapides et plus audacieux; au besoin les marches stratégiques s'exécutaient en poste, au moyen de relais établis d'avance. C'est ainsi par exemple, que la garnison de Mayence fut transportée en Vendée. Les marches-manœuvres n'é-

prouvèrent plus d'embarras, chaque division pouvant former en cas de nécessité une colonne; dès-lors aussi l'ordre de bataille fut toujours adapté au terrain.

On suppléa au défaut d'instruction en tiraillant en grandes bandes, et cette manière de combattre si favorable à la bravoure individuelle des Français, et à laquelle l'ennemi n'était pas accoutumé déjoua ses évolutions savantes et compassées.

Enfin on abandonna l'usage des tentes, parce qu'on reconnut que leurs avantages ne compensaient pas leurs inconvéniens et l'on préféra bivouaquer, barraquer ou cantonner, suivant l'occurrence des cas.

Là se bornent les changemens importans qui métamorphosèrent en moins de trois ans des cohues inexpertes et indisciplinées, mais enthousiastes de patriotisme et de gloire, en armées formidables qui renversèrent bientôt après plusieurs trônes et reculèrent les bornes de la France jusqu'au Rhin et aux Alpes.

Napoléon qui se vit tout-à-coup à leur tête, sembla d'abord vouloir mettre le sceau à leur organisation.

Le train d'artillerie qui, jusqu'en 1800, n'était conduit que par de malheureux valets aux gages d'un entrepreneur, fut constitué militairement par bataillon, et cette première formation fut si heureuse, qu'on l'étendit quatre à cinq ans plus tard au train du génie et à celui de l'administration.

De 1803 à 1806, Napoléon donna la cuirasse aux carabiniers et aux 12 régimens de grosse cavalerie. En 1812, il créa 9 régimens de chevau-légers lanciers. Ainsi la cavalerie française, déjà si redoutable dans le choc, ne fut pas moins terrible dans la poursuite.

Indépendamment de ces améliorations de détail, Napoléon fit deux autres innovations qui ne contribuèrent pas peu à alléger pour lui le maniement de ces armées formidables. Il forma de trois divisions dont il retrancha la cavalerie, une nouvelle unité de force à laquelle il donna le nom de corps d'armée. Il affecta à un corps d'armée, suivant les circonstances, une brigade ou une division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie, puis il créa des réserves ou corps de cavalerie indépendans d'une formation analogue. La réunion de 2 à 4 corps et d'une réserve de cavalerie formait alors une armée qui avait son état-major général, son parc général, ses équipages de siége et de pont (*Voyez* l'ordre de bataille n°. III) Cette nouvelle répartition des élémens constitutifs des armées permit au général en chef de manier des masses de 100,000 hommes avec autant de facilité que

jadis sous Turenne on maniait une armée de 25 à 30,000, divisée par brigades.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, à côté de ces perfectionnemens naquirent et se développèrent des abus qui neutralisèrent en grande partie les effets de ces changemens utiles. Nous voulons parler des grands états-majors. Sous le Consulat, on vit reparaître des lieutenans-généraux du général en chef, des premiers inspecteurs de l'artillerie du génie et de la gendarmerie, des aides-de-camp officiers-généraux, et bientôt après, sous l'Empire, un connétable, des maréchaux, des colonels-généraux, des aides-majors généraux de toutes armes qui ramenèrent dans l'armée avec le faste insultant des généraux de l'ancien régime, les jalousies, les rivalités, l'insouciance et l'oubli des devoirs militaires qui sont toujours les signes précurseurs des grandes catastrophes.

TABLEAU
N. I.

ORDRE DE BATAILLE

De l'armée de la Moselle pour l'expédition de Trèves au 1er Décembre 1792.

mar. de camp **DUTEIL**, command. l'artill. { Le lieut.-génér. **BEURNONVILLE**, génér. en chef. / Le mal. de camp **SCHAWENBURG**, chef d'ét.-mor gal. } colonel **DAUVARD**, command. le gén.

	BRIGADES.	CORPS DONT ELLES SE COMPOSENT.	NOMBRE DE BATAILL.	NOMBRE DE ESCADRONS
AVANT-GARDE. — lieut.-général. WIMPFFEN.	mar. de camp DESTOURMELLE	Infanterie légère et de la légion de la Moselle	2	»
		3e régiment de hussards	»	3
		10e — de chasseurs	»	3
		Cavalerie légère de la légion de la Moselle	»	3
		4e régiment de dragons	»	3
		11e et 19e régiments de cavalerie	»	6
		Comp. franc. d'Humbert, Guillaume, Fischer et Maurice	»	»
	mar. de camp LABAROLLIERE.	1er et 2e bataillons de grenadiers	2	»
		1er bataillon du 62e régiment	1	»
		1er — du 95e régiment	1	»
		1er — de volontaires de la Vienne	1	»
		1er — de la Meuse	1	»
		1er — de l'Indre	1	»
		1er — du Lot	1	»
1re LIGNE. — lieut. génér. LIGNEVILLE.	mar. de camp MURATEL.	1er — de Saône-et-Loire	1	»
		1er — du 22e régiment d'infanterie	1	»
		4e régiment de cavalerie	»	2
		14e — de dragons	»	2
	mar. de camp LYNCH.	2e, 4e et 5e bataillons de grenadiers	3	»
		1er bataillon du 1er régiment d'infanterie	1	»
		2e — du 17e régiment d'infanterie	1	»
		1er — du 24e régiment d'infanterie	1	»
		1er — de la Haute-Marne	1	»
		3e et 4e bataillons de la Manche	2	»
	mar. de camp FREITAG.	Popincourt	1	»
		Section armée	1	»
		9e bataillon de la Meurthe	1	»
		4e — de la Seine Inférieure	1	»
		13e des Fédérés	1	»
	mar. de camp LAGRANGE.	1ers bataillons des 3e, 58e, 44e et 90e d'infanterie	4	»
		1er bataillon du 54e régiment d'infanterie	1	»
		4e — de la Moselle	1	»
		10e régiment de cavalerie	»	2
		17e — de dragons	»	2
2e LIGNE. — lieut. génér. ABOVILLE.	mar. de camp DELAAGE.	1ers bataillons des 53e, 89e et 55e de ligne	3	»
		3e — de la Moselle	1	»
		2e — de la Haute Marne	1	»
		6e et 8e bataillons de la Meurthe	2	»
	mar. de camp PRILLY.	Fédérés des 83 départemens	1	»
		4e bataillon de la Haute Saône	1	»
		5e — de la République	1	»
		4e — de la Meurthe	1	»
		1er — des 30e, 73e et 102e régimens de ligne	3	»
RÉSERVE de cavalerie.	mar. de camp PULLY.	1er et 2e régimens de carabiniers	»	6
		8e régiment de cavalerie	»	2
		1er — de dragons	»	2
		1er et 5e régiment de chasseurs	»	6
Parc d'artillerie et des équipages.		Parc d'artillerie	detach.	»
		Gendarmerie nationale 5e division	»	»
		Totaux	46	42

Donnant une force de { 28,951 hommes d'infanterie. / 6,228 — de cavalerie. / 729 — d'artillerie.

Total général. 35,908 hommes.

TABLEAU
N° II.

ORDRE DE BATAILLE

De l'armée de Rhin-et-Moselle, en Messidor an IV (Juillet 1796.)

le général **EBLÉ**, command. l'artillerie.

Le général **MOREAU**, commandant en chef.
Le général **REYNIER**, chef d'état-major.

le chef de brigade **CHAMBARHILLAC**, command. le génie.

CORPS de TROUPES.	GÉNÉRAUX de DIVISION.	GÉNÉRAUX de BRIGADE.	DÉSIGNATION des CORPS.	NOMBRE DE BATAILL.	NOMBRE DE ESCADRONS	FORCE.
AILE GAUCHE. — DESAIX.	DELMAS.	PRIMONT.	16e demi-brigade d'infanterie légère.	3	•	2,442
			50e — de ligne.	3	•	2,002
			7e régiment de hussards.	•	4	322
		ECKMAYER.	97e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2,378
			10e régiment de dragons.	•	4	242
			17e — de dragons.	•	4	255
	BEAUPUY.	Ste. SUZANNE.	10e demi-brig. d'infant. légère.	3	•	2,380
			10e — — de ligne.	3	•	2,966
			8e régiment de chasseurs.	•	4	505
			4e — de chasseurs.	•	4	319
		JOBA.	62e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2,350
			103e — d'infant. de ligne.	3	•	2,607
			6e régiment de dragons.	•	4	417
			Artillerie.	•	•	556
CENTRE. — GOUVION-St.-CYR.	DUHESME.	VANDAMME.	17e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2,793
			100e — d'infant. de ligne.	3	•	2,479
			20e régiment de chasseurs.	•	4	254
			11e — de hussards.	•	1	38
	TAPONIER.	LAROCHE.	21e dem. brig. d'infant. légère.	3	2	2,284
			31e — d'infant. de ligne.	3	•	2,840
			5e régiment de hussards.	•	1	95
		LECOURBE.	84e demi brig. d'inf. de ligne.	3	•	2,092
			106e — d'inf. de ligne.	3	•	3.186
			2e régiment de chasseurs.	•	4	240
			Artillerie.	•	•	33
AILE DROITE. — FERINO.	DELABORDE.	JORDY	3e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2,299
			38e — d'infant. de ligne.	3	•	3.350
			21e régiment de cavalerie.	•	1	48
		PAILLARD.	2e demi brig. d'infant. légère.	3	•	2,500
			79e — d'infant. de ligne.	3	•	2.205
			12e régiment de cavalerie.	•	4	140
	FERINO.	TARREAU.	89e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2'552
			36e — d'infant. de ligne.	3	•	2,861
			18e régiment de cavalerie.	•	4	162
		THOLMÉ.	74e demi brig. d'infant. de ligne.	3	•	2,455
			4e régiment de dragons.	•	4	406
			8e — de hussards.	•	4	166
			Artillerie.	•	•	822
RÉSERVE.	BOURCIER.	FOREST.	e demi-brig. d'infant. de ligne.	3	•	7,464
			1er régiment de carabiniers.	•	4	
			2e — de carabiniers.	•	4	
			109e demi brig. d'infant. de ligne.	3		
			2e régiment de cavalerie.	•		
			15e — de cavalerie.	•	4	
			14e — —	•		
			3e — —	•	4	
			9e — —	•	4	
			TOTAUX.	66	79	65,103

Donnant une force de:
- 56,756 hommes d'infanterie.
- 6,536 — de cavalerie.
- 1,811 — d'artillerie.

TOTAL. 65,103

LLE

ue du

mandant
ef d'état-

ant le génie.

DROITE.

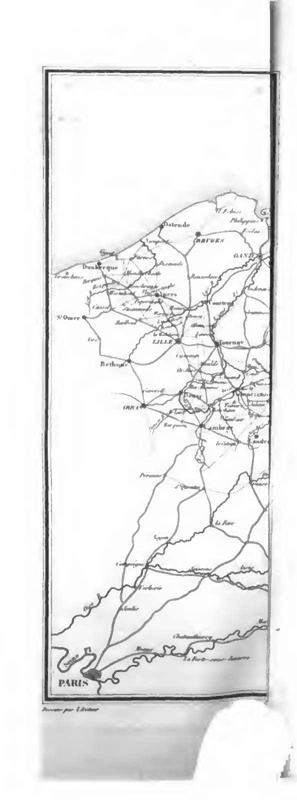
XIÈME CORPS.

commandEYNIER, commandant. le colonel BRULLEY, commandant le génie
ef d'état-m BARBOT, chef d'état-major.

NO	DÉSIGNATION des CORPS.	NOMBRE DE BATAILL.	NOMBRE DE ESCADRONS.	FORCES.
2	2e léger		»	1,482

4
17
70
31
47
IV 1
22
Ch
8





Dessiné par l'Auteur

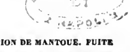
TABLEAU

DES GUERRES

DE LA RÉVOLUTION.

CAMPAGNE DE 1792.

I.



SITUATION DE L'EUROPE. APPRÊTS DE LA GUERRE. DÉCLARATION DE MANTOUE. FUITE ET ARRESTATION DE LOUIS XVI. ACCEPTATION DE LA CONSTITUTION. CONVENTION DE PILNITZ.

Déclaration de guerre (20 avril).—Tentative d'invasion en Belgique (avril et mai).

La guerre de la révolution n'a point d'exemple dans l'histoire du monde. Jamais grande nation attaquée dans son existence ne s'est défendue avec autant d'énergie, et n'a réagi si puissamment sur ses agresseurs. Jamais aussi question sociale, plus nettement posée, plus propre à exalter les âmes, n'a été débattue les armes à la main. L'assemblée des états généraux avait proclamé que, dans la constitution de l'état, elle voulait substituer le droit au privilège. C'était une de ces renovations sur lesquelles la force prononce en dernier ressort; car, pour ceux qui en jouissent, le privilège est le droit, et ils le défendent jusqu'à l'extrémité. La cour de Louis XVI appela des projets de réforme, d'abord à l'armée et aux corporations intérieures, dont l'appui lui échappa; puis enfin aux souverains étrangers non moins irrités qu'elle contre le nouveau dogme politique; mais, outre des motifs particuliers à chacun d'eux, la difficulté des négociations, l'espoir de détruire des semences d'agitation,

qui pouvaient ne point jeter de profondes racines, retardèrent longtemps les hostilités déclarées.

Depuis l'établissement d'un système européen, le temps n'avait point cessé d'apporter de graves modifications aux élémens d'équilibre qu'on avait alors combinés. En première ligne, la France était entourée d'états que leur organisation politique, leur épuisement ou leur importance secondaire, appelaient à céder à son ascendant : la Hollande, où les armes prussiennes venaient de changer la nature du pouvoir exécutif; les principautés d'Allemagne et la Belgique, pays de fermentation, soumis à l'empire, mais sympathiques avec la révolution, champ de bataille, où la victoire devait lui donner des alliés; la Suisse, aux mœurs démocratiques, aux institutions oligarchiques, neutre par les traités et trop passionnée pour rester indifférente à la querelle; l'Italie frémissant sous le joug; enfin l'Espagne, vieux débris, sans poids réel, et ne comptant plus que comme diversion. Ce n'était point de là que devait partir le signal. Mais plus loin, à ce groupe d'états qui tendaient vaguement à graviter vers la France, était opposée l'alliance du Nord, cimentée par le partage de la Pologne. L'Autriche, la Prusse et la Russie, solidaires dans une spoliation qu'elles avaient résolu de rendre complète, étaient forcément coalisées contre les principes de justice et de droit universels proclamés par l'assemblée; cependant leurs projets sur la Pologne paralysaient en partie leurs forces, et chacune d'elles avaient ses causes de préoccupation. La Prusse et l'Autriche : l'agitation des esprits en Hollande, en Belgique et sur les bords du Rhin; la Russie : la guerre avec l'empire ottoman.

Hors de la sphère d'activité des trois grandes puissances, le Danemark restait neutre; mais la Suède prenait l'avance, et son roi, Gustave, réclamait l'honneur de diriger la coalition. Enfin le cabinet britannique, contenu par la presse et l'opinion du pays, ne pouvait qu'encourager en secret les dispositions que les souverains absolus manifestaient hautement.

Telle était la situation générale en Europe : on se préparait à la guerre, et l'on cherchait à temporiser. Mais il y a, dans la vie des peuples, des crises dont la marche dépasse rapidement les prévisions vulgaires. Tandis que la diplomatie mettait en jeu toutes les ressources de sa science, l'assemblée poursuivait sans hésitation son œuvre, et détruisait de fond en comble l'ancien édifice social. Ses décrets, accueillis avec enthousiasme par le plus grand nombre de citoyens, excitaient aussi des dissidences de plus en plus profondes. L'émigration devint assez puissante pour obtenir la déclaration de Mantoue, qui promettait à Louis XVI de le rétablir dans la plénitude de ses droits. Ce malheureux monarque

fit alors une tentative qui précipita le cours des évènemens. Il s'évada de Paris, espérant gagner la frontière de l'est, et s'entourer d'un corps d'armée assez imposant pour dicter des lois à l'assemblée. Arrêté à Varennes, il fut ramené prisonnier dans son palais et ne tarda pas à accepter la Constitution contre laquelle ses affidés, à l'extérieur, n'avaient point cessé de protester.

A cet acte, l'Europe fit opposition en publiant la convention de Pilnitz, dont voici le texte : « L'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse « ont résolu d'employer leurs forces réunies à celles des autres souve-« rains, si, toutefois, d'autres princes veulent y coopérer avec eux, pour « mettre le roi de France en état d'établir en parfaite liberté, le fonde-« ment d'un gouvernement monarchique, également conforme aux droits « des souverains et au bonheur des Français. En même temps ils don-« neront des ordres pour que leurs troupes se tiennent prêtes à mar-« cher. » Mais à chaque démonstration que la contre-révolution hasardait, la France répondait par une mesure énergique, d'où l'on eût pu pressentir l'ardeur de la lutte. La fuite de Louis XVI avait manifesté l'extrême fermeté de l'assemblée et du peuple de Paris. La déclaration de Pilnitz provoqua la première levée de ces bataillons de gardes nationales qui, plus tard, tinrent tête aux armées les mieux organisées du continent.

D'un autre côté, l'émigration continuait systématiquement. Les corps d'officiers désertaient, entraînant des compagnies entières; ils formèrent enfin une petite armée. Leurs chefs représentaient aux souverains étrangers la France fatiguée de ses longues agitations, sans finances, sans soldats, aspirant à l'invasion, que les masses regarderaient comme un retour à l'ordre, et que des milices ignorantes ne pourraient empêcher. Ces raisons spécieuses encourageaient la coalition, et lorsque le gouvernement constitutionnel lui demanda de dissoudre les rassemblemens d'émigrés qui menaçaient la frontière, pour toute réponse, elle activa ses armemens.

Ce fut alors que la France se résolut à prendre l'initiative, en déclarant la guerre à l'Autriche. Le moment était heureusement choisi : Gustave venait de périr victime d'un assassinat, et sa mort changeait la politique de la Suède. Un nouveau ministère vouait l'Espagne à la paix; le Danemark, la Suisse, l'Angleterre et la Hollande se déclaraient neutres. Restaient donc pour auxiliaires à l'Autriche, la Prusse, l'Empire et le Piémont, qui n'étaient pas encore prêts à entrer en ligne, et la Russie, trop occupée des Turcs pour se déployer jusqu'au midi de l'Europe.

Le ministère français avait levé quatre armées. Au midi, Montesquiou

(40 à 50,000) observait les Alpes et les Pyrénées; à l'est, Luckner (40,000) défendait le cours du Rhin; et Lafayette (50,000) l'espace entre les Vosges et la Sambre; enfin, Rochambeau (40,000) occupait la Flandre.

Ces deux derniers généraux reçurent l'ordre de commencer les hostilités par l'invasion de la Belgique, en débouchant de Lille, Valenciennes et Givet. Mais l'époque des grands succès n'était point venue, et l'organisation des armées était loin de s'y prêter. En 1789, l'état militaire de la France comprenait 106 régimens d'infanterie, 30 de cavalerie, 7 d'artillerie. L'effectif nominal s'élevait à environ 182,000 hommes; mais plusieurs années de paix l'avaient réduit à moins de 150,000.

Le plus grand nombre des officiers d'infanterie et de cavalerie ayant émigré, leurs grades étaient remplis par les sous-officiers généralement bien exercés aux manœuvres pratiques; mais étrangers à la théorie de la guerre. Plusieurs corps étaient entièrement disloqués, et le matériel avait été malheureusement négligé. Quant au moral, l'armée avait partagé l'entraînement du peuple en faveur de la révolution. L'avancement rapide des sous-officiers et des officiers roturiers, avait ajouté à l'exaltation qu'augmentaient chaque jour l'arrivée des volontaires et des corps francs conduits à la frontière par des officiers de leur choix. En résumé, l'ensemble était passionné, mais inhabile; les gardes nationales transportant au camp des habitudes de clubs, n'observaient aucune discipline, elles énervaient au contraire celle de la troupe de ligne. Enfin la plupart des généraux étant attachés à la cour n'avaient point la confiance du soldat.

Les traditions glorieuses du règne de Louis XIV étaient d'ailleurs perdues. Pendant le XVIIIe siècle, aucune de ces renommées qui saisissent ne s'était élevée en France, tandis que le dernier roi de Prusse et les feld-maréchaux autrichiens qui l'avaient combattu, semblaient avoir fixé la science de la guerre.

L'invasion de la Belgique, tentée deux fois, trompa les espérances que l'on avait conçues. Loin d'être accueillies par les populations insurgées, les colonnes françaises se heurtèrent contre des troupes réglées qui les culbutèrent; le désordre se mit dans les rangs, on se crut trahi, on s'enfuit jusqu'à la frontière au cri de *sauve qui peut*. L'armée n'était point encore propre aux grandes opérations; il fallait que son éducation se fît sous le feu, dans des combats de chaque jour. Les généraux français se tinrent de ce moment sur la défensive. Lafayette réunit sous ses ordres les armées du Nord et des Ardennes, qui s'étendaient de la mer à la Meuse, dans les places fortes et dans les camps de Maulde, de Maubeuge et de Sedan. Luckner commanda, sous le nom d'*armée du centre*,

les troupes cantonnées depuis Metz jusqu'à Huningue; de leur côté, les impériaux, attendant l'entrée en ligne de leurs alliés, se bornèrent à rester en observation.

II.

INVASION DE LA FRANCE (AOUT). RÉVOLUTION A PARIS (10). PRISE DE LONGWY (23). MARCHE SUR VERDUN (28 AU 30).

Mouvement de l'avant-garde de Dumourier (31). — Occupation des défilés (4 septembre).—Capitulation de Verdun (2 septembre).—Attaque des défilés (6 au 10).—Combat de la Croix-aux-Bois (14). —Evacuation du camp de Grandpré. — Bataille de Valmy (20). — Retraite des coalisés (30 septembre au 13 octobre).

Deux mois d'inaction, durant lesquels les causes intérieures d'irritation ne manquèrent point, portèrent à l'extrême l'exaspération du peuple de Paris; on projeta d'arracher au monarque la direction d'une guerre, dont on attendait d'immenses résultats et qui commençait malheureusement. La cour s'appuyait sur les autorités nées de la constitution que Lafayette offrait de seconder; mais la minorité de l'assemblée, si célèbre sous le nom de *Gironde*, mais les clubs, mais les sections de Paris, faisaient hautement les apprêts d'un combat à mort. Au fort de cette crise, les coalisés mirent toutes leurs troupes en mouvement. Leur plan, inspiré par l'idée qu'ils s'étaient faite de la situation des partis et des dispositions de la troupe, consistait à faire une démonstration en Flandre, à masquer les débouchés de l'Alsace et de la Lorraine, et à concentrer 100,000 hommes entre la Moselle et la Meuse, pour pénétrer par Verdun dans la vallée de la Marne en séparant Luckner de Lafayette. En un mot, ils tentaient un coup de main contre des soldats dont on leur promettait la fuite ou la défection, et contre un pays où leur présence pouvait être le signal d'une réaction politique. Ils crurent la provoquer par des déclarations menaçantes, et leur généralissime, le duc de Brunswick, publia son célèbre manifeste qui ne fit qu'ajouter à l'exaltation des esprits.

A la droite des coalisés, le prince Albert de Saxe (25,000 hommes), s'approcha de la frontière du Nord; au centre, le roi de Prusse, l'électeur de Hesse et les princes émigrés, poussèrent au-delà du Rhin par Mayence et Coblentz 64,600 hommes, pour rallier dans le Luxembourg 15,000 Autrichiens amenés du Brabant par le comte de Clerfayt, se ranger sous le commandement du généralissime, prendre ou bloquer les petites places de Longwy, Montmédy, Verdun, et forcer le passage de la Meuse. Enfin, à gauche, le prince de Hohenlohe-Kirchbery, passa le Rhin à Gegmersheim, avec 17,700 impériaux et émigrés, dans le but de bloquer Landau et de menacer l'Alsace.

Pendant que cette attaque formidable dirigée par des généraux formés à l'école du grand Frédéric, conduisant les soldats les mieux disciplinés de l'Europe, se déployait contre des milices agitées par le mauvais succès, la méfiance et les passions du moment; la conjuration tramée contre le gouvernement royal éclata. Les sections nommèrent une assemblée insurrectionnelle, qui, sous le nom de *Commune de Paris*, s'empara de tous les pouvoirs, ordonna l'assaut des Tuileries, fit le monarque prisonnier et dispersa la majorité du corps législatif, dont les débris n'agirent plus jusqu'à leur dissolution que d'accord avec elle ou sous son influence. Cette catastrophe ajouta pour un instant à l'incertitude des armées. Lafayette essaya de faire marcher sur Paris les troupes du camp de Sedan; mais cette vaine tentative l'obligea de quitter la France, et bientôt le pouvoir, né de l'insurrection, rallia toutes les volontés par le sentiment du danger toujours croissant de la patrie.

Du 8 au 10, Hohenlohe commença l'investissement de Landau, après avoir rejeté sur la Lautern, l'aile gauche de l'armée du Rhin qu'on venait de séparer encore une fois de celle de Moselle. Le 19, Brunswick ayant opéré sa jonction avec Clerfayt, força le camp de Fontoy, et replia Luckner sous le canon de Metz. Le 20, il investit Longwy qu'il fit bombarder les deux jours suivans, et qui capitula le 23. Le 28 il se porta sur l'Orne, et prit position à Estain et Bricy, dans le but d'interdire à Luckner, en menaçant son flanc droit, la route de Metz à Paris. Enfin le 30, tandis que Clerfayt occupait Stenay, il couronna sur les deux rives de la Meuse, les hauteurs de Verdun. Dans le même temps, la droite de Hohenlohe et un détachement de Clerfayt, bloquèrent, sans obstacle, Thionville et Montmédy.

Ces désastreuses nouvelles survenant d'heure en heure au milieu d'un peuple exalté par sa victoire sur le trône, loin de produire l'effet que s'étaient promis les coalisés, remplirent les âmes d'un sombre enthousiasme. Le conseil de la commune, au son du tocsin et du canon d'alarme, convoqua au Champ-de-Mars les patriotes de Paris et des

départemens voisins. On y courut en foule; pendant plusieurs jours des milliers d'hommes partirent pour le camp qui se formait à Soissons. La plupart défilèrent en armes dans la salle du corps législatif, et jurèrent de vaincre ou de mourir. Cependant les rues et les places publiques, retentissaient des bruits d'une ville de guerre, de chants patriotiques et d'imprécations contre les lâches ou les traîtres qui venaient de livrer Longwy.

« Aujourd'hui, s'écria le plus éloquent des membres de l'assemblée « (Vergnaud, 2 septembre), aujourd'hui, les vrais dangers de la patrie « sont connus, nous ne craignons plus rien; le plan des ennemis est de « marcher sur Paris en laissant derrière eux les places fortes et nos « armées. Cette marche les perdra si Paris exécute ses grands projets. « Quand ces hordes étrangères avanceront, nos armées, qui ne sont « point assez fortes pour les attaquer, le seront assez pour les suivre, les « harceler, leur couper les communications avec les armées extérieures, « et si à un point déterminé nous leur présentons tout-à-coup un front « redoutable, si la brave armée parisienne les prend en tête, lorsque « elles seront cernées par nos bataillons qui les auront suivies, c'est alors « qu'elles seront dévorées par cette terre qu'elles auront profanée par « leur marche sacrilège. »

Les mesures militaires semblent dictées par ces inspirations. Tandis que Luckner restait à Metz; Kellermann à la tête de 20 à 25,000 hommes tirés des armées du Rhin et de la Moselle, longeant le flanc gauche des ennemis, se transporta par Toul sur les bords de la Marne, dans le but de seconder les opérations de Dumouriez. Ce dernier général avait été appelé à remplacer Lafayette: lié pendant la session de l'assemblée législative avec les girondins, son audace, son esprit fécond en ressources les avaient séduits, et ils l'avaient désigné comme l'homme le plus propre à commander l'armée sur laquelle reposaient les destinées de la révolution; outre les garnisons elle se composait au moment de son départ de Paris de 25,000 hommes cantonnés autour de Sedan, et de 18 à 20,000 hommes campés à Maubeuge et à Maulde. Les troupes de Sedan abandonnées par Lafayette avaient déjà commencé un mouvement rétrograde, lorsque Dumouriez les fit rentrer dans leurs positions (25 août). Il convoqua aussitôt un conseil de guerre où l'on émit l'avis unanime de se replier par Reims et Châlons-sur-Marne. C'était la règle: un cours d'eau était forcé et l'on se repliait sur le cours d'eau suivant. Le général en chef recueillit les voix en silence et congédia l'assemblée; il avait étudié le terrain que l'on proposait si facilement de céder à l'invasion; il savait que l'espace entre les deux rivières présente des positions où sa jeune armée pouvait braver l'ennemi.

Pour passer de la vallée de la Meuse dans le bassin de la Marne, on traverse une chaîne de hauteurs dont le versant occidental depuis Sedan jusqu'à Passavant est singulièrement accidenté; ce sont de vastes forêts coupées par deux rivières: l'Aire et l'Aisne; ce sont des fondrières, des collines, des étangs et des ruisseaux marécageux. L'Argonne, tel est le nom de cette contrée, illustrée la première dans la longue suite de tant de faits d'armes; l'Argonne est impénétrable hors des routes tracées partant de Sedan, Stenay, Dun et Verdun pour aboutir aux défilés du Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grandpré et des Islettes qui livrent l'entrée des plaines stériles de la Champagne.

C'est là que Dumouriez prit la glorieuse résolution de concentrer la défense. Négligeant avec raison l'attaque du prince de Saxe-Teschen, il appela à marches forcées de Maubeuge et de Maulde, Dubousquet et Beurnonville qui durent former sa gauche; lui-même fit ses dispositions pour se porter à droite, s'emparer des défilés et se mettre en communication avec Kellermann. Cette opération n'était point sans difficultés; Clerfayt avait jeté en avant de Stenay, une forte avant-garde au-delà de la Meuse. Evacuer Sedan et gagner la forêt par la lisière de l'ouest, c'était l'attirer sur ses pas et peut-être lui livrer les passages dont l'occupation était décisive. Dumouriez prit le parti de l'intimider par une forte démonstration en remontant hardiment le cours de la Meuse. Dillon avec 6000 hommes tomba vigoureusement sur l'avant-garde autrichienne, et selon les prévisions du général en chef Clerfayt, se hâta de la replier et de prendre position sur la rive droite. L'armée française profitant du moment, s'enfonça dans la forêt par Busancy, d'où Dillon (7000) gagna Clermont et les Islettes en laissant à Varennes la brigade de Miranda (3000). Dumouriez, de sa personne, s'établit avec 15,000 hommes à Grandpré au confluent de l'Aisne et de l'Aire. Il prescrivit à Dubouquet, dont l'arrivée à Rhetel lui était signalée, de se rendre au Chêne-Populeux, et fit occuper la Croix-aux-Bois.

Au moyen de cette marche habile, l'armée du nord se trouvait en possession de tous les défilés; mais il était trop tard pour sauver Verdun. Dominée de toutes parts, bombardée pendant deux jours, cette ville capitula malgré les instances désespérées du commandant de place Beaurepaire, qui se donna la mort pour ne point traiter avec l'ennemi. La garnison (3,600 hommes) en sortit avec les honneurs de la guerre; elle était déjà postée aux Islettes lorsque Dillon s'y présenta. Dès-lors Dumouriez s'attendit de jour en jour à se trouver aux prises avec la masse des forces ennemies; mais affermi dans ses positions qu'il comparait aux Thermopyles, il ne tint pas compte de son infériorité numérique, et il n'hésita pas à soutenir le choc. Cependant Brunswick s'avançait avec

lenteur. La résistance de Landau, de Thionville, de Montmedy, l'attitude de ses adversaires et l'ardeur des bataillons de volontaires à les renforcer peuvent expliquer sa circonspection. Trois jours après l'occupation de Verdun, il commença à reconnaître les postes de Dumouriez. L'avant-garde de Dillon fut chassée de Clermont, mais sa division se maintint victorieusement à la Chalade et aux Islettes; Miranda défendit avec le même succès Varennes. Enfin le général en chef repoussa de Grandpré les colonnes prussiennes.

Brunswick jugeant les positions françaises inexpugnables de front, laissa les Hessois à Clermont en présence de Dillon, et se mit en marche pour tourner Dumouriez par sa gauche, le rabattre sur Kellermann et les jeter l'un et l'autre au-delà de la Marne. Un incident imprévu lui abrégea le chemin. Le combat du 9 ayant paru à Dumouriez préluder à une action générale, il s'était hâté de rappeler à lui les troupes de la Croix-aux-Bois, où il n'avait laissé qu'un faible poste à la garde de retranchemens inachevés. Ce mouvement venait de s'opérer (13 août) au moment même où l'avant-garde de Clerfayt sondait par Busancy la profondeur de la forêt. Les impériaux surpris de trouver un défilé si mal défendu s'en emparèrent sans obstacle. Dumouriez ne perdit pas un instant pour y porter la brigade Chazot. Le combat s'engagea vivement et l'ennemi se retira très maltraité. Mais Clairfayt s'avançait avec son corps d'armée; Chazot accablé par le nombre fut rejeté en désordre sur Vouziers; Dubouquet coupé de Grandpré évacua le Chêne-Populeux; l'un et l'autre continuèrent à retrograder par Sompy et Suippe.

Les plaines de Reims et de Châlons étaient donc ouvertes à la grande armée coalisée. Dumouriez séparé de sa gauche ne pouvait plus défendre Grandpré sans s'exposer à y être enveloppé. Quel parti lui restait-il à prendre? Rallier à Châlons Dubouquet, Beurnonville et Kellermann, et manœuvrer en se couvrant du cours peu profond de la Marne, c'était rentrer dans le plan routinier de son conseil de guerre qu'il avait repoussé il y avait à peine quinze jours; c'était renoncer bien promptement à son opinion. Tenir bon et rester obstinément dans l'Argonne, était un de ces traits hardis qui appartiennent au génie. Grandpré est forcé, mais la Chalade, mais les Islettes, mais Sainte-Menehould, entourés d'étangs et de prairies fangeuses, présentent un camp d'une assiette non moins respectable. C'est là, c'est à cheval sur la ligne d'opérations des coalisés qu'il appelle de Châlons Beurnonville (10,000) et des environs de Vitry Kellermann (25 à 30,000). Reims et Châlons sont couverts par Dubouquet et les troupes de Soissons, et d'ailleurs il n'est point présumable que Brunswick se porte en avant sans tenter d'ouvrir la communication avec ses magasins.

Ces dispositions arrêtées, l'armée pendant la nuit du 14 au 15 évacua le camp de Grandpré, et parvint sans obstacle à Autry où elle se mit en bataille la droite à l'Aisne; les bagages ayant achevé de défiler, on continua à remonter le cours de la rivière.

On cheminait d'un pas mal assuré. Tout le monde sait combien il faut de sang-froid pour reculer à portée du canon ennemi. Pour des troupes novices, c'était une rude épreuve : elles étaient à chaque instant prêtes à céder à une terreur panique. Vers le milieu du jour, une charge de 1500 hussards lancés contre l'arrière-garde, faillit tout perdre; on se débanda, on fit entendre le terrible *sauve qui peut.* Cependant on revint de cette première surprise, les généraux réussirent à reformer les rangs; au soir, nouvelle alarme, nouveaux efforts pour se raffermir. Enfin le lendemain (16), on prit position dans le camp de Sainte-Menehould en s'adossant à Dillon et en faisant face de tous côtés à l'ennemi. Pendant que l'on couronnait les hauteurs, Beurnonville arrivait par la route de Châlons. Trompé par quelques fuyards que l'échauffourée de la veille avait jetés dans ses rangs, il crut reconnaître les prussiens et se mit en retraite, mais Dumouriez se hâta de le détromper; et le 18, il vint prendre la gauche du camp. Dans la même journée, l'armée coalisée, s'avançant le long de l'Aisne, vient camper au nord de la Bionne. La partie semblait gagnée; les émigrés triomphans rappellaient leurs prédictions qu'ils croyaient accomplies, et les soldats de Frédéric se laissaient persuader que de vils ramas d'artisans s'étaient dispersés devant eux. Leur joie fut au comble lorsqu'ils surent que les Français n'avaient point quitté l'Argonne. Brunswick lui-même ne douta point de les avoir entraînés dans un piège où ils allaient se perdre; en effet, il n'avait qu'à tourner tête de colonne à gauche pour se porter sur la route de Châlons et les envelopper, tandis qu'à sa droite, l'espace paraissait ouvert jusqu'à Paris. Sur ces entrefaites, Kellermann débouchant de Vitry s'établit de confiance en avant de l'Auve. Ses mouvemens à peine aperçus semblèrent aux ennemis un commencement de retraite, et ils se décidèrent à attaquer.

Tandis qu'ils s'ébranlaient, Kellermann ayant reconnu que sa position était hasardée, s'apprêtait à repasser l'Auve, mais leur apparition le força de chercher un champ de bataille, et il s'avança courageusement à leur rencontre.

Le camp de Dumouriez entouré de trois côtés par l'Aisne, la Bionne et l'Auve, était couvert du côté de Châlons par une chaîne de collines qui s'élève en demi-cercle entre les deux ruisseaux au milieu de prairies marécageuses, et dont le point culminant est marqué par le moulin de Valmy à un quart de lieue du plateau de la Lune. Kellermann s'arrêta sur ces hauteurs.

KELLERMANN (François-Christophe),

Né à Strasbourg en 1735. — Général en chef de l'armée de la Moselle, en 1792. — De l'armée des Alpes en 1793. — De l'armée d'Italie en 1795. — De l'armée des Alpes en 1796. — Maréchal de France. — Mort en 1820.

Bataille de Valmy (20 septembre 1792).



L'ennemi ayant pour but d'acculer Dumouriez à l'Aisne et de lui interdire la retraite sur Châlons, laissa quelques postes aux bords de la Bionne, tourna ce cours d'eau, déploya deux lignes sur le plateau de la Lune, et s'étendit en crochet par sa droite jusqu'à Gizancourt. Il s'apprêtait ainsi à marcher sur Sainte-Menehould.

Pendant ce temps, les corps français s'échelonnèrent de la manière suivante. En première ligne, Kellermann à droite et à gauche du tertre de Valmy où 18 pièces se mirent en batterie; en deuxième ligne, à mi-chemin de Sainte-Menehould, Beurnonville avec 16 bataillons; à droite sur les hauteurs en avant de Maffrecourt, Stengel; à gauche en face de Gizancourt, la division Chazot. Enfin le général en chef sur les collines qui bordent l'Aisne, la cavalerie au-delà de l'Auve.

On allait donc, pour la première fois se heurter en bataille rangée. D'un côté, le nombre, la tactique et la confiance du succès; de l'autre, une grande ardeur, mais tous les dangers de l'inexpérience et l'extrême mobilité qui caractérise des soldats mal aguerris; les bataillons de Kellermann qui furent seuls engagés, soutinrent glorieusement l'épreuve.

Un brouillard épais avait dérobé les apprêts des deux armées. Le canon de Valmy ouvrant le feu, apprit aux Prussiens qu'on acceptait le combat. Tant que dura l'obscurité, ils se bornèrent à riposter avec 58 pièces. A 10 heures, le brouillard s'étant dissipé, ils reconnurent que les divisions françaises étaient parfaitement flanquées, et qu'il s'agissait d'une affaire générale; mais ils espéraient que leurs batteries allaient promptement ouvrir une large brèche. En effet, leur feu mieux dirigé ne tarda pas à entamer l'infanterie; un aide-de-camp de Kellermann tué à ses côtés, le général lui-même renversé de cheval, enfin l'explosion de deux caissons d'artillerie, mirent en alarme la première ligne; il y eut un instant où tout plia. Brunswick l'attendait pour brusquer l'attaque.

Il forma son infanterie en trois colonnes, et leur donna ordre d'enlever le tertre de Valmy. Quelques heures encore, et le sort de la campagne allait être fixé.

Kellermann comprend que la crise est décisive; il court à ses soldats les rallie; se hâte d'opposer à chaque colonne d'attaque, une profonde colonne d'un bataillon de front. Lorsque l'ordre est rétabli, il parcourt les rangs et dit: « Camarades, ne tirez pas avant que l'ennemi ait gravi la hauteur, il faut l'en précipiter à la baïonnette », puis plaçant son chapeau sur la pointe de son épée, il l'agite au cri de vive la nation! C'est à ce cri de la patrie en péril, que des milliers de volontaires viennent de quitter leurs foyers; honteux d'un moment de faiblesse, ils le répètent pleins d'enthousiasme. On se serre, on brûle de se prendre corps à corps avec les assaillans. Ceux-ci, frappés de la fermeté de leurs

adversaires, de l'à-propos de leurs dispositions et de la contenance guerrière de leurs chefs, s'avancent déjà ébranlés.

Cependant l'artillerie les accable d'un feu terrible; la mitraille les arrête et ils se replient sans attaquer. Le canon continua le combat jusqu'à la fin du jour. Alors, les Prussiens renouvelèrent leur tentative sans plus de succès; à 7 heures le feu cessa. 8 à 900 hommes avaient péri de part et d'autre, mais l'armée ennemie avait perdu sa confiance et les Français se livraient à l'exaltation d'une première victoire.

Pendant la nuit, Kellermann exécuta le mouvement que la bataille avait interrompu : il passa l'Auve et se rangea sur les hauteurs à gauche de Gizancourt, couvrant la route de Vitry, et menaçant le flanc droit de Brunswick. Celui-ci, qui se préparait à recommencer le combat ne l'a pas plus tôt aperçu dans cette position inattendue, qu'il arrête ses masses et entre dans ses quartiers.

Les généraux coalisés, enfermés entre les 60,000 hommes de Dumouriez et 28,000 rassemblés autour de Châlons, ne pouvaient plus se promettre de forcer le camp de Sainte-Menehould. Le but de l'expédition était manqué; la saison devenait mauvaise, et les troupes, séparées de leurs approvisionnemens, étaient accablées par la faim et les maladies. L'armée du Rhin se disposait à saisir les passages de ce fleuve. Le roi de Prusse entra en conférence, et s'engagea à évacuer la Champagne à condition que sa retraite ne serait point troublée. Il se mit en marche les premiers jours d'octobre sur Verdun pour regagner le Rhin par Trèves et Coblentz. Clerfayt retourna en Belgique par Arlon et Namur.

III.

Diversion des Autrichiens sur la frontière du nord. — Siège de Lille (du 29 septembre au 8 octobre).

Le succès de Dumouriez était complet; sur tous les autres points, la fortune secondait les efforts de la France.

En Flandre, le prince de Saxe replia, sans résistance, dans les places,

les 8 à 9000 hommes laissés dans les camps par le général en chef. Après avoir menacé divers points, il arriva devant Lille; 7 à 8000 hommes s'y trouvaient renfermés : c'était insuffisant, mais les impériaux n'étaient point assez nombreux pour entreprendre un siège régulier. Ils se bornèrent à élever des batteries et à intimider la ville par un feu violent. Lille déploya une constance admirable; bombardée sans relâche, pendant plus de dix jours, elle perdit 700 maisons; mais tandis que l'incendie la dévorait, ses habitans défendaient les remparts, et l'ennemi, vaincu par leur opiniâtreté, abandonna ses travaux. Il préparait une tentative sur Valenciennes, quand Labourdonnaye, à la tête des troupes rassemblées à l'intérieur, et Beurnonville, survenant avec la gauche de Dumouriez, et manœuvrant de manière à lui couper la retraite, le forcèrent à repasser précipitamment la frontière.

IV.

Opérations de Custines sur le Rhin. — Prises de Spire (31 septembre), de Worms (15 octobre), de Mayence (22), de Francfort (23).

Custines fit mieux encore. Tandis que le prince d'Hohenlohe divisait ses forces pour observer Landau, assiéger Thionville et prendre part à l'invasion de la Champagne, Custines, méditant un coup de main sur la base des opérations de l'ennemi, réunit sous son commandement 20,000 hommes de l'armée du Rhin, dont Biron était général en chef. Débouchant de Landau, il culbuta le détachement assiégeant, enleva, au pas de course, Spire, Frankenthal et Worms, et se mit en marche pour Mayence. Cette forteresse, boulevard du nord de l'Allemagne, lui ouvrit ses portes, à la grande stupeur des princes coalisés. Maître de continuer une guerre offensive sur l'une ou sur l'autre rive du Rhin, il se laissa entraîner à l'espoir de révolutionner les provinces germaniques d'outre-Rhin; il mit garnison dans Francfort et s'étendit entre le Mein et la Lahn.

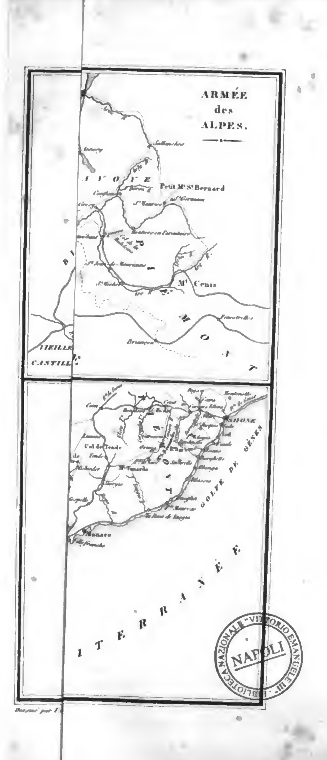
V.

Opérations des armées d'Italie. — Invasion de la Savoye (16 septembre). — Conquête de Nice (29).

De son côté, l'armée du Midi (1) entra en opérations par la conquête de Nice et de la Savoye. Le roi de Sardaigne ayant accédé à la coalition, Montesquiou reçut l'ordre d'attaquer. Il chargea Anselme de passer le Var, à la tête 8 à 10,000 hommes et de prendre Nice. Lui-même, avec 20,000 hommes, se mit en mesure d'envahir la Savoye. Ces deux contrées, situées sur le versant occidental des Alpes, sont destinées par la nature à faire partie de l'empire français. La première s'élève en amphithéâtre, depuis la mer jusqu'au sommet des monts; elle donne l'entrée du Piémont par les cols de Tende, de Finestre, de l'Argentière et de Barbacana. Plusieurs torrens: la Roya, la Vesubia, la Tinea en descendent, et le Var marque la frontière. La seconde appartient au bassin du Rhône; trois passages du Piémont la traversent, débouchant, l'un du Mont-Cenis, les deux autres du petit Saint-Bernard, pour se déployer, en éventail, dans les vals de Maurienne, de la Tarentaise et de l'Arve. Ces deux derniers communiquent entre eux par le cours de l'Arly. On peut donc pénétrer en Piémont, en manœuvrant, soit sur le Rhône, soit sur l'Isère. Cette dernière base est cependant préférable, puisqu'elle mène aux trois défilés; mais il paraissait important d'attaquer par la vallée du Rhône; Chambéry était en fermentation, et il était urgent de se porter promptement sous les murs de Genève pour occuper cette place ou la contraindre à la neutralité.

Montesquiou profita de ces circonstances pour jeter dans l'incertitude ses adversaires qui lui opposaient à peine 15,000 hommes. Il attira le gros de leurs forces par une démonstration au pont de Beauvoisin; puis, partant rapidement du fort Barreau, il passa par Montméliant, coupa la ligne ennemie et pénétra sans combat à Chambéry. Son entrée fut le signal d'une révolution qui réunit la Savoie à la France. Les détachemens piémontais, dispersés dans les vallées, se hâtèrent de regagner les passages; le général français les fit poursuivre, les rejeta au-delà des

(1) Voir la carte, n° 2.


ARMÉE
des
ALPES.
Petit Mt St Bernard
Mt Cenis
Col de Tende
Monaco
VIEILLE
CASTILLE
GOLFE DE GÊNES
I T E R R A N É E
NAPOLI

monts, marcha sur Genève et la força à renvoyer la garnison bernoise, qu'elle avait reçue dans ses murs. En même temps, Anselme marcha au Var. Le comte de Saint-André avait rangé 12,000 hommes sur la rive gauche de ce fleuve; mais les Français maîtres de la mer, menaçant de le prendre à revers, il se replia, à l'approche d'Anselme, dans une ligne parallèle à la chaîne des Alpes, comprenant les positions de Sospello, Saorgio, Belveder et Lantosca. Rien ne s'opposa au passage du Var, à la prise de Nice et de Villefranche, et, selon le vœu des habitans, la réunion de ces villes à la France fut décrétée.

VI.

Invasion de la Belgique par les Français.—Bataille de Jemmapes (6 novembre).—Occupation de Bruxelles (14).—Prise de Namur (22); de Liége (29); d'Aix-la-Chapelle (17 décembre).

Le jour même où le canon de Valmy arrêtait l'invasion, la convention nationale, convoquée par le gouvernement insurrectionnel du 10 août, pour constituer la France, ouvrit ses séances. La majorité se rangea d'abord sous le drapeau des Girondins, et ce grand évènement n'eut aucune influence immédiate sur les affaires de la guerre. Kellermann, ayant définitivement reçu le commandement de l'armée de la Moselle, lui rendit, autour de Metz, les cantonnemens qu'elle occupait au commencement des hostilités.

Selon ses conventions avec Brunswick, Dumouriez ne le poursuivit pas. Toute l'armée suivit le mouvement indiqué par Beurnonville et se porta sur sa gauche, marchant à la conquête de la Belgique, depuis si longtemps convoitée. L'empereur Joseph II avait fait démanteler la frontière de cette province où il n'existe point de position militaire et *où l'on ne peut se maintenir qu'en gagnant des batailles.* 40,000 hommes sous Beaulieu, Latour, Albert de Saxe et Clerfayt la défendaient et couvraient à-la-fois les débouchés de Namur, de Mons et de Tournay. Près de 100,000 hommes s'avancèrent contre eux. Valence (15 à 20,000) à la tête de *l'armée des Ardennes,* Labourdonnaye avec *celle du Nord* (18,000) manœuvrèrent, le premier sur la Meuse, l'autre sur l'Escaut de manière à dé-

border les ailes de l'ennemi, et Dumouriez conduisit à l'attaque du centre *l'armée de la Belgique* (40 à 50,000).

A défaut de forteresse, les généraux autrichiens s'étaient attachés à rendre Mons inabordable. Cette ville est située sur une hauteur au confluent de la Hayne et de la Trouille, petite rivière dont le bassin du côté du midi est encaissé par un plateau où s'élèvent, séparés par de courtes distances, le faubourg de la porte de Maubeuge (dit Berthaumont) et les villages de Cuesmes et de Jemmapes. Cette position était devenue un camp retranché; 14 redoutes garnies d'une artillerie formidable en formaient l'enceinte, 25,000 hommes d'élite sous Beaulieu, Albert de Saxe et Clerfayt y étaient renfermés, et des travaux pratiqués dans chaque village jusqu'à la frontière, en défendaient les approches.

Les divisions de Dumouriez commandées par le duc de Chartres, Miranda, Ferrand, Beurnonville, Dampierre et d'Harville s'y portèrent en deux colonnes par Valenciennes et Maubeuge pendant qu'un détachement à gauche débouchait de Condé pour surveiller Tournay.

Les marches et contre-marches à travers l'Argonne, les escarmouches du camp de Grandpré, la rencontre de Valmy, avaient donné aux Français de l'aplomb dans la défense: restait à faire l'épreuve d'une bataille offensive. Dumouriez après voir replié les avant-postes des impériaux ordonna l'attaque du camp. L'armée se forma parallèlement aux deux villages, à 3000 toises des retranchemens, appuyant ses extrémités aux routes de Valenciennes et de Maubeuge. Beurnonville et Dampierre marchèrent sur Cuesmes, Ferrand sur Jemmapes par Quarignon, et le duc de Chartres sur le plateau entre les deux villages; d'Harville, détaché à droite, était chargé de contenir Beaulieu dans le faubourg de Berthaumont.

Après une courte canonnade, Beurnonville força la première ligne de redoutes, et Ferrand enleva Quaregnon; mais le feu des batteries de Cuesmes arrête le premier, et la cavalerie ennemie chargeant à propos, le met en desordre; le second, en traversant un étroit vallon pour arriver à Jemmapes, laisse en arrière son artillerie embarrassée par la nature du terrain et toute sa colonne hésite.

Dumouriez surveillait ce début avec anxiété; il avait pris beaucoup sur lui, en attaquant de front des ouvrages qu'il était maître de tourner en portant son effort contre Berthaumont; une prompte et brillante victoire pouvait seule le justifier : son aide-de-camp Thouvenot court à Ferrand, le ranime; ils tournent ensemble Jemmapes par la gauche et parviennent à y pénétrer à la baïonnette, à la tête de six bataillons.

De l'autre côté Dampierre saisit une colonne de grenadiers, enlève deux redoutes, rallie Beurnonville et rétablit le combat. C'était le moment

d'engager, à fond, le centre qui jusque-là n'avait abordé que les abatis extérieurs; Dumouriez le pousse en avant; tout s'ébranle, mais d'abord avec trop d'impétuosité; quelques bataillons, emportés par leur ardeur, ayant donné prise, la cavalerie autrichienne tombe sur eux et les disperse. Dans le même temps, l'artillerie des redoutes couvrant de mitraille le reste de la ligne, ralentit sa marche; bientôt le désordre s'y met, on se trouble, on tourbillonne : déjà les divers corps se mêlent, quand le duc de Chartres se jette au milieu des troupes éparses, les rallie, les forme sous le nom de *bataillon de Jemmapes* en une imposante colonne, et leur montrant les hauteurs, leur ordonne de les emporter. Rien ne résiste plus à leur élan, les redoutes tombent en leur pouvoir; Beurnonville achève de se rendre maître de Cuesmes, et les impériaux se hâtent de se replier au-delà de Mons.

Il était deux heures, et la bataille était gagnée sans que d'Harville eût donné. La perte s'élevait de chaque côté à 4500 tués et blessés, et 1500 prisonniers. Cette victoire, dont l'effet en France et en Europe fut prodigieux, livra à l'armée française les provinces autrichiennes. Le lendemain Dumouriez fit, dans Mons, une entrée triomphante.

Le reste de la campagne n'est plus qu'une promenade militaire. Latour (8000 hommes) se replia sur Anvers. Labourdonnaye entra sur ses pas dans Tournay, puis marcha sur Gand et Bruges. Valence, retardé d'abord par un détachement sur Longwy, parvint à Nivelles, et servit à précipiter la retraite des impériaux sur Bruxelles, où Dumouriez fit son entrée le 14 novembre à la suite d'une affaire d'avant-garde à Anderlecht.

Clerfayt ayant pris le commandement en chef, se retira d'abord sur Malines; mais la reddition d'Anvers rendit ce mouvement inutile; tandis que Latour gagnait Ruremonde, lui-même prit position à Louvain où Dumouriez le suivit après avoir fait occuper Malines.

Les trois corps français se portèrent en trois colonnes sur la Meuse: Valence de Nivelles à Namur; Dumouriez par Louvain, et Miranda, successeur de Labourdonnaye, à travers Turnhout et Hammond.

Dans ce mouvement de rotation, Valence ayant à parcourir la moindre distance, devait arriver le premier sur la Meuse, et y servir d'appui au reste de l'armée. Clerfayt tenta de lui faire obstacle; il envoya dans ce but, de Louvain à Namur, le corps de Beaulieu; mais Dumouriez renforça son lieutenant, Beaulieu fut repoussé sur Liège, Namur occupé et ses châteaux investis. Cependant Dumouriez atteignit et culbuta les impériaux à Tirlemont, puis il les mena battant jusqu'à Liège, dont il se rendit maître après un vif combat, et où les habitans l'accueillirent en libérateur. Miranda parvint sans obstacle à Ruremonde.

Clerfayt rétrograda jusqu'à l'Erft, après avoir détaché à gauche Beaulieu qu'il envoya dans l'électorat de Trèves, pour contribuer à contenir Beurnonville, appelé récemment au commandement de l'armée de la Moselle. L'armée française passa la Meuse, occupa Aix-la-Chapelle, Verviers et Spa, et plaça ses avant-postes sur les bords de la Roër.

Là, Dumouriez s'arrêta : faut-il l'accuser d'avoir manqué d'audace? A-t-il été maître de poursuivre Clerfayt jusqu'au Rhin, en exposant son flanc droit aux attaques des forces réunies à Trèves? La situation des autres armées, lui permettait-elle de hasarder une nouvelle bataille? Oui sans doute, et s'il ne repoussa pas les Autrichiens sur la rive droite du fleuve, on ne peut attribuer cette faute qu'à l'enivrement de ses premiers succès.

VII.

Opérations des alliés sur le Rhin.—Les Prussiens reprennent Francfort (2 décembre).—Custines se retire devant eux (2 décembre).—Les Autrichiens battent Beurnonville à Pellingen (15 décembre).

Les avantages remportés par Custines ne furent qu'éphémères. Au moment même où ses troupes se répandaient sur la rive droite du Mein, les Prussiens repassaient le Rhin à Coblentz. Il battit leur avant-garde à Limbourg le 9 novembre; mais lorsqu'ils se furent concentrés il plia sous le faix, leru abandonna Francfort, repassa le pont de Mayence, se laissa resserrer dans la place, et fut réduit à la défensive. Les Prussiens assiégèrent Kœnigstein et se disposèrent à franchir le fleuve à Rheinfels.

Kellerman long-temps contenu par le prince de Hohenlohe fut remplacé dans le commandement de l'armée de la Moselle par Beurnonville qui fit sur l'électorat de Trèves une tentative infructueuse, il dirigea ses colonnes d'attaque par les deux rives de la Sarre; mais ayant échoué

devant les hauteurs de Pellingen, il se borna à occuper l'espace entre la Sarre et la Moselle.

La campagne de 1792 fut donc terminée; les armées du Nord et de l'Est formaient une ligne courbe passant par Juliers, Thionville et Mayence. La droite des coalisés était retranchée derrière l'Erft, leur centre occupait fortement l'électorat de Trèves, et leur gauche avait resserré Custines sur le Rhin: toutes les positions des Français étaient indécises, la Meuse cessait d'être un appui, si le stathouder livrait Maëstricht à la coalition. Custines était à la veille de se voir renfermé dans Mayence par le passage des Prussiens à Rheinfels, tandis que les ennemis en déployant leur centre et renforçant leurs ailes, avaient la chance de prendre une prompte revanche et de ramener rapidement leurs vainqueurs à la frontière.

CAMPAGNE DE 1793.

I.

REPRISE DES HOSTILITÉS DANS LE NORD. INVASION DU BRABANT-HOLLANDAIS PAR LES FRANÇAIS (17 FÉVRIER AU 4 MARS). DÉBLOCUS DE MAESTRICHT PAR LES AUTRICHIENS (1er AU 6 MARS).

Combat sur la Geete (16).—Bataille de Nerwinde (18).—Combat de Louvain (22 et 23 mars).—Retraite de l'armée française (25 au 30 mars).—Fuite de Dumouriez (4 avril).

Lors de la reprise des hostilités au mois de février 1793, le théâtre de la guerre embrassait toutes les frontières, et à l'intérieur les pouvoirs avaient perdu cette unité que leur avait momentanément donnée l'insurrection du 10 août. La république avait été proclamée et *la Gironde* cherchait à profiter de son ascendant sur la majorité de la Convention pour soustraire l'action exécutive, à la tutelle des clubs et de la commune de Paris; mais ni la commune, ni les clubs, ni la minorité de la Convention qui prit le nom de *la Montagne*, n'étaient disposés à se dessaisir du pouvoir qu'ils tenaient des circonstances, avant d'avoir assuré le salut de l'État. Ils aspiraient au contraire à imprimer au mouvement révolutionnaire la direction unique que réclamaient les besoins du moment. La dictature était hautement invoquée, et le seul moyen d'échapper à cette terrible nécessité des républiques en péril, était d'écraser partout l'ennemi.

Malgré l'éclat des premières victoires, malgré la levée de 300,000 hommes décrétée en février 1793, les forces étaient loin d'être égales. L'exécution de Louis XVI avait soulevé l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. On rassemblait à la hâte des armées aux Pyré-

nées-Orientales et sur la Bidassoa pour contenir l'Espagne; à Rennes, à La Rochelle et dans le Calvados pour surveiller l'Angleterre. On renforçait les corps du comté de Nice et de la Savoie, et l'on était obligé d'abandonner à eux-mêmes les généraux qui avaient conduit au nord et à l'est la campagne précédente. Deux d'entre eux, Custines et Dumouriez, s'étaient élevés à une grande renommée, le premier par la prise de Mayence et son excursion en Allemagne; le second, par l'admirable défense de l'Argonne et la conquête de la Belgique; mais ils étaient l'un et l'autre étrangers aux passions de l'époque. Custines n'avait point de caractère politique, et Dumouriez était lié avec les Girondins, moins par conviction que par un sentiment commun de répugnance contre leurs adversaires. Son dévoûment à la révolution n'était pas sans limites, et les dissentimens de l'intérieur l'agitaient d'une préoccupation chagrine qui le disposait au découragement.

Les positions militaires d'ailleurs, déjà mal assurées, étaient maintenant périlleuses. Par Trèves, Coblentz et Luxembourg, Custine était menacé à revers, et Dumouriez par Maëstricht et les places du Brabant-Hollandais. Ce dernier cependant, avec sa promptitude habituelle, conçut un projet audacieux dont la réussite eût assuré ses opérations, en appuyant son flanc gauche et en faisant diversion sur la droite des coalisés. C'était de porter la révolution en Hollande et de rendre au peuple l'autorité souveraine dont les armées prussiennes avaient investi le stathouder. L'armée active s'élevait à 75 ou 80,000 hommes. Il rangea 60,000 hommes entre la Meuse et la Roër sous Valence qui occupa Liège et Namur, et sous Miranda à qui il prescrivit d'assiéger vivement Maëstricht. Puis, à la tête des 15 à 20,000 hommes qui lui restaient, il fit irruption dans le Brabant-Hollandais. Cette province, située entre l'Escaut et la Meuse, est couverte de forteresses, qui forment, avec les nombreux cours d'eau dont elle est sillonnée, la principale défense du pays. Le général français les attaqua toutes à-la-fois. Elles étaient pourvues de garnisons aussi nombreuses que les détachemens qui se présentaient devant leurs portes; mais la population excitée par un comité insurrecteur réuni à Anvers, était partout menaçante, et les gouverneurs trompés par le nombre des assaillans que Dumouriez avait habilement dissimulé, se rendirent, pour la plupart aux premiers coups de canon. Breda, Gertruydenberg, le fort Klundert capitulent. Williemstadt et Bergopzoom ne promettent pas une plus longue résistance, et déjà les Français préparent une flottille pour passer la Basse-Meuse et pénétrer au cœur de la Hollande, lorsqu'on apprend que les impériaux viennent de prendre victorieusement l'offensive.

Leur armée, forte de 70,000 hommes, s'avança conduite par le

prince de Saxe-Cobourg, l'une des renommées militaires de l'Europe: sous lui commandaient l'archiduc Charles, le prince de Wurtemberg, les comtes de Latour et de Clerfayt. Tombant à l'improviste sur les cantonnemens français des bords de la Roër, elle enleva ceux d'Aldenhoven et d'Escheweiler, occupa Aix-la-Chapelle et poussa en désordre sur la Meuse les divisions de Dumouriez. Celui-ci avait manqué d'occasions pour apprécier ses lieutenans; c'est à Miranda, Péruvien, porté aux premiers grades par son exaltation politique, qu'il avait cru pouvoir confier le siége de Maëstricht; mais cet étranger n'avait déployé dans la conduite d'une opération capitale ni talent, ni activité. Au bruit de la marche de Cobourg, il manqua tout-à-fait de résolution, et loin de défendre le passage de la Meuse, en concentrant les troupes devant la place, il se hâta de lever le siége et de se retirer à Tongres.

Ce mouvement compromit tout. Latour attaquant la gauche à Ruremonde, elle se retira par un long détour à Diest puis à Tirlemont. Deux divisions de la droite, cantonnées à Verviers et Spa, ne trouvèrent de retraite que sur Namur. Enfin Valence ne put prétendre à se maintenir à Liége sans s'exposer à être cerné. Il évacua cette ville pour rejoindre Miranda. Cependant les impériaux débouchaient sur tous les points, et leur tête de colonne précéda à Tongres son arrière-garde, forte de 26 bataillons; il fit volte-face, et réussit à la dégager. Les débris de l'armée française parvinrent enfin à se réorganiser à Saint-Trond.

Mais en six jours on avait perdu plusieurs milliers de prisonniers, d'immenses magasins, une partie du matériel, les passages de la Meuse et 25 lieues de terrain. L'effet moral de ce malheureux début, fut plus désastreux encore; la désertion se mit dans les rangs, et 10,000 volontaires quittèrent l'armée. Dumouriez seul pouvait ramener la confiance; mais à la veille de réussir dans ses projets sur la Hollande, il avait peine à les abandonner. Il encouragea Valence et Miranda, il leur donne l'assurance que le soulèvement des Bataves arrêtera Cobourg; quinze jours encore, et cette grande diversion sera complète. Mais, ni Valence ni Miranda ne réussirent à ralentir le mouvement de retraite; on se replia sur Tirlemont puis enfin à Louvain où le général en chef est obligé de reprendre le commandement.

A peine de retour, il prend des dispositions offensives, l'extrême gauche rentre dans Diest pour maintenir la communication avec l'armée de Hollande. L'avant-garde reprend Tirlemont l'épée à la main. Chassée de cette ville, elle s'en empare de nouveau soutenue par l'armée entière. Les impériaux négligeant, dans leur retraite, les hauteurs qui séparent les deux Geetes, Dumouriez s'y établit et s'y maintient malgré les efforts de l'ennemi pour le déposter. C'était un succès: la troupe

reprit courage, et le général ne perdit pas un instant pour en tirer parti; une bataille gagnée, l'eût reporté sur la Meuse.

Pour déblayer la chaussée de Liège, il fallait franchir la petite Geete et culbuter l'ennemi des hauteurs opposées, assez vivement pour ne point lui laisser la faculté de se rallier à Saint-Trond.

Cobourg gardait les passages de la rivière, et sa gauche était retranchée dans les villages de Neerwinde et d'Oberwinde entre lesquels s'élève un monticule qui les domine et que l'on nomme la tombe de Mittelwinde. Cette position, signalée par les anciennes guerres, était la clef du champ de bataille; une fois emportée, la plaine de Landen ne présentait plus d'obstacle où l'on pût se reformer. C'est là que Dumouriez porta le fort de l'attaque. Valence fut chargé de déboucher d'Heylissem et de s'en emparer en débordant la ligne ennemie. Le centre, sous le duc de Chartres, devait le soutenir, et Miranda avec la gauche, avait ordre de se borner à occuper les débouchés de Leau et d'Orsmael.

A 9 heures du matin, l'armée s'ébranla en huit colonnes; on passa la Geete et bientôt Valence aborda l'ennemi. Deux fois son infanterie s'élança sur les retranchemens, deux fois elle fut repoussée: enfin une charge de cavalerie lui frayant un chemin sanglant, elle s'y précipita; les impériaux plièrent et abandonnèrent le village d'Oberwinde. Alors un combat furieux, où s'engagèrent successivement la droite et le centre des Français et toute l'armée ennemie, s'ouvrit sur le mamelon et dans le village de Neerwinde, pris et repris trois fois; ils restèrent à la nuit au pouvoir des impériaux. Cependant Miranda n'ayant même pu remplir la tâche passive qui lui était imposée, avait lâché pied et s'était replié en désordre à Tirlemont. Son impéritie livrait à Cobourg la trouée d'Orsmael, et s'il eût été moins préoccupé de l'attaque de Neerwinde, il eût pu, en débouchant par la chaussée, rendre très périlleuse la situation de Dumouriez. Celui-ci mit à profit la nuit pour prévenir un immense désastre. Rallier les divisions éparses de Miranda, les renforcer d'une partie du centre, les rétablir sur la petite Geete, repasser cette rivière et reprendre les positions qu'on occupait avant la bataille: telles furent les opérations qui employèrent la journée du 19 et qui se firent avec un aplomb remarquable. Mais l'effet moral produit par un moment de succès était détruit; la désertion se mit de nouveau dans l'armée déjà affaiblie par la perte de 7 à 8000 tués, blessés ou prisonniers, et il devint impossible d'arrêter la retraite qui s'opéra sur tous les points. Le détachement de Diest prit poste à Malines pour lier le corps principal à l'armée d'Anvers. La division Neuilly se retira par Jodoigne afin d'occuper Nivelles et Mont-Saint-Jean, et de couper la route de Charleroi à Bruxelles. D'Harville défendait Namur, unique appui de l'armée sur la Meuse; enfin Du-

mouriez se chargeait de conserver Louvain. Mais pendant que ses troupes se disloquaient pour couvrir à-la-fois toutes les avenues de Bruxelles, Beaulieu détaché de l'électorat de Trèves, marchait à l'attaque de Namur, et Cobourg comptant sur sa coopération, s'avançait en deux redoutables colonnes contre Malines et Louvain. Devant cette dernière ville, Dumouriez contint pendant quarante-huit heures la colonne que le général ennemi conduisait en personne; mais enfin craignant d'être tourné par la seconde, il continua à rétrograder, traversa Bruxelles et s'établit à Ath. Neuilly se replia sur Mons. Pendant ce temps, Beaulieu chassa de Namur d'Harville qui se réfugia sous les murs de Givet. Neuilly dont la droite était découverte, regagna la frontière. D'un autre côté, l'armée de Hollande après s'être réunie à Anvers, quitta cette ville en remontant précipitamment l'Escaut et la Lys. Dumouriez entraîné fut contraint de se retirer à Condé.

Ces évènemens et les désastres des autres armées détruisaient le crédit de la Gironde. Déjà les premiers bataillons de la levée de 300,000 hommes avaient réclamé des garanties contre les ennemis intérieurs, et *la Montagne* avait obtenu l'établissement d'un tribunal révolutionnaire. Les affiliés des clubs remplissaient les administrations des armées, et les sentimens de Dumouriez n'avaient point échappé à leur inquiète surveillance. Trois envoyés des sociétés populaires se rendirent à son quartier général; il les admit et ne craignit pas d'éclater en leur présence : « La « république, s'écria-t-il, c'est un vain mot; j'y ai cru trois jours. Depuis « Jemmapes j'ai regretté tous les succès que j'ai obtenus pour une aussi « mauvaise cause. Il n'y a qu'un moyen de sauver la patrie; c'est de ré- « tablir la constitution de 1791 et un roi. »

els étaient, en effet, les desseins de Dumouriez; il les avait communiqués aux généraux étrangers, et dans ses conférences secrètes avec Mack, chef d'état-major de Cobourg, il avait proposé de marcher sur Paris et de renverser la Convention pendant que l'armée coalisée resterait à la frontière, couverte par quelques places fortes qu'il lui promettait pour garantie. La témérité de ses explications attira dans son camp le ministre de la guerre Beurnonville et quatre députés de l'assemblée, qui lui notifièrent avec sa destitution, l'ordre de se rendre à Paris. Il n'y avait plus à reculer; il fit arrêter le ministre et les commissaires, et tenta de soulever l'armée. Mais sa popularité tenait au but qu'on lui supposait, elle s'évanouit lorsqu'il se dévoila; forcé de s'exiler, il alla demander un asile sous les tentes de l'ennemi.

II.

OPÉRATIONS DES PRUSSIENS SUR LE RHIN.

Combat de Stromberg (17 mars).—Prise de Bingen (27).—Retraite de Custines dans les lignes de Weissembourg (30).

Custines n'était pas plus heureux : rangé avec 40 à 50,000 hommes dans le coude que forme le Rhin au-dessus de Bingen, son front couvert par Mayence et ses extrémités appuyant au fleuve, il fut assailli à gauche par Brunswick, à droite, par une nouvelle armée impériale commandée par Wurmser et concentrée à Manheim, total 80,000 hommes. Les Prussiens ayant jeté un pont à Rheinfels, l'action s'engagea sur les bords de la Nahe. Stromberg pris et repris restait enfin aux Français, lorsque Hohenlohe ayant donné le change à Ligniville, alors général en chef de l'armée de la Moselle, traversa la Nahe et occupa Meissenheim. Cette diversion favorisa l'attaque des Prussiens qui forcèrent toutes les positions et s'emparèrent de Bingen.

Custines détaché du Rhin par sa gauche et menacé à revers par Hohenlohe, se retira d'abord à Alzey, où il essaya de tenir ferme pour rallier les troupes renfermées dans Mayence et reprendre l'offensive; mais déjà les Prussiens, débouchant de Bingen, s'étaient portés sur cette place où ils refoulèrent les divisions qui manœuvraient pour en sortir. En même temps Wurmser menaçait le pont de Manheim. Custines perdit donc à-la-fois, l'espoir de rassembler son armée et de couvrir Mayence, et de peur d'être lui-même enveloppé, il se réfugia précipitamment sous le canon de Landau.

A peine un mois s'était écoulé depuis l'ouverture de la campagne et les deux armées principales entamées par les combats, réduites par la désertion étaient rentrées sur la frontière. Le territoire ne fut un moment préservé que par une courte trêve, obtenue au nord, moyennant la cession de la citadelle d'Anvers et des places du Brabant-Hollandais, et par la résolution que prit le roi de Prusse de ne point s'avancer en Alsace avant d'avoir emporté Mayence.

III.

INSURRECTION DE LA VENDÉE (10 MARS). PRISE DE CHOLLET (14). DE NOIRMOUTIER (18).

Combat sur le Lay (19).—Première expédition en Vendée.—Marche de Boulard (du 7 au 23 avril). —Combat de Saint-Pierre de Chemillé (11).—Retraite des Vendéens.—Reprise de Chollet (13 à 17).—Combat des Aubiers (18).—Retraite de Berruyer (19 avril au 3 mai).—Marche de Beysser (fin d'avril).—Prise de Thouars (5 mai).—Première bataille de Fontenay (16)—Deuxième bataille de Fontenay (25).

Ce n'était pas tout: 40,000 Austro-Sardes s'apprêtaient à descendre des Alpes en Savoie et dans le comté de Nice. 45,000 Espagnols se réunissaient au pied des Pyrénées; et à l'intérieur, une formidable insurrection éclatait à quatre-vingts lieues de Paris.

Près de l'embouchure de la Loire se trouve une contrée singulière qui faisait partie de l'Anjou, du Poitou et du comté Nantais, et, depuis la nouvelle division de la France, des départemens de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, de la Vendée et des Deux-Sèvres; on l'appelait le Boccage, et la guerre civile lui a laissé le nom de Vendée. (1)

Un labyrinthe de collines entourées de rivières qui versent leurs eaux dans ce fleuve ou directement dans la mer; des plateaux incultes, couverts de genêts d'une riche végétation; des pâturages, plantés d'arbres, bordés de haies vives et de barrières, forment ce pays à part. Circonscrit par le Thoué, la Loire, la mer jusqu'à Saint-Gilles et un arc de cercle qui rejoindrait le Thoué en passant par la Chataigneraye, à peine avait-il quelques points de contact avec les provinces voisines. Une seule route, celle de Nantes à la Rochelle existait au moment de l'insurrection. Celle de Saumur à la Roche-sur-Yon (Bourbon-Vendée) était tracée, mais inachevée; les autres communications n'étaient que de mauvais chemins de traverse, sombres défilés, bordés de haies épaisses qui les recouvraient en voûte.

Là, vivait une population nombreuse éloignée de plusieurs centaines d'années de la France du XVIIIe siècle; elle s'était arrêtée à ce degré de

(1) Voir la troisième carte.

civilisation que ses mœurs naïves feraient sans doute regretter, si l'histoire de tous les temps ne les montrait inséparables du plus aveugle fanatisme. Les Vendéens avaient été successivement exaltés par toutes sortes de circonstances contre les progrès de la révolution. Leur foi vive et simple s'était révoltée contre la constitution civile du clergé. Des relations cordiales avec les seigneurs de paroisse, les associaient au ressentiment de la noblesse; enfin loin de partager l'entraînement général en faveur des réformes politiques, ils s'en étaient effrayés d'abord, puis irrités à mesure qu'elles atteignaient les objets de leurs affections. Dès long-temps on pouvait les regarder comme le premier instrument d'une réaction intérieure, et les partisans de l'ancien régime n'avaient rien négligé depuis quatre ans pour les préparer à la révolte. Cependant vingt-et-une villes ou bourgades disséminées dans le pays, ayant pris parti pour les assemblées, avaient jusqu'alors rendu impossible un mouvement général; il fallait que quelque provocation nouvelle déterminât l'explosion. La levée des 300,000 hommes alluma l'incendie, qui s'étendit en un moment d'une extrémité à l'autre d'un pays aussi propre à la guerre civile, tant par sa configuration topographique que par les dispositions des habitans. Dans toutes les communes on se refusa au tirage, le tocsin appela les miliciens aux armes et deux grands rassemblemens se formèrent, l'un dans la Haute-Vendée vers Saint-Florent, l'autre dans la Basse-Vendée à Challans. Cathelineau, voiturier des environs de Beaupréau, Stofflet, garde-chasse de Maulevrier, se mirent à la tête des insurgés de Saint-Florent; ils ne tardèrent pas à être secondés par Bonchamps et d'Elbée, anciens officiers subalternes. Bientôt 30,000 hommes sous leurs ordres occupèrent Saint-Florent, Jallais, Chemillé et enfin Chollet. Les détachemens des garnisons de Rennes et de la Rochelle cantonnés dans le Bocage, furent désarmés, et abandonnèrent à l'insurrection de l'artillerie et des munitions.

D'un autre côté, le rassemblement de Challans, commandé par Charette, s'empara de Machecoul, du Pornic et de l'île de Noirmoutiers. Ces succès entraînèrent la Vendée centrale; il ne resta plus aux autorités républicaines que la haute vallée du Layou et celle du Thoué.

Verteuil et Labourdonnaye commandaient à cette époque les divisions territoriales. Le premier mit en mouvement une colonne de 500 hommes pour dégager la route de La Rochelle à Nantes et ouvrir la communication avec son collègue. Elle pénétra par Luçon jusqu'à Chantonnay; mais à chaque pas le nombre des assaillans augmentait, et ne résista point à la tactique qui fit long-temps le succès des insurgés. Ils se glissaient en silence le long des haies qui bordent toutes les routes, et quand ils avaient enveloppé les colonnes républicaines, ils poussaient de grands

cris, et faisaient feu à bout portant en tête, en queue et sur les flancs. Des troupes aguerries pouvaient seules tenir à ce genre d'attaque.

L'impossibilité d'ouvrir la communication entre Verteuil et Labourdonnaye décida le gouvernement à confier au général Berruyer le commandement des troupes rassemblées sur la Loire. 3000 hommes de troupes réglées et 11,000 gardes nationaux levés à la hâte, étaient répartis depuis Ancenis jusqu'à Bressuire, sous les ordres des généraux Duhoux, Leygonnier, Quétineau et Gauvilliers. Pour une battue, ces ressources pouvaient suffire: elles étaient insignifiantes contre l'insurrection dont au reste on ne connaissait pas encore la portée. A tout hasard, Berruyer donna l'ordre de pénétrer par toutes les routes; son attaque fut secondée par Canclaux qui déboucha avec 3000 hommes de Nantes, et par Dayat, Chalboz et Boulard de l'armée de La Rochelle qui débouchèrent par les Sables, Chantonnay et la Chataigneraye avec 5200 hommes.

Boulard commença le mouvement: sorti des sables d'Olonne, il déblaya la vallée de l'Auzance, s'établit, l'épée à la main, à Saint-Gilles et à Challans, et repoussa les insurgés jusqu'à La Garnache. La côte était dégagée et il s'apprêtait à reprendre l'île de Noirmoutiers: mais au bruit de ses pas, la Vendée centrale se leva en masse. Les chefs de Royrand et Sapinaud à la tête de 12,000 hommes, tinrent en échec Chalboz à la Chataigneraye et Dayat à Chantonnay. La position importante des Sables étant compromise, Boulard arrêta sa marche jusqu'alors heureuse et revint prendre poste à la Motte-Achard.

D'un autre côte, Berruyer s'avançait en cinq colonnes dans la haute Vendée. Celle qu'il conduisait en personne (1500) partie de Saint-Lambert arriva en même temps que Duhoux (1000) venant de la Samelière devant Saint-Pierre-de-Chemillé. Un vif combat livra aux républicains le village jusqu'à l'église dont les insurgés étaient encore maîtres à l'entrée de la nuit. Cette résistance et l'incertitude du succès des autres colonnes engagèrent le général en chef à se replier à Saint-Lambert. Mais ses lieutenans avaient partout réussi. Gauvilliers (1500) avait passé la Loire et était entré dans Saint-Florent. Leygonnier (5000) s'était emparé de Coron à la suite d'un violent engagement, et Quétineau avait sans obstacle pris position aux Aubiers avec 5000 hommes.

Les chefs vendéens menacés sur leurs flancs, évacuèrent Chollet et se retirèrent découragés au-delà de la Sèvre Nantaise. Berruyer reprit sa marche offensive, fit à Nuaillé sa jonction avec Leygonnier, et tandis que Gauvilliers entrait dans Beaupréau, il délivra Chollet.

Tout allait bien en apparence; pour frapper au cœur les rassemblemens qui fléchissaient, on n'avait plus qu'à pousser jusqu'à la Sèvre; mais le terrain manquait sous les pas des colonnes républicaines. A l'appro-

che de Quétineau, les communes qui entourent Châtillon se soulevèrent; elles mirent à leur tête, le jeune Larochejacquelin qui leur fit cette noble harangue en les menant au combat: « Si j'avance, suivez-moi; si je recule tuez-moi; si je succombe, vengez-moi. » 12,000 paysans tombèrent avec fureur sur le cantonnement des Aubiers; les troupes entraînées par ce choc imprévu s'enfuirent jusqu'à Bressuire.

Après ce brillant succès, Larochejacquelin courut aux autres chefs réunis à Tiffauge, il leur porta les armes et les munitions dont il venait de s'emparer et les décida à reprendre l'attaque. Animés par ses discours et son exemple, ils marchent sur Chollet et l'enlèvent; ils dispersent à Vihiers la colonne de Leygonnier et rejettent au-delà de la Loire et du Thoué Berruyer et ses lieutenans. Enfin un nouveau chef, Lescure, insurge les environs de Bressuire, entre de vive force dans la ville et chasse Quétineau jusqu'à Thouars.

A l'ouest, Beysser était sorti de Nantes et avait ouvert la communication avec Boulard. L'apparition d'une flottille française leur avait facilité la reprise de Noirmoutiers, et ils étaient aux prises avec Charette autour de Légé, lorsque la nouvelle des désastres de Berruyer les fit rentrer dans leurs positions.

A la suite de ces succès, la Vendée reçut une sorte d'organisation militaire et politique. La première, seule, est de notre sujet. Charette conserva le commandement du Marais; il pouvait rassembler 15 à 20,000 hommes, et il avait à contenir les troupes républicaines des Sables et de Nantes.

De Royrand et Sapinaud, avec 12 ou 15,000 hommes, occupaient Montaigu et couvraient la grande route de Nantes à La Rochelle; *la grande armée catholique*, ou *armée d'Anjou*, sous Cathelineau, Stofflet, Bonchamps et d'Elbée, observait les rives de la Loire et les débouchés d'Angers et de Saumur; enfin l'armée du Poitou, commandée par Lescure et Larochejacquelin, interceptait les avenues de Poitiers et de Niort : ces deux derniers corps s'élevèrent un moment jusqu'à 60,000 hommes.

Toutes les dispositions étaient défensives, car le but des insurgés était de se soustraire aux décrets de la Convention et d'interdire l'accès de leur pays. Les chefs avaient d'autres vues, mais les moyens matériels manquaient, et leur influence ne s'étendait pas jusqu'à transformer en corps d'invasion des milices informes, dont le premier mobile était l'amour de leurs foyers. Dès qu'une expédition était terminée, il n'était possible de rien retenir autour du drapeau, que des cadres incomplets; mais dès qu'une attaque était signalée, le tocsin appelait aux armes les combattans qui accouraient en foule aux lieux de rendez-vous.

Toutefois, les victoires de Vihiers, des Aubiers et de Bressuire avaient imprimé un élan dont on profita pour charger à fond les colonnes répu-

blicaines. Toutes les bandes de l'Anjou et du Poitou se ruèrent par Argenton et Bressuire, à la poursuite de Quétineau; celui-ci avait rangé ses 3 à 4000 hommes sur le Thoué, s'appuyant à la vieille enceinte de Thouars. Il opposa d'abord une vive résistance; mais les assaillans, au nombre de 30 à 40,000, exaltés par leurs succès et par l'exemple de leurs chefs, s'élancèrent dans la rivière et gravirent à l'autre rive. Déjà, ils escaladaient les murailles de la ville, quand on capitula.

Maîtres de Thouars, les Vendéens n'avaient plus, pour dégager le Bocage, qu'à détruire les brigades de Chalboz et Dayat, qui se maintenaient à la Chataigneraye, fortes de 6000 hommes. On se rabattit sur elles, on les poussa jusqu'à Fontenay, et comme elles se rangeaient en bataille, on n'hésita pas à les attaquer. Mais, pour la première fois, on combattait en plaine; la seule tactique que l'on connût n'était plus applicable et, malgré l'immense supériorité du nombre, l'armée insurgée, chargée en flanc et à dos par une cavalerie exercée, éprouva une déroute complète; elle fuit, laissant quelques centaines de morts et abandonnant ses bagages et son artillerie.

Les chefs la rallièrent à Parthenay, n'eurent point de peine à la faire revenir de sa surprise, à la ramener à la charge, irritée de sa défaite et résolue à se venger. Le plus grand nombre manquaient de munitions : en voilà, disaient les officiers, montrant leurs adversaires. On se précipite, on enlève l'artillerie, on culbute en un moment la colonne républicaine, qui fuit jusqu'à Niort. Les Vendéens trouvèrent à Fontenay d'immenses ressources. Ils prirent sur le champ de bataille 42 pièces de canon; mais, après leur victoire, ils se dispersèrent, et les généraux se rendirent à Châtillon, qui devint le centre de leur administration.

IV.

Suite des opérations sur la frontière du Nord.—Combat de Quiévrain (30 avril).—De Raismes (8 mai).—De Roncq (23).—Combats d'Anzin et Marly (24–26).—Prise de Furnes (31).—Capitulation de Condé (10 juillet).—De Valenciennes (28).—Attaque du camp de César (7 et 8 août).—Combat de Linselles (18 août).—Blocus de Dunkerque (fin d'août).

Cependant les Anglais, les Hanovriens et les Hollandais, sous le

prince d'Orange et le duc d'York, étaient entrés en ligne. Mais les chefs de la coalition, réunis à Anvers, avaient perdu près d'un mois à concerter leur plan de campagne et le partage des provinces qu'ils projetaient d'enlever à la France. Leur circonspection laissa respirer le gouvernement partout assailli, et donna le temps d'organiser les nouvelles levées. Elle tenait à diverses causes : sur le Rhin, la Prusse, préoccupée du dernier partage de la Pologne, ne put renforcer ses armées et se borna au siége de Mayence, dont elle commença l'investissement par l'occupation de Landstuhl, Kaiserslautern, Neustadt et Spire; au nord, Cobourg fut chargé du principal effort : l'expérience de l'année précédente avait montré combien il est périlleux de s'aventurer en France, à moins de s'appuyer sur une forte base; or, la frontière belge était ouverte, et celle du département du Nord, hérissée de forteresses; il était donc conduit à débuter par une guerre de siéges.

Son armée se déploya en un vaste cordon, de la mer à la Moselle. A droite, les Hollandais et le duc d'York (51,800 hommes) se rangèrent entre Furnes et Courtray, pour menacer Lille et prendre Dunkerque, prix de l'intervention effective des troupes anglaises. Au centre, Cobourg (70,000 hommes), se liant avec la droite par le corps prussien de Knobelsdorf, campé à Tournay, pénétra dans l'angle formé par la Sambre et l'Escaut, afin d'ouvrir la route de Paris par Valenciennes, Landrecies et Guise, et de s'emparer, pour servir de base à l'invasion, des places de Condé, Valenciennes, Lequesnoy, Landrecies et Maubeuge. Enfin, à gauche, Beaulieu (15 à 20,000) occupa Namur et le Luxembourg pour surveiller les Ardennes.

A ces forces immenses, la Convention n'opposait, outre les garnisons des places et la faible armée des Ardennes, que 40,000 hommes réunis, depuis la fuite de Dumouriez, sous le commandement de Dampierre et répartis dans les camps de Cassel, de la Madeleine, de Famars et de Maubeuge; mais les renforts arrivaient de toutes parts.

Cobourg entra en opération par l'investissement de Condé. Il prit position sur la Scarpe, puis à Raismes et à Quiévrain, de manière à contenir à-la-fois les camps sous Lille et Valenciennes.

Dampierre tenta deux fois de secourir la ville assiégée. Il sortit de Famars et marcha sur Quiévrain, tandis que Lamarlière, débouchant de Lille, attaquait Saint-Amand. L'action s'engagea d'abord avec vigueur; mais les impériaux défendirent victorieusement Quiévrain, et les généraux français furent contraints à rentrer dans leurs camps, affaiblis de la perte de 2000 hommes.

Le résultat de la seconde affaire fut plus funeste. Lamarlière et Dampierre entreprirent d'ouvrir entre eux la communication par la route de

Valenciennes à Lille; le premier pénétra dans Saint-Amand, le second emporta Raismes; mais, au-delà de ce village, il ne put forcer les impériaux retranchés dans les bois. En dirigeant l'attaque, il reçut une blessure mortelle et ses soldats regagnèrent en désordre leur camp. Lamarlière fut encore une fois forcé de se replier sur Lille. On avait perdu 2500 hommes.

Ces deux combats et l'inaction de la gauche des Français indiquaient assez leur faiblesse. Cobourg s'enhardit à pousser en avant. Occuper Lamarlière par une fausse attaque sur Lille, placer York à la rive droite de la Scarpe, enlever tour-à-tour les faubourgs de Valenciennes, investir cette place et faire reculer les troupes du camp de Famars, telles furent ses dispositions et elles réussirent.

Le prince d'Orange et Knobelsdorf débouchèrent de Menin et Tournay, livrèrent à Lamarlière, vers Roncq et Turcoing, un combat qu'il soutint glorieusement, mais sans résultat; pendant ce temps, York vint se poster entre la Scarpe et Valenciennes; alors Cobourg put disposer de toutes ses forces pour chasser les troupes républicaines, d'abord d'Anzin, puis de Marly. Le camp de Famars, dominé de tous points, n'étant plus tenable, l'armée commandée provisoirement par Lamarche se retira dans le camp de César, entre Bouchain et Cambrai.

On était réduit à chercher des positions défensives; Cobourg, maître d'assiéger à-la-fois Valenciennes et Condé, chargea le duc d'York d'ouvrir la tranchée devant la première de ces villes, et Clerfayt de bloquer étroitement la seconde. Lui-même s'établit à Raismes, occupant les rives de la Scarpe et de l'Escaut, et tenant ainsi en respect Lamarche et Lamarlière.

A peu de jours de là, ces revers reçurent une faible compensation par la prise de Furnes, dont s'emparèrent les troupes du camp de Cassel, encouragées par le départ du duc d'York à prendre l'offensive. Mais, partout ailleurs, des coups accablans ébranlaient sans relâche la république naissante.

Ce fut alors que la révolution du 31 mai renversa *la Gironde* et fit passer le pouvoir entre les mains de *la Montagne*. Le parti vainqueur n'avait point encore de représentans dans les premiers grades de l'armée, et il fut obligé de confier le commandement à des généraux déjà illustrés. Depuis la défection de Dumouriez, Custines était au premier rang; il fut appelé à l'armée du Nord. Mais il n'existait point d'unité de vues entre ce général et les hommes exaltés que le mouvement populaire avait placés à la tête des affaires. Les ressources lui manquèrent, et il ne trouva point dans ses passions ces inspirations qui en tiennent lieu. Il resta immobile à son quartier général de Cambrai, pendant que Condé était bloqué et que le canon anglais battait en brèche Valenciennes.

Ces deux places succombèrent. Condé capitula lorsque sa garnison (4000) eut épuisé toutes ses subsistances. Valenciennes, après sept semaines de tranchée ouverte, après l'incendie de ses églises, de l'arsenal, de 5 à 600 maisons, après avoir fait essuyer à l'ennemi une perte de 15 à 20,000 hommes, se rendit au duc d'York, et la garnison, réduite à 7000 hommes, fut libre de rentrer en France, à la condition de ne point combattre avant un an les armées coalisées.

Avant de se séparer, les forces que le siège avait réunies firent l'essai d'un coup de main sur le camp de César et sur Cambrai. Le camp, assis au confluent de l'Escaut et du canal de la Sensée, renfermait 18 à 20,000 hommes et le quartier général de Kilmaine, qui remplaçait provisoirement Custines destitué.

Enlever à-la-fois le général en chef et le plus fort noyau de troupes tenant la campagne, c'était frapper au cœur l'armée républicaine encore accablée du poids de ses désastres, c'était s'ouvrir la route de Paris.

Le duc d'York tourna Cambrai pour prendre le camp à revers, pendant que Cobourg remontait les deux rives de l'Escaut pour attaquer de front et par la droite. Cette manœuvre était bien conçue; mais elle s'exécuta mal : on laissa à Kilmaine le temps de se reconnaître. Aux premiers coups de feu, il évacua ses positions, et, à la suite d'un léger engagement d'arrière-garde, à Marquion, il mit entre ses adversaires et lui, d'abord la Sensée, puis la Scarpe, et il plaça son camp à Gaverelle, entre Arras et Douai.

Cette retraite habile le reportait sur les derrières des ennemis. Le poursuivre, c'était s'aventurer dans le labyrinthe de places dont le nord est hérissé. Marcher sur Paris, en masquant à-la-fois Cambrai, Bouchain, Arras et l'armée, c'était un de ces mouvemens hardis qui, depuis, ont réussi, mais dont le secret n'était pas encore révélé. Les impériaux se bornèrent à insulter les places de la Somme et à faire autour de Cambrai un simulacre de siège à l'appui d'une sommation qui ne produisit point d'effet. Après quoi ils se concentrèrent au nombre de près de 100,000 à Bavay et commencèrent l'investissement du Quesnoy. Le duc d'York se dirigea sur Menin par Marchiennes.

Quelques changemens furent apportés dans les dispositions des coalisés. Les impériaux de Beaulieu et d'Alvinzy passèrent à la droite et remplacèrent Knobelsdorf rappelé à l'armée de Brunswick. Le duc d'York se trouva dès-lors à la tête de près de 60,000 hommes.

L'armée française, forte de 70 à 80,000 hommes était ainsi répartie ; la droite gardait la Sambre et se liait par le camp de Maubeuge à l'armée des Ardennes (20 à 25,000) ; le centre occupait le camp de Gaverelle,

les places de Douai, Cambrai et Bouchain; la gauche s'était maintenue à Cassel, à Gyvelde et au camp de la Madeleine sous Lille.

York tourna lentement autour de cette dernière ville, espérant dérober sa marche aux généraux français et surprendre Dunkerque. Il laissa Beaulieu à Cysoing pour maintenir ses communications avec Cobourg. Arrivé à Menin, il fit attaquer par le prince d'Orange le camp de la Madeleine. Un vif combat s'engagea et livra aux Hollandais le village de Linselles et les hameaux qui en dépendent. Ces démonstrations indiquaient le projet d'investir Lille. Cependant Alvinzy, par Ypres et Furnes pour attaquer Gyvelde, et York par Poperinghe, pour tourner le camp de Cassel, s'avançaient sur Dunkerque; mais les troupes de Gyvelde et de Cassel ne prirent point le change: à l'arrivée des ennemis, elles étaient déjà sous le canon de la place, dont toutefois elles ne purent empêcher l'investissement. La tranchée s'ouvrit sous la protection des corps hessois et hanovriens de Freytag et Walmoden qui prirent position sur l'Yser à Wormhout et Rexpoëde.

V.

Suite des opérations sur le Rhin et dans les Vosges.—Occupation d'Arlon (9 juin).—D'Hombourg, Deux-Ponts (19-22).—Capitulation de Mayence (22 juillet).—Blocus de Landau.—Perte de Pirmasens (1er septembre).—De Bondenthal (10).—Combats de Pirmasens et Bondenthal (12-14).—Perte des lignes de Weissembourg (13 octobre).

Beauharnais avait été nommé général en chef de l'armée du Rhin en remplacement de Custines. Son premier soin fut de faire quelques démonstrations pour troubler le siége de Mayence. Il commença à donner à Delaage, qui commandait l'armée de la Moselle, l'ordre de s'emparer d'Arlon, espérant attirer dans le Luxembourg Brunswick ou Wurmser, et profiter de cette division pour pénétrer dans le Palatinat. Arlon fut occupé, mais ni Wurmser ni Brunswick ne s'en émurent. Beaulieu se détacha de la Meuse pour reprendre la position perdue et le mouvement de Beauharnais eut

pour seul résultat de le rendre maître d'Hombourg, et de renouer, par Pirmasens et Deux-Ponts, la communication interrompue entre les armées du Rhin et de la Moselle : il fallut renoncer à dégager Mayence.

Cette grande forteresse, défendue par une garnison de 22,000 hommes, fut d'abord investie par le feld-maréchal prussien Kalkreuth, soutenu par Brunswick et Wurmser qui contenaient les armées du Rhin et de la Moselle. Le corps de siège fut successivement porté jusqu'à 70,000 hommes commandés par le roi de Prusse en personne; alors la tranchée s'ouvrit. Des prodiges de valeur et de constance signalèrent la défense: les généraux Doyré, Meunier, Kleber, Aubert-Dubayet et les représentans Rewbell et Merlin (de Thionville) s'immortalisèrent en la dirigeant. Un tiers des maisons écrasé, les magasins incendiés, la garnison en proie à la plus horrible famine ne décidèrent point à capituler. Enfin les deux conventionnels perdant tout espoir d'être secourus, entrèrent en négociation dans le but de disposer le roi de Prusse à la paix par la reddition d'une place qu'il avait juré de reprendre. La capitulation fut signée le 22, la garnison réduite à 17,000 hommes sortit avec les honneurs de la guerre; elle s'était seulement engagée à ne point combattre avant un an les armées coalisées; on la transporta en Vendée, et le roi, avec la majeure partie du corps de siège se rendit en Pologne.

Après la prise de Mayence, Beauharnais fut rappelé et les coalisés se disposèrent à bloquer Landau. Cette opération présentait de sérieuses difficultés; la place est située au pied du versant oriental des Vosges sur la Queich, torrent qui s'en échappe et court en ligne droite au Rhin; elle est ainsi protégée par ce grand fleuve et par les aspérités de cette chaîne de montagnes; ce n'est pas tout, la Sarre en côtoie le revers occidental. Or l'armée du Rhin bordant la Queich, et l'armée de la Moselle, la Sarre il suffisait d'un corps posté sur la crête des Vosges à Hornbach et Pirmasens, pour lier toutes les forces républicaines et faciliter les manœuvres quelles exécuteraient sur les deux versans des Vosges. Pour atteindre Landau, il fallait donc se ranger en potence, contenir l'armée de la Moselle et faire reculer celle du Rhin. Mais après la Queich, on trouve la Lauter, puis la Moder, puis la Zorn toutes lignes parallèles fortifiées par l'art et la nature.

Les coalisés disposèrent ainsi leurs forces: l'armée de Brunswick, cette armée qui devait l'année précédente pénétrer jusqu'à Paris, s'établit sur le versant occidental; le prince de Hohenlohe prit position au sommet de la chaîne, Wurmser se déploya dans la plaine entre les montagnes et le Rhin.

Leurs premières manœuvres eurent pour effet de replier sur Hornbach le corps des Vosges, et de les mettre en possession de Pirmasens. Dès-lors, l'armée du Rhin, débordée sur la rive gauche de la Queich, se renferma

dans les célèbres lignes de Weissembourg. Mais au moyen des camps de Boudenthal et de Nothweïler, elle dominait l'espace entre la Lauter et la Queich, et elle s'opposait à un investissement complet de Landau. Le premier soin de Wurmser fut de s'emparer de cette clef du système défensif, et cette fois la trahison le seconda : 4000 impériaux, engagés dans les défilés des Vosges, se présentèrent devant les camps français. D'Arlande, qui commandait le camp de Nothweïler, passa dans leurs rângs, et leur indiquant les points vulnérables des positions qu'il avait juré de défendre, il y entra à leur tête. Les généraux républicains indignés, accoururent pour recouvrer leurs retranchemens, mais ils furent repoussés. A deux jours de là, les deux armées concertèrent une attaque simultanée contre Pirmasens et Bondenthal. La gauche de l'armée du Rhin, soutenue par une démonstration de toute la ligne, rentra dans le camp de Nothweïler; mais l'armée de la Moselle échoua devant les escarpemens de Pirmasens. Ecrasée d'abord par une artillerie formidable, elle revint obstinément à la charge et ne vida le champ de bataille qu'après avoir perdu 3 à 4000 hommes.

Après leur victoire, les généraux ennemis bloquèrent Landau, sans pouvoir l'assiéger. Leurs forces réunies suffisaient à peine à contenir dans leurs positions les deux armées françaises qui communiquaient par Lembach, Bitche, et Hornbach. Après de longues hésitations, et avoir tenté sans succès de faire diversion au midi de l'Alsace, en jetant quelques troupes sur la rive gauche du Rhin, ils se décidèrent à attaquer les lignes de Weissembourg. 45,000 hommes les défendaient soutenus par 25,000 hommes campés sur la Sarre. On venait d'imaginer de mettre toutes ces forces sous un même commandement, et on en avait investi Carlen, officier jusqu'alors inconnu, dont le nom ne fit qu'apparaître pour être signalé par une défaite.

Brunswick commença par mettre en mouvement sa droite vers Hombourg et Deux-Ponts. Lorsqu'il eut attiré l'attention de l'armée de la Moselle, il déboucha de Pirmasens avec 10,000 hommes, poussant sur Bitche le corps des Vosges; puis s'élançant dans l'intervalle qu'il venait d'ouvrir, il descendit les monts entre Bitche et Lembach et se jeta en arrière de la gauche des lignes. Dans le même temps, le prince de Waldeck, lieutenant de Wurmser, ayant surpris pendant la nuit le passage du Rhin, s'empara de la ville de Selz et donna au feld-maréchal le signal d'une attaque générale. Les impériaux se ruèrent avec impétuosité sur les retranchemens, et un combat acharné s'engagea sur tous les points; mais la défense manquait d'ensemble, et malgré l'échec de Waldeck qui fut rejeté au-delà du Rhin, l'ennemi força les lignes à Saint-Remi et à Lauterbourg; enfin l'apparition de Brunswick derrière la gauche, entraîna la

retraite de l'armée française; elle essaya de s'arrêter sur la Moder, mais Wurmser la poursuivit jusqu'à la Zorn où elle se reforma, tandis que les Prussiens cherchèrent vainement à s'emparer de Bitche par surprise afin de mieux couvrir leurs quartiers d'hiver.

VI.

SUITE DES OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE D'ITALIE.

Combats dans le comté de Nice (avril, juin).—Siège de Lyon (8 août).—Invasion de la Savoie (14 août).—Occupation de Toulon par l'ennemi (28).—Combat d'Epierre (10 septembre).—De Gilette (18 octobre).—Prise de Lyon (9 octobre).—De Toulon (28 octobre).

La Savoie, défendue par l'armée des Alpes sous Kellermann, resta longtemps intacte. Dans le comté de Nice, on se disputa la positiou de Sospello qui finit par tomber au pouvoir de l'armée d'Italie commandée alors par Brunet; on se disputa ensuite le camp de Saorgio que les républicains attaquèrent sans succès les 8 et 12 juin.

Lorsque les grandes villes du midi eurent pris parti pour la Gironde, les coalisés se montrèrent plus menaçans. Les rassemblemens insurgés de la rive gauche du Rhône furent aisément dispersés. Mais Lyon se révolta et commença à soutenir un siège de déplorable mémoire, mais Toulon se livra aux Anglais. Ces appuis intérieurs encouragèrent les armées ennemies à déboucher de leurs lignes.

Dès les premiers jours d'août le marquis de Montferrat, l'un des fils du roi, s'était posté avec 25,000 hommes à l'entrée des cols du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard; aussitôt qu'il sut que l'armée des Alpes marchait sur Lyon, il donna l'ordre de se porter en avant, et il envahit les trois grandes vallées de la Savoie; mais avant que ses colonnes eussent opéré leur jonction, Kellermann accourut de Lyon, et, avec 12,000 gardes nationaux réunis à la hâte, occupa, de Conflans à Gresy,

l'espace où elles devaient se réunir. Montferrat, arrivé avec le centre à Moutiers, trouvant Conflans fortement défendu, se jeta par le col de la Madeleine sur sa gauche, qui avait dépassé Saint-Jean. Il espérait ainsi déborder la droite de son adversaire; mais Kellermann le prévint en se lançant hardiment sur les rives de l'Arcq. A Epierre, il offrit la bataille qui s'engagea vivement au fond de la vallée. La victoire fut promptement décidée : une batterie française, hissée à bras sur des rochers à peine accessibles, jeta inopinément l'épouvante dans les rangs piémontais. Ils se rompirent et se replièrent, la gauche à Saint-Michel, le centre dans la Tarentaise où Kellermann le poursuivit. Battu à Moutiers chassé de Saint-Maurice, il repassa le Saint-Bernard; les deux autres colonnes n'eurent plus qu'à suivre son mouvement et à se retirer au-delà des monts.

Dans le comté de Nice, le cabinet de Vienne fournit aux Piémontais une division auxiliaire et un général en chef, De Vins. Ainsi renforcés, ils firent une sortie générale des lignes de Saorgio. L'armée française, commandée par Dugommier, évacua Belveder et Vesubia. Les impériaux suivirent l'ouverture et se portèrent sur l'Esteron pour tourner par leur gauche les positions de Dugommier. Mais, au lieu de se concentrer pour cette manœuvre, ils ne réunirent que 4000 hommes, et Dugommier, qui sentait les conséquences d'un succès, se porta en forces à Gilette, les attendit et les repoussa sur tous les points. Les coalisés n'ayant pu saisir l'offensive, le siège des deux villes françaises ne fut point troublé. Lyon fut enlevé par l'effort réuni de l'armée des Alpes et des levées en masse de l'Auvergne; Toulon fut repris aux Anglais par un trait de génie qui décelait un grand capitaine. Le commandant d'artillerie du siège, Napoléon Bonaparte prit sur lui de démontrer aux généraux et aux représentans, qu'il fallait négliger la ville et monter à l'assaut du fort du petit Gibraltar, d'où l'on domine la rade et d'où l'on pouvait incendier les vaisseaux ennemis. On l'écouta, faveur bien rare! on le crut, lui le moindre en âge, en réputation, en dignité. On pénétra dans le fort durant une nuit orageuse, et la fuite précipitée de l'ennemi justifia ses prévisons et lui valut le grade de général de brigade.

VII.

OPÉRATIONS AUX PYRÉNÉES.

Invasion du Roussillon (du 15 avril au 15 mai).—Combat du mas d'Eu (19 mai).—Combat sur la Bidassoa (25 mai).—Défaite des Espagnols à Thuir (17 juillet).—Combat de Soler (30 août).—Combat de Salces (17 septembre).—Combat de Thuir (22 septembre).—Mouvemens jusqu'en novembre.

L'Espagne ne put mettre sur pied que 45,000 hommes : 25,000 en Catalogne et 5000 en Aragon sous Ricardos; 15,000 sur la Bidassoa commandés par Caro. Aux Pyrénées-Orientales, Deflers, et dans les provinces Basques, Servan opposaient un pareil nombre de combattans.

Ricardos commença l'attaque: les cantonnemens français étaient couverts par la place de Bellegarde, le fort des Bains, Collioure et Port-Vendres, et en seconde ligne par le cours du Tech. En outre 3000 hommes détachés à droite au fond de la vallée de la Tet coupaient la route de l'Aragon. Le général espagnol déboucha par le col du Porteil entre Bellegarde et le fort des Bains, puis il força le passage du pont de Céret. L'armée républicaine surprise et rompue se retira en désordre sous le canon de Perpignan. Son général la rallia et lui fit prendre position au camp du mas d'Eu. Ricardos la tint en échec, tandis que ses troupes défilaient sur la rive gauche du Tech, et recevaient leur organisation définitive. Cette opération demanda plus d'un mois, au bout duquel l'ennemi marcha à l'attaque des camps français. Deflers essaya de l'arrêter en débordant sa gauche; Ricardos, sans tenir compte de cette manœuvre, porta la masse de ses forces à droite et enleva le mas d'Eu. Dès-lors l'armée républicaine se replia au-delà de la Tet, abandonnant une partie de son artillerie.

Cette victoire permit aux Espagnols de mettre le siège devant Bellegarde et le fort des Bains qui se rendirent le mois suivant.

Sur la Bidassoa, quatre camps retranchés renfermaient les troupes françaises. Caro les fit attaquer à deux reprises différentes sans succès mar-

qué; il resta dans ses limites, et jusqu'à la fin de la campagne on se tint de part et d'autre en observation.

Ricardos était plus actif: protégé par des forteresses qui assuraient sa base, il résolut de se rendre maître de la campagne. Le midi soulevé par la journée du 31 mai avait été calmé, mais les dissidens étaient prêts à courir de nouveau aux armes et à faciliter la communication entre l'ennemi extérieur et les insurgés des bords de la Loire; l'anéantissement de l'armée républicaine eût produit, dans cette conjoncture, une diversion terrible. Ricardos manœuvra pour l'envelopper et la détruire. Forte de 15,000 hommes, elle était rentrée dans les camps du mas d'Eu et de Thuir, il s'y porta à la tête de 20,000 hommes. Mais ses têtes de colonne se brisèrent contre les retranchemens français, ses troupes lâchèrent pied et s'enfuirent jusqu'au Tech. Sa défaite assura la tranquillité du midi.

Les généraux républicains voulurent en tirer parti: Dagobert avec 3000 hommes, sorti de la vallée de la Tet, fit irruption en Cerdagne et s'étendit au-delà des Pyrénées, menaçant à-la-fois Urgel et Campredon. Son but était de forcer Ricardos à repasser les monts. Mais celui-ci, loin d'être ému, conçut le projet de couper la retraite de Dagobert, et de rejeter au-delà de la Tet le gros de l'armée française.

Dans ce dessein, il fit enlever par son extrême gauche la place de Villefranche, puis s'avançant en masse sur Soler, il força le passage de la rivière, sépara en deux parties l'armée républicaine et les rejeta l'une à Perpignan, l'autre à Salces. Toutefois il ne put se maintenir sur la Tet; attaqué à Salces de front, et en flanc par une colonne sortie de Perpignan, il perdit ses positions et se retira dans le camp du mas d'Eu.

Dagobert commandait alors l'armée républicaine: vieux officier plein de bravoure et de résolution, il marcha sur son adversaire par les chemins de Thuir, de Bellegarde et de Collioure. Aux premiers coups de feu, sa gauche lâcha pied, et l'ennemi se portant en forces contre la droite, elle fut accablée. Le centre seul conduit par le général en chef, se maintenait victorieusement; mais Ricardos, libre de disposer contre lui de toute son armée, l'enveloppa, le tailla en pièces et força ses débris à abandonner le champ de bataille; les Espagnols poussèrent jusqu'à la Tet, mais ils ne se hasardèrent point à la passer.

Bientôt, des renforts survenant, ils permirent aux Français de reprendre l'offensive; cependant ils ne purent encore délivrer le Roussillon. On reprit Villefranche, et en menaçant de tourner Ricardos, on le força de se concentrer dans le camp du Boulou. Là il se maintint jusqu'à l'année suivante. On chercha vainement à l'attirer en menaçant Roses: les colonnes sorties de Port-Vendres pour cette expédition furent ramenées en désordre. Une seconde attaque par Céret ne réussit pas mieux; enfin un fort déta-

chement s'étant glissé derrière sa droite entre Argelès et le camp, il sortit des lignes, l'écrasa, le refoula jusqu'à Argelès; puis, profitant du succès, il s'empara de Port-Vendres, de Collioure, et se trouva maître de toute la rive droite du Tech.

VIII.

Suite des opérations en Vendée.—Combat de Doué (7 juin). — De Montreuil (8).—Prise de Saumur (9).—D'Angers (17).—Combat de Nort (28).—Attaque de Nantes (29).—Combat de Luçon (28).—De Bressuire (30).—De Châtillon (3 et 5 juillet).—Bataille de Vihiers (18 juillet).—Reprise du Pont-de-Cé (26).—Combat de Luçon (30).—Bataille de Luçon (14 août).—Combat de Chantonnay (3 septembre).

Le contre-coup des déchiremens intérieurs qui se fit si long-temps sentir au nord et à l'est, n'eut pas moins d'effet en Vendée. Biron, nommé général en chef en même temps que Custines et Beauharnais, ne fut pas plus heureux. Arrivé au quartier général de La Rochelle il arrêta le projet d'envahir le Bocage par les routes d'Angers, Saumur, Thouars et Niort, à la tête de quatre colonnes de 10,000 hommes chacune. On formait à Paris des bataillons de soldats tirés des armées du nord, et que l'on expédiait en poste sur Orléans et Saumur. On rassemblait dans le même but des bataillons composés de volontaires parisiens; mais quelle que fût l'activité qui présidait à cette opération, on n'avait pas rassemblé la moitié des hommes que demandait Biron, lorsque les Vendéens attaquèrent.

Leygonnier (3 à 4000 hommes), ayant repassé le Thoué, et Salomon (4000), successeur de Quétineau, étant rentré dans Thouars, ces mouvemens leur avaient donné l'éveil. Le tocsin appela aux armes, sous les chefs de l'Anjou et du Poitou, 30 à 40,000 hommes. Ils replièrent d'abord Leygonnier qui avait pris position à Vihiers et Doué. A cette nouvelle, Salomon se porta à Montreuil pour disputer le passage du Thoué; mais il y fut prévenu. Battu à Montreuil, il ne put même percer jusqu'à Saumur, et se retira à Niort par Thouars et Parthenay.

Leygonnier et Salomon défaits, Saumur était abandonné à ses propres forces: 7 à 8000 hommes le défendaient, renfermés en majeure par-

tie dans le camp retranché des buttes de Bournan que traversent la route de Doué; mais la retraite de Salomon avait laissé à découvert le cours de la Dive, et le désordre était tel au quartier général que le pont de Saint-Just n'était pas gardé. Cette circonstance n'échappa pas aux Vendéens qui tournèrent le camp de Bournan et débordèrent par la rive droite du Thoué. Ils se rendirent maîtres avec leur impétuosité ordinaire des faubourgs de Saumur et du pont qui les séparait du camp; après quoi, ils dispersèrent le petit nombre de combattans qui défendaient encore la ville, où ils s'établirent. Cependant les troupes de Bournan firent d'inutiles efforts pour enlever le passage du Thoué et dégager Saumur. Elles finirent par se retirer à Brissac, puis à Angers; le lendemain, le château se rendit.

La victoire remportée par les insurgés était d'une importance extrême; ils désorganisaient l'armée qui devait les réduire, ils s'emparaient d'un matériel considérable et d'approvisionnemens de toute nature; enfin ils s'ouvraient la route de Paris. La difficulté était de tirer parti d'un si beau succès et de conserver l'armée réunie. Les chefs y réussirent pour un moment en nommant avec appareil un généralissime, et appelant pour remplir ce grade un peu vain, Cathelineau, le seul d'entre eux que l'insurrection eût arraché aux travaux de la campagne. Après cette cérémonie, on marcha sur Angers qui fut occupé sans résistance. Mais on s'éloignait de la Loire; les insurgés demandaient à grands cris à rentrer dans le Bocage. Le nouveau généralissime put à peine gagner sur eux de les y ramener par Nantes et de tenter un coup de main sur ce boulevard de la révolution. L'expédition était hasardeuse; mais quels résultats eût amenés le succès! la communication établie entre la Bretagne, théâtre de la chouannerie et la Vendée en armes, le cours de la Loire déblayé, des ports ouverts à la marine anglaise, et la consistance que donnait à un parti soulevé la possession d'une cité de 80,000 âmes.

Charette, averti des projets de Cathelineau, se rapprocha de la Loire pour forcer l'entrée de la ville du côté du midi; pendant ce temps les autres chefs poursuivaient leur marche facile. Ils entrèrent à Ancenis et gagnèrent les portes de Nantes.

La fortune de la république avait voulu que Canclaux eût conservé le commandement auquel il avait été appelé dès le commencement des troubles. Ce général jouissait à Nantes de la considération que donnent le talent, la modération et l'intégrité. 5 à 6000 hommes de ligne composaient sa garnison, mais la garde nationale forte de 7 à 8000 hommes se prêtait avec dévoûment à ses dispositions; il avait couvert les approches de la ville par un camp aux abords de la Loire et par un bon poste retranché à Nort. Les insurgés se portèrent d'abord à l'attaque de cet avant-poste dans le but de tourner le camp. Ce mouvement,

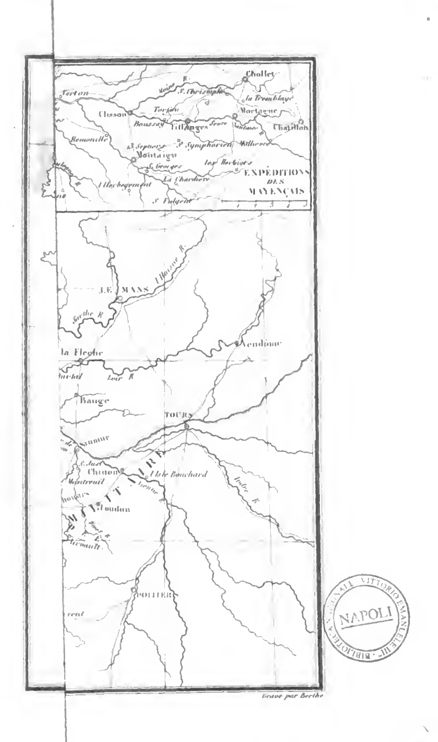
qui pouvait être décisif, leur devint funeste, grâce à la vigilance des officiers et à l'intrépidité des soldats. Le détachement de Nort (600) attaqué à 8 heures du soir, tint bon pendant toute la nuit dont les autres troupes profitèrent pour se replier dans l'enceinte de la ville. L'alarme y était grande; mais Canclaux ranima tous les courages et sa petite armée jura de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de Nantes.

Le lendemain, l'action s'engagea sur tous les points: la garde nationale était opposée à Charette, et la ligne occupait, autour de la ville, les meilleures positions. Les assaillans trouvèrent partout une défense bien organisée. Cependant il s'emparèrent d'une partie des faubourgs et le combat fut poussé jusqu'aux portes de la ville. Là, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur; mais au fort de la mêlée Cathelineau tomba mortellement atteint, et dès ce moment l'ardeur des siens se ralentit; ils ne tardèrent pas à se débander et à se disperser sur l'autre rive.

Sur ces entrefaites, les bataillons de Paris arrivèrent à Saumur. 14,000 hommes, sous Labarolière et Santerre, rentrèrent dans cette ville qu'ils trouvèrent évacuée. Westermann, jeune et ardent général, amena dans Parthenay la légion germanique formée de 3000 volontaires ou déserteurs étrangers. Enfin 17,000 hommes de gardes nationales du midi se réunirent à Niort, et Biron, prêt à reprendre l'exécution de ses plans, se rendit à Angers pour se concerter avec les généraux des divisions de la Loire. Pendant son absence, la colonne de Luçon fut encore attaquée par les rassemblemens de la Vendée centrale, auxquels elle fit essuyer une déroute complète, et Westermann, impatient de se signaler, fit irruption dans le Bocage et pénétra l'épée à la main dans Bressuire et Châtillon. Au sortir de cette dernière ville, assailli par la masse des insurgés qui rentraient de l'expédition de Nantes, il eut la douleur de voir sa légion détruite, et lui-même eut peine à s'échapper à la tête de sa cavalerie. Malgré cet échec, Biron se disposait à mettre en mouvement l'armée entière, lorsqu'il reçut sa destitution. Sa disgrâce laissa sans direction l'armée de la Vendée. Cependant Labarolière et Santerre sortis de Saumur, s'avançaient dans le Bocage, comptant sur la coopération des colonnes de Niort. Un léger avantage obtenu à Martigné le 15 les encouragea à continuer leur marche. Santerre parvint à Vihiers avec le gros de ses troupes, et sa colonne était engagée dans le long défilé qui conduit à Coron, lorsque les insurgés, sortant du bois de Vihiers en ordre de bataille, chargèrent avec fureur et laissèrent à peine aux républicains le temps de prendre leurs armes. Les rangs se rompent, on fuit au cri de *sauve qui peut*, et l'on cherche un abri sous les remparts de Saumur. 2000 morts 3000 prisonniers, 10 canons et tous les bagages restèrent sur le champ de bataille. A deux jours de là, Bonchamps s'empara du Pont-de-Cé. L'a-

larme gagna Saumur et Angers, mais les troupes réunies dans la seconde de ces villes, sous les ordres de Travot, coururent au Pont-de-Cé et le reprirent. Le temps de la moisson était arrivé : les insurgés nommèrent d'Elbée généralissime et abandonnèrent l'armée. Aussitôt leur dispersion, la colonne de Luçon (1500), sous les ordres de Tuneq, trouva les chemins libres, enleva Pont-Charon et Chantonnay où elle détruisit de grands approvisionnemens. Lescure et d'Elbée levèrent contre elle 12,000 hommes, qui la chassèrent de Chantonnay et la replièrent jusqu'à Luçon. Là, Tuncq se rangea en bataille ; les insurgés se précipitèrent sur lui avec leur désordre et leur impétuosité habituels, mais il leur opposa un rempart de baïonnettes contre lequel ils se brisèrent. Chargés à leur tour, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre.

C'est alors que Rossignol fut nommé général en chef en remplacement de Biron. Ancien ouvrier des faubourgs, il s'était fait connaître par une ardeur révolutionnaire qui lui avait valu la faveur de la Montagne et de la Commune. Arrivé sur le théâtre de la guerre avec les bataillons de Paris, il avait d'abord excité par ses exagérations la colère de Westermann qui l'avait fait arrêter; mais un ordre du gouvernement l'appela bientôt au rang suprême. La Commune manquait d'hommes d'action, elle voulait en former; elle essayait ses favoris dans l'espoir de rencontrer enfin un général qui réunît des talens militaires à un dévoûment aveugle; mais ses choix ne furent point heureux: Rossignol et ses lieutenans, Santerre et Ronsin, ne montrèrent aucune capacité. Le quartier général de Saumur ne se signala que par des déclamations furieuses et des discussions qui eussent été funestes à la cause de la république, si la discorde n'eût point également tourmenté le camp des insurgés. Les désastres occasionés par cet état d'anarchie furent alternatifs, et les rencontres n'eurent point de caractère décisif. Après le combat de Luçon, une flotte anglaise étant signalée, on crut à un puissant secours, et pour ouvrir un port à ces prétendus alliés, on résolut l'attaque des Sables d'Olonne. D'Elbée leva 40,000 hommes pour cette expédition, à laquelle tous les chefs marquans vinrent prendre part. Cette masse s'avança vers Chantonnay et Pont-Charon. Arrivée à Luçon, ses éclaireurs lui signalèrent l'ennemi et elle se déploya en ordre de bataille. Tuncq avait à la hâte appelé des renforts; il opposait à l'attaque 5000 fantassins et 400 cavaliers. L'action s'engagea par la gauche des Vendéens que dirigeaient Charette et Lescure. Ils chargèrent avec leur fureur ordinaire et culbutèrent d'abord les républicains; mais Tuncq, pliant devant eux, démasqua une batterie d'artillerie légère qui les prit d'écharpe, les écrasa et les mit en désordre. Alors la ligne entière s'avança la baïonnette en avant; ils n'attendirent pas le choc et se débandèrent après avoir perdu 6000 hommes. Tuncq les fit pour-



Chollet
S. Christophe
la Tremblaye
Clisson
Torfou
Mortagne
Boussay
Tillanges
Sevre
Chatillon
S. Symphorien
Montaigu
les Herbiers
EXPÉDITIONS
DES
MAYENÇAIS
La Chardière
S. Fulgent
LE MANS
Vendome
la Fleche
Loir R.
Bauge
TOURS
Chinon
l'Isle Bouchard
Loudun
POITIERS
Gravé par Berthe

suivre jusqu'au Layon. Ce général, qui venait de porter à l'insurrection un coup si funeste, reçut, à la demande de Rossignol, sa destitution sur un champ de bataille qu'il avait deux fois illustré. Les représentans en mission auprès de lui, s'élevèrent contre cette ignoble injustice, et donnèrent au général en chef l'ordre de quitter l'armée. Mais la Convention cassa leur arrêt et maintint Rossignol dans son commandement. Tuncq s'éloigna, et son successeur, Lecomte, fut presque anéanti par d'Elbée à Chantonnay. Pendant ce temps, Lescure dispersa à Thouars la levée en masse que le quartier général de Saumur avait ordonnée: mais d'Elbée et Lescure furent refoulés dans le Bocage, et la garnison de Mayence, survenant sur le théâtre de la guerre civile, donna une marche plus décidée aux évènemens.

IX.

Les Français reprennent l'offensive sur la frontière du nord.—Marche de Houchard (5 septembre). Bataille de Hondscoote (6 7 et 8).—Prise du Quesnoy par les alliés (11).—Bataille de Menin (13). —Combat de Courtray (15). Déblocus de Maubeuge.—Bataille de Wattignies (15 et 16 octobre). —Mouvemens autour de Lille (fin d'octobre).

On touchait au terme des désastres. Après de terribles luttes, *la Montagne* avait ramené à l'unité l'action exécutive, et toutes les ressources du pays étaient enfin dirigées au profit de la défense commune.

Houchard, ancien aide-de-camp de Custines, fut nommé général en chef de l'armée du Nord; ses instructions lui prescrivirent de débloquer Dunkerque.

Malgré la faute des amiraux anglais qui n'attaquèrent point par mer, au moment où il arrivait devant la place, le duc d'York en poussait vivement le siège. Flanqué par la mer et les marais qui bordent la route de Furnes, couvert par 20,000 Hanovriens et Hessois postés sur l'Yser, et par 20,000 Hollandais, dont la ligne s'étendait jusqu'à Menin, il ne pensait point être troublé dans ses opérations.

Mais un nouvel élan animait les armées républicaines. Carnot venait

d'entrer au comité de salut public. A la méthode systématique de la coalition, qui consistait à faire marcher une armée entière en avant d'un vaste front d'opérations aussi régulièrement aligné qu'un bataillon sur le champ de manœuvre, il entrevit que l'on pouvait opposer une combinaison plus féconde en résultats. C'était de porter, contre un point du cordon ennemi, une masse de forces assez compacte pour le rompre et le contraindre à reformer en arrière son alignement.

Houchard en fit l'essai. Renforcé de 12,000 hommes tirés des armées de l'est, il partit de Gaverelle et rallia, sous Lille, les troupes du camp de la Madeleine. Là, selon la routine du temps, il dirigea sur Roncq et Turcoing, contre les Hollandais, une fausse attaque pendant laquelle 30 à 40,000 hommes (4 divisions), par un à gauche, allèrent se concentrer de Cassel à Steenvovorde.

Il disposa de la manière suivante ses colonnes d'attaque. La droite prit position à Vlaemeringhe et Rousbrugge pour rompre la communication entre les Hanovriens et les Hollandais; le centre s'élança par Rexpoëde contre Freytag, et la gauche par Wormhout contre Walmoden. Ces mouvemens étaient bien concertés: on abordait les lignes de siège, et l'on avait évité les Hollandais. Le combat s'engagea franchement contre Freytag; on enleva les avant-postes, on força le passage de l'Yser, on pénétra dans Rexpoëde, dont on s'empara. Freytag, pris d'abord au dépourvu, rallia son monde et revint à la charge; rentré trop vivement à Rexpoëde, il y fut fait prisonnier. Cependant Walmoden, attaqué plus mollement, avait évacué Wormhout pour se replier sur son collègue. Il arriva de nuit à Rexpoëde, où le général français n'avait laissé que trois bataillons. Cette troupe, assaillie à l'improviste par une division entière, lâcha pied, sans brûler une amorce. Walmoden dégagea Freytag, et tous deux prirent position dans les retranchemens d'Hondschoote. De son côté, la gauche, au lieu de suivre Walmoden, trouvant libre la route de Dunkerque, poussa jusqu'à cette place.

Houchard ayant appelé, le lendemain, une division de sa droite, continua l'attaque sans succès; le feu des redoutes ennemies le contint jusqu'à la nuit. Cet échec avait ébranlé sa résolution, mais les injonctions des représentans le décidèrent à marcher encore une fois à l'assaut. Les coalisés tiraient leur force d'une ligne de redoutes dont le village de Hondschoote formait le centre; des haies, des plantations couvraient leur infanterie, que soutenaient des batteries épaulées. Depuis Jemmapes, on n'avait point assailli d'aussi formidables ouvrages. Ils furent vivement disputés; il fallut emporter corps à corps tous les avant-postes; enfin une charge de cavalerie avait déblayé la plaine, et Jourdan avait poussé la division du centre jusqu'aux palissades, lorsque l'on vit le drapeau ré-

publicain flotter sur le parapet. C'était celui d'une brigade sortie de Bergues, composée en partie de volontaires connus sous le nom de gendarmes de Paris, et signalés par leur audace et leur esprit d'indiscipline. Arrivés au fort de l'action, sur la droite de Freytag, ils s'étaient lancés tête baissée dans les premières redoutes; leur exemple entraîna le reste de l'armée: on se précipita, on força partout l'ennemi qui s'enfuit jusqu'à Furnes. Durant cette journée, York, contenu par une vigoureuse sortie des corps renfermés à Dunkerque, ne put se porter au secours de ses lieutenans.

On était donc enfin victorieux! Victorieux à l'armée du Nord où, depuis Neerwinde, on avait essuyé désastre sur désastre. Mais on avait consumé trois jours pour déposter Freytag, qu'avec de meilleures dispositions on eût dû culbuter du premier choc. On pouvait réparer cette faute; il fallait s'élancer sur les pas des vaincus, les déborder à Furnes, prendre à dos le corps anglais et le forcer à déposer les armes. Houchard ne marcha point, et lorsque enfin il se présenta devant Furnes, York en avait déjà levé le siége; il avait déjà rallié les troupes battues, et il les conduisait à Nieuport, au-delà de l'Yser. Il ne s'agissait plus de le poursuivre; c'était s'exposer, en pure perte, à livrer une seconde bataille. Il valait mieux courir aux Hollandais et les prendre à revers. Houchard y songea, mais il mit trop de lenteur dans cette expédition qui, bien conduite, eût eu pour conséquence de forcer Cobourg à quitter les bords de la Sambre.

Le général en chef de la coalition, retranché dans la forêt de Mormal, assiégeait le Quesnoy, et, par une combinaison inverse de celle qui venait de réussir à Dunkerque, on avait cherché à secourir la place au moyen d'attaques décousues. Trois colonnes sorties de Maubeuge, Landrecies et Cambrai, se firent écraser par le corps de blocus, et le Quesnoy ayant capitulé, toutes les forces de Cobourg se mirent en mouvement pour investir Maubeuge. Pendant ce temps, les Hollandais occupaient Ypres, Werwick et Menin, et Beaulieu, par Turcoing, Lannoy et Cysoing les liait aux divisions du généralissime.

Houchard, après avoir enlevé Furnes à l'arrière-garde de Walmoden, bombardé Ypres et ravitaillé Dunkerque, tomba avec 30,000 hommes sur le centre de cette ligne mince et étendue. Il força, à Werwick, le passage de la Lys, et tandis que le camp de la Madeleine chassait les impériaux de Lannoy et de Turcoing, il poussa au prince d'Orange qui s'était formé en ordre de bataille en avant de Menin. L'attaque fut si brusque, qu'il pénétra dans la ville pêle-mêle avec les ennemis à qui il fit perdre 4000 hommes et 42 canons.

C'était un heureux début, et, par les mêmes motifs qu'on avait eus

de laisser York à Nieuport, on devait se borner à contenir au-delà de la Lys les Hollandais désorganisés, et se rabattre sans hésitation sur Beaulieu; on l'eût culbuté, et l'armée entière, rentrant par Douai dans le camp de César, eût forcé Cobourg à changer ses dispositions. Mais Houchard, officier vieilli dans les grades subalternes, d'une bravoure personnelle à toute épreuve, manquait de décision et de génie; il se laissa aller à poursuivre le prince d'Orange par la route de Courtray. Pendant ce temps, Beaulieu se concentra en avant de Tournay, puis il suivit, de l'autre côté de la Lys, les mouvemens de son adversaire, et, saisissant avec habileté l'occasion, il attaqua par le flanc, à la sortie de Courtray, sa division d'avant-garde. Rejetée en désordre sur le corps de bataille, elle l'entraîna; tout s'enfuit, et l'on ne put reprendre les rangs que sous le canon de Lille, après avoir perdu de 3 à 4000 hommes. Cette échauffourée, la manière indécise dont les opérations avaient été conduites, perdirent Houchard; il fut destitué, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Jourdan le remplaça et reçut aussitôt l'ordre de débloquer Maubeuge. Cobourg avait renfermé sous cette place deux divisions de l'armée des Ardennes, et il entourait d'un cordon de redoutes le camp et la ville.

22 à 23,000 hommes, enfermés dans une petite place sans communication avec l'extérieur, devaient épuiser promptement leurs approvisionnemens, et l'ennemi espérait les réduire par la famine. Maître de Valenciennes, du Quesnoy et de la forêt de Mormal, il n'avait rien à craindre à la rive gauche de la Sambre; sur la rive droite, des retranchemens défendus par 30,000 hommes coupaient les routes d'Avesnes, de Philippeville et de Landrecies, tandis que 35 à 40,000 hommes resserraient la place. La confiance de Cobourg dans ses positions était telle, qu'il promettait de se faire républicain si l'on parvenait à le déposter.

Cependant les troupes de Maubeuge, commandées par Ferrand et Chancel, ne se résignaient point sans combattre à déposer les armes : chaque jour, elles troublaient les travaux de blocus, et deux grandes sorties furent tentées tour-à-tour sur les deux rives de la Sambre; mais elles furent repoussées et déjà le manque de vivres et les maladies dévoraient les garnisons; déjà le découragement abattait les soldats; déjà les boulets assiégeans parvenaient jusqu'au centre de la ville, lorsque Jourdan déboucha d'Avesnes à la tête de 40,000 hommes.

A peine appelé à remplacer Houchard, Jourdan transporta dans le camp de Gaverelle ses divisions découragées par l'échec de Menin. Lorsqu'il les eut réorganisées, il marcha sur Maubeuge par Saint-Quentin et Guise, en appelant à sa droite 5 à 6000 hommes de l'armée des Ardennes, campés sous le canon de Philippeville.

Au sortir d'Avesnes, il repoussa l'avant-garde ennemie, et Cobourg se prépara à soutenir la bataille dans ses positions retranchées. Son centre occupait le plateau de Wattignies, sa droite s'étendait depuis Dourlers et Leval jusqu'à la Sambre. La gauche observait la route de Philippeville.

Les troupes républicaines étaient remplies d'ardeur. A peine déployées, Jourdan les lança contre les collines boisées où son adversaire les attendait couvert d'abattis, de redoutes et d'une formidable artillerie. L'attaque embrassait un demi-cercle de hauteurs comprises entre la Sambre et le village de Wattignies, tandis qu'une division détachée à droite, débouchait par Solre-le-Château pour rallier la colonne des Ardennes.

La chaussée d'Avesnes à Maubeuge, qu'il s'agissait de déblayer, traversait par leur milieu les lignes françaises. Le but du général en chef était d'aborder par ses deux extrémités les positions de Cobourg, et, lorsqu'il les aurait entamées de pénétrer par colonne, en masse, jusqu'au plateau de Dourlers dont la possession lui eût livré le champ de bataille.

Ses deux ailes débutèrent d'une manière brillante. Les redoutes de Leval et des bords de la Sambre, ainsi que celles qui couvraient les approches de Wattignies furent enlevées à la baïonnette. Pendant ce temps, le centre, immobile à la jonction des routes d'Avesnes et de Solre-le-Château, se bornait à canonner Dourlers, d'où lui répondaient les batteries de l'ennemi. Jourdan attendait pour le pousser en avant que le résultat des manœuvres de ses ailes fût tout-à-fait prononcé; mais les soldats demandaient l'attaque, et Carnot, partageant leur impatience, décida le général en chef à l'ordonner. 13,000 hommes s'élancèrent dans le ravin qui séparait les deux armées; foudroyés par l'artillerie des impériaux, ils hésitèrent; mais l'exemple des généraux et des représentans les entraîna: ils franchirent le vallon, et déjà ils atteignaient les redoutes lorsque des renforts, tirés par Cobourg de l'extrême droite et du centre, leur opposèrent un front impénétrable et menacèrent leurs flancs. On se décida à la retraite et l'on rentra dans ses positions, affaibli de 1500 hommes. La nuit mit fin à ce premier combat.

Le lendemain Jourdan changea ses positions en disposant sur sa droite son principal effort. Jugeant avec sagacité que Dourlers avait été renforcé aux dépens de Wattignies, il saisit 24,000 hommes pour brusquer l'attaque sur ce dernier point. Il prescrivit au centre et à la gauche d'engager une vive canonnade et de ne se mettre en mouvement que si l'ennemi venait à dégarnir ses redoutes. Un brouillard épais favorisa ces apprêts qui échappèrent au général opposé. Lorsque l'artillerie française éclata sur Dourlers, Cobourg s'attendit à soutenir un second assaut. Mais il apprit tout-à-coup qu'une colonne formidable menaçait les hauteurs de Wattignies; elle avait déjà deux fois été repoussée, mais si elle revenait à la charge, on n'avait plus le moyen de lui résister. Cobourg se hâta d'y porter ses

réserves et une partie de sa droite. C'était le moment attendu par le centre et la gauche des républicains, ils enlevèrent toutes les positions que les impériaux affaiblissaient, et déjà leur artillerie, en batterie sur les collines de Dourlers, canonnait à revers celles de Wattignies, dans le même temps que Jourdan, ramenant pour la troisième fois sa colonne, engageait dans le village un combat furieux. L'ennemi commençait à plier lorsqu'un incident, survenant à l'extrême droite, suspendit un moment la victoire. La gauche des impériaux avait réussi à se glisser entre la division des Ardennes et celle qui devait la rallier; elle avait défait la première et elle poussait la seconde en désordre. Jourdan y courut, lui fit reprendre ses rangs et l'offensive, puis revint donner un nouvel élan à l'attaque de Wattignies. Pris et repris trois fois, ce village resta enfin au pouvoir des républicains : partout ils furent maîtres du champ de bataille. L'ennemi craignant de recommencer le combat trop près des remparts de Maubeuge, profita de la nuit pour repasser la Sambre.

Pendant ces deux journées les troupes du camp de Maubeuge dont on attendait une diversion décisive, prêtant l'oreille au bruit de la bataille demandèrent à marcher à l'ennemi ; mais les généraux ne crurent point à leur délivrance et restèrent dans l'inaction.

Maubeuge était débloqué, Cobourg battait en retraite, et la victoire de Wattignies remportée sur des troupes supérieures en nombre, retranchées dans de fortes positions, plaçait Jourdan au premier rang des illustrations militaires. Elle ne produisit cependant pas les résultats que le comité prétendait en tirer. Il prescrivit au général victorieux de passer la Sambre et de délivrer le territoire; mais des pluies abondantes rendirent cette opération impossible. D'ailleurs les évènemens de la gauche ne permettaient point encore de prendre décidément l'offensive.

Prévoyant le mouvement de l'armée du nord sur Maubeuge, Cobourg avait appelé à lui le duc d'York, et les camps de Lille et de Dunkerque avaient reçu l'ordre de profiter de son départ pour aller en avant; mais au lieu de se concentrer et de tomber sur un seul point, on se livra à des mouvemens décousus qui n'eurent aucun effet. On assaillit à-la-fois Furnes, Ypres, Menin, Courtrai et Cysoing, et le retour d'York mit fin à ces combats. Jourdan après avoir ravitaillé les places de la Sambre fit rentrer l'armée dans le camp de Gaverelle, Cobourg put lancer des partis jusqu'aux portes de Cambrai et de Guise; mais bientôt on prit des quartiers d'hiver et les opérations furent suspendues. Ces évènemens terminèrent sur la frontière du nord la campagne de 1793.

X.

SUITE DES OPÉRATIONS EN VENDÉE.

Les Mayençais à Nantes (6 septembre).—Leur marche (9 au 19).—Retraite de Rossignol (14).—Bataille de Torfou (19).—Combat de Montaigu (21).—Retraite de Canclaux (24).—Bataille de Coron (19).—Combat de Saint-Fulgent (22).—Combat des Treize-Septiers (6 octobre).—Combat de la Butte-du-Moulin-aux-Chèvres (9 11).—Marche générale en avant (14 octobre).—Bataille de la Tremblaye (15).—Occupation de Chollet (16).—Bataille de Chollet (17).—Les Vendéens passent la Loire (18).

La garnison de Mayence arrivée en Vendée entra en opérations. Une longue discussion s'éleva d'abord sur la destination de ce puissant renfort. Devait-on le réunir à Saumur et renouveler la tentative jusque-là malheureuse d'attaquer de front l'insurrection en passant la Loire et le Thoué? Valait-il mieux le concentrer à Nantes pour déboucher le long de l'Océan, de manière à traquer les rassemblemens du Marais et de la Vendée centrale à les rabattre sur ceux de la Haute-Vendée et à les prendre tous entre deux feux au moyen du mouvement combiné des divisions de Saumur? Ce dernier parti fut préféré; il offrait l'avantage de séparer de la mer les insurgés et de les acculer à la Loire; mais il eût fallu que toute l'armée de Rennes se rapprochât du fleuve et leur en interdît le passage.

Les Mayençais firent donc leur jonction à Nantes avec la division dont Canclaux conservait toujours le commandement. Réduits par la marche et les maladies à environ 10,000, c'était moins l'appui du nombre que celui de l'expérience et d'une juste renommée qu'ils venaient présenter. Aubert du Bayet était leur chef, sous lui Vimeux et Beaupuy commandaient chacun une brigade, Haxo la réserve et Kleber l'avant-garde. Beysser et Grouchy étaient les lieutenans de Canclaux qui prit le commandement en chef. Après avoir établi quelques postes de sûreté sur la rive droite de la Loire, il concentra sa vaillante armée au-delà des ponts de Nantes, dans les camps des Naudières et des Sorinières. Son

projet était de se déployer par la droite jusqu'à Challans, puis en pivotant sur la gauche de s'asseoir sur la Sèvre Nantaise, tandis que les colonnes de Niort, de Luçon et des Sables gagneraient concentriquement Mortagne, et que Rossignol déboucherait tout à-la-fois de Saumur, d'Angers et de Thouars.

Beysser ouvrit la marche; sorti du camp des Naudières il se fraya, l'épée à la main, la route de Machecoul, tandis que Kleber, tournant autour du lac de Grand-Lieu, se portait à Saint-Philibert. Charette se replia devant Beysser et, comme à l'ordinaire, concentra la défense à Légé. On manœuvra de manière à l'envelopper. Beysser s'avança en demi-cercle par Machecoul, Challans et Palluau; Kleber prit position à Saint-Etienne, et Canclaux déboucha sur Légé à la tête des brigades d'Aubert-Dubayet par la grande chaussée de Nantes que ces mouvemens avaient dégagée. Charette, à la veille d'être entassé dans le vallon de la Boulogne, n'attendit point le choc, il se hâta de passer la rivière et de se rendre à Montaigu. L'armée républicaine le suivit toujours dans le même ordre, appuyant sur son centre et débordant ses extrémités. Attaqué et battu à Montaigu, il continua à rétrograder et ne s'arrêta qu'à Tiffauges, en deçà de la Sèvre. C'était sa dernière ligne de retraite et l'on pouvait s'attendre à un engagement décisif. Canclaux fit ses dispositions pour attaquer par les deux rives. Laissant Beysser à Montaigu, il porta les Mayençais à Clisson dans le but d'ouvrir par Vertou la communication avec ses réserves et de menacer le flanc droit de Charette. Mais ces combinaisons habiles, dont le succès jusque alors était si brillant, ne furent point secondées par les divisions de Saumur. Rossignol, effrayé du nombre des ennemis qui s'élevaient sur ses pas et de la déroute essuyée par Lecomte à Chantonnay, donna l'ordre à ses colonnes de rétrograder, et les chefs royalistes de la Haute-Vendée, libres de toute diversion, cédant aux instances de Charette, lui envoyèrent à Tiffauges un puissant renfort. Cependant Kleber marchait à lui. Arrivé devant Torfou avec ses 2000 hommes d'avant-garde, il se trouva en présence de 40,000 hommes; il n'hésita pas à faire battre la charge; sa troupe héroïque enleva d'élan Torfou, position élevée qui commande la vallée de la Sèvre et où il espérait se maintenir jusqu'à l'arrivée du corps de bataille. Mais ni Beysser ni les Mayençais ne parurent, et l'avant-garde resta seule aux prises avec une nuée d'ennemis. Après cinq heures d'un combat glorieux et sanglant, Kleber la voyant ébranlée fut enfin obligé d'ordonner la retraite. Elle se fit d'abord en bon ordre, puis l'artillerie s'embarrassant dans les chemins défoncés qui bordent la rivière, il fallut l'abandonner. Dès ce moment, les rangs se rompirent et l'on fuit jusqu'au ruisseau qui s'écoule entre Torfou et Boussay. C'était une ligne de ralliement, mais les Vendéens

s'avançaient au pas de course et tout était perdu si ce dernier obstacle ne les arrêtait point. Kleber court à quelques hommes d'élite de Saône-et-Loire commandés par leur chef de bataillon Chevardin. Il les place à la tête du pont et leur ordonne de se faire tuer jusqu'au dernier; ils obéissent, ils meurent et leur dévoûment, digne des temps antiques, donne à la troupe le temps de se former de l'autre côté du ruisseau. Dans le même instant les divisions du centre commencent à se déployer et les insurgés se retirent à leur tour.

Il convenait alors à Canclaux de suspendre toute opération offensive; et d'attendre la coopération de Rossignol; mais pendant qu'il déblayait la vallée inférieure de la Sèvre et que ses réserves débouchaient par Vertou, Charette et Lescure tombèrent à l'improviste sur Beysser qui se gardait mal et qui avait négligé de se lier solidement par Boussay et Clisson avec les Mayençais. Débordé par sa gauche, enveloppé dans Montaigu, surpris par des forces décuples, le général républicain fut mis en fuite; ses débris eurent peine à se frayer par Remouillé l'entrée du camp des Sorinières, et cet échec obligea Canclaux à se retirer à Naudières.

L'expédition était encore une fois manquée. Rossignol, ranimé par les premiers succès de Canclaux s'était remis en mouvement; mais Stofflet et Larochejacquelin avaient conservé assez de monde pour lui tenir tête; sa colonne de droite, battue à Saint-Lambert, repassa la Loire, et la gauche conduite encore par Santerre dans le fatal défilé de Coron, y fut assaillie et mise dans la plus complète déroute. Enfin les colonnes du midi heurtèrent à Saint-Fulgent, les bandes victorieuses de Lescure et Charette, et après un vif engagement elles se replièrent sur Luçon.

On ne renonça point au plan de Canclaux, mais il fut ainsi modifié: on résolut de déboucher du camp des Naudières par la grande route de La Rochelle; on évitait ainsi de concentrer toutes les bandes vendéennes. Arrivé à Montaigu, on devait faire face dans tous les sens à l'ennemi, puis obliquer à gauche jusqu'à Mortagne et Chollet. Cette dernière ville était aussi le but indiqué aux divisions de Saumur, qui, au lieu de se disséminer comme elles l'avaient fait jusqu'alors, devaient se rassembler à Bressuire, y rallier la colonne de Fontenay et pénétrer en masse par Châtillon; enfin la colonne de Luçon devait marcher au-devant de Canclaux, puis obliquer à droite pour gagner Saint-Fulgent et les Herbiers, afin d'ouvrir la communication entre les armées de Saumur et de Nantes.

Cette combinaison parut propre à amener enfin au centre du Bocage la réunion de toutes les forces républicaines; le comité de salut public l'approuva et de peur de jeter tout le blâme des derniers évènemens sur Rossignol ou sur Canclaux il les éloigna tous les deux. Beysser, Aubert-

Dubayet, Ronsin et Santerre furent aussi remplacés, et Léchelle, qui n'avait point encore paru à l'armée, en fut nommé le général en chef. Cet homme était incapable et d'une bravoure suspecte; mais Kleber donnait l'impulsion aux Mayençais, Marceau et Bard dirigeaient la colonne de Luçon; enfin Westermann, sous Chalbos, animait de son ardeur les divisions de Bressuire.

Canclaux était déjà en marche lorsqu'il reçut l'ordre de quitter l'armée. Sorti du camp des Naudières, il se porta sans obstacle à Montaigu et occupa Remouillé et Saint-Georges en s'étendant du côté de Légé. Il contenait ainsi Charette et la Vendée centrale. Après quelques jours d'attente, voyant l'ennemi immobile, il donna l'ordre à Kleber d'éclairer la vallée de la Sèvre. 4000 Mayençais s'avancèrent sur Tiffauges et trouvèrent en position, à Saint-Symphorien et Treize-Septiers, d'Elbée et Bonchamp à la tête de 30,000 hommes. Sans égard au nombre, Kleber les attaqua tête baissée; le choc fut terrible. « Nous n'avons point de canons, murmurèrent quelques soldats.—Il faut reprendre ceux que nous avons laissés à Torfou, » s'écria le général. On enleva l'artillerie des insurgés, on la tourna contre eux, ils se débandèrent et s'enfuirent au-delà de la Sèvre. Cependant Bard approchait de Saint-Fulgent, les colonnes parties de Saumur, Airvault et la Chataigneraye allaient se réunir à Bressuire et le plan de Canclaux promettait un succès décisif, grâce au concert inaccoutumé des généraux républicains. Les chefs vendéens étaient loin de mettre le même ensemble dans leurs opérations. Charette, sourd aux ordres de d'Elbée, évacua Légé pour s'emparer de Noirmoutiers. De leur côté Lescure et Larochejacquelin étaient impuissans contre le mouvement qui menaçait Bressuire. Ce fut alors que Léchelle apparut au quartier-général de Montaigu, où il eut le bon esprit de ne rien changer aux dispositions de son prédécesseur. Tandis qu'il ordonnait une reconnaissance vers Légé et qu'après s'être assuré du départ de Charette, il s'apprêtait à marcher sur Tiffauges et Mortagne, Chalbos déboucha de Bressuire à la tête de 11,000 hommes. Son avant-garde, sous Westermann, rencontra sur une hauteur qui domine Rorthais, connue sous le nom de Butte-du-Moulin-aux-Chèvres, les bandes de Lescure et Larochejacquelin. Les attaquer, les culbuter, ce fut l'affaire d'un instant. Westermann poussa jusqu'à Châtillon qu'il trouva évacué; l'armée entière le suivit et il en sortit aussitôt à la tête de 500 hommes pour éclairer la route de Mortagne par laquelle s'étaient retirés les généraux battus. Mais ceux-ci renforcés inopinément par d'Elbée, qui pliait devant les Mayençais, revinrent à la charge. Westermann accablé par le nombre se rejette en désordre sur le gros de l'armée, la peur se communique, Châtillon est abandonné dans une extrême confusion. Les Vendéens ne s'y arrêtent

pas, ils appuient à gauche pour manœuvrer sur le flanc des fuyards et prolonger leur retraite. La chaussée se trouve ainsi dégarnie. Cette circonstance permet à Chalbos de rallier sur la Butte-du-Moulin-aux-Chèvres un millier d'hommes et de faire brusquement volte-face. L'ennemi déconcerté par cette attaque imprévue est à son tour saisi d'une terreur panique. Tout fuit, Westermann se jette sur les pas des vaincus rentre pêle-mêle avec eux dans Châtillon au milieu de la nuit et soutient jusqu'au jour une vive fusillade éclairée par l'incendie de la ville. A l'aube, le combat cessa, l'ennemi se retira confusément à Chollet, et Westermann se replia sur Chalbos qui retourna dans Bressuire pour s'y réorganiser.

Lorsqu'ils se remirent en marche, les Mayençais s'établirent à Mortagne et la colonne de Luçon poussant pied à pied ses adversaires prit position en avant de Mallièvre. Les trois colonnes républicaines étaient donc en ligne lorsque les Vendéens, veillant au plus pressé, se portèrent en masse au-devant des Mayençais et barrèrent la route de Mortagne à Chollet en occupant Saint-Christophe et la Tremblaye couverts par un ravin.

On marcha contre les positions, Kleber par Saint-Christophe, Baupuy par la chaussée de Chollet. La colonne de Luçon accourut pour prendre la droite et attaquer la Tremblaye; n'ayant point trouvé d'indication pour se rallier aux Mayençais, elle arriva la première sur le champ de bataille et se heurta contre les Vendéens de Lescure. Un combat furieux s'engagea, Bard succomba et Marceau prenant le commandement se défendit avec un admirable courage. En vain des nuées d'insurgés se précipitèrent sur sa petite division qu'elles enveloppaient; rien ne l'ébranla, l'ennemi se brisa contre des rangs bien serrés, Lescure fut blessé mortellement, enfin Beaupuy survint et déployant sa droite entre la route et la Tremblaye, assura de ce côté la victoire. Cependant Kleber n'avait pu empêcher les insurgés de déboucher de Saint-Christophe, ils le débordèrent et menacèrent de percer jusqu'à Mortagne; mais la gauche de Beaupuy restée disponible, les chargea en flanc et les dispersa sur tous les points; ils s'enfuirent en désordre pour s'entasser dans Chollet.

On les poursuivit avec une telle ardeur qu'arrivé sur la Moine, à peine put-on placer un bataillon à la garde du pont; mais loin de songer à revenir sur leurs pas, désespérant de se reformer à Chollet, ils se retirèrent jusqu'à Beaupréau. Au jour, Kleber occupa Chollet, rangea les Mayençais et la brigade de Marceau en demi-cercle hors de la ville, et pressa l'arrivée de Chalbos qui parut vers le soir avec 9 ou 10,000 hommes sur la rive gauche de la Moine où il resta campé.

Après tant d'efforts on a donc concentré dans le Bocage une armée de 20 à 25,000 hommes; les évènemens se pressent et deviennent déci-

sifs. Les Vendéens ont à Beaupréau 40 à 50,000 combattans, mais une foule d'habitans sans armes traînent avec eux leurs familles et leur mobilier, les entoure et les énerve; il est urgent de prendre une prompte détermination. Les chefs se décident à courir les chances d'une bataille et en même temps à se ménager une retraite au-delà de la Loire; cette résolution obligeant à diviser leurs forces, 4 à 5000 hommes se portent à Saint-Florent pour se rendre maîtres du passage de Varades. Le reste, formé en trois colonnes, revint sur Chollet.

Les républicains, pris au dépourvu, n'ont point eu le temps d'entrer tous en ligne; Chalbos à la rive gauche de la Moine est témoin inactif du combat. Mais le choc désespéré de l'ennemi est soutenu par les intrépides Mayençais et par l'armée de Luçon si souvent victorieuse; enfin en l'absence du général en chef, c'est Kleber qui commande.

Les trois colonnes ennemies échouent. Celle de droite ne fait aucun progrès, celle de gauche met deux fois en désordre la droite des Mayençais; mais ceux-ci se rallient et restent maîtres de leurs positions. Au centre, l'action est plus sérieuse: on se prend corps à corps avec Marceau. Chalbos devait le renforcer; mais, en débouchant de Chollet, aux premiers coups de feu, sa tête de colonne se débande et se rejette dans la ville où elle obstrue à-la-fois la retraite des combattans et l'arrivée de nouveaux renforts.

Le sort de la journée repose donc sur Marceau: s'il plie, l'armée acculée à la rivière, n'ayant plus le libre accès du pont, court le risque d'être anéantie; mais ce jeune général est à la hauteur de sa glorieuse tâche; secondé par Kleber et par le représentant du peuple, Merlin de Thionville, il communique à ses soldats l'ardeur qui l'anime. Ses dispositions habiles font le reste: le centre des Vendéens, écrasé par son feu, ne tarde pas à fuir et à entraîner l'armée tout entière. Le généralissime d'Elbée et Bonchamp sont blessés mortellement.

Beaupuy s'élance sur les pas des vaincus; Westermann, s'étant enfin frayé un chemin à travers Chollet, se joint à lui désespéré de n'avoir point eu part aux succès de la journée. Il s'avance jusqu'à Beaupréau où il pénètre sans résistance. Les Vendéens se hâtent de passer la Loire à Varades que leur détachement a emporté de vive force et à Ancenis qui n'est point défendu.

XI.

EXPÉDITION DES VENDÉENS OUTRE LOIRE ET LEUR DÉFAITE.

Bataille d'Entrames (27 octobre).—Les Mayençais à Angers (30).—Marche des Vendéens (28 octobre au 10 novembre).—Attaque de Granville (14 et 15).—Retraite par Avranches (16).—Jonction des troupes républicaines (16).—Combat de Pontorson (17).—Marche de Westermann (20-21).—Bataille de Dol (22).— Attaque d'Angers (3 et 4 décembre). — Passage du Loir (7).— Bataille du Mans (12-13).—Les Vendéens sur la Loire (16).—Bataille de Savenay (23).

Le théâtre de la guerre était changé : les insurgés étaient sortis de ce labyrinthe où il était si difficile de les atteindre; mais leur nombre était formidable et il fallait pour les envelopper un ensemble de combinaisons auquel on ne put arriver qu'après de funestes essais.

« La colonne vendéenne (récit d'Obenheim, officier du génie, fait « prisonnier par les insurgés) était composée d'environ 30,000 fantassins, « 200 cavaliers et environ 15,000 personnes inutiles dont deux à trois « mille à cheval.

« L'artillerie se composait d'une pièce de douze, trois à quatre piè- « ces de huit; trente à quarante pièces de quatre, trente caissons et « deux forges; les blessés étaient conduits dans vingt charrettes. Deux « cents voitures transportaient des particuliers et leurs effets; aucune « ne paraissait employée à porter des choses utiles à l'armée, telles « que médicamens, vivres, etc., etc.

« Larochejacquelin avait été proclamé généralissime après le passage « de la Loire. Stofflet était regardé comme major-général, une douzaine « d'individus figuraient comme chefs, mais sans autorité réelle.

« On ne connaissait que deux divisions, encore n'étaient-elles qu'i- « déales, les chefs ayant essayé en vain de les séparer; ainsi point de « brigades, de bataillons, ni de compagnies. Ce défaut d'organisation « obligeait l'armée à marcher en masse; ainsi point de reconnaissances,

« point de détachemens; de là, la difficulté de la faire vivre et de l'ap« provisionner; de là, encombrement dans les logemens, d'où résultè« rent des maladies contagieuses, aggravées par la saison. En un mot, « cette armée n'était plus qu'un sanglier qui, avant de périr, devait frois« ser les chasseurs assez maladroits pour se trouver sur son passage. »

Le premier soin des vainqueurs de Chollet fut de couvrir la Loire. Haxo resta en observation à Saint-Florent avec la réserve des Mayençais. Le reste de l'armée, divisé en colonnes, se rendit à marches forcées, Kleber à Nantes et Beaupuy à Angers, pour mettre ces deux places à l'abri d'une surprise.

Les Vendéens se concentrèrent d'abord à Ancenis comme pour attaquer Nantes, mais le souvenir de leur première expédition les arrêta, et séduits par des promesses inconsidérées qui leur faisait espérer la puissante coopération des habitans du Perche et du Maine, ils s'éloignèrent de la Loire et se rendirent à Laval par Condé et Château-Gonthier.

Cependant Kleber et Beaupuy, débouchant de Nantes et Angers, firent leur jonction à Condé et se mirent à la poursuite de l'armée insurgée qu'ils trouvèrent en position à Entrames. Westermann, avec son audace habituelle, chercha, à la tête de l'avant-garde, à la déposter, mais il fut vivement repoussé. Toutefois les Vendéens étaient dans la situation la plus critique: loin de se recruter, ils étaient accueillis avec effroi et ils entrevoyaient qu'ils ne tarderaient pas à être cernés. Les Mayençais à Château-Gonthier et Villiers, interceptaient la route d'Angers, la droite de l'armée de Rennes arrivait à Craon et 6000 hommes, stationnés dans le Calvados et la Manche sous le nom d'armée des Côtes-de-Cherbourg, se concentraient à Caen sous les ordres de Sépher pour marcher sous Avranches.

Il convenait aux républicains de ne point tenter d'attaque sérieuse avant que ces forces ne fussent en communication. Mais Léchelle était par malheur au quartier-général, il voulut livrer bataille et ses dispositions furent aussi mauvaises que sa décision était inopportune.

L'ennemi était rangé en arrière d'Entrames sur le plateau de Croix-de-Bataille, au confluent de la Mayenne et de la Jouenne; pour l'aborder, il fallait traverser ce dernier cours d'eau et avant tout celui de l'Ouette.

Entre les deux ruisseaux, les Mayençais s'avancèrent en une seule colonne par la chaussée. Beaupuy en tête, puis Kleber, et après eux le général en chef avec Chalbos. Léchelle ne prescrivit aucune manœuvre, et lorsque selon l'ordre de marche, Beaupuy se présenta en colonne serrée au pont de la Jouenne, l'artillerie ennemie commença à l'ébranler; une nuée de tirailleurs se jeta alors sur ses flancs. Kleber s'apprêta à le soutenir en se déployant des deux côtés de la route, comptant bien que Lé-

chelle commanderait à Chalbos un pareil mouvement qui eût rétabli le combat. Mais l'indigne général abandonna lâchement le champ de bataille. Les soldats de Chalbos suivirent cet exemple funeste, qui entraîna bientôt les Mayençais eux-mêmes. Tout fuit jusqu'à Château-Gontier où les Vendéens pénétrèrent pêle-mêle avec les républicains. L'armée ne s'arrêta qu'en arrière de l'Oudon à Lion d'Angers; sa désorganisation était telle que les généraux la firent rentrer à Angers pour la reformer.

Cependant les Vendéens, menacés sur leurs flancs par la division de l'armée de Rennes qui occupait Craon, n'osèrent point suivre leur succès. Ils agitèrent plusieurs projets et s'arrêtèrent à celui de se répandre dans le pays, de le soulever, de gagner les côtes de la Manche et de s'emparer d'un port de mer pour se mettre en communication avec les Anglais. Ils rétrogadèrent donc jusqu'à Laval, après quoi ils occupèrent, en dispersant des gardes nationales à peine armées et quelques troupes de ligne, Mayenne, puis Fougères et Dol. Leur marche fut à peine contrariée, mais ils ne reçurent point de renforts. A Dol, leur indécision recommença, ils était bien près de Saint-Malo; mais ce n'étaient point une proie facile. Croyant rencontrer à Granville des fortifications moins redoutables, ils s'y dirigèrent en traversant Pontorson et Avranches. Arrivés devant Granville, ils emportent avec fureur le faubourg, mais leur impétuosité échoue contre une place assez mal fortifiée mais défendue par une bonne artillerie; écrasés par le canon, ils se débandent et fuient d'une traite jusqu'à Avranches. Sur ces entrefaites, quelques-uns de leurs chefs sont surpris, cherchant à s'embarquer. Le cri de trahison s'élève des rangs et la méfiance se joignant au découragement, cette masse déjà si informe, déjà si énervée par la présence des malades, des blessés et des non combattans, devient sourde à la voix des généraux, elle n'obéit plus qu'à une seule impulsion qui l'entraîne tout entière. C'est le desir de repasser la Loire. Elle revient sur ses pas par les chemins déjà parcourus. Cette retraite commence au moment où la Rochejacquelin tentait par Villedieu un mouvement sur la Normandie, qu'il est contraint d'abandonner.

De leur côté, les colonnes républicaines étaient toutes en marche. Après la défaite d'Entrames, Léchelle avait quitté le commandement et les Mayençais qui, selon les rapports des représentans, formaient *une armée dans l'armée* avaient été amalgamés dans les autres divisions. Beaupuy et Chalbos étaient hors de combat. La réorganisation donna pour résultat: un corps léger que commandaient Westermann et Marigny, une avant-garde confiée à Marceau et deux divisions sous Muller et Kleber. Le tout présentait un effectif de 16,000 hommes, que l'on porta d'Angers à Rennes par Laval et Vitré pour l'incorporer à l'ar-

mée de Rennes dont Rossignol était général en chef. Ce dernier n'avait autour de lui que 4 à 5000 hommes, et son lieutenant Tribout opérait avec 4000 hommes qu'il avait amenés de Brest à Dinan.

Aussitôt la jonction opérée entre les troupes d'Angers et celles de Rennes, Rossignol les mit en mouvement par la route d'Antrain. Tribout s'avança par celle de Dol à Pontorson. Les coureurs de Tribout avaient déjà passé le pont aux Beaux, et Rossignol arrivait à Antrain quand on apprit la levée du siège de Granville.

Le moment était décisif. Rossignol se déploya par sa droite jusqu'à Fougères et si Tribout eût gardé le passage du Couesnon, et que Sépher eût poursuivi l'épée dans les reins l'armée fugitive, la lutte eut dès-lors été terminée. Le défaut de concert entre les généraux républicains ouvrit encore aux insurgés les issues qui leur étaient fermées. Sépher s'arrêta tout court à Coutances, et Tribout, au lieu de rester à la rive gauche du Couesnon, s'avança follement en plaine sur l'autre rive. Au-delà de Pontorson s'étend jusqu'à Saint-Légé un marais praticable seulement par la chaussée. Le défilé, long d'un quart de lieue, est d'une défense facile. Mais Tribout en était déjà sorti pour s'entasser dans Saint-Légé avec sa troupe et un train considérable d'artillerie, lorsqu'il fut assailli par la masse des insurgés qui venaient d'évacuer Avranches.

En un clin-d'œil, ses positions, son artillerie, lui furent enlevées; replié dans Pontorson, d'où il fut aussitôt déposté, il battit en retraite jusqu'à Dinan. Les Vendéens passèrent le Couesnon et ne s'arrêtèrent qu'à Dol.

Leur arrière-garde sortait à peine de Pontorson quand Westermann, qui avait éclairé leur marche, y fit son entrée par la route d'Avranches. Dans le même temps, on délibérait au quartier-général; Kleber proposait de se tenir sur la défensive, de retrancher Pontorson, Antrain et Dinan, de harceler l'ennemi au moyen de fortes colonnes mobiles et de le bloquer dans Dol, où il eût été infailliblement réduit. On applaudissait à ce sage projet, qu'on allait adopter, lorsqu'un avis de Westermann annonça que ses hussards avaient dépassé Pontorson, qu'ils avaient galopé jusqu'à Dol, que les insurgés y étaient dans la plus grande confusion, et que, pour son compte, certain de les anéantir, il va les attaquer. Cette nouvelle tourne toutes les têtes: on court aux armes pour soutenir par la route d'Antrain à Dol, le mouvement qui se faisait sur celle de Pontorson. Mais Westermann, après avoir obtenu quelque succès, avait été replié. C'était bien l'occasion de revenir au plan de Kleber s'il n'eût été déjà oublié. Les représentans ordonnent l'attaque par les deux routes. Westermann pénètre jusqu'à Dol, mais Larochejacquelin le met dans le plus complet désordre; après quoi il se rabat sur la colonne d'Antrain

MARCEAU (François-Sévérin),

Général républicain. — Né à Chartres, en 1769. — Genéral de l'armée en Vendée — tué le 21 septembre 1796 pres de Limbourg.

Bataille du Mans (1793).



que Stofflet contenait avec résolution. Attaquée à revers, elle se débande, Kleber, Marceau, s'épuisent en vains efforts pour la raffermir; l'ennemi pénètre avec elle dans Antrain qu'elle évacue, l'armée entière se retire à Rennes.

La trouée était faite; il s'agissait d'en profiter pour se porter rapidement sur la Loire et forcer le passage de ce fleuve; mais Nantes, mais les ponts de Cé et de Saumur étaient gardés, et des postes républicains surveillaient les deux rives. On risquait donc, pour forcer des ponts ou pour en établir, de perdre des momens précieux pendant lesquels Rossignol pouvait accourir et livrer bataille avec tout l'avantage de la position. Ces réflexions et le souvenir de la facilité avec laquelle ils avaient pris Angers inspirèrent aux chefs un projet assez bien conçu, dont la fortune leur refusa la réussite.

Ce plan consistait à mettre entre eux et Rossignol la Sarthe et les murs d'Angers. Couverts de ces obstacles, on espérait gagner assez de temps pour enlever les ponts de Cé et rentrer enfin dans le Bocage. On traverse, à marches forcées, Fougères et Laval; on franchit la Sarthe à Sablé, le Loir, à Durtal; on touche enfin aux portes d'Angers; mais elles sont barricadées, il faut encore combattre. La résistance est opiniâtre, une journée se consume, et le lendemain, l'armée de Rossignol, débouchant de Châteaubriant, passe la Sarthe et dégage la ville. Les insurgés, au désespoir, se retirent d'abord à Baugé. Westermann sort d'Angers par la route de Saumur et s'interpose entre eux et la Loire.

Cependant la division de Cherbourg, sous Tilly, fit sa jonction avec Kleber et Muller. On forma de ces trois corps une armée indépendante de celle de Rennes. Marceau en reçut le commandement avec la mission de poursuivre à outrance les Vendéens. Déjà le mouvement de Westermann avait décidé Larochejacquelin à repasser le Loir et à occuper La Flèche; mais il n'y entra pas sans combattre. La garnison du Mans, forte de 8 à 900 hommes, s'y étant portée, avait coupé les ponts. Elle lui en disputa le passage avec de l'artillerie. Pendant qu'il s'efforçait de les rétablir, Westermann lançait son avant-garde sur ses derrières; il fallait donc repousser la faible colonne du Mans et se mettre en sûreté au-delà du Loir. Il y réussit enfin, acheva de détruire les ponts, força l'entrée du Mans et replia sur Alençon la petite troupe qui tentait de lui faire obstacle.

La nécessité de réparer les ponts du Loir retarda d'un jour l'armée de Marceau. Larochejacquelin put respirer et donner quelques heures de repos à ses bandes exténuées par tant de marches pénibles. La seconde journée n'était pas écoulée quand Westerman parut avec sa cavalerie. Selon sa coutume, il commença l'attaque; les Vendéens lui opposèrent leur

élite qui le repoussa sur Muller. Ce général fut lui-même ébranlé quand Tilly entra en ligne et refoula l'ennemi dans la ville. A ce moment, Marceau survint et ordonna de suspendre l'action. Westermann insista et finit par l'entraîner. La nuit était venue et les rues du Mans étaient barricadées, la cavalerie renversa tous les obstacles. A sa suite, Tilly pénétra jusqu'au centre de la ville; Marceau, avec la division Muller, le soutint en appuyant à droite pour couper aux insurgés les routes de Paris. Par ce mouvement, il laissait à vide la route de La Flèche; il donna avis de sa position à Kleber, qui était resté en arrière, et lui recommanda de hâter sa marche et de combler l'intervalle. Cependant un feu meurtier s'alluma dans la ville et s'entretint de part et d'autre, durant toute la nuit. Au jour, Kleber déboucha; c'était le moment d'une attaque générale, Marceau poussa toutes ses divisions en avant, les Vendéens furent écrasés, mais leur masse était déjà en retraite sur Laval. Ils atteignirent cette ville dans la même journée, et, s'y arrêtant à peine, ils coururent à Craon, puis à Ancenis. Au moyen de cette marche rapide, ils ont devancé Marceau. La Loire, ce but de tant d'efforts, ce terme de tant de souffrances! la Loire coule à leurs pieds; mais le poste républicain d'Ancenis s'est replié à leur approche, après avoir détruit tous les moyens de passage. Ils n'ont qu'une frèle embarcation, Stofflet et Larochejacquelin s'y jettent et traversent le fleuve dans le dessein de rassembler des bateaux sur l'autre rive. A peine ont-ils pris terre, que Westermann paraît sur les derrières. Un cri de douleur et d'effroi s'élève de cette masse consternée, elle prend l'épouvante; tout fuit sans chef, sans plans, sans projets. D'Ancenis, on gagne Nort; mais, désespérant d'entrer à Nantes, on pousse jusqu'à Blain; Marceau n'est pas moins actif; il chasse les insurgés de Blain, passe, à leur suite, la rivière grossie par les pluies de la saison, et les attaque en avant de Savenay.

Bientôt il les entasse dans cette ville, où ils sont entourés et taillés en pièces. A peine un petit nombre s'échappe et réussit à se jeter au-delà de la Loire. Ainsi se termine la grande insurrection de la Vendée.

XII.

FIN DES OPÉRATIONS DANS LES VOSGES.

Combats de Kaiserslautern (26, 27, 28 novembre).—Marche de Hoche (12 à 22 décembre).—Combat de Woerdt (23).—Bataille de Geisberg (25).—Déblocus de Landau (26).—Quartiers d'hiver.

Au bruit de la perte des lignes de Weissembourg, les représentans, Saint-Just et Lebas, accoururent chargés par le comité de salut public de réorganiser les armées et de les confier à des capitaines capables de ramener la victoire.

Ils choisirent dans les rangs de l'armée du Rhin celui qui devait les commander; c'était Pichegru, depuis si fameux. Le général en chef de l'armée de la Moselle n'était pas destiné à une moindre rénommée; c'était Hoche qui, au siége de Dunkerque, avait mérité le grade de général de brigade, et dont le comité avait discerné les talens. Tous deux, jeunes et pleins d'ardeur, n'hésitèrent point à promettre de débloquer Landau, au moment même où l'échafaud dressé à Strasbourg leur enseignait quel serait le prix d'une défaite. (1)

Pichegru, par une suite de combats partiels, resserra sur la Moder les impériaux qui, selon leur usage, s'y retranchèrent, depuis Niederbronn jusqu'à Druzenheim. Pendant ce temps, Hoche mit en mouvement l'armée de la Moselle pour la transporter au-delà des Vosges et percer jusqu'à la ville assiégée.

Ces combinaisons sont dignes du plus vif intérêt; elles constatent un progrès dans la science; elles présentent le premier essai d'attaques concentriques sur un point heureusement choisi; art porté depuis si loin par un autre capitaine qui, alors aussi, commençait à se révéler à la France.

La chaîne des Vosges était l'obstacle à franchir. Elle est traversée par

(1) L'échafaud était dressé pour punir le maire qui avait promis de livrer la ville.

les routes de Hombourg et de Deux-Ponts et par les défilés moins accessibles de Pirmasens et de Bitche. Hoche, supposant ces passages gardés par l'armée prussienne tout entière, manœuvra pour les tourner à droite et descendre sur Landau par la rive gauche de la Queich. Trois divisions, la réserve et la cavalerie, partant de Sarrelouis, Sarrebruck et Sarreguemines convergèrent sur Deux-Ponts par Bliescastel, et sur Hombourg par Tholey. Mais par une de ces complications qui dérangent les plans les mieux concercertés, dans le même temps, Brunswick conduisait autour de Deux-Ponts le gros de son armée pour lui donner ses quartiers d'hiver. Hohenlohe seul était resté en observation à Pirmasens. Les Français, au lieu de combattre des détachemens, se heurtèrent donc contre une armée en marche. Ils culbutèrent, à Bliescastel, une division prussienne qui se rallia sur les hauteurs de Deux-Ponts; il fallait, pour la déposter, livrer un nouveau combat. Deux journées se perdirent, et Brunswick, ayant reçu l'éveil, put ranger toutes ses forces en ordre de bataille à Kaiserslautern. C'était déjà un échec; cependant Hoche fit attaquer les positions ennemies dans l'espoir de les tourner par Otterberg et Otterbach et de les acculer aux Vosges; mais, après trois jours de combat, affaibli de 3000 hommes, il ordonna la retraite que Brunswick n'essaya pas de troubler. Ce général commit la faute de regarder la campagne comme terminée et de prendre ses cantonnemens autour de Kaiserslautern. Hoche profita de son inaction et en tira une leçon qu'il ne tarda pas de mettre à profit.

Les passages n'étaient plus surveillés entre Deux-Ponts et Bitche. Il ne perdit pas un instant pour y pénétrer. Sa division de droite, 10,000 hommes, descendit de Bitche par les gorges de Niederbronn et ouvrit sans obstacle la communication avec Pichegru. A peu de jours de là, l'armée entière s'engagea dans les mêmes défilés, flanquée par une division récemment arrivée des Ardennes, qui s'avançait par le chemin de Lembach et observait Hohenlohe. Ces mouvemens, masqués par quelques démonstrations à Hornbach et Deux-Ponts, échappèrent à Brunswick, et les Français, débouchant sur la droite de Wurmser, le forcèrent à changer de front pour se replier dans une ligne de retranchemens élevée depuis Reichshoffen, jusqu'à Woerdt. Hoche fit enlever d'assaut cette position, tandis que Pichegru attaquait Haguenau et que la division des Ardennes débouchait de Lembach. Wurmser, assailli de front et pris à revers, se retira précipitamment sur la Lauter, et les deux armées républicaines firent leur jonction à Sulz.

C'était beaucoup, mais la tâche que les deux généraux s'étaient prescrite n'était point accomplie. Il fallait rentrer dans les lignes redoutables que l'ennemi avait tournées contre eux. Hoche sollicita des représentans

HOCHE (Lazare),

Général républicain. — Né à Versailles, en 1768. — Général en chef de l'armée de la Moselle, de l'armée de l'ouest. — Pacificateur de la Vendée. — Général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1797. — Mort le 15 septembre 1797.

Bataille de Guisberg.



et obtint le commandement en chef, en leur promettant une nouvelle victoire. Il fit aussitôt ses dispositions pour marcher à Wurmser et l'écraser, avant que Brunswick pût le secourir; mais les Prussiens étaient déjà sur la Lauter, et les coalisés s'ébranlaient aussi pour reprendre l'offensive.

Les quatre armées se rencontrèrent en avant de la montagne du Geisberg et la bataille s'engagea du Rhin aux gorges de Bondenthal. Les républicains s'élancèrent au cri de : *Landau ou la mort!* avec une impétuosité irrésistible : Lauterbourg et le Geisberg furent enlevés; la gauche tourna par Bondenthal les positions de Brunswick qui, pour assurer sa retraite, dut s'ouvrir, au prix d'un combat sanglant, le passage par Weissembourg et Bergzabern. Tout plia; les impériaux se hâtèrent de se mettre en sûreté au-delà du Rhin qu'ils passèrent à Philipsbourg, et les Prussiens, laissant en arrière sur leur droite des divisions qu'ils recueillirent à Neustadt et Turckheim, prolongèrent leur retraite jusqu'à Mayence. Les vainqueurs rentrèrent dans Landau, prirent Frankenthal et Worms, s'emparèrent de magasins immenses, et culbutèrent l'arrière-garde de Brunswick à Oppenheim, après quoi ils prirent leurs quartiers d'hiver sur le territoire conquis.

On avait presque sur tous les points préservé le territoire; on conservait quelques conquêtes : on s'était préparé d'immenses moyens militaires que les circonstances avaient naturellement disposés à recevoir une organisation puissante.

La manière de combattre conduisit à la formation des diverses parties de l'armée. « On entamait, dit le général Foy, l'action avec des nuées de ti- « railleurs à pied et à cheval; lancés suivant une idée générale plutôt que « dirigés dans les détails des mouvemens, ils harcelaient l'ennemi, échap- « paient à ses masses par leur vélocité, et à l'effet de son canon par leur « éparpillement. On les relevait afin que le feu ne languît pas, on les « renforçait pour les rendre plus efficaces.

« Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpu- « gnable; d'ailleurs toutes les positions renferment en elles-mêmes, ou « dans l'arrangement des troupes qui les défendent, quelques lacunes « qui protègent l'assaillant; les tirailleurs s'y précipitaient par inspiration, « et l'inspiration ne manquait point dans un pareil temps et avec de pa- « reils soldats. Le défaut de la cuirasse une fois saisi, c'était à qui porte- « rait son effort. L'artillerie volante accourait au galop et mitraillait « à brûle-pourpoint. Le corps de bataille s'ébranlait dans le sens de l'im- « pulsion indiquée : l'infanterie en colonne, car elle n'avait pas de feu à « faire; la cavalerie intercalée par régiment ou en escadron, afin d'être dis- « ponible en tout et pour tout. »

Pendant la courte suspension des hostilités, à l'amalgame jusqu'alors irrégulier des bataillons de volontaires et des débris des anciens régimens, succéda la grande division de l'infanterie, en infanterie légère et infanterie de ligne ou de bataille. Ces armes furent elles-mêmes divisées en demi-brigades de trois bataillons chacune savoir : deux bataillons de volontaires, et un bataillon de l'ancienne ligne. Une compagnie de canonniers fut attachée à chaque demi-brigade de bataille, et l'on forma neuf régimens d'artillerie légère pour être répartis dans tous les corps.

Le choix des officiers-généraux fut indiqué pour les attaques, toutes d'inspiration. Ceux qui avaient commencé la guerre avaient depuis long-temps disparu de la scène, et l'inflexible comité de salut public fit expulser de l'armée ou conduire à l'échafaud les nobles, les généraux inactifs et les généraux battus. Sa sévérité atteignit même les victorieux : Houchard fut guillotiné pour n'avoir pas recueilli les fruits de la bataille de Hondscoote; Jourdan, mandé à la barre de la Convention vint rendre compte des suites de la journée de Wattignies. Le jeune libérateur de Landau, Hoche, fut jeté en prison, coupable de trop d'énergie. Mais la sagacité des représentans découvrit dans tous les rangs ces talens élevés que révèlent les temps extraordinaires. La plupart des grandes illustrations qui ont porté si haut la gloire de nos armes, se signalèrent dès cette époque. A l'armée du nord, Moreau, Jourdan, Macdonald, Pichegru; à l'est, Hoche, Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Soult, Michaud et Championnet; au midi, Masséna, Dugommier, Moncey, Augereau, Pérignon, Davoust; en Vendée, Kleber et Marceau; enfin, à Toulon, celui qui devait éclipser toutes les renommées : Napoléon.

CAMPAGNE DE 1794.

I.

OPÉRATIONS EN VENDÉE.

Expédition dans le Marais (2 janvier).—Généralat de Turreau (5).—Colonnes infernales (17).—Mort de Larochejacquelin (4 mars).—Prise de Chollet (10).—Mort de Haxo (19).—Remplacement de Turreau (13 mai).—Etat de la Vendée (mai et juin).

Au début de la campagne, huit armées nerveuses, à cadres aguerris, se déployèrent contre l'ennemi extérieur; de la mer à la Sambre, l'armée du nord (150,000) sous Pichegru, que la victoire du Geisberg et la disgrace de Hoche et de Jourdan plaçaient en tête des illustrations nouvelles; entre Sambre et Meuse, l'armée des Ardennes (30,000) commandée par Charbonnier, vieux soldat devenu tout-à-coup général; de la Moselle à la Sarre, l'armée de la Moselle (40,000) sous Moreaux, deuxième du nom, se liait par un corps intermédiaire placé sur le revers occidental des Vosges (10,000) à l'armée du Rhin (60,000) qui bordait la rive gauche du fleuve, sous Michaud, l'un des plus braves et des plus modestes généraux qu'elle eût produits; au pied du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard, l'armée des Alpes (20,000), commandée par Alexandre Dumas; dans le comté de Nice, l'armée d'Italie (30,000) dont le chef,

Dumerbion, était inspiré par son général d'artillerie, Napoléon; enfin, à la frontière d'Espagne, l'armée des Pyrénées orientales (35,000), sous Dugommier, vainqueur de Toulon; et l'armée des Pyrénées occidentales (25,000) commandée par Muller.

De plus, trois autres corps d'un effectif d'au moins 60,000 hommes, occupaient la Vendée et le théâtre de la chouannerie. La république avait donc sur pied, outre les garnisons des places et les dépôts qu'on peut évaluer à 300,000 hommes, un effectif de 460,000 combattans.

Les coalisés n'étaient pas en moindre nombre : Cobourg opposait à Pichegru 160,000 hommes; Beaulieu en avait 20,000 à Namur; Blankenstein (15,000) dans l'électorat de Trèves, se liait à l'armée prussienne (62,000) qui couvrait Mayence flanquée de l'autre côté du Rhin par l'armée impériale (65,000); Brunswick et Wurmser avaient l'un et l'autre quitté le commandement; ils étaient remplacés, le premier par le feld-maréchal Mœllendorf, l'autre par le prince de Saxe-Teschen. Aux Alpes, 53,000 Austro-Sardes et, aux Pyrénées, 60,000 Espagnols tenaient tête à nos armées du midi. Enfin 10,000 Anglais étaient rassemblés à l'île de Jersey, prêts à se jeter sur les côtes de la Bretagne; total 445,000 combattans.

L'hiver ne suspendit point la guerre de la Vendée; pendant l'excursion outre Loire, l'intérieur du pays était tenu en respect par la garnison de Nantes et une chaîne de postes répartis le long du fleuve; Charette seul tenait la campagne. Haxo l'attaqua dans le Marais: renforcé par la garnison des Sables, il le rejeta sur la Vendée centrale, et après avoir inutilement tenté de reprendre l'île de Noirmoutier, il le repoussa pied à pied jusque dans la haute Vendée. Sur ces entrefaites, les désastres du Mans et de Savenay firent rentrer dans le Bocage Stofflet, Larochejacquelin et quelques autres chefs; mais ils purent à peine renforcer Charette, et leurs bandes réunies ne dépassèrent pas 6,000 hommes. La population la plus belliqueuse avait péri. Ceux qu'on rencontrait encore les armes à la main, aspiraient au moment de les déposer. A mesure que les détachemens de Haxo pénétraient dans leurs cantons, ils accouraient à lui, implorant son appui contre des chefs qui ne se recrutaient plus qu'à l'aide de violences.

Cependant Marceau rentra dans Nantes, et deux belles divisions tirées du Nord et des Pyrénées portèrent ses forces à 40,000 hommes. Il voulut s'emparer de Noirmoutier, occuper militairement le Bocage, désarmer le petit nombre d'insurgés qui le parcouraient encore et surveiller la côte pour intercepter les secours préparés par les Anglais. De telles dispositions, exécutées par des hommes comme Marceau, comme Kleber, eussent dès-lors mis fin aux plus terribles scènes de la révolution; mais à

cette époque, *la Montagne*, qui avait cru nécessaire au salut de la France l'emploi temporaire de mesures énergiques, était elle-même dominée par un parti extrême, né de la longue alternative de nos succès et de nos revers. Cette secte, d'accord avec les fanatiques de tous les temps, n'admettait plus d'autre procédé que l'extermination en masse de ses adversaires. Elle avait fait décréter la destruction de Lyon : elle rencontra un général qui ne recula point devant le projet de dépeupler toute une province.

On éloigna les vainqueurs de Savenay, et Turreau vint prendre le commandement de l'armée, qu'il conduisit à Saumur pendant que Haxo reprenait Noirmoutier. Là, il ne craignit pas de dévoiler son système aux représentans assemblés (1). Un cri d'horreur s'éleva; tous, un seul excepté, quittèrent le quartier-général; le comité n'osait avouer son terrible mandataire; mais, sans doute, encouragé par des instructions secrètes, celui-ci n'hésita pas à entrer en campagne.

Douze colonnes débouchèrent de Saumur par toutes les routes, se portant au devant de Haxo, divisé lui-même en huit colonnes. Voici ce que le général en chef leur prescrivait : « On emploiera tous les moyens de dé-« couvrir les rebelles; tous seront passés au fil de la baïonnette, les vil-« lages, métairies, bois, landes, genêts, et généralement tout ce qui « peut être brûlé, sera livré aux flammes. »

Au bout de dix jours, ces mesures implacables avaient ranimé la guerre prête à s'éteindre, et des combats continuels arrêtèrent ou détruisirent les colonnes républicaines. Larochejacquelin ayant péri dans une de ces rencontres, Stofflet prit le commandement et s'empara de Chollet qu'il fit incendier. D'un autre côté, Haxo fut tué au moment d'atteindre Charette à la Roche-sur-Yon. Sur tous les points, l'exaspération redoubla; mais, cette fois, les insurgés au désespoir ne combattaient plus que pour défendre leur vie, et la modération devait les désarmer. Turreau fut enfin rappelé par l'animadversion publique. Vimeux, qui le remplaça, prit des dispositions plus humaines, dont le cours des évènemens hâta le succès.

Il divisa son armée (50,000) en 4 colonnes qu'il rangea depuis Nantes jusqu'à l'embouchure du Layon en ligne presque circulaire, comprenant la Motte-Achard, Chantonnay, la Châtaigneraye et Thouars. Elles reçurent l'ordre de s'avancer simultanément en observant la plus sévère discipline, désarmant les communes et en respectant les personnes et les propriétés; mais elles ne purent d'abord sortir des retranchemens où elles s'étaient

(1) Quelques historiens prétendent que le système des colonnes fut ordonné par les représentans en mission. Le représentant Turreau chargea son frère, qui était général, de l'exécution de ce système.

renfermées, et se tinrent sur la défensive. Il fallut quelque temps avant que les Vendéens les distinguassent des colonnes infernales de Turreau. Mais bientôt la guerre civile fut réduite aux coups de main individuels. Canclaux, si connu pour sa modération, succéda à Vimeux, que son grand âge appelait à la retraite, et quelque temps après un décret de la Convention promit le pardon aux insurgés qui déposeraient les armes.

II.

OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE DU NORD.

Siége de Landrecies (17 avril).—Première attaque des lignes de circonvallation (20).—Deuxième attaque (26).—Capitulation (30).—Combats de Bousu (26).—Autour de Lille (26).—De Moescroen (28).—Investissement d'Ypres (30).—Combat de Courtray (11 mai).—Mouvement des coalisés (17).—Bataille de Torcoing (18).—Combat de Pont-à-Chin (22).—Bataille d'Hooglède (13 juin).—Prise d'Ypres (18).—Passage de la Sambre (10 mai).—Combat de Grandrengt (13).—Deuxième passage (20).—Deuxième combat de Grandreng (21).—Combat de Merbes (24).—Troisième passage (2 juin).—Combat sous Charleroy (3).—Prise d'Arlon (16 avril).—Beaulieu à Bouillon (29).—Marche de Jourdan (19 à 29 mai).—Son arrivée sur la Sambre (3 juin).—Quatrième passage (12).—Deuxième combat sous Charleroy (16).—Cinquième et dernier passage de la Sambre (18).—Prise de Charleroy (25).—Bataille de Fleurus (26).—Combat et prise de Mons (1er juillet).—Combat de Deyuse (20 juin).—Combat de mont Saint-Jean (7 juillet).—Occupation de Bruxelles (9 au 10).—Combat de Louvain (13).—De Malines (17).—Prise de Namur (17).—D'Huy (19).—De Liége (27).—Des places du nord et de la Flandre maritime (juillet et août).

Au nord, malgré l'activité du comité, Cobourg conservait l'initiative. Il reprit ses opérations dans la première quinzaine d'avril, et il s'avança sur Landrecies.

Le centre de Pichegru s'étendait de Bouchain et Cambrai à Guise, flanqué par l'Oise et l'Escaut; la droite occupait le camp de Maubeuge et la gauche ceux de Lille et de Dunkerque.

Pour contenir les ailes de son adversaire, le généralissime ennemi détacha, à droite, Clerfayt avec 3,000 hommes postés de Tournai à la Lys,





Dessiné par l'Auteur

et à gauche, le prince de Kaunitz qui jeta, au-delà de la Sambre, à Merbes, 25,000 hommes, pour prendre position entre Beaumont et Boussu, et séparer Pichegru de l'armée des Ardennes. Cependant Cobourg, le prince d'Orange et le duc d'York, divisés en trois corps d'égale force, rangèrent près de 100,000 hommes autour de Landrecies.

Cette petite place est située sur la rive droite de la Sambre; pour l'investir, il fallait couper les routes d'Avesnes, de Guise et de Cambrai. Sur les deux premiers points, on était couvert par la petite Helpe et la forêt de Nouvion; mais, du côté de Cambrai, on ne pouvait suppléer au défaut d'obstacles naturels, que par un grand déploiement de forces. York remplit l'intervalle (35,000) en se retranchant aux bords de la Selle, au Cateau-Cambresis, à Troisville et à Catillon; Cobourg, s'étendant par Nouvion, Fontenelle et la Capelle, compléta les lignes de blocus. Le prince d'Orange resserra la ville et en commença le siège. 4 à 5,000 hommes formaient la garnison qui ne montra pas moins de constance que celles de Valenciennes et de Condé.

Pichegru tenta de la dégager; mais il ne mit point en pratique les grandes leçons de l'année précédente, et ses mouvemens décousus n'eurent point de succès général. Au lieu de se concentrer et d'offrir la bataille, il manœuvra d'abord pour renouer les communications interceptées entre sa droite et son centre.

8 à 10,000 hommes débouchèrent du camp de César dans le but de faire diversion et de contenir le duc d'York. A peine à deux lieues de Bouchain, ils se heurtèrent, sur les rives de la Selle, contre les redoutes ennemies. Après un engagement long et douteux, ils se replièrent et, saisis, au moment de rentrer à Bouchain, d'une terreur panique, ils se débandèrent et essuyèrent quelques pertes.

Cependant deux divisions se portèrent de l'Oise à Nouvion, et un fort détachement déboucha d'Avesnes pour se rendre maître du cours de la Helpe. Cette opération, conduite mollement, eut pour seul effet de rétablir, par la Capelle, la liaison entre le centre et la droite. L'attaque contre la forêt de Nouvion échoua. Après avoir pris une redoute, on fut battu et ramené dans le camp de Guise.

Après cet échec, Pichegru commença à se livrer à de grandes manœuvres; il résolut de frapper le centre de Cobourg et en même temps de déborder ses extrémités. Lancer à-la-fois sur Kaunitz l'armée des Ardennes et les troupes de Maubeuge; faire filer dans la Flandre maritime 50,000 hommes, sous Souham et Moreau, et retourner à l'attaque des lignes de blocus par Bouchain, Guise et Avesnes, tel fut son plan, qui ne sauva point Landrecies, mais qui changea les dispositions des coalisés.

Ce résultat ne l'a point préservé de justes critiques. On l'a blâmé d'a-

voir compromis les 50,000 hommes de sa gauche, que Cobourg, par un mouvement décidé sur sa droite, eût jetés dans la mer. On lui a reproché d'avoir tiré une fausse conséquence des succès de Hondschoote et de Wattignies; il eût dû en conclure qu'il fallait opérer, non sur les ailes de l'ennemi, mais sur l'une des deux seulement. Si les 150,000 hommes qu'il fit mouvoir sur six points éloignés s'étaient concentrés aux bords de la Sambre, pour la passer à Charleroy, le sort de la campagne eût été immédiatement fixé.

Quoi qu'il en soit, la colonne de Maubeuge fut contenue par le généralissime et ne put dépasser Avesnes; celles de Guise et de Bouchain se brisèrent à Troisville et à Catillon contre le duc d'York; et Landrecies, perdant tout espoir d'être secouru, à demi ruiné par six jours de bombardement, capitula. Mais les généraux ennemis n'en furent pas moins contraints d'abandonner leurs projets d'invasion. Les diversions sur leurs extrémités avaient réussi, et dès-lors la base d'opérations qui avait paru suffisante, l'année précédente, n'était plus réputée assez solide; d'ailleurs elle n'était pas complète, puisque Maubeuge n'avait pu être assiégé.

Cobourg ne pouvait pas s'aventurer dans l'intérieur, en laissant en arrière deux armées assez fortes pour envahir la Belgique et lui fermer la retraite; il n'avait plus d'autre parti à prendre que de se porter où les Français étaient le plus menaçans et où il espérait les aborder avec plus de chances de succès.

Le prince de Kaunitz, assailli sur les hauteurs de Boussu, avait été rejeté au-delà de la Sambre. Cobourg le renforça du corps hollandais et le chargea de contenir sur la rive droite les divisions républicaines; lui-même courut avec York au secours de Clerfayt. Celui-ci était aux prises avec Souham et Moreau : on l'avait d'abord attiré sur l'Escaut, au moyen d'une démonstration à Denain; pendant ce temps, trois colonnes s'élancèrent de Dunkerque et de Lille : on prit Furnes, on resserra Ypres, on investit Meniu, on s'empara, l'épée à la main, des hauteurs de Mocscroen et l'on entra dans Courtrai. Clerfayt, mieux informé du vrai point d'attaque, se hâta de retourner dans ses positions; arrivé à Moescroen, il s'arrêta et se mit sous les armes, espérant inquiéter les Français sur leur retraite et les engager à rétrograder par la rive gauche de la Lys; mais Souham sortit de Courtrai, revint droit à lui, l'aborda à la baïonnette et le rejeta sur Tournai. Sa défaite fit perdre aux troupes renfermées par Moreau dans Meniu (3000) l'espérance d'être dégagées; elles se frayèrent un passage à travers la division républicaine et se retirèrent à Bruges. La place qu'elles abandonnaient fut occupée et l'on commença le siège d'Ypres.

Pendant que Cobourg se portait sur sa droite, en arrière, Pichegru

faisait suivre son mouvement par Bonneau et les 25,000 hommes du camp de César. Deux divisions du camp de Guise furent envoyées à Maubeuge, et il ne resta sur l'Oise qu'un corps d'observation d'environ 16,000 hommes.

York arriva le premier sous Tournai; Clerfayt, que Souham tenait en respect depuis le combat de Moescroen, une fois masqué par le corps anglais, partit et se montra tout-à-coup à Courtrai, sur le flanc de Moreau, qui couvrait l'investissement d'Ypres. Il commença le feu vivement et obtint d'abord du succès; mais, de son côté, Souham avait été relevé par Bonnaud. Tandis que son collègue occupait York par une suite d'attaques entre Lille et Tournai, il marcha sur la Lys et survint à temps pour rétablir le combat; les impériaux furent repoussés à Deynse et Thielt.

Quatre jours après, toutes les forces de Cobourg étaient rassemblées à Tournai, Cysoing, Lamain et Marquain. L'empereur d'Autriche parut au quartier-général, et l'on résolut de signaler son arrivée par une action éclatante. Le chef d'état-major, Mack, arrêta les dispositions d'attaque; on les accueillit avec transport en leur donnant le nom de plan de destruction. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que d'anéantir tour-à-tour les diverses parties de l'armée française. Elle formait une colonne allongée de Lille à Courtrai, et composée de trois masses principales: Bonnaud au camp de la Madeleine, Moreau à Menin et Souham à Courtrai. On voulait la rompre par le flanc, en jetant 100,000 hommes entre Lille et Menin; on voulait pousser Souham et Moreau jusqu'à la mer, leur faire déposer les armes et se rabattre ensuite sur Bonneau. Mais la difficulté était de dérober les apprêts d'une aussi vaste manœuvre aux généraux républicains qui se trouvaient tout portés pour se concentrer eux-mêmes.

Moreau reconnut le premier un mouvement extraordinaire sur la rive gauche de la Lys. C'était Clerfayt qui gagnait par Rousselaere les ponts de Werwick. Il le suivit latéralement et donna l'éveil à Souham qui se rendit sur-le-champ à Menin. On apprit bientôt que huit colonnes sorties du camp de Tournai se déployaient dans la plaine, sur trois lieues de front, depuis Moescroen jusqu'à Sainghin.

Elles occupèrent sans obstacles sérieux Gruson, Turcoing, Lannoy, Hems, Watreloos, Roubaix, et elles replièrent Bonneau sous les murs de Lille. Ce grand développement, coïncidant avec celui que surveillait Moreau, dévoilait assez les projets des coalisés. On marchait au-devant de Clerfayt pour le rallier sur la route de Menin à Lille; on s'étendait à gauche pour attirer Bonneau du côté de Flers, et à droite pour retenir les autres divisions autour de Menin.

Pichegru présidait alors à l'organisation de sa droite; en son absence, ses lieutenans prirent, avec autant de hardiesse que d'intelligence, les mesures les plus propres à déjouer l'ennemi. Moreau saisit 8,000 hommes et les posta aux ponts de Werwick pour disputer à Clerfayt le terrain pied à pied; il ne s'agissait avec lui que de gagner quelques heures, pendant lesquelles on se proposait de frapper au cœur la ligne étendue qu'il espérait rejoindre. Souham et Bonneau se destinèrent tout entiers à ce coup décisif, et l'on détacha, en avant de Flers, un corps qui reçut l'ordre de manœuvrer sans relâche, de manière à faire croire à la gauche des impériaux qu'elle avait donné le change aux divisions de Lille.

Cette combinaison improvisée, que l'on attribue surtout à Moreau, réussit de point en point. Clerfayt, vigoureusement contenu, perdit beaucoup de temps au passage de la Lys et tous ses efforts ne purent lui faire dépasser Linselles. Cependant Bonneau et Souham, débouchant, l'un de Lille, l'autre de Menin, se ruèrent avec 60,000 hommes sur Roubaix et Turcoing.

Cette dernière ville servait d'appui aux impériaux du général Otto, mais ils étaient disséminés dans les environs, et le choc imprévu de Souham les jeta dans un désordre dont ils ne purent se remettre. Les Anglais firent meilleure contenance en résistant à Bonneau; toutefois, la gauche, trompée par le détachement de Flers, ne faisant aucun effort pour les soutenir, on les déborda par les deux flancs; déjà une brigade menaçait de pénétrer à Lannoy et de leur couper la retraite lorsqu'ils vidèrent précipitamment le champ de bataille. Leur défaite entraîna celle de l'armée entière : elle essaya vainement de se reformer à Leers, Templeuve et Lannoy, elle ne put se raffermir que dans ses retranchemens. Clerfayt eut à peine le temps de repasser la Lys et de se retirer à Thielt. L'ennemi perdit dans cette journée 3000 hommes et 60 pièces de canon.

Pichegru, arrivé au quartier-général le lendemain de la victoire, se mit lentement en devoir d'en retirer le fruit; au bout de trois jours d'inaction, il ordonna l'assaut des lignes de Tournai; mais après avoir couvert un moment l'Escaut, vers le pont du Château-de-Chin, il finit par être repoussé avec une perte de 4000 hommes. Il chercha inutilement, à la suite de cet échec, à attirer sur Orchies les forces de son adversaire.

Cependant Cobourg, tenu en suspens par les opérations sur la Sambre, se borna à envoyer une division à Clerfayt qui tenta vainement de rompre le blocus d'Ypres; il porta 30,000 hommes à Rousselaere et Hooglède contre l'extrême droite du corps d'investissement, formée de deux divisions; celle de Rousselaere, attaquée à l'improviste, plia; mais Macdonald,

à la tête de la seconde, prit, à Hooglède, une bonne position qu'il défendit assez long-temps pour donner aux troupes battues le temps de se rallier et de revenir à la charge. L'ennemi fut à son tour contraint à vider le champ de bataille et à rentrer dans le camp de Thielt. Ypres n'ayant plus à attendre de secours efficace, se rendit à discrétion.

L'armée des Ardennes, les troupes du camp de Maubeuge, renforcées par deux divisions de Guise, formant un total de plus de 60,000 combattans, franchirent la Sambre à Merbes et Thuin dans le but d'occuper Mons et Charleroy. On culbuta l'ennemi à Binch et Fontaine-Levêque et l'on renferma le gros de ses forces dans les redoutes de Grandreng; il fallait les enlever pour suivre ces premiers succès; on s'y porta, mais on fut battu; on perdit 4000 hommes et l'on revint en désordre sur la rive droite.

Cet engagement fut néanmoins assez vif pour déterminer Cobourg à envoyer à ses lieutenans un renfort de 20,000 hommes. Il fit en même temps passer à Clerfayt une division et lui prescrivit de troubler le siège d'Ypres, tandis que lui-même se tenait en observation à Tournai.

Pendant que les renforts étaient en marche, l'armée des Ardennes, pressée par le représentant Saint-Just, passa de nouveau la Sambre et recommença l'attaque de Grandreng où elle échoua encore. Cependant elle resta sur la rive gauche et entra en opération: deux divisions furent placées à la garde des ponts, tandis que le général en chef s'étendit dans la vallée du Piéton pour menacer Charleroy et forcer Kaunitz à sortir de ses retranchemens. Mais les impériaux, loin de songer à la retraite, marchèrent résolument aux postes de la Sambre. Un combat sanglant s'engagea dans l'Yone et faillit être funeste aux républicains. Déjà le désordre se mettait dans leurs rangs et les ponts étaient obstrués par la foule des fuyards, quand Charbonnier, attiré par le bruit du canon, accourut sur le flanc gauche de Kaunitz. On parvint à regagner l'autre rive, mais on avait encore perdu 4000 hommes et de l'artillerie.

Les troupes avaient besoin de repos, Saint-Just n'accorda pas un instant. Dès le 26, l'armée se porta par Valcourt à Marchienne-au-Pont et commença l'attaque; au bout de trois jours de combats acharnés, le passage fut forcé et Charleroy investi. Mais le renfort de 20,000 hommes survenant, les généraux ennemis tombèrent sur les lignes de blocus, et pour la troisième fois on repassa sur la rive droite affaibli de 2000 hommes.

A ce même moment, Jourdan déboucha à la tête de 40,000 hommes. L'armée de la Moselle, cantonnée à Longwy, à Kaiserslautern, observait à-la-fois Beaulieu, Blankenstein et Mœllendorf. Mais du côté des Vosges, les coalisés ne firent aucune disposition offensive. Les Prussiens, dont

on a pu remarquer, depuis leur retraite de la Champagne, la prudence extrême, se bornèrent à couvrir Mayence. La Pologne, insurgée sous Kosciuzko, retenait à l'est de l'Europe une partie de leurs forces, et ils étaient résolus à ne point compromettre l'armée qu'ils avaient engagée contre la France. Les impériaux ne pouvaient rien sans eux. Hohenlohe avec l'avant-garde du prince de Saxe, resta campé à Mandach en avant du pont de Manheim, et son général en chef ne passa pas le Rhin.

Cette inaction permit à Jourdan de se porter sur sa gauche avec quatre divisions. Ses opérations s'étaient limitées, depuis l'ouverture de la campagne, à profiter d'un mouvement de Beaulieu sur le Luxembourg, pour enlever Arlon et favoriser les manœuvres de l'armée des Ardennes; mais Beaulieu l'avait ramené sous Longwy; et de peur d'être encore une fois coupé de Namur, il s'était posté à Bouillon.

Dès-lors, le général Jourdan demandait avec instance à marcher sur la Sambre; on y consentit enfin, et sa droite restant à Kaiserslautern sous les ordres de Moreau, il mit en avant trois colonnes par les routes de Bouillon, de Neuf-Château et de Marche-en-Famine. Beaulieu, à force d'activité, échappa au danger d'être tourné à Marche, et se retira à Dinant d'où Lefebvre le replia sur Namur. Là, il passa la Sambre et alla prendre à Fleurus la gauche des coalisés, tandis que les Français poursuivant leur mouvement, firent leur jonction avec les corps qui venaient d'être battus sous Charleroy.

La Sambre devint le théâtre des évènemens décisifs; cette petite rivière, d'un cours sinueux et paisible, séparait, depuis six semaines, deux armées fortes chacune de 50 à 60,000 hommes, qui, tour-à-tour, avaient fait d'inutiles efforts pour s'affermir sur la rive opposée. Cinq combats acharnés laissaient en suspens la fortune, quand Jourdan vint jeter dans la balance le poids de son épée. Un grand conseil de guerre se réunit; représentans et généraux s'accordèrent à considérer la prise de Charleroy comme une opération préliminaire indispensable. On résolut le siège de cette place: on réunit aux divisions de la Moselle, celles des Ardennes et deux divisions de l'armée du Nord; et, tandis que 15,000 hommes restaient à la garde du camp de Maubeuge, on lança sur l'autre rive cette masse imposante qui reçut plus tard le nom d'armée de Sambre-et-Meuse. Elle prit position autour de Charleroy en couvrant toutes les routes qui y conduisent. La gauche occupa Trazegnies et Forchies, la droite Fleurus et Lambusart, le centre Gosselies et Heppignies; une division fut chargée de réduire la place.

Jourdan était général en chef; il avait amené, de la Moselle, Hatry, Lefebvre et Championnet, généraux divisionnaires dont la réputation était faite. Les mutations de la Vendée avaient placé à l'armée des Ar-

JOURDAN (Jean-Baptiste),

Né à Limoges, le 29 avril 1762. — Général républicain. — Maréchal de France. — Mort à Paris, le 23 novembre 1833.

Bataille de Fleurus.

dennes, Kleber et Marceau. Malgré tant d'élémens de succès, on essuya encore un échec.

Le prince d'Orange, Kaunitz et Beaulieu tombèrent sur les positions où les républicains n'étaient pas encore affermis. Un combat opiniâtre s'engagea au milieu d'un brouillard épais qui déroba aux généraux français la force et les mouvemens de leurs adversaires; néanmoins, sur le Piéton et vers Gosselies, les impériaux furent culbutés ou contenus. Jourdan se croyait vainqueur, lorsqu'il apprit que son aile droite avait repassé la Sambre. Ignorant ce qui se passait sur les autres points, et voyant deux redoutables colonnes menacer Lambusart, elle avait craint de perdre ses communications avec la rive droite, et elle s'y reportait en bon ordre. Le reste de l'armée fut obligé de suivre son mouvement. Mais les coalisés, désorganisés par ce rude choc, où ils perdirent plus de 3000 hommes, s'éloignèrent aussi du champ de bataille, et se retirèrent à Nivelles, où ils appelèrent iustamment le secours du généralissime. Jourdan put ainsi, deux jours après, rentrer dans ses lignes d'investissement et pousser avec vigueur le siège de Charleroy.

Cobourg, laissant York à Tournai et Clerfayt à Thielt et Deynse, accourut avec 30,000 hommes renforcer ses lieutenans : tous s'ébranlèrent pour dégager la place, mais elle venait de capituler au moment où leurs masses se déployèrent devant les postes républicains.

Le lendemain au point du jour on prit les armes et la célèbre bataille de Fleurus s'engagea, plus remarquable par ses grands résultats, par les masses imposantes qui se heurtèrent, que par les combinaisons des généraux opposés.

Jourdan, à la tête de 80,000 hommes, la reçut dans ses lignes de blocus, comme s'il eût voulu couvrir encore la division de siège; et Cobourg, avec 100,000 hommes, attaqua symétriquement toutes les positions françaises sans songer à y pénétrer par quelque manœuvre hardie.

Le prince d'Orange marcha contre Kleber qui se couvrait du cours du Piéton; Kaunitz se chargea de déblayer la route de Bruxelles, et d'enlever les redoutes de Gosselies et d'Heppignies, défendues par Championnet; Beaulieu attaqua l'aile droite où se trouvaient Lefebvre et Marceau, rangés de Fleurus à la Sambre : partout, les succès furent d'abord variés.

Les avant-postes républicains se déployaient par Fontaine-Levêque, Forchies, Trazeguies, Frasnes et Mellet : ils furent tous repliés.

Kaunitz et son lieutenant Quasdanowich abordèrent Gosselies et Heppignies; le dernier fut battu, tandis que les Français, chassés des retranchemens d'Heppignies, commencèrent à se répandre en fuyant dans la plaine. Jourdan détacha pour les rallier une partie de sa réserve; elle

suffit à rétablir le combat qui se soutint victorieusement jusqu'à la fin de la journée.

Le prince d'Orange, en s'appuyant à la Sambre, perça par sa droite jusqu'à Marchienne-au-Pont, dont il fut sur le point de s'emparer; mais sa gauche, après s'être épuisée en efforts infructueux, pour dépasser Forchies, se mit en retraite, et Kleber manœuvrant pour jeter dans la Sambre le reste de sa colonne, tout plia pour rentrer dans les positions primitives.

A l'aile droite, l'action fut plus long-temps indécise et plus acharnée. Pendant que Lefebvre défendait, contre l'archiduc Charles, Fleurus et Wanfersée, Beaulieu se glissant dans les bois qui longent la rivière, tomba en masse sur l'extrême droite de la division Marceau et l'entassa en désordre dans Lambusart; elle s'y défendit long-temps, mais enfin elle se débanda et s'enfuit en partie sur l'autre rive.

Marceau sentait les conséquences de cet échec. Lambusart, bâti sur une hauteur au bord de la Sambre, donne la clef du vaste plateau de Fleurus; l'ennemi, débouchant de ce village, prenait à revers toute la ligne française et pouvait la mettre en déroute.

Le jeune général, que des combats de géans, en Vendée, avaient doué d'un rare coup-d'œil, sans se soucier de rallier la masse des fuyards, saisit quelques bataillons dont les rangs n'avaient pas été ébranlés, et se jeta avec eux entre les haies et les jardins en arrière du village, résolu à s'opposer, à tout prix, au déploiement des impériaux; son feu les arrête et, cependant, Lefebvre dispose en sa faveur d'une partie de sa division. Jourdan lui-même accourt avec ses réserves; de l'autre côté Cobourg, en personne, amène des renforts. Tout se mêle, les moissons dont la plaine est couverte sont incendiées; on se bat au milieu des flammes avec toute la fureur d'un engagement décisif; enfin, l'ennemi cède, et Lambusart retombe au pouvoir des républicains.

Les deux ailes de l'armée ennemie en s'approchant de Charleroy virent le drapeau tricolore flotter sur tous les édifices de la ville; on ignorait qu'elle se fût rendue, et cette nouvelle, se répandant à l'improviste parmi les assaillans, amortit leur ardeur: les positions des Français n'étaient point d'ailleurs sérieusement entamées; Beaulieu, très maltraité, s'éloigna du champ de bataille; Cobourg, renonçant à revenir à la charge, donna le signal de la retraite.

Elle s'opéra parallèlement à l'ordre d'attaque. La gauche se replia à Sombref, le centre aux Quatre-Bras et Nivelles, et la droite à Roeulx et Mons par où elle se mit en communication avec les Anglais.

On avait perdu du côté des vainqueurs 6000 hommes, et du côté des alliés 10,000 tués ou blessés et 3000 prisonniers.

Les manœuvres de Jourdan, pour profiter de sa victoire, sont dignes d'être remarquées. De Sombref à Nivelles, il fit suivre pas à pas les colonnes battues, et lui-même, avec le gros de ses forces, marcha vivement contre le prince d'Orange, pour le rompre, déborder York et tendre la main à Pichegru. Ce mouvement fut à la veille d'obtenir un succès complet.

On enleva Mons à la droite des coalisés, on les battit à Roeulx, on replia les Hollandais sur Halle. Mais une fausse marche de l'armée du Nord sauva le corps anglais. Pichegru, après avoir chassé Clerfayt de Deynse, avait occupé Oudenarde, sur les derrières d'York, dans le but de le rejeter sur Jourdan, lorsque les représentans, sans tenir compte des opérations sur la Sambre, lui enjoignirent de repasser la Lys et, dans un instant aussi décisif, de perdre son temps à assiéger les places de la Flandre maritime. Peu soucieux de les défendre, Clerfayt profita de cette circonstance pour gagner Alost; York le suivit et s'arrêta à Ninove.

L'armée combinée était sur le point de se former en demi-cercle autour de Bruxelles. Jourdan ne lui laissa pas le temps de s'affermir, il marcha sur Nivelles contre Cobourg et donna l'ordre à Kleber de chasser de Halle le prince d'Orange. A leur approche, ces deux généraux ennemis se retirèrent et se concentrèrent à Mont-Saint-Jean.

C'était un succès de les avoir repliés dans cette position, depuis si célèbre. On sait qu'elle est adossée au long défilé de la forêt de Soignies, et Cobourg n'était pas en mesure de recevoir la bataille avec si peu d'espace pour la retraite. Il se rendit donc directement à Louvain, laissant à Mont-Saint-Jean les Hollandais pour masquer son mouvement rétrograde.

Jourdan et Lefebvre, débouchant, l'un de Nivelles, l'autre de Gemmappe, tombèrent à-la-fois sur le prince d'Orange, le culbutèrent dans la forêt d'où il gagna péniblement Bruxelles. Là, il fut rejoint par le duc d'York, et tous deux se retirèrent à Malines. Clerfayt, se croisant avec eux, alla reprendre à Louvain la droite de Cobourg; d'un autre côté, Beaulieu, repoussé par Hatry, d'abord de Sombref, puis de Gembloux, ne put s'arrêter qu'à Tirlemont.

Cependant Jourdan fit son entrée à Bruxelles, où Pichegru s'était rendu, dès la veille, par la route de Gand. Les deux armées républicaines opérèrent ainsi leur jonction au centre des Pays-Bas. Fortes de 150,000 hommes et de l'ascendant de leurs victoires, elles eussent dès-lors fait irruption en Allemagne; mais le temps n'était pas venu d'animer d'une seule impulsion de telles masses d'hommes. On se borna d'abord à empêcher les coalisés de renouer leurs communications.

Le duc d'York essaya de s'étendre le long du canal de Louvain, où il

croyait trouver la droite de Cobourg; mais Kleber avait déjà poussé les impériaux jusqu'à Tirlemont, et Pichegru, faisant vivement occuper Malines, coupa, du corps de bataille, la gauche de l'armée anglaise qui se retira, par Herenthals et Turnhout, à Breda, où York courut la rallier. L'armée de Sambre-et-Meuse s'élança tout entière à la poursuite des impériaux, Kleber par la chaussée de Saint-Tron, Jourdan par Jodoigne, Hatry et Marceau par Namur.

On prit cette dernière ville, on s'empara de Huy, on arriva de tous les points sur la Meuse; Kleber devant Maëstricht, Jourdan et Lefebvre devant Liège, dont ils se rendirent maîtres. Cobourg repassa les ponts de Maëstricht, dix-sept mois après les avoir franchis, victorieux et marchant à la conquête de la France. Il rangea son armée, forte encore de 60 à 80,000 hommes, sur la Meuse, de Ruremonde à Liège, et sur l'Ourthe et l'Aywaille, de Liège à Durbuy et Sprimont, après quoi il remit le commandement à Clerfayt.

Jourdan, avant de pousser en avant, voulut assurer ses derrières; il suspendit ses opérations pendant que les places fortes du nord et de la Flandre maritime étaient assiégées.

On avait laissé Charbonnier en observation devant Valenciennes, Condé, le Quesnoy et Landrecies; Scherer prit ses troupes et signifia aux garnisons autrichiennes le décret de la Convention nationale, qui prescrivait de les passer par les armes, si elles ne se rendaient pas dans les vingt-quatre heures de la sommation; Landrecies obéit (19 juillet); mais les autres villes résistèrent et il fallut les assiéger. Elles ouvrirent successivement leurs portes (du 12 au 29 août). Cependant Moreau, avec l'aile gauche de Pichegru, enleva Ostende, Nieuport, l'île de Cadzand et le fort de l'Écluse (du 1er au 20 juillet).

III.

OPÉRATIONS DANS LES VOSGES.

Prise de Kaiserslautern par les alliés (23 mai).—Combat de Schifferstadt (23 mai).—Combat de Schweigenheim (2 juillet).—Combat de Trippstadt (3).—Bataille d'Edenkoben (14).—Conquête de l'Électoral de Trèves (4 au 8 août).—Deuxième prise de Kaiserslautern (17, 20 septembre).

Le départ de Jourdan mit en mouvement toutes les armées de l'est. Mœllendorf parut à Cassel, menaçant Hombourg et Sarrelouis, au moyen de quoi il obligea l'armée de la Moselle à s'étendre, pendant que le gros de ses forces, passant par Cassel et Frankenstein, enveloppa Kaiserslautern.

Son attaque fut secondée par Hohenlohe qui sortit du camp de Maudach pour retenir l'armée du Rhin sur le Speyerbach. Ce dernier général se fit battre à Schifferstadt; mais Mœllendorf accabla dans Kaiserslautern la droite de Moreaux, dont les débris se dispersèrent sur les routes de Neustadt et de Pirmasens. A la suite de ce succès, il pénétra jusqu'à Landstuhl; et Michaud, débordé par la gauche, évacua le Speyerbach pour rentrer dans les lignes de Weissembourg. Hohenlohe s'avança sur ses pas et s'étendit à Neustadt et Edenkoben, relevé au pont de Manheim par une partie des forces du prince de Saxe. Après quoi les généraux coalisés, satisfaits de s'emparer des défilés des Vosges, retranchèrent ces fortes positions et se mirent sur la défensive. Les généraux français reprirent l'attaque; Michaud sortit de ses lignes, en s'appuyant au Rhin, dans le but d'en détacher les impériaux et de les forcer à rétrograder en débordant leur gauche. Mais son avant-garde, après avoir enlevé bravement le plateau de Schweigenheim, fut saisie d'une terreur panique et se jeta, en désordre, sur le corps de bataille qu'elle entraîna dans sa fuite; on revint prendre ses positions sur la rive droite de la Queich. De son côté, l'armée de la Moselle passa la Sarre et gravit les sommets des Vosges; la gauche

réussit à s'établir à Landsthuhl : les autres divisions se heurtèrent contre les positions de Trippstadt et furent ramenées. L'armée entière rentra dans son camp.

Cet échec inspira l'heureuse résolution de faire marcher les deux armées concentriquement sur Kaiserslautern, quartier-général de Mœllendorf: Moreaux par le revers occidental, Michaud par le versant oriental des Vosges. La division Desaix resta seule en observation sur le Rhin.

La ville que l'on prenait pour but est couverte par une chaîne d'escarpemens où s'élèvent Trippstadt, Edenkoben et Neustadt; ces positions, occupées depuis deux mois par l'ennemi, étaient fortifiées par des abattis, des retranchemens et une nombreuse artillerie. Elles ne tinrent pas contre l'effort réuni des deux armées. Neustadt, Edenkoben, Trippstadt furent enlevés, et l'armée du Rhin perça jusqu'à Muschbach. Mœllendorf, tourné par sa gauche, ne crut point pouvoir se maintenir à Kaiserslautern; il se retira par Geellheim à Frankenthal : les impériaux rentrèrent dans le camp de Maudach, et les républicains reprirent les positions qu'ils occupaient à l'ouverture de la campagne.

Sur ces entrefaites, le système de modération que Vimeux avait commencé à appliquer à la Vendée ayant produit ses fruits, le comité put tirer, des armées de l'ouest, 15,000 hommes qu'on envoya sur la Moselle. Moreaux reçut l'ordre de lier ses opérations à celles de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Alors ce général laissant sa droite à Kaiserslautern en face des Prussiens, se disposa à envahir l'électorat de Trèves avec la gauche et le centre. Il fit observer Luxembourg et s'avança, en trois colonnes, par les deux rives de la Sarre et la rive gauche de la Moselle. Remich, Greven-Macheren et Konz furent rapidement occupés. Blankenstein évacua l'Electorat et battit en retraite jusqu'à Kaiserich.

Clerfayt, inquiet de ce mouvement qui menaçait sa droite et qui pouvait avoir pour effet de l'obliger à reculer jusqu'au Rhin, se hâta de renforcer de deux divisions le corps fugitif, dont il donna le commandement à Mélas. Ce général se porta en avant, s'établit à Wittlich et Trarbach et tint Moreaux en échec autour de Trèves.

Cependant Mœllendorf avait mis à profit, comme précédemment, l'affaiblissement de l'armée de la Moselle. Tandis que Hohenlohe se transportait à Geellheim pour retenir Michaud, les Prussiens tournèrent Kaiserslautern par Cassel, y rentrèrent de vive force et occupèrent Landsthul, mais les nouvelles victoires de Jourdan rendirent ces succès inutiles.

IV.

OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE D'ITALIE.

Prise du petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis (1er avril au 14 mai). — Expédition sur Oneille (7 avril). — Combat de Ponte-di-Nave (17). — Prise d'Ormea (17). — De Saorgio (29). — Du Col-de-Tende (8 mai). — Combat de Cairo (21 septembre).

L'armée des Alpes enleva dans le mois d'avril le petit Saint-Bernard et le 14 mai le Mont-Cenis. L'armée d'Italie acheva de s'emparer des avenues du Piémont en faisant l'entière conquête du comté de Nice. Depuis le commencement de la guerre, les ennemis retranchés dans les hautes vallées de la Roya, de la Tinea, de la Vesubia, flanqués par le fort de Saorgio, avaient défendu victorieusement les avenues du Piémont. Dubermion fit enfin tomber ces positions signalées par de sanglans et inutiles combats.

Son plan consistait à tourner la gauche de l'armée austro-sarde, en passant la Roya et la Taggia, à se porter en masse sur les sources du Tanaro et à intercepter la chaussée de Saorgio à Tende, ligne de retraite de l'ennemi.

Une seule objection s'éleva d'abord; il fallait emprunter le terrain des Génois et violer la neutralité ; mais les Anglais, en prenant à l'abordage, dans le port de Gênes, la frégate française, *la Modeste;* mais les Piémontais, en faisant embarquer à Oneille un détachement destiné à la garnison de Toulon, l'avaient eux-mêmes foulée aux pieds : on se décida facilement à suivre leur exemple.

14,000 hommes divisés en cinq brigades, franchirent la Roya. Massena dirigea, le long de la côte, une colonne de trois brigades qui replia un corps ennemi, entra de vive force dans Oneille, gagna la vallée de Tanaro, chassa les impériaux de Ponte-di-Nave, fit capituler Ormea et prit possession de Garessio.

Pendant ce temps les deux autres brigades, conduites par Massena, remontèrent les deux rives de la Taggia et s'établirent sur le mont Tanardo. Ces mouvemens eurent l'effet prévu. L'ennemi se hâta de repasser les monts; Saorgio entouré se rendit; le Col-de-Tende, attaqué de front et à revers, fut enlevé; la gauche déblaya les vallées de la Vesubia; l'on se trouva maître du revers méridional des Alpes maritimes, on s'étendit par la gauche jusqu'à l'Argentière, où étaient les premiers postes de Dumas, et par la droite jusqu'à Vado. L'ennemi perdit deux places fortes, 3 à 4000, prisonniers, 70 canons, et la communication avec Gênes, si importante à l'approvisionnement de l'armée, fut rétablie.

On resta long-temps inactif; mais à la fin de l'été les impériaux réunirent une division à Dégo dans le but de se mettre en communication par Vado, avec les flottes anglaises. Massena, dans cette circonstance, indiqua le point vulnérable de la ceinture de monts qui ferme l'entrée de l'Italie. 18,000 hommes se rassemblèrent et marchèrent aux ennemis par la vallée de la Bormida; on les atteignit à Cairo, on les replia dans la plaine du Piémont; toutefois on n'avait point fait de dispositions pour pousser plus loin : on revint à Savone et l'on fortifia les sommités des monts.

V.

OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE DES PYRÉNÉES.

Prise du camp du Boulou (1er mai).—De Collioure (28).—De Bellegarde (18 sept.).—Bataille de la Montagne-Noire (17, 18 et 20 novemb.).—Occupation de la vallée de Bastan (26 juillet au 4 août).

Dugommier débuta aux pieds des Pyrénées par une victoire éclatante. Ricardos était mort et La Union, son successeur, n'avait point hérité de son activité. On réussit à l'attirer par une démonstration au pont de

Céret; puis passant le Tech au-dessous de Boulou on tomba entre Bellegarde et le Boulou sur son flanc droit. Les Espagnols surpris se débandèrent. Dugommier leur enleva la redoute escarpée de Montesquiou, força leurs derniers postes, leur prit 40 canons et les immenses bagages qu'ils traînaient à leur suite. Ils repassèrent les Pyrénées en désordre; on les suivit en masse sur Collioure; cette place tire sa force des positions qui l'entourent et de la mer qui lui permet de se ravitailler sans cesse. On s'appliqua à l'isoler, on réussit à lui enlever ses appuis, ses communications; elle ouvrit ses portes. On reprit aussi Port-Vendres et l'on se porta sur Bellegarde.

Les Espagnols, qui n'avaient point essayé de troubler le siège de Collioure, entreprirent de dégager Bellegarde : ils attaquèrent d'abord avec succès ; mais le combat ne tarda pas à changer de face; ils furent battus, laissèrent 2500 hommes sur le champ de bataille, et eurent la douleur de voir la place se rendre à discrétion. Ils s'éloignèrent et prirent position au-dessus de Figuères ; Dugommier les suivit.

Leur ligne de défense, préparée de longue main, couvrait à-la-fois Roses, Figuères et la Cerdagne; elle s'étendait sur un front de 8 à 9 lieues, depuis Saint-Laurent jusqu'à la mer. 77 redoutes, élevées sur des collines d'un abord difficile, la fermaient, et 50,000 hommes s'y étaient rangés.

Dugommier reconnut ces positions formidables et résolut de les attaquer par la gauche; Augereau fut chargé de l'opération principale qu'il conduisit avec l'audace dont il avait déjà donné des preuves. Soutenu par une démonstration contre le centre et par un détachement lancé de la Cerdagne, il réussit à la fin de la première journée à couronner les hauteurs formant l'extrême gauche du camp espagnol.

Le second jour à l'aube, Augereau engagea de nouveau l'action avec le même succès et la bataille commençait à devenir générale quand un éclat d'obus atteignit Dugommier qui succomba au bout de quelques instans. Pérignon prit sa place et s'en montra digne. La gauche des ennemis entièrement défaite abandonna ses redoutes et se retira jusqu'à Figuères.

Après un jour de repos accordé à l'armée, la bataille recommença, mais l'ouverture était faite; Augereau s'y précipita, et en peu d'heures toutes les positions furent emportées. Dans cette dernière rencontre, le général en chef espagnol, La Union, fut tué; les ennemis perdirent 10,000 hommes et ne purent se rallier sous le canon de Figuères. Pérignon assiégea cette place et la contraignit à capituler.

L'armée des Pyrénées occidentales envahit aussi le territoire espagnol. Moncey en avait été nommé général en chef et des renforts l'avaient

portée à 60,000 hommes. On passa la Bidassoa, on se rendit maître de la vallée de Bastan, on enleva Fontarabie et les troupes s'étendirent sur les routes de la Biscaye et de la Navarre; elles s'emparèrent de Saint-Sébastien; enfin l'hiver seul suspendit leurs progrès.

VI.

L'ARMÉE DU NORD ENVAHIT LE BRABANT HOLLANDAIS.

Combat de Boxtel (14 septembre).—De l'Aa (15).—Investissement de Bois-le-Duc (23).—Prise de la place (9 octobre).—Investissement de Venloo (8).

Après la réduction des places de la Flandre maritime, Pichegru, à qui l'on a reproché trop de lenteur, se porta d'abord à Turnhout, et cette première marche eut pour effet de séparer les deux généraux ennemis. Le prince d'Orange, ne songeant qu'à couvrir la Hollande, prête à lui échapper, établit son quartier-général à Gorcum, et le duc d'York, afin de rentrer dans le système de défense de la Meuse, prit position à Bois-le-Duc et s'étendit entre la Dommel et l'Aa, cherchant à se lier par Ruremonde avec Clerfayt. Les Hollandais se résignant à la défensive, une division suffit à les contenir, le reste de l'armée marcha contre les Anglais. Battu à Boxtel et sur les bords de l'Aa, coupé de Ruremonde, York fut forcé de prendre la route de Grave et ne se trouva en sûreté qu'à Mook, au-delà de la Meuse, à 15 lieues de l'extrême gauche des impériaux.

Pour compléter la séparation entre le prince d'Orange et le prince anglais, il n'y avait plus qu'à enlever Bois-le-Duc. Pichegru l'investit et, pour empêcher les Hollandais de déboucher de l'île de Bommel, il débuta par l'attaque des forts de Crèvecœur et de Saint-André. Celui-ci à demi ruiné, ne pouvait pas tenir; l'autre, aux premiers coups de canon se rendit et livra des pièces de gros calibre dont les assiégeans manquaient. On fit obser-



PICHEGRU (Charles),

Né à Arbois (Franche-Comté), en 1761. — Général en chef de l'armée du Rhin, de l'armée du Nord et de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Mort en 1804.

Conquête de la Hollande (Janvier 1795).



ver Heusden, puis les divisions Bonneau et Moreaux se déployèrent sur la Meuse dans le but de paralyser l'armée anglaise; les généraux ennemis ne firent aucun effort pour dégager la place, et le gouverneur capitula dès qu'il aperçut les équipages de siège. La veille, Moreaux profita de la retraite des impériaux pour entourer brusquement Venloo.

VII.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Attaque de Maëstricht (17 septembre).—Bataille de Sprimont (18).—Bataille d'Aldenhoven (2 octobre).—Retraite des impériaux au-delà du Rhin (5 et 6).—Combat d'Andernach (23).—Retraite de Mœllendorf (23).—Prise de Maestricht (4 novembre).

Les places du Nord étaient reprises. Scherer avait rejoint l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 16,000 hommes. Flanquée sur ses ailes par l'armée de la Moselle à Trèves, par Pichegru dans le Brabant Hollandais, elle pouvait attaquer avec toutes les chances de succès. Jourdan s'y disposa; il s'agissait de faire reculer les impériaux et de les détacher de la Meuse. Le moyen le plus prompt était de les tourner et de menacer leurs communications. Scherer prit 40,000 hommes pour forcer le passage de l'Ourthe et de l'Aivaille, culbuter Latour, qui défendait les deux rivières, et pénétrer jusqu'à la route d'Aix-la-Chapelle; pendant ce temps, de fortes démonstrations à Maëstricht et à Liége devaient retenir le centre et la droite de l'armée ennemie.

Le feu s'ouvrit devant Maëstricht. Kleber resserra les impériaux dans la place avec une vigueur qui donna le change à Clerfayt. Le lendemain, tandis que toute son attention se portait sur la Meuse, Scherer mit en mouvement ses trois divisions; Marceau, débouchant de Comblain-Pont, se jeta dans l'Aivaille et parvint à se former sur le bord opposé. Cet exem

ple gagna, et Latour plia jusqu'aux collines de Sprimont; mais il tenait encore par sa gauche à la rivière, et les Français engagèrent la bataille, partie sur l'une, partie sur l'autre rive. Les impériaux furent trop vivement pressés par Marceau pour profiter de l'avantage de cette position; déjà ils perdaient leur appui sur l'Aivaille, lorsqu'une brigade républicaine força le pont d'Esneux et se déploya sur leur flanc droit. Ce fut le moment d'un assaut général: tout s'ébranla, on se forma en colonnes, on gravit les hauteurs; Latour se retira au-delà de la Vesder où il passa la nuit.

Au jour, une colonne de 2000 hommes déboucha de Liège contre Clerfayt, pendant que Scherer manœuvrait pour tourner la droite de Latour et pour le séparer du généralissime; les impériaux échappèrent aux conséquences de cette combinaison en se retirant précipitamment à Hervé. De là, ils gagnèrent Aix-la-Chapelle, puis les rives de la Roër où Clerfayt prit position : la droite à Linnich et Ratheim; la gauche, sous Latour à Dueren, et le centre à Aldenhoven. Ainsi rangé, il attendit le choc, résolu de disputer encore les approches du Rhin.

Après quelques jours de préparatifs, l'armée française se déploya pour la dernière grande bataille qui dût de long-temps se livrer en-deçà de ce fleuve.

On avait laissé un faible détachement en observation devant Maëstricht et près de 100,000 hommes s'avançaient contre les impériaux réduits à 77,000; mais à l'infériorité du nombre, ceux-ci suppléaient par l'avantage du terrain. Les rives escarpées de la Roër, couvertes d'artillerie, et des retranchemens élevés sur le plateau d'Aldenhoven semblaient rétablir l'équilibre.

Jourdan, en personne, conduisit le centre, Lefebvre l'avant-garde, Kleber la gauche, et Scherer la droite divisée en trois colonnes disposées de manière à envelopper Latour.

Lefebvre enleva d'emblée Linnich; mais l'incendie du pont le retint à la rive gauche; Kleber força le passage et se déploya à Ratheim. Enfin Jourdan emporta les redoutes d'Aldenhoven et rejeta Clerfayt dans Juliers. Cependant rien n'était décidé: Kleber, seul sur la rive droite, courait risque d'être anéanti. Scherer n'avait point donné; sa division de droite, pour se développer sur le flanc gauche de l'ennemi, avait dû remonter la Roër jusqu'au gué de Niedegen; retardée par le mauvais état des chemins, elle ne prononçait pas le mouvement qui lui était prescrit; toute l'économie de l'attaque était dérangée. Latour, concentré sur le plateau de Dueren, accablait d'un feu violent les deux autres divisions qui, d'abord, le reçurent immobiles; l'impatience les prit, elles s'élancèrent dans la rivière, elles enfoncèrent les portes de Dueren et se for-

mèrent dans la plaine; mais les batteries opposées continuaient à les foudroyer, et leur artillerie n'ayant pu les suivre, elles se trouvaient hors d'état d'y répondre; on pensait à battre en retraite, quand la colonne si long-temps attendue parut et décida de la victoire. La nuit approchait, Latour en profita pour s'éloigner.

Dans la situation singulière où se trouvait l'armée française, Clerfayt pouvait ramener la fortune, mais au lieu de tirer parti de la séparation des divisions de Jourdan qui se trouvaient les unes en-deçà, les autres au-delà de la Roër, il imita la réserve de son aile gauche, et abandonna Juliers, affaibli de 4000 tués ou blessés et d'un millier de prisonniers. Les républicains perdirent environ 2000 hommes.

Le lendemain, Juliers fut investi et capitula. Kleber fit une marche en arrière pour assiéger Maëstricht, et Jourdan s'élança sur les pas de Clerfayt. Les impériaux n'essayèrent pas de s'arrêter sur l'Erfft, il passèrent le Rhin à Cologne et Bonn; leur retraite entraîna Melas qui se replia, par les routes de Coblentz et d'Andernach, poursuivi par l'armée de la Moselle.

Ce dernier général arriva dans Andernach en même temps que Marceau, formant l'extrême droite de l'armée de Sambre-et-Meuse; refoulé dans Coblentz, il l'évacua, après une courte résistance, et les Français entrèrent pleins d'enthousiasme dans l'ancien quartier-général de l'émigration.

L'élan était partout donné, Moreaux porta sa droite sur la Nahe et Michaud déboucha par la route de Frankenthal et des lignes du Speyerbach. Mœllendorf, à qui l'on avait déjà enlevé Kaiserslautern, pressé sur ses deux extrémités, se hâta de passer le Rhin à Bingen. Enfin Hohenlohe, qui était resté à Gellheim, s'ouvrit difficilement une retraite par le pont de Manheim.

Les trois armées républicaines firent leur jonction sur la rive gauche du Rhin et se déployèrent de Spire à Dusseldorf, aux acclamations de la France.

Kleber, avait fait une marche en arrière pour assiéger Maëstricht; cette place, après une belle résistance, ouvrit ses portes le 4 novembre.

VIII.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU NORD.

Passage de la Meuse (19 octobre).—Combat d'Oude-Wateringe (19).—Prise de Nimègue (9 novembre).—Attaque de l'île de Bommel (12 décembre).—Prise de l'île de Bommel (28 décembre).—Attaque des lignes de Breda (29).—Prise de Grave (29). — Passage de Waal (du 5 au 10 janvier 1795).—Conquête de la Hollande (janvier).—Paix avec la Prusse.

La conquête de la Hollande termina dignement cette année de victoires. Le delta Néerlandais est formé par les alluvions de l'Escaut, de la basse Meuse et du Rhin. Ce grand fleuve, sous le nom d'Yssel, de Leck, de Linge, de Waal, embrasse et sillonne des provinces qui lui doivent une existence incessamment menacée par l'Océan. Des digues, des canaux sans nombre contiennent et distribuent les eaux qui sont à-la-fois la cause de la prospérité et le principal moyen de défense du pays. On sait comment l'inondation subitement étendue arrêta l'armée de Louis XIV. Depuis lors l'invasion, vainement tentée par le puissant monarque, était réputée impossible. Dumouriez n'y avait songé qu'en s'appuyant d'un mouvement populaire que la présence d'une armée de 50 à 60,000 hommes rendait maintenant difficile.

Après la retraite des impériaux au-delà du Rhin, le duc d'York n'ayant plus rien à faire sur la Meuse, suivit le mouvement général et se replia sous le canon de Nimègue. Il importait de conserver cette ville, par où l'on pouvait déboucher à revers contre la gauche de Jourdan. Les coalisés se concertèrent pour la défendre et pour se ménager l'espace entre Waal et Meuse. Clerfayt détacha sur sa droite 20,000 hommes et leur donna l'ordre de passer le Rhin à Wesel et de manœuvrer sur le flanc droit de l'armée du Nord. Pichegru ne pouvait pas jeter au-delà de la Meuse plus de 40,000 hommes, le renfort envoyé par les impériaux pouvait donc rendre au duc d'York la supérioritédu nombre et l'offensive;

mais on avait mal choisi le point pour le faire entrer en ligne, et l'activité des Français ne lui permit pas de se déployer.

Moreau, investi du commandement par l'absence de Pichegru, ordonna de se porter au-delà de la Meuse. Souham la passa sans obstacle à Tefelen, puis pour assurer ses flancs, il poussa jusqu'au Waal et s'empara du pont de Thiel. On se trouvait pour la première fois dans une de ces vastes prairies qui ne sont préservées des eaux qu'au moyen d'une infinité de canaux, et l'on avait devant soi celui d'Oude-Wateringe qui joint le Waal à la Meuse, d'Appeltern à Druten; sur un terrain si propre à la défense, l'ennemi n'arrêta pas un instant les républicains; rangé derrière le canal, il avait couvert toutes les coupures de tirailleurs, qui, en se retirant, détruisaient tous les ponts. Malgré tant d'obstacles, Souham parvint rapidement au bord du canal; ses soldats, sans en mesurer la profondeur, s'y précipitent et gravissent l'autre rive; les deux villages sont enlevés, et l'ennemi saisi d'épouvante s'enfuit jusqu'à Nimègue.

Le prince anglais ne se crut en sûreté qu'au delà du Waal; il laissa dans le camp, sous la place, Walmoden, qui à l'approche des Français, se porta en remontant le Rhin au-devant du renfort annoncé par Clerfayt. Moreau le poursuivit et prit position au fort de Schenck pour s'opposer à son retour. Cependant Vandamme marchait par Clevest sur Wesel, résolu à tenir tête aux impériaux; ceux-ci commençaient à déboucher et leur avant-garde arrivait à Buderich; elle y fut accueillie rudement par le général français: rejetée sur le corps de bataille, elle l'entraîna au-delà du Rhin. Walmoden lui-même passa le fleuve, et l'on put sans inquiétude se livrer au siége de Nimègue.

Cette place n'était défendue que par sa garnison (4000). De l'autre côté du Waal, le duc d'York déployait 20,000 hommes; mais les batteries françaises élevées sur la rive gauche, le forcèrent de s'éloigner du fleuve. Grâce à l'habileté des ingénieurs, elles portèrent jusqu'aux ponts qui communiquaient avec la ville et les rompirent. Le gouverneur, craignant de n'avoir plus de retraite, demanda l'autorisation de se replier avant leur entière destruction; à peine l'eut-il reçue qu'il se hâta de rétablir un pont volant et d'évacuer la place, on y pénétra sur-le-champ, on poursuivit la garnison sur son chemin chancelant, on la prit en grande partie.

Après ce désastre, le prince abandonna l'armée dont il laissa le commandement à Walmoden.

L'armée du Nord appuyée aux grands cours d'eau, barrière de la Hollande, semblait avoir terminé la campagne. Les généraux étaient d'avis de lui donner ses quartiers d'hiver. L'état de la saison, le sol insalubre où l'on combattait, et, plus que toutes choses, le défaut de vêtemens

et la mauvaise administration des subsistances, l'avaient exténuée de maladies; une affection cutanée, dont personne n'était exempt, la dévorait et exigeait du repos. Mais on avait devant soi le pays le plus riche du continent; mais un peuple opprimé appelait de ses vœux les troupes républicaines ; déjà les provinces au-delà de l'Yssel avaient annoncé le dessein de traiter avec la Convention. Amsterdam était en fermentation, et les réfugiés hollandais conjuraient l'armée victorieuse de faire un pas en avant, et de rendre à leur patrie son ancienne liberté. Daëndels, le plus actif d'entre eux, obtint un ordre d'attaque.

Pour dominer le cours du Waal on n'avait plus qu'à s'emparer de l'île de Bommel, formée par la Meuse et le bras du Rhin; on entreprit de l'enlever. On débuta par une démonstration à Kokerdum, on passa le Waal, on dispersa le corps opposé, on tua le général, mais l'ennemi ne s'en émut point et l'opération principale échoua.

On allait se décider à ajourner les hostilités au retour du printemps, lorsque l'hiver rigoureux de 1794, commençant à se faire sentir, vint prêter aux républicains un secours inespéré. Tous les obstacles qui défendaient la Hollande disparurent, et les coalisés, frappés de stupeur, n'imaginèrent aucune manœuvre pour y suppléer.

Déjà la Meuse est entièrement prise, on pénètre dans l'île de Bommel par Saint-André, Empel et Crèvecœur; l'ennemi dispersé se réfugie à Gorcum et Buren, on se jette à sa suite au-delà du Waal, mais la glace n'est pas assez forte pour le transport de l'artillerie, les avant-gardes, aventurées sur la rive droite, se replient. Cependant une brigade traverse dans toute sa longueur l'île dont on vient de se rendre maître et elle tombe à revers par Texheede sur les lignes de Breda qu'on attaque de front à Hudenbosch; on les rompt, on les refoule dans Williemstad et Gertruydenberg. Le même jour, Grave bloqué depuis près de deux mois ouvrit enfin ses portes.

Walmoden avait déjà commencé à rétrograder. Rappelé par les Hollandais, il revint sur la Linge dont on essaya de défendre le passage; un renfort d'impériaux l'appuya en prenant position sur le canal de Panerden. Mais l'armée du nord fut aussi renforcée par deux divisions que lui envoya Jourdan, et le froid, redoublant d'intensité, la mit en mesure de tenter une attaque générale.

Le centre poussa d'abord à Thiel une reconnaissance dont l'effet fut de faire plier toute la ligne ennemie qui se reforma derrière le Leck; Walmoden réussit cependant à la faire revenir sur ses pas, mais il se heurta partout contre les colonnes de Pichegru qui avaient franchi le Waal à Parden, à Thiel, à Kokerdum. Ce dernier mouvement entraîna la dislocation de l'armée coalisée: les impériaux retournèrent à

Wesel; Walmoden passa l'Yssel à Dewinter, pour gagner le Hanovre; les troupes du stathouder cherchèrent à couvrir La Haye.

La droite de Pichegru prit position à Arnheim et sur le canal de Panerden, Moreau se détacha pour suivre Walmoden et le général en chef entra triomphant dans Amsterdam où sa présence fit éclater une révolution.

Bientôt l'armée se répandit dans toutes les provinces. La Zélande, les places du Brabant, Rotterdam, La Haye, reçurent les troupes françaises et quelques escadrons lancés jusqu'au Helder, s'emparèrent de la flotte engagée dans les glaces au mouillage du Texel. Les princes de Nassau s'étaient réfugiés en Angleterre, une nouvelle forme de gouvernement ne tarda pas à s'établir, et la Hollande devint l'alliée de la république française.

Cette brillante conquête eut des conséquences immenses; les Anglais perdirent leur pied à terre sur le continent et la Prusse, débordée par sa droite, se montra disposée à traiter de la paix. Des négociations s'ouvrirent et un traité fut signé, portant l'établissement d'une ligne de neutralité qui annula tout le théâtre de la guerre du nord de l'Allemagne; elle partait de Duisbourg et s'étendait jusqu'à la Bohême, et l'on convint qu'elle serait commune aux états de l'empire qui retireraient leurs troupes de la coalition. Les princes de Hesse et l'électeur palatin ne tardèrent pas à y accéder.

La France n'avait plus à combattre sur le continent que l'Espagne, le Piémont, l'Italie méridionale, l'Autriche, et les princes de Saxe, de Souabe et de Bavière, que l'empereur retenait forcément dans son alliance. Toutes les places, tous les forts en-deçà du Rhin avaient été pris ou s'étaient rendus. Il ne restait aux alliés que Luxembourg et Mayence.

CAMPAGNE DE 1795.

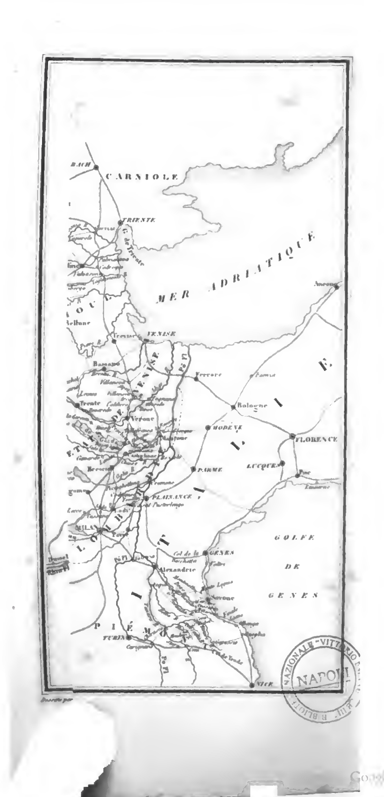
I.

OPÉRATIONS EN ESPAGNE ET EN-DEÇA DU RHIN.

Pacification de la Vendée et de la Chouannerie (17, 26 février, 20 avril, 2 mai).—Prise de Roses (3 février).—Combat de la Fluvia (13 juillet).—Prise de Bilbao (17).—Paix avec l'Espagne.—Situation générale.—Prise de Luxembourg (10 juin).

En Vendée, la Convention consentit d'abord à une trève qui fut suivie de plusieurs traités avec les divers chefs. Cette première pacification embrassa aussi le théâtre de la chouannerie.

L'Espagne sentait l'inutilité de ses efforts; les succès des deux armées françaises la déterminèrent à entrer en négociations. Après la prise de Figuères, Pérignon poussa ses avantages et se porta sur Roses. Quoique dépourvu de tout, il l'investit, l'assiégea et réussit à l'enlever. Pérignon dans son commandement provisoire, avait fait preuve de talent et d'habileté; mais il avait pour émule Augereau, qui comptait comme lui de beaux faits d'armes; on craignit une rivalité qui eût pu devenir funeste et l'on nomma général en chef Scherer qui s'était illustré à l'armée de Sambre-et-Meuse. Les Espagnols avaient pris position derrière la Fluvia; Scherer les battit, et les eût poursuivis au loin si le comité, déjà en pourparlers avec le cabinet de l'Escurial, ne l'eût contenu.



CARNIOLE
TRIESTE
MER ADRIATIQUE
Ancone
VENISE
Bassano
Ferrare
Bologne
Verone
Mantoue
MODÈNE
FLORENCE
LUCQUES
PARME
PLAISANCE
MILAN
Pavie
Alexandrie
GÊNES
Savone
GOLFE DE GÊNES
PIÉMONT
TURIN
NICE
LOMBARDIE

Moncey n'était pas entré en campagne d'une manière moins brillante; Bilbao fut pris, Pampelune assiégé et l'ennemi battu à Vittoria. L'armée se préparait à franchir l'Ebre lorsque les hostilités furent suspendues.

Avant l'ouverture de la campagne on n'avait déjà plus à combattre que l'Autriche et les puissances secondaires qui, bon gré mal gré, marchaient sous ses drapeaux; mais la position de la France à son égard était toute nouvelle: les alliances traditionnelles qui, dans les anciennes guerres, conduisaient à des champs de bataille connus, manquaient à la république; il fallait donc chercher de nouveaux points d'attaque et la situation intérieure imprimait à tous les évènemens l'indécision qui la caractérisait.

Le gouvernement dictatorial n'avait point survécu à la nécessité qui l'avait fait naître; demandé d'abord et exercé par des hommes qui s'étaient crus maîtres de modérer l'emploi des mesures violentes, il était tombé, par le cours des choses, entre les mains de sectaires enthousiastes, pour qui le salut public était inséparable d'une entière régénération sociale.

L'opposition à leurs idées sur la constitution future de la république était, à leurs yeux, un crime égal à la complicité avec l'étranger et ils le frappaient avec l'inflexibilité des lois militaires. Ils faisaient donc usage, contre des dissidences politiques, du pouvoir exorbitant qui leur était confié pour repousser l'invasion. Mais ils marchaient, dans cette voie de réformation sanglante, isolés et soulevant à chaque pas l'horreur publique. La seule force qui les soutint, la force d'opinion, qu'ils tenaient du danger commun, devait leur échapper quand le danger s'éloignerait: aussi, à la suite des immortelles journées qui portèrent au Rhin les armées républicaines, tombèrent-ils d'eux-mêmes, laissant la carrière ouverte au ressentiment des partis opprimés et vaincus. Par un retour inévitable, leur chute fut le signal d'une réaction qui ne sut où se prendre ni s'arrêter. Depuis les restes de la Montagne, jusqu'à l'ancien régime absolu, toutes les factions s'agitèrent, et la Convention eut à soutenir en divers sens plus d'une lutte pénible; elle-même perdit l'unité de vues qui avait si long-temps commandé la victoire.

Au milieu de ces embarras intérieurs, les armées furent négligées, les représentans perdirent leur pouvoir souverain aux quartiers-généraux; le recrutement, la solde, les approvisionnemens n'eurent plus de régularité, la désertion plus de frein, et les agens de l'émigration purent impunément circonvenir administrations et généraux.

On hésita si l'on ferait la paix ou si l'on continuerait la guerre; on hésita si l'on porterait son effort au nord ou au midi. Enfin on se décida à passer le Rhin pour éloigner les deux armées qui s'opposaient à l'inves-

tissement de Mayence et pour assiéger cette place; mais pour passer le Rhin on manquait d'équipages de ponts; mais les charrois, mais la cavalerie étaient désorganisés; mais un quart de l'effectif des armées avait quitté les rangs; l'été entier fut consumé en apprêts. Toutefois Luxembourg, éloigné de tout secours, bloqué tour-à-tour par des divisions des deux armées, se rendit au mois de juin.

II.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

Combats du Tanaro, de Melogno et Vado (22, 24, 25, 26 juin).—Retraite des Français (30 juin et 5 juillet).

Cependant les impériaux reprirent l'offensive en Italie. L'armée française occupait à droite Vado. Elle s'était fortifiée sur la crête des montagnes et sa gauche s'appuyait sur les Alpes, depuis le Col-de-Tende jusqu'à l'Argentière. On l'avait affaiblie de 10,000 hommes qu'on prétendait débarquer à Civita-Vecchia pour attaquer Rome et, ce qui était d'une autre conséquence, on avait éloigné Bonaparte. Réduite à 30,000 hommes, Kellermann la commandait en chef.

Les coalisés avaient mis sur pied des forces considérables; 25,000 Piémontais, sous Colli, étaient en position à Coni et Mondovi, couvrant les avenues de Turin. 50,000 impériaux, Italiens et Napolitains commandés par Dewins, campaient à Dego et Ava, prêts à déboucher sur le versant maritime. Le projet des généraux ennemis était de replier la droite en l'attaquant par son extrémité et de compromettre sa retraite en faisant tomber en même temps la ligne de retranchemens que l'on avait élevée sur le sommet des monts.

Le mouvement commença dans la vallée du Tanaro; l'ennemi chercha à pénétrer entre la droite et la gauche de Kellermann, il fut repoussé et tomba ensuite sur Vado, où une poignée de braves rendit ses efforts infructueux. L'action s'engagea le lendemain sur toute la ligne. Colli et les Piémontais cherchèrent inutilement à forcer le passage des Alpes. Le détachement de Vado fut encore victorieux; mais Dewins, ayant déployé son attaque simultanément, contre le mont San-Bernardo, Bardinetto, San-Giaccomo et Melogno, réussit à s'établir dans les retranchemens de Melogno. Le jour suivant, le combat continua, Kellermann essaya sans succès de reprendre la redoute de Melogno. Pendant ce temps, l'ennemi couronna le mont San-Bernardo. Dès-lors, l'armée, dominée dans la vallée du Tanaro et sur le littoral de la Méditerranée, fit retraite en bon ordre, toujours en combattant. Elle reforma sa ligne sur une chaîne secondaire qui part du San-Bernardo, passe par Sucarello et finit sur la côte à Borghetto; là, elle se maintint victorieusement jusqu'à la fin de la saison.

III.

OPÉRATIONS EN BRETAGNE ET EN VENDÉE.

Expédition de Quiberon (25-27 juin).—Prise du fort de Penthièvre (3 juillet).—Combat de Sainte-Barbe (16).—Reprise du fort et combat de Quiberon (20).

L'Ouest était désarmé. Hoche rendu enfin à sa glorieuse carrière, commandait l'armée de Rennes et poursuivait avec une rare habileté, l'œuvre de conciliation commencée en Vendée par Vimeux et Canclaux; mais le parti royaliste s'efforçait alors de s'emparer de la réaction qui

avait suivi la chute de la dictature. La Bretagne était naturellement la province sur laquelle il pouvait le plus compter. Un des plus actifs chefs des chouans, Puisaye, promit au ministère anglais de la soulever tout entière si l'on opérait un débarquement.

6000 émigrés, commandés par le comte d'Hervilly, convoyés par 35 voiles, parurent sur les côtes du Morbihan. La flotte française, battue au sortir de Brest, fut bloquée à Lorient et l'expédition mouilla dans la baie de Quiberon. Les troupes prirent terre auprès de Carnac; de là elles pénétrèrent jusqu'à Auray en recrutant 3 à 4000 paysans, puis elles s'arrêtèrent ne voulant point perdre de vue la flotte avant de connaître l'effet de leur arrivée.

Hoche était alors à Rennes; il prit avec promptitude les meilleures dispositions : en deux jours 5000 hommes furent réunis à Vannes; une pareille colonne se forma à Lorient, flanquée par un détachement lancé sur la route de Ploermel; toutes les troupes se portèrent concentriquement sur Auray.

D'Hervilly ne pouvait éviter le choc qu'en se retirant dans la presqu'île de Quiberon; il s'y rendit et, soutenu par le feu de la flotte, il s'empara du fort de Penthièvre qui en ferme l'entrée. Dans cette position, il était en mesure d'attendre ses renforts et les diversions de l'intérieur. Hoche plaça son camp à Sainte-Barbe, de manière à bloquer son adversaire; il pressa la marche de quelques milliers d'hommes et de sa grosse artillerie qui lui était nécessaire pour battre le fort et riposter au canon des Anglais. Il eut bientôt rassemblé 13 à 14,000 hommes. De son côté, le corps des émigrés reçut 1200 hommes qui tenaient encore la mer, et leur général résolut de prendre l'initiative. Il jeta à la côte, à Sarzeau et auprès de Quimper, deux détachemens conduits par des chefs de Chouans, qui devaient pénétrer par les derrières dans le camp républicain, tandis qu'on l'aborderait de front et à revers, en débouchant de la presqu'île et en débarquant à Carnac.

Au jour convenu, d'Hervilly et Puisaye commencent l'attaque; mais rien n'avait échappé à la vigilance de Hoche. Les deux détachemens qui devaient l'envelopper et l'assaillir, surpris eux-mêmes en prenant terre, avaient été dispersés. Les prisonniers avaient dévoilé les projets de leurs chefs. On était donc prévenu du moment du combat; l'armée entière était sous les armes et l'artillerie en batterie. Pour comble de malheur, la droite des émigrés, qui devait engager l'action à Carnac, avait été retardée et ses signaux mal compris.

Le corps de bataille, en se déployant hors de la presqu'île, se heurta contre toutes les forces républicaines qui l'écrasèrent. D'Hervilly tomba mortellement blessé, en donnant l'ordre de la retraite. Son aide-de-camp,

avant de l'avoir transmis aux autres officiers, fut tué et la déroute devint complète.

Puisaye, prenant le commandement en chef, se renferma de nouveau dans la presqu'île. Sur ces entrefaites, quelques soldats républicains de la garnison du fort, que d'Hervilly avait enrôlés, vinrent indiquer à Hoche le moyen d'y pénétrer. Il s'agissait de gagner, en se glissant pendant la nuit sur un rocher que l'eau de la mer recouvrait à peine, une poterne que les transfuges promettaient de livrer.

Hoche les crut; à minuit, par un temps sombre, il lança ses 14,000 hommes sur la presqu'île, tandis que 300 grenadiers prenaient le chemin hasardeux qu'on leur avait indiqué.

Les canonniers du fort, éveillés par le bruit sourd de la masse qui s'avançait contre eux, firent feu à tout évènement : les républicains se troublèrent; on se crut trahi, on hésita et l'on commençait à se débander, lorsque le jour, venant à poindre, fit voir le drapeau tricolore flottant sur les remparts. On avait réussi. Sans perdre un moment, Hoche courut au camp des émigrés et les accula à la mer. Les vaisseaux, battus par la tempête, avaient pris le large. Quelques embarcations purent à peine, sous un feu terrible, sauver quelques combattans. Le reste périt dans les flots ou les armes à la main, ou bien se livra à la rigueur des lois de l'époque. Cette journée terrible, où le sang français seul avait coulé, fit avorter les projets des royalistes. Toutefois, Charette, puis Stofflet et les chefs de Chouans, encouragés par les démonstrations de la marine anglaise, coururent aux armes, et la guerre de partisans, naguère assoupie, se ralluma plus vive que jamais.

La présence des flottes anglaises ranima l'ardeur des Vendéens et des Chouans; mais le gouvernement prit les meilleures mesures pour les réprimer. On nomma Hoche au commandement général des troupes de l'Ouest, on y envoya 20,000 hommes tirés des Pyrénées orientales, et plus de 100,000 hommes se déployèrent en un vaste cordon, de Granville à La Rochelle.

Partout où les Anglais essayèrent de débarquer, ils furent prévenus par l'activité du général français. Enfin ils préparèrent une expédition royaliste, commandée par le comte d'Artois, qu'ils déposèrent à l'île Dieu; mais au lieu de se jeter sur-le-champ en Vendée, le prince hésita; six semaines s'écoulèrent, et, la mer devenant mauvaise, la flotte s'éloigna et le reconduisit à Londres. Dès-lors, l'armée s'avança en suivant, sur une plus grande échelle, le plan qui avait réussi à Vimeux : à chaque progrès dans l'intérieur du pays, elle s'appuyait sur des camps retranchés, coordonnés, de manière à séparer les uns des autres les chefs insurgés. La bonne discipline, le soin du général à ne point laisser

d'armes sur ses derrières, à ménager le clergé et les croyances des habitans, assurèrent un succès dont les conséquences se développèrent complètement l'année suivante.

IV.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Passage du Rhin par les Français (6, 7, 8 septembre).—Combat de Siegbourg (13).—Prise de Manheim (20).—Combat de Wieblingen (24).—Marche de Clerfayt (10 octobre).—Retraite de Jourdan (22).—Déblocus de Mayence (29). — Combat sur la Pfirm (10 novembre).—Capitulation de Manheim (22).—Marche de Jourdan (1er au 7 décembre).—Combat de Spilzhaussen et de Sultzbach (16, 17).—Trève (21).

Les deux armées impériales étaient ainsi rangées : celle du Haut-Rhin, dont Wurmser avait repris le commandement (87,000), de la Suisse au Neckar; celle du Bas-Rhin, sous Clerfayt (97,000), du Neckar à la Ruhr. Ce dernier général avait réparti ses lieutenans entre les affluens du Rhin, de la manière suivante: le comte d'Erbach, de la Ruhr à la Sieg; le prince de Wurtemberg, de la Sieg à la Lahn; Wartensleben à l'embouchure de la Lahn. Enfin, de sa personne, il s'était posté sur le Mein, faisant face à Mayence, éclairant Coblentz et Manheim.

La république leur opposait: 1° l'armée de Rhin-et-Moselle; général en chef, Pichegru (84,800), occupant l'Alsace et le Palatinat et fournissant un corps de quatre divisions qui bloquaient Mayence; 2° l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan (97,000), développée d'Essenberg à Bingen. L'armée du nord (50,000), commandée par Moreau, restait cantonnée en Hollande pour garantir de la neutralité de la Prusse.

Avec des forces imposantes, on devait porter la guerre au cœur de l'Allemagne; on se borna à entreprendre le siège de Mayence. Maître seulement de la rive gauche, on ne pouvait songer à enlever la place; on se contenta d'abord de la resserrer de manière à couvrir le Palatinat et à empêcher l'ennemi de déboucher. Quatre divisions y furent consacrées et se retranchèrent en demi-cercle, depuis Monbach jusqu'à Laubenheim. Elles ne suffirent cependant pas à compléter le blocus. Par la faute du génie, un intervalle resta découvert entre Laubenheim et le Rhin. Il fallait donc préalablement se porter au-delà du fleuve et faire reculer les deux armées ennemies. Depuis le commencement de la guerre, on n'avait point encore tenté l'opération difficile du passage d'un grand cours d'eau. La Sambre n'est qu'un ruisseau, l'Ourthe, l'Aivaille, la Roër sont guéables; mais le Rhin, au-dessous de Mayence, est profond de 5 mètres et d'une largeur moyenne de 600.

Selon le plan arrêté, Jourdan devait commencer le mouvement. Il tira des embarcations du Bas-Rhin, de l'Erfft et de la Moselle, et il disposa ses colonnes : la droite, sous Marceau, à Neuwied; le centre, qu'il dirigeait en personne, à Cologne; et la gauche, sous Kleber, à Urdingen. A ce dernier endroit, le fleuve rentre sur le terrain occupé par les Français; dans le coude, s'élève une île dont ils étaient maîtres. A la naissance de la courbe, des batteries se croisaient pour sillonner la rive opposée; d'Erbach se hâta de la couvrir de retranchemens, où il renferma 15,000 hommes flanqués par la place de Dusseldorf et par l'Anger, petit ruisseau qui le séparait des possessions neutres de l'électeur Palatin. Mais ce prince n'avait pas encore satisfait aux conditions du traité de Bâle, et ses retards permettaient d'emprunter son territoire sans motiver d'opposition de la part des troupes prussiennes cantonnées sur les bords de la Ruhr. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, 3000 hommes de la division Lefebvre prirent terre à Eichelkampf et se portèrent vivement sur Angermund. D'Erbach essaya vainement de leur tenir tête; on culbuta sa droite, on força le passage de l'Anger. Au même moment, 50 barques débouchèrent de l'Erfft dans le Rhin et jetèrent 400 hommes aux portes de Dusseldorf. Leur général osa sommer le gouverneur de se rendre, ne lui laissant qu'un délai de dix minutes; celui-ci, effrayé par une violente canonnade, obéit, et, avant le jour, d'Erbach ayant perdu l'appui de ses deux ailes abandonna la position. Cependant les bateaux masqués par l'île d'Urdingen furent lancés dans le Rhin et transportèrent sur sa rive droite le gros du corps d'armée; on établit dans la matinée même un pont sur lequel passèrent la cavalerie, l'artillerie et les bagages.

Il eût été difficile d'imaginer un plus beau succès; en quelques heures, on s'était rendu maître de la rive droite et d'une forte tête de

pont : les impériaux, poussés l'épée dans les reins, se replièrent sur la Sieg, et dès le lendemain, le centre put déboucher de Cologne.

Le prince de Wurtemberg se porta au-devant de d'Erbach et, l'ayant rallié, prit position avec lui sur les hauteurs de Siegbourg. Atteint et culbuté par l'avant-garde française, il se retira sur la Lahn, où Wartensleben vint prendre la gauche. Dès-lors, Marceau se déploya par Neuwied et Coblentz. L'armée entière couvrit la rive droite de la Lahn. Clerfayt accourut au secours de ses lieutenans, mais craignant un mouvement de Pichegru, il se replia au-delà du Mein, après une courte résistance à Limbourg et Dietz. Jourdan le poursuivit, laissant Marceau devant la forteresse d'Ehrenbreitstein.

L'armée de Rhin-et-Moselle se mit en possession de Manheim ; elle appartenait à l'électeur Palatin à qui l'on avait enlevé, à la fin de la campagne précédente, la tête de pont qui avait servi tant de fois à couvrir le passage des impériaux. Il avait été stipulé dans la capitulation que la ville ne serait point occupée, sauf le cas où une armée française opérerait au-delà du Rhin. Aussitôt que Jourdan eut achevé son établissement sur la rive droite, Pichegru réclama l'exécution de cette clause, on n'osa point résister et 12,000 hommes firent leur entrée dans la place.

Le moment des grands succès semblait arrivé : 150,000 hommes assurés de leur retraite, pouvaient aisément faire leur jonction et accabler tour-à-tour les deux généraux ennemis. Le comité offrait à Pichegru le commandement en chef et Jourdan se disposait, sans murmure, à se ranger sous ses ordres. Mais ce général, que les victoires de l'armée du nord avaient élevé à la plus brillante renommée, cessa de s'en montrer digne. Il ne sut rien résoudre, il refusa de commander les deux armées et ses manœuvres furent empreintes d'une mollesse qui laisse peser sur sa mémoire les soupçons du crime le plus odieux. On peut l'accuser de s'être fait battre volontairement.

Au lieu de passer le Rhin avec toutes ses forces, de s'asseoir sur le Neckar, de se fortifier dans Heidelberg et d'assurer la séparation des deux armées impériales, il se contenta de faire sortir de Manheim ses 12,000 hommes, de les lancer jusqu'à Wieblingen. Là les lieutenans de Clerfayt les écrasèrent et les refoulèrent sous le canon de la place.

Clerfayt, rassuré de ce côté, n'hésita pas à se reporter contre l'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan avait poussé jusqu'au Mein, mais la nécessité de masquer Ehrenbreitstein et Mayence l'avait affaibli, de quatre divisions. Les impériaux, supérieurs en nombre, manœuvrèrent sur son flanc gauche et se concentrèrent à Bergen au-delà de la Nidda; de Bergen à la Lahn, il n'y a guère que douze lieues, de la Lahn à la Haute-Sieg même distance, et l'inflexion de ces rivières est telle, que le chemin est

plus long d'un tiers pour se rendre du Mein à Siegbourg. Jourdan eut donc lieu de craindre d'être débordé à gauche et prévenu sur sa ligne de retraite. Il fit un changement de front et se rangea du Mein à Limbourg, puis inquiet de l'inaction de Pichegru qui, loin de le seconder, permettait à Wurmser de renforcer Clerfayt et l'exposait à recevoir la bataille le dos au Rhin, il regagna lentement les ponts de Neuwied et de Dusseldorf. Couverte par ces deux villes, l'armée repassa sur la rive gauche.

On renonçait donc au blocus de Mayence. Les impériaux ne se bornèrent pas à l'empêcher, ils saisirent habilement l'occasion et rompirent les lignes de blocus.

Elles étaient défendues par 30,000 hommes sous Courtot, Saint-Cyr, Reneauld et Mengaud. L'intervalle à la droite de Laubenheim n'avait pas été rempli; à la demande de Pichegru 12 bataillons, détachés de l'armée de Sambre-et-Meuse, étaient en marche pour les renforcer. Dans la nuit du 28 au 29 octobre, tandis qu'un feu assez vif, pour donner le change aux généraux français, s'engageait sous Manheim et Coblentz, Clerfayt sortit de Mayence à la tête de 20,000 hommes se portant droit au point vulnérable du camp des assiégeans. Cette attaque était secondée par une flottille qui remontait le Rhin, pour jeter quelques troupes en arrière de la ligne française, et par deux faibles colonnes déployées de l'autre côté de Mayence et destinées à tenir en échec Reneauld et Mengaud. Au jour, les impériaux ayant rempli l'espace resté vide, se mirent en bataille le dos au fleuve, abordèrent à revers les retranchemens, et surprirent à Heiligenkreutz la redoute de droite. Courtot s'ébranla pour la reprendre; mais débordé, assailli par le flanc, canonné sur ses derrières par la flottille, il ne put former sa division qui lâcha pied et s'enfuit jusqu'à Odernheim. Saint-Cyr fit meilleure contenance, sa division eut le temps de se mettre sous les armes et de changer la direction à droite; mais privé de l'appui de son collègue, il ne put, après une vigoureuse résistance, que se retirer à Alzey sans être entamé. Les autres généraux, entraînés, se replièrent à Spiesheim et le renfort envoyé par Jourdan se jeta partie dans leurs rangs, partie dans ceux de Pichegru.

Pendant cette journée, Clerfayt eut la gloire de disperser des forces à-peu-près doubles et d'ouvrir les routes du Palatinat. 3000 hommes pris ou tués avec tout le matériel du siège, furent les fruits immédiats de la victoire; mais la difficulté était d'en obtenir de plus importans résultats. Dans ces expéditions nocturnes, où le succès est subordonné à tant de hasards, il faut aussi prévoir la retraite et se garder de l'encombrement. On avait dû calculer la force de la colonne d'attaque de manière à lui laisser à tout évènement une entière mobilité. Elle n'était pas assez nombreuse pour se jeter à la poursuite des divisions battues, et Pichegru eut

le temps de les rallier sur la Pfrim, tandis que le reste de l'armée impériale traversait Mayence et défilait sur la rive gauche du Rhin.

Lorsqu'elle y fut transportée tout entière, Clerfayt se mit en mesure de faire reculer l'armée de Rhin-et-Moselle, afin de donner à Wurmser la facilité d'assiéger Manheim, mais il devait en même temps se flanquer contre Jourdan. Hohenlohe, détaché à droite, avec deux divisions, couvrit la Nahe en occupant Stromberg, après quoi le gros des impériaux, renforcé par deux divisions de Wurmser (en tout 60,000), marcha contre Pichegru. Celui-ci n'avait point profité des lenteurs de son adversaire pour fortifier sa position : au lieu de lui opposer 60,000 hommes, il se contenta du renfort d'une division et il laissa dans Manheim 10,000 hommes qu'on l'accusa d'avoir voulu sacrifier. Son armée ne s'élevait pas au-delà de 35,000 hommes sur un front de 7 à 8 lieues, défendu par une étroite rivière. Clerfayt tâta cette ligne trop mince et n'eut pas de peine à en découvrir le côté faible. La gauche éprouvant une vive résistance à Pfedersheim et Monsheim, il porta son effort au centre qu'il rompit et dispersa. L'armée coupée en deux, se retira par les défilés des Vosges et par les routes de l'Alsace.

Dans la même journée Marceau, dont les postes s'étendaient à droite de Coblentz, renforcé d'une partie des fuyards de Mayence, attaqua l'avant-garde de Hohenlohe et la chassa de Stromberg. Le prince ennemi se hâta de lui opposer toutes ses forces, mais il ne put le contenir, et les Français entrèrent l'épée à la main dans Kreutznach. Cette diversion sauva Pichegru d'une entière destruction. Clerfayt croyant que toute l'armée de Sambre-et-Meuse débouchait, s'arrêta et envoya 10,000 hommes à son lieutenant. Il n'en fallut pas davantage pour replier Marceau, et Clerfayt, tenu jusque-là en suspens, reprit ses opérations contre l'armée de Rhin-et-Moselle; mais il s'était affaibli; mais on avait gagné quelques jours et les Français se retirèrent en bon ordre à Kaiserslautern et sur le Speyerbach, puis sur la Queich. Satisfait de les avoir refoulés dans les anciennes positions, Clerfayt suspendit sa poursuite et attendit l'issue du siège de Manheim que Wurmser poussa vigoureusement. Montaigu, qui défendait la place, ne la rendit, malgré le feu terrible qu'elle essuya, qu'après avoir épuisé ses munitions; il capitula le 22 et la garnison fut faite prisonnière.

Aussitôt Wurmser passa le Rhin et se chargea de contenir Pichegru, tandis que Clerfayt, retournant sur ses pas, se porta contre l'armée de Sambre-et-Meuse, que Jourdan conduisait au secours de Manheim.

Marceau, vers Kreutznach, et Hatry, de l'autre côté du Rhin, n'avaient point cessé de harceler les généraux autrichiens; mais le feld-maréchal ne s'était nullement troublé des manœuvres sur la rive droite

et, au moyen de renforts envoyés successivement, il avait maintenu ses lieutenans aux bords de la Nahe, lorsque de plus vives attaques sur cette rivière lui signalèrent l'approche de l'armée entière.

Long-temps retardé par des ordres contradictoires, par le mauvais état des chemins, par le désordre des charrois, Jourdan descendit avec 50,000 hommes des hauteurs qui forment au nord le bassin de la Nahe. Il laissait autour de Coblentz, à la garde du Rhin, Kleber (15,000) se liant, par la droite, au général en chef, et, par la gauche, à l'armée du nord, qu'on étendit jusqu'à Dusseldorf.

Marceau, à la tête de l'avant-garde, enleva Kirn et, poussant jusqu'à la Glan, occupa Meisenheim et Lautereck. Bientôt on s'aborda sur tous les points : les impériaux furent repliés dans Bingen; et Kreutznach, pris et repris trois fois, tomba au pouvoir des Français.

Dans ce moment, Clerfayt se déploya par sa gauche; il espérait surprendre Jourdan, le déborder à droite et l'acculer dans l'angle formé par le Rhin et la Moselle, pendant qu'à Coblentz, le prince de Wurtemberg menaçait vivement Kleber. Tombant brusquement sur Marceau, il le déposta des rives de la Glan et le refoula dans Kirn, dont il s'empara. L'armée française, prise entre la Nahe et des montagnes que la saison rendait d'un accès difficile, était gravement compromise. Le général en chef se hâta de rétrograder et d'éviter la bataille dans une position aussi désavantageuse; puis, voyant que l'ennemi appuyait toujours à gauche et cherchait à rompre ses communications par Frauenbach, il jeta ses réserves au-delà de la Moselle et renforça Marceau. Celui-ci, déposté de Morbach, avait battu en retraite jusqu'à Monzügen il reprit sur-le-champ l'offensive, défit l'avant-garde de Clerfayt, à Spitzhausen et Sulzbach, et poussa de nouveau jusqu'à la Nahe.

L'hiver devenait rigoureux, de part et d'autre on aspirait à quelques momens de repos : une trêve mit fin à ces combats. Les impériaux avaient reconquis l'espace entre la Nahe et le Speyerbach; mais cet avantage était plus que compensé par la possession de Dusseldorf, qui permettait à l'armée de Sambre-et-Meuse de se transporter au-delà du Rhin.

V.

OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE D'ITALIE.

Bataille de Loano (23, 24 novembre). — Récapitulation.

L'armée d'Italie termina plus glorieusement la campagne: elle s'était maintenue avec succès dans le camp de Borghetto, et les Austro-Sardes, ayant ajourné, à l'année suivante, tous les projets d'attaque, avaient pris leurs quartiers d'hiver. Couverts par les redoutes dont ils s'étaient emparés et par une double ligne de retranchemens élevés de Roccabarbena à Loano, et de Bardinetto à Finale, les impériaux se liaient par leur droite au camp de Ceva, où l'armée piémontaise s'était renfermée. Approvisionnés par Gênes et les riches cités du Piémont, ils attendaient, au sein de l'abondance, le retour du printemps, tandis que les Français, entassés dans un pays sterile et épuisé, étaient en proie au plus affreux dénûment. On regardait de part et d'autre les hostilités comme suspendues, lorsque la division Augereau arriva des Pyrénées orientales. A ce moment, Kellermann, renvoyé à l'armée des Alpes, fut remplacé par Scherer, qui venait de conquérir la paix en Catalogne. Les généraux victorieux s'indignèrent à l'idée de passer l'hiver dans une situation aussi déplorable, et l'on résolut de livrer bataille pour renouer les communications avec Gênes.

L'occasion était belle : les officiers allemands étaient allés, pour la plupart, dans les villes voisines chercher un refuge contre l'ennui de la saison, et l'on pouvait compter sur les chances ordinaires d'une attaque inopinée.

Loano et Finale sont situés au fond de bassins étroits, fermés à leur sommité par les redoutes de Roccabarbena, Bardinetto et Melogno. La possession de ces postes fortifiés était donc décisive, car de là, on mena-

AUGEREAU (Pierre-François-Charles),

Né à Paris, en 1757. — Général de division à l'armée des Pyrénées-Orientales, — A l'armée d'Italie. — Général en chef de l'armée de réserve en 1799. — Maréchal de France. — Mort en 1816.

Bataille de Loano (le 24 novembre 1795).



çait à revers les troupes cantonnées sur le littoral, et l'on pouvait troubler leur retraite. C'était, au reste, ainsi que les coalisés avaient opéré au mois de juin; mais, de leur part, cette manœuvre avait été facile: maîtres du revers septentrional, ils avaient pu porter où bon leur semblait l'attaque et ouvrir le feu partout à-la-fois; ici, le point de départ était forcément la première redoute, et celle-là enlevée, il fallait partout réussir.

Scherer forma trois colonnes qui s'ébranlèrent en même temps. Serurier descendit du mont San-Bernardo, dans la vallée du Tanaro, et tint en échec l'armée sarde. Augereau déboucha sur Loano, et son principal soin fut de contenir l'ardeur de ses troupes, de peur de trop précipiter la retraite des impériaux.

Cependant Massena courut à l'assaut des redoutes. Né dans le comté de Nice, il y combattait depuis le commencement de la guerre; tous les sentiers, toutes les gorges de ces montagues lui étaient connus, et nul ne possédait mieux que lui l'art d'entraîner les soldats. Il gravit les escarpemens de Roccabarbena, culbute tout ce qu'il rencontre, et désormais affermi sur le sommet de la chaîne il marche à Bardinetto; cette position tombe et, à la fin du jour, le drapeau français apparaît sur les retranchemens de Melogno.

Le lendemain, on s'aborda sur tous les points; Serurier repoussa vigoureusement les attaques de Colli. Massena s'empara des hauteurs jusqu'à San-Giacomo, et Augereau, libre enfin de se livrer à tout son élan, mit la gauche des impériaux dans le plus grand désordre. Elle se débanda et, trouvant les issues fermées, elle ne s'échappa, bien affaiblie, qu'à la faveur d'un orage de neige qui força les Français de s'arrêter. 5000 prisonniers, 3 à 4000 morts, 40 canons, la libre communication avec Gênes furent le prix de cette belle victoire, qui préluda si heureusement à la campagne de 1796.

A l'intérieur, la Convention avait décrété la nouvelle constitution de la république; mais effrayée de la réaction qu'elle avait eu à combattre, elle s'était ménagé une grande part dans la direction des affaires, au moyen d'une mesure transitoire qui souleva de violentes oppositions: on prit les armes (13 vendémiaire, 5 octobre), et, victorieuse dans cette dernière lutte, elle fit place à un pouvoir exécutif, composé de cinq directeurs, et à un corps législatif divisé en deux conseils.

Ce gouvernement, entré en fonctions sous l'influence d'une crise où la révolution avait été mise en péril, apporta dans ses débuts l'esprit d'unité et l'énergie que la chute du comité de salut public avait affaiblis. Il ne négligea rien, pendant l'hiver, pour préparer une campagne décisive.

Avant d'entrer dans le récit d'évènemens d'un autre ordre, il est bon de jeter un regard en arrière pour récapituler les phases des campagnes qui préservèrent le territoire et livrèrent à la république les avenues de l'Allemagne et de l'Italie.

En premier lieu, le gouvernement français, beaucoup trop préoccupé du projet de faire une guerre de principes, essaya, par un appel à la liberté, de soulever contre l'Autriche les provinces des Pays-Bas. On échoua dès la frontière. Militairement, l'expédition était mal conçue : faire irruption en Belgique, par Courtray, Valenciennes et Givet, c'était s'imposer la condition de ne point essuyer d'échec. On devait en effet présumer que la retraite de l'une des colonnes arrêterait les deux autres, et, avec des troupes novices, indisciplinées, il n'était guère possible d'être partout victorieux. Il fallait, alors plus que jamais, opérer en masse par la concentration des armées du nord et des Ardennes; 60,000 hommes, s'appuyant aux places de Maubeuge, Philippeville et Givet, pouvaient courir les chances d'une bataille dont le succès eût été décisif et dont la perte n'eût rien compromis.

A cette entrée en campagne, si insignifiante, succéda l'invasion de la Champagne : c'était aussi, dans le sens opposé, une guerre de principes. Les frères de Louis XVI, la noblesse émigrée marchaient avec l'armée prussienne, et le fameux manifeste du duc de Brunswick, mélange singulier de promesses et de menaces, faisait un appel à la fidélité du peuple français, dans le but de mettre un terme à l'anarchie, d'arrêter les attaques portées au trône et à l'autel, de rétablir le pouvoir légal.

« Convaincu, disait le généralissime de la coalition, que la partie « saine de la nation française abhorre les excès d'une faction qui la sub« jugue, et que le plus grand nombre des habitans attend avec impa« tience le moment du secours pour se soulever ouvertement contre les « entreprises de leurs oppresseurs; je déclare :

« Que les cours alliées n'ont d'autre but que le bonheur de la France.

« Que les gardes nationaux qui auront combattu contre les troupes des « cours alliées et qui seront pris les armes à la main seront traités en « ennemis et punis comme rebelles à leur roi et comme perturbateurs du « repos public.

« Que les habitans des villes, bourgs et villages qui oseraient se dé« fendre et tirer sur elles, soit en rase campagne, soit par les ouvertures « de leurs maisons, seront punis sur-le-champ, suivant la rigueur du « droit de la guerre, et leurs maisons démolies et brûlées.

« Que si le château des Tuileries est forcé ou insulté; que s'il est fait « la moindre violence, le moindre outrage à LL. MM. le roi, la reine et à la « famille royale; s'il n'est pourvu immédiatement à leur sûreté, à leur

« liberté, les souverains coalisés en tireront une vengeance exemplaire « et à jamais mémorable, en livrant Paris à une exécution militaire et à « une subversion totale, et les révoltés, coupables d'attentats, aux sup- « plices qu'ils auront mérités. »

Brunswick ne réussit pas mieux en France que Rochambeau et Lafayette en Belgique. Il disposa cependant son armée de manière à agir sur les populations, en cherchant à pénétrer en pointe jusqu'au cœur du pays; mais l'attitude du peuple l'arrêta, et son odieux manifeste fit naître, à divers degrés, des protestations d'une énergie inattendue. La première ville de Lorraine, dont ses troupes prirent possession, *Sierck*, dont le nom mérite d'être recueilli par l'histoire, les reçut à coups de fusil, se livrant volontairement aux vengeances qu'il annonçait. Et Paris! Paris menacé d'une entière destruction prit d'assaut les Tuileries, enchaîna la famille royale et lança ses nombreux bataillons vers la frontière. Ces évènemens, la résistance de quelques places fortes, les habiles manœuvres de Dumouriez, firent succéder à trop de jactance une grande circonspection. Le généralissime des coalisés, après les premiers pas, se montra, sur toutes choses, animé du desir de ne point engager sérieusement son armée. La Prusse, puissance nouvelle, récemment agrandie aux dépens de la Pologne et de l'Autriche, qui ne lui avait point encore pardonné ses empiètemens, ne pouvait sans compromettre son existence, risquer son plus solide appui. Elle avait consenti à se déployer pour une promenade militaire; elle recula lorsqu'on se fut convaincu qu'il s'agissait d'une guerre acharnée. Elle s'empressa de passer sur les derrières, pour laisser l'Empereur au premier rang. Celui-ci n'était pas en force sur le champ de bataille. Dumouriez, que des conventions secrètes empêchaient de poursuivre Brunswick, se portant contre les troupes impériales avec toute son armée, les poussa jusqu'au Rhin et leur enleva la Belgique. Mais ses succès, plus éclatans que solides ne tardèrent pas être cruellement expiés. Lorsque la coalition, d'abord surprise, eut rassemblé toutes ses ressources, elle força bientôt les Français, un moment vainqueurs, à défendre leurs frontières. Cette fois le système d'invasion fut totalement changé: le cabinet aulique avait pris la direction des armées combinées; à sa lenteur méthodique se joignaient des prétentions, non abandonnées, sur les provinces qu'on allait entamer; et, autant pour former une base militaire, que pour se ménager, à la paix, des indemnités de territoire, on résolut de s'avancer pas à pas en faisant tomber les forteresses.

Cette guerre de siéges, si longue, si meurtrière, remplit au nord les campagnes de 93, 94, et 95. Pendant ces trois années, il n'est pas une action qui ne se rapporte à la conquête ou à la délivrance d'une place forte.

Les combats de Quiévrain, de Raismes et d'Arlon (93) furent livrés pour dégager Mayence et Condé. La bataille de Hondscoote rompit les lignes de siège de Dunkerque. Les affaires de Menin, celles de la forêt de Mormal eurent pour but le salut du Quesnoy; enfin la bataille de Wattignies et les marches brillantes de Hoche, dans les défilés des Vosges, délivrèrent Maubeuge et Landau.

Les premières opérations de 1794 se rattachent au siége de Landrecies. Les deux rencontres de Moescron, les batailles de Turcoing, Pont-à-Chin et Hooglède à ceux de Menin et d'Ypres. Les combats de Grandreng, et la bataille de Fleurus, au siége de Charleroy; les batailles de Sprimont et d'Aldenhoven à celui de Maëstricht. Enfin, les opérations de 1795 roulent entièrement sur les siéges de Luxembourg, Mayence et Manheim.

Ainsi en quatre campagnes : d'abord des tentatives réciproques d'invasion fondées, de part et d'autre, sur l'espoir de séparer les habitans des armées; puis un long combat corps à corps durant lequel on se prit à guerroyer partout à-la-fois.

On ne pouvait rien imaginer de plus propre à affaiblir les liens de la coalition et, en même temps, à former les armées françaises. De profondes mésintelligences éclatèrent entre les généraux prussiens et impériaux, Les premiers saisirent tous les prétextes pour ne point agir et enfin pour traiter de la paix.

Les armées républicaines, composées d'abord des anciens cadres et des premiers bataillons de volontaires, furent recrutées au commencement de 1793, par la levée de 300,000 hommes et, à la fin de la même année, au moyen d'une réquisition permanente. Indépendamment de la population de l'Ouest qui fut long-temps sur pied, et sans compter les dépôts, les garnisons, les hôpitaux, on entretint en campagne jusqu'à 500,000 combattans. Les effets de campement manquaient pour abriter de telles masses, elles s'accoutumèrent à bivouaquer en plein air. L'absence du numéraire, l'irrégularité des approvisionnemens, les endurcirent à toutes les privations, et elles acquirent une force et une mobilité qui ne tenaient compte ni des distances, ni des saisons, ni des obstacles naturels.

Les conquérans de la Hollande s'avancèrent sur la glace par un froid d'une intensité inaccoutumée. A peine vêtus, chaussés de sabots ou de tresses de paille, ils traversèrent des villes où depuis trois siècles s'accumulaient les richesses des deux mondes, sans songer à enfreindre les lois d'une sévère discipline. On vit avec admiration dix bataillons, demi nus, entrer fièrement dans Amsterdam, musique en tête, drapeaux déployés, mettre leurs armes en faisceaux et bivouaquer sur la neige en jetant un

regard d'indifférence sur les hôtels opulens dont ils étaient entourés. Dans le même temps, les divisions cantonnées autour de Luxembourg et Mayence bravaient les rigueurs de la saison, renfermées dans des huttes de terre où l'abondance ne les dédommageait pas de leur sublime dévoûment. Quelques mois après, la veille de la victoire de Loano, un bâtiment de cabotage, échapp aux croisières anglaises, débarqua inopinément 24,000 paires de souliers; c'était un luxe nouveau, on se hâta de les distribuer pendant les apprêts de la bataille, au milieu des rires universels et d'un feu roulant de saillies.

Les officiers recevaient leur solde en assignats; elle suffisait à peine à leurs premiers besoins. Mais quatre ans d'une lutte mêlée de tant d'alternatives les avaient entretenus dans un état d'exaltation qui les mettait au-dessus des habitudes matérielles de la vie. On n'était enivré que d'une seule pensée: le salut et la gloire de la patrie. Nous avons encore parmi nous les débris de cette génération à jamais glorieuse; qu'ils disent si, plus tard entourés d'honneurs, comblés des jouissances de la fortune et du pouvoir, ils ont éprouvé des émotions qui aient effacé celles de leurs premières campagnes, alors que l'on se disputait les redoutes du camp de Maubenge et les lignes de Weissembourg; alors que l'on franchissait victorieux la Sambre ou la Meuse; alors que quatre armées triomphantes imprimaient leurs pas sur le rivage du Rhin en s'écriant: « voilà le prix de notre sang, voilà la frontière de la France! »

Avec de tels hommes, on pouvait marcher à la conquête du monde; mais le Directoire se méfiait de l'influence militaire; et, tout en donnant une organisation vigoureuse aux armées destinées à opérer contre l'Autriche, il craignit d'élever à une trop grande puissance l'un des généraux, et il divisa malheureusement le commandement. La précaution tourna contre lui-même; le cours des évènemens fit tomber sur une seule armée tout le poids de la campagne, et son général en recueillit la gloire et le fruit.

CAMPAGNE DE 1796.

I.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Plan de campagne.—État des forces opposées.—Vendée.—Marche de l'armée d'Italie (3 avril).—Combat de Montelegino (11).—Bataille de Montenotte (12).—Combat de Cossaria (13).—Bataille de Millesimo (14).—Combats de Dego (15).—De Ceva (16).—De Saint-Michel (20).—Bataille de Mondovi (22).—Passage du Pô (7 mai).—Combat de Fombio et Codegno (8).—Bataille de Lodi (10).—Entrée à Milan (17).—Combat de Borghetto (30).—Investissement de Mantoue (3 et 4 juin).

Carnot, entré au Directoire, fut chargé des opérations militaires, et fit arrêter, comme base du plan de la campagne de 1796, que les armées s'avanceraient en Allemagne en se bornant à masquer les places fortes et tendraient à un même but : la capitale ennemie. Cette grande idée fut viciée dans les détails de l'exécution, mais elle n'en est pas moins un titre de gloire pour le génie qui l'a conçue. Les circonstances qui en atténuèrent les résultats ne tiennent pas d'ailleurs à lui seul. On avait voulu diviser le commandement; on avait donc deux armées, et l'on était induit naturellement à assigner à chacune un théâtre d'opérations. On ordonna à l'armée de Sambre-et-Meuse de manœuvrer sur le Mein, et à l'armée de Rhin-et-Moselle de se porter vers le Danube. La configuration du terrain (voir l'*Introduction*), rend cette disposition mauvaise dans tous les temps; on la rendit périlleuse en prescrivant aux généraux de s'attacher à déborder l'ennemi.

On étendait ainsi sur une grande échelle le système qu'on avait appliqué dans maints combats et auquel on attribuait les succès obtenus contre Cobourg en 1794. Mais en l'exagérant on le détruisait. En effet il était fondé sur le principe qu'on devait opérer en masse contre des forces moindres; or deux armées distantes de plusieurs journées de marche ne pouvaient se prêter un secours mutuel. Chacune d'elles pesait, sans doute, d'un poids incommode sur les extrémités de l'ennemi; mais, en même temps qu'on se mettait dans l'impossibilité de se concentrer, on l'obligeait à le faire, on le contraignait à tenter de se dégager par quelque mouvement hardi. Ce fut aussi ce qui arriva; on perdit l'Allemagne, et la campagne eût été encore insignifiante sans les prodiges de l'armée d'Italie dont le général en chef pratiqua, avec une habileté jusqu'alors inconnue, l'art, à peine entrevu par Carnot, de faire mouvoir une armée comme un bataillon, de la grouper, de l'étendre et de la transporter tout entière sur un point donné.

Bonaparte, disgrâcié par les réactionnaires de 1795 et rentré en faveur à la suite de la journée du 13 vendémiaire, où il s'était placé à la tête des forces de la Convention, obtint le commandement de cette armée d'Italie à laquelle, deux ans auparavant, il avait indiqué déjà le chemin de la victoire.

Déduction faite des garnisons de la Provence (20,000), des dépôts et des malades, son effectif n'excédait pas 44,400 combattans; la cavalerie, les équipages étaient dans le plus mauvais état, on comptait à peine 3000 chevaux et 30 bouches à feu.

La république entretenait en outre 5 armées: celle des Alpes, commandée par Kellermann (15 à 20,000) postée au sommet des monts depuis le petit Saint-Bernard jusqu'à l'Argentière.

En Alsace, l'armée de Rhin-et-Moselle où Moreau avait remplacé Pichegru (71,000 d'infanterie, 6500 de cavalerie, total 77,500).

De la Nahe à Dusseldorf, l'armée de Sambre-et-Meuse toujours sous Jourdan (65,000 d'infanterie, 11,000 de cavalerie, total 76,000).

En Hollande, l'armée du Nord ou armée d'observation (40 à 50,000) sous les ordres de Beurnonville, et enfin l'armée de l'Ouest (100,000) sous Hoche.

L'Autriche opposait à Bonaparte : 1° l'armée impériale commandée par Beaulieu (35,000 combattans); 2° l'armée sarde sous Colli (25,000).

A Kellermann : une seconde armée sarde commandée par le duc d'Aoste (15 à 20,000).

A Moreau : Wurmser et l'armée du Haut-Rhin (83,000 : 61,000 d'infanterie, 22,000 cavalerie).

Et à Jourdan : l'archiduc Charles, à la tête de l'armée du Haut-Rhin

(71,000 d'infanterie, 22,700 cavalerie, total 93,700, y compris les garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein).

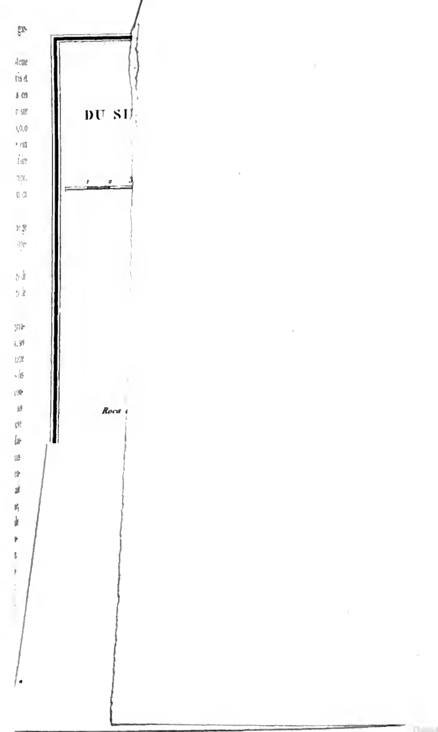
L'armée de l'Ouest continua avec le succès le plus décisif son système de pacification. Charette et Stofflet séparés l'un de l'autre furent pris et livrés aux conseils de guerre. Si l'histoire ne peut recueillir dans ces mouvemens qu'un petit nombre de faits d'armes, elle doit insister sur l'importance d'une diversion qui tint éloignés de la frontière 100,000 hommes de troupes aguerries, des généraux habiles et celui d'entre eux qui, peut-être, eût balancé la fortune de Bonaparte. Il est facile de se faire une idée de l'influence qu'eût produite, sur les destinées de l'Europe, l'intervention de Hoche et de sa belle armée aux bords du Rhin ou en Italie.

Bonaparte arriva au quartier-général de Nice le 27 mars; la neige obstruait encore les passages des Alpes et il avait hâte d'entrer en opérations avant que la saison eût agrandi le champ de bataille.

8000 hommes restèrent à la garde des places et des cols du comté de Nice, le reste de l'armée (33,000) fila par le flanc droit sur la route de la Corniche et s'étendit jusqu'aux portes de Gênes.

Cette poignée de braves était merveilleusement disposée pour de grandes choses. Le général en chef, malgré sa jeunesse, ses formes grêles, ses manières réservées, avait été bien accueilli. Les soldats, aguerris par quatre campagnes, par des combats héroïques dans les gorges et sur les cimes des Alpes et des Pyrénées, dans leur bonne humeur, lui avaient conféré leur propre grade en lui promettant de l'avancement. Sous ses ordres, quatre généraux d'un courage, d'une habileté à toute épreuve commandaient quatre divisions d'infanterie. C'étaient Augereau et Massena égaux en impétuosité; c'étaient Laharpe et Serurier plus méthodiques et non moins renommés. La cavalerie était conduite par Kilmaine et Stengel signalés par leurs campagnes dans le nord. Le chef d'état-major était Berthier, doué de sang-froid, travailleur infatigable, exact et méthodique, d'une prodigieuse mémoire: il réunissait au plus haut point ces qualités de son emploi. Dans les rangs inférieurs se trouvait une pépinière d'illustrations nouvelles: Lannes, Joubert, Murat, Bessières, Suchet, Victor. Enfin pour qu'aucune gloire ne manquât à cette brillante armée, plusieurs de ses demi-brigades, la 32ᵉ, la 18ᵉ, la 4ᵉ devaient se faire un nom dont la célébrité rivalise avec celle des plus célèbres guerriers.

Après la bataille de Loano, les coalisés, chassés de la crête et du versant maritime, s'étaient répandus sur le revers septentrional, en couvrant à-la-fois les avenues du Piémont et de la Lombardie. C'est là que Napoléon courait les atteindre non plus en se répandant par détachemens tout le long de la chaîne, mais en se jetant tout entier entre Colli et Beaulieu



onts

ıvait
naro
a en
n du
Ceva
lrie;
lon-
Sas-
suit
du
ıient
etite
ent,
eau-

ppo-
étrer
dé-

em-
rier,
loya
etint
r de
nma
i en

iaux
anée
côte
par
nes,
, et
sur
ıi de
nau-

aux
plus

(71,
niso
L
de p
livr
mot
l'im
hon
qui,
une
l'int
Itali
B
obst
ratio
8
Nice
la C
C
des
mar
cam
Alp
féré
ord
com
sen
et n
gel
Ber
d'u
son
trat
Enf
sieu
non
A
sant
à-la
léon
le l

par une seule ouverture, par celle que forme l'affaissement des monts vers les sources de la Bormida.

Du côté du nord les pentes sont moins rapides que celles où l'on avait jusqu'alors combattu. Leur largeur est d'environ douze lieues. Le Tanaro et ses affluens; la Cursaglia, le Belbo, la grande et la petite Bormida en descendent, et diverses communications, entre le littoral et le bassin du Pô, les traversent : d'abord la route d'Oneille à Turin par Ormea, Ceva et Coni; puis celle de Savone à Milan par Dego, Acqui et Alexandrie; ensuite le débouché de la Bocchetta; enfin un chemin transversal, longeant les sommités et conduisant de Turin à Gênes par Millesimo, Sassello et Voltri, avec 'embranchement sur Savone par Carcare. Il suit de là que Savone est un point de départ commun pour les capitales du Piémont et de la Lombardie. Les impériaux couvrant Milan étaient cantonnés de Gênes à Alexandrie, la droite appuyée à Dego sur la petite Bormida, et les Piémontais couvrant Turin, campés à Ceva, occupaient, par leur gauche, Millesimo sur la grande Bormida, se liant avec Beaulieu par la brigade Provera postée sur les hauteurs de Cossaria.

Il fallait donc, pour opérer la séparation entre les deux armées opposées et menacer à-la-fois les deux capitales, se réunir à Savone; pénétrer à Carcare, jonction des deux chemins de Dego et de Millesimo, et déblayer le terrain accidenté qui se trouve entre les deux Bormida.

Tel était le plan de Bonaparte; mais, en se concentrant, il voulut empêcher l'ennemi de faire ce qu'il faisait lui-même. Dans ce but, Serurier, au lieu de suivre le mouvement indiqué au reste de l'armée, se déploya à Garessio, comme s'il eût cherché à forcer la route de Turin et retint Colli dans le camp de Ceva; puis tandis que l'on faisait halte autour de Savone, Laharpe poussa sa brigade de droite jusqu'à Voltri et somma les Génois de livrer le passage de la Bochetta et le fort de Gavi qui en ferme l'entrée.

Au moment même où les manœuvres s'exécutaient, les impériaux s'ébranlaient aussi pour prendre l'offensive; ils voulaient, comme l'année précédente, envelopper la droite, la replier par son extrémité sur la côte et couper sa retraite en tombant, du sommet des monts, sur Savone par où ils supposaient qu'elle se liait au centre. Formés en deux colonnes, ils s'avançaient : Beaulieu par la Bochetta pour déboucher de Gênes, et d'Argenteau par Sassello pour descendre par le col de Montenotte sur Savone. Colli resta immobile et l'on se proposait de pivoter sur lui de manière à se remettre en ligne, la droite à Ceva, le centre sur les hauteurs, la gauche à Loano.

Ces dispositions assurèrent le succès de Bonaparte. Les deux généraux autrichiens, en mettant entre eux la masse des Apennins, n'étaient plus

à portée de s'envoyer des renforts; ils livraient donc la colonne du centre, forte seulement de 18,000 hommes, aux coups de l'armée française entière.

Les deux villages de Montenotte sont situés: l'un sur la crête, l'autre dans un pli du revers intérieur de la montagne; au sortir du premier on trouve un col, à peine voiturable, qui descend jusqu'à la côte en passant par Montelegino. Le colonel Rampon à la tête de 1200 hommes était chargé de couvrir cette communication, et ses tirailleurs s'étaient postés dans toute la longueur de la gorge; le 11 avril vers le milieu du jour, ils signalèrent la colonne impériale et, profitant de l'âpreté du terrain, ils ne mirent pas moins de deux heures à se replier sur leurs bataillons. Pendant ce temps, Rampon se jeta dans une ancienne redoute qui coupe la route, mit ses canons en batterie et fit jurer à sa troupe de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Bientôt l'avant-garde ennemie se forma pour monter à l'assaut, accueillie par les feux croisés de l'artillerie et de la mousqueterie, elle plie et se rompt; trois fois d'Argenteau la ramène à la charge; trois fois les républicains lui présentent un rempart de baïonnettes et la repoussent en lui faisant éprouver d'énormes pertes. La nuit survint, on remit le combat au lendemain.

Cependant la droite de Laharpe était, dès la veille, aux prises avec Beaulieu. Attaquée le 10, en avant de Voltri, elle s'y était maintenue; le 11 elle se replia en arrière du bourg et, pendant la nuit, elle rejoignit la division qui se rangea tout entière à droite et à gauche de la redoute si vaillamment conservée par Rampon.

Au jour, Beaulieu se présentant devant Voltri n'y trouva plus personne, et d'Argenteau fit, au milieu d'un brouillard épais, les apprêts d'une nouvelle attaque; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était lui-même entouré et réduit à la défensive.

Tandis qu'il achevait de descendre le revers de l'Apennin, tandis que Laharpe se concentrait à Montelegino, Augereau et Massena, cheminant en sens inverse, gravissaient les cols qui débouchent de Savone et se transportaient au sommet de la chaîne, le premier pour occuper Carcare et contenir, au besoin, Provera; le second pour envelopper Montenotte.

Après les premiers coups de feu les impériaux se hâtèrent d'évacuer le col où ils allaient être renfermés et de gagner les hauteurs dans le dessein de s'y affermir et de recevoir le choc; mais il n'était déjà plus temps. Laharpe, Rampon les poursuivirent et les abordèrent de front à Montenotte dans le même temps que Massena débordait leurs flancs et leurs derrières.

Bonaparte, placé sur une colline à droite de Carcare, surveillait tous les mouvemens. C'était sa première bataille, mais les mesures étaient si bien prises qu'il n'eut que les émotions de la victoire; Montenotte fut enlevé en un instant et l'ennemi, partout assailli, lâcha pied dans le plus grand désordre, abandonnant 1500 morts, 2500 prisonniers, 4 drapeaux et 5 canons.

A peine quelques bataillons réussirent-ils à opérer leur retraite sur Dego : Laharpe s'élança sur leurs pas, les autres divisions, le quartier-général et la cavalerie s'établirent dès le soir à Carcare.

Le lendemain, pendant que les débris de d'Argenteau, épars dans les gorges de l'Apennin, cherchaient à rentrer dans le camp de Dego; pendant que Beaulieu s'occupait de transporter sur le même point, par de longs détours, sa colonne engagée dans le défilé de Bochetta, Augereau se mit sous les armes pour enlever les hauteurs qui dominent les deux Bormida et rompre la communication entre l'armée sarde et les impériaux. Sa division, n'ayant pas encore donné, brûlait de se signaler à son tour. Elle tomba sur Provera avec une telle impétuosité que les gorges, par où l'on gagne Millesimo, furent occupées avant que l'ennemi eût pu se retirer. Le général autrichien chercha, dans le vieux château de Cossaria, un refuge où il renferma 2000 hommes.

C'était un point de ralliement pour les deux armées opposées, et l'on s'efforça de l'emporter d'assaut; mais Provera se maintint avec une rare vaillance et la journée finit sans qu'on pût l'entamer. Cependant Serurier tint en échec Colli, et Massena, flanqué à droite par Laharpe, se rapprocha de Dego.

Le 14, un engagement plus général acheva la séparation des deux armées coalisées. Sans s'arrêter davantage à Provera, Bonaparte ordonna de brusquer l'attaque sur tous les points pendant que la supériorité du nombre lui était encore acquise. Massena et Laharpe emportèrent, après une vive résistance, le camp de Dego et les hauteurs voisines. Augereau s'empara de Millesimo et contint, au-delà de la Bormida, la gauche de Colli. Les impériaux se replièrent sur Acqui; les Piémontais se concentrèrent dans le camp de Ceva. Provera, témoin des inutiles efforts qu'on avait faits pour le dégager, déposa les armes.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Millesimo, coûta aux ennemis 15 drapeaux, 30 canons et 6000 prisonniers.

Après quatre jours de marches, de combats continuels, l'armée victorieuse prenait enfin quelque repos; les avant-postes avaient vu les impériaux s'éloigner sans retour, par la route d'Alexandrie. On avait passé la nuit sans être inquiété, lorsqu'au jour on apprend au quartier-général que Dego vient d'être enlevé par une forte colonne de grenadiers autri-

chiens. C'étaient 6000 hommes du corps de Beaulieu que Wukassowich avait conduits de Voltri à Sassello, et qui, donnant tête baissée au milieu des divisions françaises, cherchaient à se frayer bravement une retraite. Bonaparte court à eux, les enveloppe, les renferme dans les retranchemens qu'ils ont surpris et commande l'assaut. Ils se défendent en désespérés : deux fois les bataillons français échouent, une troisième attaque décide de la victoire et la colonne impériale est presque anéantie.

Tant d'échecs avaient désorganisé Beaulieu. Bonaparte sans tenir compte des instructions du Directoire, qui lui prescrivaient de le poursuivre, se résolut à porter ses efforts contre les Piémontais.

Laharpe fut placé en observation à la rive gauche de la Bormida. Le reste de l'armée s'engagea dans les routes de Turin, et Serurier, devenant plus menaçant, déboucha sur la ville de Ceva dans le même temps que l'avant-garde d'Augereau parut sur les hauteurs d'où s'échappe le Belbo.

Colli, après une courte résistance, évacua le camp de Ceva et courut se reformer derrière la Corsaglia. Cependant l'armée, pour descendre dans la vallée du Tanaro, défilait sur Montezemolo et, pour la première fois, elle découvrait le riche bassin du Piémont, les rivières qui le traversent et les monts couverts de glace et de neige dont il est entouré. Les soldats s'arrêtaient saisis d'admiration pour contempler ce sublime spectacle. Le même aspect avait frappé les troupes carthaginoises, au sortir des défilés affreux où elles avaient essuyé tant de pertes. Bonaparte s'en souvint et montrant dans le lointain les sommités d'où la vallée du Pô leur était apparue; « Annibal, s'écria-t-il, a forcé les Alpes; nous, nous les avons tournées ». Rapprochement heureux qui devait révéler aux esprits les moins attentifs toute la portée de son génie.

On passa le Tanaro en débordant Colli; il se replia dans Mondovi et se hâta d'élever quelques redoutes. Serurier, marchant à l'avant-garde, essuya au pont Saint-Michel sur la Corsaglia un léger échec dont il se vengea noblement deux jours après.

L'armée sarde avait fait ses dispositions pour recevoir, à Mondovi, la bataille qui devait sauver ou livrer la capitale; on l'aborda en trois colonnes : Serurier décida brusquement la victoire en s'emparant de la redoute principale. L'ennemi perdit 3000 morts, 1500 prisonniers, 10 drapeaux, 8 canons et d'immenses magasins.

Il se retira sur la Stura; on arrivait en plaine, et la communication avec Beaulieu pouvait se rétablir. Napoléon n'en donna point le temps. En faisant occuper Cherasco il força Colli de se mettre à couvert au-delà du Pô et de prendre position à Carignan.

On était aux portes de Turin; la cour de Sardaigne, épouvantée de

l'audace de ce jeune général dont les coups avaient l'éclat et la rapidité de la foudre, entra en négociation, et l'on signa, dans Cherascho, un armistice, bientôt suivi de la paix, qui livra à l'armée française entre autres places fortes, Coni, le château de Ceva, Tortone, Alexandrie et Valence. En 18 jours on avait remporté six victoires, fait 11,000 prisonniers, pris 21 drapeaux, 55 canons, plusieurs forteresses. On avait ouvert à Kellermann le passage des Alpes, on avait détaché de la coalition le roi de Sardaigne. Enfin Beaulieu, après un mouvement trop tardif en faveur de Colli, s'était replié au-delà du Pô. Jamais tant de hauts faits si promptement accomplis n'avaient signalé les armes françaises. La législature décréta cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie.

Elle devait se surpasser encore. Bonaparte, affermi sur sa gauche, courut aux impériaux. Le soin qu'il avait pris d'exiger la remise de Valence et d'y réunir des moyens de passage; la concentration de ses divisions à portée de cette ville, donnèrent le change au général ennemi qui s'attendit à défendre de front, d'abord le Pô, puis le Tésin, barrière de la Lombardie. Il lui restait, y compris ses renforts, environ 35,000 hommes sous Lyptai, Roselmini, Sebottendorf, Wukassowich et Colli; il leur fit prendre position entre les deux rivières. Cependant Napoléon se porta d'une marche rapide à Plaisance où il entra sans difficulté. 900 grenadiers franchirent sur-le-champ le fleuve et rejetèrent au loin une patrouille de hussards qui observaient la rive gauche. Sous leur protection on commença l'établissement d'un pont de bateaux, et avant la fin du jour l'armée se mit à défiler. Laharpe était déjà rangé au-delà du Pô quand Lyptai (8000 hommes) vint se loger dans Fombio de manière à servir d'appui aux autres divisions qui accouraient à marches forcées. On se hâta de l'attaquer avant que l'arrivée de ses collègues obligeât d'engager une affaire générale; on le culbuta, on lui enleva 2500 prisonniers, son artillerie, et l'on pousuivit ses débris jusqu'à Pizzighitone. A la nuit, en le cherchant, l'avant-garde du centre de Beaulieu se heurta dans Codogno contre la division victorieuse. Après quelques décharges, qui coûtèrent la vie au brave général Laharpe, l'ennemi informé du désastre de la soirée plia pour se porter au pas de course au-delà du pont de Lodi. Le lendemain au jour, Bonaparte s'élança à sa poursuite; il espérait couvrir l'Adda et faire déposer les armes aux troupes en marche entre cette rivière et le Tésin. On atteignit près de Lodi l'arrière-garde, on la mit en désordre, on entra pêle-mêle avec elle dans la ville, mais elle rallia de l'autre côté du pont le corps de bataille. Là 16,000 hommes et 20 canons étaient prêts à recevoir le choc. Une batterie enfilait le pont, soutenue à droite et à gauche par de l'infanterie qui avait crénelé les maisons voisines.

Il était jusque-là sans exemple qu'on eût enlevé d'emblée le passage d'une rivière aussi puissamment défendu; mais l'élan était donné et Bonaparte n'hésita pas à en profiter pour frapper de stupeur l'ennemi, déjà déconcerté par la hardiesse de ses manœuvres, pour lui ôter toute confiance dans les lignes de défense dont il pouvait être encore tenté de s'appuyer.

La cavalerie courut à une demi-lieue au-dessus de la ville chercher un gué praticable, l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite, et les grenadiers de Massena (6000) se formèrent en colonne serrée couverts par le vieux rempart, la tête à gauche de la porte qui débouche sur le pont. Ces dispositions achevées, la canonnade s'ouvrit et l'infanterie ennemie ne tarda pas à faire quelques pas en arrière pour se mettre à l'abri des boulets; bientôt le feu des batteries se ralentit et la cavalerie française se déployant sur sa droite, elle se retourna en partie contre une attaque de flanc; à ce moment les grenadiers, jusque-là masqués par le rempart de Lodi, débouchent au pas de course et s'élancent sur le pont; une grêle de mitraille les accueille; mais ils hésitent à peine un instant, une irrésistible impulsion les entraîne; ils atteignent l'autre rive, tuent les canonniers, s'emparent de leurs pièces et rompent la ligne des impériaux qui fuient sur tous les points et perdent, avec leur matériel, 2500 prisonniers. Après le combat, les soldats, selon leur promesse, proclamèrent *caporal* le chef qui les avait si habilement commandés.

Cependant la droite de Beaulieu avait passé l'Adda à Cassano; elle rallia dans Brescia les débris du centre, et le général en chef les conduisit au-delà du Mincio.

L'armée française occupa Pizzighitone, Crémone, Lodi, Cassano; elle investit le château de Milan, et Bonaparte fit, dans cette capitale, une entrée triomphante.

En dix jours on avait conquis la Lombardie. L'Italie entière, profondément émue, semblait appelée à de nouvelles destinées. Cette belle contrée où, depuis plusieurs siècles, l'intelligence lutte vainement contre la force, était en droit d'attendre de la révolution française le signal de son affranchissement. Mais le vieux mot d'ordre des Guelfes : *chassons les Barbares,* ne trouvait plus d'écho parmi les souverains qui dans les temps passés, l'avaient inscrit les premiers sur leurs drapeaux. Gênes, Parme, Modène, étaient sans influence politique. Florence s'était façonnée à la domination d'un prince allemand; les cours de Naples, Rome et Turin; l'aristocratie de Venise, avaient placé leur puissance caduque sous l'abri des baïonnettes autrichiennes. La Péninsule offrait partout l'affligeant spectacle de princes abjurant tout esprit de nationalité et le com-

primant chez leurs peuples à l'égal des maximes anti-sociales. Ces sentimens patriotiques firent explosion lors de l'entrée à Milan des vainqueurs de Beaulieu; on les accueillit en libérateurs, on se livra sans contrainte aux démonstrations de l'enthousiasme et, de toutes les provinces, on vint demander au général en chef la liberté de la patrie. Sans rien promettre il donna à ces dispositions assez d'encouragement pour s'en faire un moyen de guerre. Il organisa dans le Milanais les gardes nationales et, après avoir donné à l'esprit public l'élan convenable pour appuyer ses opérations, il fit ses apprêts pour marcher vers le Mincio. Il allait partir lorsqu'il reçut du Directoire l'ordre de se porter sur l'Italie centrale, à la tête de 20,000 hommes et de faire place à l'armée des Alpes, que l'on chargeait d'assiéger Mantoue. Le desir de châtier Rome et Naples, et peut-être de diviser le commandement, entraînait encore dans la faute qui avait toujours fait perdre aux Français leurs conquêtes au-delà des monts. S'engager au fond de la Péninsule, à moins d'avoir fermé sans retour les débouchés des provinces impériales, c'est se porter en avant sans base ni retraite, c'est s'aventurer dans une de ces expéditions folles que l'on doit chèrement payer.

Bonaparte se refusa aux injonctions du Directoire; il soutint qu'une division, détachée sur la rive droite du Pô, suffisait à tenir en échec Rome et Naples; que le reste de l'armée, formée sur l'Adige, à la jonction des routes du Tyrol et de la Carniole, battrait les forces autrichiennes et donnerait le temps de s'affermir en Italie. A ces représentations il joignit l'offre de sa démission, puis, sans attendre la réponse, il courut à de nouvelles victoires.

Beaulieu, flanqué par la forteresse de Mantoue et par la place vénitienne de Peschiera, dont il avait pris possession au mépris de la neutralité du sénat, couvrait les rives du Mincio. Après quelques démonstrations propres à lui dérober le véritable point d'attaque, la principale colonne française s'élança sur Borghetto que défendaient 4000 hommes: on les culbute; ils se retirent à Valeggio et font sauter une arche du pont; mais les vainqueurs se jettent dans la rivière; leur audace, le souvenir de Lodi suffisent à disperser l'ennemi, qui se replie sur les réserves à Villa-Franca. Napoléon ne les poursuit point, il a dirigé Augereau sur Castel-Nuovo en lui prescrivant d'occuper les défilés du Tyrol et de l'Adige; il attend pour continuer l'attaque, le développement de cette combinaison; mais l'effroi des impériaux la fait échouer, ils évacuent Villa-Franca et se mettent en sûreté au-delà du fleuve avant qu'Augereau ait achevé de se déployer.

Beaulieu jeta dans Mantoue une garnison de 15 à 20,000 hommes. Napoléon, laissant ses débris fuir dans le Tyrol, fit occuper, malgré les représen-

tations du sénat de Venise, Brescia, Peschiera, Verone et Legnago. Maître enfin de la ligne de l'Adige, il se disposa à démontrer avec quelle sagacité il avait saisi le nœud de la campagne. Augereau passa le Pô à Borgoforte, poussa ses colonnes sur Livourne et Ancône, et mit aux pieds du Directoire toute l'Italie; Serurier s'établit autour de Mantoue, le reste de l'armée prit sur l'Adige et le lac de Garda des positions défensives contre les forces que réunissait la cour de Vienne.

Une courte description est nécessaire à l'intelligence des évènemens qui vont suivre. Mantoue était le but des armées ennemies; Trente, le centre commun de leurs armemens; l'espace entre les deux villes le champ de bataille (1).

Mantoue est bâti au milieu d'une nappe d'eau formée par le Mincio qui, après avoir été resserré, au sortir du lac de Garda, par les dernières sommités des Alpes Tyroliennes, ralentit son cours en arrivant dans la plaine et s'étend en lacs et marécages. On pénètre dans la place par deux ponts, et trois digues, prolongemens des routes de Legnago, Vérone, Brescia, Cremone et Borgoforte. La plaine au nord n'a pas, dans sa plus grande largeur, plus de 8 à 10 lieues, elle se termine aux Alpes dont la pente de plus en plus ardue s'élève jusqu'aux sources des fleuves. On descend de Trente dans la plaine par trois chaussées voiturables. La plus directe débouchant sur Vérone longe la rive gauche de l'Adige par Roveredo et Dolce; elle a plusieurs embranchemens sur la rive droite. La plus divergente suit l'étroite vallée de la Brenta et se confond à Vicence avec la chaussée de la Carinthie, la troisième cotoie la rive gauche de la Chiesa pour aboutir à Brescia.

Les deux premières n'ont de communication que par un mauvais chemin de traverse, tout le reste est impraticable; elles sont, l'une et l'autre, coupées par l'Adige, courant rapide et profond, large d'environ 120 mètres, dont les ponts sont couverts par les remparts de Vérone, Legnago et Chiusa.

On passe de la première à la troisième au moyen des embranchemens de la chaussée du Tyrol, sur la rive droite de l'Adige. Celui qui traverse Riva, se réunissant à la route de Brescia, est intercepté comme elle par la Rocca-d'Anfo. Les autres, la Strada Postale et la Strada Imperiale rencontrent entre le lac et l'Adige des obstacles non moins sérieux : d'abord les escarpemens de la Corona que flanquent à droite Montemagnone, à gauche Montebaldo et qui forment, dans toute la largeur du massif, une vaste redoute carrée : puis un amphitéâtre d'où descendent le Tasso et plusieurs torrens dont cette petite rivière absorbe les

(1) Voir la deuxième carte.

eaux : puis enfin, le plateau de Rivoli s'élevant comme un bastion d'une demi-lieue de diamètre dans les contours du Tasso qui l'enveloppe avant de tomber dans l'Adige.

Les deux chaussées se croisent auprès de Rivoli : elles longent l'une l'Adige, l'autre la crête de Montemagnone, entièrement séparées par le revers à pic de cette colline. Avant leur jonction elles sont impraticables pour l'artillerie et la cavalerie; mais à partir du plateau, la première n'ayant plus d'issue aux bords du fleuve, monte par une rampe très raide; elles présentent, réunies, une communication voiturable.

Il résulte de cette disposition des localités, que les impériaux étaient dans la nécessité, soit d'engager leurs colonnes dans trois routes divergentes où elles ne pouvaient pas se flanquer mutuellement; soit de s'avancer en masse, sur un sol entrecoupé où l'on ne peut se déployer, où l'on marche séparé par des murailles naturelles aussi complètement que par de grandes distances.

Les divisions françaises, au contraire, postées à Legnago, Vérone, la Corona, Rivoli et Salo, avec leurs réserves sur le Mincio, étaient à portée de se prêter rapidement secours et de se concentrer. Il y a en effet de Legnago à Vérone 8 lieues; même distance de Vérone à la Corona ; six lieues de la Corona au Mincio : même distance du Mincio à la Chiesa. Les communications nombreuses qui traversent la plaine en tous sens donnaient la facilité de transporter partout le matériel et les approvisionnemens.

La garnison de Mantoue, commandée par Canto d'Irlès, essaya d'abord de tenir la campagne et de fortifier les têtes des digues qui conduisent dans la place; mais ce dessein échoua. Serurier enleva d'assaut le faubourg de Saint-Georges, Augereau chassa les Autrichiens du moulin de Cérèse et acheva de fermer les entrées par les marais; il ne resta plus aux assiégés de lien avec la terre ferme que du côté de la citadelle qui fut étroitement bloquée.

II.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Passage du Rhin.—Combat de Siegburg 1er juin).—D'Altenkirchen (4).—De Wetzlar (5).—D'Ukerath (19).—De Friedberg (13 juillet).—Occupation de Francfort (16).—Prise de Wurzbourg (4 août).—Combat de Forcheim (7).—De Sulzbach, Amberg et Wolffering (17 à 21).—De Neumarkt (22).—D'Amberg (24).—De Burg-Eberach (29).—Bataille de Wurtzbourg (3 septembre).—Retraite de Jourdan (4 à 9).—Combats de Giessen et Limbourg (16)—D'Altenkirchen (19).—Fin de la campagne, armistice.

Cependant Jourdan et Moreau, dont l'inaction excitait les plus vives réclamations de la part de Bonaparte, commencèrent à se mettre en mouvement. Le gros des forces impériales était resté entre la Nahe et le Speyerbach. Kienmayer et le prince de Wurtemberg, avec la droite de l'archiduc Charles, observaient les débouchés de Dusseldorf et de Coblentz, la gauche de Wurmser sous Sztarray, Frœlich et le prince de Condé bordaient le Rhin, depuis Mannheim jusqu'à la Suisse.

Les deux armées républicaines avaient reçu une organisation puissante : elles étaient divisées en corps d'armée et réserve.

Kleber, avec la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, formée des divisions Colau et Lefebvre, occupait Dusseldorf. Jourdan, commandant en personne le centre (divisions Championnet, Grenier, Bernadotte) s'étendait de la Nahe à Neuwied; Marceau à droite couvrait la Nahe avec sa division et celle de Poncet; Bonneau commandait la réserve.

Desaix (divisions Beaupuy et Delmas) formait la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, et Saint-Cyr (Duhesme, Taponnier) le centre cantonné sur le Speyerbach; Ferino (Tarreau et Laborde) la droite au-dessus de Strasbourg, et Bourcier la réserve de la cavalerie.

Ces deux belles armées, qu'à défaut de succès décisif, ont illustrées leur bravoure, leur sévère discipline et les vertus de leurs généraux,

avaient jusque-là soutenu l'effort de la guerre; la première en sauvant la Flandre, puis en faisant la conquête de la Belgique et des provinces Rhénanes; l'autre, en défendant pied à pied les défilés des Vosges, les lignes de la Sarre et de Weissembourg.

Jourdan seul avait l'accès de la rive droite du Rhin, il entra le premier en campagne. Kleber se déploya hors des retranchemens de Dusseldorf, battit Kienmayer à Siegbrug et le rejeta sur le prince de Wurtemberg qui occupait les hauteurs d'Altenkirchen avec 15,000 hommes; il les attaqua réunis, leur prit 2000 hommes, 12 canons, et les poursuivit jusqu'à la Lahn, qu'ils passèrent à Nassau pour prendre position à Limbourg; les vainqueurs se rangèrent sur la rive droite et de part et d'autre on attendit des renforts.

L'archiduc, avec toute son armée, accourut au secours de ses lieutenans; Jourdan porta son centre au-delà du pont de Neuwied, et Marceau poussa par la rive gauche jusqu'aux portes de Mayence.

Le premier soin de Jourdan fut de chercher à se rendre maître de la haute Lahn afin d'appuyer sa gauche à la ligne de neutralité prussienne. Il dirigea Lefebvre sur Wetzlar. Celui-ci, trouvant la ville occupée et l'ennemi en position derrière la Lahn, entreprit de forcer le cours de cette rivière; mais l'archiduc exécutait la manœuvre que son adversaire avait voulu prévenir: il appuyait à droite pour déborder l'armée française et il se trouvait en personne sur le champ de bataille. Lefebvre perdit plusieurs canons et fut replié. Les impériaux s'étendirent de Wetzlar à Dillenbourg. Jourdan, menacé par les mêmes combinaisons que l'année précédente, se détermina par les mêmes motifs à se replier. Il gagna le Saynbach, et couvert par ce ruisseau il rentra dans Neuwied en contenant l'ennemi. Kleber retourna à Dusseldorf où il parvint, après avoir victorieusement soutenu un rude combat, à Ukerath, en avant de la Sieg.

Quelques jours après, l'archiduc, rappelé sur le Haut-Rhin par les succès de Moreau, ne laissa en présence de l'armée de Sambre-et-Meuse que Wartensleben à la tête de 40,000 hommes. Elle déboucha de nouveau, chassa de position les impériaux, les battit à Friedberg, occupa Francfort, détacha 25,000 hommes sous Marceau pour masquer Ehrenbreitstein et Mayence et, réduite à 46,000 hommes, s'attacha aux pas du général ennemi qui se retirait par la vallée du Mein.

Ses ordres lui prescrivant de le déborder par la droite, il fut obligé de suivre les sinuosités de la rivière, et après avoir pris Wurtzbourg, d'occuper successivement Gemund et Schweinfurth. L'ennemi s'arrêta un moment à Bamberg, fit rentrer ses convois, sous escorte, en Bohême, puis s'étendit sur la Wissent. Jourdan lui enleva Bamberg, et l'ayant

attaqué et battu à Forcheim, il le força de se retirer sur Amberg, par la traverse de Neukirchen ; il le poursuivit l'épée dans les reins, et après de légers engagemens à Sulzbach, à Amberg à Wolffering, il le rejeta définitivement au-delà de la Naab. Là il fit halte et détacha sur sa droite, à Neumarkt, Bernadotte pour observer l'archiduc et tendre la main à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Ce fut alors que le vice des dispositions qui avaient engagé les deux armées républicaines sur deux lignes se fit cruellement sentir. Bernadotte fut inopinément attaqué à Neumarkt par des forces supérieures ; il resta maître du champ de bataille ; mais apprenant qu'une seconde colonne survenait par la droite sur ses derrières, il se retira à Altorf. Jourdan, informé de ce mouvement, se hâta d'envoyer Bonneau au secours de Bernadotte et lui même se rapprocha du théâtre des évènemens. Déjà sa tête de colonne atteignait Sulzbach lorsqu'il apprit que Bernadotte était poussé, par une forte colonne d'impériaux sous les ordres de Hotze, jusqu'à la Pegnitz, et que l'archiduc en personne ramenait Bonneau sur Amberg. La nécessité de rallier ce dernier suspendit sa retraite. Son inquiétude était grande : qu'était donc devenu Moreau ? comment avait-il lâché prise et permis à l'archiduc de déborder sur son flanc droit ? Pris entre les colonnes de ce prince et Wartensleben, il réussit dans cette situation critique à éviter un engagement général ; mais l'arrière-garde soutint à Amberg un rude combat où deux bataillons continrent long-temps les forces ennemies et succombèrent jusqu'au dernier homme.

D'un autre côté, après avoir contraint Bernadotte à se retirer à Forcheim, il occupa Lauf et Nuremberg ; de telle sorte qu'au moment où Jourdan pliait sous le poids de ses deux adversaires, par la chaussée qui longe la Pegnitz, cette route était déjà coupée, et l'armée entière s'enfonça par un à-droite dans la traverse difficile de Neukirchen ; les bagages couverts par Kleber gagnèrent Pegnitz au moyen d'un long détour. Ce mouvement n'était point sans péril ; la longue file des voitures obstruait l'étroit défilé et ne laissait point d'espace aux colonnes de marche. Il y eut un instant d'embarras général, un désordre qui eût été désastreux, si l'on eût été attaqué. Heureusement l'ennemi ne parut pas ; on eut le temps de se déblayer et l'on arriva enfin sur la Wissent où l'on prit position : mais Hotze ayant passé la Rednitz poussait des partis jusqu'au Mein. Jourdan le fit attaquer par Bernadotte qui, après un combat de peu d'importance livré à Burg-Eberach, balaya la route de Bamberg à Schweinfurth. L'armée gagna cette dernière ville par les deux rives du Mein.

Là Jourdan reçut des dépêches qui lui annoncèrent que Moreau ve-

nait de battre Latour sur la Lech; on savait qu'un mouvement de troupes avait lieu du Mein au Danube; on pensa que l'archiduc, satisfait d'avoir rendu l'attaque à Wartensleben, retournait à sa ligne d'opération. Dès-lors la retraite était sans motifs. On fit halte pour reprendre l'offensive.

Le plan du général en chef était de s'appuyer sur la place de Wurtzbourg pour attendre l'ennemi dans le pli que forme le Mein, livrer bataille et, si la fortune le secondait, déboucher par Dettelback et Kintzingen pour ressaisir Nurnberg; ou si elle trompait ses efforts, gagner Francfort et Mayence et rallier les 25,000 hommes de Marceau. Mais, tout en cherchant à s'ouvrir la route de Francfort, il ne voulut point s'exposer à perdre celle d'Hammelbourg, et, de peur d'être tourné par la gauche, il laissa Lefebvre à Schweinfurth avec 11,000 hommes; puis il se mit en marche pour Wutzbourg à la tête de 30,000 hommes. Ces mesures, inspirées par l'idée que l'on allait combattre à forces égales, étaient insuffisantes contre les masses de l'archiduc. Au sortir de Schweinfurth, on apprit que Hotze était maître du pont de Kintzingen, et l'on commença à concevoir des inquiétudes pour Wurzbourg dont les approches étaient en effet couvertes par l'ennemi.

Le 3 septembre, au milieu d'un brouillard épais, on fit les dispositions de la bataille où le sort de l'Allemagne allait être décidé. Jourdan, ne croyant rencontrer d'autre obstacle qu'une avant-garde, s'apprêtait à lui passer sur le corps; mais sa tête de colonne se heurta contre deux divisions que l'archiduc avait fait filer en avant de Wurtzbourg. En même temps sa gauche fut débordée et séparée de Lefebvre par divers corps qui franchirent le Mein sur tous les points. A onze heures, le brouillard s'étant dissipé, Jourdan reconnut que les impériaux étaient en forces doubles, que sa droite était vigoureusement contenue, que son centre allait être vivement assailli, et que sa gauche, menacée par une nombreuse cavalerie était compromise. Il était trop tard pour appeler Lefebvre sur le champ de bataille, il fallait donc renoncer à rentrer dans Wurtzbourg. On ne combattit plus que pour assurer la retraite qui s'opéra heureusement sur Arnstein sans que l'ennemi eût pu rompre ou entamer l'armée. Lefebvre la rejoignit par Arnbach et l'on continua à rétrograder en deux colonnes jusqu'à la Lahn où Marceau se rendit par Nassau, Dietz et Limbourg.

On espérait encore défendre la Lahn; mais l'archiduc était déterminé à ne point laisser de relâche à l'armée française, à la rejeter au-delà du Rhin, et à se rabattre ensuite sur Moreau. Comme au début de la campagne, il menaça Vetzla et Giessen, puis, lorsqu'il eut attiré Jourdan, il se renforça d'un détachement de la garnison de Mayence et tomba en

masse à Dietz et Limbourg sur Marceau qui fut rompu. La ligne de la Lahn était perdue et la situation devenait délicate; la retraite sur Neuwied était interceptée, il fallait gagner la Sieg au risque d'y être prévenu. Marceau se dévoua au salut de l'armée, dont il assura la marche, en couvrant son flanc droit et en disputant le terrain pied à pied à un ennemi supérieur en nombre et victorieux. En avant d'Altenkirchen ce jeune général, dont la courte carrière a jeté tant d'éclat, soutint un dernier choc durant lequel Jourdan se mit enfin hors de péril, mais qui lui coûta la vie. Atteint mortellement il tomba mourant entre les mains des impériaux.

Le lendemain l'armée rentra dans les retranchemens de Dusseldorf et repassa le Rhin. A peu de jours de là, les restes de Marceau furent remis aux avant-postes français, et les impériaux, de concert avec ses anciens compagnons d'armes, lui rendirent les derniers devoirs. Il fut inhumé à Coblentz au bruit des salves d'artillerie tirées en même temps des deux côtés du fleuve.

Jourdan, mécontent du Directoire qui avait refusé de lui porter secours par un mouvement de l'armée du Nord, donna sa démission et fut remplacé par Beurnonville.

III.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

Combat du pont de Mannheim (14 juin).—Passage du Rhin, prise du fort de Kehl (23).—Combat de Renchen (29).—De Freudenstadt (3 juillet).—De Rastadt (6).—Bataille d'Esslingen (9).—Combat de Canstadt (29).—Bataille de Neresheim (11 août)—Mouvement de Moreau (16 à 19)—De l'archiduc (16).—Invasion de la Bavière (24).—Manœuvres de Moreau (1er au 10 septembre).—Sa retraite.—Bataille de Biberach (2 octobre).—Occupation du val d'Enfer (11).—Bataille d'Emmedingen (19).—Candern et Schliengen (23-26).

Lorsque aux premiers mouvemens de l'armée de Sambre-et-Meuse, l'archiduc courut à la Lahn, les victoires de l'armée d'Italie produisirent

une diversion plus importante; Wurmser reçut l'ordre de se rendre dans le Tyrol avec 30,000 hommes d'élite : le reste de ses troupes, dont Latour prit le commandement se rapprocha du pont de Mannheim; Moreau les ayant fait attaquer les contraignit à se renfermer dans la place.

La rive gauche du Rhin était encore une fois libre d'ennemis, et le Directoire croyant Jourdan renfermé tout entier au-delà du fleuve, il enjoignit à Moreau de tenter le passage de vive force. Celui-ci continua ses démonstrations devant la tête du pont de Mannheim et, pendant ce temps, ses divisions filèrent à marches forcées jusqu'à Strasbourg. Là, dans la nuit du 23 au 24 juin, Desaix se mit à la tête de 2500 hommes qui s'embarquèrent et surprirent, avant le jour, le fort de Kehl; on le mit sur-le-champ en état de défense et l'on commença à construire un pont qui fut achevé le 25 à midi. Dès le soir 40,000 hommes étaient déployés sur le territoire allemand. Cette force fit fléchir en demi-cercle le cordon des impériaux; Condé et Frœhlich remontèrent les vallées du Rhin et de la Kintzig; les contingens de Souabe prirent position sur la crête des montagnes à Freudenstadt, et les Saxons se replièrent sur Sztarray qui rangea derrière la Rench environ 10,000 hommes. Desaix courut à ce général, l'attaqua de front en débordant la gauche par Oberkirch, lui enleva 1200 hommes et le poursuivit jusqu'à Bühl.

Cependant l'armée continuait à défiler. Saint-Cyr accourant du pont de Mannheim avait repris son rang de bataille. Le matériel, les bagages, la cavalerie et 50,000 hommes avaient franchi le Rhin; il ne restait plus à l'autre rive que deux divisions postées : l'une au pont de Mannheim, l'autre à Huningue. Moreau, en groupant ses forces avec l'art dont le général en chef de l'armée d'Italie venait de donner de si brillans exemples, pouvait écraser tour-à-tour ses adversaires, mais Moreau était méthodique, et il se borna à la stricte exécution des ordres du Directoire.

Le premier but était d'éloigner du Rhin le théâtre de la guerre afin de dégager Jourdan. Il fallait donc attirer l'archiduc dans la vallée du Neckar au-delà des Alpes de Souabe. Tandis que Ferino occupe Biberach et Freibourg et assure les derrières de l'armée en contenant Frœhlich et Condé, Saint-Cyr, après avoir déposté de Freudenstadt les troupes allemandes, se rend maître de la chaîne des Alpes, pousse un détachement jusqu'à Horb, sur le Neckar, et s'avance sur le sommet des hauteurs, parallèlement à Desaix, qui marche aux impériaux par la chaussée d'Heidelberg.

Latour, s'étant porté au secours de Sztarray, 25,000 hommes se préparaient à disputer le passage de la Murg. Desaix fit contre eux les mêmes dispositions qu'aux bords de la Rench; il engagea l'action à Rastadt

et Kuppenheim, pendant que sa droite tournait l'ennemi par Gernsbach. Latour perdit 1000 hommes, et vida le champ de bataille pour rétrograder jusqu'à l'Alb où l'archiduc venait d'arriver.

Ce prince, ayant laissé entre le Mein et la Lahn le gros de son armée sous les ordres du général d'artillerie Wartensleben, amenait à Latour un renfort de 20,000 hommes.

L'Alb, comme la Murg, comme la Rench, tombe presque à angle droit dans le Rhin, puis se repliant brusquement sur lui-même, à hauteur d'Oppenau, coule dans sa partie supérieure parallèlement au fleuve; c'est donc une mauvaise ligne de défense puisque le progrès de la droite des assaillans a pour effet de la déborder. L'archiduc, ayant pris le commandement en chef, se résolut à l'offensive; il fit occuper fortement le plateau qui domine les sources de l'Alb et, pivotant sur ce point d'appui, il déploya sa droite en avant pour éloigner les Français du fleuve et les acculer aux montagnes.

Cette combinaison eut d'abord du succès. D'Ettlingen au Rhin, l'ennemi, débouchant dans la plaine, soutenu par une nombreuse cavalerie, réussit après de longs efforts à faire reculer Desaix jusqu'à Radstadt; mais Saint-Cyr partant de Wildbad emporta l'épée à la main le plateau qui flanquait la gauche des impériaux et menaça de le jeter dans le Rhin.

L'archiduc était plus compromis que l'armée républicaine; il n'avait point comme elle de réserves, et il pouvait, avec raison, craindre d'être resserré entre le Rhin et le Neckar de manière à perdre sa retraite sur Stuttgart; il évacua le champ de bataille pour prendre position à Pfortzheim sur l'Enz, affluent du Neckar. Ce mouvement découvrant la route de Heidelberg, Moreau appela à lui son extrême gauche qui passa le Rhin à Spire et le rejoignit à Bruchsal. En même temps Ferino, poussa l'ennemi au-delà de Freibourg, et d'Hornberg; la division de Laborde, débouchant d'Huningue, poursuivit dans la direction de Stuhlingen, Wolf qui jusqu'alors l'avait contenu. Le prince Charles donna rendez-vous sur le Danube à ses divisions du Haut-Rhin. Le demi-cercle qui s'était formé devant les Français au sortir de Kehl, se déployant parallèlement au Rhin pour pivoter ensuite sur l'aile gauche, l'occasion d'un succès décisif se présentait encore. Moreau ne la saisit point; il s'étendit dans la même direction en appuyant au Danube.

Sur ces entrefaites, les princes de Souabe et de Bavière traitèrent avec la république. L'archiduc, affaibli de leurs contingens, se porta de Pfortzheim à Stuttgart. Moreau le suivit pas à pas. Saint-Cyr entra dans Stuttgart et poussa jusqu'au Neckar. Son avant-garde trouva de la résistance aux ponts de Canstadt et d'Esslingen; mais, lorsqu'il se fut concentré pour une attaque plus sérieuse, les impériaux avaient abandonné la position,



et s'étaient engagés, pour traverser le Rauhe-Albe, dans les défilés que parcourent la Rems, la Fils et l'Erms. En même temps Frœhlich descendit la rive du Danube, Wolf se mit à côtoyer le lac de Constance, et Condé prit une direction intermédiaire par Mindelheim et Landsberg.

Sur 80 lieues de front, l'Allemagne était couverte de colonnes en marche; le prince autrichien, afin de surveiller les mouvemens sur sa droite, marchait avec le gros de ses forces par la route de Canstadt à Gemünd. Mais Moreau, pour se lier avec Ferino, s'était distribué en sens inverse de son adversaire qui se trouvait poursuivi par la moindre des colonnes françaises. Il en profita pour la ralentir, et la contint d'abord à Gemünd, puis sur les sommités de l'Albe, après quoi il prit position en avant du Danube de Nœrdlingen à Ulm, occupant Aalen et Heidenheim.

Moreau, débouchant à sa suite de Rauhe-Albe, avait déployé 45,000 hommes au pied de ces monts sur un front de 8 lieues, la droite au-delà d'Heidenheim; le centre en avant de Neresheim, et la gauche entre Neresheim et Nœrdlingen. Les impériaux en pareil nombre étaient rangés le dos au Danube. Il y avait presque analogie entre les deux positions: les Français avaient derrière eux les défilés qu'ils venaient de franchir, et les ennemis, le fleuve dont il s'agissait de défendre le passage. L'archiduc prit la téméraire résolution de livrer bataille dans le but de retarder la jonction entre Moreau et Jourdan, alors très rapprochés. Il y avait de part et d'autre péril égal à tenter une de ces manœuvres hardies qui entraînent de grands résultats, et cette circonstance devait donner au combat un caractère indécis; néanmoins il s'engagea vivement sur toute la ligne. Les impériaux parvinrent à séparer le centre et la gauche des Français en perçant jusqu'à Heidenheim. mais là se bornèrent leur succès, partout ailleurs ils trouvèrent une ferme résistance et, à la nuit, leur général, convaincu de l'inutilité d'un nouvel effort, passa les ponts de Dillingen et de Donauwerth, les fit sauter et se retira derrière le Lech où ayant rallié Frœhlich, Condé et ses renforts, il se trouva à la tête de 60,000 hommes.

Cette journée n'eut point de conséquences. Moreau était à même de la rendre décisive. La rive gauche du Danube une fois déblayée, il pouvait se porter rapidement sur Jourdan maître alors de Nurenberg, et les deux armées réunies eussent été dès-lors en position de dicter la paix au cabinet de Vienne. Mais les fatales instructions du Directoire lui prescrivaient d'opérer sur la rive droite; il n'osa pas prendre sur lui de les enfreindre, et dans le but de se porter sur le Lech, il se mit à réparer les ponts détruits par l'ennemi. Au même moment Jourdan s'approchait de la Naab; l'intervalle entre les deux armées républicaines n'avait point cessé de s'agrandir, et celle de Sambre-et-Meuse prêtait le flanc aux

forces de l'archiduc. On en a vu, dans le chapitre précédent, les funestes conséquences. Le prince saisit l'occasion avec une rare habileté. Pour masquer son mouvement et contenir Moreau, il laissa sur le Lech Latour avec 35,000 hommes, et prenant 25,000 hommes d'élite, il passa le Danube en deux colonnes à Neubourg et Ingolstadt. Là, il apprit que Wartensleben avait reculé jusqu'à la Naab; il manœuvra alors par l'Altmühl et marcha sur le front de Bernadotte par Riedenbourg, tandis que Hotze le tournait par Dietfurt et Beilengries.

Moreau crut produire une diversion puissante en pénétrant en Bavière. Il manqua encore d'inspiration. Ce n'était point Latour qu'il fallait menacer; c'était l'archiduc; il fallait le suivre sur le Pegnitz, le refouler sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et le prendre entre deux feux.

Le passage du Lech fut vaillamment forcé sur trois points. Latour fut battu à Friedberg et poursuivi par les routes de Munich et de Ratisbonne; mais ces succès n'eurent point de suites. Le prince loin d'en être ému se contenta d'envoyer d'Amberg le corps de Nauendorf pour raffermir Latour, et il n'hésita pas à se porter rapidement au Mein. Cependant Moreau continua à s'avancer en Bavière. Sa droite et son centre flanqués par Desaix en position à Geisenfeld menaçaient Munich et Freising, quand Nauendorf entrant en ligne, attaqua Desaix et se fit battre complètement. Cet incident détermina le général en chef à revenir sur ses pas, et à pousser une forte reconnaissance de l'autre côté du Danube. Il se mit à cheval sur le fleuve, le centre à Ingolstadt, la gauche à Eichstadt, et la droite à Geisenfeld. C'est là qu'il apprit enfin la situation de Jourdan et de l'archiduc, c'est là qu'il prit le parti de rétrograder sur la rive droite du Danube.

Il battait en retraite avec 60,000 hommes. Latour en avait environ 36,000, rien n'était donc compromis si l'on arrivait au Rhin avant que l'archiduc pût disposer de forces assez considérables pour barrer le passage. Cette seule considération suffisait à indiquer la route à suivre: c'était évidemment celle qui s'éloigne le plus de la Lahn; Moreau rappela Desaix qui s'était avancé dans la direction de Nurnberg, et pour ne point perdre à l'attendre des momens précieux, il lui prescrivit de se rendre à Neubourg où lui-même conduisit le centre. Cependant Latour conçut le dessein de rompre cette dernière colonne et de s'opposer par un coup hardi à la jonction des ailes, mais il aborda avec un trop petit nombre son adversaire, et se fit culbuter.

L'armée se mit sans obstacle en ligne sur la rive droite du Lech, et cette rivière franchie, elle prit en trois colonnes la route qui longe le Danube, celle d'Augsbourg et celle de Landsberg. Latour suivit pas à pas sa marche.

MOREAU (Jean-Victor),

Né à Morlaix en 1763. — Général en chef de l'armée du Nord en 1794, — de l'armée de Rhin-et-Moselle en 1796, — de l'armée du Rhin en 1800. Tué en 1813, le 26 juillet, devant Dresde dans les rangs ennemis.

Sa retraite (1798).

Ulm n'était pas occupé. Desaix y jeta quelques troupes, et s'en servit un moment pour contenir la droite de l'ennemi. Aussitôt qu'il l'eut évacué, Latour détacha sur Tubingen le corps de Nauendorf pour ouvrir la communication avec la gauche du prince Charles commandée par Petrasch et pour occuper Rothweil; en même temps il étendit sa gauche du coté de Schussenried dans le but de tourner Ferino et de le prévenir sur le lac de Constance.

Il était nécessaire d'arrêter ces entreprises et de livrer bataille. Moreau concentra Desaix et Saint-Cyr autour du lac de Feder. Là il attend que son adversaire ait passé le Riss; lorsqu'il le voit déployé au-delà de la rivière, il court à lui, perce sa ligne, et entre dans Biberach, son unique débouché, et ne lui permet de se frayer passage qu'au prix de 4000 prisonniers, 4000 morts et blessés, et 18 canons.

Après cette brillante victoire, Moreau était maître de rentrer à Strasbourg par la vallée de la Kintzig en écrasant Nauendorf et Petrasch ou de continuer à suivre sa ligne de retraite : ce dernier parti lui parut moins hasardeux. Il dirigea ses convois et ses prisonniers le long du Rhin sur Huningue, après quoi il laissa Ferino, en arrière-garde à Tuttlingen, et chargea Saint-Cyr d'ouvrir par Neustadt, la gorge du val d'Enfer, pendant que Desaix prit position à Rothweil pour attirer et retenir les corps impériaux. Saint-Cyr parvint à Freibourg sans rencontrer d'obstacle sérieux. Ferino d'abord, puis Desaix le suivirent, et l'armée entière se déploya dans la vallée du Rhin. De son côté l'archiduc accourait; déjà sa gauche après avoir replié les faibles postes laissés par Moreau en observation devant Mannheim, avait tenté d'enlever Kehl par un coup de main; repoussée avec vigueur par la garde nationale de Strasbourg, l'archiduc se mit lui-même en marche pour couper la retraite de Moreau.

Toutes les forces opposées étaient donc en présence; elles se rapprochèrent encore, Moreau pour dégager Kehl, l'archiduc pour couvrir les opérations du siège.

Les deux armées se heurtèrent à Emmendingen et sur l'Elz, et ce rude choc ne produisit rien de décisif; cependant les Français désespérant de rompre les impériaux, se replièrent à Freibourg, d'où Desaix se rendit à Neuf-Brisach; les deux autres corps reculèrent jusqu'à Huningue et passèrent le pont après avoir soutenu à Candern et Schliengen de brillans combats.

Telle fut cette retraite qu'on a si diversement jugée. Si la critique ne s'adresse qu'aux combinaisons stratégiques, il est indubitable que Moreau a commis une grande faute en ne liant point, dès le départ de l'archiduc, ses opérations à celles de l'armée de Sambre-et-Meuse. Mais à la prendre isolément, une marche rétrograde de 80 lieues, sans magasins,

sans ressources, au milieu de populations ennemies, fait le plus grand honneur aux généraux et à l'armée qui l'ont exécutée sans perdre un canon et en remportant une victoire signalée.

Les deux armées d'Allemagne rejetées au-delà du Rhin, le prince Charles se borna à suivre les sièges de Kehl, et de la tête de pont d'Huningue. Tout l'intérêt de cette guerre qui avait embrassé un espace de deux cents lieues fut concentré aux bords de l'Adige; c'est de là qu'on attendit les coups décisifs, c'est sur Bonaparte seul que se portèrent les regards de la France et de l'Europe.

IV.

SUITE DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Combats de la Corona (29 juillet).—De Salo (29-30).—De Salo et Lonato (31).—Prise de Brescia (1er août).—Combats sur le Mincio (2).—De Salo et Gavardo (2).—Déblocus de Mantoue (2).—Bataille de Lonato (3).—Bataille de Castiglione (5).—Bataille de Roveredo (4 septembre).—Combat de Primolano (7).—Bataille de Bassano (8).—Prise de Legnago par Wurmser (9).—Combats de Cerea (11).—De Villimpenta (2).—Deuxième déblocus de Mantoue (13).—Combat de Due Castelli (14).—Bataille de Saint-Georges (19).—Bataille de Fooleniva (6 novembre).—Prise de Trente par les Autrichiens (6).—Bataille de Caldiero (12).—Bataille d'Arcole (15, 16 et 17 novembre).

Bonaparte répara les désastres des armées d'Allemagne. Il avait tiré des places du Milanais, qui toutes avaient capitulé, un immense matériel, et il foudroyait les remparts de Mantoue, dont la réduction semblait prochaine, quand Wurmser descendit des montagnes du Tyrol, à la tête de 60 à 70,000 hommes.

Serurier commandait la division de siége (3 brigades, 8 à 10,000 hommes); il était couvert, 1° par Sauret (2 brigades, 4500 hommes), qui occupait Salo, Gavardo, Termini et Gazzano; 2° par Massena (5 brigades, 15,000 hommes), dont les forces étaient ainsi échelonnées : à

l'avant-garde, sous Joubert, 3 bataillons barraient, au pied de Monte-Mayone, la Route de poste (*la Strada postale*), le reste de la brigade sur les hauteurs de la Corona; la seconde ligne, une brigade en position sur le plateau de Rivoli; en troisième ligne, une brigade à l'embouchure du Tasso et à Bussolengo, le surplus dans Vérone; 3° par Augereau, revenu de l'Italie centrale avec une partie de sa division, postée à Ronco et Legnago (5000 hommes, 2 brigades); 4° et par les réserves d'infanterie et de cavalerie sous Despinois (4700) et Kilmaine (1600), occupant Peschiera et Valeggio.

Total général, environ 44,000 hommes. C'était l'ancienne armée d'Italie renforcée par l'armée des Alpes, dont les faibles divisions, sous Sahuguet, Menard, Macquart et Vaubois, tenaient garnison dans les villes du Piémont et de la rive droite du Pô.

Les Français, déduction faite du corps de siège, n'avaient que 34,000 combattans à opposer au premier choc de l'armée impériale; l'Italie entière en attendait l'effet avec anxiété; on osait à peine se livrer à l'espérance. Comment une poignée d'hommes pourrait-elle tenir contre les forces immenses qui s'avançaient et que l'on exagérait à dessein? La liberté qu'on avait cru saisir allait donc échapper sans retour! Les souverains ne dissimulaient ni leur joie, ni leurs projets, et leurs émissaires réveillaient le souvenir des désastres passés qui avaient mérité à l'Italie le nom de *tombeau des Français*.

Au bruit de la marche de Wurmser, Bonaparte quitte Milan pour porter son quartier général à Castel-Novo, où il arrive le 29 juillet.

Dans cette journée, le feu s'ouvrit sur tous les points d'attaque; vers trois heures du matin, 8000 hommes débouchant par la Route de poste (*la Strada postale*) et la Route impériale (*la Strada imperiale*), tombèrent sur l'avant-garde de Masséna; Joubert s'était couvert de quelques redoutes, mais imparfaitement. La difficulté des reconnaissances, dans un pays coupé, parmi des habitans affectionnés à l'Autriche, ne lui avait point permis de mesurer les forces adverses; il fut donc surpris: cependant la résistance fut héroïque. Un seul bataillon défendit, pendant cinq heures, l'entrée de la Route de poste (*la Strada postale*), et les postes de la Corona étaient encore intacts quand un corps nombreux ayant tourné le revers extérieur du Montebaldo, se montra du côté de Lumini, menaçant de passer le Tasso sur les derrières de la brigade française et de la prévenir à Rivoli; dès-lors Joubert commença à battre en retraite. Au même instant un troisième corps, débordant sur la rive gauche de l'Adige, les débris de la colonne engagée dans le défilé de la Route de poste (*la Strada postale*), se mit à la canonner à revers; elle chercha à se retirer, mais elle fut enveloppée et enlevée. Ce désastre, dé-

couvrant la rampe de Rivoli, fit craindre à Massena de ne pouvoir se maintenir sur le plateau; il ordonna un mouvement général en arrière, en se dirigeant vers les sources du Tartaro. De l'autre côté du lac, Sauret avait négligé la Rocca d'Anfo, trois divisions se déployèrent sans obstacle au-delà du défilé; celle de droite, traversant le mont Saint-Osetto, poiuta sur Brescia, où elle entra sans brûler une amorce; le centre suivit la chaussée jusqu'à Gavardo; la gauche s'avança dans le val de Toscolano, en repliant les postes français. Sauret, vivement pressé, évacua Salo pour se retirer à Dezenzano, abandonnant Guyeu et une demi-brigade dans le bâtiment où elle était casernée; enfin, à la gauche de l'Adige, l'avant-garde impériale s'avança par les hauteurs jusqu'aux glacis de Vérone.

Ces faits, dont les rapports arrivaient d'heure en heure au quartier général de Castel-Novo, dévoilèrent les projets de Wurmser; rien n'avait été signalé à la droite de Vérone, l'attaque se déployait donc de Vérone à Brescia; elle prenait à revers les positions de l'armée française et tendait à la concentrer sur Mantoue.

Tel était, en effet, le plan du feld-maréchal; il poussait son armée en trois corps, la gauche sous Davidowich (3 divisions, 12 à 15,000) par la chaussée du Tyrol, la droite sous Quasdanowich (3 divisions, 20,000) par celle de Brescia, et le centre, qu'il conduisait en personne (4 divisions, 32,000), entre le lac et l'Adige. Il espérait replier les corps d'observation sur les divisions de siége, et décider du sort de l'Italie en une seule journée, sous les murs de Mantoue.

Bonaparte prit aussitôt quelques mesures; il rappela Augereau de Legnago à Roverbella, et le renforça d'une brigade et de deux bataillons du corps de Serurier sous Dallemagne; ces troupes passèrent sur-le-champ à la rive droite du Mincio.

Le 30 juillet l'action continua : la droite de Quasdanowich acheva de s'établir dans Brescia, le centre poussa jusqu'à Ponte San-Marco, la gauche combattit toute la journée sans succès à Salo, pour enlever Guyeu qui, dénué de vivres, à peine pourvu de munitions, défendit, avec une constance admirable, un bâtiment ouvert. Massena, continuant son mouvement rétrograde, évacua Vérone, et disputa le terrain pied à pied du Tartaro au Mincio.

La marche de Wurmser s'opérait donc victorieusement; on ne pouvait plus s'y opposer par une défensive directe, il fallait manœuvrer pour l'arrêter.

Mais Bonaparte avait déjà saisi le vice capital des combinaisons de son adversaire; il les déjoua par un de ces traits de génie qui étonnent autant par leur simplicité que par leurs grands résultats.

Le feld-maréchal porte ses trois colonnes concentriquement sur Man-

toue, mais la droite, séparée des deux autres par le lac de Garda, n'a point de secours à en attendre. Attaquée par la masse de l'armée française, elle doit plier sous le faix; et si, après l'avoir mise hors de combat, on se retourne contre le centre des impériaux, on a la chance de le prendre au dépourvu cherchant à la rallier, et de les aborder toujours à nombre égal; ce fut ce qui arriva, mais au prix de prodiges inouïs de valeur et d'activité.

On sacrifia le siège de Mantoue, ses grands travaux, son riche matériel; on laissa au feld-maréchal la joie du premier succès, celle de délivrer et de ravitailler la place; et l'armée entière, se portant sur la gauche, courut à Quasdanowich, résolue à ne point lui laisser dépasser la pointe du lac de Garda.

Toute la journée du 31 et la nuit suivante furent consacrées à transporter les divisions françaises du Mincio à la Chiese. Pendant qu'elles débouchaient, Sauret et Dallemagne, devenus avant-garde, marchèrent, le premier sur Salo, le second sur Lonato, qu'il trouva occupé. Sauret chargea en flanc l'ennemi, toujours aux prises avec Guyeu, et lui enleva Salo. Dallemagne éprouva plus de difficultés; mais les renforts arrivant, il mit enfin en déroute la division autrichienne, qui se retira fort affaiblie sur Gavardo, où elle rejoignit les troupes chassées de Salo.

Pendant la nuit, Serurier enleva ses canons, détruisit les affûts, et conduisit sa division à Bozzolo pour garder, à tout évènement, la route de Crémone, et donner le change au feld-maréchal. Augereau, par la route de Castiglione, Massena, par celle de Lonato, continuèrent à marcher sur Brescia.

Le 1er août, dans la matinée, Augereau parut aux portes de cette ville; la division ennemie ne la défendit pas, elle se hâta de gagner les positions de Saint-Osetto. Cependant Quasdanowich ayant appris que Sauret s'était retiré dès la veille à Dezenzano, rentra dans Salo; mais son corps d'armée, déjà presque désorganisé, n'inspirait plus à Bonaparte d'inquiétude sérieuse. Il fit poursuivre la droite par Despinois, à la tête de quelques bataillons; puis, chargeant Dallemagne et Guyeu d'en finir avec le reste, il tint le surplus de ses forces prêt à se porter contre d'autres ennemis.

De l'autre côté Davidowich, la cavalerie et le matériel de Wurmser défilèrent par les ponts de Vérone, où l'armée impériale se forma en trois colonnes, chacune d'environ 15,000 hommes, qui se mirent en marche pour le Mincio : Bayalitsch par Peschiera, Lyptai sur Borghetto, et le feld-maréchal en personne sur Mantoue.

Le lendemain, les deux premiers commencèrent à manœuvrer pour ouvrir la communication avec Quasdanowich. Bayalitsch, ayant mas-

qué Peschiera passa la rivière. Lyptai rétablit le pont qu'on avait fait sauter et entra dans Borghetto; l'un et l'autre poussèrent les arrière-gardes que Massena et Augereau avaient laissées sur le Mincio.

Wurmser fit à Mantoue une entrée triomphante à la vue des travaux abandonnés, du matériel détruit. A la nouvelle de la retraite de Serurier, il crut avoir jeté l'armée française au-delà de l'Oglio.

Pendant cette même journée, Guyeu, Dallemagne et Despinois furent constamment engagés contre Quasdanowich. Après une suite de combats partiels livrés à Salo et à Gavardo et dans le val de Sabbia, où il éprouva de grandes pertes, le général ennemi replia le gros de ses divisions à Termini. Bonaparte tout-à-fait rassuré sur sa gauche, ordonna à Massena et à Augereau de faire volte-face et de marcher au secours de leurs arrière-gardes toujours poussées par les deux colonnes opposées. L'une arriva en bon ordre à Lonato, Valette à la tête de l'autre se laissa rompre et abandonna aux impériaux la position de Castiglione qui lui était indiquée comme point de ralliement. Les deux divisions françaises passèrent la nuit à Ponte-San-Marco et Monte Chiaro.

Ainsi se vérifiaient les prévisions de Bonaparte. Quasdanowich réduit à la défensive ne songeait plus qu'à s'affermir en attendant le secours du feld-maréchal; Bayalitsch et Lyptai ne pouvaient le dégager qu'en écrasant les 20,000 hommes d'Augereau et Massena. On avait le temps de les écraser eux-mêmes avant que Wurmser, tout entier à la joie d'occuper Mantoue et de poursuivre Serurier, pût être détrompé.

Le 3 août, tandis que les détachemens de la gauche harcelaient le camp de Termini, le général en chef donna l'ordre à Augereau de déposter Lyptai, et lui-même conduisit Massena contre Bayalitsch. Celui-ci avait pris l'initiative, dès l'aube il avait culbuté l'avant-garde, fait prisonnier Pijon qui la commandait et enlevé Lonato. Il s'étendait déjà sur sa droite attiré par le canon de Quasdanowich qui se faisait entendre dans le val de Sabbia, quand Bonaparte, formant en colonne serrée, flanquée par un régiment de dragons, les 18e et 32e demi-brigades, se jette sur son centre et le rompt en deux tronçons; l'un fuit vers le Mincio, l'autre débordé par la colonne d'attaque cherche à gagner le lac et la route de Salo. Bonaparte lance à toute bride son aide-de-camp Junot et un régiment de cavalerie pour le charger en tête, et lui interdire le retour sur Dezenzano; en même temps, il le fait poursuivre par un corps d'infanterie. Junot tue de sa main six hulans et tombe grièvement blessé; mais son mouvement réussit, la colonne ennemie (4000 hommes environ) est rejetée sur Salo, puis apprenant que cette ville est occupée par Guyeu, elle s'enfonce à l'aventure dans les montagnes.

Cependant Bonaparte se portait au secours d'Augereau; du côté de

Castiglione, l'action était indécise, un premier effort avait replié Lyptai au-delà du ruisseau, mais il s'y maintenait avec fermeté et les renforts arrivant de part et d'autre prolongeaient le combat; néanmoins quand Bonaparte parut, Lyptai s'était déjà mis en retraite pour gagner le Mincio.

Dans cette journée Quasdanowich perdit le camp de Termini, son dernier appui sur la Chiese.

On était aux prises depuis six jours et sans qu'on eût livré de bataille rangée, l'armée impériale était affaiblie de moitié, en effet la droite ne comptait plus. Après avoir perdu 8 à 10,000 hommes, chassée de Termini, menacée à revers par le Saint-Osetto, elle repassa (le 4) le défilé de la Rocca d'Anfo; laissant disponibles les forces qui l'avaient désorganisée.

Wurmser était donc réduit à son centre et à sa gauche. Mais le centre avait laissé à Castiglione et Lonato 8000 morts, blessés ou prisonniers, mais la gauche était en partie engagée sur la route de Crémone. De plus, en perdant la position de Castiglione qui domine la plaine et couvre les avenues de Mantoue, on s'était mis dans la nécessité de se rallier au Mincio. Cette circonstance décisive, comme on le verra tout-à-l'heure, laissait la division Serurier libre de ses mouvemens.

On fit de part et d'autre les apprêts d'un engagement général, on était à nombre égal, mais il n'y avait plus de comparaison entre le moral des deux armées. Bonaparte mit en outre de son côté la supériorité des manœuvres.

Le 4 août tout s'ébranle pour prendre poste sur le champ de bataille. Bonaparte lui-même courut à sa gauche presser la marche de ses colonnes. Sur le soir, comme il entrait à Lonato où se trouvaient 1200 hommes, un parlementaire se présente lui annonçant l'approche de 4000 impériaux et le somme de déposer les armes.

C'étaient les débris de Bayalitsch et de Quadanowisch qui, n'ayant point trouvé d'issue à Salo et Gavardo, avaient suivi le cours de la Chiese jusqu'à Ponte-San-Marco, et tentaient un dernier effort pour s'ouvrir la route du Mincio. Bonaparte sans s'émouvoir fait monter à cheval son état-major, puis appelant l'officier ennemi. « Vous êtes, lui dit-il, en « présence de l'armée française et du général en chef, vous avez 8 mi-« nutes pour vous rendre, passé ce délai, votre général n'a plus rien à « espérer.» Quelques instans après, les impériaux étaient prisonniers. A la suite de cet incident périlleux, Bonaparte compléta les dispositions qui devaient achever la défaite de son adversaire.

Le but de Wurmser en livrant bataille était de culbuter l'armée française pour donner la main par sa droite à Quasdanowich qu'il supposait encore près du lac de Garda; c'était donc par la droite qu'il devait ma-

nœuvrer. Bonaparte était résolu à favoriser cette tendance pour accabler la gauche.

Le 5 août, à la pointe du jour on prit les armes; Wurmser forma deux lignes d'un total de 30 à 35,000 hommes; la gauche flanquée par la redoute de Medolano, le centre à Solferino, la droite dirigée vers Castel-Venzago; il voyait devant lui les Français rangés aussi sur deux lignes d'environ 25,000 hommes : au centre, Augereau couronnant les hauteurs en avant de Castiglione; Massena à gauche au-delà du ruisseau; à droite, Kilmaine s'étendant avec la réserve jusqu'à Medole, mais ce n'était pas tout; la division Serurier que rien ne contenait plus à Marcaria (4 à 5000 hommes), s'était mise en route à l'entrée de la nuit, pour déboucher par Gurdizzolo. Son arrivée devait être le signal de l'attaque. Ainsi cette armée qui semblait disposée à la défense était réellement destinée à opérer offensivement, à déborder par sa droite les derrières des ennemis, et à les détacher du Mincio. En attendant, Serurier, Augereau et Massena, mirent en avant un rideau de tirailleurs que les premiers coups de feu suffirent à replier. Alors Massena tout entier commença a rétrogader et Wurmser cédant aux apparences n'hésita pas à engager sa droite. A peine était-elle aux prises que le canon retentit du côté de Cavriana : tout prit l'alarme à l'extrême gauche du feld-maréchal, et des cavaliers, lancés à toute bride, pénétrèrent jusqu'au quartier général que son escorte réussit difficilement à dégager. C'était la division Serurier qui se déployait en prenant à revers les positions de l'ennemi. Wurmser n'a pas un moment à perdre pour l'arrêter, il se hâte de lui opposer sa seconde ligne, c'est ce que Bonaparte a prévu : il fait aussitôt battre la charge, tout s'élance à-la-fois, on enlève la redoute de Medolano, on croise la baïonnette, on est prêt de s'aborder. Les impériaux ne soutiennent pas le choc, ils fuient au-delà de la rivière, et ne sont préservés d'une entière destruction que par l'extrême fatigue des soldats républicains. Wurmser n'avait point perdu plus de 3000 hommes, il pouvait encore se maintenir sur le Mincio, et tenir la campagne; mais Bonaparte ne savait pas seulement remporter des victoires, il savait les rendre décisives en ne laissant pas reposer les armées battues.

Dès le lendemain de la bataille, Massena débouche de Peschiera : pour ne point perdre de temps à déblayer les portes qu'on avait murées, ses troupes se jettent du haut des remparts sur le détachement qui masque la place; ce corps n'avait pas encore donné, il se défend vaillamment, mais enfin il est rompu. Dans le même temps, Augereau ouvre un feu violent au pont de Borghetto. Wurmser, déconcerté par tant de promptitude, renonce au Mincio, espéraut se raffermir à Vérone et sur le plateau de Rivoli. Il envoie à Quasdanowich l'ordre de conserver le défilé de la

Rocca d'Anfo. Mais l'élan est donné d'une manière irrésistible, Massena se portant de Castel-Novo à Rivoli enlève l'arrière-garde de Bayalitsch(7); Augereau passe à sa suite par Peschiera; et Bonaparte en personne à la tête de la division Serurier paraît sous Vérone (7 au soir), fait enfoncer à coups de canon les portes de la place, et prend quantité de bagages et de combattans.

Quelques jours après (11), Massena s'établit à la Corona, l'épée à la main. Saint-Hilaire (12)força la Rocca d'Anfo, après quoi il traversa victorieux l'espace entre la Chiese et le lac, et prit possession de Riva. Enfin Augereau longeant la rive gauche de l'Adige couronna les hauteurs jusqu'à Ala.

Ces divers mouvemens replièrent Wurmser jusqu'à Trente et achevèrent de le désorganiser. Il avait perdu 15,000 prisonniers, 6000 tués ou blessés et 70 canons. L'armée française elle-même avait besoin de repos et les mêmes motifs qui avaient empêché Bonaparte de poursuivre Beaulieu le retinrent encore. Son premier soin fut de reformer le blocus de Mantoue. La garnison s'était empressée de détruire les travaux de siège et de faire rentrer dans la place les débris d'un matériel qu'il était impossible de remplacer. Pendant la retraite de l'armée de secours, elle s'était fortifiée dans le Seraglio; elle occupait encore Governolo et Borgoforte lorsque les Français reparurent. Sahuguet enleva Governolo, Dallemagne Borgoforte, puis, poussant les assiégés pied à pied, ils les renfermèrent dans les remparts, et la division de siège reprit ses positions à l'entrée des digues et autour de la citadelle.

La présence de Bonaparte à l'entrée des défilés du Tyrol, faisant craindre sa jonction avec Moreau, le conseil aulique prescrivit à Wurmser de reprendre l'attaque pour reporter la guerre sur le Bas-Adige ou dans la plaine de Mantoue. Ses divisions réorganisées avaient reçu quelques renforts, il se trouvait à la tête de 50 à 60,000 hommes. Les Français, affaiblis par le feu, par les maladies, de quelques milliers d'hommes, n'avaient pu, malgré les vives instances de leur général, réparer leurs pertes, et la proportion entre les deux armées était encore à-peu-près la même.

Le feld-maréchal laissa autour de Roveredo Davidowich et deux divisions (prince de Reuss et Wukassewich) fortes de 20 à 25,000 hommes. Puis avec les trois divisions Meszaros, Sebottendorf, Quasdanowich et la réserve de la cavalerie (30,000) il s'enfonça par sa gauche dans les gorges de la Brenta pour gagner Vicence et attaquer de front Vérone et Legnago.

De son côté, Bonaparte, ayant pressenti ce mouvement, s'était résolu à marcher en avant. Il plaça sur le Bas-Adige de Vérone à Legnago 3 à

4000 hommes de la réserve sous Kilmaine, et donna l'ordre à Massena et à Augereau d'avancer par la chaussée du Tyrol, à Vaubois (division Sauret réorganisée) par celle de la Chiese (en tout environ 30,000 hommes).

La division Reuss, campée à Mori, occupait, par une avant-garde, le pont de la Sarca, Wukassewich était posté au défilé de San-Marco et à Roveredo : les réserves gardaient le défilé de Caliano.

Le 4 septembre, ces positions furent abordées simultanément, l'avant-garde de Vaubois avait déjà forcé le passage de la Sarca, la division entière pénétra dans les retranchemens du prince de Reuss et poussa jusqu'à l'Adige en face de Rovedero.

Sur l'autre rive, Massena se jeta tête baissée dans le défilé de San-Marco. Bonaparte avait promptement conçu la tactique applicable à la nature du terrain. Pour vaincre ces masses d'infanterie, cavalerie et artillerie qu'on entasse dans d'étroits passages, il suffit de les ébranler. Dès-lors tout s'embarrasse et le désordre est sans remède.

A San-Marco, les montagnes sont très rapprochées du fleuve, et l'intervalle était entièrement rempli par les impériaux. Bonaparte répand sur les hauteurs d'intrépides tirailleurs qui les harcèlent de leurs feux plongeans, puis, saisissant le moment, il lance sur la chaussée la 18ᵉ en colonne serrée par bataillons et le combat s'engage corps à corps. Au fort de la lutte, la cavalerie fournit une charge heureuse sur le flanc de l'ennemi qui se débande et ne s'arrête qu'à Roveredo. On le poursuit la baïonnette dans les reins. Victor avec la 18ᵉ entre au pas de course dans la rue principale et la balaie; en même temps, Rampon avec la 32ᵉ circulant entre l'Adige et la ville, au moment où Vaubois paraît à la rive droite, précipite la retraite des vaincus.

Roveredo est évacué, il ne reste plus à Davidowich que le défilé de Caliano. Ici la route est plus resserrée encore qu'à San-Marco et l'entrée du défilé est fermée par le château de la Pietra. Mais ces obstacles ne sont rien pour des soldats exercés à la guerre de montague; les uns se glissent sous la berge de l'Adige, tournent le château; d'autres hissent sur les rochers une batterie qui le canonne à revers, il est enlevé. Aussitôt les vainqueurs débouchent sur la chaussée en colonnes serrées et culbutent les Autrichiens frappés d'effroi.

50 hussards, conduits par Lemarrois, aide-de-camp du général en chef, traversent à toute bride la masse des fuyards, et, faisant face en tête, s'efforcent de l'arrêter; ils ne peuvent y réussir, mais cette tentative audacieuse est renouvelée par les guides et le 5ᵉ de dragons qui rompent les impériaux, leur enlèvent leur artillerie, leurs bagages et 4000 prisonniers.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Roveredo,

livra aux Français l'entrée du Tyrol, elle coûtait à l'ennemi tout son matériel et 8 à 10,000 hommes hors de combat. Davidowich se hâta d'évacuer Trente et de se retirer sur l'Avisio.

Le lendemain, l'armée prit possessiou de Trente. Le rideau qui voilait la marche de Wurmser avait disparu. Depuis deux jours, le feld-maréchal descendait, formant une longue colonne, la chaussée de la Brenta. Déjà sa division d'avant-garde (Meszaros) avait débouché sur Vicence et menaçait Vérone, tandis que le corps de bataille n'avait point dépassé Bassano. Il fallait, sans perdre de temps, courir à lui; deux partis se présentaient : rétrograder sur le Bas-Adige pour recevoir une attaque de front sans aucune des chances qui résultent d'une combinaison imprévue, ou se jeter à sa suite et le surprendre par-derrière dans sa marche allongée. S'il faisait volte-face, Meszaros était déjà trop loin pour prendre part à l'action, on l'abordait à nombre égal et il n'était plus permis d'élever de doute sur le succès; s'il suivait son avant-garde, on l'acculait aux murs de Vérone; s'il se rangeait sur a rive gauche de la Brenta, on le poursuivait jusqu'aux Alpes et la guerre s'éloignait de Mantoue.

La résolution de Bonaparte ne se fit pas attendre, maître de Trente, il conduisit Vaubois jusqu'à l'Avisio, fit enlever sous ses yeux l'arrière-garde de Davidowich, et chargea son lieutenant de tenir en respect les débris de ce général.

Le jour suivant, il emmena par Levico les divisions Augereau et Massena. Le 7, vers midi, on atteint une forte arrière-garde campée au défilé de Primolano (3 à 4000 hommes). Il y a là, comme à Caliano, un château qui ferme la vallée; mais comme à Caliano, on s'en empare d'élan, on met en désordre la colonne qui s'en appuie, on la devance par la tête, on la force de déposer les armes. Le soir on s'arrête à Cismone.

L'armée n'était plus qu'à six lieues de Bassano où Wurmser l'attendait, croyant n'avoir point de meilleur parti à prendre que de se maintenir sur la Brenta.

Meszaros est rappelé, Quasdanowich se place en avant de la ville, la gauche appuyée à la rivière. Sebottendorf s'aligne à lui sur l'autre rive et six bataillons occupent un long défilé à l'entrée du champ de bataille.

Ces dispositions n'arrêtent pas un instant l'armée française, le défilé est forcé avec la rapidité ordinaire. Augereau et Massena se déploient des deux côtés de la Brenta, le premier à gauche, le second à droite. Massena culbute Sebottendorf, enlève le pont et pénètre dans Bassano en même temps qu'Augereau, qui du premier choc a rompu Quasdanowich. Les deux lieutenans du feld-maréchal ne peuvent plus se rejoindre; l'un, affaibli de 4000 hommes, se retire dans le Frioul, l'autre se

porte en toute hâte au-devant de Meszaros avec le quartier général et Wurmser en personne.

Les opérations étaient ouvertes depuis 5 à 6 jours, et le général ennemi, qui naguère commandait vers Roveredo une armée de 50 à 60,000 hommes, se trouvait maintenant resserré entre la Brenta et l'Adige avec environ 16,000 combattans. Le reste avait péri, s'était rendu ou fuyait sur les routes du Tyrol et de la Carinthie. Dans cette situation critique, Wurmser ne perdit point courage et sa résolution est digne de remarque. Il gagna rapidement l'Adige par Villanova et Arcole, cherchant à percer jusqu'à Mantoue. La fortune lui ménageait cette courte faveur. Par un hasard résultant d'un mouvement de garnisons, Legnago se trouvait sans défenseurs quand il s'y présenta. S'y établir, passer en sûreté l'Adige, à l'abri d'une aussi bonne tête de pont et donner quelques momens de repos à ses troupes harassées, étaient un succès auquel il était loin de s'attendre. Cependant l'armée entière s'ébranlait pour l'envelopper et lui interdire l'entrée de Mantoue. Augereau, par la route de Padoue; Massena par Villanova, Arcole et Ronco, s'étaient élancés sur ses pas, tandis que Sahuguet avec la réserve du corps de siège et Kilmaine, à la tête de la garnison de Vérone, se portaient à Castellaro derrière la Molinella à cheval sur la chaussée.

Le vieux feld-maréchal fut encore assez heureux pour prévenir l'effet de ces combinaisons. Comme il sortait en colonne serrée de Legnago, Massena partait de Ronco pour Sanguinetto, mais l'avant-garde, au lieu de suivre tout entière la route directe, se divisa : la cavalerie prit par Anghiari, l'infanterie par Porcarizza.

Arrivée à Cerea, la cavalerie rencontra l'ennemi et commença le feu. Pijon y courut débouchant de Sanguinetto; mais les impériaux avaient eu le temps de se déployer, les Français furent cernés et rompus; ils perdirent, outre les morts et blessés, 500 prisonniers.

La chaussée était déblayée, Wurmser se porta rapidement au Tartaro; apprenant là que Castellaro était occupé, il appuya à gauche et gagna Villimpenta où il passa la Molinella. En débouchant son avant-garde, il rencontra 500 hommes que le général Charton amenait en toute hâte de Mantoue pour rompre et défendre le pont et qui se firent hacher.

Une fois la Molinella franchie, il n'y avait plus d'obstacle à l'entrée de Mantoue. La division de siège commandée par Sahuguet, en l'absence de Serurier, se replia sur la chaussée de Roverbella. Dans le même temps, Massena arriva à Castellaro; son premier soin fut de s'étendre par sa droite pour communiquer avec Sahuguet et empêcher les impériaux de tenir la campagne; mais sa tête de colonne, au sortir de Due-Castelli, essuya un échec qui le contint sur la rive droite de la Moli-

nella. Ce succès encouragea Wurmser à déployer ses forces (20 à 25,000) entre le faubourg Saint-Georges et la citadelle. Bonaparte attendit pour l'attaquer la réunion de toutes ses divisions. Augereau était resté en arrière pour investir Legnago dont la garnison (1600) capitula le même jour où Mantoue était débloquée. Aussitôt qu'il fut disponible, il se mit en marche pour le Mincio et prit position (le 16) à Governolo.

Trois jours après, tout était prêt pour la bataille. Bonaparte mit d'abord en mouvement ses deux ailes, Sahuguet à droite par Roverbella; Bon, remplaçant provisoirement Augereau, à gauche par Governolo, appuyant au Mincio. Wurmser, indécis entre ces deux démonstrations, se persuada enfin que Bon était suivi de toute l'armée, que Sahuguet faisait une fausse attaque, il manœuvra en conséquence; ses réserves s'avancèrent contre la division Augereau qui perdit du terrain. Cependant Massena, restant immobile au centre à Due-Castelli, envoya son avant-garde à Sahuguet, qui se mit à peser fortement sur la gauche du feld-maréchal. Celui-ci, croyant toute la ligne française aux prises, ne cessa de dégarnir son centre au profit de ses ailes. Lorsque Bonaparte le jugea partout engagé, il lança Massena, en colonne serrée, droit sur Saint-Georges; c'était le moment décisif. Les impériaux, pliant sur tous les points, se réfugièrent dans Mantoue avec une perte de 3000 prisonniers, 11 canons, et 2000 tués ou blessés.

Après cette journée, Wurmser ne passa plus la rive droite du Mincio, mais il se répandit dans le Seraglio, que Kilmaine lui enleva pied à pied au commencement d'octobre. Ce dernier général demeura chargé du blocus. Massena campa à Bassano, observant la Piave; Augereau s'établit à Vérone, Vaubois était encore sur l'Avisio.

La cour de Vienne ne perdit point courage, elle mit sur pied de nouvelles armées.

Alvinzy rassembla, dans la Carinthie, 40,000 hommes; Davidowicq se réorganisa, arma les milices tyroliennes, et porta son corps à 18,000 hommes. Ces deux généraux reçurent l'ordre d'opérer offensivement' l'un par la chaussée de Vicence, l'autre en longeant l'Adige.

Dans les premiers jours de novembre, Alvinzy commença le mouvement dans le but d'ouvrir la communication par Bassano avec le Tyrol. Il passa la Piave en deux colonnes qui se portèrent, celle de droite sous Quasdanowich à Bassano, celle de gauche sous Provera à Citadella. A leur approche Massena recula jusqu'à Vicence, où Bonaparte courut le rejoindre avec Augereau et les réserves.

L'ennemi avait déjà passé la Brenta, ses avant-gardes se montraient à Ospital et Carmignano. Massena marcha contre Provera, l'enfonça et le rejeta sur Fontonina. Quasdanowich, sortant de Bassano, se déploya,

pensant atteindre par le flanc la division française; mais il se heurta contre Augereau qui, après avoir enlevé, perdu et repris Le Nove, le fit enfin reculer jusqu'à Bassano.

Cette journée fut meurtrière. Bonaparte attendait le lendemain pour suivre ce premier succès, forcer l'entrée de Bassano, mettre Alvinzy hors de combat, et remonter par la Brenta sur les derrières de Davidowich, mais des nouvelles inattendues le rappelèrent sur l'Adige.

Vaubois, averti des projets de son adversaire, avait pris l'initiative; pendant deux jours (1 et 2 décembre) il avait attaqué Saint-Michel et avait enfin échoué. Davidowich, à son tour, l'avait assailli et battu sur l'Avisio. Il était à ce moment concentré aux défilés de Caliano; mais Trente était tombé au pouvoir de l'ennemi, les milices tyroliennes, commandées par Laudon, s'étaient portées sur la rive droite de l'Adige à Torbole, d'où elles menaçaient la Corona alors entièrement dégarnie; Vérone allait se trouver compromis, et il était nécessaire de pourvoir à sa sûreté.

De toutes parts on s'ébranla pour prendre des positions nouvelles. Bonaparte abandonna le champ de bataille où il venait de vaincre. Alvinzy, qui avait déjà fait ses préparatifs pour repasser la Piave, revint sur ses pas; Joubert, avec quelques bataillons tirés de Mantoue, courut à la Corona; enfin Vaubois, qui depuis quarante-huit heures défendait victorieusement Caliano et la Pietra, les évacua soudainement pour reculer jusqu'à Rivoli. A peine y était-il établi, que Bonaparte alla passer en revue sa division, lui fit de vifs reproches, et lui fit jurer de venger sa défaite. De ce côté la défense était assurée, restait à contenir Alvinzy au-delà de l'Adige.

Le champ d'opérations, sur ce fleuve, est limité entre Vérone et Legnago: au-dessus et au-dessous on rencontre des montagnes sans routes tracées, ou des marais impraticables. Dans l'intervalle entre les deux villes, l'Adige fait une légère courbure, dont la convexité est marquée par l'embouchure de l'Alpon, petite rivière qui descend des Alpes et qui coupe, à trois lieues de Vérone, la chaussée de Vicence. En s'étendant jusqu'à l'Alpon, on réduisait à l'espace entre Albare et Legnago la partie accessible du fleuve, ou plutôt on en interdisait le passage.

Mais Alvinzy avait déjà rangé son armée sur les hauteurs en arrière de Caldiero, il fallait avant tout le déposter. Bonaparte sortit de Vérone le 11 novembre au soir, et se porta à l'entrée de Caldiero; là, il fit reconnaître les impériaux; ils occupaient la montagne à partir d'un marais qui la sépare de l'Adige jusqu'au village de Cologrola; leur ligne, couverte de redoutes et de batteries, ne parut abordable que par la droite, où un mamelon la dominait; le lendemain, au jour, Massena s'ébranla par Lavagno pour la tourner. Les tirailleurs s'étant trop avancés furent enlevés avant qu'on

pût les secourir et donnèrent l'éveil à l'ennemi; Alvinzy fit occuper le mamelon et rendit sa droite inexpugnable. Toutefois, Augereau enleva Caldiero, et le feu s'ouvrit sur toute la ligne, mais sans effet. Les Français ne gagnèrent rien sur les impériaux, ceux-ci essayèrent de charger. On bivouaqua chacun dans ses positions; la pluie avait contrarié les mouvemens des Français, elle ne cessa pas de tomber pendant la nuit; au jour, Bonaparte ne croyant pas pouvoir, avec succès, renouveler l'attaque, rentra dans Vérone. Alvinzy poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Michel.

Tout semblait perdu : Vaubois, réduit à 8000 hommes, allait avoir à soutenir une attaque formidable, et au feld-maréchal victorieux, on n'opposait plus que 15 à 16,000 hommes. Enfin le corps de siège, comptant 8 à 9000 combattans, avait peine à contenir la garnison de Mantoue. Dans ce moment solennel, ni l'armée ni son général ne perdirent courage.

Bonaparte saisit, par un nouvel effort de génie, le côté vulnérable du feld-maréchal; pendant que celui-ci réunissait ses colonnes et se préparait à l'assaut de Vérone, les Français restèrent immobiles, ils passèrent dans l'attente les journées des 13 et 14. Le 14 au soir, on prit les armes et l'on sortit en trois colonnes par la porte de Milan : l'émotion était grande. Battait-on en retraite? abandonnait-on l'Adige et Mantoue? où allait-on s'arrêter? quelle ligne de défense trouverait-on en arrière, propre à contenir les deux généraux autrichiens une fois réunis? était-ce le Mincio tourné par Mantoue? était-ce l'Oglio ou l'Adda au cours trop étendu? quitter l'Adige, c'était livrer l'Italie, c'était perdre le fruit de tant de victoires! Telles étaient les réflexions qui agitaient l'armée; mais ce moment d'anxiété fut de courte durée. A peine hors de Vérone, la tête de colonne tourne à gauche, et l'on descend en silence les bords du fleuve jusqu'à Ronco, où un pont de bateaux vient d'être jeté : dès-lors le plan de Bonaparte se dévoile, et la confiance renaît dans tous les cœurs.

On n'a pu enlever de front ni tourner par la droite les hauteurs de Caldiero, on les tourne par la gauche. Les impériaux s'appuient de ce côté aux vastes marais qui s'étendent entre l'Alpon, l'Adige et les montagnes; mais ces marais sont accessibles; trois digues, partant de Ronco, les traversent : celle de droite conduit à l'embouchure de l'Alpon, celle du centre à Arcole et Villanova, celle de gauche à Caldiero. Or, Alvinzy est en position sur la hauteur, ses réserves à Villanova, ses avant-postes aux glacis de Vérone : on menace donc à-la-fois son flanc gauche et ses derrières. S'il marche sur la place, où Kilmaine est resté avec 2000 hommes, on s'avance par Poreil et Gombion, on le prend en queue, on l'accule aux remparts; s'il revient sur Villanova, il trouve sa réserve

enlevée, sa retraite coupée, et on l'enferme entre les deux cours d'eau; enfin, si le combat s'engage dans les marais, il manque d'espace pour se déployer; les têtes de colonnes seules peuvent s'aborder, et la valeur doit l'emporter sur le nombre.

L'armée, frappée de cette admirable combinaison, franchit avec ardeur le pont de Ronco; Massena, prenant la gauche, gagna Porcil où il s'établit sans obstacle. De là il apercevait Vérone et pouvait surveiller les mouvemens du feld-maréchal. Augereau s'engagea sur la digue d'Arcole dans le dessein d'occuper le village et de pousser jusqu'à Villanova. Mais au tiers de la route, à l'endroit où elle forme un coude, à partir duquel elle longe la rive droite de l'Alpon, son avant-garde fut accueillie par une vive fusillade qui l'arrêta tout court. Le général, surpris, s'avança au pas de charge à la tête de deux bataillons de grenadiers et, malgré le feu qu'essuyait son flanc droit, il parvint, en bon ordre, au pont d'Arcole; c'est un petit pont de bois sans parapet long d'environ 30 pieds jusque-là bien ignoré et dont le nom est désormais impérissable.

Arrivé à l'entrée de ce court défilé, la troupe tourne à droite et s'élance; mais une terrible décharge la force à reculer, elle se rompt et retourne précipitamment au coude d'où elle était partie.

Cependant Alvinzy était singulièrement ému de ce combat sur ses derrières. Il avait laissé sur l'Alpon un régiment de Croates pour observer la garnison de Legnago. Heureuse précaution dont on était loin de prévoir les conséquences. C'étaient ces mêmes Croates qui venaient de contenir vaillamment Augereau ; mais le feld-maréchal avait peine à s'expliquer comment ils avaient pu être attaqués; était-ce par une patrouille de troupes légères aventurées dans le marais ou par suite d'une démonstration, prélude d'une sortie de Vérone? les doutes furent bientôt éclaircis; ses reconnaissances l'informèrent que Porcil était occupé par une division entière et Arcole sérieusement menacé. Dès-lors il mesura le péril et se mit en devoir de repasser le pont de Villanova pendant que les divisions Mitrowski à droite, Provera à gauche, pour couvrir son mouvement, se portaient contre les deux colonnes françaises. A la vue des masses qui débouchaient sur eux, Massena et Augereau restèrent immobiles et laissèrent les généraux autrichiens défiler en entier sur les digues, après quoi ils les chargèrent avec fureur, les culbutèrent, couvrirent le marais de cadavres et firent un grand nombre de prisonniers. Augereau espéra profiter de l'élan pour enlever Arcole, il fut encore repoussé, l'attaque se renouvela et Bonaparte survint.

Impatient de tomber sur le flanc des impériaux, de les surprendre dans le désordre inévitable d'une retraite, il se jette au fort de la fusillade, il prend un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au

GÉNÉRAL BONAPARTE,

Né à Ajaccio le 15 août 1769.—Mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821.

Bataille d'Arcole.



milieu du pont. Son exemple entraîne les moins résolus, on le suit tête baissée, on touche aux termes de tant d'efforts, quand une forte colonne d'impériaux se rue en masse sur les assaillans et les met en déroute. Bonaparte lui-même est entraîné par les fuyards : déjà l'ennemi le déborde et va l'entourer lorsqu'on s'écrie : « Sauvons le général ! » La troupe furieuse revient à la charge, déblaie le champ de bataille et le retire tout meurtri d'un terrain fangeux où il avait été précipité.

Sur ces entrefaites, Guyeu avec une brigade, parvint à Albare et prit à revers le poste si vivement disputé ; mais Alvinzy était en sûreté au-delà de l'Alpon, il avait perdu son importance, il ne fut point défendu. « Il était 4 heures, Arcole n'était plus qu'un point intermédiaire « entre le front des deux armées; le matin il était sur les derrières de « l'ennemi. L'armée impériale venait d'échapper à sa destruction; « toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée. Caldiero « était évacué, Vérone délivré, deux divisions d'Alvinzy avaient été « défaites avec des pertes considérables; de nombreuses colonnes de « prisonniers, et grand nombre de trophées défilèrent au travers du « camp, et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers. » (*Mémoires de Napoléon.*)

Le lendemain, sur la nouvelle que la division Vaubois conservait sa position, on repassa le pont de Ronco. Les impériaux occupaient Porcil et Arcole et l'on se heurta de nouveau sur les digues. Selon la tactique qui avait si bien réussi à Augereau et Massena, on laissa aux ennemis l'initiative; entraînés par l'espoir de pénétrer jusqu'à l'Adige ils chargèrent à plusieurs reprises, on les attendit chaque fois de pied ferme, on les reçut à bout portant, on les fit reculer en leur faisant éprouver de grandes pertes. A la nuit on revint encore à Ronco. Joubert avait perdu Rivoli et s'était replié sur Vaubois. Mais Davidowich craignant d'attirer sur ses bras Bonaparte et toute l'armée, manœuvrait avec une extrême lenteur. On sut, le 17 au matin, qu'il n'avait pas attaqué Bussolengo ; on pouvait donc sans hésitation retourner au combat sur le champ de bataille si habilement choisi.

Cette fois Bonaparte résolut d'attirer encore Alvinzy sur les digues et de l'envelopper, en faisant filer Augereau sur Arcole par la rive gauche de l'Alpon. Tandis que ce dernier jetait un pont pour passer à Albare, Massena prit position sur la digue de Porcil, et une troisième colonne commandée par Robert, s'avança sur la digue du pont d'Arcole. Les impériaux profitèrent d'abord de leur supériorité numérique, Massena plia, et Robert ayant été grièvement blessé, sa troupe fut repoussée jusqu'à l'Adige, poursuivie par trois mille Croates qui marchaient en bon ordre. Le moment était critique; quelques pas encore cette masse pouvait saisir le

pont et disloquer l'armée. Bonaparte le fit rompre, il mit en embuscade dans un bosquet de saules, le long de la chaussée, la brave 32ᵉ qui, sans s'émouvoir, laissa ces troupes défiler devant son front et se montrant brusquement, les chargea par le flanc et les culbuta de l'autre côté de la digue dans le marais où elles furent presque anéanties.

En même temps Massena, retrouvant toute son impétuosité, et Augereau, achevant d'exécuter le mouvement qui menaçait les impériaux sur leurs derrières, Alvinzy se hata d'évacuer le marais.

La journée s'avançait; on apprenait que Vaubois était en retraite sur Castel-Novo et Peschiera. Il fallait en finir avec le feld-maréchal; ses pertes, pendant ce long combat, avaient été immenses et l'équilibre des forces étant rétabli, on pouvait l'aborder en plaine.

Toute l'armée passa le pont d'Arcole et se forma, la gauche au village, la droite dans la direction de Legnago. Là les impériaux étaient flanqués par l'Alpon et par un terrain marécageux couvert de roseaux. Une dernière action s'engagea dans ces positions nouvelles, le feu était ouvert sur toute la ligne sans avantage marqué, quand le canon se fit entendre sur les derrières des ennemis; c'était la garnison de Legnago qui débouchait ayant tourné leur gauche. Dans le même moment vingt-cinq guides, qui se sont glissés sur leurs flancs à travers les roseaux, en sortent en sonnant la charge. Les impériaux se croyant enveloppés plient jusqu'à Villanova et se mettent en pleine retraite par la route de Vicence.

Dans la matinée du 18, tandis que la cavalerie les poursuivait, Bonaparte rentra dans Vérone aux acclamations de la population entière. Sans perdre un instant, il dirigea Massena sur Castel-Novo et Augereau sur Dolce dans le but d'entourer Davidowich; mais celui-ci, inspiré par l'expérience du génie entreprenant de son adversaire, se retira précipitamment, abandonnant un grand nombre de prisonniers.

L'armée impériale avait perdu de 20 à 25,000 hommes, elle était encore une fois hors de combat; cependant l'état des affaires d'Allemagne permit de la réorganiser, et après d'inutiles tentatives de négociations, les hostilités recommencèrent; mais on touchait au dénoûment de ce grand drame qui tenait en suspens toute l'Europe.

CAMPAGNE DE 1797.

I.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Combat sur l'Adige (12-13 janvier).—Bataille de Rivoli (14).—Passage de l'Adige par Provera (13). —Bataille de la Favorite (16).—Capitulation de Mantoue (2 février).

Bonaparte avait reçu quelques renforts, il commandait cinq divisions d'un total de 45,000 hommes. Autour de Mantoue, Serurier : généraux de brigade Dumas, Dallemagne, Miollis, Beaumont, Victor (5ᵉ, 6ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ, 64ᵉ et 69ᵉ de ligne, 5ᵉ et 20ᵉ dragons, 10ᵉ, 24ᵉ, 25ᵉ chasseurs à cheval); au centre Massena à Vérone : généraux de brigade Rampon, Monnier, Leclerc, Brune (18ᵉ, 32ᵉ, 25ᵉ, 75ᵉ de ligne; 18ᵉ légère, 1ᵉʳ de cavalerie, 15ᵉ dragons.)

A droite à Ronco et Leguago; Augereau : généraux de brigade Walther, Verdier, Guyeu, Point et Bon (4ᵉ, 50ᵉ, 57ᵉ de ligne, 5ᵉ légère, 5ᵉ cavalerie, 9ᵉ dragons, 1ᵉʳ et 7ᵉ hussards); à gauche, à la Corona et Rivoli, Joubert : généraux de brigade Leblay et Vial (14ᵉ, 33ᵉ, 39ᵉ, 85ᵉ de ligne, 4ᵉ, 17ᵉ, 22ᵉ, 29ᵉ légère, 22ᵉ chasseurs à cheval.)

Enfin la réserve à l'extrême gauche, à Dezenzano et Salo, Rey : généraux de brigade Murat, Guillaume et Baraguey-d'Hilliers (58ᵉ de ligne, 11ᵉ et 12ᵉ légère, 8ᵉ dragons.)

L'armée ennemie, forte de 70,000 hommes sous Alvinzy, formait huit divisions et deux grands commandemens, l'un aux ordres du feld-maréchal (50,000), l'autre sous Provera (20,000.)

Ce dernier devait agir indépendamment du général en chef, pénétrer dans Mantoue, dégager Wurmser, et passer avec lui sur la rive droite du Pô, dans le but de rallier l'armée que le pape mettait sur pied. Pendant ce temps, Alvinzy se chargeait de tenir en échec toute l'armée française.

Bonaparte apprit, à Bologne, les mouvemens des impériaux; ayant pourvu à la sûreté des Légations, il courut aussitôt à Vérone. Au moment de son arrivée, on était aux prises sur toute la ligne, depuis la Corona jusqu'à Legnago.

Massena culbutait, de la montagne de Caldiero, la division Bayalitsch; Augereau soutenait à Bevilacqua, un fort engagement d'avant-garde; Joubert se maintenait à la Corona; rien n'était signalé sur la Chiese.

La véritable attaque n'était point démasquée, mais les prisonniers faits sur Bayalitsch appartenaient au corps de Provera, qui avait porté son principal effort sur la route de Legnago; on pouvait donc présumer qu'Alvinzy s'était borné à une démonstration contre Vérone, et qu'en quittant Bassano, il s'était porté soit dans le Tyrol, soit en seconde ligne à la suite de Provera. Selon cette conjecture, Massena devint disponible : Bonaparte le posta sur la rive droite de l'Adige, prêt à le lancer au besoin à Rivoli ou à Legnago. Rey reçut l'ordre de se rendre à Castel-Novo, et Murat celui de traverser le lac avec la brigade de Salo, pour se transporter au Montebaldo. La défense de Vérone fut confiée à une demi-brigade d'infanterie et à un régiment de cavalerie.

Les évènemens du lendemain justifièrent ces prévisions. Augereau soutint une fusillade insignifiante; mais Joubert fut abordé par des forces considérables qui tournèrent le Montebaldo, et l'obligèrent ainsi, malgré cur peu de succès sur son front, à évacuer la Corona pour se replier à Rivoli.

Dès-lors il n'y avait plus d'incertitudes : Provera pouvait être chargé d'une opération secondaire sur le Bas-Adige; mais Alvinzy descendait du Tyrol, et il devait conduire 40 à 50,000 hommes. Bonaparte chargea Augereau du soin de surveiller Provera; il mit à sa disposition la réserve de Massena et celle de Serurier, et lui prescrivit de gagner du temps et d'éviter un engagement général. Ces dispositions prises pour la défense du Bas-Adige, il partit à l'entrée de la nuit avec le reste de la division Massena pour renforcer Joubert à Rivoli. Rey fut appelé sur le même point, et la 18e se détacha sur Garda pour surveiller les défilés du Montebaldo.

A la vue des feux de l'ennemi, Bonaparte pénétra ses desseins. Ils s'étendaient dans la vallée de l'Adige et du Tasso, depuis Dolce jusqu'à Lumini, dénotant une force de 45,000 hommes : la droite (5 à 6000 sous Lusignan), bivouaquant autour de Lumini, paraissait destinée à manœuvrer sur le Tasso, de manière à couper la retraite de la division française; la gauche campait sur les deux rives de l'Adige vers Dolce; elle se composait des corps de Quasdanowich, Wukassewich, de la cavalerie et l'artillerie de l'armée, qui devaient déboucher par la fameuse rampe de Rivoli.

La première de ces deux ailes avait trois à quatre lieues à faire avant de prendre sa place sur le champ de bataille; la seconde ne pouvait y arriver que par une seule entrée couverte d'un retranchement; elles ne devaient donc l'une et l'autre y remplir qu'un rôle accessoire, sans liaison immédiate avec l'opération confiée au centre.

C'était, en effet, le centre qui devait livrer la bataille, formé en trois colonnes d'infanterie sous Ocskay à gauche, Kœblœs au centre, Lyptai à droite (20,000 hommes); il se déployait entre la crête du Montemagnone et Trombalora. Les avant-postes couronnaient déjà la crête du plateau de Rivoli, et l'on n'attendait que le jour pour engager l'action.

Ces mesures étaient bonnes dans la supposition de l'offensive. Joubert pouvait être enveloppé et enlevé, mais une attaque soudaine devait les déconcerter : Bonaparte la résolut sur-le-champ. Il était trois heures du matin, et la lune éclairait les deux camps. La division Joubert prit les armes pour marcher à l'ennemi, elle était affaiblie de moitié, mais elle avait ce qui manquait aux impériaux, du canon et de la cavalerie; l'avantage du terrain achevait de rétablir l'équilibre.

Elle se forma dans l'ordre suivant : la 39ᵉ s'établit dans les retranchemens qui formaient la rampe à droite, les 4ᵉ, 17ᵉ et 22ᵉ légère sous Vial, soutenues par le 33ᵉ de ligne, s'avancèrent contre Ocskay, dans le but de le refouler sur la crête du Magnone plus élevée que le plateau; au centre la 14ᵉ et à gauche les 85ᵉ de ligne et 29ᵉ légère eurent pour mission de culbuter Kœblœs et Lyptai, et de les contenir au-delà du Tasso; la cavalerie fut placée en réserve.

Le succès complet de ce mouvement eût disloqué le centre d'Alvinzy, et par là même arrêté ses ailes, mais il fut d'abord contesté. La 14ᵉ descendit jusqu'au Tasso; Leblay (85ᵉ et 29ᵉ) se mit en ligne en avant de Trombalora, et pendant que Vial, poussant vivement Ocksay, dépassa les défilés de la route impériale et se laissa entraîner par trop d'ardeur. Lyptai profita de son éloignement pour reprendre l'attaque; à l'aide d'un ravin, il rentra inopinément contre la 85ᵉ, la mit en désordre, fit plier la 29ᵉ et revint dans Trombalora. La 14ᵉ était débordée, mais elle ne

bougea pas. Sa droite étant appuyée au Tasso, au moyen d'une conversion en arrière, elle tint tête de tous côtés à l'ennemi, s'obstinant à couvrir la retraite de Vial.

Là reposa pendant quelques instans le sort de la journée: les impériaux firent de grands efforts pour rompre cette troupe intrépide et pour enlever son artillerie, ils furent sur le point d'y réussir; déjà les plus braves saisissaient les pièces, quand un cri de colère sortit des rangs: « 14ᵉ, *laisserons-nous enlever nos canons!* » A ces mots, un peloton de grenadiers s'élance et fait mordre la poussière aux téméraires assaillans.

Pendant que la 14ᵉ soutenait seule le combat, Vial, se repliant en deçà du défilé, fit passer son infanterie légère en arrière de la 33ᵉ. Enfin Massena déploya la 32ᵉ. Bonaparte courut à lui, saisit cette demi-brigade déjà si illustre, la conduisit à gauche, rallia les 85ᵉ et 29ᵉ, fit battre la charge et rentra dans Trombalora.

Ces divers engagemens avec le centre ennemi lui avaient enlevé beaucoup de monde; en définitive, Lyptai et Kœblœs furent paralysés au-delà du Tasso; mais Ocskay, maître de la crête du Montemagnone, était prêt à descendre sur le plateau. D'un autre côté, Wukassewich s'était étendu sur la rive gauche de l'Adige jusqu'à la Chiusa, et Quasdanowich, attiré par la fusillade de Trombalora, avait cru le moment arrivé de forcer l'entrée de la rampe. La 39ᵉ fit une longue et sanglante résistance; enfin le feu d'une batterie, que Wukassewich avait établie de l'autre côté du fleuve, la fit plier, elle abandonna ses redoutes, et la colonne ennemie commença à se déployer. Mais Bonaparte veillait à tout: il lança contre son front la cavalerie de Massena, qui venait à peine d'arriver, il la fait menacer à gauche par la 39ᵉ; et Joubert, peu soucieux du progrès que pourrait faire Ocskay, accourut du défilé de la route impériale avec l'infanterie légère de Vial, tomba sur son flanc droit, et accabla de ses feux plongeans tout ce qui était encore entassé au fond du ravin.

Les impériaux ne résistèrent pas à cette triple attaque, ils furent rompus; 12 canons et 2000 hommes, qui avaient déjà débouché, furent pris, le reste culbuté au bas de la rampe dans un désordre complet et au milieu d'un effroyable carnage.

Ce rude échec annula la droite d'Alvinzy, elle se mit immédiatement en retraite. Ocskay, qui de son côté avait fait quelques pas sur le plateau, se hâta de rétrograder.

Restait Lusignan qui, depuis l'aube du jour, circulait le long du Tasso, autour du plateau, dans le but de s'y établir sur les derrières de l'armée française et d'intercepter la route de Vérone.

A Caleinato il avait laissé un détachement pour masquer la 18ᵉ postée à Garda; à Orza il se heurta contre Rey arrivant de Castel-Novo; obligé de

se diviser encore pour lui faire face, il parvint au plateau déjà fort affaibli. Toutefois, croyant sa présence décisive, il la signala par une décharge générale de mousqueterie, mais ni le centre, ni la gauche n'étaient en mesure de le seconder. Bonaparte lui opposa la 75e restée en réserve à Rivoli et la 18e qui, ayant écrasé le détachement de Calcinato, s'était rendue en droite ligne sur le champ de bataille. Il fut repoussé; au même instant, Rey se déployant par la gauche et menaçant sa retraite, il ne put maintenir sa division qui lâcha pied et déposa les armes.

La journée finissait, les ailes de l'armée impériale étaient hors de combat. Bonaparte prenait ses dispositions pour anéantir le centre quand il apprit que Provera avait passé l'Adige à Anghiari; il se mit sur-le-champ à la tête de la division Massena et la porta sur Mantoue, laissant à Joubert le soin d'achever Alvinzy.

Le lendemain, Murat débarqué depuis vingt-quatre heures au-dessus de Garda, s'empara des défilés du Montebaldo, et Joubert réussit à faire filer 1200 hommes par la crête du Montemagnone, qui occupèrent le débouché de la route impériale, au pied de la Corona. Cependant il pousse les débris de Lyptai, Kœblœs et Ocskay jusqu'aux sources du Tasso. Là, trouvant toutes les issues fermées, ces troupes se débandèrent, 5000 hommes furent faits prisonniers, un grand nombre périt en se précipitant des hauteurs de la Corona.

Le corps d'Alvinzy était détruit, Provera n'eut pas une meilleure destinée. Ce général avait réussi à jeter un pont à Anghiari et à transporter au-delà de l'Adige 12 à 13,000 hommes. Augereau au lieu de concentrer la défense sur la Molinella, se porta contre son arrière-garde, détruisit le pont et s'attacha à ses pas. Provera parvint ainsi sans obstacle sous les retranchemens de Saint-Georges, où il manqua de pénétrer par surprise. Mais le général français Miollis, ayant reçu l'éveil, se mit en défense et répondit à ses sommations à coups de canon. Il passa alors entre Saint-Georges et la citadelle et s'établit à la Favorite. Les lignes de circonvallation dont les assiégeans s'étaient entourés l'arrêtant, il remit l'attaque au lendemain et fit demander à Wurmser de le seconder par une sortie, mais le lendemain il avait sur les bras Bonaparte et ses deux infatigables lieutenans. Tandis que Serurier contenait la garnison dans la place, Augereau déboucha par Castellaro sur ses derrières et Massena par Roverbella, sur son flanc droit; après une courte résistance il déposa les armes.

Mantoue n'ayant plus d'espoir d'être secourue, Wurmser capitula enfin le 2 février 1797; le siège avait duré 7 mois, la garnison s'élevait encore à 20,000 hommes dont 12,000 combattans, 30 généraux, et le grand quartier-général de Wurmser; 7500 soldats étaient morts dans les hôpitaux, ou avaient été tués dans les différentes sorties. Les trois expéditions

tentées pour en faire le déblocus avaient désorganisé trois armées et coûtèrent à l'Autriche plus de 60,000 hommes. Le feld-maréchal avait épuisé tous ses approvisionnemens, toutes ses munitions; il avait fait tuer et saler tous ses chevaux, dernière ressource pour alimenter sa nombreuse garnison.

Les Français entrèrent dans la place le 3 février. Serurier, qui avait presque constamment commandé le siège, eut la gloire de recevoir l'épée des vaincus.

II.

Expédition contre le Pape.—Prise de Faenza (4 fév.).—Prise d'Ancône (9).—Traité de Tolentino (19).

Après la victoire de Castiglione, les évènemens politiques prirent une allure plus décidée dans le nord de l'Italie. L'état de Modène fit sa révolution, puis s'unissant aux villes de Reggio, Ferrare et Bologne, il adopta comme la Lombardie, la forme républicaine; on eut ainsi la république cispadane, comprenant le Milanais et le duché de Mantoue, et la république transpadane composée des villes de la rive droite du Pô. La cour de Rome, abattue par les défaites de Wurmser, ne put opposer que de sourdes intrigues à ces changemens qui menaçaient son existence. Mais au moment où Alvinzy et Provera conçurent le projet de délivrer Mantoue, et de jeter Wurmser avec 25 à 30,000 hommes au centre des États-Romains, le pape mit lui-même une armée sur pied. Colli, en prit le commandement, mais par malheur, elle entrait à peine en opérations lorsque les désastres des généraux autrichiens la livrèrent à la colère de Bonaparte. A peine la capitulation de Mantoue est-elle signée qu'il courut aux troupes papales, il les rencontra en avant de Faenza, les poussa en désordre jusqu'à Ancône, où elles arrivèrent réduites de moitié et où il acheva de les détruire. Après quoi il prit possession de cette impor-

tante forteresse et porta son quartier général à Tolentino. Là, les envoyés du sacré collège vinrent arrêter sa marche en souscrivant le traité qu'il voulut bien dicter.

L'Italie était conquise, mais l'Autriche victorieuse en Allemagne croyait pouvoir soutenir encore la lutte.

III.

Invasion des provinces impériales par l'armée d'Italie.—Marche de Massena (10 au 18 mars).—De Joubert (10 mars au 5 avril).—Passage de la Piave (12 mars).—Bataille du Tagliamento (15).—Prise de Palma-Nova (17).—Combat de Tarvis (22).—De Neumarkt (2 avril).—Armistice de Leoben (17).

L'archiduc fut appelé à la tête des débris d'Alvinzy, et l'on tira des armées d'Allemagne six belles divisions destinées à le mettre en état de reprendre l'offensive. Tandis qu'elles se rendaient, les unes (2), dans le Tyrol, les autres (4) à Salzbourg et Villach, dans la Carinthie, Bonaparte reçut le renfort de 3 divisions fournies par l'intérieur et les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle. Le directoire, mieux avisé que le cabinet aulique, les avait fait filer à travers les cols des Alpes au milieu de l'hiver, et elles parvinrent sur l'Adige à l'insu de l'ennemi.

L'armée française avait donc pour la première fois, et pour un moment bien court la supériorité du nombre : l'occasion était trop précieuse pour que Bonaparte pût la négliger.

L'archiduc en attendant la réunion de toutes ses forces, avait réparti celles qu'il avait sous la main en raison des difficultés du terrain et de la saison. La principale colonne gardait la route la plus accessible, celle de la Carniole. La moindre était en position en avant des défilés de Tarvis et de Ponteba. La troisième occupait le Tyrol; l'arrivée des secours en marche devait rétablir l'équilibre entre les subdivisions, et c'é-

tait le moment attendu par le prince pour attaquer à-la-fois par les trois communications.

Bonaparte déjoua ce dessein en prenant l'initiative par une de ces grandes combinaisons dont le secret lui était donné. Un mouvement général en avant fut prescrit à toute l'armée, de telle sorte que le centre ayant pénétré en Carinthie, les autres divisions durent se grouper autour de ce noyau pour descendre en masse le revers des Alpes carniques, et déboucher dans la vallée du Danube.

Massena fut chargé de mener battant les postes impériaux jusqu'à Tarvis et de s'y établir. Pendant ce temps Joubert à gauche, Bonaparte à droite se mirent en devoir d'entrer de vive force dans le Tyrol et la Carniole, de dégager les chemins transversaux qui font communiquer ces deux provinces avec la Carinthie, et de se rabattre sur Massena. Kilmaine resta dans le Milanais avec les dépôts pour tenir en respect les Vénitiens, et assurer la retraite.

Sur tous les points, le succès fut complet; Massena (15,000 hommes), renversa l'ennemi à Bellune, à Cadore, tourna la Piave et s'empara des cols de Ponteba à Tarvis; en même temps Joubert (2 divisions 18,000 hommes), chassa du Tyrol Laudon et Kerpen, les battit à Saint-Michel, à Clausen et à Mittenwald, écrasa les renforts qui commençaient à se présenter, rejeta Laudon près des sources de l'Adige, et Kerpen au-delà du Brenner; après quoi il quitta à Brixen la route d'Inspruck et se porta par Lienz à Villach. Enfin Bonaparte (27,000 hommes, trois divisions, Guyeu, Serurier, Bernadotte), refoula devant lui l'archiduc, passa, sans coup férir, la Piave et déploya ses trois divisions sur le Tagliamento que l'ennemi prétendait lui disputer. Bernadotte franchit le premier cette rivière en s'écriant: «Soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse! l'armée d'Italie vous contemple! » La cavalerie impériale fit d'inutiles efforts pour l'empêcher de se former sur la rive gauche, l'armée entière s'y établit, et poussa jusqu'à Palma-Nova.

Cependant l'archiduc, pour arrêter cet élan dont les conséquences sont trop évidentes, tente un mouvement contre Massena, il ordonne à Bayalitsch de gagner Tarvis en remontant la vallée de l'Isonzo, et lui-même, abandonnant à une division la défense de la Carniole, se transporte par Laybach à Clagenfurth, d'où il se rabat aussi sur Tarvis. C'est le moment décisif: le général républicain va se maintenir dans ses positions qui sont la clef de toute l'opération, ou se trouver pris entre deux feux.

L'archiduc l'aborde le premier, il réussit à s'emparer de Tarvis et se met en bataille hors de la ville, en attendant son lieutenant. Mais Massena ne lui laisse point le temps de s'affermir, il tombe sur la ligne avec

toute son impétuosité et après des prodiges de valeur, après un combat où les deux généraux en chef paient de leur personne, il finit par la rompre.

Pendant ce temps, Bayalitsch s'avance suivi de près par Guyeu et Serurier que Bonaparte a lancés à sa poursuite par Udine et Gorizia. Lorsqu'il débouche près de Tarvis, il se heurte contre la division victorieuse, et dépose les armes.

L'archiduc se retira à Clagenfurth, où il rappela sa gauche que Bernadotte avait suivie jusqu'à Laybach et qu'il poursuivit encore dans la Carinthie. Bientôt Bonaparte, après avoir fait capituler Trieste, se porta sur cette province où toute l'armée fut concentrée. Il s'attacha aux pas de son adversaire, le battit à Neumarkt, malgré l'arrivée des renforts, et pénétra jusqu'à Leoben.

On touchait aux portes de Vienne. La cour impériale consentit enfin à traiter de la paix, les préliminaires en furent signés le 17 avril.

IV.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN.

Perte de Kehl (9 janvier).—De la tête du pont d'Huningue (5 février).—Passage du Rhin à Neuwied (18 avril).—Passage à Diersheim (21 avril).

L'armistice de Leoben mit fin aux opérations d'Allemagne. L'archiduc vainqueur avait assiégé à la fin de la campagne précédente, le fort de Kehl et la tête de pont d'Huningue. Ces places se rendirent après une longue et glorieuse résistance, et l'on se trouva, pour passer le Rhin, dans la même position qu'à la fin de 1795.

Hoche, après avoir pacifié l'Ouest et tenté un débarquement en Irlande

que les vents contraires avaient fait échouer, fut appelé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte encore de 70,000 hommes. Les impériaux ne lui opposaient que 40,000 hommes sous Werneck. Maître de Dusseldorf et de Neuwied il pouvait à son gré attaquer sur l'une ou l'autre rive de la Sieg. Il ordonna à Championnet de faire une démonstration sur la rive droite pour attirer les impériaux qu'il se réservait de prendre en flanc en débouchant de Neuwied. Werneck, d'abord trompé, se porta sur Championnet; mais revenu de son erreur, il se retourna contre Hoche assez à temps pour recevoir la bataille avec des chances moins défavorables. Toutefois il la perdit, et se retira sur la Lahn affaibli de plus de 5000 hommes.

Hoche manœuvra ensuite pour l'empêcher de rallier la garnison de Mayence; et pendant que sa droite poussait jusqu'à Francfort, lui-même parvint par Giessen aux bords de la Nidda. Rien ne paraissait devoir contrarier sa marche victorieuse, qu'il brûlait de poursuivre jusqu'au centre de l'Autriche, quand la paix l'arrêta.

Moreau eut à peine le temps de faire quelques pas au-delà du Rhin; il n'avait point de ponts, et il fut comme l'année précédente, dans la nécessité de surprendre le passage du fleuve. Cette opération se fit avec succès en face de Diersheim; l'on n'était pas encore affermi sur l'autre rive, quand l'ennemi attaqua et se fit battre; le même jour Kehl se rendit. Le lendemain l'armée s'étendit au-delà de la Rench et le surlendemain les hostilités furent suspendues.

Le démembrement de la république de Venise, et le traité de Campo Formio furent les derniers évènemens de cette année.

CAMPAGNE DE 1798.

TRANSITION ENTRE LES DEUX PREMIÈRES COALITIONS.

I.

AFFAIRES D'ITALIE.

Paix de Campo-Formio (17 mai 1797).—Politique de la république.—Insurrection à Rome (27 décembre).—Révolution romaine (10 février 1798).

Une paix sérieuse entre l'Autriche et la France n'était pas encore possible. La lassitude faisait déposer les armes, mais on négociait moins un traité qu'un armistice, et l'on cherchait de part et d'autre à s'assurer une bonne ligne de démarcation. Le cabinet de Paris exigeait la remise de Mayence, clef du nord de l'Allemagne; le conseil aulique demandait l'Adige et Mantoue. Cette dernière prétention, soutenue avec opiniâtreté, fit traîner les conférences en longueur. L'impatience gagna les directeurs; ils placèrent Hoche à la tête des deux armées d'Allemagne; ils défendirent à Bonaparte, plénipotentiaire de la république, de rien conclure avant de nouvelles instructions; ils songèrent à reprendre les hostilités. Mais

le conquérant de l'Italie, craignant de se voir enlever la gloire de donner à la France une paix vivement desirée, fit remettre aux diplomates impériaux son ultimatum et leur demanda une dernière entrevue. On lui opposa les objections d'usage, et, en les terminant par une insinuation personnelle, on l'autorisa à sortir de son caractère d'ambassadeur pour rentrer dans celui de général victorieux. Il saisit quelques porcelaines, et les brisant avec colère, il s'écria que la guerre était déclarée, qu'avant trois mois il aurait brisé, comme ces vases fragiles, la monarchie autrichienne. Dès le lendemain le traité de Campo-Formlo fut signé entre la république française et l'empereur d'Allemagne.

La maison d'Autriche renonçait à la Belgique et à la Lombardie, elle reconnaissait la république Cisalpine, formée de la réunion de la Cispadane et de la Transpadane; elle évacuait Mayence, et l'empereur sanctionnait la prise de possession des provinces Rhénanes.

En compensation, Bonaparte livrait aux impériaux Venise même et les états vénitiens, à partir de l'Adige; enfin l'on stipulait que les différends avec l'empire feraient l'objet d'un congrès qui devait se réunir à Rastadt.

Jamais, dans les temps modernes, on n'avait conquis une aussi glorieuse paix. La France l'accueillit avec ivresse, et le directoire ne se sentit point la force de refuser sa ratification au général qui n'avait pas plus hésité à se mettre au-dessus de ses ordres diplomatiques que de ses plans de campagne.

Le continent était désarmé, mais on avait fait d'inutiles tentatives pour traiter avec le cabinet britannique. Depuis la malencontreuse campagne du duc d'York, ses troupes de terre n'avaient point reparu dans les rangs de la coalition. Cependant la supériorité toujours croissante de sa marine lui avait permis de se transporter partout où elle pouvait porter à la France quelque funeste blessure. Les principaux établissemens de l'Inde et des Antilles succombèrent sous ses coups, et le commerce anglais, en s'enrichissant de nos pertes, put offrir au gouvernement d'immenses capitaux pour continuer la guerre et soudoyer de nouveaux ennemis.

La révolution n'était donc point en sûreté, à moins d'avoir mis l'Angleterre hors de combat, et d'avoir préparé en même temps, contre les trois puissances du nord, une diversion permanente propre à leur ôter la tentation de courir aux armes.

Le directoire entra pleinement dans ces vues. C'est, au reste, un des phénomènes les plus remarquables d'une grande révolution, que l'aptitude des hommes qu'elle produit à s'approprier les traditions qui, pendant une longue suite d'années, ont contribué à la gloire et à la prospérité nationales. Comme à ces époques les évènemens prennent un caractère

gigantesque, il arrive qu'en un court espace de temps, on voit s'accomplir des faits qui eussent épuisé les efforts de plusieurs générations.

Depuis le règne de François I[er], la France, long-temps aux prises avec la maison d'Autriche, était parvenue, au moyen de ses alliances avec l'empire ottoman, les princes protestans du nord de l'Allemagne et le roi de Sardaigne, à s'attribuer les profits de cette longue lutte; Richelieu, Louis XIV, Louis XV lui-même avaient successivement rapproché de sa dernière limite la frontière si indécise du nord et de l'est; l'Espagne et Naples, gouvernées par des Bourbons, avaient été soustraites à l'influence de Vienne; enfin, vers le milieu du XVIII[e] siècle, de part et d'autre, on avait abandonné les anciennes maximes, et un rapprochement s'était opéré entre la cour de Versailles et le cabinet aulique.

Cependant l'état de dégradation de son gouvernement fit tourner contre la France cette dernière combinaison. Tandis que la vieille monarchie s'éteignait au sein d'une ignoble mollesse, l'Autriche, la Prusse, la Russie s'agrandirent aux dépens de la Pologne et de la Turquie. Leur ascendant s'étendit sur l'Europe entière, et lorsqu'elles se décidèrent à opposer la force des armes aux réformes politiques, la révolution se présenta sur le champ de bataille sans alliés; mais elle sut s'en passer; les armées de la république eurent bientôt effacé les traces de l'incapacité des derniers rois. Les princes allemands et l'Italie manquaient à ses drapeaux; l'Allemagne jusqu'au Rhin fut conquise; la Lombardie, les Légations érigées en république neutralisèrent le Piémont et le midi de la Péninsule. Le traité de Campo-Formio consacra ces grands résultats, mais ils ne suffisaient pas; on voulait encore tout à-la-fois chercher l'Angleterre et prendre position contre le continent. Le renversement du gouvernement pontifical, l'invasion de la Suisse, les expéditions d'Irlande et d'Égypte, la guerre de Naples, furent les conséquences de cette politique qui donna lieu à la seconde coalition.

Après le traité de Tolentino, le directoire envoya à Rome, en qualité d'ambassadeur, le frère aîné de Bonaparte, Joseph, dont la présence fut le signal d'un redoublement d'intrigues en sens opposés. Le sacré collège, irrité à la vue du drapeau républicain, sollicita le souverain pontife de rompre encore une fois; d'un autre côté, les patriotes s'agitèrent, comptant, pour conquérir leur liberté, sur l'appui des Français.

Une insurrection, dont la police romaine eut le secret, et dont elle résolut de profiter pour tourner contre la légation le fanatisme de la populace, éclata le 27 décembre. Les conjurés arborèrent la cocarde tricolore, mais on s'attendait à leur mouvement, et les mesures étaient prises pour le réprimer. Quelques-uns d'entre eux cherchèrent un refuge au palais de Joseph : on les poursuivit, on fit feu dans ses cours. L'am-

bassadeur sortit pour s'interposer, pour faire cesser le combat; mais les soldats du pape entourèrent et massacrèrent le général Duphot qui l'accompagnait, puis la fusillade s'engagea de plus belle. Dès le soir, Joseph demanda ses passeports, deux jours après il quitta Rome pour se rendre à Florence.

Le directoire ne laissa pas échapper l'occasion de révolutionner les États-Romains. Il détacha de la Cisalpine 18,000 hommes sous le général en chef Berthier et lui donna l'ordre de marcher sur la capitale. Berthier prit la route d'Ancône et parvint sans obstacles sous les murs de Rome; il mit garnison dans le château Saint-Ange, sans que les troupes pontificales songeassent à se défendre. Sa présence fut le signal de l'établissement de la république romaine qui se modela sur les républiques démocratiques que le traité de Campo-Formio avait reconnues.

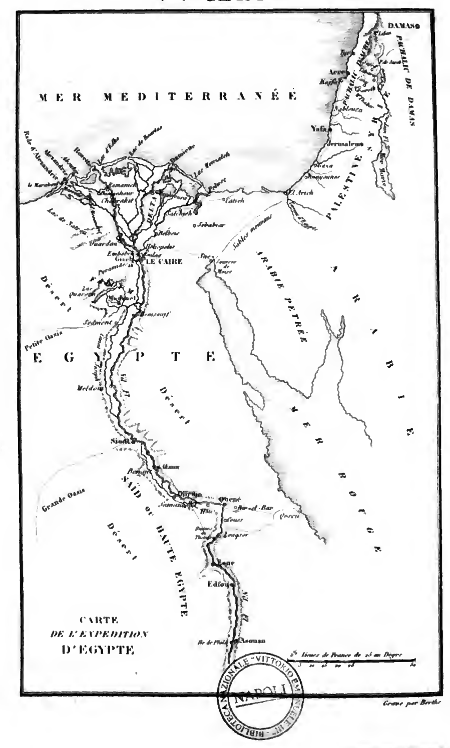
II.

AFFAIRES DE SUISSE.

Insurrection des Vaudois (décembre 1797). — Intervention des Français (mars 1798). — Prise de Berne (15 mars). — Constitution helvétique (mai 1798).

L'égalité cherchait partout à s'étendre, le privilège avait disparu d'une partie des états vénitiens, de Gênes, du patrimoine de saint Pierre. Mais les institutions aristocratiques de la Suisse étaient restées intactes, et si la neutralité douteuse du sénat de Berne avait fermé sou territoire aux opérations de la guerre, elle avait laissé un vaste champ aux menées contre-révolutionnaires. Le directoire réagit sur lui en excitant les passions populaires, en leur prêtant l'appui de deux divisions ti-

7ème CARTE.


MER MEDITERRANÉE
DAMASO
PACHALIC DE DAMAS
Acre
Yafa
Jerusalem
PALESTINE
Mer Morte
El Arich
Damiette
Rosette
Alexandrie
DELTA
Belbeis
LE CAIRE
Suez
Pyramides
Benisouef
Medinet
Sedment
Petite Oasis
Désert
EGYPTE
ARABIE PETRÉE
ARABIE
MER ROUGE
Siout
Grande Oasis
SAÏD OU HAUTE EGYPTE
Quené
Louqsor
Esne
Edfou
Assouan
CARTE
DE L'EXPEDITION
D'EGYPTE
Lieues de France de 25 au Degré
Gravé par Berthe

rées des armées du Rhin et d'Italie. La dernière s'étant rapprochée de Genève, les Vaudois s'insurgèrent. Soumis aux cantons de Fribourg et de Berne, ils avaient jusque alors été privés de droits politiques et ils saisissaient, avec ardeur, l'occasion de les conquérir. Le sénat, ayant levé ses milices, les porta sur Lausanne. Mais la division française (10,000) entra dans le pays de Vaud et les Suisses se retirèrent devant elle. Bientôt la révolution s'étendit : Berne fut réduit à courir les chances de la guerre. Brune vint prendre le commandement de l'armée (15 à 20,000) qu'il fit avancer par Soleure et Fribourg. Le général suisse d'Erlach ne désespéra point d'arrêter ces deux colonnes qui, n'ayant aucune communication entre elles, eussent pu se briser contre des positions célèbres; mais il commandait à des milices indisciplinées; elles ne tinrent nulle part; elles se crurent trahies; elles laissèrent prendre Berne, tuèrent leur général et se dispersèrent.

Maîtres de Berne, les Français dressèrent le plan d'une constitution analogue à la leur et la proposèrent à l'acceptation de la Suisse. L'Oberland, les cantons de Schwitz, Uri, Underwald, Zug et Glaris cherchèrent à la repousser les armes à la main. Battus dans toutes les rencontres, ils cédèrent, et sans attendre leur adhésion l'on proclama la république helvétique.

III.

EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

Départ de la flotte (19 mai 1798).—Prise de Malte (12 juin).—D'Alexandrie (2 juillet).—Combat de Rahmanieh (10).—De Chobrâkit (13).—Bataille des Pyramides (21).—Occupation du Caire (25).—Combat de Salahieh (11 août).—Bataille navale d'Abouqir (2 et 3 août).—Expédition dans le Faioum (25 août).—Bataille de Sedment (7 octobre).—Révolte du Caire (21).

L'Autriche dévora son ressentiment et l'on se livra sans crainte d'une diversion continentale aux projets contre l'Angleterre.

On avait résolu de débarquer en Irlande, mais les apprêts n'étaient pas encore terminés lorsque Bonaparte partit pour une expédition dont il avait donné l'idée et dont les conséquences embrassaient le monde entier. La Turquie, vieille et fidèle alliée de la France, marchait à grands pas vers sa ruine. Les Russes lui avaient enlevé récemment le littoral nord de la mer Noire; l'Égypte, asservie à la milice des Mamelucks, était dans un état constant d'insubordination. En Syrie, un de ces empires éphémères qui s'élèvent et disparaissent en Orient, venait de braver sa puissance. Il n'existait plus, mais les populations hostiles n'attendaient qu'un étendard pour se rallier contre la Turquie.

On voulut, ou la régénérer et lui donner assez de nerf pour tourner la coalition, de manière à tenir en échec les cours de Vienne et de Pétersbourg, ou compléter sa ruine et la remplacer par un gouvernement nouveau dévoué à la république. On voulut prendre pied en Orient, menacer les établissemens anglais de l'Inde, enfin rappeler à la vie le commerce de la Méditerranée.

Ces grandes conceptions, que les plus hardis ministres du temps passé eussent rejetées comme chimériques, trouvèrent à peine quelques contradicteurs. L'armée d'Italie reçut la mission de gagner l'Égypte, qui n'appartenait plus que de nom aux Ottomans et de l'enlever aux Mamelucks. Le secret étant la condition première du succès de l'entreprise, il était impossible de la concerter avec le divan. On donna l'ordre à un négociateur renommé (M. de Talleyrand) de partir pour Constantinople, peu après la flotte, pour demander au sultan le renouvellement des anciens traités avec la France, en lui offrant, comme gage de cette alliance, l'Égypte et l'Orient soumis, et l'appui de légions partout victorieuses.

Les troupes, sous le nom d'aile gauche de l'armée d'Angleterre, se rapprochèrent des côtes. On nolisa des transports à Toulon, à Gênes, à Civita-Vecchia, à Bastia. On réunit pour les convoyer 13 vaisseaux de haut bord et 90 bâtimens de guerre, montés par 10,000 hommes d'équipage et commandés par le contre-amiral Brueys.

L'Europe voyait avec surprise la marine française, après tant de désastres, se déployer si menaçante. La destination de cet armement était soigneusement cachée. On savait que des ingénieurs, des savans, des artistes, des hommes de lettres devaient être embarqués, et l'on s'épuisait en conjectures sur le but de ces immenses préparatifs. Les suppositions s'arrêtaient aux Iles Britanniques, au Portugal, et les escadres anglaises, négligeant la Méditerranée, sillonnaient l'Océan pour veiller aux points vulnérables. Cependant Bonaparte arriva à Toulon où se trouvaient le vaisseau amiral et la plus forte division. A la vue du théâtre de ses premières armes, à la vue des vétérans d'Arcole qui le saluèrent de

leurs acclamations, à la vue de cette flotte majestueuse qui allait le conduire à de nouvelles destinées, il dut pressentir sa grandeur future. Les vents contraires le retinrent quelques jours : enfin le 19 mai, près de 300 transports et les bâtimens d'escorte se déployèrent par un temps magnifique. Dès le soir on avait gagné la haute mer : on devait rallier les autres convois dans les eaux de la Sicile et relâcher à Malte.

L'armée entière, forte de 36,000 hommes, formait cinq divisions d'infanterie sous Kleber, Desaix, Bon, Dugua, Regnier, plus un corps de cavalerie commandé par Murat. Berthier avait repris son poste à l'état-major. Caffarelli-Dufalga dirigeait le génie, Dommartin l'artillerie, les généraux Menou, Alexandre Dumas, Vaubois étaient attachés au quartier-général. Enfin, des savans et des artistes au nombre desquels brillaient Monge, Bertholet, Fourrier, Denon, faisaient partie de l'expédition.

On devait en passant prendre possession de l'île de Malte; on se présenta devant la place le 10 juin. Le grand-maître refusa l'entrée du port et se mit sous les armes. Il avait, autour de lui, 400 chevaliers, un régiment de 500 hommes et les milices levées sur une population de 100,000 âmes, très peu affectionnée à ses maîtres. On jeta quelques colonnes à terre, on culbuta les troupes de l'ordre. Mais la forteresse pouvait braver long-temps les efforts de l'armée et les instans étaient précieux. On négocia; Bonaparte intimida, séduisit le grand-maître et réussit à lui faire signer une capitulation. Félicitons-nous, dit Caffarelli, en franchissant ces remparts célèbres, félicitons-nous de ce qu'il s'est trouvé dans la place quelqu'un pour nous en ouvrir les portes! Huit jours suffirent pour organiser l'île dont Vaubois fut nommé gouverneur. La flotte reprit le large le 19 juin et arriva le premier juillet dans la rade d'Alexandrie. La population entière était armée; elle avait reçu l'éveil. L'escadre de Nelson, qui au bruit du départ de Toulon, s'était élancée sur la Méditerranée, impatiente d'atteindre la flotte, avait touché terre en donnant avis de l'approche des Français. Malgré la mer houleuse, on fit aussitôt des dispositions pour saisir le port, avant le retour de l'amiral, que l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir reparaître.

Pendant ces apprêts, on signale une voile à l'horizon. O fortune! s'écria le général en chef, me refuseras-tu quelques heures! Mais la fortune était loin de se montrer sévère. On reconnut le pavillon français et l'on continua le mouvement. Menou débarqua quelques bataillons à une lieue et demie d'Alexandrie. Pendant la nuit, Kléber, Bon, Bonaparte suivirent : 3 à 4000 hommes se réunirent sur la plage, et marchèrent à l'assaut. C'était un vigoureux coup de main : les Turcs sont intrépides derrière des murailles. Il fallait enlever brusquement les portes ou se

résigner à une longue résistance. On en vint à bout. Accueillie par des hurlemens horribles et une vive fusillade, la troupe emporta d'élan trois entrées de la ville et déblaya le rempart. Alors les habitans se soumirent et reçurent les Français qui s'annoncèrent comme alliés du Sultan, venus pour délivrer le pays du joug des Mamelucks.

Cette milice renommée était réellement le seul ennemi qu'on eût à combattre; elle se composait alors de 7 à 8000 cavaliers d'une bravoure à toute épreuve. Malgré la présence d'un pacha nommé par le sultan, elle possédait le pays et avait des chefs ou beys qui, souverains indépendans, chacun dans sa province, reconnaissaient cependant une sorte de suprématie à deux d'entre eux, Ibrahim et Mourad. Le premier avait une grande réputation de prudence, de capacité administrative; le second était célèbre par son courage, son coup-d'œil, ses succès à la guerre. Celui-ci venait à la rencontre de l'armée, à la tête de sa formidable cavalerie, des milices turques et des Arabes du désert.

On sait que l'Égypte n'est qu'une étroite et longue vallée resserrée par deux chaînes de collines qui, à droite et à gauche du Nil, marquent les limites du désert. Un peu au-dessous du Caire le fleuve se divise, et ses bras, reçus par de nombreux canaux, fertilisent une plus vaste étendue de terrain. On se rend ordinairement d'Alexandrie au Caire, en remontant le Nil par la rive gauche; mais le chemin longe d'abord la mer, il est ensuite resserré par le lac d'Edkou, puis par le désert. Cette disposition des localités offre des chances de résistance, mais les combinaisons de Bonaparte ne laissèrent point aux beys la faculté d'en tirer parti.

Il calma facilement Alexandrie, en se bornant à saisir les propriétés des Mamelucks; les fonctionnaires turcs et arabes restèrent en place et témoignèrent des dispositions les plus pacifiques. Cependant l'armée entière opéra son débarquement; les transports entrèrent dans le port, trop peu profond pour recevoir les bâtimens de haut bord, qui poussèrent jusqu'à la rade d'Abouqir. Kleber, qui avait reçu une légère blessure, fut nommé gouverneur d'Alexandrie, et les corps d'expédition, formés en deux colonnes, se portèrent en avant. La principale, sous les ordres de Desaix, pointa droit à Damanhour sur le Nil, à travers le désert; l'autre suivit la route ordinaire et se rendit à Rosette, pour ouvrir le fleuve à une flottille qui devait remonter le cours : toutes deux eurent ordre de se réunir à Rahmanieh.

Cette marche était hardie; on bravait une chaleur brûlante, la soif, des sables dévorans, et les insultes des Arabes; mais on tournait les difficultés de la route, où les ennemis auraient pu trouver le plus de moyens de défense, et l'on allait se concentrer avant eux dans la vallée du Nil.

Après deux jours de fatigues et de souffrances inouïes, que la troupe

supporta avec une admirable constance, on parvint aux rives du fleuve, où l'on s'arrêta quelques heures avant de pousser jusqu'à Rahmanieh. Là, Desaix se heurta contre une avant-garde de 800 Mamelucks qui commençait à déboucher. Pour la première fois, on vit ces guerriers célèbres dont les armes étincelantes, le riche costume, les superbes montures frappèrent de surprise les soldats républicains; à la suite d'un court engagement, on les replia sur Chobrâkit où se formait le corps de bataille. Cependant la flottille et les autres divisions rejoignirent: l'armée s'ébranla, en remontant le Nil, à la recherche de l'ennemi. Elle le trouva rangé en bataille à Chobrâkit. Mourad-Bey, avec 4000 Mamelucks et une nuée de Turcs et d'Arabes s'apprêtait à lui disputer le passage.

Un des traits du génie de Bonaparte était sa promptitude à vaincre des difficultés nouvelles par de nouvelles combinaisons. L'Apennin, les gorges du Tyrol, les marais d'Arcole, les fleuves de l'Italie, la plaine de Mantoue étaient remplis du souvenir des éclats soudains que la nécessité du moment faisait jaillir de cette tête puissante. Il conçut, avec le même à-propos, la tactique qu'il devait opposer au courage impétueux de ses adversaires.

Il forme ses divisions en carrés longs sur quatre files de profondeur, qui se flanquent mutuellement, l'artillerie aux angles et dans les intervalles. Mourad ordonne la charge, mais ses braves cavaliers se brisent contre une inébranlable barrière de baïonnettes; le feu croisé de l'artillerie achève de les éloigner du champ de bataille. Alors les carrés, jusque-là immobiles, s'élancent au pas de charge et s'emparent du camp de Chobrâkit.

Les Mamelucks perdirent 600 hommes, les Français une centaine. Dans la même journée, la flottille qui devait mesurer sa marche sur celle de la troupe, fut entraînée au loin par les vents. Engagée au milieu des bâtimens turcs, elle courut de grands dangers; mais elle réussit à se débarrasser d'une attaque très vive et à prendre part au succès général; dans le combat, les savans payèrent vaillamment de leur personne.

Mourad pressentit qu'il ne pourrait arrêter les vainqueurs qu'en déployant toutes ses ressources, et il se hâta de regagner le Caire. Bonaparte s'avança sans autre obstacle que la difficulté des approvisionnemens et les attaques continuelles des cavaliers arabes, qui voltigeaient sur les flancs des colonnes de marche, massacrant sans pitié tout ce qui s'en écartait. On murmurait, mais on tourna le coude que faisait le Nil à Wardan, et bientôt on s'établit entre le fleuve et le canal Joseph; on trouva des vivres, on sentit l'approche d'un évènement décisif, alors toutes les fatigues, toutes les souffrances furent encore une fois oubliées.

Le 21 juillet, au lever du soleil, on reconnut l'armée ennemie; l'on

aperçut, à gauche, les dômes, les minarets du Caire, et dans le lointain, à l'horizon, les pyramides. C'est là que, par l'effet d'une marche habile, le sort de l'Égypte allait être décidé en une seule journée. A l'aspect de cette ville de merveilles, de ces immenses monumens d'une civilisation inconnue, les âmes s'exaltèrent, l'armée entière battit des mains, et le général en chef, toujours prompt à s'emparer des émotions qu'il voyait naître, parcourut les rangs en prononçant ces mots dignes d'un tel champ de bataille : « Soldats! songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

Les beys ignoraient profondément la guerre; ils n'avaient point fait éclairer la marche des Français, et l'on ne sait sur quelle conjecture ils s'attendaient à être attaqués par les deux rives. Leurs mesures prises, au milieu d'une confusion extrême, se ressentaient d'ailleurs du mépris que leur inspiraient les Européens. Ils avaient divisé leurs forces en deux armées que liaient entre elles une nombreuse flottille. Mourad, à la droite du fleuve, avait renfermé dans Embabeh 20,000 fantassins, couverts de quelques retranchemens informes, et défendus par 40 pièces de grosse artillerie. 3000 Arabes gardaient Gizeh, petite ville fermée d'une enceinte, et 6000 Mamelucks avec leurs fellahs (suivans), rangés le long du Nil, établissaient la communication entre les deux positions. C'était l'armée occidentale forte d'environ 40,000 hommes; Ibrahim et le pacha, à la tête de quelques Mamelucks, des spahis, des janissaires, formant l'armée orientale (15 à 20,000), couvraient les remparts du Caire.

A l'approche des Français, un corps de cavalerie sortit d'Embabeh et chargea l'avant-garde; mais il fut replié par un feu de file en laissant quelques morts. Bonaparte fit aussitôt les apprêts de l'attaque. Il avait reconnu les retranchemens d'Embabeh qui n'étaient point de nature à résister à son infanterie. Il s'était aperçu que les canons du camp, montés sur des affûts fixes, n'en pourraient sortir. Il ne lui en fallut pas davantage pour arrêter ses dispositions. Comme à Chobrâkit, ses divisions se formèrent en carré; mais au lieu d'attendre les charges de l'ennemi, elles s'avancèrent semblables à de vastes tours qu'un art puissant aurait rendues mobiles. Les trois premières, la gauche appuyée au Nil, manœuvrèrent pour entourer Embabeh (le général en chef marchait avec celle de droite); les deux autres, Desaix et Reynier, se portèrent, parallèlement au fleuve sur le front des Mamelucks, dénotant le projet de défiler devant eux, hors de la portée du canon et de leur interdire la retraite sur la Haute-Egypte. Cette combinaison surprit d'abord Mourad; mais il vit aussitôt le péril, il comprit que ces forteresses vivantes allaient peser sur lui, le serrer, le presser contre le Nil et mettre fin à la guerre en le rejetant sur la Syrie. Du même coup-d'œil il reconnut ce qu'il avait à faire. Saisis-

sant ses Mamelucks il s'élança contre Desaix résolu d'arrêter à tous prix un mouvement si décisif. Sa déterminatiou soudaine compromit un moment le succès de l'armée. Les rangs de Desaix rompus par le terrain laissaient des ouvertures, mais la tête des Mamelucks arriva peu nombreuse. On la contiut, on gagna quelques minutes qui suffirent pour rectifier le carré, et leur masse échoua contre la fermeté de l'infanterie. Ces cavaliers, si brillans, si intrépides, n'avaient aucune idée des manœuvres européennes. Ils chargèrent en désordre; les uns, entraînés par l'instinct de leurs chevaux, voltigeaient autour des carrés, cherchant à faire brèche; d'autres poussaient jusqu'à la pointe des baïonnettes et se faisaient tuer à bout portant; on en vit pleins de rage se brisant contre ces terribles murailles de fer, tourner leurs chevaux agiles, les cabrer et se laisser glisser sur la tête des imperturbables fantassins. Vain dévoûment! Ils mouraient sans ébranler leurs adversaires aguerris. Enfin la troupe entière, courant de Desaix à Reynier et de Reynier à Desaix, écrasée par la mitraille et la mousqueterie s'enfuit en désordre. Quelques-uns se rejetèrent sur le camp; Mourad jugeant que tout était perdu conduisit le reste à Gizeh.

Tel est l'ascendant des nations occidentales : une charge de cavalerie manquée livra l'Égypte à Bonaparte, et la milice des Mamelucks, noble reste des institutions du moyen âge, comparable de tous points aux chevaliers de cette époque, s'évanouit en un instant devant des fantassins recrutés depuis 4 à 5 ans dans les villages de France.

A peine dégagé de leur attaque, Desaix poursuivit Mourad et ne tarda pas à prendre possession de Gizeh. Cependant Bonaparte jeta le carré où il s'était placé entre le camp et les Mamelucks, en s'appuyant au Nil, et les divisions Bon et Menou donnèrent l'assaut des retrauchemens qui furent eulevés en un clin-d'œil. La défaite des Mamelucks, le désordre de ceux qui avait été ramenés dans Embabeh, avaient découragé l'infanterie; elle ne tira pas 200 coups de canon, tout s'enfuit, les uns par la route de Gizeh, où Bonaparte leur barra le passage; les autres en traversant le Nil; un grand nombre périt dans les flots.

De son côté l'armée orientale, en voyant le combat engagé sur la rive droite, s'était mise en prière. Les plus généreux montèrent sur des bateaux pour prendre part à l'action, mais à leur arrivée elle était décidée; ils rejoignirent Ibrahim, et les Français tournant les canons du camp contre leur flottille, l'incendièrent. Aussitôt Ibrahim, le pacha, les janissaires, évacuèrent la ville par la route de Syrie. Après leur départ les Arabes, la populace, se livrèrent aux plus graves excès.

Toute l'armée occidentale avait disparu, abandonnant canons, bagages, et les tentes du camp. Mourad s'échappa dans le Faïoum avec 3000 Ma-

melucks; plus de 10,000 Musulmans avaient péri; du côté des Français la perte en tués et blessés ne s'éleva pas à 300 hommes.

Le soir Bonaparte porta le quartier-général à Gizeh. Le lendemain, au point du jour, il fit prendre les îles qui partagent le Nil en plusieurs bras. On s'en empara sans peine, et l'on n'attendit plus que la flottille pour transporter l'armée sur l'autre rive, et brusquer l'attaque du Caire. Mais la flottille était retenue par le défaut d'eau. On ignorait ce qu'était devenue l'armée orientale; on craignait de lui donner le temps de se reconnaître et d'être forcé de livrer une seconde bataille; mais elle était déjà dispersée. Cependant le pillage du Caire continuait, on dévastait, on incendiait les palais des beys. Les ulémas et les scheicks, consternés, envoyèrent une députation au camp pour demander merci et secours. Enfin le 25 dans l'après-midi, Bonaparte fit son entrée au Caire avec un petit nombre de troupes; ses proclamations, la discipline sévère observée par les soldats, leur soin de payer chèrement des provisions dont on croyait qu'il allait s'emparer, rassurèrent les habitans. Bientôt cette grande ville reprit son aspect accoutumé.

Maître de la capitale de l'Égypte, le général en chef prit des mesures propres à assurer la soumission du pays; secondé d'ailleurs par les préjugés populaires qui enchaînaient le sort des provinces à celui de la métropole. La division Desaix s'établit dans un camp retranché, au-dessous de Gizeh, pour contenir Mourad. Des colonnes mobiles se répandirent, aux environs du Caire, pour réprimer les excursions des Arabes. Trois détachemens marchèrent sur Mansourah, Damiette et Suez; Kleber fit ses efforts pour maintenir la communication entre Alexandrie et le Nil; enfin Bonaparte se mit en devoir de rejeter Ibrahim au-delà du désert qui sépare l'Égypte de la Syrie.

Le bey s'était d'abord arrêté à Belbeis, mais on trouva la position évacuée; A Salhieh, le général en chef en s'avançant en reconnaissance avec son état-major, et trois cents cavaliers, se heurta contre 400 Mamelucks qui couvraient l'arrière-garde ennemie. Les Français n'hésitèrent pas à charger; 200 hommes se jetèrent tête baissée sur ces redoutables adversaires qui, loin de plier, les enveloppèrent. Le combat ne fut plus dès-lors qu'une mêlée. L'escorte de Bonaparte, les généraux, les aides-de-camp, lui-même, mirent l'épée à la main. Leur exemple exalta les soldats et, dans les engagemens où le courage individuel fut substitué à la tactique, la victoire leur resta fidèle. Ibrahim, s'enfonçant dans le désert, ne tarda pas à franchir la frontière de l'Asie.

L'expédition d'Egypte se présentait sous de brillans auspices; d'habiles combinaisons et une bataille décisive avaient livré à l'armée la capitale et divisé les forces des Mamelucks. Ibrahim vidait le pays,

et Mourad, réduit à l'inaction, se tenait sur la défensive. Cependant la Porte ne s'était pas encore prononcée, elle éludait de répondre aux envoyés du général en chef, et le négociateur qui devait justifier l'invasion, ne s'était point rendu à Constantinople. L'Angleterre profita de son absence. Elle était trop alarmée de voir la France prendre pied au centre du commerce du monde pour ne point s'efforcer de porter le divan à la guerre. Ses instances, les menaces de la Russie ébranlaient déjà le sultan, lorsque survint un évènement qui fit cesser les indécisions.

Après le débarquement, la plus grande partie de l'escorte s'était mise en sûreté dans le port d'Alexandrie. Kleber était là, et l'on pouvait compter sur lui pour repousser toute espèce d'agression. Dix-sept bâtimens de haut bord avaient seuls gagné la pleine mer, et Bonaparte les pressait de mouiller dans un des ports de la république. Mais l'amiral, soit desir de livrer bataille, soit qu'après l'avoir jugée inévitable, il eût voulu choisir le lieu du combat, était resté dans la rade d'Abouqir. Ses vaisseaux embossés à une courte distance du rivage, dont il se croyait séparé par des bas-fonds, étaient rangés, sur une ligne de trois lieues, dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche que flanquait l'île d'Abouqir.

Le Guerrier, 74 canons; *le Conquérant*, 74; *la Sérieuse*, frégate de 36; *le Spartiate*, 74; *l'Aquilon*, 74; *le Peuple Souverain*, 74; *le Franklin*, 80; *l'Orient*, vaisseau amiral, 120; *le Tonnant*, 80; *l'Heureux*, 74; *le Mercure*, 74; *le Guillaume Tell*, 80; *le Généreux*, 80; *le Timoléon*, 80; *la Diane*, frégate de 40; *la Justice*, 40; *l'Artémise*, 36.

Le 2 août, à 4 heures après midi, l'escadre anglaise parut, forte de 15 voiles. Brueys fit aussitôt ses apprêts, mais le vent du nord, qui règne presque constamment sur la côte d'Egypte, soufflait avec une telle violence, que l'attaque s'ouvrit avant que toutes les batteries fussent découvertes. Nelson, par une manœuvre familière à Bonaparte, porta la masse de ses forces contre une des extrémités, contre la gauche de son adversaire; il avait fait sonder le rivage, il savait qu'entre Brueys et l'île il pouvait faire passer ses vaisseaux. Son escadre formée en deux colonnes s'avança des deux côtés du *Guerrier*; à 6 heures le feu commença; les huit premiers vaisseaux français, au moyen de cette attaque de flanc, se trouvèrent assaillis à-la-fois par babord, et tribord, et tous n'étaient pas en mesure de riposter. Dans le même temps un des bâtimens anglais en se plaçant hardiment entre *l'Orient* et *le Tonnant* coupa la ligne. Ce début eut des conséquences décisives. Au bout de trois heures *le Guerrier* et *le Conquérant* étaient pris, *la Sérieuse* coulée à fond.

Cependant Brueys comptait encore saisir la victoire ; sa droite était intacte ; il espérait au point du jour la faire donner avec succès et il se disposait à entretenir le combat durant toute la nuit, lorsqu'il fut atteint d'une blessure mortelle. Il venait d'expirer quand le feu se déclara à bord de *l'Orient*. Malgré les efforts de l'équipage il fut impossible de s'en rendre maître, et vers 10 heures le bâtiment sauta sans que cette explosion terrible ralentît l'action qui se prolongea jusqu'au milieu du jour suivant. Mais les officiers français, entourés, isolés, ne se battaient plus que pour sauver l'honneur du pavillon. Les uns se firent tuer, les autres brûlèrent leurs bâtimens et se jetèrent à la côte. Nelson captura *le Franklin*, *le Spartiate*, *le Tonnant*, *le Peuple Souverain et le Conquérant;* quatre voiles de la droite, échappées à cet effroyable désastre, se réfugièrent à Malte ; le reste fut incendié ou détruit. En apprenant le résultat de cette fatale journée, Bonaparte s'écria ; « Nous n'avons plus de « flotte! hé bien, il faut rester dans ces contrées ou en sortir grands comme « les anciens. » Il pressentait que la Porte ne pourrait plus résister aux suggestions de l'Angleterre ; avant qu'elle fût prête, il allait tenter la conquête de l'Orient.

Son premier soin fut d'organiser et de soumettre entièrement le pays. Il avait déjà institué au Caire un divan composé de sept scheicks, chargé principalement de s'interposer entre les habitans et l'armée conquérante. Un aga des janissaires veillait à la police du Caire et un intendant-général, auquel était attaché un agent français, avait pour mission de percevoir les impôts publics et les revenus des Mamelucks, qui étaient séquestrés au profit de la république.

Pendant l'excursion contre Ibrahim, des rassemblemens d'Arabes avaient enlevé Damanhour, Mansoura, et resserré Kleber dans Alexandrie. Ils disparurent à l'approche de quelques bataillons ; mais il importait de mettre fin à ces mouvemens qu'encourageaient Mourad et les scheicks indépendans de Menzaleh. On prépara contre eux deux expéditions. Desaix fit ses dispositions pour combattre le bey; Vial réussit à joindre un peu plus tard le scheick. Battu à la tête de ses bandes (octobre) celui-ci fut enlevé et conduit au Caire où Bonaparte eut l'air d'en faire un allié fidèle. Il n'en fut pas ainsi de Mourad. Après la journée des Pyramides, il s'était réfugié dans le Faïoum, province formée par un élargissement de la vallée du Nil, entre le Caire et la petite Oasis. Desaix sortit du camp de Gizeh, à la tête de 3000 combattans, pour le réduire. Les Mamelucks s'étaient renforcés de quelques milliers d'Arabes ; l'armée du bey s'élevait environ à 12,000 hommes. Il était en outre servi par la population, par les localités. L'inondation étendue, des chemins cachés par les eaux à ses adversaires, lui permettaient de leur dérober ses

marches et contre-marches. Mais Desaix ne se laissa surpasser ni en vigilance, ni en activité. S'appuyant au Nil, il établit à Benisouîf le centre de ses opérations et il réussit à déconcerter les manœuvres de l'ennemi. Lorsque enfin, le fleuve fut rentré dans son lit, Mourad se décida à offrir la bataille, sur le coteau de Sedment. Il formait deux lignes : d'abord, la cavalerie composée de 4000 Mamelucks et 2000 Arabes; puis, 7 à 8000 hommes d'infanterie couverts d'un retranchement.

Desaix n'hésita pas à ordonner l'attaque. Lorsque Mourad vit en mouvement le formidable carré, il lança toute sa cavalerie et le fit envelopper. C'en était fait de la division française si ses rangs eussent fléchi. Mais elle soutint le choc avec intrépidité. Le bey, désespérant de la rompre, rassembla sa troupe, la groupa en une seule masse et se précipita sur un même front. On l'attendit à bout portant, on l'accueillit avec un feu terrible, on le força de reculer. Il revint plusieurs fois à la charge, mais à chaque tentative une fusillade meurtrière l'arrêtait et le faisait plier. Il prit enfin une habile résolution. Il se mit à l'écart et démasqua une batterie de 8 pièces disposées sur le retranchement. Le canon ne tarda pas à faire brèche dans la muraille d'hommes que la cavalerie ne pouvait ébranler. Mourad épiait le moment d'y pénétrer; mais Desaix, par un de ces élans que l'on ne peut trop admirer, échappa à une destruction certaine et saisit la victoire. Il fait battre la charge, il court aux retranchemens, il enlève la funeste batterie et la tourne contre les Mamelucks, qui n'ont point le temps de s'opposer à cette attaque aussi rapide que la foudre. Les Arabes se dispersent et Mourad, affaibli de 400 Mamelucks, s'enfuit dans le désert.

Cette défaite fut loin de l'abattre. A un mois de là ayant encore soulevé les Arabes, il chercha, mais sans succès, à surprendre la garnison française de Médinet; battu dans cette rencontre, il renonça au Faïoum pour porter la guerre dans la Haute-Égypte où Desaix se disposa à le poursuivre.

Durant cette expédition Bonaparte fortifia l'Égypte. Il fit construire un fort à Salhich; il mit Falcheik et Belbeis à l'abri d'un coup de main. De plus, il essaya d'établir des intelligences avec l'Arabie et il étendit ses relations jusqu'à l'Inde où le sultan de Mysore tenait tête aux armées anglaises. Cependant la guerre n'absorbait pas tous ses instans. Par son habileté à se concilier les scheicks et les ulémas, par son attention à veiller à la justice, à satisfaire aux exigences des préjugés et des croyances, il ne se montra pas moins habile à fonder un empire qu'à en faire la conquête. Parmi ses créations on ne peut omettre celle de l'institut d'Égypte qui déposa, dans ce berceau de l'antique civilisation, le germe des sciences et des arts modernes qui devaient le rappeler à la vie.

Sur ces entrefaites, on apprit au Caire que la Porte allait déclarer la guerre aux Français; cet évènement donnait une autre face à l'expédition. Le sultan, comme successeur des califes, est encore le commandeur des croyans, et sa décision devait soulever tout ce qui nourrissait des idées fanatiques. « Le chef des Musulmans, disait-on dans les mosquées, s'é«tant déclaré contre les Français, on ne doit plus les traiter que comme « des chiens d'infidèles qu'il est méritoire d'exterminer. »

Ces propos se répandirent, la fermentation alla toujours croissant, et le 21 octobre des rassemblemens se formèrent. Leur nombre leur inspira de l'audace; l'hôpital, la maison de Caffarelli, l'institut furent insultés; plusieurs Français périrent, le tumulte devint effrayant. Le commandant de place Dupuis prit quelques troupes et marcha aux insurgés; mais son escorte, trop faible, fut culbutée et ce malheureux général massacré. A ces nouvelles, Bonaparte monte à cheval et fait battre la générale; toute l'armée prend les armes; l'artillerie se met en batterie, dans les rues principales, et le combat s'engage. Il dura deux jours, au bout desquels les révoltés traqués partout, renfermés dans une mosquée, crièrent merci. Bonaparte pardonna et sa clémence, appuyée de quelques exemples sévères, assura pour long-temps la tranquillité du pays.

IV.

Expédition d'Irlande (du 4 au 27 août).—Capitulation d'Humbert (8 septembre).—Dispersion de l'escadre de Brest (12 octobre).

Pendant que l'Orient était le théâtre de ces grandes scènes, l'expédition d'Irlande échouait. Depuis la première invasion infructueusement tentée par Hoche en Irlande, cette malheureuse contrée s'était insurgée. Les révoltés, vaincus en bataille rangée, soutenaient encore une guerre de partisans : mais lord Cornwallis, à la tête d'une armée de 60,000



8ème CARTE.

CARTE
DES CAMPAGNES
de
L'ITALIE MERIDIONALE

MER ADRIATIQUE
MER MEDITERRANÉE
TOSCANE
ETATS ROMAINS
ROYAUME DE NAPLES
ABRUZE
Livourne
Route de Florence
Orbitello
Viterbe
Civita Vechia
Perouse
Foligno
Spoletto
Rieti
Aquila
Ancone
Maccerata
Tolentino
Fermo
Chieti
Pescara
Popoli
Solmona
ROME
Tibre Fl.
Albano
Frascati
Tivoli
Pontecorvo
Gaëte
Capoue
Caserte
Benevent
Foggia
NAPLES
Salerne
Golfe de Naples
I. de Capri
Policastro
Lago Negro
Lauria
Morano
Cassano

Lieues à 25 au Dégré.
5 10 15 20 25 30

Gravé par Berthe

hommes de milices et de troupes réglées, les combattait avec succès, lorsque le directoire fit les apprêts d'une seconde expédition. Elle se composait de deux escadres réunies à Rochefort et à Brest portant 5 à 6000 hommes sous les généraux Humbert, Hardy et Ménage. La première appareilla le 4 août et jeta sans obstacles sur la côte occidentale 1100 hommes et Humbert. Ce général souleva toute la province de Connaught; puis, renforcé de quelques milliers d'Irlandais, il osa marcher sur Dublin; mais, entouré par l'armée anglaise, il fut battu, abandonné par les insurgés et forcé de capituler. Huit jours après, l'escadre de Brest, composée d'un vaisseau de ligne et de huit frégates, partit commandée par Bompart. Cet officier perdit beaucoup de temps pour éviter les croisières ennemies, et à son arrivée sur les côtes d'Irlande, il fut attaqué et battu par des forces supérieures. Il perdit 7 voiles et la majeure partie des troupes de débarquement.

V.

EXPÉDITION DE NAPLES.

Invasion des Etats-Romains par les Napolitains (24 novembre).—Occupation de Rome (29).—Bataille de Civita Castellana (4 décembre).—Combat d'Otricoli (9).—Reprise de Rome (15).—Prises de Civitella del Tronto (4 décembre).—De Pescara (24).—De Ceprano (27).—De Gaëte (30).—Attaque de Capoue (3 janvier 1799).—Armistice de Capoue (11).—Insurrection des Lazzaroni (14, 16).—Combat devant Naples (20).—Prise de Naples (23).

Aux coups dirigés contre elle, l'Angleterre ripostait en suscitant à la république de nouveaux ennemis. Après la victoire d'Abouqir, Nelson conduisit sa flotte à Naples où, malgré les traités avec la France, on l'accueillit en triomphe. Sa présence monta toutes les têtes, et Ferdinand, irrité, effrayé du voisinage d'un état devenu démocratique, se laissa entraîner à marcher sur Rome. Il leva une armée de 60,000 hommes.

L'Autriche, l'émigration lui prêtèrent des officiers-généraux et, pour les commander en chef, Mack, devenu depuis si fameux.

Quel que fût le succès, l'Angleterre arrivait à son but : si les Napolitains réussissaient à dégager le patrimoine de Saint-Pierre, les hésitations de Vienne et de Pétersbourg devaient cesser ; s'ils succombaient, l'Autriche était forcée d'intervenir, sous peine de renoncer pour jamais à l'Italie.

Mack était fécond en projets où il ne tenait pas assez compte de la valeur de ses adversaires. Sans être troublé par les souvenirs de Turcoing, il présenta aux conseils de Ferdinand de vastes combinaisons où il s'agissait encore d'anéantir l'armée française. On devait soulever le Piémont pour paralyser la Cisalpine; on devait jeter 7 à 8000 Napolitains en Toscane pour occuper les débouchés des États-Romains; on devait s'avancer avec le reste de l'armée par toutes les routes à-la-fois, de manière à envelopper les corps cantonnés dans la nouvelle république. Depuis le départ de Berthier, ils étaient commandés par Championnet, qui avait été obligé de fournir un renfort à la garnison des îles Ioniennes et à qui il ne restait pas plus de 13 à 14,000 hommes.

La réserve et les parcs (2 à 3000), sous Rey, étaient à Ancône. En avant de cette place jusqu'au Tronto, la gauche (2 à 3000) commandée par Duhesme, était stationnée dans Fermo, Ascoli et les autres villes du littoral. Lemoine, avec le centre (2 à 3000), gardait Terni et Rieti. Enfin la droite (6000), sous Macdonald, ayant à ses ordres les brigades Maurice Mathieu, Kellermann fils, et Kniazewitz occupait Rome et se déployait jusqu'à la frontière napolitaine. Ainsi la petite armée de Championnet était échelonnée par faibles détachemens depuis Terracine jusqu'à Ancône, et il n'était pas invraisemblable qu'en menaçant à-la-fois son centre et ses ailes, on réussît à l'empêcher de se concentrer, à la détruire par des attaques partielles, enfin à pousser ses débris sur des routes interceptées.

Le plan de Mack fut adopté; Nelson s'empressa d'offrir ses vaisseaux au détachement de Livourne; tous les ressorts de la diplomatie furent mis en jeu pour déterminer le roi de Sardaigne à se déclarer; enfin Ferdinand voulut marcher avec l'expédition. L'idée générale semblait si bien conçue, on doutait si peu de la victoire, qu'on ne songea guère aux détails et l'on ne chercha pas le véritable point d'attaque.

Plusieurs routes conduisent de Naples aux États-Romains, toutes partent de Capoue pour aboutir : celle au nord de l'Apennin à Ascoli; celle du revers méridional à Rome, et celle de la crête à Rieti et Terni. Cette dernière est tracée jusqu'à Aquila sur le versant septentrional, mais à quelques lieues de la ville, entre la Pescara et le Velino, elle traverse

l'arête culminante pour descendre dans le bassin du Tibre. A cet endroit, le territoire napolitain forme un saillant sur celui de Rome, et la frontière n'est plus qu'à une courte distance de la chaussée d'Ancône par laquelle les corps français communiquaient entre eux. Il est facile de voir que la colonne principale eût dû se former à Aquila où elle pouvait masquer sa force et de là déboucher vivement sur Terni, point de jonction de la route d'Ancône. Ce simple mouvement eût suffi pour disloquer Championnet et assurer le succès de la campagne.

Mais Mack voulait ménager à Ferdinand le triomphe d'une entrée à Rome. Dans ce dessein puérile, il dirigea en personne 30 à 40,000 hommes sur sa capitale. Deux colonnes secondaires, fortes chacune de 10,000 hommes, marchèrent sur Rieti et Ascoli.

VI.

Invasion des États-Romains (24 novembre).—Occupation de Rome (29).

Le général en chef franchit la frontière à Isola, Ceprano et Terracine, puis il s'avança par toutes les routes en se liant avec son centre, au moyen de deux détachemens destinés à côtoyer le lac de Celano pour gagner Rivoli et prendre position à Monte-Rotondo; mais il marcha si lentement que Championnet put, sans perdre un seul homme, replier ses cantonnemens et évacuer Rome, en laissant dans le château Saint-Ange 7 à 800 hommes de garnison. La retraite s'opéra sur Civita-Castellana où la droite s'établit, et sur Terni où se transporta le quartier-général.

Cependant, au nord et sur la crête de l'Apennin, les Napolitains abordèrent les Français. La droite occupa d'abord Ascoli; mais les généraux républicains, après avoir concentré dans Fermo leurs détachemens épars, reprirent victorieusement l'attaque et déblayèrent toute la rive gauche du Tronto. Le centre, débouchant sur Rieti, replia jusqu'à Terni les

avant-postes de Lemoine, et engagea le combat dans l'étroite vallée qui entoure cette ville en cherchant à couper la route d'Ancône. Le général français, accablé par le nombre, soutenait le choc avec désavantage lorsqu'un régiment de la réserve, arrivant par Spoleto, lui rendit l'offensive; il repoussa les assaillans jusqu'au Velino et leur enleva, au passage de cette rivière, 2000 hommes outre leur artillerie.

Le lendemain, le roi de Naples entra dans Rome en conquérant. Aussitôt il rappela le souverain pontife et installa un gouvernement provisoire. Mais déjà les plans de son général étaient singulièrement altérés. Les attaques accessoires venaient d'échouer et les diversions lointaines, sur lesquelles il avait compté, lui échappaient. Le Piémont avait été occupé militairement par les divisions de la Lombardie, et dès-lors il était aisé de prévoir que les détachemens français, s'étendant jusqu'en Toscane, paralyseraient le corps débarqué à Livourne.

Cependant Mack était à la tête de 40,000 hommes en présence de 10,000 Français. La supériorité du nombre lui fit encore illusion, et, après quelques jours perdus à faire au château Saint-Ange d'inutiles sommations, il sortit de Rome pour porter tout son effort contre la droite, forte de 6000 combattans. Macdonald l'avait établie dans une admirable position. C'est un triangle formé par le Tibre, la Treia et une chaîne de collines qui longe la route de Florence. Les deux premiers côtés ne sont accessibles que par les ponts de Civita-Castellana et de Borghetto. Le troisième, entrecoupé de plusieurs ravins, ne laisse point de développement à l'attaque et peut être défendu à peu de frais.

Mack avait assez de monde pour investir cette forteresse naturelle et la prendre d'assaut; au centre deux colonnes, chacune de 7 à 8000 hommes, furent chargées d'y pénétrer en attaquant Civita Castellana, l'une à revers par Nepi, l'autre de front par Rignano. La droite (7 à 8000) passa le Tibre à Ponzano pour couper par la rive gauche la route de Terni. La gauche (2 colonnes 14 à 16,000 hommes) prolongea sa marche par la route de Florence dans le but de descendre vers le Tibre par les intervalles des ravins et de se lier avec la droite.

La division française n'avait qu'un moyen de se dégager du réseau qui allait l'envelopper, c'était de mettre en déroute l'armée napolitaine. Elle n'y manqua pas. A Nepi, Kellermann, qui défendait le défilé avec deux bataillons et trois escadrons, accueillit rudement une des colonnes du centre, la jeta à demi détruite sur Monte-Rosi et, sans lui laisser le temps de reprendre ses rangs, la poursuivit et la dispersa. A Rignano l'autre colonne se heurta contre un régiment d'infanterie qui se replia jusqu'au pont de la Treia. Elle se croyait victorieuse, mais, au bord de la rivière, une fusillade terrible lui ôta le desir de forcer le passage et

elle lâcha pied. La droite, au bruit de ces désastres, se hâta de repasser le Tibre sans brûler une amorce. La gauche ne fut pas plus heureuse: à peine avait-elle fait demi-tour, pour se porter en deux corps sur Borghetto et Orte, qu'elle fut assaillie, rompue et culbutée par Kniazewitz et Maurice Mathieu.

Mack, déconcerté par cet échec inouï, s'avisa de remplir l'intervalle qui séparait Macdonald de Championnet. Mais il était trop tard, on avait inspiré aux soldats français trop de mépris pour attendre quelque résultat des meilleures manœuvres.

6 à 7000 hommes, sous le général émigré Roger de Damas, restèrent en observation devant Civita-Castellana. Le gros de l'armée, passant le Tibre, prit position à Cantalupo, se mit en communication avec la colonne d'Aquila et plaça à Calvi une avant-garde de 8 à 10,000 hommes commandés par le général autrichien Metsch.

Cantalupo est situé près d'un chemin de traverse qui conduit directement de Rome à Terni en longeant une chaîne de collines, dont le point culminant est à peu de distance de Calvi, où l'on commande les vallées du Tibre et de la Nura. Metsch devait se fortifier dans le village, s'étendre peu-à-peu jusqu'au Tibre et bloquer Macdonald .Le corps de bataille attendait le succès de cette opération pour se porter contre Championnet.

Magliano fut d'abord occupé, et tandis que Macdonald le dégageait, 3 à 4000 hommes marchèrent sur Otricoli, y surprirent un faible poste et s'y établirent; mais à ce moment toute la division française s'ébranlait pour déjouer le dessein des généraux ennemis. Kellermann seul restait sans bouger à Civita-Castellana. Macdonald était déjà rentré dans Magliano lorsque Maurice Mathieu, à la tête de 15 à 1800 hommes, entreprit résolument l'attaque d'Otricoli. Il s'y jeta tête baissée, enleva 2000 hommes et repoussa le reste en désordre sur Calvi. Sans s'arrêter, il les poursuit l'épée dans les reins, et arrive au pied des retranchemens. Dans le même temps Macdonald, accourant de Magliano avec une poignée d'hommes, aborde à revers cette position qui renferme encore 4000 hommes, outre les débris d'Otricoli. On les somme de déposer les armes; après quelques pourparlers, ils se rendent prisonniers.

L'avant-garde napolitaine avait disparu; d'un autre côté Lemoine, après avoir chassé de Rieti et Civita-Ducale la colonne d'Aquila, se rabattait par sa droite au-delà du Turano sur les environs de Rome. Mack, ayant lieu à son tour de craindre d'être enveloppé, commença à battre en retraite.

Pendant ce temps Championnet avec Rey, Maurice Mathieu, Macdonald, s'élancèrent de Terni, Calvi, Magliano, et convergèrent sur Cantalupo;

puis, trouvant le camp évacué, ils poussèrent jusqu'à Rome où il entrèrent sur les pas des arrière-gardes napolitaines.

Comme ils prenaient position dans la ville, une colonne se présenta à la porte de Florence. C'était Roger de Damas qui, se trouvant séparé de Mack, voulait obtenir la permission de le rejoindre; elle lui fut refusée, et il se retira sur Worta où l'on courut l'attaquer. Il fut rompu et, au moment où il cherchait à gagner la côte, Kellermann, débouchant de Ronciglione, le rencontra vers Toscanella, le mena battant jusqu'à Orbitello et ne lui laissa la faculté de s'embarquer qu'en l'obligeant d'abandonner son artillerie.

Du côté de l'Adriatique, Duhesme, après avoir enlevé la forteresse de Civitella-del-Tronto, dispersa l'extrême droite ennemie. Enfin, le détachement de Livourne resta dans la plus complète inaction. L'expédition était manquée sur tous les points, les débris de l'armée napolitaine se retiraient en désordre aux cris d'indignation de l'Europe absolutiste. Championnet prit alors une résolution audacieuse qui, à défaut d'autres exploits, suffirait pour caractériser cette brillante époque. Malgré les pluies de la saison, malgré l'insurrection des campagnes qui éclatait sur ses pas, malgré les forteresses qui barraient toutes les routes, il poussa ses colonnes à la conquête de Naples.

Duhesme et Lemoine (5 à 6000) reçurent l'ordre de se porter en avant l'un par Pescara, l'autre par Aquila et Popoli; de traverser Venafro et de rejoindre sur les bords du Volturno Macdonald et Rey (7 à 8000) qui s'élancèrent à la poursuite de l'armée fugitive. Kellermann resta en arrière pour pacifier la Campagne de Rome et réduire Viterbe qui s'était insurgée.

Mack, laissant de fortes arrière-gardes à Ceprano, Fondi et Itri pour défendre le passage de Garigliano, rallia le gros de ses troupes sous le canon de Capoue. On n'hésita pas à l'attaquer. Macdonald prit la route de Veroli; Rey celle de Terracine; Maurice Mathieu marcha sur Ceprano. Les deux derniers éprouvèrent seuls une légère résistance. Les Napolitains prétendirent disputer l'entrée de Ceprano. Mathieu les culbuta, pénétra pêle-mêle avec eux dans la place, força le pont du Garigliano et fit sa jonction dans San-Germano avec Macdonald qui, ayant passé sans obstacles à Isola, avait fait fuir les postes ennemis en les prenant à revers.

Sans attendre Rey, Championnet marcha contre une place forte soutenue par 35,000 hommes. C'était enfin trop de témérité. Capoue, située au-delà du Volturno, a une enceinte régulière revêtue, et, en outre, les troupes napolitaines s'étaient couvertes d'un retranchement garni d'artillerie. On s'y porta, on s'en rendit maître, on prit les canons, mais les remparts de la forteresse arrêtèrent cet élan et, après avoir perdu 300

hommes, on renonça à les emporter jusqu'à la réunion de l'armée entière. Elle ne tarda pas à se trouver en ligne.

Rey, après avoir refoulé dans Gaëte les troupes de Fondi et d'Itri, se laisse aller au desir d'insulter cette place, l'une des plus fortes de l'Italie. Il mit en batterie un seul obusier dont le feu frappa la garnison d'une telle terreur, que le gouverneur se trouva trop heureux d'obtenir une capitulation. 4000 prisonniers, 20,000 fusils, de l'artillerie et un équipage de pont furent le prix de cet étrange coup de main.

Rey arriva le premier sous Capoue; après lui vint Kellermann qui avait dispersé les révoltés de Viterbe. Restaient en arrière Lemoine et Duhesme retardés l'un et l'autre plutôt par les pluies et les bandes insurgées que par les places et les troupes de ligne. En effet Duhesme était entré dans Pescara à la première sommation. Lemoine s'était emparé d'Aquila, et les colonnes napolitaines n'avaient, tour-à-tour, fait volte-face que pour essuyer encore un échec en voulant s'opposer à la jonction des deux corps français. Ceux-ci s'avancèrent par Sulmona et, lorsque leur avant-garde fut signalée au général en chef, il se mit à menacer plus sérieusement Capoue.

Cependant on apprit que les insurgés avaient détruit sur les derrières de l'armée les ponts du Garigliano, que le grand parc était incendié, que le corps de Livourne allait prendre terre près de Gaëte sur la ligne de retraite de l'armée. Ces circonstances décidèrent Championnet à écouter les propositions de Mack qui, déjà deux fois, avait demandé à capituler. Une convention fut signée en vertu de laquelle les hostilités cessèrent; Capoue fut livrée aux Français, et la capitale frappée d'une contribution de huit millions. Les Napolitains se retirèrent sur la rive gauche des Regi-Lagni.

Ce traité, mal accueilli du directoire qui rappela Championnet pour lui substituer Macdonald, excita la fureur des Lazzaroni. Déjà le roi, appréciant ses troupes à leur juste valeur, s'était réfugié en Sicile avec sa cour et ses troupes; et depuis lors une fermentation sourde agitait la populace de Naples. A la nouvelle de la capitulation de Capoue, aux premiers apprêts de la levée de la contribution de guerre, elle fit entendre le cri de trahison, elle se souleva tout entière, elle arracha les armes aux indignes soldats de Mack, et menaçant la vie du malheureux général qu'ils avaient si mal secondé, elle le força d'aller demander un asile aux généraux français.

Championnet venait de réorganiser son armée pour en former deux colonnes, l'une à droite de la route de Naples sur les Regi-Lagni, l'autre échelonnée d'Acerra à Bénévent. Il avait en outre une réserve à Caserte et une brigade à Bénévent. Les Lazzaroni ne tardèrent pas à se répandre

hors de la ville. Aux cris de : Vive saint Janvier! Vive Jésus-Chsist! Mort aux Français! ils se ruèrent sur la route de Capoue et attaquèrent les avant-postes de la division de droite. Cette violation de l'armistice autorisant la reprise des hostilités, l'armée se mit en mouvement par Aversa et Acerra.

La première colonne se heurta contre les bandes insurgées qui osaient tenir la campagne. Elle n'eut qu'à se déployer pour les disperser et prendre leurs canons. L'autre parvint sans obstacles jusqu'à la porte de Naples; là, elle fut accueillie par un feu si violent qu'elle commençait à reculer lorsque l'ennemi, démasquant une batterie de 12 pièces, fit voir que la retraite serait plus meurtrière que le combat. On se résolut donc à enlever les canons, ce qui fut exécuté en un clin-d'œil. La résistance cessa et l'on se rendit maître de l'entrée de la ville. Les deux journées suivantes furent employées à en compléter l'investissement et à élever de formidables batteries. Pendant ce temps, les partisans des Français et les bourgeois, menacés du pillage, de l'incendie, se disposèrent à seconder l'attaque et à prendre les châteaux forts.

Le troisième jour, l'action s'engagea sur tous les points. Les Lazzaroni, abandonnés à eux-mêmes, inquiétés par les bourgeois, se défendirent avec rage; mais poursuivis de rue en rue, canonnés par les forts, ils finirent par déposer les armes; la promesse de respecter saint Janvier et quelques distributions d'argent les eurent bientôt apaisés.

La victoire de Championnet entraîna la proclamation de la république parthénopéenne; presque toutes les villes suivirent l'impulsion de la capitale; mais dans la Pouille et dans les Calabres, la population des campagnes s'insurgea tout entière. Deux colonnes marchèrent contre elle, et les résistances n'étaient pas encore surmontées lorsque la guerre, étant devenue générale, les hostilités s'ouvrirent en Lombardie.

VII.

OPÉRATIONS EN ORIENT.

Expédition dans le Saïd (septembre).—Bataille de Samanhout (23 janvier 1799).—Conquête du Saïd.—Prise de Qoseir (février, mars, avril). — Expédition de Syrie (6 fevrier 1799).—Prise d'El-Arich (9).—De Kan-Iounes (24).—De Jaffa (7 mars).—Siége d'Acre (20).—Premier assaul (28). – Combat de Nazareth (8 avril).—Bataille du mont Tabor (16).—L'assaul d'Acre (7 mai).—Levée du siége (17).—Rentrée au Caire (19 juin).—Débarquemenl des Turcs (11 juillet).—Bataille d'Abouqir (25).—Départ de Bonaparle (22 août).—Attaque de Suez, Qoseir, Damiette (29 octobre).—Convenlion d'El-Arich (25 janvier 1800).—Bataille d'Héliopolis (20 mars).—Soumission du Caire (27).—Mort de Kleber (14 juin). —Bataille de Canope (21 mars 1801).—Capitulation du Caire (28 juillet).—D'Alexandrie (27 septembre).

Cependant Desaix fit la conquête de la Haute-Égypte (Saïd); les beys des Mameluks cédèrent à sa rare valeur, et les Arabes, frappés de son noble caractère, lui décernèrent le nom de Sultan-Juste.

Chassé du Faïoum, Mourad se retira près des ruines de Thèbes pour attendre un renfort d'Arabes de la Mecque et rallier à sa cause les beys de la haute vallée du Nil, jusque-là ses rivaux. Ces chefs étendaient leur pouvoir sur la route de Qoseir, la grande Oasis et la vallée d'Esneh; mais c'était surtout du dehors que des nombreux renforts pouvaient arriver, et Qoseir étant le seul port qui établisse la communication entre l'Arabie et la Haute-Egypte, Thèbes, où aboutissent les chemins de Qoseir au Nil, était la clef des opérations.

Desaix avait résolu de s'y porter. Sa petite armée, renforcée de 1500 hommes, que Davout lui avait amenés du Caire, comptait 4 à 5000 combattans; mais obligé de se ralentir pour ne point abandonner sa flottille, dont les vents contrariaient la marche, il fut prévenu par son adversaire.

Mourad ayant réuni toutes ses ressources, crut pouvoir reprendre l'at-

taque. Au sortir de Samanhout, il se heurta contre les Français qui formèrent trois carrés, l'infanterie aux ailes, la cavalerie au centre. Le bey essaya d'abord de les entamer; son infanterie profitant d'un canal à sec se glissa près d'eux en tiraillant; mais, avant que son feu eût atteint un seul homme, Desaix lança sur elle un escadron et quelques compagnies d'élite qui la dispersèrent et s'emparèrent de Samanhout. Alors le combat devint général; l'ennemi chercha tout à-la-fois à rompre les carrés et à reprendre le village, mais il échoua sur tous les points. Enfin la cavalerie française à son tour s'ébranla pour charger les Mamelucks qui n'attendirent pas le choc. Beys et scheicks arabes s'enfoncèrent dans les vallées de Qoseir, d'Akmin et d'Esneh. Mourad seul resta sur les bords du Nil.

Desaix ne négligea rien pour éloigner un chef si entreprenant; il le poursuivit sans relâche en prenant position tour-à-tour à Thèbes, Esneh et Açouan. Il le rejeta enfin hors de l'Egypte, s'empara de l'île de Philœ et planta le drapeau français sur les rochers d'où tombent les cataractes du Nil.

Ainsi, la victoire de Samanhout livra la Haute-Egypte comme celle de Sedment avait livré le Faïoum. Les beys, coupés les uns des autres, furent réduits au rôle de chefs de partisans; néanmoins il continuèrent la guerre avec une infatigable activité. Leurs efforts, désormais, tendaient à se réunir, comme ceux des généraux français à les tenir séparés. Malgré leur parfaite connaissance du terrain, il ne purent réussir à une jonction complète, et dans toutes les rencontres ils furent battus.

Mourad s'enfonçant dans le désert, par la rive droite du Nil, chercha à gagner Siout dont les siens venaient de s'emparer. Desaix courut sur ses pas, l'atteignit à Louqsor, dispersa sa troupe et le rejeta au-delà du fleuve accompagné seulement de 150 cavaliers. Sa déroute entraîna celle des partis d'Esneh qui, se portant à sa rencontre, furent assaillis et culbutés par les vainqueurs. Les succès de Desaix furent cette fois chèrement achetés; en se concentrant, il avait laissé à découvert sa flottille que les Arabes surprirent et brûlèrent en faisant prisonniers les équipages. Les Français, outrés de cette audace, ne tardèrent pas à en tirer une éclatante vengeance. Ils marchèrent sur Benout où les Arabes s'étaient retranchés avec leur capture, les anéantirent et délivrèrent les prisonniers. Puis, pour mettre fin à ces mouvemens qu'encourageait la communication avec l'Arabie, Desaix poussa jusqu'à la mer Rouge. Les beys se réunirent pour l'arrêter à Bir-el-Bar; il leur passa sur le corps, les dispersa dans le désert et s'empara de Qoseir. Ce dernier coup détruisit les espérances de Mourad. Renonçant à la Haute-Egypte, il traversa de sa personne les Oasis et le Faïoum pour se rendre dans le Delta, tandis que les détachemens de Bir-el-Bar, suivant son mouvement sur l'autre rive, gagnèrent par le désert

l'Oasis de Sebabiar. Leur but était de se joindre au pacha de Rhodes dont la prochaine arrivée leur était annoncée. Ils pensaient entraîner avec eux la masse des Arabes ; mais il se heurtèrent presque seuls contre les troupes que Bonaparte avait mises en mouvement, pour s'opposer au débarquement de l'armée turque. Mourad, battu près des lacs de Natroûn, revint sur ses pas, et la colonne de la rive droite fut dispersée à Sebabiar.

La Porte s'était décidée à la guerre, et le pacha d'Acre avait été chargé d'envahir l'Égypte ; mais Bonaparte s'était préparé à prévenir l'attaque et à la porter lui-même en Syrie. Vers la fin de l'hiver, pendant que Desaix poussait devant lui les débris de Mourad, l'armée d'expédition ouvrait sa marche. Elle se composait de quatre divisions d'infanterie : Reynier commandait l'avant-garde(2160), Kleber(3349), Lannes (2924), Bon (2449), le corps de bataille : Murat la cavalerie (800), ce qui faisait, avec les troupes d'artillerie, génie, guides et dromadaires (2213), en tout 12,895.

Ce fut avec moins de 13,000 hommes que Bonaparte s'enfonça sans hésitation dans les sables qui séparent l'Afrique de l'Asie. Il n'avait point, comme Alexandre, une flotte pour soutenir et approvisionner ses troupes; mais à peu de distance de l'Égypte, il comptait sur de vaillans alliés. Les montagnes de la Palestine, les bords du Jourdain, le Liban, sont habités par des peuplades chrétiennes toujours prêtes à courir aux armes. En s'appuyant sur elles, le précédent pacha d'Acre s'était rendu indépendant de la Porte; mais sa famille désunie n'avait point hérité de son pouvoir, et son successeur, dont le nom se mêle d'une manière funeste à l'histoire de l'expédition, Achmet-Pacha-el-Djezzar, sans être très soumis au sultan, était fidèle à la foi musulmane et tournait contre les chrétiens l'activité d'un caractère féroce. Cet homme sanguinaire avait répondu aux ouvertures du général en chef en faisant mettre à mort ses émissaires et en donnant asile à Ibrahim-Bey.

C'était lui que l'on cherchait d'abord. La capitale de son pachalick était le premier but de l'armée. Pour y arriver, il faut traverser le désert, puis longer la côte en passant par El-Arich, Kan-Iounes, Gaza, Jaffa et Haïfa. Ces places ont peu d'importance, les avant-postes du pacha ne pouvaient s'en faire des points d'appui assez imposans pour arrêter les Français. C'était donc un siège que l'on allait faire, un siège précédé de quelques coups de main. La difficulté de la route ne permettant pas de transporter par terre le matériel, une flottille le conduisait droit à Acre pendant que les troupes s'avançaient en côtoyant le rivage de la mer.

Acre une fois pris, Bonaparte avait dessein de soulever les populations chrétiennes soutenues par la terreur qu'inspirait Djezzar, de déboucher à leur tête au-delà du Liban et de s'emparer de Damas, centre de la domi-

nation turque en Syrie. La campagne récente de l'armée égyptienne a justifié ces projets, et l'on sait maintenant que la prise d'Acre eût conduit les Français sous les murs de Constantinople.

El-Arich, Kan-Iounes, Gaza furent occupés sans grande résistance; mais Jaffa ferma ses portes, on l'investit, on l'enleva d'assaut, on la livra au pillage. Neuf jours après, l'avant-garde chassa de Haïfa un détachement de Mamelucks, et l'armée commença à se déployer autour de la place où les destinées de l'Asie étaient renfermées.

Comme on l'investissait, les équipages de siège, qui suivaient par mer le mouvement général, furent enlevés par la croisière du commodore anglais Sidney Smith, et Bonaparte eut la douleur de voir ses canons augmenter l'armement de la place. Malgré cet échec, il se hâta de faire ouvrir la tranchée en couvrant ses opérations par des détachemens postés à Safed et Nazareth pour éclairer les débouchés du Liban et les routes de Damas.

Acre s'élève sur un promontoire lié au continent par une étroite langue de terre. Ce court intervalle était comblé par des travaux que les moyens de siège ordinaires eussent bientôt surmontés. Le cinquième jour de la tranchée, les pièces de campagne dont on fit usage à défaut de grosse artillerie, firent brèche, en peu d'heures, dans une tour carrée qui dominait le rempart, et Bonaparte plein d'espoir ordonna l'assaut. L'infanterie prit les armes, et quinze sapeurs, pour reconnaître la brèche, se glissèrent hors de la tranchée. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'un large fossé à revêtement en pierres les arrêta tout court. L'attaque fut suspendue : il fallut faire jouer la mine pour démolir la contrescarpe et s'avancer jusqu'à la brèche au milieu des débris. Malgré le feu de la place, on se mit à creuser un puits de mine que l'on crut achevé en trois jours. L'explosion renversa en effet un pan du mur extérieur, mais il en restait encore huit pieds. Néanmoins, une trentaine d'hommes se précipitèrent dans le fossé, le traversèrent, plantèrent une échelle au pied de la tour et montèrent à l'assaut, tandis que deux bataillons s'ébranlèrent pour les soutenir.

Il y eut alors une de ces complications fatales qui disposent souvent du succès. A la vue des échelles on crut dans la ville que tout était perdu; les Turcs s'enfuirent au port, Djezzar lui-même au milieu du tumulte s'embarqua. De leur côté, les assaillans perdirent l'officier qui les commandait, ils s'effrayèrent, ils revinrent sur leurs pas, ils firent rebrousser chemin à l'infanterie comme elle allait descendre la contrescarpe. Un moment encore la colonne engagée dans le fossé eût continué à se porter en avant; on se fût aperçu de la stupeur dont les ennemis étaient frappés et l'on eût saisi l'occasion qui ne se retrouva plus. Telles sont les chances de la

KLEBER (Jean-Baptiste),

Né à Strasbourg en 1754, général de division à l'armée de la Vendée. — Général en chef de l'armée d'Egypte.—Mort au Caire le 14 juin 1800.

Bataille d'Héliopolis (20 mars 1800.)

guerre : la mort d'un seul officier suffit pour sauver Acre et pour donner un autre cours à la fortune de Bonaparte.

Sur ces entrefaites, de nombreux rassemblemens furent signalés à Nablous et sur les bords du lac de Tabarieh. Junot, à la tête de 500 hommes, poussant une reconnaissance en avant de Nazareth, se heurta contre 3000 Turcs. Il soutint vaillamment le choc et resta maître du champ de bataille. Kleber accourut le renforcer avec 2000 baïonnettes; leurs troupes réunies eurent, contre 7 à 8000 ennemis, un second engagement où la victoire ne fut pas douteuse. Cependant le nombre croissant des ennemis indiquait une entreprise sérieuse. C'était en effet le pacha de Damas, Abdallah, qui se dirigeait le long du Jourdain à la tête de 35 à 40,000 hommes. A ces nouvelles, Bonaparte se détacha du siège avec la division Bon qu'il conduisit à Nazareth. Il reconnut que le projet des Turcs était de se concentrer à Nablous, au sommet des montagnes de la Palestine, et de déboucher sur la côte sur sa ligne de retraite. Dans leur marche, ils lui prêtaient le flanc, et il se mit en mesure de les rompre avant de leur laisser atteindre le lieu de rendez-vous.

Tandis qu'ils descendaient en pleine confiance la rive droite du Jourdain, il envoya Murat à Safed sur leurs derrières avec ordre de s'emparer du pont de Jacob. Lui-même sortit de Nazareth pour prendre position sur le mont Tabor. En couronnant cette hauteur, il aperçut dans la plaine Kleber aux prises avec toute l'armée turque.

Ce brave général avait entrepris de surprendre le camp d'Abdallah ; mais le pacha, prévenu à temps, s'était mis sous les armes et avait commencé l'attaque. Depuis six heures, 2 à 3000 Français, comme d'ordinaire formés en carré, contenaient une nuée de cavaliers et se défendaient intrépidement, couverts par un rempart de cadavres. A cette vue, Bonaparte partagea sa division en deux carrés qu'il dirigea de manière à enfermer l'ennemi dans un vaste triangle. Les soldats de Kleber, reconnaissant ces dispositions, firent entendre un cri de victoire. Bientôt les trois carrés vomirent un épouvantable feu et portèrent dans tous les sens de profondes atteintes à l'armée turque ; en un clin-d'œil, elle se débanda, laissant sur le champ de bataille, son camp, ses bagages et un immense butin. Le plus grand nombre s'enfuit par la route de Damas et se fit écraser au pont de Jacob par le détachement de Murat, d'autres s'échappèrent en passant le Jourdain au-dessous du lac et en s'enfonçant dans le désert.

Une victoire si complète, si décisive, désorganisait pour long-temps Abdallah. Kleber resta dans la vallée du Jourdain pour le surveiller, et Bonaparte se rabattit sur la ville assiégée. Depuis son départ on avait continué à employer la mine pour faire sauter la contrescarpe et la tour

du rempart. On avait repoussé les sorties de Djezzar, on avait démoli les créneaux et démonté les batteries. Ces diverses circonstances sont le prélude ordinaire de la réduction d'une place. Mais Acre renfermait un émigré français officier du génie. Ancien condisciple de Bonaparte, Philippeaux rivalisa dignement avec lui dans le siège où il perdit la vie. Il imagina d'opposer aux Français des lignes de contre-approche. On se livrait donc de part et d'autre une guerre souterraine dont le prix était la célèbre tour. La fortune paraissait se déclarer contre les Turcs, quoique les travaux ne fussent pas encore achevés, lorsque des voiles furent signalées. Elles portaient 12,000 hommes de nouvelles troupes envoyées par le pacha de Rhodes au secours de Djezzar. Il leur fallait au moins six heures pour débarquer et Bonaparte résolut de brusquer l'assaut.

On se loge sur le rempart; on descend dans la place; 200 hommes fraient le chemin à la division Lannes qui les suit; le combat s'engage dans la ville avec un vif acharnement; mais les Français étaient épuisés de fatigues et des troupes fraîches survenues du port firent pencher contre eux la balance. Lannes fut repoussé et les Turcs prirent à discrétion son aventureuse avant-garde.

Cependant on était resté maître de la brèche; après deux jours de repos, Bonaparte essaya encore de dépasser le rempart, mais toutes les chances étaient désormais contre lui. L'opiniâtreté si connue des Turcs lorsqu'ils défendent des retranchemens, redoubla après le succès. Ils avaient reçu un puissant renfort et l'armée de siège s'affaiblissait chaque jour. Pour comble de malheur, la peste se déclara dans le camp français. Le général en chef ordonna enfin de lever le siège. Il partit en jetant un coup-d'œil de regret sur l'Asie dont il espérait changer la face; mais la flotte réunie à Rhodes annonçait un prochain débarquement, il était indispensable de rentrer en Égypte. Si l'expédition de Syrie n'avait point eu l'immense résultat que Bonaparte s'était promis, il avait du moins abattu l'orgueil des pachas d'Acre et de Damas qui ne songèrent point à l'inquiéter. Sa retraite s'opéra sans obstacle, et un mois après son départ d'Acre il fit sa rentrée au Caire.

Cette grande ville était restée calme pendant sa longue absence. Une police active et le soin qu'il prit d'agir sans cesse sur l'imagination mobile de ses habitans la tinrent en respect. Tantôt on suspendait solennellement au minaret des mosquées les drapeaux enlevés à El-Arich, à Gaza; tantôt, on publiait en style oriental les bulletins de l'armée d'expédition, étrange prélude des bulletins de la grande armée. Voici dans quels termes la prise de Jaffa fut annoncée:

« Au nom de Dieu miséricordieux, clément, très saint, maître du « monde, qui fait de sa propriété ce qu'il veut, qui dispose de la victoire.

« Voici le récit des grâces que Dieu Très-Haut a accordées à la répu-
« blique française; aussi nous nous sommes emparé de Jaffa en Syrie.

« Djezzar avait l'intention de se rendre en Égypte, la demeure des pau-
« vres, avec les brigands arabes. Mais les décrets de Dieu détruisent les
« ruses des hommes. Il voulait faire couler le sang, selon son usage bar-
« bare, à cause de son orgueil et des mauvais principes qu'il a reçus des
« Mamelucks et de son peu d'esprit; il n'a pas pensé que tout vient de
« Dieu.

« Le 26 de ramazan, l'armée française cerna Jaffa. Le 27, le général
« en chef fit faire des fossés, parce qu'il vit que la ville était garnie de
« canons et renfermait beaucoup de monde. Le 29, le fossé était d'environ
« 100 pieds de longueur. Le général en chef fit placer les canons, les mor-
« tiers et des batteries du côté de la mer pour arrêter ceux qui voudraient
« sortir.

« Le jeudi, dernier jour de ramazan, le général en chef eut pitié des
« habitans de Jaffa, il fit sommer le gouverneur. Pour toute réponse,
« on arrêta l'envoyé, contre toutes les lois de la guerre et de Mahomet.

« A l'instant, la colère de Bonaparte éclata, il fit tirer le canon et les
« bombes. En peu d'instans, le canon de Jaffa fut démonté. A midi, la
« muraille avait une brèche. On donna l'assaut et en moins d'une heure
« les Français eurent pris la ville et les forts. Les deux armées commencè-
« rent à se battre. Les Français furent vainqueurs; le pillage dura toute la
« nuit. Le vendredi, le général eut compassion des Égyptiens qui se
« trouvaient à Jaffa. Pauvres et riches, il leur accorda le pardon et les
« fit retourner avec honneur dans leur pays. Il en agit de même à l'égard
« de ceux de Damas et d'Alep.

« Dans le combat plus de 4000 hommes de Djezzar furent tués par la
« fusillade et l'arme blanche. Les Français perdirent peu de monde. Il y
« eut peu de blessés, ils pénétrèrent par le chemin du pont sans être vus.
« O adorateurs de Dieu! Soumettez-vous à ses décrets, ne vous opposez
« pas à sa volonté, observez ses commandemens. Sachez que le monde
« est sa propriété et qu'il le donne à qui il veut. Sur ce, le salut et la mi-
« séricorde de Dieu. »

Ces fêtes, ces récits frappaient d'admiration la population du Caire où nul ne songeait à se soustraire au pouvoir du Grand des Français, du sultan El-Kebir (le feu).

Cependant la Basse-Égypte fut troublée par l'imposture d'un Arabe qui descendit du désert escorté de quelques centaines de fanatiques et se donna pour l'ange El-Mohady, qui, selon le koran, se porte au secours des fidèles aux époques de grandes calamités. Cette multitude s'empara de Damanhour, et le bruit des miracles de l'ange qui promettait de préserver

ses adhérens de l'atteinte des balles s'étant répandu, il eut bientôt réuni des milliers d'hommes. Une division marcha contre lui et dispersa sa troupe; on le prit et il fut passé par les armes.

Aussitôt de retour, Bonaparte fit fortifier les points accessibles de la côte. Junot avait pris position à El-Arich pour observer Ibrahim et Djezzar; d'autres détachemens se mirent en garde contre les incursions des Mamelucks. Ce furent ces mouvemens qui arrêtèrent Mourad et le chassèrent de la Basse-Égypte. On dit que dans sa fuite il vint, à peine escorté, jusqu'aux Pyramides. Monté sur la plus élevée, il passa une journée entière à contempler le théâtre de sa gloire déchue. On l'aperçut, on avertit le général en chef qui sortit à la hâte, espérant le saisir, mais il eut le temps de s'échapper et de gagner le Faïoum.

Bonaparte était préparé à tout évènement lorsqu'il apprit que la flotte turque avait paru devant Alexandrie, que le pacha de Rhodes avec 15,000 hommes avait pris terre, et que le fort d'Abouqir avait été investi et enlevé.

Au lieu de suivre ce premier succès, les Turcs se fortifiaient autour d'Abouqir, soit pour attendre le secours que Mourad leur avait promis, soit pour recevoir la bataille. Elle ne tarda pas à leur être livrée. Bonaparte accourut du Caire à Alexandrie avec deux divisions d'infanterie et la cavalerie. Ses colonnes d'attaque furent promptement formées et mises en mouvement.

Le front de l'armée ennemie était couvert par deux lignes non continues de retranchemens occupant dans toute sa largeur la presqu'île d'Abouqir. La première ligne tirait sa force de deux redoutes placées à ses extrémités, tandis qu'à la seconde, le principal ouvrage occupait le centre. Cette disposition ne manquait pas d'habileté; mais le pacha, n'ayant point de retraite, s'était mis dans l'alternative de vaincre ou d'être anéanti. Bonaparte fit ses apprêts de manière à frapper des coups rapides et décisifs, à triompher de l'obstination de ses adversaires, derrière des retranchemens dont il venait de faire une si funeste expérience, enfin à leur ôter la faculté de se rembarquer.

L'armée française s'avança en trois colonnes : à droite Lannes, à gauche Lanusse, et entre eux la cavalerie de Murat. Le feu se soutint quelque temps sur toute la ligne; mais enfin Murat enfonça le centre que rien ne couvrait. Ses escadrons passant derrière les redoutes coupèrent la retraite aux troupes qu'au moment même l'infanterie faisait plier. Il y eut alors une horrible confusion : la plupart des Turcs se jetèrent à la mer et périrent dans les flots.

La première ligne détruite, restait à enlever la seconde; Lannes se chargea de donner l'assaut de la redoute, et Murat, prenant sa place à

droite, de culbuter l'infanterie qui la soutenait. Après une vive résistance, l'ennemi fut rompu; on sauta dans les retranchemens; on parvint au milieu des centres du pacha, on le fit prisonnier avec tout son état-major. Il ne restait de son armée que 4000 hommes qui se renfermèrent dans le château et se rendirent après huit jours de bombardement.

La journée d'Aboukir fut le dernier exploit de Bonaparte en Orient. L'Europe entière avait pris les armes. Depuis quatre mois elle était partout triomphante; les désastres de la patrie rappelaient le vainqueur d'Arcole. Il quitta l'Égypte après avoir désigné Kleber pour le remplacer au commandement en chef.

Avant de passer au récit de la campagne de 1799, nous croyons devoir terminer d'une manière sommaire ce qui est relatif à l'Orient. Le commandement de Kleber appartient à un nouvel ordre d'évènemens. Il s'agissait de se maintenir en Égypte, sans recrutement et sans secours, contre les efforts de la Porte et de l'Angleterre.

Le grand-vizir réunissait une armée; des partis occupaient Gazah; la flotte turque tenait la mer, prête à jeter des troupes vers les bouches du Nil; enfin des bâtimens anglais menaçaient Suez et Qoseir.

L'armée française avait essuyé des pertes; néanmoins sa position était bonne : Suez et Qoseir la couvraient sur la mer Rouge. El-Arich et Catieh fermaient le désert du côté de l'Asie et des batteries étaient placées aux points abordables du littoral de la Méditerranée. Intérieurement Mourad était encore à la tête de ses Mamelucks. Ce chef infatigable exerçait une grande influence sur la population, qui se prêtait partout à masquer ses marches; mais la crainte que lui inspirait le grand-vizir surpassait l'aversion qu'il ressentait pour les Français. A son approche il cessa d'agir en ennemi.

Sur ces entrefaites, les coalisés se montrèrent sur plusieurs points. Suez et Qoseir, attaqués par les Anglais, résistèrent victorieusement, et 8000 janissaires, débarqués à Damiette, assaillis tête baissée par un millier d'hommes, perdirent 3000 des leurs et se hâtèrent de regagner leurs vaisseaux.

Pendant ces démonstrations dont le but était de diviser la défense, le grand-vizir s'échelonna sur la frontière de la Syrie. Kleber, qui avait continué les communications que Bonaparte avait ouvertes avec le divan, se laissa entraîner dans une fâcheuse négociation pendant laquelle on lui prit El-Arick et qui se termina par la convention conclue sous le nom de ce fort. L'armée française, abandonnant l'Égypte, consentait à se replier sur Rosette, Alexandrie, Aboukir pour être transportée en Europe avec tous les honneurs de la guerre. Déjà ses garnisons avaient évacué Catieh, Salehieh et Balbeis; déjà Kleber se préparait à sortir du Caire et à repas-

ser le Nil, lorsqu'il fut informé que les Anglais se refusaient à l'exécution du traité et demandaient que l'armée française déposât les armes.

On ne répond à de telles insolences que par la victoire, s'écrie le général! bientôt il est disposé à combattre. Cependant le grand-vizir s'approche du Caire à la tête de 80,000 hommes. Ibrahim-Bey et ses Mamelucks en font partie. Djezzar a refusé de les suivre. Mourad a traversé le désert et s'est rapproché des évènemens plutôt pour en être témoin que pour y prendre part. L'avant-garde turque s'est retranchée dans les ruines d'Héliopolis et l'armée s'étend jusqu'au Nil, quand Kleber, ayant laissé 2000 hommes à la garde du Caire, déboucha de la ville avec 10,000 combattans et se porta au-devant de ses nombreux ennemis.

Cette héroïque poignée d'hommes enveloppe, rompt, sabre l'avant-garde; après quoi, elle se précipite en masse sur le corps de bataille et lui porte un si rude coup qu'il ne peut s'en remettre. Les Turcs se dispersent, comme ces armées de la Bible que frappe l'ange exterminateur, abandonnant leurs canons et leurs immenses bagages.

Cependant Ibrahim, à la tête d'une nuée d'infanterie et de cavalerie irrégulières, s'était dirigé sur le Caire; il s'était même heurté contre Kleber, mais le général français n'avait point voulu, pour contrarier son mouvement, le distraire de l'attaque principale. Il était donc entré dans la ville pendant la bataille et l'avait soulevée.

La garnison, réfugiée dans la citadelle et les forts, tint bon. A mesure que la déroute du grand-vizir rendit quelques troupes disponibles, elles se portèrent à son secours; mais Kleber n'abandonna la poursuite des vaincus qu'après avoir enlevé à Belbeis leur arrière-garde et vu au-delà de Salehieh leurs débris s'enfoncer en désordre dans le désert. Il se rabattit alors sur la capitale qui était toujours en pleine insurrection et qui se défendit avec fureur; il la soumit toutefois, après en avoir forcé l'entrée sur tous les points.

Que pouvait-il craindre désormais? Sa petite armée, prise entre 80,000 combattans et une population soulevée de 2 à 300,000 âmes, sortait victorieuse de ce double péril; la dispersion des forces du grand-vizir, la perte de son matériel mettaient celui-ci pour long-temps hors d'état de rien entreprendre. Mourad, frappé d'admiration à la vue de tant d'habileté et d'audace, traitait avec les Français; enfin la levée des contributions de guerre, que la révolte du Caire avait autorisée, avait ramené l'abondance dans les camps. On savait que Bonaparte s'était emparé de la direction des affaires; cet immense évènement, en donnant un nouveau nerf à l'armée, achevait de disposer les habitans à une entière soumission. Kleber ne songea plus qu'à conserver l'Égypte; il donna à Mourad le commandement de Saïde, puis il se recruta dans le pays; il enrôla les

noirs que Bonaparte avait demandés en Éthiopie et les esclaves entre ses mains devinrent de bons soldats.

L'armée réorganisée, Kleber se livra à l'administration, où il ne déploya pas moins de talent que dans les affaires de la guerre; déjà le pays prenait une face nouvelle, quand le poignard d'un fanatique trancha une vie sur laquelle reposait le salut de la colonie.

Le droit d'ancienneté appelait Menou à le remplacer; ce général prit possession du commandement et, comme pour démontrer ce que peut l'influence d'un seul homme, le gouvernement le confirma dans ce poste alors si important.

Le grand-vizir ne pouvant plus rien par lui-même, les Anglais réunirent à Rhodes, sous les ordres de Ralph Abercrombie, un corps d'armée destiné à opérer sur les bouches du Nil. Ils embarquèrent à Madras 5000 soldats indiens pour les jeter à Qoseir. Les Turcs, ainsi appuyés, se disposèrent à reparaître par l'isthme de Suez.

Les distances sur lesquelles on opérait, la divergence des lignes d'attaque, demandaient aux ennemis beaucoup de temps. Menou aurait dû le mettre à profit pour être partout en mesure. Mais lorsque les voiles anglo-turques parurent, rien n'était fait pour les repousser.

Ralph Abercrombie put débarquer à Aboukir, s'emparer du fort et se retrancher comme l'avait fait précédemment le pacha de Rhodes sans que cette expérience inspirât à Menou les moyens de lui faire obstacle.

Lorsque enfin il se porta contre les ennemis, ceux-ci, forts de 17,000 hommes flanqués par des chaloupes canonnières et couverts de bonnes redoutes, restèrent maîtres du champ de bataille. Leur général perdit la vie, mais les Français furent repliés dans Alexandrie.

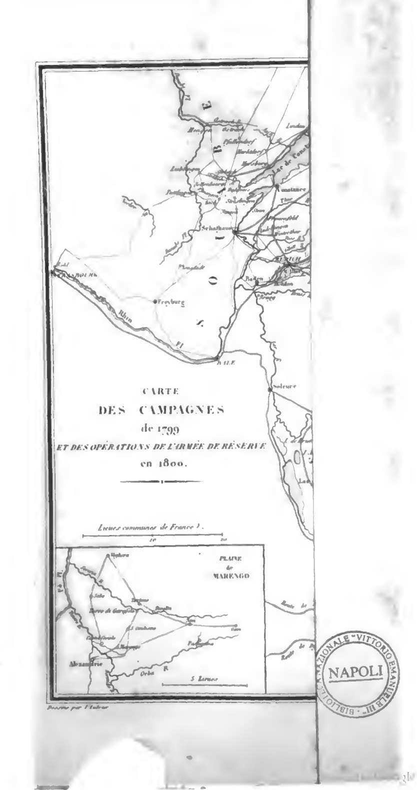
Les Anglais les enfermèrent dans cette ville et rompirent les digues qui retiennent l'eau de la mer et laissent ordinairement à sec le lac Maréotis; après quoi ils dirigèrent par Rosette, sur le Caire, une forte colonne.

A leur approche, Belliard, gouverneur du Caire, concentra toutes les forces françaises; Mourad lui-même se mit en mouvement pour le rejoindre, mais atteint de la peste, il mourut à Benziouef. D'un autre côté, le grand-vizir déboucha de la Syrie et les troupes indiennes arrivèrent à Qoseir où elles débarquèrent sans obstacle. Belliard, coupé du corps principal, entouré par 45,000 hommes parmi lesquels le nombre de troupes régulières excédait celui de sa troupe, forte au plus de 7 à 8000 combattans, Belliard consentit à une convention en vertu de laquelle il fut conduit en France avec tous les honneurs de la guerre.

Alexandrie seule tenait encore, les provinces étaient entièrement éva-

cuées. Les ennemis se mirent en devoir d'enlever à l'expédition française son dernier point d'appui; ils attaquèrent Menou qui se défendit avec vigueur; mais enfin il capitula sur les mêmes bases que Belliard, et après trois ans d'occupation, l'Égypte fut perdue sans retour.


CARTE
DE L'EXPEDITION
EN HOLLANDE
1799
Lieues de France de 25 au Degré
Ameland
Ter Schelling
Vlieland
De Texel
Leeuwarden
Harlingen
Brée Zand
Helder
Stavoren
Sloten
Medenblick
Enkuizen
Schokland
Hoorn
Alkmaar
Swartesluis
Kampen
Zwolle
Hattem
Z U Y D E R   Z É E
Edam
Haarlem
AMSTERDAM
Harderwyk
Mer de Haarlem
Deventer
Leyden
Utrecht
Amersfoort
LA HAYE
Arnhem
Vianen
Nimègue
Gorcum
Cranenbourg
Gertrudenberg
Bois le Duc
Breda


CARTE
DES CAMPAGNES
de 1799
ET DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RÉSERVE
en 1800.
Lieues communes de France
10
20
PLAINE
de
MARENGO
Alexandrie
5 Lieues
Schafhausen
Constance
Lac de Const
Freyburg
Rhin
Fl.
BALE
Soleure
Baden
Dessiné par l'Auteur

CAMPAGNE DE 1799.

I.

OPÉRATIONS SUR LE RHIN ET LE DANUBE.

Etat des forces opposées.—Plan de campagne.—Invasion des Grisons (6 au 8 mars).—Combat devant Feldkirch. — Combat d'Ostrach (22 mars). — De Taufers. — De Feldkirch. — Bataille de Stokack.

Le traité de Campo-Formio n'avait pas un an d'existence, que la forme démocratique avait envahi la Suisse et toute l'Italie. Les vieilles monarchies s'émurent, l'Autriche courut aux armes, la Russie promit 100,000 hommes, et son plus illustre capitaine, le feld-maréchal Suwarow. On fit de grands efforts pour entraîner le roi de Prusse, mais il resta sourd à toutes les instances de ses anciens alliés et sa neutralité annula encore une fois le théâtre de la guerre du nord. Toutefois l'Angleterre n'ayant pas moins d'intérêt à soustraire à l'influence républicaine les provinces bataves, que l'Autriche l'Italie, on résolut, puisque la Prusse refusait son territoire, de jeter en Hollande un corps anglo-russe et d'y provoquer une contre-révolution en faveur de la maison de Nassau. C'était, du reste, un mouvement secondaire trop éloigné des opérations principales

pour en attendre ou pour leur prêter secours. La question devait se vider dans les vallées du Pô, du Danube et du Haut-Rhin.

Les troupes françaises se rangèrent sur la rive gauche de ce dernier fleuve et sur la rive droite de l'Adige. Les impériaux filèrent par le Tyrol et le Voralberg, et leur première démonstration hostile fut l'envahissement des Grisons.

Ils s'avançaient ainsi en flèche sur l'arête culminante des grandes Alpes, de manière à menacer à revers les républiques cisalpine et helvétique et à s'ouvrir, par le Valais, la route du midi de la France. Deux armées se déployèrent pour soutenir cette attaque; l'une sur l'Adige, l'autre sur le Lech : enfin les Russes accoururent également répartis entre elles.

Toutes ces forces ne formaient que deux grands commandemens: l'armée d'Allemagne sous l'archiduc Charles (117,000); l'armée d'Italie (54,000) sous le feld-maréchal-lieutenant comte Kray qui avait ordre de céder le premier rang à Suwarow. Les renforts russes devaient en porter le total à plus 250,000 combattans. Elles étaient ainsi réparties : la droite de l'archiduc (24,000 hommes, général Starray) au Rauhe-Alp; les avant-postes au Mein; la gauche (25,000 hommes, général Kotze) dans le Voralberg occupant les Grisons; le centre, en marche pour remplir l'intervalle entre le Danube et le Rhin (66,000 hommes conduits par le généralissime en personne); la droite de Kray (18,000 hommes, général Bellegarde) dans le Tyrol, le centre et la gauche (36,000 hommes sous lui-même) de Vérone à Legnago et autour du lac de Garde.

Le système général des opérations était de part et d'autre offensif. Du côté des Français, il était basé sur une idée empruntée à la tactique. On se proposait pour but cette même crête culminante des Alpes par laquelle les impériaux avaient dessein de pénétrer. Comme les hauteurs sont d'ordinaire la clef d'un champ de bataille, on crut qu'on serait maître de la campagne si l'on prenait possession des monts qui dominent l'Allemagne et l'Italie. En conséquence les armées républicaines, appuyant celles du Rhin à droite, celle de l'Adige à gauche, eurent ordre de s'en emparer. C'était une étrange déviation des leçons de 1796. On préparait un mouvement général de concentration dans des localités où à chaque pas il devait être contrarié par le terrain et l'on attachait trop d'importance à des positions faciles à couvrir, que d'ailleurs on eût annulées en faisant irruption soit en Bavière soit au-delà de l'Adige.

A cette faute on en ajouta deux autres non moins désastreuses. D'abord celle de laisser l'armée de Macdonald au fond de l'Italie, où elle n'eut aucun rapport avec l'idée de l'attaque, puis celle de trop diviser le commandement.

Outre 10 à 12,000 hommes très utilement placés en Hollande, entre-

tenus aux frais de la république batave, le Directoire mit sur pied cinq armées : l'armée du Danube (38,000) sous Jourdan, rassemblée en Alsace, l'armée d'Helvétie (30,000) sous Massena ; l'armée d'Italie (43,000) sous Scherer ; l'armée de Naples (27,000) sous Macdonald, enfin l'armée d'observation réunie autour de Mayence (20 à 25,000) commandée par Bernadotte.

Ici l'on est arrêté par une réflexion douloureuse. Qu'étaient donc devenues les grandes illustrations des premières campagnes ? Une seule reparaissait sur la scène, tant les orages politiques sont prodigues d'hommes qu'ils enfantent et qu'ils dévorent !

Hoche était mort victime d'un mal aigu qu'on n'avait pu définir. Pichegru s'était éteint dans de misérables intrigues. Moreau, soupçonné de les avoir favorisées, était relégué dans l'état-major de l'armée d'Italie. Championnet avait à se faire pardonner sa juste sévérité à l'égard des créatures du Directoire. Enfin l'expédition d'Egypte avait enlevé à la France Kleber, Desaix et Bonaparte. Des quatre collègues de Jourdan Sherer seul avait commandé en chef, on se souvenait de ses victoires de la Fluvia, de Loano ; sa bravoure, son coup-d'œil étaient hors de doute ; cependant il n'était propre qu'au second rang ; sévère jusqu'à la dureté, il ignorait l'art d'agir sur les masses, d'exciter leur devoûment, et il manquait de décision. Les trois autres étaient dignes du premier grade, mais ils ne l'avaient pas encore occupé.

Avant la jonction des Russes on voulut prendre l'initiative. Selon le plan arrêté, Jourdan passa le Rhin à Kehl et à Bâle pour se déployer entre le Danube et le lac de Constance, et Scherer se mit à tâter le Bas-Adige, après avoir détaché de sa gauche la division Dessolles, pour pénétrer aux sources de ce fleuve. Pendant ce temps, Massena faisant front au Rhin, avant son entrée dans le lac, forma ses colonnes pour pivoter sur sa gauche, porter sa droite aux sources de l'Inn et s'aligner à Dessolles en occupant la vallée de l'Ill.

On croyait, au moyen d'une double attaque de front, déblayer sans peine les Grisons, le Haut-Tyrol et le Voralberg. Mais on rencontra dans les obstacles naturels, dans ceux que l'ennemi sut préparer, des difficultés qui déjouèrent tous les projets. On obtint toutefois dans les détails de l'exécution de brillans succès.

Massena se trouva le premier en présence de l'ennemi ; il somma Hotze de faire évacuer les Grisons qu'occupaient 7000 hommes, sous Auffenberg. Pour toute réponse, le général autrichien se mit en défense : il s'était couvert à Feldkirch d'une belle ligne de retranchemens et, près de Mayenfeld, le mamelon de Luciensteig, surmonté d'un fort qui ferme la vallée, semblait flanquer suffisamment Auffenberg.

Cependant, après quelques manœuvres propres à tromper son adversaire, Massena, pendant la nuit du 5 au 6 mars, prit les armes et jeta trois colonnes au-delà du Rhin, l'une au-dessous de Feldkirch, les deux autres à Balzers et au-dessus de Reichenau, de manière à envelopper le corps des Grisons.

Dans la journée du 6, le centre se porta de Balzers à Mayenfeld, conduit par le général en chef qui s'inspira des souvenirs de Roveredo. La position était la même, il s'agissait d'enlever un défilé barré par un petit fort. Mais, ce château est dominé par des rochers à pic; des tirailleurs s'y glissèrent au moyen d'un long détour, et par leurs feux plongeans ils déblayèrent le rempart que l'on monta d'assaut.

De leur côté, l'aile gauche, commandée par le chef d'état-major Oudinot, attaqua vivement les retranchemens de Feldkirch, et la droite couronna les hauteurs au-delà de Coire. Auffenberg n'avait plus de retraite. Rassuré contre Hotze par la possession de Luciensteig et par la diversion qui le retenait sur l'Ill, Massena entassa les impériaux dans Coire, où, après une vive résistance, ils furent obligés de capituler et de déposer les armes.

Sans perdre un instant, il se retourna contre Feldkirch et donna sur plusieurs points l'assaut; mais il échoua devant la ligne formidable où Hotze s'était renfermé.

Toutefois, on était maître du cours du Rhin et des Grisons, et l'on pouvait s'étendre jusqu'à l'Inn. Lecourbe, avec la division de droite, s'y rendit par la vallée de l'Albula. On pensait, que dans le même instant Dessolles arrivait sur le Haut-Adige, et l'on espérait que les deux divisions réunies, en débordant les sources de l'Ill, menaceraient Hotze à revers et l'obligeraient à la retraite. Mais, Dessolles avait à faire un si long détour, qu'il y avait de la témérité à compter sur la précision de son entrée en ligne. Il n'y était pas encore lorsque Lecourbe, traversant les Alpes Rhétiennes, déboucha dans l'Engaddine. Bellegarde put alors lui tenir tête de front et en même temps menacer son flanc, en faisant filer sa brigade de Laudon sur les hauteurs entre Taufers et Zernetz.

Lecourbe, obligé de contenir Laudon pendant qu'il abordait les positions capitales de Nauders et Finstermuntz, fut repoussé et Massena retourna vainement pendant trois jours à l'assaut des redoutes de Feldkirch.

Cependant, l'armée du Danube attendait, pour entrer en opérations, que Massena eût dépassé la pointe du lac de Constance, lorsque l'archiduc, rassuré de ce côté par la glorieuse résistance de Hotze, se résolut à frapper les premiers coups.

Jourdan, couvert par l'Aach et l'Ostrach, ruisseaux qui se jettent l'un dans le lac, l'autre dans le Danube, appuyait à droite de manière à in-

quiéter Bregentz et à tendre la main à l'armée d'Helvétie. Le prince appela, pour le contenir de côté, Hotze avec 10,000 hommes qu'il établit à Lindau. Après quoi il mit toutes ses forces en avant pour pénétrer entre les sources des deux cours d'eau qui le séparaient de l'armée française.

Un sol montueux et boisé lui permettant de masquer ses manœuvres, il poussa inopinément contre le centre une colonne de 20 à 25,000 hommes, et animé par l'espoir de couper en deux la ligne de cantonnemens, il ouvrit le feu devant Ostrach. Lefebvre s'y trouvait avec 10,000 hommes d'avant-garde; sans tenir compte de la supériorité des ennemis, il leur tint bravement tête; puis, lorsqu'une blessure grave l'eut éloigné du champ de bataille, Soult, à sa place, continua de désorganiser les assaillans. Toutefois, les moyens d'attaque étaient hors de proportion avec ceux de la défense, et la droite de l'archiduc menaçait de déborder par Mengen. L'honneur des armes était sauvé; les troupes avaient conservé leur élan; Jourdan les replia dans une position plus resserrée et s'établit d'Emingen à Steislingen, le centre autour d'Aach.

Rien n'était compromis et l'on était en mesure de livrer bataille. Vaincue, l'armée pouvait aisément se retirer par Schaffhouse ou à travers les montagnes Noires; victorieuse, elle fixait la fortune pour toute la campagne. On savait d'ailleurs que Massena allait encore attaquer Feldkirch. Jourdan fit ses dispositions pour le soutenir et pour s'emparer de Stokach. Il s'avança sur cette ville au moment même où l'archiduc en sortait pour venir à lui.

On était en effet aux prises dans le Voralberg et l'Engaddine. Dessolles, soutenu par une flottille lancée sur le lac de Garde et par des détachemens engagés près des sources de l'Oglio, après avoir longé le lac de Côme, traversé Sondrio et Tirano, était enfin parvenu au pied des monts qui séparent les sources de l'Adige de celles de l'Adda. Laudon croyait l'arrêter tout court au moyen des retranchemens dont il avait fermé l'entrée du défilé de Taufers. Mais, on était habitué à se jouer des difficultés; les soldats de Dessolles, appuyant à droite, gravirent des montagnes couvertes de neige et de glace et se laissèrent glisser au fond de l'un des vallons où commence l'Adige. Ils gagnèrent ainsi Glurentz où ils entrèrent par surprise, et se trouvèrent sur les derrières de Laudon. Dans le même instant, Lecourbe aborda Taufers et enleva tout à-la-fois les postes de Nauders et Finstermuntz. La brigade autrichienne forte de 5000 hommes, entourée de tous côtés, fut obligée de mettre bas les armes; son général seul s'échappa avec quelques cavaliers.

Ce brillant succès arrivait trop tard. D'ailleurs Massena, sans en attendre les conséquences, avait cru pouvoir profiter du départ de Hotze avec 10,000 hommes pour brusquer l'attaque de Feldkirch. Cette ville,

si long-temps disputée, s'élève entre deux forêts, à deux mille toises du Rhin, dans une étroite vallée que traverse l'Ill et que renferment des mamelons assis sur une base de rochers à pic. Elle n'est abordable que par les routes de Bregentz et de Mayenfeld, qui forment un long défilé dont les issues étaient fermées, d'un côté par un fortin et quinze redoutes, de l'autre par une double ligne de retranchemens. L'ensemble de ces travaux présentait un front de près d'une lieue. Ils épuisèrent encore une fois l'ardeur de Massena. Après une journée meurtrière, il rentra dans ses quartiers affaibli de 2000 hommes.

Jourdan marchait donc au combat pour seconder une opération manquée. Ses forces étaient inférieures; il avait inutilement insisté pour que Bernadotte l'appuyât en remontant la vallée du Necker. Mais, en reprenant subitement l'attaque, il avait l'avantage de surprendre les Autrichiens. Ceux-ci se déployaient en couvrant tout le cours de la Stokach depuis Liebtingen jusqu'au lac, et lorsque les Français les abordèrent ils se trouvaient les uns en-deçà, les autres au-delà de ce ruisseau sinueux. L'armée du Danube, formée en trois colonnes, suivit les chemins de Stokach, Walhvies et Liebtingen, et le premier choc fut tout en sa faveur : les impériaux qui avaient passé la rivière furent culbutés et rejetés sur l'autre rive. La droite s'empara du pont de Walhvies et le centre prit position auprès de Nellenbourg, sur des hauteurs qui ferment le débouché de Stokach. Mais à gauche, le succès fut encore plus marqué. Saint-Cyr perça jusqu'à Liebtingen et entassa la droite ennemie dans un bois situé au-delà du cours d'eau; puis changeant de direction à gauche, il se mit à la presser, à la chasser du bois, à la pousser en désordre sur la ville.

Ces mouvemens avaient employé cinq à six heures : la gauche et le centre des impériaux étaient paralysés, leur droite en pleine déroute, et Jourdan pouvait croire la bataille gagnée. Il voulut la rendre décisive et il étendit sa gauche de manière à couper la ligne de retraite de l'archiduc. Avec la disproportion des forces, c'était trop tenter la fortune. Le prince, placé dans l'alternative de vaincre ou d'essuyer un immense désastre, aima mieux courir encore la chance des armes. Il saisit ses réserves, les porte à sa droite, aborde Saint-Cyr et le replie dans le bois qu'il avait dépassé; puis, pour l'en déposter, il charge lui-même à la tête de ses grenadiers. L'engagement fut terrible. Jourdan chercha à rompre la colonne d'attaque en faisant donner sa cavalerie; mais cette manœuvre ne fut pas exécutée, et Saint-Cyr, abandonné à lui-même, finit par céder. Les impériaux regagnèrent le terrain qu'ils avaient perdu et menacèrent à leur tour de prendre l'armée à revers par sa gauche. Il fallut vider le champ de bataille où l'on avait perdu 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Un si cruel échec ulcéra Jourdan : c'était pour la seconde fois que par la stricte exécution de plans qu'on lui avait imposés, il compromettait sa gloire si justement acquise à Fleurus, à Wattignies, à Aldenhoven. Après avoir ramené sur le Rhin les débris de son armée, il se démit du commandement et partit pour Paris. A la même époque, Bernadotte mécontent de l'organisation de l'armée de réserve, quitta son poste. Toutes les troupes passèrent sous les ordres de Massena.

II.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

Combats de Pastringo (26 mars). — De Polo — Bataille de Magnano (5 avril). — Bataille de Cassano (27 avril).—Combat de Bussigeano (12 mai).—Retraite de Moreau dans la rivière de Gênes (mai).

Dès le début, on était arrêté en Allemagne et l'on n'avait plus en Italie le grand capitaine qui, dans la campagne précédente, avait su se passer de la coopération des autres armées. On avait mis en oubli ses enseignemens, et c'est surtout de ce côté que les combinaisons arrêtées par le Directoire eurent des conséquences déplorables. Avec 80,000 hommes, on ne parut nulle part supérieur en nombre; on laissa l'ascendant aux impériaux. Macdonald détaché à Naples, une division en Toscane, Dessolles perdu dans les rochers de l'Engaddine, ne furent d'aucun poids dans la balance qui pencha sans hésitation en faveur de l'ennemi.

Scherer réduit à 33,000 hommes, avait ordre de forcer la ligne de l'Adige, qui était alors tournée contre lui. Kray la défendait avec 36,000

hommes occupant Vérone et Legnago; il couvrait par un camp retranché à Pastrigo les célèbres positions de Rivoli.

Comme Jourdan, Scherer avait subordonné son attaque au succès de Massena. Lorsqu'il sut l'action engagée sur les Hautes-Alpes, il fit ses apprêts. Son but était d'ouvrir les routes du Tyrol, de porter à Trente la division Serurier pour y rallier Dessolles, de prendre en flanc et à revers le cours de l'Adige et de forcer les Autrichiens à l'abandonner. Il devait donc avant tout enlever les redoutes de Pastringo et les ponts de Polo, qui les liaient à la rive gauche du fleuve.

Son armée était composée de six divisions; il en prit trois et, au moyen de vives démonstrations contre Vérone et Legnago, il tint l'ennemi en échec. Pendant ce temps, Moreau avec le reste de la troupe, poussa un camp et l'emporta après trois heures du combat le plus ardent. 4000 morts, 5000 prisonniers, des canons, des drapeaux, furent le fruit de cette glorieuse journée.

Mais l'armée d'Helvétie étant contenue à l'entrée du Voralberg, Dessolles n'avait pu s'avancer dans le Haut-Tyrol et toutes les dispositions de Scherer portaient à faux. Ce général se résigna néanmoins; il savait que les Russes, qu'un renfort d'impériaux, accouraient à marches forcées. Il voulut les prévenir; il reprit son attaque en la combinant de manière à envelopper Vérone.

Avec ses trois divisions en colonne serrée, il se disposa à passer l'Adige entre Vérone et Legnano, et il ordonna à Moreau de déboucher par les ponts de Polo et de porter les premiers coups. Serurier ouvrit de ce côté la marche, depuis trois ans il n'avait point quitté l'Adige. Ses vieilles troupes étaient familiarisées avec ce champ de bataille. Elles abordèrent les Autrichiens avec leur valeur accoutumée, les culbutèrent et s'étendirent jusqu'aux montagnes qui bordent la route de Viceuce. Mais Kray, averti par l'affaire du 26, s'était concentré à Vérone; il fit sortir de la ville trois fortes colonnes, qui tombèrent sur la division française. Avant que Scherer eût ouvert le feu et que Moreau fût en mesure de le soutenir, elle fut repoussée jusqu'aux ponts. On se pressa trop de les détruire, et la queue de la colonne, forte de 1500 hommes, fut enlevée par l'ennemi.

Le lendemain de cet échec, le général en chef, ayant rappelé Moreau, rangea toute l'armée de Villafranca à l'Adige, dans le dessein de forcer le passage en se ruant en masse sur un seul point. Cependant, les Autrichiens, enhardis par leur succès, débordant par Polo et Vérone, se déployèrent jusqu'à Pescheira avec l'intention de prendre l'offensive.

Leur but paraissant être de tourner la gauche de l'armée française et de l'envelopper entre le Bas-Adige et le Pô, Scherer résolut aussi de livrer bataille.

Elle
eux fir
colonne
de Véro
Leurs
L'armée
des impe
l'Adige;
par Mor
précéden
val à ga
inverse.
victorieu
turent u
rut un
nt de re
l généra
attache
divisions
dant qu'e
Grenier
puis s'adc
le centre.
mais Mo
Villafran
près égal
4000 pri
la positio
elle n'ava
lendemai
le Mincio
Cette
Scherer.
tance de
signalées
renferm
et de la
Mincio
gauche,
au Minc
la journ

Elle s'engagea avec cette circonstance singulière, que les deux généraux firent front en même temps : Kray, pour rompre par le flanc la colonne qu'il supposait occupée à passer l'Adige : Scherer, pour détacher de Vérone les troupes qui en étaient sorties et les acculer au lac de Garde.

Leurs dispositions se ressentirent de cette analogie entre leurs projets. L'armée française était rangée de manière à peser fortement sur la gauche des impériaux. Les divisions Victor et Grenier s'avancèrent appuyées à l'Adige; celles de Hatry et Montrichard, formant le centre commandé par Moreau, se déployèrent hors du camp de Magnano, liées avec les précédentes par la division Delmas, placée en avant-garde. Serurier resta seul à gauche à la garde de Villafranca. Les impériaux étaient en ordre inverse. Il en résulta qu'au premier choc, les deux ailes droites furent victorieuses. Celle de Kray enleva Villafranca. Mais Victor et Grenier obtinrent un succès plus marqué; ils mirent l'ennemi en déroute, anéantirent un de ses régimens, et secondés par Moreau, qui de son côté portait de rudes coups, ils parvinrent jusqu'aux glacis de Vérone. Dès-lors le général autrichien fut forcé d'abandonner ses plans offensifs et de s'attacher à contenir Moreau, à tourner, à rejeter dans la plaine les deux divisions de la droite. Il y réussit après de longs et sanglans efforts. Pendant qu'une forte colonne masquait Victor, toutes les réserves heurtèrent Grenier et le firent reculer. Elles regagnèrent d'abord le terrain perdu, puis s'adossant à l'Adige elles forcèrent les deux divisions à se replier sur le centre. Kray fit alors reprendre vivement l'attaque sur toute la ligne; mais Moreau fut victorieux au centre, et Serurier resta enfin maître de Villafranca. La nuit mit fin à ce combat indécis. Les pertes étaient à-peu-près égales. Chaque armée était affaiblie de 2 à 3000 morts et de 3 à 4000 prisonniers, et de part et d'autre on avait manqué son but. Mais la position de l'armée française était la plus désavantageuse, puisqu'à droite elle n'avait plus d'appui. Elle commença sur-le-champ à se retirer; le lendemain, elle prit position sur la Molinella et le surlendemain derrière le Mincio.

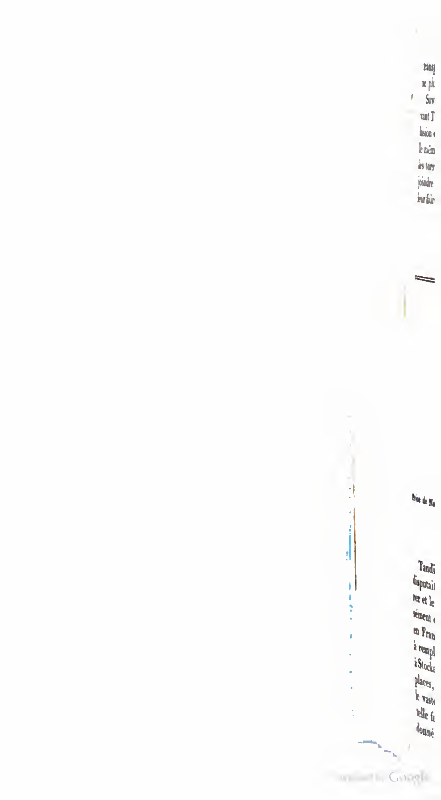
Cette défaite mit le comble à l'impopularité et au découragement de Scherer. Il n'y avait pas dans l'armée un soldat qui ne connût l'importance de l'Adige et l'on frémissait d'indignation en s'éloignant de ces rives signalées par tant de victoires. Cependant la flottille du lac de Garde fut renfermée dans Peschiera par les bâtimens ennemis; les postes de l'Oglio et de la Chiese furent repoussés jusqu'à Brescia; enfin, Kray passa le Mincio à Valeggio pour investir Peschiera. Scherer, débordé par sa gauche, avait deux partis à prendre : livrer bataille, la droite appuyée au Mincio, au risque de commettre le sort de la Lombardie aux chances de la journée et de faire retraite au-delà du Pô par le pont de Crémone; ou

clergé; des partisans de l'Autriche, les honneurs du triomphe et l'on s'empressait à l'envi de lui offrir des fêtes brillantes. D'ailleurs, son plan d'opérations le retenait au centre de la Lombardie. Cette province était occupée, mais, pour la réduire, on voulait prendre toutes les forteresses de la république cisalpine. On voulait de plus soulever les bailliages italiens de la Suisse et les Grisons, afin d'appuyer de ce côté la gauche de l'archiduc. Kray et Klenau étaient déjà autour de Mantoue, Ferrare et Bologne : on les fit soutenir par Ott qui occupa Plaisance et Parme. On envoya des détachemens à Bellinzona, sur le Haut-Adda et dans la vallée de l'Oglio. Enfin on assiégea le château de Milan et Pizzighitone. Ces mesures prises, il restait à peine à Suwarow 40,000 hommes qu'il lança, en deux colonnes, à la poursuite de Moreau. La gauche passa le Pô et marcha sur Tortone, où elle s'établit en investissant la citadelle. L'autre gagna directement Valence.

Après quelques alertes données soit sur le Pô, soit sur le Tanaro, pour forcer le général français à sortir de son camp, mais dont il ne fut nullement ému, Suwarow prit le parti de brusquer l'attaque. Il jeta à Busignano une division de 7000 hommes qui se mit aussitôt en devoir de couper la ligne de défense en se rabattant sur Valence. L'occasion était belle de prendre une éclatante revanche du désastre de Lecco. Grenier et Victor se ruèrent sur les flancs de la colonne russe, la brisèrent, tuèrent son général et, avant qu'elle eût été suivie ou secondée, la précipitèrent dans le fleuve à demi détruite.

L'ennemi, renonçant à pénétrer de front dans le camp français, manœuvra pour le tourner par la gauche. Le quartier-général fut transporté sous les murs de Turin et l'armée combinée s'échelonna sur la rive droite du Pô. Moreau, forcé de prendre un parti, tenta d'abord de s'ouvrir la route de Gênes; mais, après une forte reconnaissance poussée dans la plaine de Marengo, jugeant le succès incertain, il évacua sa position qui n'était plus tenable pour se replier sur la crête des montagnes. La gauche traversa Asti, escorta des convois jusqu'au col de Fenestrella et s'établit près de Coni; le centre gagna Ceva qui s'insurgea et lui ferma ses portes; il tourna cette ville et l'investit. La droite remonta par Acqui sur Carcare.

Cette belle retraite déjoua les projets de Suwarow; elle fut suivie de dispositions non moins habiles. Macdonald arrivait en Toscane et Pérignon avait été envoyé de l'intérieur à Gênes. Moreau prit cette dernière ville pour pivôt de ses mouvemens, il y concentra le gros de ses forces; les avant-postes occupèrent la Bochetta et Gavi. Victor, après avoir chassé de Pontremoli l'avant-garde de Ott, s'y arrêta pour tendre la main à l'armée de Naples. Enfin Moreau revint de sa personne à Coni, où il



trans
se pl
Sav
vant T
lusion
le mêm
les torr
joindre
leur fair

Tandi
disputai
rer et le
sément
en Fran
à rempl
à Stock
places,
le vast
telle fi
donné

transporta le quartier-général, feignant de renoncer à l'offensive et de ne plus s'occuper que de défendre les cols des Alpes et de l'Apennin.

Suwarof, le croyant hors d'état de rien entreprendre, mit le siège devant Turin et Alexandrie. Le projet de Moreau était d'entretenir son illusion et de profiter de son éloignement pour déboucher de Novi, dans le même temps que Macdonald, Victor et Montrichard réunis forceraient les torrens de la Nura, de la Trebbia et du Tidone de manière à le rejoindre par la route de Plaisance en balayant tout ce qui tenterait de leur faire obstacle.

III.

OPÉRATIONS EN HELVÉTIE.

Prise de Nauders (30 avril). — Révolte des Grisons (1er mai). — Evacuation de Zernetz (6 mai). —Prise de Luciensteig (14 mai).—Combat sur la Limath (16 juin).

Tandis que l'on perdait si rapidement la rive gauche du Pô, Massena disputait vivement en Suisse les lignes de défense. Les désastres de Scherer et le rappel de Dessolles avaient découvert sa droite, et c'était précisément de ce côté que les impériaux portaient leur effort pour pénétrer en France par les routes du midi. Massena, chargé de leur faire face, eut à remplir une mission grande et périlleuse. Organiser les troupes battues à Stockach, celles que Bernadotte venait d'abandonner, approvisionner les places, assurer les différens services et défendre avec 70 à 80,000 hommes le vaste cours du Rhin depuis ses sources jusqu'au confluent du Neckar, telle fut la tâche qu'il accomplit avec l'ardeur et la sagacité dont il avait donné tant de preuves sur de moindres théâtres.

Après avoir arrêté une suite de démonstrations vers Mannheim, Kehl et Bâle afin d'attirer toute l'attention de l'archiduc ; après s'être assuré des dispositions de Schaffhouse, Stein, Constance et Rheineck ; après avoir ordonné à Lecourbe (8000 hommes) de disputer pied à pied la vallée de l'Inn ; à Menard (7400 hommes) celle du Rhin et à Thureau le Simplon, il se porta d'abord à Saint-Gall, puis à Zurich avec 6600 hommes, prêt à marcher au secours des points qui seraient le plus sérieusement menacés.

Ces dispositions furent secondées par les plans du cabinet aulique qui condamnèrent l'archiduc à rester dans l'inaction autour de Stockach, en attendant l'arrivée de Korsakof et le résultat des opérations dans l'Engadine et les Grisons.

Hotze et Bellegarde pesèrent donc seuls sur l'armée d'Helvétie : le premier avait pour but de déblayer la vallée du Haut-Rhin, l'autre celle de l'Inn. Séparés par le massif des Alpes Rhétiennes, ils ne pouvaient concerter leurs attaques à moins de se rendre entièrement maîtres du cours de l'Ill, de la Lanquart et de l'Albula par où l'on descend de l'Engadine dans le Vorarlberg et les Grisons. Mais par la possession des postes de Nauders, de Finstermünz et Zernetz, Lecourbe interceptait les communications à l'égard de Bellegarde, et Menard, appuyé sur le fort de Luciensteig, interdisait à Hotze le passage de la Lanquart.

Le premier soin des généraux ennemis devait donc être de faire reculer Lecourbe et c'était à Bellegarde de l'aborder. La lutte entre ces deux nobles adversaires, engagée dans des gorges affreuses, sur des rochers réputés inaccessibles, sur des sentiers couverts de glace jusque alors à peine fréquentés par de hardis chasseurs, tint en suspens, durant un mois, deux grandes armées. Lecourbe était surtout doué du talent propre à cette guerre de montagnes et il y déploya une admirable ténacité. Menacé sur son flanc droit par les postes de Suwarof, il fut forcé de détacher dans la vallée de l'Adda la brigade Loison. L'ennemi s'en prévalut et après de longs et sanglans efforts, Bellegarde parvint à s'emparer de Nauders. Puis, à la suite de combats journaliers dont le succès fut alternatif, il perça jusqu'à Zernetz.

On arrivait sur un terrain brûlant. Les Grisons, les petits cantons nourrissaient contre l'armée française une haine profonde ; à l'approche des impériaux ils coururent aux armes, et tandis que Bellegarde tentait vainement d'enlever Zernetz, Hotze s'appuyant sur l'insurrection qui éclatait derrière Menard, se porta contre Luciensteig. Cependant des milliers de paysans armés surgirent des vallons de l'Oberland, se répandirent du Saint-Gothard à l'Albula, aux lacs de Schwitz, de Lucerne et s'emparèrent de Reichenau.

Ces mouvemens tendaient à enlever toute la droite de Massena, mais les généraux français mesurèrent la vigueur de leurs coups à la grandeur du péril. Menard courut à Reichenau, prit, sabra ou dispersa 6000 insurgés qui s'y étaient postés; Soult balaya les rives des lacs et la vallée d'Urseren. Enfin la garnison de Luciensteig accueillit avec un feu terrible les colonnes de Hotze, les culbuta, les poursuivit dans les défilés qu'elles avaient témérairement franchis et leur fit un grand nombre de prisonniers.

Cependant les corps, dont Suwarof avait disposé pour envahir les bailliages italiens, pénétrant de la vallée de l'Oglio dans celle de l'Adda, pressèrent Loison et le forcèrent de se replier à Splugen. Ce n'était pas tout: d'autres détachemens arrivés à Bellinzona se préparèrent à se lier aux premiers, à marcher sur l'Albula et à fermer à Lecourbe les issues de l'Engadine. Ce dernier général sentit la nécessité d'évacuer la position de Zernetz qu'il avait rendue inexpugnable; il gagna rapidement Tusis, rallia Loison et enleva Bellinzona, mais des renforts survenant le refoulèrent jusqu'au Saint-Gothard.

La droite de Menard était découverte et Bellegarde pouvait désormais opérer de concert avec Hotze. Ces deux généraux se réunirent pour enlever le cours du Rhin; le premier descendit par la vallée de l'Albula au centre des Grisons, l'autre ramena ses troupes à l'assaut de Luciensteig.

Cette fois leur succès fut complet. Hotze entoura le fort comme Massena l'avait fait en couronnant les rochers qui le dominent, puis il emporta vaillamment les retranchemens. Menard, privé de son point d'appui, coupé par le mouvement de Bellegarde, repassa le Rhin au-dessus et au-dessous de l'Albula; partie de sa division gagna Wallenstadt, partie remontant jusqu'à Dissentis se jeta dans les rangs de Lecourbe.

L'ascendant était acquis aux impériaux. Bellegarde poursuivit cette dernière colonne, lui enleva dans Reichenau son arrière-garde, forte de 400 hommes, prit position sur le Saint-Gothard et replia Lecourbe au-delà du pont du Diable. Hotze porta sur Wallenstadt le corps qui venait d'enlever Luciensteig et fit passer de Rheineck à Saint-Gall le reste de son armée. C'était le moment que l'archiduc attendait pour entrer en Suisse. Il força le passage à Schaffhouse et prit poste sur la Thur de manière à opérer sa jonction avec son lieutenant. La ligne du Rhin était perdue; Massena tenta de la ressaisir en s'opposant à la réunion des deux généraux ennemis; il manœuvra lui-même sur la Thur, culbuta à Angelfingen l'avant-garde de l'archiduc, et à Frauenfeld celle de Hotze, mais il ne put franchir la rivière et, son but étant manqué, il se replia, toujours en combattant, d'abord sur la Glatt, puis enfin, dans le camp retranché qu'il avait fait élever en avant de la Limath.

Contraint d'abandonner la grande barrière du Rhin au-dessus du confluent de l'Aar, menacé du côté de Wallenstadt, il renonça aussi à la Linth et resserra sa ligne sur les hauteurs de la Limath, Zurich, le mont Albis, la Sihl, les lacs de Zug, de Lucerne et la Haute-Reuss. Bellegarde avait cherché à en déloger Lecourbe, mais comme il venait de se faire battre, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Il descendit le Saint-Gothard, le Simplon, laissa à Domo-d'Ossola un détachement pour faire face à la division Turreau qui se replia dans le Valais; puis, traversant Milan l alla prendre position sur la Bormida. Malgré son départ, Massena perdit encore du terrain; attaqué dans les retranchemens de la Limath il repoussa victorieusement les impériaux, mais l'engagement fut assez vif pour lui faire craindre d'être rompu, une rivière à dos, et il se transporta sur l'autre rive où il s'établit fortement sur le mont Albis en donnant ordre d'évacuer la Haute-Reuss pour se poster autour du lac de Zug. L'archiduc, après avoir tâté ces positions nouvelles, renonça à les enlever.

IV.

SUITE DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Bataille de la Trebbia (17, 18, 19 juin).—Prise de Naples (19).—Bataille de Novi (15 août).—Mouvement de Championnel (10 août).—Combat devant Rome (21, 22 septembre).—Capitulation (29).—Bataille de Fossano (4 novembre).—Prise de Coni par les Autrichiens (4 décembre).

Suwarof avait besoin du renfort que lui amenait Bellegarde. Il s'était encore disséminé pour assiéger les places du Piémont; pour remonter les cols de Fenestrelles, du mont Cenis, du petit Saint-Bernard, faire briller

les lances des Cosaques sur la frontière française et retenir dans le Dauphiné les troupes qui eussent rejoint Moreau. Avec ce qui lui restait d'hommes disponibles, il bloquait la citadelle de Turin et faisait glisser des détachemens autour de Ceva et Mondovi, comme s'il eût eu dessein de tourner par la droite la position de Coni.

Il pensait ainsi attacher Moreau au col de Tende, et il comptait sur Bellegarde pour achever de couper la retraite de Macdonald, lorsque les nouvelles qu'il reçut de ce côté changèrent tous ses plans.

L'armée française ayant évacué Naples après les désastres de l'Adige, avait rapidement parcouru toute la longueur de l'Italie. L'ennemi, pour la rejeter sur le revers méridional de l'Apennin, avait échelonné sur la route: Klenau à Ferrare et Modène; Ott à Parme, Plaisance et Pontremoli; Melas, puis Bellegarde dans la plaine de Marengo. On ne doutait point qu'elle ne se décidât à suivre la chaussée de la Spezzia, pour se rendre directement à Gênes, lorsque Suwarof apprit que loin d'éviter le combat elle débouchait en deux colonnes par Modène et Pontremoli; qu'elle avait replié Klenau sur Ferrare; que le Mantouan était en alarmes; que Kray avait suspendu les opérations du siège pour se rapprocher du Pô; que Ott était mené battant sur Plaisance; et qu'enfin Moreau ayant porté sa gauche sur son centre, paraissait prêt à descendre de l'Apennin par Bobbio et la Bochetta.

Ces nouvelles étaient foudroyantes. Suwarof en fut ému; mais il prit sa résolution avec une célérité digne des plus grands éloges. Après avoir masqué la citadelle de Turin et poussé ses détachemens jusqu'à Ormea pour inquiéter Moreau sur sa retraite (15 juin), il saisit le gros de ses forces et courut à Alexandrie. Là, il trouva Bellegarde qu'il chargea de surveiller le débouché de Novi; puis, continuant sa marche rapide et emmenant avec lui Melas, il se porta avec environ 30,000 hommes sur la Trebbia, décidé à intercepter la route de Plaisance à Gênes et de combler l'intervalle entre Macdonald et Moreau.

Il était temps; Macdonald avait ramené du fond de la Péninsule les divisions Rusca, Watrin, Olivier, et la brave légion polonaise de Dombrowski; en Toscane, il s'était renforcé de Montrichard et de Victor. Cette masse de plus de 30,000 hommes au sortir de l'Apennin avait tout culbuté devant elle, et pour assurer sa jonction avec Moreau, elle n'avait plus qu'à s'affermir sur les torrens de la Trebbia et du Tidone qui couvrent le chemin de Gênes à Plaisance.

Le premier était déjà forcé; Ott en voulant disputer le second, se faisait écraser par la tête de colonne, lorsque l'avant-garde de Suwarof intervenant rétablit le combat et replia les Français en désordre jusqu'à la Trebbia. Le feld-maréchal crut profiter de la première surprise, pour

enlever le passage du ravin et rompre les troupes qui avaient recueilli les fuyards; mais il fut contenu par une vive canonnade, et à la nuit il revint près du Tidone.

Cependant Macdonald ayant deviné sa présence, comprit qu'il s'agissait de livrer bataille; et comme il s'attendait à voir Moreau déboucher de Bobbio, au lieu de reculer jusqu'à la Nura où se trouvaient encore trois de ses divisions, il leur donna l'ordre d'accourir sur la Trebbia où il était résolu de tenter le sort des armes.

De son côté, Suwarof fit ses dispositions d'attaque : chaque instant était précieux, Moreau pouvait paraître sur le sommet de l'Apennin, par son apparition rendre le combat impossible et conquérir sans brûler une amorce la rive droite du Pô. Dès l'aube du jour, un rideau de tirailleurs se répandit sur toute la ligne; les Français ripostèrent et l'on continua jusqu'au soir un feu meurtrier. Pendant ce temps, les Russes qui avaient marché toute la nuit arrivèrent successivement, et après quelques momens de repos, ils se formèrent en quatre colonnes. Macdonald aussi reçut ses renforts et fit passer sa gauche à Rivalta. Ce village, situé à l'intersection de la route de Gênes et de la Trebbia, était la clef du champ de bataille; sa possession livrait l'entrée du défilé de Bobbio, par où les deux armées françaises devaient se réunir. Aussi le général russe voyant son adversaire l'occuper, y porta son effort. Après un choc terrible et sanglant, il le replia au-delà du torrent, mais il n'essaya pas de le déborder, on se borna de part et d'autre à se canonner de l'une à l'autre rive, et l'on remit au lendemain les mouvemens décisifs.

Après une lutte de deux jours, Macdonald ne pouvait plus douter de la coopération de Moreau. Le projet de leur jonction avait été arrêté entre eux : mais par une négligence inexcusable, ils avaient laissé du vague dans les détails de l'exécution. Ils avaient eu surtout le tort de ne point confier à une seule tête la direction d'une affaire où le sort de la campagne était en jeu. La perte de la bataille, celle de l'Italie, furent le résultat de ce déplorable défaut de concert.

Lorsque enfin dans la matinée du troisième jour le feu s'ouvrit sur tous les points, Moreau négligeant le vrai point d'attaque, ne fit à sa droite qu'un faible détachement, et marchant sur Tortone il culbuta Bellegarde et le refoula au-delà de la Bormida. Pendant qu'il obtenait ce succès insignifiant, Macdonald renouvela témérairement l'attaque. Les alliés étaient rangés depuis Rivalta jusqu'au Pô, les avant-postes sur la rive gauche de la Trebbia. La fatigue mutuelle avait retardé le signal du combat.

A midi, les colonnes républicaines ayant replié les avant-gardes ennemies, se jetèrent vaillamment dans le torrent, franchirent en bon ordre ses bords escarpés malgré le feu d'une nombreuse artillerie, poussèrent



MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre),

Né à Sancerre le 17 novembre 1765. — Duc de Tarente. — Maréchal de France.

Bataille de la Trebbia.

aux batteries, s'en emparèrent et firent plier toute l'infanterie. Bientôt, la ligne entière fut engagée; Dombrowski s'était formé le premier dans la position capitale de Rivalta. Suwarof, décidé à ne point laisser aux Français de point d'appui sur les montagnes, envoya des renforts à sa droite et donna prise sur le centre.

Ses adversaires étaient trop habiles pour ne point profiter du moment. Victor et Rusca, qui défilaient à la suite de Dombrowski, se rabattirent et pénétrèrent dans le terrain que les Russes venaient de dégarnir. Enfin, Montrichard et Watrin, séparés par la chaussée de Plaisance, s'avancèrent victorieux. Si, dans ce moment, le canon de Moreau se fût fait entendre sur la Haute-Trebbia, c'en était fait de l'armée alliée; mais le détachement dont il avait disposé ne dépassa point Bobbio, et la chance ne tarda pas à tourner en faveur de Suwarof. Ce général, en même temps qu'il courait à Dombrowski, fit envelopper Victor qui gagnait le plus sur son terrain, et Melas lança contre Montrichard ses réserves de cavalerie qui le mirent en désordre. Ces deux attaques firent au milieu de la ligne de Macdonald une large trouée, dans laquelle l'infanterie russe se forma en masse et s'avança avec une force irrésistible. De ce moment, il fut impossible de ramener la victoire, et après une suite d'engagemens où le carnage fut horrible, les Français furent rejetés au-delà du fatal torrent.

Ces trois journées coûtèrent à Macdonald 8 à 9000 hommes. La plupart de ses généraux étaient blessés; il dut, non sans un cruel regret, renoncer à une quatrième bataille, et, au milieu de la nuit il battit en retraite par la route de Parme; puis, il se jeta par sa gauche dans les gorges de l'Apennin. Suwarof retenu par la défaite de Bellegarde, se vit contraint de laisser échapper ses glorieux débris.

La jonction des deux armées françaises ne pouvait plus s'opérer que par le versant maritime des montagnes. Pendant que Ott et Klenau poursuivirent Macdonald et l'acculèrent au littoral de la Toscane, d'où il fila sur Gênes, Suwarof força Moreau de repasser la Bochetta : après quoi, les généraux coalisés continuèrent paisiblement les sièges des forteresses. Mantoue jusque-là avait été bloquée par 20,000 hommes; on porta le corps de Kray jusqu'à 40,000 hommes, et il ouvrit la tranchée. La citadelle de Turin était à la veille de capituler; celles d'Alexandrie et Tortone tenaient bon, Coni était investi. Dans l'Italie méridionale, les châteaux de Ferrare et de Bologne étaient intacts. Ancône commençait à soutenir un glorieux siège. A Rome, la république était encore debout; mais elle succombait à Naples.

Au début des hostilités, les Anglais jetèrent sur les côtes insoumises de la Calabre un ramas de Turcs, de Russes, de Siciliens, qui se rangèrent avec les insurgés sous le commandement du cardinal Ruffo. En même

temps, les troupes régulières de la Sicile prirent terre à Castellamare, dans le golfe de Naples. Un mois après, Macdonald, obligé de battre en retraite, laissa garnison dans les châteaux de la capitale, à Gaëte et à Pescara. Les bandes de Ruffo ne tardèrent pas à investir Naples, où s'étaient réfugiés tous les partisans de la révolution. Cette petite troupe se défendit en désespérée jusqu'à l'arrivée des corps réguliers. Avec eux, on consentit à parlementer et l'on convint que la garnison et les Napolitains seraient transportés en France. Déjà l'embarquement s'effectuait, lorsque Nelson refusa, au nom de l'Angleterre, de ratifier la capitulation et donna l'ordre de retenir prisonniers les sujets du roi Ferdinand. On vit alors des scènes sanglantes, auxquelles les plus funestes excès de la révolution ne peuvent être comparés. On vit le vainqueur d'Abouqir s'ériger en juge des principaux fondateurs de la république, les condamner et présider à leur exécution. On vit la foule de leurs adhérens périr sous la mitraille ou sous le poignard des soldats de Ruffo.

Il semblait qu'on fût ramené aux crises de 1793. La Suisse envahie, Massena réduit à se défendre, l'Italie perdue, la Hollande menacée d'une descente, dont le succès pouvait entraîner la Prusse. C'étaient des coups accablans qui mettaient en question l'existence de la république. Les conseils en furent ébranlés, et il y eut dans la direction des affaires une révolution dans le sens démocratique. On fit de nouvelles levées, on rassembla 25,000 hommes sur les côtes de la Belgique, on réorganisa autour de Mayence l'armée de réserve, sous le nom d'armée d'Allemagne; on résolut de la porter à 60,000 hommes et de la confier à Moreau; l'on envoya Championnet en Dauphiné prendre le commandement de 20 à 25,000 hommes, avec ordre de descendre en Piémont; enfin, on plaça à la tête des débris de Cassano et de la Trebbia, forts de 45,000 hommes, Joubert, ce brillant lieutenant de Bonaparte, qui s'était si rapidement élevé durant la grande campagne d'Italie; on lui donna la mission de faire lever les siéges de Tortone, d'Alexandrie et de Mantoue.

On voulait, depuis le Neckar jusqu'à la Méditerranée, ressaisir partout l'offensive et déjouer par des victoires les efforts de la diplomatie pour appeler la Prusse aux armes. Il était beau d'imprimer à toutes les armées un nouvel élan; mais il eût fallu plus d'activité qu'on n'en déploya. On laissa près de deux mois s'écouler avant la reprise des hostilités. Pendant ce temps, Mantoue et Alexandrie succombèrent, et le drapeau tricolore ne flotta plus que sur Coni, le château de Tortone et le fort de Gavi. Joubert, à peine arrivé à son poste, apprit au débouché des monts ces funestes nouvelles; il sut que toutes les forces des coalisés devenues disponibles, marchaient contre lui. Son mouvement n'avait plus de but, il eût voulu le suspendre, remettre entre l'armée ennemie et la sienne la

barrière de l'Apennin; mais il était trop tard, et il fut obligé de chercher un champ de bataille.

On sait que le débouché de la Bochetta est fermé par le fort de Gavi. Au sortir de cette petite place la route traverse, dans toute sa longueur, un amphithéâtre de mamelons qui se détache obliquement des montagnes, entre l'Orba et la Scrivia. La ville de Novi, entourée d'une vieille enceinte, est bâtie sur l'arête extrême; là le terrain s'affaisse brusquement et l'on entre dans une vaste plaine où s'élèvent Tortone et Alexandrie. Joubert rangea son armée sur cette crête escarpée; la position était excellente: battu, Gavi couvrait sa retraite, vainqueur on se répandait jusqu'au Pô et l'on dégageait Tortone.

La droite sous Saint-Cyr s'étendit de Novi à la Scrivia, le centre s'établit à gauche de Novi, la gauche s'appuya sur des ravins dont Posturana est entouré. Le général en chef n'espérait pas braver seulement l'effort des coalisés; il songeait même à pousser un détachement jusqu'à Tortone pour retenir une partie de leurs forces, lorsque Suwarof donna l'ordre d'engager le combat.

Ce général, étourdi par la rapidité de ses victoires, avait eu la faiblesse de prendre en mépris ses adversaires; confiant d'ailleurs dans sa supériorité numérique (il avait 60,000) il se borna à prescrire à ses lieutenans d'attaquer, sans arrêter un plan général d'opérations.

Kray, à peine arrivé de Mantoue, avait pris la droite et se trouvait le plus à portée du mamelon du côté de Posturana; venait ensuite Rosenberg à la tête des Russes marchant droit sur Novi; puis, plus en arrière, Melas s'avançant en colonne et côtoyant la Scrivia.

Kray fut le premier en ligne; Joubert courut à lui et voulant entraîner son infanterie pour le charger et le rompre, il se porta aux premiers rangs où une balle l'atteignit; il mourut sur le coup en s'écriant: *en avant mes amis, en avant!* Moreau prit aussitôt sa place et fit exécuter le mouvement; après une longue et sanglante lutte les impériaux furent rejetés dans la plaine.

Après Kray ce fut le tour des Russes qui tentèrent de couronner les hauteurs à droite et à gauche de Novi, mais qui échouèrent en essuyant d'énormes pertes. Suwarof fit ensuite monter ensemble à l'assaut Rosenberg et Kray; même résolution et même succès de la part des Français. Irrité jusqu'à la fureur, le feld-maréchal, sans songer à manœuvrer, revint à la charge jusqu'au soir et l'on se détruisit de part et d'autre avec un acharnement inouï. La victoire semblait se déclarer pour les républicains, mais Melas n'avait pas encore donné. Vers cinq heures sa colonne se déploya contre les flancs d'une armée épuisée. Saint-Cyr n'avait à lui opposer que des forces inférieures, elles plièrent et l'ennemi

les débordant finit par jeter une division entière en arrière de leur ligne. Ce fut un moment bien critique ; toute l'armée était engagée, Suwarof pour la première fois prenait pied sur les hauteurs, Kray était parvenu à se loger dans les ravins de Posturana, on était pressé sur tous les points et l'on n'avait pas un bataillon en réserve pour rétablir l'équilibre. Moreau sentit la nécessité de battre en retraite sous peine d'être tourné et enveloppé. On se mit donc à reculer, mais ce ne fut point sans péril. Melas pénétrant à revers jusqu'à Novi faillit enlever les corps qui l'avaient si vaillamment défendu, et, au défilé de Posturana, la division d'arrière-garde fut mise en déroute. On fit, pour la rallier, de nouveaux et terribles efforts, heureusement l'ennemi était lui-même trop maltraité pour tirer parti de ce désordre. Pendant la nuit l'armée se mit en sûreté en-deçà de l'Apennin où elle reprit sa position primitive. La journée avait été très meurtrière, les coalisés perdirent 15,000 hommes et les Français 10,000; ceux-ci se laissèrent en outre enlever dans leur pénible retraite 37 canons et 2 drapeaux.

Championnet descendait, dans le même moment, les cols de Suze, de Fenestrelles et du petit Saint-Bernard. Il se mit aussitôt à manœuvrer sur sa droite dans le dessein de s'appuyer sur la place de Coni et d'opérer sa jonction avec les débris de Joubert qu'il avait ordre de réunir à son commandement. Mais il fut contenu par Melas que Suwarof chargea d'investir Coni avec 80,000 impériaux et de s'opposer à la concentration des troupes françaises.

La république romaine privée de tout secours fut envahie au nord par la division autrichienne de Frœhlich, qui prit position à Civita-Castellana, pour s'étendre jusqu'à Civita-Vecchia, et au midi par les troupes napolitaines que leur général Burckard établit sur le Monte Rotondo: elle ne résista point à cette double attaque.

Rome était défendue par les patriotes soutenus de quelques détachemens français et polonais, commandés par le général Garnier. Cette petite troupe, sans retraite, sans moyen de recrutement, n'hésita pas à tenter de s'ouvrir un passage. Elle attaqua d'abord les Napolitains qui, selon leur usage lâchèrent pied. Le lendemain elle tomba sur Frœhlich, près de Civita-Vecchia et remporta une seconde victoire; ces deux avantages dégageaient la route d'Ancône où la troupe eût pu se renfermer; mais Garnier, plus ému du sort des Romains compromis par la révolution, que de sa propre gloire, aima mieux en tirer parti pour obtenir une honorable capitulation. Les Français et les patriotes furent embarqués à Civita-Vecchia pour être conduits en Provence.

Le drapeau tricolore ne flottait plus qu'à Ancône où commandait Monnier. Ce brave général épuisa pendant six mois (de juin à novembre)

la dats d:
ms. pour
ra rirent c
Champion
u rec en
me de Gi
la etattit à
sera la p
tatres da
la ampagne
noment .

tas vi.

Dans l
operation
mouvem
tions pe
Einsiedel
postes d
lor, a
vallée d

les efforts de l'ennemi; lorsqu'il se fut rendu, sa garnison en armes traversa, pour rentrer en Savoie, les cantonnemens des armées impériales qui avaient conquis la Lombardie.

Championnet, durant le reste de la campagne, essaya vainement de se mettre en communication avec sa droite que Saint-Cyr avait postée autour de Gênes; il ne réussit pas mieux à rompre le blocus de Coni. Melas le battit à Savigliano et Fossano, le mit hors d'état de troubler le siège et força la place à capituler. Les impériaux essayèrent ensuite quelques tentatives dans l'enceinte de Gênes et contre Saint-Cyr qui tenait encore la campagne et faisait des excursions dans la plaine d'Alexandrie, mais ils échouèrent et remirent l'attaque à l'année suivante.

V.

LES FRANÇAIS REPRENNENT L'OFFENSIVE EN HELVÉTIE ET SUR LE RHIN.

Reprise de la Linth (31 août). — Du Saint-Gothard (26 octobre). — Blocus de Philipsbourg (27 août). — Plan des coalisés.

Dans le même temps que Joubert et Championnet commencèrent leurs opérations, Massena déploya victorieusement sa droite. Pour favoriser ce mouvement, il fit sur tout le front de la Limath, de vigoureuses démonstrations pendant lesquelles la division Chabran passa la Sihl, se glissa entre Ensiedeln et le lac de Zurich et parvint, toujours en poussant les postes de l'ennemi, jusqu'aux bords de la Linth. En même temps Molitor, avec une poignée de braves, traversa dans toute sa longueur la vallée de la Mutten, enleva l'épée à la main le mont Brakel et le Kloën-

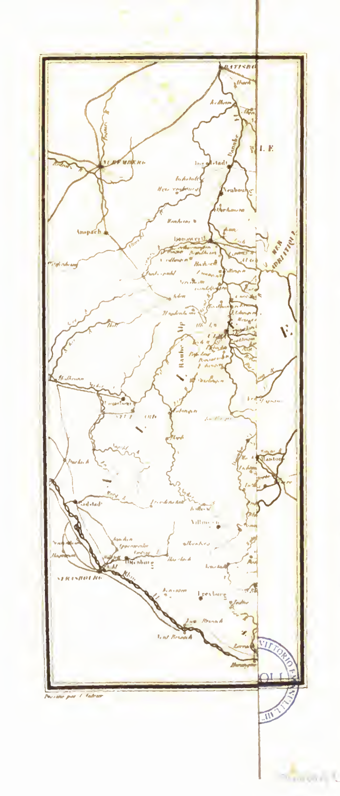
Thal et prit position sur la haute Linth. Enfin, Lecourbe, par une suite de combats glorieux, déblaya le lac de Lucerne, la haute Reuss, se rendit maître du Saint-Gothard et rouvrit la communication avec Turreau que les détachemens de Suwarof avaient refoulé dans le bas Valais. Ces succès aggrandirent la ligne française qui eut alors pour appui le Simplon, le Saint-Gothard, la Linth, le lac de Zurich, la Limath et le Rhin.

D'un autre côté, Muller, en attendant l'arrivée de Moreau, poussa au-delà du Rhin l'armée d'Allemagne, s'empara de Heidelberg, de Heilbronn et bloqua Philipsbourg.

Massena tenait le nœud de toutes les combinaisons, la saillie de la Suisse servait d'appui aux invasions de la Souabe et de l'Italie. On sentait que l'expédition de Hollande ne produirait aucun fruit, si on laissait les armées françaises reprendre l'offensive en Allemagne et en Piémont. On arrêta le plan d'une vaste manœuvre, dont le but était de contenir les ailes, de rompre et de faire reculer le centre.

Au midi, Melas reçut la mission de tenir tête à Championnet. Au nord, l'archiduc quitta la Suisse, afin de porter son centre sur sa droite, de dégager Philipsbourg et de rejeter Muller au-delà du Rhin. Mais, ce fut contre Massena que l'on dirigea l'attaque principale. Korsakof sur les bords de la Limath, Hotze à l'autre pointe du lac de Zurich, Jellachich et Linken à Glaris et Engi, devaient le tenir en échec, et Suwarof passer d'Italie en Suisse, pour déboucher sur ses derrières par le Saint-Gothard et la vallée de la Reuss.

A l'entrée en ligne du feld-maréchal, les autres corps avaient ordre d'attaquer simultanément, de se porter concentriquement à sa rencontre en tendant à Schwitz et Lucerne. Ainsi l'armée d'Helvétie, assaillie sur tout son front, eût été poussée pas à pas sur les baïonnettes russes qui se croisaient sur ses lignes de retraite. Ce plan la menaçait d'une entière destruction; mais il renfermait des vices que Massena saisit avec autant de promptitude que de sagacité. D'abord, on avait substitué à l'archiduc, Korsakof dans un camp devenu défensif, mutation périlleuse; car on invitait l'adversaire à attaquer avant que les nouvelles troupes fussent familiarisées avec leur position. Ensuite, on avait subordonné le succès général à la jonction dans un moment donné des divisions de l'Helvétie avec Suwarof, qui avait à parcourir un terrain hérissé d'obstacles naturels et défendu par des soldats aguerris. C'était la même faute que le directoire avait commise au début de la campagne et qui avait eu des conséquences si désastreuses. Elle ne fut pas moins funeste aux coalisés.



RATISBO
NUREMBERG
Ingolstadt
Neubourg
Danube
Anspach
Donawert
Ulm
Rauhe Alp
Offenburg
STRASBOURG
Rhin
Freyburg
Vieux Brisach
MER ADRIATIQUE

VI.

OPÉRATIONS DES RUSSES ET DES ANGLAIS EN HOLLANDE.

Débarquement en Hollande (26 août).—Défection de la flotte hollandaise (30).—Attaque du Zyp (9 septembre).—Bataille de Bergen (19).—D'Alkmaar (2 octobre).—De Castricum (6).—Capitulation d'Alkmaar (18).

L'éloignement de l'archiduc était, au reste, indispensable; il eût été impossible de décider entre lui et Suwarof la priorité du commandement, et l'on avait un puissant intérêt à le rapprocher des provinces Belges, où le débarquement en Hollande causait une vive agitation.

L'expédition si longuement préparée avait enfin mis à la voile. 25 à 30,000 hommes des meilleures troupes anglaises, sous les généraux Ralph-Albercrombie, Dundas et Pultney; 15 à 20,000 Russes, conduits par Hermann, Essen et Emmé, composaient l'armée du duc d'York, qui n'avait pas craint de prendre le commandement en chef. Les ressources d'un immense matériel avaient été déployées avec profusion, et la politique avait préparé aux opérations militaires l'appui d'une réaction en faveur des princes d'Orange.

L'époque de la descente était d'ailleurs favorable. Si, aux revers que la république essuyait sans relâche depuis la reprise des hostilités, s'étaient réunis la perte de la Suisse et le soulèvement de la Hollande, suivis d'une attaque à revers contre l'extrême gauche des armées qui défendaient le Rhin, la coalition eût peut-être triomphé.

Après le traité de 1795, la nouvelle république Batave avait mis sur pied deux divisions, d'un effectif d'environ 20,000 hommes; il était en outre stipulé que le directoire lui fournirait 24,000 hommes, qu'elle se chargerait d'entretenir. Mais ce corps auxiliaire était loin d'être au complet; il y avait à peine en Hollande 10 à 12,000 Français, nombre insuf-

fisant pour paralyser l'élan que les ennemis attendaient du peuple et de l'armée nationale.

La confiance que les orangistes avaient inspirée au gouvernement Britannique relativement aux dispositions du pays et les intrigues qui travaillaient la flotte, influèrent sur le choix du lieu de débarquement. Les vaisseaux bataves étaient mouillés au Texel, dont l'accès est défendu par le poste du Helder. L'expédition fut dirigée sur la pointe sablonneuse que termine cette petite place. En même temps, quelques détachemens se montrèrent sur la frontière de l'est pour déployer au milieu de la population le drapeau de la maison déchue.

Ces mesures, à les considérer militairement, avaient leurs avantages et leurs inconvéniens. S'il est de règle d'opérer une descente sur une presqu'île, parce que les premières troupes débarquées sont flanquées naturellement, et en se retranchant, donnent au corps de bataille le temps de s'organiser; si, en menaçant plusieurs points de la frontière, on tenait divisées les forces bataves, d'un autre côté, on se divisait soi-même en naviguant dans des courans de directions divergentes qui ne permettaient point de se rallier à une époque déterminée, et là où l'on prenait terre on ne trouvait point d'espace pour se déployer.

La partie septentrionale de la Nord-Hollande est un banc de sable entièrement dégagé de la mer. A mesure qu'on descend au midi, on entre dans une chaîne d'inondations, de lacs et de vastes polders, séparés de l'Océan par une ceinture de dunes, large au plus de deux lieues.

Les polders, conquête du temps et de l'industrie sur les eaux, sont des terrains d'alluvion bas et marécageux, qu'on est parvenu à épuiser et à garantir d'inondations nouvelles au moyen de digues, de larges fossés d'enceinte et de rigoles intérieures qui les divisent en une multitude d'îlots.

La presqu'île est fermée par le Zyp, l'une de ces merveilleuses cultures. A peu de distance, l'inondation du Heer-Huigen-Waard, les grands polders du Schermer, du Beemster et du Purmer, forment une barrière qui s'étend à droite jusqu'au Zuyderzée et qui se lie par les étangs d'Alkmaar aux golfes de l'Y et à la mer d'Haarlem. Le terrain que quelques escadrons avaient parcouru sur la glace lors de la conquête, est donc d'ordinaire un dédale inextricable susceptible d'être inondé, et présentant à chaque pas des positions presque aussi favorables à une opiniâtre défense que les rochers et les torrens de la Suisse.

La division batave de Daendels (7 à 8000) y était cantonnée, l'autre division, sous les ordres de Dumonceau (6 à 7000), gardait la frontière de l'Est, et les Français, à qui l'on avait donné pour général en chef Brune,

placés où l'on devait supposer que s'effectuerait la descente, surveillaient les bouches de la Meuse.

C'était en effet par la Zeelande que le prince anglais eût dû commencer ses opérations. En s'assurant du cours de la Meuse, il eût séparé l'armée batave des renforts que le gouvernement français ne pouvait manquer de lui envoyer, en même temps qu'il eût préparé une base assez forte pour donner à la campagne une longue durée.

Quoi qu'il en soit, le premier convoi anglais, sous les ordres d'Albercrombie (17 à 20,000), escorté par l'amiral Mitchell, parut en vue du Helder. L'ennemi fit sommer le commandant de ce poste et l'amiral batave, qui refusèrent de se rendre. Comme on se disposait à ouvrir le feu, les vents devenant contraires, rejetèrent les bâtimens au large. Le gros temps les retint éloignés du rivage pendant cinq jours, et durant ce court intervalle, l'expédition prit déjà couleur. Le gouvernement batave témoigna d'une grande énergie. Il ordonna des levées d'hommes. Il mit en mouvement les gardes nationales de l'Est, pour repousser les détachemens qui s'avançaient sur les bords de l'Yssel. Enfin, il fit concentrer sur la presqu'île toute la division Daendels.

Le 26 août, la flotte anglaise mouilla depuis Kallants-Og jusqu'au Helder. Soixante bâtimens de guerre s'embossèrent pour soutenir, du feu de leur artillerie, le débarquement des troupes. La tête de colonne prit terre près d'Huisduinen. Daendels lui opposa quelques bataillons; mais, la canonnade les éloignant, l'ennemi se forma dans les dunes, dont les inégalités favorisaient les manœuvres. Le général hollandais le chargea par le flanc droit et réussit d'abord; mais les difficultés du terrain l'arrêtèrent et le forcèrent enfin de céder. Après quinze heures de combat, les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille; la division batave se retira dans le Zyp, et la garnison du Helder longeant les sables du Zuyderzée, se mit dans ses rangs. Elle occupa à gauche Petten, à droite le grand Keet jusqu'au rivage, au centre Zand et la digue du Zyp.

Cependant le débarquement continuait. Albercrombie prit possession des routes du Helder, après quoi l'entrée de la rade du Texel étant dégagée, l'amiral Mitchell y pénétra et refoula la flotte hollandaise dans le chenal au nord de l'île. Elle se composait de huit vaisseaux et trois frégates. L'amiral Story qui la commandait se préparait à une vive résistance; mais les équipages s'insurgèrent, arborèrent le pavillon de Nassau et laissèrent emmener les bâtimens en Angleterre.

Le Zuyderzée étant ouvert, Daendels pouvait être tourné dans le Zyp; il l'évacua, échelonna sa gauche derrière le canal d'Alkmaar, établit son centre dans le Schermer et sa droite à Avenhorn, à l'entrée des défilés qui traversent les grands polders.

Cette position lui permettait d'attendre l'arrivée de Brune et de Dumonceau, qui accouraient à marches forcées. Mais le général anglais, au lieu d'attaquer, se fortifia derrière les digues et dans les villages du Zyp, et voulut essayer la voie des négociations. Il demanda des passeports pour un envoyé, chargé de faire au gouvernement Batave des propositions. Daendels en référa au ministère, et pendant qu'on attendait une réponse négative, les deux autres divisions entrant en ligne donnèrent aux républicains la supériorité du nombre.

Brune n'hésita pas à en profiter avant l'arrivée des derniers convois que contrariaient encore les vents. Il porta son quartier-général à Alkmaar, ville d'où l'on surveille à-la-fois les polders et les dunes, et après avoir organisé l'armée il rapprocha la droite du centre, puis il rangea ses trois divisions en demi-cercle sur trois chaussées qui aboutissent au Zyp. Lorsque chacun fut à son rang, le général en chef donna l'ordre de pousser en avant. Les Français, commandés par Vandamme, marchèrent sur Petteu et enlevèrent d'élan la digue; puis, foudroyés par le feu de quatre bâtimens embossés près du rivage, ils furent contraints de lâcher prise et de rentrer dans leurs positions. Le centre, sous Dumonceau, pénétra dans le village de Krabendam; mais en se déployant, une partie de la division se fit écraser, et laissant la colonne principale aux mains avec tout le centre anglais, elle entraîna sa déroute. Tout plia et Daendels, ébranlé, vida le champ de bataille dans le plus grand désordre.

Après cet échec, Brune ne songea plus qu'à attendre le choc des vainqueurs, il couvrit son front de coupures, de retranchemens; il jeta des ponts sur les canaux pour assurer la libre communication entre les ailes et le centre; enfin, il pressa la marche des renforts que les gouvernemens français et batave avaient promis.

De son côté, le général anglais se contenta d'étendre sa gauche jusqu'à Medenblick, dont la flotte s'était emparé. Il attendait pour sortir du Zyp, le débarquement du reste de l'armée. Bientôt Hermann et Essen amenèrent au Helder 13,000 Russes et le duc d'York 4000 Anglais. Albercrombie s'efforça dès-lors d'élargir le débouché de son centre; mais Brune l'attaqua et le resserra dans sa position (14).

Cependant le prince anglais, fort de 35 à 40,000, ne pouvait se résigner plus long-temps à l'inaction. Il se mit en mouvement pour envahir la Nord-Hollande. Après avoir jeté Albercrombie avec 7000 hommes dans Horn, petit port du Zuiderzée au-delà des polders, il lança trois colonnes sur les trois digues que couvrait l'armée franco-batave. Son but était de la déborder le long de la mer, de l'acculer aux polders, de la pousser sur le détachement d'Albercrombie et de la prendre entre deux feux.

La droite des coalisés, commandée par Hermann et Essen, composée



BRUNE (S. M. A.),

Né à Brives, le 13 mars 1763. — Maréchal de France. — Mort assassiné à Avignon, le 2 août 1815

Bataille d'Alckmaer.

de 9000 Russes et de 2400 Anglais, sortit du Zyp, poussa aux retranchemens de Vandamme, les enleva et mena battant la division française, depuis Groot jusque au-delà de Bergen, qu'elle évacua pour se concentrer dans les bois à gauche de la route. Ce succès, dû à la supériorité du nombre, enivra les généraux russes. Ils crurent seuls saisir la victoire, et prenant Bergen pour appui, ils se déployèrent à-la-fois par leur droite et par leur gauche pour culbuter Vandamme et pour le couper du général en chef.

Dans le même temps, Pultney avait commencé le feu contre Daendels, et le duc d'York, qui devait se lier à sa droite par Schoorldam, ayant trouvé sur ses pas une résistance inattendue, était encore contenu par Dumonceau au-delà du canal d'Alkmaar.

Il existait donc une large ouverture entre le centre et l'aile droite de l'armée ennemie. Grâce à la présomption de Hermann, il y avait dans l'étendue d'un vaste champ de bataille un espace dont l'occupation devait décider du sort de la journée.

Brune y porta son effort avec cette promptitude de coup-d'œil et d'exécution qui enchaînent la fortune. Peu soucieux des progrès de Pultney, il emprunta à Daendels une partie de sa division pour la substituer dans le centre à un fort détachement que Dumonceau rabattit face en arrière en-deçà du canal sur les derrières de Hermann. Puis prenant lui-même les réserves, il les conduisit sur le flanc de la colonne russe.

Ces habiles mesures furent secondées par la vigoureuse résistance de Vandamme. Déjà deux fois il avait jeté le désordre parmi les assaillans, lorsque, reconnaissant que l'on marchait à son secours, il reprit hardiment l'offensive. De son côté, Hermann ouvrit enfin les yeux et s'aperçut qu'il allait être enveloppé; il fit néanmoins bonne contenance. Se concentrer dans Bergen afin de s'y maintenir jusqu'à ce que York vienne le dégager; détacher sur sa droite dans les dunes, Essen avec une brigade pour arrêter Dumonceau, telles furent ses dispositions qui pouvaient encore le sauver, mais que déjoua la valeur des troupes républicaines. Dumonceau, appuyant à droite, tourna Essen et le heurta si rudement qu'il le dispersa et fit poursuivre ses débris jusqu'au Zyp. Après quoi il continua son mouvement sur Bergen qui fut alors entouré et attaqué sur tous les points : l'artillerie ennemie fut enlevée et après un combat opiniâtre, Hermann déposa les armes.

A ce moment, York avait enfin passé le canal à Schoorldam. Son avant-garde, à la recherche des Russes, entra dans Schoorl, lorsque les Français, lancés à la poursuite d'Essen en sortaient par la digue de Groet. Il entreprit à son tour de les couper et de rallier sa droite, mais il n'était plus temps. Sa colonne en s'étendant entre Schoorl et les dunes, fut

rompue, et lui-même, assailli dans Schoorldam par les troupes victorieuses, fut refoulé au-delà de Krabendam.

De ce côté, la déroute de l'ennemi était complète. Sa gauche avait été plus heureuse, elle avait chassé de poste en poste Daendels jusqu'à Saint-Pancras, mais les désastres des autres colonnes le forcèrent à se replier non sans perte.

Quant à Albercrombie, qui n'eût été employé qu'en cas du succès, il fut paralysé par la mauvaise issue de la journée. Ses 7000 hommes qui eussent été d'un si grand poids en réserve sur le champ de bataille, se trouvaient compromis; il se hâta pendant la nuit de les ramener sur le gros de l'armée.

Cette belle victoire ranima toutes les espérances. Elle était aussi féconde en résultats que brillante. L'armée d'invasion fut constituée en état de blocus. Pendant qu'elle cherchait à se remettre du désordre de la défaite et de la perte de 5 à 6000 hommes, Brune inonda les grands polders, le Heer-Huigen-Waard et rendit inexpugnable l'espace entre Alkmaar et le Zuyderzée. Le théâtre des opérations actives était donc restreint à la langue de terre que côtoie la mer et que remplit le labyrinthe des dunes. Dès-lors, plus de ces combinaisons imprévues d'où naissent les grands succès. Toutes les tentatives du général ennemi devaient se borner à faire reculer l'aile gauche de l'armée gallo-batave, mais en gagnant quelques pas, il ne lui était point donné d'élargir le champ de bataille. Brune était toujours à même d'assurer ses flancs, et eût-il été plus d'une fois battu, le moment était inévitable où l'arrivée des renforts qu'on lui envoyait de toutes parts devait lui rendre la supériorité du nombre et l'offensive.

L'armée d'invasion avait été vaincue et les tentatives orangistes réprimées. Cependant la dernière division russe (du général Emmé 4 à 5000 hommes) étant entrée en ligne, le duc d'York, après quelques hésitations, ordonna une nouvelle attaque.

La nature des choses et l'expérience de la précédente journée en indiquaient le plan. Alkmaar, situé à l'angle formé par les inondations qui s'étendent à l'est, et les cours d'eau qui descendent au midi, était le centre des opérations de l'armée républicaine. Ses approches étaient couvertes par le canal qui communique avec le Zyp, puis à droite du canal par de nombreuses coupures, et à gauche par les hauteurs boisées de Bergen alors garnies d'une ligne de redoutes. Pour obliger Brune à évacuer Alkmaar, il fallait donc manœuvrer sur son front à travers des obstacles sans fin, ou tourner sa gauche dans le but d'enlever Bergen. Ce dernier moyen était seul praticable; il fut adopté. York lança sur la digue de Saint-Pancras Pultney pour retenir Daendels; il fit déboucher de Krabendam deux colonnes formées des Russes d'Essen (8300) et des An-

glais de Dundas (5000) pour enlever ensemble Schoorldam et s'avancer ensuite, les Russes sur Bergen et les Anglais sur Koedyck. Enfin il ordonna à Albercrombie (9000) de longer le rivage de la mer et de marcher droit à Egmond-op-Zée masqué par une brigade de Dundas qu'on détacha de Petten pour la montrer sur la digue de Kamp à Groet.

Cette combinaison réussit quoique incomplètement. Pultney occupa Daendels assez sérieusement pour l'empêcher de renforcer à temps la colonne de Dumonceau. Celle-ci, pressée par les Anglais de Dundas, ne put quitter la digue de Koedyck. Cependant les troupes françaises menacées à-la-fois à Schoorl et Kamp se rapprochèrent de Dumonceau et se liant avec lui par Schoorldam se concentrèrent entre le village et Schoorl, Là s'engagea une première action qui fut longue et vive. Enfin Schoorldam, attaqué à droite et à gauche du canal et par le feu d'une flottille, tomba au pouvoir de l'ennemi. Dès-lors les Français se retirèrent à Bergen, et Dumonceau au Koedyck, poursuivis pas à pas sur les deux rives du canal. De son côté, Albercrombie s'avança le long du rivage en repliant quelques faibles détachemens. Vandamme, averti de sa marche, appuya à gauche dans les dunes pour le surveiller.

Cependant Essen arriva dans la position de Bergen qui devait être le prix de la journée. Comme il attendait, pour commander la charge, l'appui des deux généraux anglais, les Français, remarquant son hésitation, prirent l'initiative. Leur mouvement détermina un déploiement général de la ligne ennemie dont l'effet fut de les replier dans leurs retranchemens.

Au même moment, l'attention de Vandamme fut attirée par Albercrombie qui dépassait Bergen. Ces deux adversaires cherchaient encore à se déborder : le combat se soutenait au centre et la droite n'avait pas été engagée à fond, lorsque la nuit survint. Les feux de bivouacs furent allumés sur toute la ligne, mais à minuit Brune fit battre la retraite.

Le front de son armée n'avait plus de continuité. Albercrombie et Dundas y pénétraient en saillie. Il préféra reprendre la bataille sur un terrain et dans une position choisis. La droite fila derrière les polders pour s'établir à Purmerend, Édam, Monnikendam, et couvrir les avenues d'Amsterdam que les coalisés eussent pu atteindre en tournant le Heer-Huigen-Waard. Désormais Daendels se trouvait en dehors du mouvement général, mais cet inconvénient était compensé par la nécessité où était l'ennemi d'occuper les débouchés de Hoorn et de Schermer-Horn. Les autres divisions firent halte de Wyk-op-Zée à Akersloot, le quartier-général à Beverwyk, les avant-postes à Bakkum et Limmen.

Le duc d'York plaça Pultney en observation devant Daendels; lui-même prit possession d'Alkmaar. Albercrombie, Essen et Dundas, gardant leurs positions respectives, se portèrent sur le front de l'armée

française. Tout faisait pressentir un nouveau choc, mais Brune, ayant reçu des renforts, était en mesure de le recevoir.

Dundas s'avança en deux colonnes, l'une par Limmen, l'autre par Akersloot; mais cette dernière, ne trouvant point d'espace pour se déployer, ne fut d'aucun poids dans les destinées de la journée. L'autre eut une plus grande importance; elle devait faire sa jonction à Kastricum avec Essen qui suivait la digue de Bergen. Si cette masse de forces eût pu s'affermir et pousser en avant, le terrain s'élargissant, l'armée gallo-batave n'eût plus rencontré d'appui qu'à Beverwyk. Kastricum était donc la clef du champ de bataille; aussi le général français ne négligea rien pour en rester maître. Pour ne point le laisser entourer, il divisa sa gauche en deux colonnes, destinées à opérer offensivement le long du rivage et sur le sommet des dunes. Quant à sa droite, une brigade placée à Uitgeest suffisait à paralyser la gauche de Dundas; une autre brigade occupa Limmen, s'appuyant aux étangs, et le reste de l'armée s'échelonna défensivement sur la digue de Bergen depuis Bakkum jusqu'à Beverwyk.

Lorsque le feu commença, Dundas enleva Akersloot et Limmen; sa gauche ne put dépasser Uitgeest, mais sa droite ne tarda pas à communiquer avec Essen qui de son côté avait emporté Bakkum. Ils se disposèrent ensemble à l'attaque de Kastricum. Toutefois le concours d'Albercrombie, qui avait été replié et contenu dans Egmond, leur manquant, l'engagement du centre n'eut point, avec les autres scènes de la bataille, la liaison qui l'eût rendu décisif. Essen, après une longue résistance, enleva la position et poursuivit les Français jusqu'à Nord-Doorp; là, ceux-ci trouvèrent des renforts et recommencèrent vigoureusement le combat. Enfin, Brune, laissant seulement deux bataillons pour maintenir la communication avec la brigade de l'extrême droite, concentra le reste de ses troupes, aborda les Russes à la baïonnette, les rompit, les entassa dans Kastricum et leur reprit ce village maison par maison. L'ennemi se retirait en désordre par les deux digues, lorsque Albercrombie, ayant dégagé une partie de sa gauche, intervint, rallia les fuyards, culbuta les avant-gardes françaises et livra un nouvel assaut au village déjà tant disputé. Brune ne se laissa point surprendre; il vit la cavalerie ennemie se former en colonnes et manœuvrer pour tourner la position et tomber à revers sur sa ligne. C'était l'instant décisif: par une charge brillante, qu'il conduisit en personne, il arrêta le mouvement qui remettait en question le succès de la journée. La cavalerie se dispersa et l'infanterie recula jusqu'à Bakkum et Limmen.

Cette bataille acharnée affaiblit les coalisés de 4000 hommes et leur ôta l'espoir de forcer l'armée gallo-batave. Le duc d'York, convaincu de l'inutilité d'un nouvel effort, se retira dans le Zyp, et ouvrit des négo-

ciations qui se terminèrent, le 18 octobre, par une convention aux termes de laquelle les coalisés s'obligèrent à se rembarquer et de rendre aux républicains 8000 prisonniers faits dans les campagnes précédentes, libres sans échange ni conditions.

VII.

INVASION DE LA SUISSE PAR LES ALLIÉS. LEUR DÉFAITE.

Bataille de Zurich (25-26 septembre).—Marche de Suwarof (23 à 27).—Sa retraite (28 septembre au 4 octobre).—Fin de la campagne.—Avènement du premier consul.

Massena épiait le moment de profiter des mouvemens qui s'opéraient dans le camp ennemi. Il résolut de brusquer l'attaque lorsque les dernières colonnes de l'archiduc eurent passé le pont de Schaffhouse.

Korsakof venait d'amener sur la Limath 26,000 hommes. Hotze (10,000), Jellachich (7000) et Linken (9000) étaient restés avec un pareil nombre de combattans : le premier, à la pointe méridionale du lac de Zurich, les deux autres dans les Grisons. Suwarof amenait de l'Italie 21,000 Russes et impériaux ; enfin les émigrés de Condé et les Bavarois accouraient par Constance, forts de 10,000 hommes. Quelques jours encore et une masse de 80,000 combattans allait peser sur l'armée d'Helvétie qui était répartie de la manière suivante : à Bâle, Chabran (8000) de Bâle à l'Aaar ; Menard (9000) sur la Limath ; Lorges, Mortier, Klein et la cavalerie (30,000) ; sur la Linth ; Soult (10,000) à Glaris ; la brigade Molitor de la division Lecourbe (3000) ; au Saint-Gothard la brigade Gudin (3000) ; dans la vallée de la Reuss la brigade Loison (6000) ; enfin dans le Valais, Turreau (7 à 8000).

Déduisant Chabran et Turreau qui tenaient en échec, l'un l'armée d'I-

talie, l'autre l'armée du Danube, il restait à opposer à la grande armée de Suwarof moins de 60,000 hommes. La réunion des forces qui devaient la composer était donc une opération décisive; il fallait l'empêcher ou perdre la campagne. Les momens étaient précieux, déjà les colonnes de Korsakof et de Hotze se formaient pour se porter au-devant du général en chef, lorsque Massena prit les armes et déboucha de ses lignes.

Korsakof, ayant laissé 6000 hommes le long de la Limath, avait groupé 20,000 hommes dans Zurich pour attaquer le mont Albis; Hotze, posté sur les hauteurs en arrière de la Linth, s'apprêtait à franchir cette rivière vers son confluent; Jellachich et Linken passaient des Grisons dans le canton de Glaris, mus tous deux par l'approche de Suwarof qui commençait à paraître au pied du Saint-Gothard. Les dispositions de Massena arrêtèrent complètement leur marche. Elles tendaient à pousser jusqu'au Rhin, à reprendre les mêmes positions qu'au début de la campagne. En conséquence, Lecourbe avait ordre de rentrer dans les Grisons par Dissentis; Soult, secondé par Molitor, devait forcer la Linth et culbuter Hotze jusqu'à Rheineck; le général en chef s'était réservé de frapper Korsakof d'un coup décisif en enlevant la colonne qu'il avait réunie à Zurich.

Dans ce but, il avait appelé sur la Limath, Menard dont une brigade resta au confluent de l'Aar, tandis que l'autre rejoignit Lorges et se concentra avec lui dans Dietikon, sous le commandement d'Oudinot, et que Klein et Mortier se serrèrent en masse devant Zurich.

Le 25 septembre tout était prêt et la ligne entière s'ébranla. Menard ouvrit d'abord vers Baden un feu violent pour retenir l'extrême droite des Russes, ensuite Lorges surprit, à Dietikon, le passage de la rivière, entoura dans leur camp trois bataillons, que l'on fut obligé de tuer jusqu'au dernier homme, et protégea l'établissement d'un pont sur lequel Oudinot (15,000) défila sur-le-champ pour remonter la rive droite et se rapprocher de Zurich. De l'autre côté Klein et Mortier couronnèrent les hauteurs qui dominent la ville et resserrèrent dans ses murs les avant-postes ennemis.

Rien n'égale l'à-propos de ces mesures si ce n'est la précision avec laquelle elles furent exécutées. De son côté Soult passa vivement la Linth, et comme Hotze accourait pour reconnaître cette attaque soudaine, une balle l'atteignit, il mourut et le désordre se mit dans sa troupe qui se dispersa et que l'on poursuivit par la route de Saint-Gall. Enfin Molitor, qui devait soutenir son collègue en se portant à Wesen, fut retenu aux ponts de la haute Linth, par l'arrivée imprévue de Jellachich. Le combat s'engagea, et, à l'aide de ses retranchemens, le général français resta vainqueur après avoir fait essuyer de grandes pertes aux impériaux.

Ces beaux succès préparèrent la brillante journée du lendemain. Au jour Korsakof était enveloppé dans Zurich par 35,000 hommes et sa perte était inévitable. Il n'avait plus d'autre ressource que de prendre pour appui cette ville divisée par la Limath en deux parties égales pour livrer une double bataille, contenir sur la rive gauche Klein et Mortier, et sur la rive droite, s'ouvrir la route de Winthertbur en rompant les rangs d'Oudinot. Ce fut de ce côté surtout qu'il y eut une lutte sanglante et acharnée; enfin par un effort désespéré, l'infanterie russe se fraya un passage et parvint à s'éloigner de ce fatal champ de bataille; mais lorsque ses dernières files se furent écoulées, la trouée, qu'elle avait un moment ouverte, se ferma désormais impénétrable, et l'arrière-garde et les équipages furent refoulés dans la ville où les troupes de Klein et Mortier accouraient. Bientôt toutes les rues furent envahies, les Russes, au nombre de 5000, s'y défendirent encore, mais ils furent obligés de déposer les armes.

A l'autre extrémité du lac, Soult profita de la déroute des coalisés pour précipiter leur retraite sur le Rhin et pour seconder en se portant à Wesen les opérations de Molitor contre Jellachich. Ce dernier général attaqué par ses deux ailes, se replia dans les Grisons et renonça à faire sa jonction avec Linken qui, pendant la nuit, avait débouché d'Eugi pour se porter sur Glaris.

Cependant Suwarof était déjà au cœur de la Suisse; le 23 ses avant-postes se heurtèrent contre Gudin qui commençait le mouvement prescrit à Lecourbe sur les Grisons. C'était là une de ces complications sur lesquelles le vieux feld-maréchal n'avait point compté. Au lieu de gravir d'emblée le Saint-Gothard il fallut combattre. Il marcha de sa personne sur Airolo avec 15,000 hommes et envoya Rosenberg (6000) à Dissentis pour se rabattre sur Urseren et cerner les troupes qui osaient lui tenir tête.

Gudin plia sous le poids de la colonne ennemie, non sans défendre, durant une journée entière, le revers méridional du Saint-Gothard. Ses soldats profitèrent des aspérités d'un terrain qui leur était connu, tuèrent aux Russes 1200 hommes d'élite sans éprouver de pertes. Le lendemain ils se maintinrent avec la même ténacité sur le versant intérieur, puis, comme Rosenberg commençait à déboucher dans le val d'Urseren, ils s'enfoncèrent, par leur droite, dans les glaciers et prirent position sur le mont de la Fourche, prêts à ressaisir le Saint-Gothard ou à se porter sur Lucerne selon les évènemens. Dans cette dernière journée Lecourbe, au bruit de l'approche des Russes, se hâta de remonter la Reuss afin de gagner Urseren; toutefois l'ennemi l'ayant prévenu, il fit détruire le pont du Diable et s'arrêta sur la rive opposée aussi long-temps qu'il put contrarier sa reconstruction, après quoi il descendit la vallée et fit occuper, le long de ce précipice, les positions accessibles. Suwarof put alors se déployer

par la rive droite jusqu'à l'embouchure de la Reuss dans le lac. A cet endroit la masse des rochers pendant à pic sur les bords du lac, interrompt la route; on se rend ordinairement par eau de Fluelen à Brunnen d'où l'on remonte la Mutten jusqu'à Schwitz où la chaussée recommence. Selon le plan des coalisés, Sellachich devait pénétrer à Schwitz et préparer une flottille pour le transport des Russes. A son absence, à la contenance assurée des troupes postées sur l'autre rive, Suwarof conjectura que ses lieutenans étaient aux prises avec quelque puissant obstacle. Il résolut aussitôt de passer sur le corps de Lecourbe et de tourner le lac par Lucerne. Un combat de géans s'engagea entre l'armée russe et la brigade française. Celle-ci, placée sur des rochers à pic, accabla ses adversaires d'un feu meurtrier; ils ne se rebutèrent point; pendant trois jours le bruit de la bataille retentit dans ces hautes vallées où les chances étranges de la guerre avaient conduit des adversaires séparés par tant de pays. Le troisième jour (27) Suwarof, irrité de l'imperturbable constance des Français fit jeter des solives sur les piles d'un pont détruit, et se disposa à forcer enfin le passage. Mais Lecourbe, par un trait d'audace inouïe, déjoua ce dessein en prenant lui-même l'offensive. Il saisit un millier d'hommes, passe avec eux la Reuss à son embouchure, enlève Altorf et surprend le camp des Russes. Leur général accourt et jusqu'à la nuit le feu se soutient sur la rive droite. Ce fut alors que le feld-maréchal apprit les désastres de Korsakof et des corps impériaux. Sa fureur n'eut plus de bornes, il enjoignit au prince russe sous peine de la tête, de revenir à la charge, il donna l'ordre aux généraux autrichiens de le rejoindre dans le canton de Schwitz, et laissant à Lecourbe l'honneur de la victoire, il abandonna la Reuss pour se jeter dans les montagnes à la recherche de ses lieutenans.

Près d'Altorf, est le confluent de la Schachen, petite rivière qui s'écoule parallèlement à la Mutten, dont elle est séparée par un massif épais d'environ 3 lieues. La colonne russe s'entassa dans le Schœchen-Thal et se mit en marche pour Mutten en suivant des sentiers à peine praticables. Elle n'employa pas moins de deux jours à ce court trajet. Cependant deux mouvemens s'opérèrent aux extrémités de la vallée où Suwarof transportait son armée. Massena établit à Schwitz la division Mortier; tandis que Molitor, averti par Lecourbe de l'approche des Russes, courut à Linken, qui occupait toujours Engi, le culbuta, le fit poursuivre dans les Grisons et prendre poste au mont Bragel.

Arrivé dans le Mutten-Thal, Suwarof fut déconcerté de n'y point trouver les impériaux; il passa deux jours à Mutten, autant pour les attendre que pour donner du repos à ses troupes harassées; puis il comprit qu'une plus longue inaction allait le perdre. Entouré par Mortier et par Molitor, pressé par Lecourbe qui s'engageait à son tour dans les gorges du Scha-

MASSÉNA (André).

Né à Nice le 6 mai 1758, Maréchal de France, Duc de Rivoli, Général en chef de l'armée d'Helvétie en 1799, — de l'armée d'Italie en 1805, — de l'armée de Portugal en 1810. — Mort le 4 avril 1817.

Bataille de Zurich (1799).

chen-Thal, il avait à choisir entre la route de Schwitz et celle du mont Bragel. Toujours préoccupé de sa jonction avec Jellachich et Linken, il prit la dernière et s'arrêta au projet de les rallier sur la Linth pour se porter par Wesen au-devant de Korsakof. Molitor n'avait que deux bataillons quand la tête de la colonne ennemie l'aborda. Suwarof, informé de sa faiblesse, l'avertit que ses deux lieutenans s'avançaient sur ses derrières et le fit sommer de se rendre. La réponse fut loin d'être satisfaisante; Molitor apprit au feld-maréchal que son rendez-vous était manqué, que les impériaux étaient rejetés sur le Rhin, que l'armée d'Helvétie était partout victorieuse et que lui-même devait songer à déposer les armes.

Suwarof ordonna aussitôt l'attaque; il n'avait devant lui qu'un millier d'hommes, mais un millier d'hommes rangés dans une de ces positions comme la Suisse en présente; ils tinrent jusqu'au soir et le lendemain se voyant tournés par leur droite ils se retirèrent sur la Linth. Une nouvelle action s'engagea au confluent de cette rivière et du Kloen; la brigade entière renforcée d'un bataillon y prit part et son intrépide résistance, fermant aux Russes la route de Wesen, détruisit les dernières espérances de Suwarof. Le 4 octobre il évacua Glaris, et par les mêmes défilés qu'avait suivis Linken, il gagna les Grisons. Depuis onze jours que la Suisse était envahie il avait été constamment tenu en échec par des poignées de combattans. Le feu, les marches pénibles lui avaient enlevé le tiers de son armée.

Massena se retourna aussitôt contre Korsakof qui était revenu en-deçà du Rhin, il le força de passer définitivement le fleuve, puis il s'empara de Constance. Soult était toujours à Rheineck; ainsi l'on avait reconquis la barrière du Rhin. Ces mémorables succès rappelèrent l'archiduc sur le Danube et amenèrent la dissolution de la coalition.

Dans les plaines de l'Italie, à la Trebbia, à Novi, l'élite de Suwarof avait péri; les vallées de la Suisse étaient jonchées des ossemens de ceux qui avaient survécu à ces journées où la victoire avait été si chèrement achetée. Korsakof n'avait pas perdu moins de 13,000 hommes à Zurich. Enfin, il restait à peine 30,000 des 86,000 qui étaient successivement arrivés du fond de la Russie. Leurs généraux, furieux de ces désastres, accusèrent de perfidie le cabinet aulique; et, sans attendre les ordres de leur cour, ils s'éloignèrent du théâtre de la guerre. Massena rentra dans les Grisons par Dissentis et pénétra jusqu'à Mayenfeld. L'hiver arrêta ses progrès et mit fin de toutes parts aux hostilités.

Pendant cette suspension d'armes, un immense évènement changea la face de la république. Le directoire fit place au consulat, c'est-à-dire à Bonaparte. Le gouvernement, né de la convention, s'était trouvé en butte à toutes les passions violentes soulevées par la crise inouïe de 1793;

mais il avait eu surtout à lutter contre la réaction qui avait suivi la chute du comité de salut public. La seule arme qu'il pût opposer à ce déchaînement, la légalité, étant tournée contre lui, il fit appel à la force militaire. C'était revenir au système dictatorial en investissant de la dictature l'armée ou celui de ses généraux qui la représentait le mieux. Mais qui eût osé rivaliser avec le vainqueur de Rivoli, des Pyramides? Quel autre entraînait comme lui les soldats? Quel autre était autant que lui l'homme de la révolution? Il en avait suivi sans hésitation toutes les phases, et sa pensée avait toujours été en harmonie avec l'idée appropriée aux nécessités du moment. Aussi le parti populaire, fatigué d'une lutte intestine qu'entretenait l'attitude hostile de l'Europe, le jugea-t-il assez fort pour terrasser la coalition, et dégager l'administration intérieure de l'action des partis vaincus.

Bonaparte n'eut qu'à paraître pour obtenir le pouvoir suprême, tant la révolution tendait irrésistiblement à se personnifier en lui. L'histoire de la révolution est désormais la sienne. On verra dans les chapitres suivans par quelles admirables campagnes il déjoua et finit par énerver la conjuration de l'aristocratie féodale contre les principes de l'assemblée constituante.

CAMPAGNE DE 1800.

I.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

État des forces opposées.—Plan de campagne.—Attaque de l'Apennin (mars).—Combats de Savone (6 avril).—Sous Gênes (6-7).—Bataille de Voltri et combats dans l'Apennin (10 au 21).—Combat de la Taggia (7 mai).—Capitulation de Gênes (5 juin).—Attaques du Var (22-27 mai.—Retraite d'Elsnitz (29).

La situation des armées au printemps suivant était bien différente de celle de 1796. L'armée d'Italie, formée des débris de Joubert et Championnet sous les ordres de Massena (37,928), occupait à la vérité le versant maritime des montagnes, mais elle était en possession du territoire de Gênes et de la Bocchetta.

D'un autre côté l'armée du Rhin, qui semblait destinée à frapper les coups décisifs, était composée des anciennes armées d'Allemagne et d'Helvétie, auxquelles on avait joint une division de l'armée de Hollande et l'élite des troupes de l'intérieur; elle était forte de 150,000 hommes rangés sous le commandement de Moreau depuis Mayence jusqu'aux sources du fleuve.

On avait en outre arrêté la formation d'une armée de réserve sous Alexandre Berthier; mais comme on ne montrait à Dijon, où elle devait se concentrer, que 7 à 8000 recrues, son existence fut long-temps un problème.

La nouvelle constitution interdisait au premier consul le comman de-

ment des armées, mais elle lui avait laissé la faculté d'embrasser dans une vaste combinaison l'ensemble des mouvemens. Il suffit de comparer son plan avec celui de l'année précédente pour se faire une idée de ce que peut la science de la guerre.

Les impériaux étaient divisés en deux commandemens. En Italie, Melas avait 130,000 hommes dont la mission était de prendre Gênes, de forcer l'Apennin et le Var et de pénétrer en Provence, où l'on espérait soulever la population en faveur des Bourbons et où l'on avait dessein de jeter 18,000 Anglais rassemblés à Mahon et 20,000 Napolitains.

En Allemagne, Kray avait remplacé l'archiduc; son armée forte de 120,000 hommes, destinée à la défensive, subdivisée en trois corps, était ainsi répartie : 1° dans les Grisons et le Vorarlberg, le prince de Reuss (30,000), communiquant avec Melas par Bellinzona, avec Kray par Bregentz et Lindau; 2° dans le pli du Rhin, entre Constance et Offembourg, le général en chef en personne : la droite sous Stzarray (15,000) à Fribourg et Offembourg; le centre sous l'archiduc Ferdinand (20,000) aux sources du Danube; la gauche sous le prince de Vaudemont (15,000) à Stockach et la réserve sous Giulay (20,000) à Stuttgardt; 3° sur le Mein Albini (20,000).

Les armées françaises étaient en position inverse; Massena devait conserver le littoral de Gênes, et Moreau, sans s'inquiéter du prince de Reuss ni de cette chaîne culminante des Alpes à laquelle on avait attaché naguère une puérile importance, avait ordre d'envahir l'Allemagne en débouchant en masse par Schaffhouse sur la gauche de Kray.

Selon l'idée générale de l'opération, l'armée d'Italie formant une colonne longue de 50 lieues, parallèle à la mer, n'ayant pour retraite que la route de la Corniche, ne pouvait manquer d'inspirer à Melas la tentation de s'enfourner dans l'Apennin et de faire face à la Méditerranée; dans le même temps que Kray, rejeté au-delà du Danube, serait contraint de se retirer par l'Allemagne centrale, et que le prince de Reuss, isolé dans le Tyrol, débordé par sa droite, n'aurait plus qu'à évacuer sans combattre les sommités qui, l'année précédente, avaient coûté tant de sang. On tendait ainsi à dégager le côté méridional de la saillie de la Suisse afin d'être maître de se rabattre sur l'Italie.

Cette admirable combinaison subit quelques changemens dans l'exécution; Moreau trouva trop de difficultés à passer le Rhin tout entier à Schaffhouse. Il voulut rester libre d'indiquer la marche de ses divisions; il fallut lui céder, quoi que dût en souffrir le résultat, qui fut moins prompt et plus disputé, mais non moins décisif.

Pendant l'hiver, des maladies contagieuses avaient désolé l'Italie; l'armée française, livrée au désordre d'une administration infidèle, en avait

cruellement souffert. Elle était encore dans un état de désorganisation et de faiblesse lorsque, au commencement de mars, le général autrichien, espérant la prendre au dépourvu, mit en mouvement plus de 100,000 hommes. Il rangea dans le Piémont 30,000 hommes sous Kaïm, Haddick et Wukassowich pour surveiller les cols des Alpes; il fit déboucher de la Toscane Ott et Klenau avec 20,000 hommes pour envahir la rivière du Levant, et lui-même déploya dans la plaine d'Alexandrie 60,000 hommes pour menacer à-la-fois la Bocchetta et la route de Carcare.

Ott ouvrit le feu vivement dans le dessein d'attirer à lui Massena tout entier et de faciliter à Melas le moyen de percer jusqu'à Savone; mais Massena le pénétra sans peine et le déjoua en ne lui opposant qu'une division, tandis qu'il se portait en personne sur les sommets de la chaîne entre Gênes et Millesimo, et que ses reconnaissances éclairaient Ceva, Dego et Novi.

Melas ne s'était point préparé à charger à fond; lorsqu'il se fut assuré que les Français ne se laisseraient point surprendre, il se borna à entamer une guerre de postes qui fut intrépidement soutenue. L'armée républicaine se rangea : la gauche sous Suchet (12,000) de Nice à Savone, afin de maintenir la communication avec la France ; le centre commandé par Soult (12,000) de Savone à Gênes; la droite et la réserve autour de la ville.

On lutta de la sorte pendant un mois; enfin, le 6 avril, Mélas, ayant formé sur tous les points ses colonnes d'attaque, les ébranla simultanément. Ott marcha dans la rivière du Levant, Hohenzollern sur la Bocchetta; mais le principal effort fut dirigé contre les cols qui aboutissent à la Bormida et contre les hauteurs de San-Giacomo et de Melogno si long-temps disputées durant les premières campagnes. 30,000 hommes et le général en chef se précipitèrent à l'assaut des redoutes qui couvraient la droite de Suchet et la gauche de Soult. Celles-ci furent vaillamment défendues, leur nom rappelait tant de glorieux souvenirs! C'était Montenotte, c'était Montelegine, c'était Cadibone; mais elles renfermaient à peine 4000 hommes. Ces braves, toujours en fléchissant, soutinrent le choc pendant la journée entière. Vers le soir, Soult accourut avec sa réserve et prolongea la résistance. Cependant, à la nuit, tous les retranchemens étaient enlevés, les impériaux étaient dans Savone et les troupes françaises battaient en retraite sur Voltri.

Suchet, d'abord assailli moins rudement, resta maître du terrain; mais on manœuvrait pour le tourner, et le lendemain, l'ennemi donna l'assaut, depuis le Tanaro jusqu'à San-Giacomo; on voulait le replier dans l'ancienne ligne de Borghetto et compléter dès ce moment l'investisse-

ment de Gênes, mais on n'obtint qu'un succès partiel, on s'empara des redoutes jusqu'à Meloguo et la gauche ne fut pas assez éloignée du centre pour que l'on dût renoncer à rétablir la communication.

Massena y songea dès le jour suivant. Le 6, Hohenzollern avait forcé le Bocchetta, et Ott, ayant replié la division de droite, avait bivouaqué sur des hauteurs dont les derniers ressauts se prolongeaient jusqu'à l'enceinte de Gênes. A la vue de ses feux, l'escadre anglaise se rapprocha du port et se mit à couvrir de boulets le quartier populeux. La rumeur fut grande; il fallait l'apaiser par un coup de vigueur. A l'aube du jour, Massena sortit en deux colonnes, tomba sur les impériaux, déconcertés de son audace, les culbuta, leur fit 1500 prisonniers et rentra triomphant dans la place aux acclamations des habitans qui, tout-à-l'heure étaient prêts à se soulever. Toujours infatigable, il se mit aussitôt en devoir de déblayer la rivière du Ponent; il prit avec lui 10,000 hommes, rallia Soult et se porta en deux colonnes au-devant de Suchet à qui l'on avait porté l'ordre de reprendre de son côté l'attaque. Mais Melas avait déjà rassemblé, dans la trouée qu'il avait si péniblement ouverte, des forces assez imposantes pour former lui-même le blocus de Gênes. Les deux adversaires se heurtèrent ainsi dans l'espoir de se prévaloir de l'initiative, en même temps que Suchet montait à l'assaut des redoutes que le combat du 7 lui avait enlevées. L'action se soutint pendant plusieurs jours avec des succès variés, enfin les impériaux l'emportèrent; onze jours après les premiers coups de feu, Massena avait perdu la rivière du Ponent; de l'autre côté, la garnison avait été repliée sous le canon des forts extérieurs. Le général en chef défendit long-temps les approches de la place en faisant d'audacieuses sorties; et Suchet, poursuivi par Elsnitz et Melas à la tête de 25 à 30,000 hommes, en prenant chaque jour position sur les contreforts des Alpes maritimes, en ne cédant le terrain que lorsqu'il se voyait débordé sur les hauteurs par les impériaux, et sur la côte par les escadres anglaises, mit seize jours à reculer du mont San-Giacomo à Oneille (11 lieues). Cette glorieuse retraite eût pu se prolonger encore; mais le 6 mai l'extrême droite ennemie qui avait côtoyé, par les revers intérieurs, la crête des montagnes, secondée par Kaïm, ayant forcé le col de Tende et repoussé les postes français jusqu'à Saorgio, Melas enhardi pénétra vivement dans le comté de Nice. Le lendemain il rangea en bataille 15 à 18,000 hommes et les porta par la droite contre les faibles colonnes de Suchet, cherchant à les tourner, à les acculer à la mer. Elles résistèrent vaillamment: coupées en plusieurs parties, presque enveloppées elles combattirent jusqu'à la nuit et parvinrent à se mettre en sûreté derrière la Taggia, sans autres pertes que celles essuyées par le feu. Toutefois elles furent forcées de presser leur marche et cinq jours

après, Suchet, après avoir rallié tous les détachemens du comté de Nice et laissé dans le fort de Montalban une garnison, passa le pont du Var pour rentrer sur le territoire français. Cependant Ott et 40,000 impériaux bloquèrent Gênes où Massena, réduit à 15,000 hommes fit une résistance digne de lui. On sait que cette ville est située sur la côte, au fond d'un amphithéâtre triangulaire, de trois lieues de périmètre, formé par un chaîne de hauteurs, dont le versant extérieur est séparé de l'Apennin par des vallées profondes et dont la crête est surmontée d'une enceinte assise sur le roc; la place elle-même, revêtue d'un second rempart est hors de la portée de la bombe et cette double ceinture est encore protégée par des forts détachés. Tous ces ouvrages étaient bien armés, l'arsenal bien pourvu, et la majeure partie des habitans bien disposée en faveur des Français, mais l'escadre anglaise bloquait étroitement le port et ne permettait pas de renouveler l'approvisionnement de l'armée et d'une population de 50,000 âmes.

Ott, après avoir essayé vainement de pénétrer par escalade dans la première enceinte, leva en masse les paysans en état de porter les armes, retrancha les avenues de la ville et la resserra de manière à la réduire par la famine. Jusqu'au 13 mai, Massena fit plusieurs sorties et se procura des vivres; mais enfin, dans un dernier combat, la victoire se déclara pour le nombre. Soult grièvement blessé fut fait prisonnier, ses troupes rentrèrent dans leurs quartiers et l'on renonça à l'espoir de rompre la ligne de blocus. Dès-lors ce fut contre la disette qu'on eut à lutter: on mit en réquisition des magasins de cacao, de millet, d'orge, de fèves; ces faibles ressources furent bientôt épuisées; enfin le 2 juin il n'y eut plus dans cette vaste ville qu'un cri de désespoir. Le peuple entier se souleva demandant du pain ou la mort; le général en chef apaisa ce tumulte en promettant de négocier si dans les vingt-quatre heures il n'était pas secouru. Le lendemain les conférences s'ouvrirent au moment même ou Ott recevait l'ordre de lever le siège. Cette circonstance lui faisait une loi de se presser de conclure. Le 5 juin la convention d'évacuation fut signée. Les généraux coalisés en cédant sur d'autres points obtinrent de Massena l'insertion d'une clause singulière qui, au reste, est son plus bel éloge. Ils exigèrent qu'il s'embarquât pour la Provence avec les bagages, l'artillerie et les escortes. Le reste de la garnison au nombre de 8500 combattans sous les ordres de Gazan sortit en armes, mais sans canons, par la route de la Corniche qui était alors libre d'ennemis.

Suchet n'eut pas moins de ténacité: la tête de pont du Var était couverte par une ligne de retranchemens où il avait renfermé une arrière-garde. Melas la fit attaquer à deux reprises différentes et fut repoussé après avoir essuyé de grandes pertes. Un troisième assaut n'eut pas plus

de succès, les impériaux laissèrent sur le champ de bataille 5 à 600 hommes et les signaux du fort Montalban avertirent le général français qu'ils battaient en retraite.

Melas s'était en effet déjà porté dans le Piémont avec ses réserves attiré par les mouvemens de l'armée de réserve ; c'était Elsnitz seul qui venait de livrer le dernier combat et qui s'ébranlait pour rejoindre le feld-maréchal. Suchet déboucha sur ses pas, rentra dans Nice, le prévint au col de Tende, le força de prolonger sa retraite jusqu'à Oneille et de se jeter péniblement par sa droite, dans la vallée du Tanaro. Il lui enleva son arrière-garde, forte de plusieurs milliers d'hommes, et gagna ensuite Savone où il opéra, le 6 juin, sa jonction avec Gazan.

II.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RÉSERVE EN ITALIE.

Passage du grand Saint-Bernard. — Prise d'Ivrée (24 mai). — Combat de Romano (26). — Passage du Tesin (31). — Entrée à Milan (2 juin). — Passage du Pô à Cremone, Plaisance et Belgiojoso (6 juin). — Bataille de Casteggio et Montebello (8 juin). — Bataille de Marengo (14).

Le plan de campagne recevait son exécution avec un plein succès ; en même temps que Melas s'engageait sur le versant maritime des Alpes, les armées impériales d'Allemagne battaient en retraite, et il existait entre l'extrême droite de l'armée d'Italie et la gauche de Kray un large espace, dont la garde était commise à quelques points fortifiés et surtout aux difficultés du terrain.

C'est dans cet intervalle que le premier consul, au moment le plus critique de la campagne, fit glisser comme par miracle une armée de

60,000 hommes, à travers des défilés réputés inaccessibles. Jamais expédition ne fut mieux conçue et conduite avec plus de secret. Cette armée de réserve, dont on n'avait rassemblé à Dijon qu'un faible noyau et dont les émissaires de l'ennemi pouvaient révoquer en doute l'existence, était bien réellement sur pied. Elle se composait d'une des divisions de Lecourbe, des corps que l'on avait placés sur le Haut-Rhin en présence du prince de Reuss, de la division qui, depuis le commencement des hostilités, occupait le Valais, et des troupes de toutes armes, que de divers points de l'intérieur on avait fait filer sans bruit sur les rives du lac de Genève.

Les ingénieurs français avaient sondé tous les cols des Alpes, et l'on s'était arrêté au projet de pousser les deux divisions de droite par le Mont-Genèvre, le Mont-Cenis, le petit Saint-Bernard; de mettre toute la gauche sous les ordres de Moncey, pour déboucher par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin de faire descendre le corps de bataille des sommets du grand Saint-Bernard.

C'est surtout de ce côté qu'on espérait surprendre l'ennemi; le val d'Aoste était à peine gardé. Les généraux autrichiens avaient pensé que 3000 hommes postés à Châtillon, appuyés sur le fort de Bard, suffisaient à barrer le col du petit Saint-Bernard. Quant au grand Saint-Bernard, il était hors de toutes les prévisions de la guerre. Trois lieues de glaces et de neiges éternelles; un sentier rompu par des rochers, bordé d'un affreux précipice et toujours menacé par les avalanches, semblaient l'interdire à jamais à une armée pourvue de ses bagages et de son artillerie. Mais l'habileté des ingénieurs avait pourvu à tout: on avait creusé des troncs d'arbres pour y placer les canons, on avait disposé des brancards pour transporter pièce à pièce les caissons et les affûts. Ces apprêts terminés, Bonaparte se rendit à Genève, où il arriva le 8 mai; il apprit avec joie que le passage n'était pas impossible, et il donna sur toute la ligne l'ordre de mouvement.

Les troupes réunies autour du lac de Genève, furent organisées de la manière suivante : avant-garde, général Lannes deux brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie; premier corps, général Duhesme, divisions Loison et Boudet, y compris deux escadrons de chasseurs; second corps, général Victor, divisions Chambarlhac et Chabran, y compris un régiment et un escadron de cavalerie; réserve de cavalerie, général Murat, cinq régimens de grosse cavalerie, trois régimens de cavalerie légère; enfin, la légion italienne de Lecchi.

Cette masse, forte en tout de 35,000 hommes, moins Chabran qui était déjà en partie au petit Saint-Bernard, s'entassa dans le Valais. Lannes, ouvrant la marche, s'engagea au sortir de Saint-Pierre dans le sentier glacé qui conduit au sommet de la montagne. On avait démonté les voitures des

convois, les soldats s'attelèrent gaîment aux traîneaux qui les transportaient, et l'on se mit à gravir l'escarpement. La musique militaire, les chants patriotiques faisaient retentir ces solitudes que le bruit de la guerre n'avait jamais troublées, et aux pas difficiles le tambour battait la charge. On parvint au bout de huit heures à l'hôpital, où l'on fit halte. Les religieux s'empressèrent de distribuer à chaque homme des vivres et une forte ration de vin. Bientôt on se remit en marche et l'on atteignit la cime du mont. On descendit à la ramasse le revers extérieur dont la pente est moins rapide; on rallia une poignée d'hommes, on courut sur Aoste, on l'emporta et l'on s'y établit; tout cela était fait en quelques heures. Cependant le passage s'opérait sans discontinuer, il dura quatre jours; à mesure qu'on arrivait au chemin voiturable, on remettait les canons sur affûts et l'on reprenait ses rangs. Dès le 19, Lannes fut en mesure d'assaillir le poste de Châtillon, de le culbuter et de pousser jusqu'à la petite ville de Bard. Le même jour, Bonaparte quitta Lausanne; le lendemain, il franchit le Saint-Bernard et porta le quartier-général à Aoste. A ce moment, l'armée était arrêtée par le fort de Bard, bâti sur un rocher à pic qui ferme la vallée, et ne laisse d'autre issue que la ville dont la rue principale était enfilée par une batterie de 22 pièces. Cet obstacle dont on n'avait point mesuré l'importance, était de nature à compromettre l'expédition. On reconnut que le fort était à l'abri d'un coup de main, et le commandant refusant ses portes, il fallut tourner la difficulté. On creusa d'abord dans le roc, hors de la porté de canon, un sentier ou plutôt un escalier, où l'infanterie et la cavalerie purent défiler. Lannes le franchit aussitôt avec l'avant-garde et se porta sur Ivrée; puis, le fort tenant toujours malgré plusieurs assauts, on enveloppa de paille les roues des canons et des voitures, et pendant une nuit obscure (22 mai) on traversa la ville sous une grêle d'obus et de boulets, dont un seul pouvait déterminer une explosion terrible. On réussit sans accident à dépasser le fort; Chabran resta pour en faire le siège, et l'armée sortant enfin de cette affreuse vallée, ne tarda pas à se former dans la plaine d'Ivrée.

Ni Melas, ni ses lieutenans ne pénétrèrent les projets du premier consul. Ils crurent reconnaître de vaines démonstrations faites dans le but de dégager Suchet, et le feld-maréchal se contenta d'envoyer à Kaim un renfort de 5000 hommes d'élite. Le 23 mai, sur les nouveaux avis qui lui parvinrent, il partit pour le Piémont avec sa réserve forte de 6000 hommes, et ne tarda pas à rappeler Elsnitz.

Kaim avait envoyé 10,000 hommes au secours d'Ivrée, où était renfermée une garnison de 4000 hommes. Mais ils en étaient encore loin, quand Lannes, après deux jours de combat, fit enfoncer à coups de hache les portes de la ville et y pénétra d'assaut.

A peine maître d'Ivrée, l'avant-garde française s'élança sur la route de Turin; au bout de six jours, elle se heurta contre le secours autrichien qui venait de prendre position à Romano, derrière la Chiusella, dont le pont était défendu par une batterie. La victoire fut brusquement décidée par un trait audacieux. Quelques compagnies d'infanterie se précipitèrent dans la rivière, tournèrent le pont, prirent les pièces et déblayèrent le défilé où la colonne d'attaque se rua en masse; les impériaux rompus s'enfuirent à Chivasso d'où ils se replièrent jusqu'à Turin.

Lannes entra le jour suivant dans Chivasso; Bonaparte lui-même s'y rendit et donna l'ordre de jeter un pont sur le Pô. Dans le même moment, Turreau débouchait par le col de Suze. Melas crut que ce double mouvement avait pour but d'investir Turin par les deux rives du Pô, il y porta son quartier-général et il se mit des deux côtés sur la défensive. Mais ce n'était ni à Turin, ni au-delà du Pô que l'on voulait se rendre; on tendait à un but autrement décisif. L'armée entière fit un à gauche et s'avança sur Verceil, flanquée à droite par Lannes qui longea le fleuve, et à gauche au pied des Alpes par la légion de Lecchi. On prit Verceil, et le 31 mai on força à Turbigo et Bufalora le passage du Tésin, que Laudon s'était hâté de couvrir avec une partie des réserves. Le même jour, Moncey arriva sans obstacles à Bellinzona; le lendemain, Lannes enleva Pavie, et le surlendemain Bonaparte fit son entrée à Milan, dont le château fut sur-le-champ investi.

Son arrivée tenait du prodige. Les patriotes italiens, qui subissaient depuis un an une dure réaction, osaient à peine y croire. A la vue de l'avant-garde française, leurs transports éclatèrent, et pendant ces scènes de délire Bonaparte parut! Quels souvenirs eussent adouci les heures de sa captivité, si l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux n'avait pris soin de lui faire sentir à chaque instant ses fers!

Les prisons s'ouvrirent, les exilés rentrèrent, et la république Cisalpine fut aussitôt réorganisée. Laudon et Wukassowich s'enfuirent sous le canon de Mantoue, séparés de leur général en chef par un état surgissant hostile à l'Autriche et par une armée de 60,000 hommes.

Melas, pris entre le Pô et la mer, n'avait plus d'issue que par la rive droite du fleuve. On ne le laissa pas long-temps libre; on courut à lui; on s'occupa de délivrer Gênes dont on ignorait le sort.

Quatre jours après l'entrée à Milan, Murat marcha sur Plaisance, et Lannes, avec l'avant-garde, partit de Belgiojoso pour se porter sur l'autre rive et saisir Stradella, position importante où la chaussée de Turin à Crémone par Alexandrie et Plaisance, au sortir de la plaine de Tortone, entre dans un long défilé, formé par les cultures qui bordent le Pô et par les prolongemens de l'Apennin.

Le premier, après avoir inutilement tenté d'enlever le pont que l'ennemi avait jeté devant Plaisance, surprit le passage pendant la nuit un peu au-dessous de la ville, rallia une division qui venait de s'emparer de Crémone, attaqua les Autrichiens, leur fit 2000 prisonniers et les chassa jusqu'à Parme.

Le second, trouva la rive droite défendue par 2 à 3000 hommes. Il les culbuta, leur fit des prisonniers et s'établit le lendemain sans combat à Stradella.

L'armée française se trouva de cette manière en possession des deux points de la rive droite où elle avait le plus de chances pour barrer la retraite de l'ennemi. Lannes se mit en communication avec Murat. Bonaparte laissa Moncey à Milan pour surveiller le Tésin et contenir Laudon et Wukassowich. Après quoi, il porta le quartier-général à Stradella.

Ce fut là seulement qu'on apprit la capitulation de Gênes. Maître de cette ville, Ott y avait laissé Hohenzollern avec une garnison de 10,000 hommes, et il s'était hâté de descendre la Bocchetta à la tête de 18,000 hommes pour gagner Plaisance.

Le 8 juin, son avant-garde attaqua Lannes qui la repoussa, prit position avec 8000 hommes à Casteggio et Montebello, et, sachant contre qui il venait de se heurter, demanda des renforts. On lui envoya Victor, mais avant son arrivée le feu était ouvert sur tout le front des deux armées. Malgré l'infériorité du nombre, Lannes soutenait glorieusement le choc et au milieu du jour rien n'était décidé lorsque Victor survint. Le combat prit alors une nouvelle face : cependant les impériaux rompirent une division française et commencèrent à gagner du terrain lorsqu'un bataillon, faisant ferme sur la chaussée, les arrêta, donna le temps de rallier les fuyards et de reprendre irrésistiblement l'attaque. Au bruit du canon, Napoléon accourut, mais la victoire était déjà assurée à ses deux lieutenans. 3000 morts, 6000 prisonniers en furent les trophées. Le général autrichien se replia sur Tortone où il jeta 2000 hommes et prolongea sa retraite jusqu'à la Bormida.

La situation de l'armée impériale était cruelle. Pour gagner Plaisance il fallait écraser le gros de l'armée de réserve si avantageusement posté à Stradella. Pour s'appuyer sur Gênes, il fallait franchir les défilés de l'Apennin que Suchet gardait avec 20,000 hommes. Enfin si l'on cherchait un passage par le Tésin et Milan, Turreau, Chabran, Moncey étaient là prêts à disputer pied à pied la route pour donner le temps au premier consul d'accourir.

Soit indécision, soit desir d'attirer son adversaire en plaine, afin d'utiliser sa belle cavalerie, Melas resta pendant trois jours immobile dans son camp d'Alexandrie. Durant les mêmes journées, les corps français

achevèrent de se former sur la rive droite du Pô, de s'y fortifier et de construire deux ponts. Ce fut alors que Desaix, à peine de retour d'Égypte, vint au quartier-général, impatient de prendre part à la bataille que l'on attendait; il fut accueilli avec joie et prit le commandement des deux divisions de la gauche.

Cependant l'inquiétude commençait à gagner le premier consul. Craignant de voir les impériaux lui échapper, il se porta d'abord sur la Scrivia, puis à San-Giuliano. Là, ses éclaireurs se répandirent dans la plaine de Marengo où ils n'aperçurent point d'ennemis. On était en doute si Melas marchait sur Gênes ou s'il n'avait point quitté Alexandrie. Desaix et Victor eurent ordre de pousser de fortes reconnaissances, le premier sur Novi, le second sur la Bormida. Celui-ci se heurta à Spinetta avec l'arrière-garde de Ott, forte de 3 à 4000 hommes; il la mit en déroute, et ses avant-postes, après l'avoir poursuivie jusqu'à la Bormida, ne donnèrent point de nouvelles de Melas et ne découvrirent aucun indice d'une bataille prochaine.

L'armée passa la nuit : Victor à Marengo, Lannes en arrière à droite, Desaix sur la gauche, à une demi-journée de marche de Bonaparte et les réserves à Torre-di-Garofoldo et sur la Scrivia.

Cependant l'armée impériale, encore indécise, était tout entière au-delà de la Bormida, où elle avait établi des ponts. Déduction faite des garnisons, elle ne comptait pas moins de 31,000 combattans. Dans cette même nuit, le général en chef et son conseil arrêtèrent avec transport la résolution de se frayer la route de Plaisance en passant sur le corps de leurs adversaires. Ils étaient supérieurs en nombre, surtout en cavalerie et artillerie. Ils avaient pour eux les souvenirs de l'année précédente et il s'agissait de vaincre ou de perdre l'Italie.

Le 14, dès l'aube, ils défilèrent sur trois ponts et portèrent les têtes de colonne de droite et du centre sur la route de Tortone.

La vaste plaine, où la querelle allait se vider, ne présente qu'un petit nombre de points d'appui : d'abord à mille toises de la Bormida et à trois quarts de lieue l'un de l'autre, les villages de Marengo et de Castel-Ceriolo, tous deux couverts par un ruisseau parallèle à la rivière; puis, deux lieues plus loin, San-Giuliano, puis encore, deux lieues au-delà, la Scrivia que l'on passe à Torre-di-Garofoldo; en avant de Tortone, et à Sale près de son confluent.

De part et d'autre, on se forma sur le ravin et vers 8 heures, le feu s'alluma avec une grande activité. A la vivacité de la canonnade, Bonaparte reconnut que la journée décisive était enfin venue. Loin de s'y attendre, il n'avait songé qu'à garder en même temps les routes divergentes de Gênes et d'Alexandrie. A peine lui restait-il 18,000 hommes dans la plaine où se

répandaient toutes les forces de Melas, dont aucun indice ne dévoilait le plan.

Jamais peut-être plus grand péril n'inspira de plus habiles dispositions. Il ne tarda pas à savoir que deux lignes s'étaient déployées devant Marengo cherchant surtout à peser sur la droite de Victor. Il sut que la colonne de gauche commandée par Elsnitz, laissant de côté Castel-Ceriolo, manœuvrait de manière à déborder les deux divisions françaises. Dès-lors il comprit que son adversaire voulait dégager la route de Tortone, pénétrer jusqu'à Torre-di-Garofoldo, enfin jeter l'armée de réserve dans les montagnes où elle eût été très gênée, et, pour déjouer ce dessein, il lui suffit de changer à-la-fois la ligne de retraite et l'ordre de la bataille.

Les 18,000 hommes étaient échelonnés : la gauche en tête de Marengo à la Scrivia, ayant pour retraite le pont en avant de Tortone et la grande route de Plaisance. Il résolut de ranger l'armée entière (28,000) par échelons de Castel-Ceriolo à San-Giuliano, la droite en avant, et de lui donner pour retraite le pont de Sale, d'où l'on peut gagner directement Voghera. Au moyen de cette belle et simple combinaison, Desaix arrivant de Rivalta, reprenait naturellement son rang et l'on débordait la gauche de l'ennemi, tandis que sa droite, obtenant les premiers succès, frappait à vide.

Tout s'ébranla pour prendre position. L'une des divisions de la gauche, restée en réserve sous Carra-Saint-Cyr, marcha sur Castel-Ceriolo ; les grenadiers à pied de la garde consulaire (900) passèrent à la droite de Lannes, et Bonaparte lui-même, avec son escorte et son état-major, se porta en première ligne. Desaix avait déjà reçu l'ordre de se rendre au pas de course à San-Giuliano.

Dans ce moment, Victor, après avoir perdu et repris plusieurs fois Marengo, constamment assailli par des troupes fraîches, avait fini par plier. Ses divisions à demi-détruites, débordées, enveloppées de toutes parts, venaient de lâcher pied et les fuyards se dispersaient dans les vignes entre Marengo et San-Giuliano. La bataille reposait sur Lannes qui, s'étant développé pour soutenir Victor, avait attiré à lui le centre des impériaux. La déroute de son collègue le compromettait à son tour. Sa gauche était découverte et la cavalerie d'Elsnitz se préparait à la charger par la droite sur ses derrières.

A l'apparition du premier consul, tout changea de face. Elle produisit l'effet magique qui pendant quatorze ans a enfanté tant de prodiges ; on ne douta plus du succès. Les troupes de Victor se rallièrent sur San-Giuliano, les grenadiers de la garde, se formant en carré à l'extrême droite, le flanquèrent sur la pointe de Elsnitz qui se brisa contre leurs baïonnettes et ne



DESAIX (Louis-Charles-Antoine),

Né en Auvergne en 1768.—Général de division en 1796,—de l'armée d'Egypte,—de l'armée d'Italie en 1800.—Tué à Marengo.

Bataille de Marengo (1800).



put exécuter le mouvement qui lui était prescrit. Lannes, poussé par le gros de l'armée ennemie, criblé par la mitraille de 80 bouches à feu, se mit à pivoter sur eux comme sur une forteresse, en refusant sa gauche. Il fit avec un imperturbable sang-froid sa retraite qui dura trois heures et pendant ce temps, Carra-Saint-Cyr, marchant en sens inverse, parvint à se loger dans Castel-Ceriolo. Enfin Desaix, accourant à travers pays, s'établit en avant de San-Giuliano.

Il était trois heures : Melas n'avait point saisi le but des mouvemens qui s'opéraient à sa gauche. La plaine jonchée des débris de Victor, Lannes en retraite, la route de Tortone presque abandonnée, lui semblèrent des gages suffisans d'une victoire complète. Si une division s'était fourvoyée dans Castel-Ceriolo, c'était un trophée de plus à la fin de cette journée; elle devait être tournée et enlevée. La confiance du vieux feld-maréchal ne fut point un instant ébranlée, et, comme la fatigue ne lui permettait plus de se tenir à cheval, il rentra dans Alexandrie laissant à son chef d'état-major Zach le soin d'achever la défaite des Français. Celui-ci présuma qu'il suffisait d'enlever San-Giuliano, seul point d'appui qui leur restât en deçà de la Scrivia. Il forma en colonnes 5 à 6000 grenadiers et les conduisit lui-même par la droite de la chaussée, tandis que le reste de l'armée, continuant le feu sur toute la ligne, suivait de loin l'impulsion.

A cinq heures, ils arrivèrent à portée du canon des avant-postes de Desaix. C'était le moment critique : Bonaparte parcourut le front de l'armée en s'écriant : C'est assez reculer. Marchons en avant! vous savez que je couche toujours sur le champ de bataille.

Desaix commença l'attaque; mais aux premiers coups de feu une balle l'atteignit au cœur, il tomba raide mort, et Boudet prit le commandement de sa division qui s'élança pleine de rage en jurant de le venger. Le choc fut irrésistible; la tête des impériaux fut rompue et l'ébranlement se fit sentir dans toute la profondeur de la colonne.

Bonaparte, plein de joie, voit l'occasion de brusquer la victoire : il prend Kellermann fils, qui se tient à droite de San-Giuliano avec 3 à 400 chevaux, et lui ordonne de tomber sur le flanc de cette masse déjà vacillante. La brave cavalerie traverse la plaine à toute bride, aborde les grenadiers, les coupe en plusieurs tronçons et les resserre contre l'infanterie qui continue à les accabler d'un feu terrible. Ce n'est bientôt plus qu'une foule confuse, elle dépose les armes; Zach et son état-major laissent tomber leur épée.

Alors le tambour bat la charge sur toute la ligne et les impériaux voient avec un indicible effroi cette armée qu'ils croyaient vaincue, dispersée, se déployer, menaçante de Castel-Ceriolo à San-Giuliano. Dans

le nouvel alignement, la droite était plus près de la Bormida que l'arrière-garde de l'ennemi dont les divers échelons prêtaient tous le flanc gauche. L'état-major avait disparu; à défaut d'une direction générale, chacun céda au desir de repasser la rivière. En un clin-d'œil, la déroute devint affreuse et les ponts furent encombrés de troupes de toutes armes, qui cherchaient dans un désordre inexprimable à se mettre en sûreté sur l'autre rive. Cependant quelques bataillons tinrent dans Marengo où Victor ne rentra qu'à la nuit. L'armée de réserve bivouaqua sur les bords du ravin où l'action s'était engagée.

Telle fut la bataille dont le nom, parmi tant de noms brillans, est si populaire. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la valeur des troupes, ou de l'habileté du général. Il est pris au dépourvu, mais la fermeté des premiers rangs lui permet d'exécuter un plan improvisé. Il n'a point de position dans la plaine, mais il y jette, comme une colonne de granit, ses 900 grenadiers qui semblent y prendre racine et fatiguent enfin toute l'aile gauche ennemie. Tant ce grand capitaine pouvait compter sur ses soldats, tant il était digne de les commander! La perte en morts et blessés fut à-peu-près égale des deux côtés. Les impériaux laissèrent en outre sur le champ de bataille 7 à 8000 prisonniers, 20 canons et des drapeaux.

Le lendemain, on se disposait à l'attaque des ponts, quand Melas demanda une suspension d'armes qui fut suivie de la glorieuse convention d'Alexandrie, en vertu de laquelle, les forces impériales, évacuant l'Italie jusqu'au Mincio, remirent à l'armée de réserve Gênes et toutes les places du Piémont et du Milanais.

III.

OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Passage du Rhin (25 avril-1er mai).—Batailles d'Engen et de Stockach (3 mai).—De Mœskirch (6).—De Biberach (9).—Combats de Memmingen (10).—De Papelau (16).—Reconnaissance d'Ulm (19).—Marche sur Augsbourg (21-22).—Combats sur la Guntz et le Danube (24).—Occupation d'Augsbourg (27).—Combat de Kirchberg (5 juin).—Passage du Lech (10 et 11 juin).—Bataille de Hochstett (19).—Occupation de Munich (28).—Combat d'Oberhausen (27).—Prise de Landshut (9 juillet).—De Feldkirch (14).—Armistice de Parsdorf (15).

Durant les premiers mois de la campagne, l'armée impériale d'Allemagne resta immobile dans ses positions. Elle avait reçu l'ordre de se mettre en mouvement, lorsque Moreau passa le Rhin et prit l'offensive.

Son armée active, déduction faite des troupes qu'il laissait à Mayence et en Helvétie, était forte de 100,000 hommes. Il en forma quatre colonnes d'attaque. A Strasbourg, Sainte-Suzanne, deux divisions (20,000); à Neufbrisach, Saint-Cyr, deux divisions (20,000); à Bâle, Moreau en personne avec trois divisions de réserve (26,000); enfin, à la pointe septentrionale du lac de Constance, Lecourbe, trois divisions (30,000). Il s'agissait de concentrer cette masse autour de Stockach et de la pousser en avant. Le mouvement commença le 25 avril; Moreau marcha sur l'Alb, Saint-Cyr sur Fribourg et Kensingen, Sainte-Suzanne sur Offenburg et Renchen; Lecourbe seul resta immobile; il n'avait point de pont et il lui était prescrit de chercher un passage près de Stein, de se préparer à gagner la rive droite au moment où les autres colonnes arriveraient à sa portée.

Ces dispositions semblaient indiquer une attaque de front, les impériaux y furent trompés. Nauendorf se hâta de barrer les défilés de Haslach et d'Hornberg. Sztarray courut à Sainte-Suzanne et crut, après deux

jours de combat, avoir obtenu un succès en le voyant battre en retraite et repasser le pont de Kehl. Cependant les trois corps obliquèrent à droite. Moreau poussa jusqu'à la Wutach; Saint-Cyr se jeta par les montagnes à Saint-Blaise; Sainte-Suzanne remonta rapidement la rive gauche du Rhin, releva Saint-Cyr à Neufbrisach et s'avança par le Val-d'Enfer. On ne rencontra point d'obstacles, et lorsqu'on parvint à Schafhouse, Lecourbe franchit le fleuve l'épée à la main à Reichlingen, puis se liant avec Moreau, il prit la tête de colonne et se porta sur la Stockach. Le système d'attaque était dès-lors bien prononcé, l'armée défilait par échelons, sa droite au Rhin, pour se mettre en bataille entre le Danube et le lac. C'était une belle manœuvre, mais elle n'était pas sans péril; on prêtait le flanc à l'ennemi et l'on devait s'attendre à un effort de sa part pour rompre les colonnes de marche. En effet, Kray revenu de sa surprise, eut bientôt rappelé son centre, sa réserve, une partie de sa droite. Il avait groupé 45,000 baïonnettes à Engen, au moment où Lecourbe abordait sa gauche à Stockach.

Moreau fit halte et demi-tour à gauche, pour présenter son front au feld-maréchal; il emprunta une brigade à Lecourbe, enjoignit à Saint-Cyr, qui était encore à Stuhlingen, de presser le pas et d'avertir Sainte-Suzanne, dont les divisions arrivaient à Neustadt.

On se heurta au même instant à Stockach et à Engen : ici les deux généraux en chef; là les deux lieutenans; des deux côtés l'action se soutint avec vigueur. Lecourbe pénétrant par sa droite, entre le lac et la ville, ébranla le centre et déborda la gauche du prince de Vaudemont. Celui-ci fit alors un effort pour rejeter ses forces sur sa droite, s'étendre vers Engen et se rallier à Kray, les Français déjouèrent ce dessein et le forcèrent de se retirer en désordre à Mœskirch et Pfullendorf.

A Engen, l'ennemi comptait 45,000 hommes et les républicains 35,000; le premier choc fut en sa faveur. Moreau, menacé sur ses communications, se vit forcé de s'étendre à droite et à gauche, et Kray ne manqua pas d'essayer de mettre la circonstance à profit; il rassembla ses masses et chercha à percer le centre. Il ne fallut rien moins pour résister, qu'un de ces mouvemens impétueux, propres aux troupes nationales, qu'on opéra sur sa gauche, secondé d'ailleurs par l'imperturbable aplomb de toute la ligne. Néanmoins, la question était encore indécise, quand Saint-Cyr, ayant enfin triomphé des obstacles que lui opposait Nauendorf, fit entendre son canon. Les impériaux se bornèrent alors à la défensive, et ne combattirent plus que pour assurer leur retraite qu'ils dirigèrent sur Mœskirch.

Ces premiers succès les affaiblirent de plus de 10,000 hommes; on s'empara de leurs magasins et l'on eut pour appuis le Rhin à droite, le Danube à gauche.

LECOURBE (Claude-Joseph),

N. à Lons-le-Saulnier en 1759.—Commandant l'aile droite de l'armée en Suisse en 1799,—de l'armée du Rhin en 1801.—Général en chef de l'armée du Haut-Rhin pendant les Cent-Jours.—Mort en octobre 1815.

Conquête du Vorarlberg (1799).



Kray fit halte à Mœskirch, et rangea le centre et la gauche sur les ravins d'où descend l'Abbach et dans l'intervalle qui le séparait du Danube. Il voulait tenir ferme pour rallier le reste de sa réserve et de sa droite; on ne lui en laissa pas le temps.

Lecourbe et en deuxième ligne Moreau, par la route de Stockach, Saint-Cyr par celle de Lieptingen, Sainte-Suzanne par la rive gauche du Danube, accoururent et le dépostèrent.

Son avant-garde couvrait un long défilé qui fut emporté par Lecourbe après une longue résistance. Son extrême gauche fut ensuite assaillie; elle couronnait les hauteurs qui dominent le cours de l'Abbach, et Lecourbe, abandonnant la route pour faire place à Moreau, se consacra tout entier à la faire reculer. Elle disputa long-temps le terrain; mais à l'approche du général en chef, Kray adopta soudain un nouvel ordre de bataille; il évacua ses positions et, pivotant sur sa droite, il se forma parallèlement à la route de Siegmaringen en une seule colonne, dont la tête s'efforça de pénétrer entre Lecourbe et Moreau. Cette habile manœuvre eût compromis l'aile droite de l'armée française, si son brave général n'eût lui-même suivi le mouvement de conversion de l'ennemi. Le combat s'engagea de plus belle dans cette situation, et se soutint jusqu'à la nuit, dont Kray profita pour passer le Danube à Siegmaringen. Saint-Cyr ne put atteindre que son arrière-garde, et fut forcé de lâcher prise, accablé par le feu d'une formidable batterie.

La masse des impériaux était rejetée au-delà du Danube, et l'on avait obtenu au prix de trois batailles, de 7 à 8000 tués, blessés ou prisonniers, et de onze jours de marches forcées, le résultat que le plan indiqué par le premier consul eût amené d'emblée. Restait à faire sentir au prince de Reuss son isolement, à le forcer, en pesant sur le Tyrol, de côtoyer le flanc droit de l'armée. Dans ce but, Lecourbe fit d'abord occuper Ravensburg, Wangen et Lindau; ce qui détermina le prince à descendre la vallée de l'Inn et à s'éloigner de l'Italie; puis, il s'établit à Lentkirch et Wurzach. Les autres corps le suivirent par échelons; Moreau, en prenant la route de Mœskirch à Biberach; Saint-Cyr et Sainte-Suzanne en descendant l'un la rive gauche, l'autre la rive droite du Danube.

Kray entreprit de lutter encore contre le torrent qui menaçait de l'entraîner, ainsi que son lieutenant, jusqu'au Lech. Comptant sur le lac de Feder et ses affluens pour embarrasser les pas de Saint-Cyr, il repassa bravement le Danube et s'établit à Biberach, résolu de tenir tête à Moreau. Cette ville, couverte de retranchemens, renfermait de riches magasins; il voulait les sauver, rouvrir même ses communications avec le prince de Reuss et reprendre l'offensive. Mais, contre ses prévisions, il eut à combattre à-la-fois Saint-Cyr et le général en chef, et comme à

Engen il plia sous le faix. Pendant que ses troupes prenaient position à Biberach, Saint-Cyr ayant tourné le lac, s'avançait sur cette ville en côtoyant la rive gauche. Arrivé inopinément en présence de l'ennemi, il n'hésita pas à attaquer, tête baissée; il rompit la ligne en avant de la Riss et pénétra dans la ville pêle-mêle avec les fuyards. A ce moment, Moreau déboucha par la route de Pfullendorf en battant la charge. Ce signal assuré d'une belle victoire, transporta d'une nouvelle ardeur les divisions qui étaient déjà engagées; elles forcèrent le passage de la rivière; le déploiement de la réserve à leur droite et à leur gauche acheva la défaite des impériaux, qui se retirèrent à Ochsenhausen, sur la Rotham.

Là, le feld-maréchal prit une honorable résolution. Il venait d'échouer en cherchant à briser le second échelon de la colonne française. Au lieu de se mettre sur-le-champ en sûreté dans Ulm, il osa courir au premier échelon et présenter son front à l'attaque de Lecourbe. Placé sur les hauteurs entre Memmingen et l'Iller, dont il avait détruit les ponts, il se mit en mesure de surveiller à-la-fois la route de Biberach et de Lentkirch; mais ses adversaires ne se laissèrent surpasser ni en vigueur ni en activité. Avant que ses retranchemens fussent achevés, Lecourbe déborda ses deux ailes en passant la rivière à Bibcrach et Egelsée, gravit d'élan les hauteurs, enfonça les impériaux et poussa jusqu'à Memmingen. Ce hardi coup de main détruisit les dernières espérances de Kray, qui n'eut plus qu'à descendre l'Iller et se renfermer dans le camp retranché d'Ulm, pour attendre des renforts et se réorganiser. Le prince de Reuss, pour communiquer avec lui, se retira jusqu'au Lech, et abandonna définitivement le Vorarlberg et les Grisons, où il ne laissa que les garnisons de Feldkirch et Luciensteig.

Moreau fut long-temps arrêté par la forteresse d'Ulm. Le départ des 12,000 hommes qu'il fournit à l'armée de réserve, ses pertes depuis l'ouverture des hostilités, l'étendue de son front d'opérations, l'obligèrent à beaucoup de prudence, et ses manœuvres pour déposter Kray sont loin d'inspirer l'intérêt des conceptions rapides de celui dont on crut un moment qu'il pouvait balancer la renommée. Elles ne sont cependant pas indignes d'être remarquées.

Il essaya d'abord, en continuant sa marche, d'entraîner avec lui l'armée impériale; mais Kray, loin d'obéir à son mouvement, lui permit de prolonger sa droite jusqu'à la Kamlach, et lorsque les dernières troupes de Saint-Cyr eurent franchi l'Iller, il présenta son front à Sainte-Suzanne qui suivait sur la rive gauche du Danube l'impulsion générale. Sainte-Suzanne fit bonne contenance; voyant les impériaux profiter de l'extension de sa ligne, pour porter leur effort contre sa droite, entre Erbach et le fleuve, de manière à l'acculer aux montagnes du Rauhe-Alp, il aban-

donna de lui-même l'appui du Danube et se groupa d'Aach à Papelau. Dans cette position plus resserrée, il était sûr de braver long-temps l'attaque, et tel était le bon accord entre les généraux de l'armée du Rhin qu'il ne doutait pas d'un prompt secours. En effet, Saint Cyr n'eut point plutôt entendu le bruit du combat, qu'il se hâta de repasser l'Iller, d'accourir sur le Danube, et de mettre ses pièces en batterie sur le rivage. En foudroyant à revers les impériaux, il leur fit lâcher prise et ils rentrèrent dans Ulm.

Cet engagement suspendit la marche de Moreau, qui eut recours, sans plus de succès, à un autre moyen d'intimider son adversaire; il porta sur la Blau jusqu'aux glacis d'Ulm Sainte-Suzanne soutenu par Saint-Cyr, il plaça la réserve à cheval sur l'Iller et en rapprocha Lecourbe.

Kray connaissait trop la force de ses retranchemens pour craindre un assaut, et il le fit voir en ordonnant des sorties pour déblayer les vallées de la Guntz et de la Mindel. Moreau, convaincu de l'impossibilité d'une attaque de front, prit enfin le parti d'envahir franchement la Bavière; il rappela, sur la rive droite du Danube, Saint-Cyr et Sainte-Suzanne, rangea le dernier de Goekingen au confluent de la Riss, et déploya le reste de l'armée de l'Iller au Lech.

Les deux généraux opposés se combattaient avec les mêmes armes. C'était entre eux un échange de stratagèmes, d'alertes et de démonstrations. A peine l'armée française eut-elle abandonné la rive gauche du Danube que des détachemens impériaux mirent en alarme toute la Souabe, enlevèrent la garnison de Donaueschingen, dont il poursuivirent les débris jusqu'à Schafhouse, et insultèrent le fort de Kehl. En même temps deux fortes reconnaissances furent poussées sur les extrémités de la colonne de Moreau; l'une en débouchant du pont de Guntzburg eut un léger engagement avec les flancs de Lecourbe, l'autre, passant à Donaurieden, sépara d'abord les deux divisions de Sainte-Suzanne qui, toutefois, la rejetèrent rudement sur l'autre rive.

Ces incidens, auxquels Moreau était fait, ne changèrent point ses dispositions, et Lecourbe, continuant à pousser en avant, entra de vive force à Landsberg, puis à Augsburg. Kray ne s'en émut point; et, surpris de son immobilité, le général français, après quelques jours d'attente, résolut de menacer plus directement ses communications; il rappela Lecourbe pour le porter droit au Danube.

Dans le même moment l'ennemi opérait sur la ligne de retraite. L'archiduc Ferdinand franchit le Danube avec 25,000 hommes et, les appuyant à la Riss et à la Rotham, il se mit à déborder l'extrême gauche de l'armée. Saint-Suzanne, appelé au commandement d'un corps en for-

mation à Mayence, venait d'être remplacé par Richepanse et Saint-Cyr par Grenier.

Richepanse fit front à l'archiduc en remontant la rive droite de la Roth et, lorsqu'il le vit se préparer à passer cette rivière, il prit position à portée de Grenier sur les hauteurs de Kirchberg, le dos à l'Iller.

Les impériaux débouchèrent par Gutzell, formèrent deux lignes et abordèrent les deux divisions françaises qui résistèrent avec assez de vigueur pour donner à Ney le temps d'accourir; ce brave général, à la tête d'une des divisions de Grenier, franchit l'Iller à Kellmuntz, prit par le flanc la première ligne des assaillans et la replia en désordre jusqu'à Diettenheim. Cependant leur seconde ligne se mit en colonne, poussa vivement Richepanse, s'empara de Kirchberg et, profitant de ce point d'appui, s'étendit, par sa droite, pour enlever le pont de Kellmuntz. C'était un mouvement hardi; sa réussite eût compromis les trois divisions engagées: coupées de leurs renforts, entassées dans le vallon de l'Iller, elles eussent été exposées à une affreuse défaite, sans le coup-d'œil et le sang-froid de Ney, qui fit aussitôt volte-face et, laissant à leur désordre les troupes qu'il avait trop maltraitées pour qu'elles pussent inquiéter sa contre-marche, rentra l'épée à la main dans Kirchberg. Richepanse reprit aussitôt l'offensive et l'archiduc, enfoncé sur tous les points, se hâta de retourner à Ulm.

Moreau, rassuré par cette victoire, se livra sans réserve à l'exécution de son projet; mais il fut d'abord obligé de saffermir sur le Lech. Le pas rétrograde, qu'avait fait sa droite, avait attiré les généraux ennemis qui lui avaient fait éprouver un échec à Schwabumnchen et les avant-postes du prince de Reuss étaient descendus jusqu'à Nesselwang.

Lecourbe se remit donc en marche en trois colonnes, entra vaillamment dans Augsburg, Landsberg et Schongau et établit ses flanqueurs à Fuessen. Les impériaux, stupéfaits de la vivacité de cette attaque, se retirèrent au-delà de la Paar, détruisirent le pont de Friedberg et ne s'arrêtèrent qu'à Aichau.

C'est ce qu'attendait le général en chef. Se masquant par des postes sur le Lech, il donna l'ordre à l'armée entière d'appuyer au Danube. Lecourbe descendit à Wertingen; Moreau se porta en face de Lauingen et Dillingen, Grenier gagna Guntzburg, Richepanse les têtes de pont d'Ulm et d'Elchingen.

Cette grande manœuvre s'opéra sans résistance. Les détachemens ennemis qui observaient la Guntz, la Kulmbach et l'Iller furent culbutés et rejetés au-delà du Danube. Après tant d'hésitation le passage du Danube devait enfin trancher la question. Kray n'avait rien négligé pour s'y op-

poser. Tous les ponts, depuis Ulm jusqu'à Donauwerth, avaient été détruits et de fortes patrouilles parcouraient la rive gauche.

Les démonstrations des Français attirèrent surtout sa surveillance à Guntzburg. Pendant ce temps, Lecourbe réussit à jeter quelques tirailleurs à Blindheim et à rétablir, à l'aide d'une batterie, le pont qui aboutit à ce village. Aussitôt ses troupes commencèrent à défiler et la tête de colonne se hâta de se mettre en bataille, la droite au Danube pour faire face aux corps postés à Donauwerth. Ceux-ci accoururent au nombre de 5000 hommes. Mais, tandis qu'ils s'épuisaient en vains efforts pour emporter le village de Schweningen, que les Français avaient pris pour point d'appui, la cavalerie, conduite par Lecourbe en personne, tourna leur droite, les rompit par leur flanc et les força de déposer les armes. Cependant le passage continuait. Deux divisions se mirent par la gauche en bataille pour déboucher de Blindheim, dégager Dillingen et faciliter le déploiement de Moreau. Les ennemis se ruèrent sur elles et l'action était encore indécise quand Lecourbe, survenant avec sa cavalerie victorieuse, s'établit à Hoechstett sur la ligne de retraite des assaillans et les contraignit à se replier précipitamment sur Gundelfingen. Là ils trouvèrent des renforts et revinrent intrépidement à la charge; mais les ponts de Dillingen et Lauingen étant alors rétablis, la réserve entra en ligne et réprima leur élan. Moreau, après s'être emparé de Gundelfingen, déblaya toute la rive gauche de la Brentz. Grenier, ayant tenté sans succès la reconstruction du pont de Guntzburg, laissa Ney sur la rive droite et rejoignit, par Dillingen, le reste de l'armée qui s'affermit en avant du Danube, flanqué par Brentz et la Wernitz.

Kray s'avoua vaincu. Abandonnant les retranchemens, où il avait si long-temps tenu en suspens la fortune, il se retira en remontant au pied du Rauhe-Alp et en masquant sa marche par des manœuvres en avant d'Elchingen. On ne s'aperçut de son mouvement que lorsqu'il était déjà en possession de Nœrdlingen. On y courut, on atteignit son arrière-garde à Neresheim et l'on engagea contre elle un combat insignifiant qui ne ralentit point le corps de bataille (23).

Son empressement à tourner la Wernitz et à se rapprocher du Danube, indiquaient le projet de saisir la ligne du Lech ou au moins celle de l'Iller; Moreau se hâta de le prévenir sur ces deux rivières; il jeta au-delà par Augsburg 10,000 hommes sous Decaen et par Rain tous le corps de Lecourbe. Le premier s'empara de Munich après avoir rompu trois fois les détachemens ennemis qui cherchaient à l'arrêter. Le second marcha sur Neuburg; mais déjà 25,000 impériaux avaient profité du pont dont il voulait s'assurer. A Oberhausen sa première division les rencontra comme ils gagnaient le Lech. Sans égard au nombre, elle osa commencer le feu; elle al-

lait succomber, quand la seconde division survenant rétablit le combat qui se soutint avec opiniâtreté. L'arrivée de Lecourbe avec la troisième division décida de la victoire. L'ennemi se replia sur Neuburg et Kray forcé de renoncer au Lech se rendit par la rive gauche du Danube de Neuburg à Ingolstadt, où il passa le fleuve, espérant surprendre Decaen sur l'Iser. Trop vivement poursuivi pour donner suite à ce projet, il prolongea sa retraite jusqu'aux bords de l'Inn, laissant le corps de Klenau à Ratisbonne et à Landshut une arrière-garde, que Moreau ne tarda pas à déposter.

L'armée impériale était hors d'état de reprendre l'offensive. L'armée française, obligée de masquer Ulm et Ingolstadt, ne pouvait jeter au-delà de l'Iser que 60,000 hommes qui eussent difficilement abordé Kray, dont le front était couvert par un cours d'eau d'un passage réputé difficile et dont le flanc droit était assuré par la possession de Ratisbonne.

Dans cette conjoncture, Moreau conçut le dessein de tourner la gauche de son adversaire et d'introduire sa droite dans la haute vallée de l'Inn par les ouvertures que masquaient encore les retranchemens de Feldkirch et le corps des Grisons. Lecourbe quitta l'Iser à la tête de 20,000 hommes, qu'il concentra à Mindelheim, pour en former trois colonnes d'attaque; celle de gauche se présenta menaçante à Fuessen et rejeta sur Rieti les postes du prince de Reuss, dont l'attention fut ainsi détournée du but auquel tendaient les Français. Pendant qu'il mettait Inspruck en état de défense, les deux autres colonnes s'avancèrent parallèlement, l'une, sur Pludentz, l'autre, droit sur la pointe méridionale du lac de Constance; celle-ci, pour attaquer de front les dispositions de l'ennemi, la première, pour les tourner.

Arrivé à Bregentz avec la principale colonne, Lecourbe répéta la manœuvre de Massena pour envelopper le corps des Grisons. C'était encore Auffemberg qui le commandait. Instruit par l'expérience de l'année précédente, il se hâta de faire retraite par l'Engadine. Cependant, les Français donnèrent l'assaut aux redoutes de Feldkirch. Jellachich le soutint pendant une journée entière; mais à la nuit, informé que la colonne de Pludentz venait d'occuper Damitz, il prit le parti d'évacuer la vallée de l'Ill tandis qu'elle était encore ouverte; et, le lendemain, on prit possession de ce célèbre camp de Feldkirch, naguère si vivement défendu.

C'est en ce moment que l'armistice de Parsdorf suspendit les hostilités.

IV.

FIN DES OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE

Reprise des hostilités (22 novembre).—Combat d'Ampfing (1er décembre).—Bataille de Hohenlinden (3 décembre).—Mouvement de l'armée gallo-batave.

On ouvrit à Lunéville des conférences pour traiter de la paix générale. Elles n'eurent d'abord aucun résultat. Des difficultés sans nombre s'élevèrent; on ne put s'entendre sur la remise de Mantoue et des places de l'Adige qu'exigeait le plénipotentiaire républicain; il fallut encore une fois courir aux armes.

Ulm et Ingolstadt, à la condition d'une prolongation de l'armistice, avaient été remis aux troupes françaises, mais le cabinet de Vienne avait fait d'immenses préparatifs. Ses opérations militaires furent flanquées par les insurrections de la Toscane et de l'Allemagne septentrionale, soutenues l'une et l'autre par une division impériale, et il mit contre les armées françaises en Bavière, l'archiduc Jean à la tête de 130,000 hommes; dans le Tyrol, le feld-maréchal comte de Bellegarde avec 120,000 hommes.

A ces forces, aux mouvemens insurrectionnels qu'elles appuyaient, le gouvernement consulaire opposa 1° sur le Mein : l'armée gallo-batave (20,000) commandée par Augereau qui avait pour mission de désarmer la Westphalie, la Franconie, la Thuringe; 2° sur le Danube et l'Inn la grande armée d'Allemagne (140,000), sous Moreau, divisée en quatre corps et une réserve de cavalerie; 3° sur la Chiesa où l'avait portée l'armistice d'Alexandrie, l'armée d'Italie (90,000) commandée par Brune; 4° le corps d'observation du midi (10,000) rassemblé à Genève sous Murat pour opérer sur la rive droite du Pô; 5° enfin, la seconde armée

de réserve (15,000) sous Macdonald, dont l'ennemi ignorait la force et qui s'était portée dans les Grisons.

Aussitôt l'armistice expiré, l'archiduc et Moreau se mirent en mouvement.

Le premier avait détaché à sa gauche, sur le Haut-Inn, Hiller avec 20,000 hommes, à sa droite Klenau à Ratisbonne (10,000) et sur le Mein, Simbschen (10,000). Il lui restait donc environ 90,000 hommes qu'il voulait porter en masse vers l'Iser pour en détacher l'armée française et l'acculer aux montagnes.

Le second avait ainsi réparti ses forces : Lecourbe avait une division au pied des montagnes du Tyrol et les deux autres vers Helfendorf; la réserve (3 divisions, Richepanse, Grandjean, Decaen) à droite de Munich; à gauche de la même ville le centre sous Grenier (3 divisions, Legrand, Hardy et Ney), se liant par Landshut avec Sainte-Suzanne (3 divisions) posté sur le Danube. Son but était de pousser en avant les trois premiers corps, d'attirer les impériaux sur le Bas-Inn et de surprendre par sa droite le passage de cette rivière.

Les deux armées s'avancèrent en s'appuyant à l'Issen, les Français par leur gauche, les impériaux par leur droite. Hors de l'étroite vallée de cet affluent de l'Inn, leur marche fut à peine contrariée. Lecourbe s'établit à Rosenheim, la réserve emporta Wasserburg, et, d'autre part, les flanqueurs du général autrichien Kienmayer, après avoir replié les avant-postes républicains dans Landshut, se rendirent maîtres de cette tête de pont de l'Isar. Mais les bords de l'Issen ne pouvaient manquer d'être le théâtre des premiers chocs qui devaient amener une action générale. En effet, les trois divisions de Grenier, formant la gauche de la colonne de marche, se heurtèrent successivement contre le gros de l'armée impériale; elles suivaient les deux rives, Ney soutenu par Hardy était parvenu à Ampfing, lorsque Legrand, arrêté au défilé de Dorfen par le corps de Kienmayer, loin de pouvoir pousser en avant perdit ses positions.

Le lendemain, l'archiduc à la tête de 60,000 hommes aborda de front par Muhldorf, et sur leur flanc droit, par Krayburg, Ney et Hardy que Grenier avait déployés sur les hauteurs d'Ampfing. Les généraux français firent bonne contenance, et la réserve, en appuyant à gauche, vint à leur secours et contint la colonne qui menaçait de les déborder; mais les forces impériales continuaient à défiler, mais on sut que Kienmayer, occupant Landshut, se trouvait plus près de Munich que l'arrière-garde de Legrand. Moreau se vit donc dans la nécessité de battre en retraite. Il expédia à Sainte-Suzanne l'ordre de se rendre à Freising pour tenir tête à Kienmayer, et à Lecourbe celui d'évacuer Rosenheim.

Pendant toute la journée suivante, le mouvement rétrograde s'exécuta. Au soir, le quartier général atteignit Hohenlinden, gros bourg situé à l'issue de la forêt du même nom qui resserre pendant plus de deux lieues la seule route alors praticable. Moreau résolut d'y faire halte et de tirer parti de cette belle position pour retarder l'archiduc et gagner le temps de concentrer toute l'armée autour de Munich.

Il plaça Grenier avec la réserve de cavalerie et les divisions Legrand et Hardy à Harthofen; Ney et Grandjean se déployèrent à droite et à gauche de Hohenlinden au débouché des bois. Richepanse et Decaen gagnèrent Ebersberg pour se porter en avant après une halte de quelques heures, et occuper Mattenpœtt où commence le défilé. Au moyen de ces dispositions, le général en chef espérait ou arrêter tout court les impériaux, ou les envelopper dans la forêt s'ils avaient la témérité de s'y engager. Malgré les incidens qui les contrarièrent, elles amenèrent un succès prompt et brillant, grâce à l'audace et à la présence d'esprit de Richepanse.

Le 3, avant le jour, l'archiduc partit d'Haag dans le but de réunir toutes ses forces sur les hauteurs qui bordent l'Isar. Il avait rappelé Klenau de Ratisbonne. Kienmayer et Latour amenaient à droite par Dorfen 25 à 30,000 hommes; une colonne de 10,000 hommes s'était détachée à gauche pour éclairer la marche du centre en côtoyant la lisière de la forêt. Le prince n'hésita pas à s'enfoncer dans le défilé de Hohenlinden avec 40,000 hommes, les parcs et les bagages. Mais tandis qu'il suivait une route ferrée, ses ailes étaient embarrassées dans des chemins de traverse par un temps affreux, il les devança donc et il avait déjà dépassé Mattenpœtt que sa gauche était encore loin du bois.

Cependant Richepanse et Decaen cheminaient en sens inverse, retardés aussi par la neige et les difficultés du terrain. Le premier, avec deux régimens d'infanterie et un régiment de cavalerie, était à trois quarts de lieue à gauche de Saint-Christophe, quand la colonne autrichienne, s'y présentant, le coupa de sa seconde brigade (Drouet) et de Decaen.

Sans perdre de temps à rouvrir la communication, il courut à Mattenpœtt dont la possession ne lui fut point disputée. Au sortir de ce village il se trouva en présence de 8 escadrons, extrême arrière-garde de l'archiduc qui, à ce moment, avait achevé de défiler. Cette troupe se mit en bataille à droite de la chaussée. Richepanse, lui fit front et l'on commença le feu; mais le début de cet engagement ne lui promettant pas une prompte solution, il prit une de ces résolutions hardies auxquelles sourit la fortune. Il laissa, pour contenir la cavalerie ennemie, sa propre cavalerie et, avec l'infanterie, il s'élança tête baissée dans la forêt.

Le combat était aussi engagé à l'autre extrémité, où le défaut de concert entre les colonnes impériales se faisait également sentir. En débouchant sur Hohenlinden, la formidable masse qui arrivait par la chaussée fit plier la division Grandjean. Mais Ney, accourant au pas de charge, porta sur son flanc droit le ravage et la mort, rompit sa tête et la fit reculer; puis, il se retourna aussitôt par la gauche contre l'avant-garde de Latour, qui commençait à se déployer, il la culbuta, et sachant le corps de bataille éloigné de deux lieues, il revint à Hohenlinden.

En ce moment, des décharges d'artillerie retentissent au centre de a forêt : c'est Richepanse qui aborde intrépidement l'escorte du grand parc. A son approche, les trois bataillons de grenadiers qui la composent font face en arrière et croisent la baïonnette. « Que pensez-vous de ces hommes? dit-il à sa troupe.—Ils sont morts, » lui répond-on de tous les rangs. En un clin-d'œil la brigade française les mit en déroute, l'alarme se répand dans tout le convoi, les charretiers coupent les traits des chevaux et abandonnent leurs équipages.

Le bruit de la canonnade fit tressaillir Moreau. C'était le signal d'une belle victoire; il donna l'ordre à Ney de se ruer sur le front des impériaux. Ceux-ci, chargés à-la-fois en tête et en queue, se défendirent à peine; la terreur qui avait saisi le convoi gagna toute la colonne; elle tourbillonna quelques instans et se débanda, pour se sauver à travers bois. Les soldats de Ney et de Richepanse passèrent sur leurs débris, et se rejoignirent en poussant des acclamations de joie.

Du côté de Saint-Christophe, Decaen, après avoir dégagé Drouet et opposé à la gauche ennemie des forces suffisantes pour la tenir en respect, se porta à Mattenpœtt où il arriva assez à temps pour précipiter la retraite des vaincus et leur enlever des milliers de prisonniers.

Vers Dorfen et Harthofen, Latour et Kienmayer soutenaient contre Grenier un combat opiniâtre et meurtrier, quand la nouvelle des désastres du centre les obligea à regagner précipitamment le pont d'OEtting; les autres colonnes passèrent l'Inn à Muhldorf et Wasserbourg. Klenau rentra dans Ratisbonne.

Durant cette glorieuse journée, où de chaque côté 60,000 combattans furent engagés, les Français eurent 10,000 hommes hors de combat, les impériaux perdirent 25,000 hommes tués, blessés et prisonniers; on leur prit 100 canons et presque tous leurs bagages. Le quartier général fut porté à Haag. Comme ses lieutenans le félicitaient, Moreau s'écria : « Mes amis, nous venons de conquérir la paix. »

Il reprit aussitôt sa marche aggressive. Lecourbe se reporta de Helfendorf à Rosenheim, le reste de l'armée couvrit toute la rive gauche de l'Inn. Les impériaux étaient trop désorganisés pour tenir la campagne;

six jours après la bataille, Lecourbe surprit le passage à Neubeurn, à deux lieues de Rosenheim, que défendaient les émigrés de Condé, renforcés de quelques bataillons autrichiens. Cette troupe fraîche fit un quart de conversion, l'aile gauche en arrière, et offrit le combat; mais elle fut repliée sur l'Alz, et sa défaite entraîna l'armée entière.

Les Français débordèrent sur tous les points, et en pesant sur l'aile gauche de l'ennemi, ils enlevèrent tour-à-tour les lignes de la Salza, de la Traun, de l'Enns. On était aux portes de Vienne; l'archiduc Charles, appelé au commandement, comprit qu'il n'y avait plus de ressources. Il demanda un armistice, qui fut signé à Steyer le 25 décembre, et qui suspendit les hostilités dans toute l'Allemagne.

Cette convention arrêta l'armée gallo-batave. Augereau, en enlevant Aschaffenburg, Wurtzburg et Schweinfurth, avait détruit l'espoir qu'on avait conçu d'une diversion au-delà du Mein. Il avait ensuite battu Simbschen à Burg-Eberach le jour même de la bataille de Hohenlinden; puis, il s'était emparé de Nurnberg. L'intervention de Klenau l'avait forcé, à la suite d'un engagement indécis (18), d'évacuer cette ville. Mais il venait d'y rentrer (21) lorsqu'il reçut l'ordre de cesser le feu.

V.

FIN DES OPÉRATIONS EN ITALIE.

Marche de la deuxième armée de réserve (18 novembre à 31 décembre).—Bataille de Pozzolo (25 décembre).—Passage de l'Adige (4 janvier).—Paix générale.

Vers la même époque, les armées d'Italie entrèrent en opérations. Les deux généraux opposés avaient de graves motifs pour rester sur la défen-

sive. Bellegarde avait détaché sur le Haut-Adige 20,000 hommes sous Loudon et Wukassowich, pour concourir avec Hiller à contenir la seconde armée de réserve, dont on avait fait grand bruit. Il avait envoyé 10,000 hommes pour appuyer les insurgés de la Toscane. Il ne lui restait donc sur le Mincio que 70,000 hommes, y compris les garnisons. Brune avait fait des détachemens en Piémont et dans l'Italie centrale; sa droite entière s'était portée en Toscane, il en attendait le retour, ainsi que l'arrivée de Macdonald, pour attaquer avec toutes les chances de succès.

Ce dernier général avait reçu l'ordre de porter ses 15,000 hommes à la gauche de l'armée d'Italie. Ils étaient réellement destinés à en faire partie; mais, en donnant à leur rassemblement le nom redoutable d'armée de réserve, en exagérant leurs cadres, en mettant à leur tête un vaillant capitaine, on avait éveillé l'attention des généraux autrichiens qui, craignant de les voir tomber à l'improviste sur leurs derrières, avaient entassé une masse de 40,000 hommes dans les défilés qu'ils paraissaient vouloir forcer.

Au moment de descendre des Grisons sur la Chiesa, Macdonald entretint cette illusion en donnant à sa gauche par les vals de la Lanquart, de l'Albula, de l'Adda, une attitude offensive. L'ennemi se hâta de retrancher les cols, déjà obstrués par les glaces, qui conduisent de ces vallées à celles de l'Inn et de l'Adige, et les Français, masqués par de faibles postes, se jetèrent par leur droite dans les gorges du mont Splugen. Malgré la chute de quelques avalanches, on parvint sans perte à Chiavenna. Remontant ensuite l'Adda, on gagna les sources de l'Oglio, et l'on donna encore une fois l'alerte aux impériaux, en menaçant de pénétrer sur la Noss par les débouchés du mont Tonal. Après quoi, l'on suivit le cours de l'Oglio, la cavalerie et les bagages prirent la chaussée de Brescia, et l'infanterie franchissant le San-Zeno, alla relever à Storo, sur la Chiesa, la division Rochambeau qui couvrait le flanc gauche de l'armée d'Italie.

Brune avait déjà forcé la ligne du Mincio. Après avoir replié les avant-postes ennemis il plaça sa droite, sous Dupont, à Goito et Volta, et lui donna l'ordre de jeter un pont à Pozzolo de manière à retenir Bellegarde dans la plaine de Mantoue. Son projet était pendant ce temps de faire passer à Monzembano le gros de l'armée pour devancer son adversaire aux débouchés du Tyrol.

Dupont, ayant réussi à établir un pont, avait porté ses deux divisions sur l'autre rive, mais à peine avaient-elles fini de défiler que Bellegarde lança contre elles deux fortes colonnes dont l'une tendit à Pozzolo et l'autre marcha droit au pont. Soit impossibilité de faire retraite, soit ef-

fet d'une heureuse inspiration, le général français résolut de leur tenir tête. Il se mit en bataille à Pozzolo et derrière une digue qui aboutit de ce village à la rivière. Couvert par ce retranchement, protégé par une batterie élevée de l'autre côté de l'eau, il attendit de pied ferme le choc de forces doubles dont les efforts échouèrent. Pozzolo pris et repris plusieurs fois resta enfin au pouvoir des Français. Au bruit de la bataille, Suchet et Davout, se détachant du centre, accoururent à Volta et décidèrent de la victoire.

Bellegarde, croyant que l'armée entière allait déboucher par Pozzolo, fit halte à Villa-Franca et s'y concentra, prêt à soutenir une seconde bataille. Mais Brune persistait dans le projet de se déployer par Monzembano, il prescrivit en conséquence à Dupont de rester sur la défensive, tandis que son centre et sa gauche opérèrent sans obstacle le passage, se formèrent, la droite au Mincio et marchèrent sur Valeggio. Le général ennemi, après avoir fait reconnaître ce mouvement par Hohenzollern qui fut ramené, comprit qu'il allait être acculé au Bas-Adige, et se hâta de rentrer dans Vérone en faisant occuper Rivoli et la Corona.

Toutes les forces françaises se portèrent sur l'Adige. Ce fleuve était défendu depuis ses sources jusqu'à Vérone d'abord par Auffenberg qui gardait les cols menacés par la gauche de Macdonald, puis par Loudon et Wukassowich qui s'étendaient de Rivoli au mont Tonal et occupaient Trente et Roveredo; enfin par les divisions que Bellegarde venait de replier sur la rive gauche.

Macdonald marcha sur Trente par Sant-Alberto; Rochambeau sur Roveredo par Riva, Moncey sur Rivoli; en même temps, le général en chef réunit le centre et la droite pour forcer le passage à Bussolengo.

Cette dernière colonne menaçait de déborder la droite de Bellegarde et de le couper du Tyrol où ses lieutenans, entourés, pressés par les trois autres colonnes, allaient être acculés au défilé de Levico. L'Adige n'était plus tenable; le feld-maréchal, évacuant Vérone, couronna les hauteurs de Caldiero et y tint jusqu'au moment où Brune eut achevé de faire ses dispositions d'attaque; il battit alors en retraite. Jusqu'à la Brenta il s'arrêta de position en position, se déployant comme pour recevoir la bataille et s'échappant lorsqu'on croyait le saisir.

Pendant ce temps, Loudon et Wukassowich jetèrent de fortes arrière-gardes sur les pas des divisions françaises pour masquer leur retraite par la route de Bassano. Wukassowich était déjà en sûreté, quand Trente et Roveredo tombèrent au pouvoir des assaillans; mais Loudon ne s'échappa qu'en jurant à Moncey qu'une suspension d'armes était convenue entre les deux généraux en chef. L'un et l'autre prévinrent Brune à Bas-

sano, et firent leur jonction avec Bellegarde. Tous continuèrent à rétrograder jusqu'à Trévise où l'on signa un armistice.

D'un autre côté, Macdonald enveloppa Auffenberg à Botzen, mais Moreau fit réclamer en faveur de ce général l'exécution de l'armistice de Steyer.

Enfin, Murat pénétra par la route d'Ancône dans les États-Romains, et frappa d'épouvante la cour de Naples qui implora la paix.

De toutes parts on déposa les armes. Les traités de Lunéville et d'Amiens consacrèrent la première paix générale, après huit ans de guerre. Les conquêtes de la France en Europe furent reconnues par toutes les puissances, et la république Cisalpine comprit dans son territoire l'Adige, Vérone et Legnago.

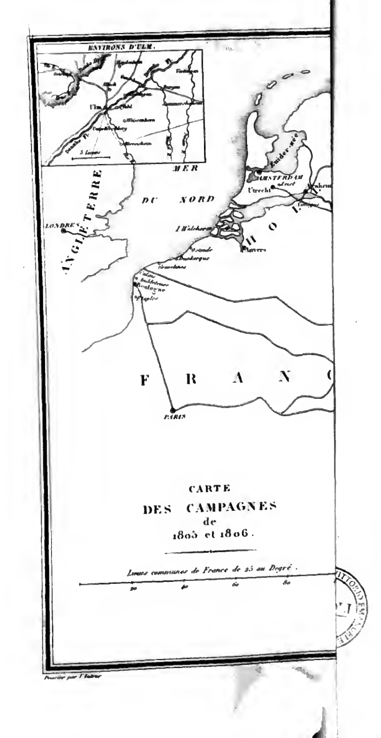
Il y avait à peine sept ans que, soit hostilité contre la révolution, soit découragement et impéritie, les classes cultivées, désertant les affaires publiques, avaient livré la société à la domination des classes inférieures. Dans la première ivresse, les castes si long-temps avilies, opprimées, vouées à tous les maux qui affligent l'humanité, avaient cru que le pouvoir était une occasion de vengeance, et elles avaient aveuglément réagi sur un passé rempli de misères, en immolant parmi ces riches, ces puissans toujours enviés, ceux que le fanatisme de l'époque leur signalait comme ennemis des réformes dont ils attendaient leur bien-être, comme agens ou complices des étrangers qui accouraient en armes pour y mettre obstacle. De là cette triste période de désordres sans exemple et d'excès qu'on ne peut trop déplorer. Mais, telle est en France la puissance de la civilisation! le peuple, abandonné à lui-même, sentit bientôt le besoin de se discipliner, de se subordonner à l'impulsion d'une force de nature semblable à celle dont il aspirait à se démettre. Après cinq années d'essais qui n'avaient point satisfait cet instinct des masses, Bonaparte se montra dans une heure de péril, et le sentiment public reconnut en lui l'homme éminent en qui la révolution devait se confier et qui devait la finir.

Dès le début, comme pour justifier le vœu général, le premier consul donna des lois à l'Europe entière; il désarma l'Angleterre, et, par une administration habile, il donna au commerce et à la prospérité intérieure un développement depuis long-temps inconnu. Jamais gloire ne fut plus pure et plus belle, et ses éclats rejaillissent autant sur la nation que sur le génie puissant qu'elle a produit et exalté.

ı
e
a

e
e
.
ıe
es
s,
u-
rs
ur
al-

am
où


ENVIRONS D'ULM.
Ulm
5 Lieues
MER
DU NORD
ANGLETERRE
LONDRES
AMSTERDAM
Utrecht
I. Walcheren
Ostende
Dunkerque
Gravelines
Calais
Boulogne
Anvers
F R A N C
PARIS
CARTE
DES CAMPAGNES
de
1805 et 1806.
Lieues communes de France de 25 au Degré.
20
40
60
80
Dessiné par l'Auteur

CAMPAGNE DE 1805.

I.

OPÉRATIONS EN ALLEMAGNE.

Conquête du Hanovre (31 mai à 4 juillet 1803). — Camp de Boulogne (1803 à 1805). — Empire (2 décembre 1804). — Invasion de la Bavière par les impériaux (8 septembre 1805). — Passage du Rhin par les Français (25). — Passage du Danube (6 octobre). — Combat de Wertingen (8). — De Guntzburg (9). — D'Albeck (11). — D'Elchingen (14). — De Neresheim (19). — Capitulation d'Ulm (17). — Passage de l'Inn (27).

La paix conquise à Marengo, à Hohenlinden, ne fut pas de longue durée. L'oligarchie anglaise avait protesté contre un traité avec la France en quittant les affaires. Mais elle était alors dans sa toute-puissance. L'appui de la cour, la majorité du parlement, la mettaient à même de ressaisir à son gré le pouvoir : l'intérêt de ses privilèges et les vieilles maximes d'état, si constamment maintenues par les corps aristocratiques, lui en faisaient une loi. Elle n'avait pu consentir à négocier avec un gouvernement fondé sur le seul élément populaire et maître d'ailleurs d'Anvers, du littoral de la mer du Nord. Elle s'était mise à l'écart pour prendre le temps de recueillir ses forces, de s'assurer de nouvelles alliances.

Les clauses du traité d'Amiens n'étaient pas exécutées, quand William Pitt rentra au ministère. C'était le signal d'une de ces terribles luttes où

Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Massena, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davout, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serurier, reçurent le titre de maréchaux d'empire. L'Autriche, la Russie se levèrent à la voix de l'Angleterre; la Prusse et les princes allemands résistèrent faiblement à leurs sollicitations et subordonnèrent leur détermination à l'issue des premiers coups.

Le conseil aulique mit en avant 230,000 hommes. Le prince Charles prit le commandement en Italie. Il plaça 20,000 hommes dans le Tyrol, sous son frère l'archiduc Jean, et marcha sur l'Adige, à la tête de 60,000. L'armée d'Allemagne fut confiée à ce même général Mack, dont les projets, malgré ses désastres à Naples, avaient encore crédit. Après avoir jeté Jellachich dans le Vorarlberg avec 10,000 hommes, il porta 140,000 hommes sur le Bas-Inn et somma l'électeur de Bavière d'entrer dans la coalition. Maximilien s'y refusa et se retira dans Wurtzburg en faisant filer son armée sur la Regnitz entre Nurnberg et Bamberg.

Les impériaux envahirent la Bavière, prirent possession de Munich, laissèrent dans l'électorat Kienmayer (40,000) qui prolongea sa droite jusqu'à Amberg pour observer les troupes électorales; puis, poursuivant leur marche, ils occupèrent Augsburg, Donauwerth, Ulm et prirent leurs cantonnemens à l'entrée des défilés de la forêt Noire, depuis Rothweil jusqu'à la frontière de la Suisse. Là, Mack fit halte pour attendre les 80,000 Russes que conduisaient Kutusof et l'empereur Alexandre en personne.

Dans le même temps, l'archiduc Charles se concentra autour de Vicence et l'on prépara deux débarquemens : l'un, destiné au Hanovre, l'autre, au royaume de Naples.

La guerre n'était pas encore déclarée, mais ni les protestations, ni les formalités diplomatiques ne pouvaient en dissimuler la nécessité. Napoléon tira l'épée et ses vieilles troupes coururent vers l'Adige et le Rhin.

La rapidité de ses marches, l'ensemble de ses plans, sa promptitude à désorganiser les forces qui s'avançaient contre lui, à s'emparer de la capitale ennemie, à terminer d'un seul coup la campagne, le mettent hors de pair avec les généraux des temps modernes et laissent en doute s'il n'a pas surpassé les plus illustres de l'antiquité.

Mack était déjà au pied des Alpes de Souabe que les maréchaux français occupaient encore le littoral de la Manche, et cependant il perdit l'initiative. Tandis que Saint-Cyr évacua Naples pour renforcer Massena qui avait reçu le commandement du royaume d'Italie, l'armée de Hanovre sous Bernadotte, les cinq corps des camps de Zeist et de Boulogne se rendirent en 15 jours sur le Rhin. La réserve de cavalerie, la garde

impériale y arrivèrent en même temps, et Mack eut sur les bras 190,000 hommes au moment où il se croyait maître de porter l'attaque sur la frontière du nouvel empire.

La garde nationale fut chargée de la défense des places du nord et de l'est, et Augereau forma sur le Haut-Rhin un corps destiné à entrer plus tard en ligne pour assurer la retraite de l'armée.

Vers la fin de septembre, les Russes traversaient à marches forcées la Pologne autrichienne; Kienmayer, à cheval sur le Danube, était à même d'opérer sur l'une où l'autre rive, et Mack, flanqué par la Suisse et par le Rauhe-Alp, couvert par les défilés de la forêt Noire, appuyé sur la grande place d'armes d'Ulm, qui avait naguère arrêté Moreau pendant plus de quarante jours, attendait le moment opportun de prendre l'offensive.

A la même époque, les colonnes françaises avaient pris successivement les positions suivantes : à Strasbourg, Murat avec cinq divisions de grosse cavalerie, sous Walther, Beaumont, Klein, d'Hautpoul et Nansouty (22,000 hommes).

En seconde ligne, sur le même point, Lannes à la tête de la division de grenadiers d'Oudinot et de la division Suchet, 5e corps (17,000).

En troisième ligne, la garde impériale et les grands parcs (10,000).

A Lauterbourg, Ney: divisions Malher, Loison, Dupont, et Baraguey-d'Hilliers (dragons à pied), 6e corps (30,000).

A Spire, Soult : divisions Saint-Hilaire, Legrand, Vandamme, et Milhaud (cavalerie légère), 4e corps (30,000).

Au pont de Manheim, Davout: divisions Boursier, Friant, Gudin, 3e corps (30,000).

A Mayence, Marmont : divisions Boudet, Grouchy, Dumonceau, 2e corps (15,000).

A Wurtzbourg, Bernadotte : divisions Rivaud, Drouet; 1er corps, (14,000).

Enfin, à Bamberg, à l'extrême gauche, l'armée Bavaroise : divisions de Wrède et Deroi (22,000) destinés à passer sous les ordres de Bernadotte.

Total de la grande armée 190,000 hommes qu'il s'agissait de transporter du bassin du Rhin dans celui du Danube.

C'était la première fois que Napoléon prenait le commandement en Allemagne. Du côté de l'Italie, ses conquêtes lui avaient donné la ligne de l'Adige : il suffisait de la défendre jusqu'à ce que la vigueur des coups portés sur le Lech et le Bas-Inn forçât le prince Charles à renoncer à l'offensive. Dans ce but, l'empereur n'avait pas hésité à abandonner Naples, pour concentrer toutes les troupes françaises en Lombardie, et

ne point laisser de prise à l'ennemi contre Massena. Il avait avec la même facilité renoncé au Hanovre afin d'arriver, supérieur en nombre, sur le champ de bataille où il ne voulait point laisser la querelle indécise.

Ces grandes vues étaient bien au-dessus des traditions; l'attaque directe contre Mack porte l'empreinte de la même profondeur.

Le 25 septembre l'armée commença à défiler. Murat, puis Lannes, ouvrirent la marche et passèrent le pont de Kehl. Le premier déboucha sur la forêt Noire etmontra ses grand'gardes, ses patrouilles, sur tout le front du général ennemi. Le second poussa d'abord jusqu'à Offenburg, puis il quitta brusquement la vallée de la Kintzig pour descendre, par Rastadt jusqu'à Ludwigsbourg où il arriva le lendemain.

Dans cette même journée, Ney, Soult, Davout, franchirent le fleuve et pointèrent droit au Neckar où ils s'établirent, le premier au pont d'Essling, à la droite de Lannes; les deux autres à Heilbronn et Nekarau.

De son côté, Marmont rejoignit Bernadotte à Wurtzburg, tandis que les Bavarois remontaient la Regnitz pour se lier avec eux par Weissenburg. Le margraviat d'Anspach, appartenant à la Prusse, se trouvait sur les pas des deux généraux français; mais il ne se firent point scrupule de le traverser, et ils gagnèrent Weissenburg par Uffenheim et Gunzenhausen.

L'armée entière, suivant leur mouvement, se mit à pivoter sur Ney qui formait la droite. La garde, les parcs, les réserves, se portèrent à Heilbronn et marchèrent à la suite de Soult.

Napoléon arriva au quartier général comme cette belle manœuvre s'exécutait; elle frappa de surprise le général autrichien. Les démonstrations de Murat, sur son front, lui avaient donné le change et il s'aprêtait à défendre le terrain si connu, qui sépare le Danube du Rhin, lorsqu'il apprit que les colonnes françaises venaient de se jeter sur sa droite dans les gorges du Rauhe-Alp. Il en conclut qu'elles tendaient à se concentrer autour d'Ulm, et il se hâta de faire un changement de front, l'aile gauche en avant pour se mettre en bataille le long du Danube, depuis Riedlingen jusqu'à la forteresse qu'il croyait menacée.

Mais il s'était encore trompé sur le but de la grande armée; pendant qu'il s'ébranlait pour lui faire face, elle appuyait à gauche et descendait comme un torrent des sommités du Rauhe-Alp dans la vallée du Danube; Davout, par Dunkelsbühl sur Œttingen, par où il se liait avec Bernadotte; Soult, la garde, le quartier-général et Murat par Aalen sur Nordlingen; Lannes, par Gemund sur Neresheim; enfin Ney, par Geislingen sur Heidenheim.

Ainsi les deux armées, par un mouvement simultané, se rangèrent parallèlement au fleuve; mais la droite des impériaux correspondait à la

droite de leurs adversaires et le centre et la gauche de ces derniers avaient devant eux l'espace qui était resté vide entre Mack et Kienmayer. C'est dans cet intervalle, à peine gardé par quelques détachemens, que Napoléon avait dessein de pénétrer. Il fit battre la charge pour forcer le passage du Danube, saisir la ligne du Lech, jeter 100,000 baïonnettes entre le général en chef et son lieutenant, pousser l'un sur le Bas-Inn et envelopper l'autre entre le Rauhe-Alp, les montagnes du Tyrol et les Alpes de Souabe.

Jamais la science de la guerre ne s'était élevée à de plus hautes combinaisons; Ney, soutenu par une division de Soult (Sainte-Hilaire), fit un quart de conversion pour se mettre en bataille, la droite à Heidenheim, la gauche au pont de Guntzburg.

On allait encore pivoter sur lui; les deux autres divisions de Soult coururent en même temps à Donauwerth où il n'y avait qu'un régiment ennemi. Emporter la ville et le pont ce fut l'affaire d'un instant, et l'on passa sur-le-champ sur la rive droite du Lech. Le lendemain, Murat, Napoléon et Lannes s'élancèrent dans le chemin frayé par Soult; et les jours suivans Marmont, Davout franchirent le pont de Neuburg; Bernadotte avec les Bavarois, celui d'Ingolstadt.

Arrivé sur la rive droite, le premier soin fut de s'assurer des passages du Lech. Dès le 7, pendant que Soult marchait sur Augsburg, Murat enleva le pont de Rain, Lannes le suivit et ils se déployèrent sur la Susam pour gagner Zusmarshausen et couper la route d'Ulm.

A la nouvelle de la prise de Donauwerth, Mack avait résolu de disputer au moins le Lech; sa droite occupa Guntzburg et Burgau et une colonne de 12 bataillons de grenadiers, flanqués de 4 escadrons de cuirassiers, se détacha sur Augsburg. Elle passait près de Wertingen au moment même où Murat y entrait à la tête de trois divisions de cavalerie. Le combat aussitôt s'engagea.

L'infanterie impériale forma le carré et à chaque angle du côté faisant face aux Français, se placèrent deux escadrons. Les dragons de Murat, chargèrent avec fureur cette cavalerie qui résista vivement, soutenue par un feu terrible; mais enfin ils la culbutèrent, le carré fut rompu et à l'approche des grenadiers d'Oudinot tout se débanda pour courir pêle-mêle au-delà du Lech. Les vaincus cherchaient à se reformer dans Aichach quand Soult survenant acheva de disperser leurs débris.

Le lendemain Soult prit possession d'Augsburg. Marmont et Davout le relevèrent à Aichach, la garde et les grands parcs filèrent sur Augsburg.

Cependant l'armée impériale accourait de tous les points pour se con-

centrer sous le canon d'Ulm. La droite était déjà groupée autour de Guntzburg, position par laquelle Ney devait opérer sa jonction avec les corps transportés sur la rive droite. Il y avait là à saisir un de ces courts instans qu'on ne retrouve plus lorsqu'on les laisse échapper. Il fallait écraser Ney et dégager la rive gauche. Mack s'y prit trop tard, il charge l'archiduc Ferdinand de tomber sur le maréchal, tandis que lui-même se portait à Burgau pour contenir le reste de l'armée. Mais, d'un côté Murat, de l'autre Ney, étaient déjà en marche pour ouvrir entre eux la communication.

L'archiduc ne tint pas contre les quatre divisions qu'il s'était chargé de vaincre, le pont de Guntzburg fut enlevé, les impériaux perdirent 2 à 3000 hommes, et, à l'approche de Murat, Mack, menacé en tête et en flanc, évacua Burgau pour se retirer dans ses retranchemens.

Ce combat était décisif. La grande-armée, fermement assise sur les deux rives du Danube, avait séparé définitivement les deux généraux ennemis. L'un se repliait sans combattre sur ses renforts; l'autre, ayant perdu sa ligne de retraite, n'avait plus rien à attendre du sort des armes.

Napoléon leur fit face à tous deux. Bernadotte et Davout s'élancèrent à la poursuite de Kienmayer le rejetèrent au-delà de l'Iller, et remirent l'électeur de Bavière en possession de sa capitale. (11)

Ney, Murat, Lannes, Marmont et Soult se déployèrent contre Mack des deux côtés du fleuve et commencèrent à investir la place d'Ulm. La garde marcha en réserve par la chaussée d'Augsburg.

Mack était au désespoir. Livrer bataille, rompre, renverser la muraille de fer qui allait l'étreindre était au-dessus de ses forces. Il essaya, mais sans succès, de s'échapper en la tournant par ses extrémités.

(12) 9000 hommes filèrent par la rive gauche de l'Iller pour gagner le Tyrol, mais ils étaient encore à Memmingen, quand Soult y arriva, les enveloppa dans cette ville que l'on avait palissadée et leur fit déposer les armes. Le reste des impériaux ne réussit pas mieux de l'autre côté du Danube.

Pendant que Napoléon se disposait à les assaillir sur l'Iller où on les croyait concentrés, l'archiduc Ferdinand, à la tête de 25,000 hommes, sortit à l'improviste par la rive gauche et se jeta sur l'extrême droite de Ney, que commandait Dupont, et qui était en position à Albeck; mais il ne put forcer cette intrépide division et, après avoir perdu plus de 2000 hommes, il s'établit à Elchingen. C'était un coup hardi; le 6[e] corps s'était mis à cheval sur le fleuve. L'ennemi le coupait en deux et s'assurait d'une communication qui lui permettait de reprendre ses opérations sur la rive gauche avec plus de chances de succès. Mais le maréchal était déjà en mesure, il enleva de la manière la plus brillante le pont d'Elhingen,

culbuta, refoula dans Ulm, ses adversaires, et leur fit 3 à 4000 prisonniers. L'archiduc avec quelques cavaliers et 7000 hommes d'infanterie, parvint toutefois à passer par les intervalles et à prendre la route de Franconie. Dans la même journée, Soult s'étendit jusqu'à Biberach, Marmont prit position sur l'Iller à Unter-Kirchberg, enfin Lannes s'empara de Pfuhl et de la tête de pont d'Ulm. Dès-lors Mack était complètement investi de ce côté du Danube. A l'autre rive, Ney vainqueur, resserrait la place, tandis que Murat et Kellermann (cavalerie de Bernadotte) poursuivaient, l'épée dans les reins, le prince Ferdinand.

Ils atteignirent l'infanterie à Nereshcim lui tuèrent 2 à 3000 hommes, et forcèrent le reste à se rendre, puis il menèrent battant la cavalerie jusqu'à Nurnberg et l'enlevèrent en partie. L'archiduc eut peine à gagner la Bohême avec quelques faibles débris.

Ulm n'avait plus de communication avec la Bohême non plus qu'avec le Tyrol et l'Autriche. Dans cette extrémité Mack, au premier déploiement de l'armée française, capitula ; les 33,000 hommes qu'il avait renfermés dans son camp mirent bas les armes et furent faits prisonniers. Ainsi disparut, s'évanouit la première ligne des impériaux. 200 pièces de canon, 90 drapeaux, tout le parc, tous les généraux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Kienmayer (40,000) s'était arrété sur l'Inn où Kutusof arriva, conduisant le premier corps russe (40,000). Ils essayèrent de défendre cette ligne, jadis réputée si redoutable. Les impériaux prirent position à Rosenheim au pied des montagnes, leurs auxiliaires s'étendirent entre la forteresse de Braunau et le Danube.

Avant de les attaquer, Napoléon fit entrer en campagne Augereau (7e corps), qui traversa la forêt Noire, pour longer le lac de Constance, envahir le Vorarlberg et masquer le débouché de Bregentz. Il fit partir Ney avec deux de ses divisions, pour saisir les défilés du Tyrol, occuper Inspruck et pousser jusqu'à l'armée d'Italie. Il jeta au-delà du Danube Kellermann fils et Baraguey-d'Hilliers, pour contenir en Bohême l'archiduc Ferdinand. Les contingens de Bade et du Wurtemberg remplacèrent les forces dont il disposait pour assurer ses flancs. Enfin, Mortier prit les divisions Gazan et Dupont (19,000), formant le 8e corps.

Ces mesures arrêtées, l'armée en trois colonnes marcha aux coalisés. Bernadotte par Rosenheim, Lannes et Marmont par Landshut et Braunau, Napoléon avec sa garde, Davout, Soult, Mortier, Murat, par la chaussée de Munich à Muhldorf.

A leur approche, Kienmayer craignit d'être rompu par sa droite et séparé des Russes; il évacua l'Inn, fit sauter les ponts, recula jusqu'à la Salza, et se liant avec Kutusof par la place de Braunau, située au con-

fluent des deux rivières, il rangea le gros de ses forces à Salzburg. Bernadotte le suivit et parut menaçant à Tittmaning, Laufen, Reichenhall. Ce dernier point seul fut défendu; les Autrichiens, craignant d'être débordés à droite, enveloppés dans Salzburg, abandonnèrent la Salza, pour rejoindre, par Lambach, Kutusof qui, ayant reconnu l'impossibilité de tenir sur l'Inn, s'était, dans le même temps, replié sur la Traun.

En s'éloignant, Kienmayer détacha de sa gauche 5000 hommes, qui occupèrent les défilés des montagnes pour inquiéter le flanc droit de Bernadotte et retarder sa marche. Celui-ci, en effet, fut obligé de s'affaiblir de deux divisions, pour resserrer dans la direction d'Inspruck les postes de l'archiduc Jean et se rendre maître de Golling, Ichsen, Aussee, par où l'on descend du Simmering dans le bassin du Danube. Lorsque ces troupes eurent enlevé au détachement de Kienmayer le col de Pass Lueg, libre d'inquiétude de ce côté, il conduisit à Vœklabruck le reste de son corps d'armée. Cependant, l'empereur après avoir battu à Ried, à Haag, à Lambach, les arrière-gardes ennemies, était arrivé sur la Traun.

Les lignes de défense se resserraient, flanquées par le Danube et les Alpes qui vont toujours en se rapprochant. Mais les colonnes d'attaque opérant sur un moindre front, acquéraient une force irrésistible. Les coalisés ne tinrent pas mieux sur la Traun que sur l'Inn. On occupa Lintz, et Murat enleva l'importante position d'Ebelsberg; puis, marchant au pas de course, il s'empara si brusquement de la ville d'Enns, qu'il ne permit pas aux vaincus de se rallier derrière la rivière de ce nom. On les débordait partout : Mortier passa le Danube à Lintz pour les prévenir au pont de Stein : Davout, poussant devant lui Meerfeld, prit la route de Lilienfeld, et Marmont, remontant l'Enns par Weyer, s'établit à Leoben. Ce dernier corps complétait le système de détachemens commencé par Ney, continué à Salzburg par deux divisions de Bernadotte, au moyen desquels l'archiduc Charles perdait la possibilité de se transporter, en avant de Vienne, sur le flanc droit de la grande armée.

II.

OPÉRATIONS EN ITALIE ET DANS LE TYROL.

Combat de Saint-Michel (29 octobre).—Bataille de Caldiero (30).—Retraite des Autrichiens (2 novembre et suivans).—Invasion du Tyrol (4 à 7 novembre).—Capitulation de Jellachich.—Capitulation du prince de Rohan (24).

Ce prince, malgré l'empressement de Saint-Cyr à se porter au secours de Massena, ayant prévenu son entrée en ligne, s'était trouvé bien supérieur en nombre, et il tenait l'armée française resserrée sur l'Adige et dans les célèbres positions de Rivoli. Mais au premier bruit du mouvement de Napoléon au-delà du Rhin, il avait résolu d'en attendre le résultat, et il était convenu avec son adversaire d'un armistice. Lorsque Mack fut entouré dans Ulm, Massena reçut l'ordre de déboucher et de prendre l'initiative. Il débuta par s'assurer du pont de Vérone et du faubourg de la rive gauche. Après s'en être rendu maître, il passa onze jours à préparer ses opérations. L'archiduc occupait les hauteurs de Caldiero : son front et sa droite étaient couverts de retranchemens, et il s'était mis en garde du côté des marais d'Arcole. Massena déposta d'abord une division rangée à Saint-Michel, puis il marcha sur ce champ de bataille si connu. Ses dispositions tendaient à y pénétrer par la gauche. Une colonne de 10,000 hommes fila le long de l'Adige pour le traverser vis-à-vis Gombione, et saisir, en enlevant le village, l'entrée des digues qui conduisent jusqu'à l'Alpon. En même temps, le reste de l'armée (30,000 hommes) se déploya pour porter son effort sur Caldiero. L'archiduc, au lieu d'attendre le choc dans ses lignes, fit une sortie générale et engagea le combat dans la plaine. Cette habile résolution faillit lui donner la

victoire. La droite de Massena ayant échoué au passage de l'Adige, les autres corps, d'abord accablés, reculèrent. Cependant, la fermeté d'un bataillon, qui s'était logé dans les haies de Caldiero et s'opposait au développement des impériaux, leur permit de revenir à la charge. L'action se soutint jusqu'à la nuit avec des chances diverses, et enfin l'archiduc rentra dans ses retranchemens, affaibli de 5 à 6000 morts, blessés ou prisonniers. Les Français en avaient perdu 2 à 3000.

Le lendemain, le détachement de la droite réussit à franchir l'Adige, et le surlendemain il se mit à forcer la digue de Gombione. Massena ne voulut point engager une nouvelle affaire générale avant de connaître l'effet de ces manœuvres; il ne tarda pas à apprendre que l'archiduc était en pleine retraite, ses bagages avaient pris les devans, et l'armée se repliait en une seule colonne par la route de Vicence. On se lança à sa poursuite, on atteignit son arrière-garde à Villanova, à Montebello, on la mena l'épée dans les reins jusqu'à l'Isonzo, en lui enlevant presque chaque jour des prisonniers.

Le mouvement rétrograde de l'archiduc était prononcé, lorsque Ney parut à l'entrée du Tyrol qu'on appelle le pas de Scharnitz. C'est un col fermé par un fort, perché comme un nid d'aigle, sur le roc à sept cents toises d'élévation. Le maréchal osa commander l'escalade. Il forma deux colonnes, et tandis que l'une se glissait au travers de sentiers à peine praticables derrière l'escarpement, l'autre se mit à le gravir. Les baïonnettes et quelques rares arbustes servaient d'échelles, et les havresacs de boucliers. On atteignit de la sorte le sommet sous une grêle de projectiles, et l'on pénétra de vive force dans la place où l'on ne trouva plus qu'une centaine d'hommes. Le reste (2000) frappé d'une telle audace venait de l'évacuer et se hâtait de gagner pays. Mais l'autre colonne barrait déjà la retraite, et bientôt les Autrichiens, pris entre deux feux, mirent bas les armes. Aussitôt le corps français traversa le col avec armes et bagages, et le lendemain il fit son entrée dans Inspruck que l'archiduc Jean avait abandonnée pour rejoindre son frère par Brixen et Laybach.

La marche triomphante de Napoléon rappela les deux princes au centre de l'empire. Ils s'enfoncèrent dans la vallée de la Raab, pour se réunir, par Presbourg, aux réserves russes en arrière de Vienne qu'ils n'espéraient plus sauver.

Massena poursuivit l'archiduc Charles par la route de Laybach, et Ney l'archiduc Jean par celle de Brixen et Villach. Cependant Saint-Cyr et Augereau entrèrent en ligne, chacun à la tête de 20,000 hommes. Le premier bloqua Venise et Trieste. Le second enleva les retranchemens de Feldkirch, poussa Jellachich sur le Haut-Tyrol, au moment où Ney, arrivant à Brixen, en fermait l'issue et le força de déposer les armes.

Les mouvemens du sixième corps coupèrent aussi de l'armée principale une colonne de 7000 hommes commandée par le prince de Rohan. Ce général descendit résolument la vallée de la Brenta, surprit Bassano et se mit en mesure de percer par Villach. Mais, atteint et battu à Castel Franco par une division de Saint-Cyr, il mit bas les armes.

III.

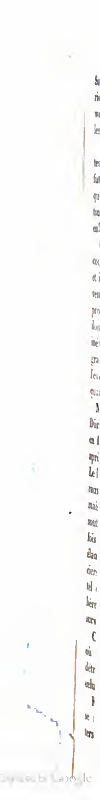
OPÉRATIONS EN AUTRICHE.

Combat d'Amstetten (6 novembre) — De Dürenstein (11). — Occupation de Vienne (14). — Combat de Hollabrunn (16). — Bataille d'Austerlitz (2 décembre). — Paix de Presbourg.

Ainsi la Haute-Italie, le Tyrol, le Vorarlberg, furent entièrement déblayés; les coalisés n'eurent plus à opposer aux vainqueurs, sur la rive droite du Danube, que Kienmayer et Kutusof, en avant de Vienne, en première ligne, puis, en seconde ligne, au-delà de cette ville, que les deux archiducs qui se rendaient en Hongrie à marches forcées.

Sur la rive gauche du fleuve, les réserves russes se montraient en Moravie, s'appuyant à droite sur le prince Ferdinand qui, s'étant recruté en Bohême, tenait la campagne autour de Prague à la tête de 18,000 hommes, et à gauche sur les levées hongroises qui tendaient la main aux troupes ramenées de l'Italie. Toutes les forces coalisées formaient un vaste demi-cercle, dont la circonférence passait par Prague, Olmutz, Presbourg et la vallée de la Raab, et dont Kienmayer et Kutusof occupaient le centre.

Napoléon s'avançait en pointe, droit au centre par la chaussée de Vienne; Marmont à Leoben, Ney à Klagenfurt, Massena à Laibach,



Saint-Cyr autour de Venise, le flanquaient par échelons des Alpes Norique à l'Adriatique, Mortier par la route de Stein, Kellermann par Budweis, Baraguey-d'Hilliers par Pilsen, suivaient son mouvement en éclairant les avenues de la Bohême.

Le corps austro-russe, après le passage de l'Enns, fit halte sur les hauteurs d'Amstetten, et l'impétueux Murat, après avoir reconnu sa position fut obligé, pour le déposter, d'attendre les grenadiers d'Oudinot. Lorsque ceux-ci se déployèrent, le feu s'ouvrit sur toute la ligne; mais l'ennemi tint bon et ne céda qu'à une charge à la baïonnette qui le rompit en lui enlevant près de 2000 hommes.

Ce dernier échec découragea les généraux coalisés, ils renoncèrent à couvrir Vienne, dont ils abandonnèrent la défense au corps de Meerfeld, et ils passèrent le pont de Stein pour se concentrer à Krems. Leur mouvement causa à Napoléon quelques heures d'anxiété. Mortier était compromis par la rapidité des victoires de Murat. Il marchait à ce même pont, dont les ennemis venaient de profiter, et un choc contre leurs masses était inévitable. Sa défaite pouvait, en ramenant Kutusof à Lintz, forcer la grande-armée de faire quelques marches en arrière. Dans l'attente de l'évènement, Soult et Bernadotte se rapprochèrent de Mœlk, où était le quartier général, et Davout s'arrêta sur la route de Lilienfeld.

Mortier soutint, en effet, un rude combat. Arrivé le 10 au soir à Dürenstein avec la division Gazan, il apprit que l'ennemi se montrait en forces sur les bords du Danube. Cependant il continua sa marche, après avoir donné l'ordre à Dupont de presser le pas et de le rejoindre. Le lendemain, dès l'aube, 30,000 baïonnettes l'entourèrent. Les généraux ennemis avaient présumé que ce nombre suffisait pour l'anéantir, mais il n'en fut point un instant troublé. Durant la journée entière il soutint avec un admirable sang-froid, les plus furieuses attaques. Deux fois les coalisés crurent saisir la victoire; deux fois, par un nouvel élan de quelques bataillons de braves, ils la virent échapper. Leurs officiers se prodiguèrent, tant ils attachaient de prix à se parer d'un trophée tel qu'un bâton de maréchal; trois généraux, 6000 hommes succombèrent, et à la nuit la victoire était encore indécise, quand Dupont survenant força les ennemis à vider le champ de bataille.

Cependant Murat et Lannes s'étaient portés vivement sur Vienne, où ils entrèrent sans résistance. Meerfeld l'avait évacué et n'avait point détruit les ponts dont Lannes s'empara par surprise, et les grenadiers de celui-ci se mirent aussitôt à défiler pour se porter à Stockerau.

Kutusof, menacé sur ses deux flancs, recula jusqu'à Znaym pour se rapprocher de ses réserves et s'établit sur les hauteurs entre Guntersdorf et Hollabrunn. Son arrière-garde était vivement poussée par

Murat, lorsqu'il demanda à parlementer. Il y eut quelques ouvertures, mais l'empereur, ne les regardant pas comme sérieuses, ordonna d'attaquer. Soult, Lannes et Murat abordèrent les positions de l'ennemi, et, après sept heures d'un combat acharné, ils le culbutèrent, lui prirent 2000 hommes, des canons et restèrent maîtres du terrain.

Derrière les trois maréchaux victorieux s'avancèrent en seconde ligne: Davout qui, après avoir rejeté Meerfeld au-delà de la March, fit halte à Nikolsburg, puis Bernadotte qui gagna Znaym par le pont de Stein; Mortier resta en réserve aux portes de Vienne.

Ce déploiement de forces ôtait aux généraux battus toute chance de succès; ils continuèrent leur retraite sur la Moravie; on les poursuivit, on atteignit à Pohrlitz leur arrière-garde, on la rompit si vivement, qu'ils ne songèrent point à jeter une garnison dans la petite place de Brunn dont on prit possession.

Kutusof prolongea jusqu'à Olmutz sa marche rétrograde; là il rallia ses réserves, réorganisa l'armée et fit volte-face pour reprendre l'offensive.

A sa droite, au sortir de Znaym, il s'était séparé du corps autrichien qui occupait la Bohême. Bernadotte avait aussitôt comblé l'intervalle, et en s'établissant de vive force à Teutsch-Bron et Iglau, il avait rendu impossible la jonction entre le prince Ferdinand et le général en chef.

A sa gauche Davout, en s'échelonnant jusqu'à la March, s'était interposé entre ses colonnes et les levées de Hongrie renforcées par Meerfeld.

Pour rallier les impériaux, soit à droite soit à gauche, Kutusof était donc dans la nécessité de revenir sur ses pas et de livrer bataille. C'est là que Napoléon l'attendait. La grande-armée à son tour recula pour combattre sur un terrain choisi, pour donner à Bernadotte et Davout le temps d'accourir et de prendre part au combat. Celui-ci se plaça en réserve de Nikolsburg à la March et fournit au corps de bataille deux divisions d'infanterie et cavalerie qui prirent la droite de Soult. Le premier ne laissa qu'une division à Teutsch-Bron et revint de sa personne au centre de l'armée.

Le mouvement de Kutusof indiquait assez quels étaient ses projets. Il avait quitté à Wischau la route de Brunn, pour se jeter sur Austerlitz, il voulait donc passer entre la March et la droite des Français, et ouvrir la communication avec Meerfeld et l'archiduc Charles.

Napoléon feignit une grande crainte, il prit soin, en rétrogradant, de retrancher des hauteurs qu'il n'avait nullement dessein de garder. Il accueillit un parlementaire russe et lui permit, sans témoigner d'impatience, de proposer des conditions inacceptables. Enfin le 1[er] décembre

il eut la joie de voir les coalisés déboucher d'Austerlitz et prendre les positions même où il avait cherché à les attirer. Il rassembla ses maréchaux et, à l'aspect des lignes ennemies, il s'écria : « Cette armée est à moi. » Au soir les soldats illuminèrent subitement le camp pour fêter l'anniversaire du couronnement, qui devait être plus dignement célébré le lendemain.

Au sortir d'Olmutz, la route de Moravie va jusqu'à Posorzitz ; là elle se partage, l'embranchement de gauche descend par Austerlitz et Gœding à Presbourg ; l'autre conduit d'abord à Brunn où il se replie à angle droit pour aboutir à Vienne. Un chemin de traverse, partant d'Austerlitz, les réunit et complète un quadrilatère entrecoupé de collines, d'étangs et de ruisseaux alors fortement gelés.

De ces cours d'eau qui coulent du nord au sud et qui alimentent le grand étang de Menitz, le plus direct couvre les villages de Schlapanitz, Sokolnitz et Telnitz, et le plus étendu suit, en les entrelaçant dans ses nombreux détours, les deux côtés du quadrilatère dont l'angle est à Austerlitz.

Napoléon prévit que, s'il se formait sur le ravin de Schlapanitz, l'armée coalisée manœuvrerait sur l'autre ruisseau, et, cédant à la disposition du terrain, s'avancerait en équerre pour le pousser de front, déborder sa droite, la rejeter sur Brunn et le prévenir à Vienne.

En effet, le 2 décembre, avant le jour, trois colonnes d'environ 10,000 hommes chacune, commandées par Buxhœveden, s'engagèrent dans l'étroite vallée des étangs de Menitz. Le reste de l'armée, fort de 60,000 hommes, se déploya d'Austerlitz à Posorzitz, les réserves marchant au sommet de l'équerre.

Les empereurs d'Autriche et de Russie étaient au quartier général, et Kutusof, montrant les deux vastes bras, qui menaçaient d'étreindre la grande-armée, leur promit la victoire.

La tête de colonne de la gauche chemina long-temps sans obstacle. Le jour venait de paraître comme elle parvint au pied d'une colline, en avant de Telnitz, que couronnait un bataillon de la division Legrand. C'était l'extrême droite des Français. Le feu s'ouvrit sur-le-champ ; deux fois les ennemis furent culbutés de la hauteur ; un troisième assaut les en rendit maîtres et le combat recommença plus acharné dans Telnitz où se trouvait un régiment entier. Les renforts accoururent de part et d'autre, et Legrand parut à l'autre rive ; mais les ennemis, se formant de plus en plus nombreux sur la colline, on évacua le village pour se replier sur la division.

Il était neuf heures et le soleil s'élevait radieux ; mais les dernières vapeurs du matin s'étaient concentrées au fond des vallées ; de sorte que

Friant, attiré au secours de Legrand, par le bruit de la bataille, survint inaperçu. Les deux généraux reprirent inopinément l'attaque, passèrent vivement le ruisseau, repoussèrent les Russes, rentrèrent dans Telnitz et s'y maintinrent jusqu'à ce que le brouillard fût dissipé. Ayant alors reconnu que d'énormes masses débordaient leur droite, marchant sur Sokolnitz, ils se retirèrent en toute hâte pour leur tenir tête et s'opposer au passage du ruisseau. A la suite d'une longue et sanglante lutte, l'ennemi les força sur tous les points, enleva Sokolnitz et les replia sur les hauteurs à la droite de Schlapanitz. Mais ce succès n'était qu'apparent; tandis que Legrand et Friant soutenaient l'effort de 30,000 hommes et les attiraient dans des défilés d'où ils ne devaient plus sortir, Napoléon portait le coup terrible qu'il avait préparé.

Lorsque le combat fut sérieusement entamé dans Telnitz, Soult à droite (divisions Vandamme et Saint-Hilaire), Bernadotte au centre, Lannes à gauche, Murat entre ces deux derniers, marchèrent en avant soutenus par une réserve de 20 bataillons de grenadiers (la garde et Oudinot), et 40 bouches à feu, postés sur une colline en avant de Schlapanitz. De son côté, Kutusof, enhardi par les progrès de sa gauche, crut le moment arrivé de donner sur toute la ligne.

On ne tarda pas à se heurter avec acharnement sur un front de plus d'une lieue. Vers neuf heures, l'extrême gauche du centre des coalisés, en couronnant le plateau de Pratzen, où elle se croyait encore loin des Français, vit avec effroi le revers intérieur de la colline couvert d'une profonde colonne d'infanterie. C'était Soult avec la division Saint-Hilaire et une brigade de Vandamme; à la faveur du brouillard et de la fumée des bivouacs, il avait masqué sa marche dans la vallée et il n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir la hauteur qui ferme le ravin où s'était enfourné Buxhœveden.

A cette funeste nouvelle, les illusions du feld-maréchal se dissipèrent; il reconnut qu'il s'était cruellement abusé en présumant que son redoutable adversaire lui laisserait l'initiative. Il comprit que Napoléon voulait enlever sa gauche et que le sort de la journée dépendait de la possession du plateau de Pratzen. Déterminé à le conserver à tout prix, il expédia à Buxhœveden l'ordre de rétrograder, il lui emprunta les troupes qui se trouvaient à sa portée, enfin il appela ses réserves. Mais dans le même instant, Bernadotte et Lannes s'étaient montrés si menaçans que les réserves étaient déjà aux prises sur tous les points, et il n'en put tirer que quatre régimens. Avant qu'ils fussent en ligne, la colonne de Soult s'avança culbutant tout devant elle. On la prenait en flanc, elle s'arrêtait, faisait feu et continuait sa marche irrésistible. Lorsque enfin tous les renforts furent réunis, Kutusof ordonna une charge générale à

SOULT (Nicolas Jean-de-Dieu),

Maréchal de France.—Duc de Dalmatie.—Né le 29 mars 1769.

Bataille d'Austerlitz.

la baïonnette. Les généraux, l'empereur Alexandre lui-même payèrent de leur personne. Les Français immobiles attendirent intrépidement le choc, le repoussèrent avec une fusillade à bout portant, firent dans les rangs ennemis d'horribles ravages, puis, chargeant à leur tour, achevèrent de déblayer le plateau. Russes, Autrichiens s'enfuirent pêle-mêle, abandonnant leur artillerie.

Soult avait enlevé la clef du champ de bataille. Le centre et la gauche n'obtinrent pas de moindres succès, une brigade de Vandamme étant restée à Pratzen pour lier le centre à la droite fut assaillie par la garde impériale russe. Elle mit en pleine déroute les colosses de l'infanterie, et la cavalerie, brillante, magnifiquement montée, ayant osé pénétrer dans les intervalles, se trouva en présence des chasseurs et des grenadiers de la garde de Napoléon; une seule charge la rompit, elle plia, et dès-lors Bernadotte prenant l'ascendant, s'avança pas à pas jusqu'au ravin et refoula dans Austerlitz le centre et la réserve des coalisés.

Lannes disputa au prince Bagration l'espace entre Posorzitz et un mamelon connu sous le nom de Santon qui servait de point d'appui à l'extrême gauche de la grande-armée. Les deux adversaires avaient pour mission de se rendre maîtres de la chaussée d'Olmutz. Le général russe, ayant échoué à l'attaque du Santon, tenait encore à Posorzitz quand les progrès de Bernadotte l'obligèrent à se replier sur Austerlitz et à laisser le champ libreà Lannes et Murat qui s'élancèrent en avant pour couper à l'armée ennemie la retraite sur Olmutz.

La victoire n'était plus indécise. Restait, pour la rendre complète, à faire déposer les armes à Buxhœveden. A peine maître de Pratzen, Soult, faisant face en arrière, se porta contre lui par les hauteurs. Les ordres de Kutusof avaient suspendu son mouvement agressif et les deux divisions qu'il poursuivait, remarquant ses fluctuations, n'avaient point hésité à reprendre l'attaque. Elles l'avaient vigoureusement entassé au fond de la vallée quand Soult parut sur ses derrières.

Les malheureux Russes, pris entre deux feux, menacés en flanc par la formidable réserve qui n'avait point encore donné et dont on avait vu, durant tout le jour, la masse imposante manœuvrer sur le sommet des collines, les Russes tourbillonnèrent un moment, et bientôt leur déroute devint affreuse. Les uns se rendirent, d'autres cherchèrent à s'échapper à travers l'étang de Menitz; mais la glace rompue par une grêle de boulets que vomissait l'artillerie de la garde, plia sous le faix et un nombre considérable d'hommes disparut sous les eaux. Buxhœveden, plus heureux, découvrit une digue par laquelle il sauva de ce désastre inouï 7 à 8000 hommes qui prirent terre à Satschan sur la rive méridionale. Le reste périt ou resta prisonnier.

Dans cette journée, où les coalisés déployèrent près de 100,000 hommes contre 80,000, ils eurent hors de combat plus de 40,000 hommes, ils laissèrent sur le champ de bataille 300 canons, dont le bronze s'élève en colonne sur l'une des plus belles places de Paris.

Kutusof n'avait plus de retraite que le pont d'Holitsch où Davout courait le prévenir, quand les trois empereurs, à la suite d'une entrevue, suspendirent les hostilités. On convint que les Russes retourneraient par étapes dans leurs provinces centrales et le traité de Presbourg ne tarda pas à être conclu avec le cabinet de Vienne.

La destruction de l'empire d'Allemagne, la création des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, la cession du Tyrol à la Bavière, des états Vénitiens au royaume d'Italie, furent les fruits de la mémorable campagne et de la bataille d'Austerlitz.

IV.

OPÉRATIONS DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

Formation de l'armée de Naples.—Marche sur Naples (8 février 1806).—Prise de Capoue (13).—Siège de Gaete (12).—Entrée à Naples (14).—Bataille de Campo-Tenèse (9 mars).—Conquête des Calabres (du 9 au 19 mars).—Chute de Gaete (18 juillet).

Le 27 décembre, Napoléon mit à l'ordre du jour de sa grande-armée la conquête de Naples. A peine Gouvion-Saint-Cyr s'était-il éloigné, que la cour des Deux Siciles, violant la neutralité promise, avait appelé 20,000 Anglo-Russes, dont le débarquement fut annoncé au grand quartier général, au moment où la victoire d'Austerlitz venait de dénouer la coalition. La vengeance fut éclatante. L'empereur déclara que la dynastie

de Naples avait cessé de régner. Une armée d'environ 40,000 hommes fut organisée sur-le-champ, on la composa de trois corps de 15,000, 12,000 et 10,000 hommes; on la mit sous les ordres de Joseph-Napoléon à qui la couronne de Ferdinand était destinée; on donna pour lieutenans au général en chef Massena, Saint-Cyr et Reynier. Enfin, dans le courant de janvier, on poussa en avant.

A cette nouvelle, les Russes se rembarquèrent, les Anglais imitèrent leur réserve, la cour se réfugia en Sicile, et ses troupes, abandonnées à elles-mêmes, ne s'exposèrent pas aux premiers coups. Les colonnes françaises passèrent le Garigliano sans obstacles. Celle de droite marcha sur Gaëte; les deux autres investirent Capoue et sommèrent la place, qui refusa ses portes. Mais dès le lendemain, une députation arriva de la capitale, qui livra les clefs de Capoue, de Pescara et des châteaux de Naples.

Gaëte, sommé le même jour que Capoue, répondit par les apprêts d'une défense opiniâtre. 8000 hommes sous le général Lacour la bloquèrent, et l'armée poursuivant sa marche, fit son entrée à Naples, où elle n'éprouva aucune résistance. Saint-Cyr se déploya sur l'Adriatique et le golfe de Tarente. Massena fut chargé de réduire Gaëte, et Reynier, soutenu par la droite de Saint-Cyr, eut pour mission de détruire l'armée napolitaine. Elle s'était rassemblée sur les frontières de la Calabre citérieure, forte de 18,000 hommes, commandée par le prince royal.

On pénétra dans les Calabres par deux routes. La moins directe côtoie le golfe de Tarente, coupée par une multitude de cours d'eau; l'autre débouche de la principauté citérieure, et à partir de San-Lorenzo de Padula, elle longe, pendant une quinzaine de lieues, la crête des Apennins, qu'elle traverse enfin entre Castelluccio et Morano. Cette longue suite de défilés se termine par le val San-Martino, col où deux hommes ne peuvent passer de front, et qui aboutit au plateau culminant de Campo-Tenèse. Les Napolitains, divisés en deux corps, avaient pris position de manière à les intercepter l'une et l'autre. Celui de droite, sous le maréchal Rosenheim, était rangé, la droite au golfe de Tarente. Celui de gauche sous Roger de Damas, occupait la plaine élevée de Campo-Tenèse, où il s'était fortifié, et il avait jeté en avant, sur les bords d'un ravin qui sort du Lago-Negro, une forte avant-garde.

Deux colonnes françaises marchèrent à ces positions redoutables. Duhesme, avec la droite de Saint-Cyr contre Rosenheim : Reynier contre Roger de Damas. Le dernier seul en vint aux mains, il força l'avant-garde qui se dispersa dans les montagnes, au lieu de faire rapidement retraite et de couvrir le val San-Martino. Il s'enfonça dans cet étroit passage, le franchit sans obstacle, couronna les hauteurs à droite et à gauche de Campo-Tenèse, déborda les ailes de l'ennemi, aborda le centre

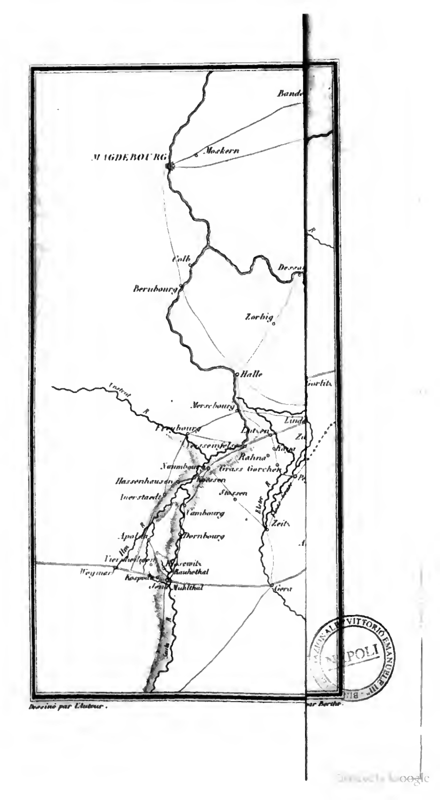
à la baïonnette, enleva les redoutes, l'artillerie, et mit la troupe dans le plus complet désordre. Ses voltigeurs prévinrent les fuyards à Morano, et leur ôtèrent la possibilité de se rallier.

Rosenheim se hâta d'évacuer les Calabres, dont les généraux prirent possession sans coup-férir. Le 19 mars, Reynier poussa jusqu'au détroit de Messine.

Peu de jours après, Joseph reçut le titre de roi par décret impérial, et le 11 mai il fit, dans sa capitale, une entrée solennelle.

Cependant le siège de Gaëte se poursuivait avec lenteur. Cette forteresse, qui renfermait 8000 hommes de garnison, forme une presqu'île, liée au continent par un isthme, large de 3 à 400 toises. Un sol rocailleux et une muraille irrégulière mais presque inexpugnable en défendent l'entrée. Il fallait un train de siège qui fut long à réunir et à approvisionner. Cependant on n'avait pas cessé de pousser les tranchées et d'élever des batteries. Les Calabres réduites, Massena vint en personne prendre la direction du siège, les derniers travaux s'achevèrent, et le 7 juillet les batteries de brèche commencèrent leur feu; en six jours, les remparts présentèrent plusieurs ouvertures, et cinq jours après, comme on se disposait à donner l'assaut, la garnison capitula.

Les Calabres, excitées par les Anglais et les Siciliens, se soulevèrent encore et soutinrent une guerre de partisans, qui dura jusqu'à la fin de septembre.


MAGDEBOURG
Moskern
Bande
Calb
Bernbourg
Dessau
Zorbig
Halle
Gorlitz
Unstrut R.
Merseburg
Linde
Freybourg
Lutzen
Weissenfels
Rippach
Rahna
Naumbourg
Grass Gorchen
Hassenhausen
Kosen
Auerstaedt
Stossen
Camburg
Apolda
Dornbourg
Zeits
Ilm R.
Elster R.
Vierzehnheiligen
Cospeda
Weymar
Jena
Gera
Saale R.
Dessiné par l'Auteur.
par Berthe.

CAMPAGNE DE 1806 ET 1807.

I.

OPÉRATIONS EN PRUSSE.

Déclaration de la Prusse.—Mouvement des armées (octobre).—Combats de Schleitz (9 octobre).—De Saalfield (10).—Bataille d'Iéna et d'Auerstadt (14)—Combat de Weissensée.—Prise d'Erfurth (16).—Combat de Halle (17).—Occupation de Berlin (25).—Combat de Prentzlow (28-29).—De Lubeck (6 et 7 novembre).

Avant le traité de Presbourg, la Prusse fit avec l'empereur de nouvelles conventions. Engagée dans la coalition aussitôt après la marche que Bernadotte avait faite à travers les margraviats, elle avait envoyé à Vienne, au moment même où la bataille d'Austerlitz fut livrée, le comte d'Haugwitz qui devait notifier à l'empereur la résolution qu'elle avait prise. L'issue de cette grande journée ne lui permettant plus de courir la chance des armes, son plénipotentiaire substitua des complimens à ses notes menaçantes, et signa une alliance où l'on échangea contre le Hanovre, les margraviats, prétexte de la querelle. Mais la cour de Berlin au lieu de ratifier, joua le scrupule et formula une nouvelle convention qu'à son tour Napoléon refusa de ratifier. Sur ces entrefaites, les tories désorganisés par la mort de William Pitt, s'éloignèrent encore des affaires, et des pourparlers s'établirent entre la France et l'Angleterre. Celle-

ci déclara préalablement qu'aucune transaction n'était possible, si le Hanovre n'était rendu. L'empereur, ne croyant pas qu'il fût convenable d'éterniser la guerre pour conserver à la Prusse une province qu'elle n'avait pas acceptée, ne repoussa point l'ouverture qui lui était faite. Le cabinet de Postdam cria aussitô la perfidie, et prit les armes, avant de s'informer si des compensations devaient ou non tenir lieu d'un sacrifice fait à la paix de l'Europe.

Les princes de Saxe, la Suède, unirent leurs forces à celles du roi Frédéric-Guillaume, et la Russie promit d'intervenir. On mit sur pied 240,000 hommes, qui fournirent les garnisons des places fortes et trois armées actives. La droite (54,000), aux ordres de Blücher et Ruchel, sur le Bas-Weser; le centre ou armée du roi (70,000), commandé par le généralissime duc de Brunswick, à Magdebourg; la gauche, composé de l'armée de Silésie (55,000), en Saxe, sous le prince de Hohenlohe. Il y eut en outre une réserve organisée autour de Berlin par le prince de Wurtemberg. Enfin l'empereur Alexandre concentra sur la Narew les troupes cantonnées en Pologne et en Lithuanie.

Le théâtre de guerre du nord était pour la première fois ouvert, et il fallait transporter l'armée française du bassin du Rhin dans celui de la mer Baltique.

Au moment de la levée de boucliers des Prussiens, les armées d'Italie étaient répandues dans le Milanais, les états Vénitiens et le royaume de Naples. Le 2e corps avait pris possession de l'Istrie et de la Dalmatie, dont les Russes et les Monténégrins lui disputaient encore quelques points. Les autres corps de la grande-armée occupaient les positions suivantes :

Bernadotte, 1er corps (23,000), les margraviats : Davout, 3e corps (35,000), Œttingen; Soult, 4e corps (41,000), Passau et l'Inn ; Lannes, 5e corps (22,000), Bischofsheim; Ney, 6e corps (33,000), Memmingen; Augereau, 7e corps (20,000), Darmstadt. La garde, la réserve de cavalerie et le 8e corps étaient rentrés à l'intérieur.

Aux premières apparences d'hostilités, Napoléon transmit à ses maréchaux l'ordre de se rapprocher du Mein; les réserves se mirent en marche pour Mayence, et lui-même porta le quartier général à Wurtzbourg.

Dans les premiers jours d'octobre, les baïonnettes françaises couvrirent la ligne sinueuse que forment le Rhin et le Mein, depuis le confluent de la Lahr jusqu'à Bayreuth. En la prenant pour base et Berlin pour but, Napoléon avait à choisir entre plusieurs routes. D'abord la grande communication de Francfort, puis celles qui partent de Wurtzburg et Bamberg et se croisent à Erfurth avec la première; puis enfin celle de Bamberg et Bayreuth par Leipzig et Wittemberg.

Comme dans la campagne précédente il imposa par sa démonstra-

tion aux généraux ennemis et sut leur dérober son véritable point d'attaque. Augereau manœuvra de Lahr à la Sieg et de la Sieg au Mein. Lannes, Bernadotte, passant le Mein à Schweinfurt, à Bamberg, se montrèrent au-delà de Kœnigshofen et de Cobourg. Ces mouvemens semblaient préparer l'investissement d'Erfurth. Ils persuadèrent au duc de Brunswick que Napoléon voulait déployer sa belle infanterie dans les forêts de la Thuringe où la supériorité de la cavalerie prussienne disparaîtrait. Frappé de cette idée le généralissime appela dans ses rangs le prince de Hohenlohe, ne laissant que des détachemens sur la Haute-Saale, et il prescrivit une concentration générale à Erfurth pour déboucher sur le Mein par Memmingen et couper en deux l'armée française.

Cependant la garde et Murat, commençant à entrer en ligne, l'armée entière, forte de 195,000 hommes, se mit à appuyer à droite et à démasquer l'attaque. Soult et Ney franchirent le Mein au-dessus de Bayreuth pour se porter à Hof. Napoléon, avec la garde, la réserve de cavalerie, Davout et Bernadotte, défila par Kronach sur Saalburg. Enfin Lannes marcha de Coburg sur Saalfeld suivi de loin par Augereau. Ces trois colonnes convergèrent vers Gera. On envahissait donc la Saxe, on débordait l'aile gauche de l'ennemi, on prenait sur lui l'initiative, et, en le coupant de Berlin, on le forçait de commettre à une seule journée le sort de la campagne.

A l'approche de cette masse épaisse, les détachemens qui gardaient Hof et Saalburg se replièrent à Schleitz sur le corps de Tauentzien (5 à 6000). Le général prussien, après avoir pris diverses positions, reconnut l'impossibilité d'assurer ses flancs et de soutenir le choc. Il laissa dans Schleitz une forte arrière-garde pour couvrir sa retraite et prit la route d'Ulm. A peine était-il hors de la ville, que Maison, y pénétrant vivement à la tête d'une brigade légère du 1er corps, se rendit maître du pont; Tauentzien fut obligé de faire volte-face et le combat devint général; mais Murat, accourant avec deux régimens de cavalerie, chargea à dos les ennemis qui s'enfuirent en désordre à Auma affaiblis de 7 à 800 hommes.

Le jour suivant Lannes eut aux bords de la Saale un engagement plus sérieux. 7 à 8000 hommes du corps de Hohenlohe défendaient Saalfeld commandés par le prince Louis de Prusse, jeune homme impétueux, aimé de l'armée, dont il brûlait de relever l'honneur et le premier promoteur de la guerre. Son idée favorite avait été de prendre vigoureusement l'offensive; frémissant à l'idée d'abandonner le poste qui lui était confié, il s'obstina, malgré l'évidence, à nier la présence d'un corps de plus de 20,000 hommes et il ordonna de prendre les armes.

Saalfeld est sur la rive gauche de la Saale, petite rivière profondé-

ment encaissée. Le prince n'ignorait pas que Napoléon débordait de tous côtés sur la rive droite et qu'il ne lui restait de retraite que par Schwarza bâti près du confluent d'un ruisseau de ce nom, déversé par les hauteurs, où il voyait se déployer les troupes qu'il osait affronter. On a peine à comprendre sa résolution de soutenir le combat, au fond d'un ravin, et adossé à deux cours d'eau; l'issue n'en pouvait être douteuse. Lannes n'attendit pas toutes ses divisions. Il prit Suchet avec trois brigades, lui commanda d'en pousser une droit sur Saalfeld et de jeter les deux autres entre cette ville et la Schwarza. Après une résistance aussi vive que pouvait le permettre l'aspérité du terrain, la ligne ennemie fut débordée et rompue par son centre. La plus affreuse confusion se mit dans les rangs; le prince, en faisant des efforts désespérés pour rallier les fuyards, fut atteint par le maréchal-de-logis Guindet qui le somma de rendre son épée; il répondit en se mettant en défense et il reçut une blessure mortelle. 3000 morts et prisonniers, tout le matériel restèrent sur le champ de bataille, le reste s'échappa en passant la Saale et en gagnant le corps de Tauetnzien à travers pays.

Cette déroute complète fut le prélude de l'entière désorganisation de l'armée prussienne. Le 11 l'avant-garde de Murat prit position à Gera, le lendemain et le surlendemain, pendant que Lannes, suivi d'Augereau à une journée de marche, se portait sur Iéna par la rive gauche de la Saale, les colonnes du centre et de la droite se concentrèrent à Gera et l'empereur y porta son quartier général.

On était parvenu victorieux au centre des communications de l'ennemi, on enleva ses convois, ses courriers; l'on apprit que le prince à Wurtemberg transportait la réserve de Magdebourg à Halle, que les magasins étaient à Naumburg et le quartier général à Weymar. Ces indications suffirent à Napoléon; conjecturant que Brunswick allait manœuvrer pour sauver ses magasins et rallier ses réserves, il résolut de prévenir sa jonction avec le prince de Wurtemberg et de le prendre en flagrant délit, au moyen d'une marche de flanc. La grande-armée fit un quart de conversion à gauche et s'ébranla pour enlever Naumburg et saisir les défilés de la Saale. Davout, Bernadotte et Murat coururent à Naumburg; Napoléon, Soult, Ney et la garde se tinrent prêts à marcher sur Iéna.

Les coalisés, en effet, après avoir poussé jusqu'au Mein, s'étaient hâtés, au bruit de l'invasion de la Saxe, d'évacuer la Thuringe et de rebrousser chemin jusqu'à Weymar. Lorsqu'ils apprirent que l'armée française prolongeait son mouvement, ils crurent qu'elle allait droit l'Elbe et ils se mirent à la côtoyer en se couvrant des escarpemens de la Saale, pour se concentrer au confluent de l'Unstrutt. Le roi et

Brunswick prirent avec 50,000 hommes la route de Weimar à Freiburg, et ils laissèrent en arrière-garde Hohenlohe avec 50 à 60,000 hommes pour tenir tête aux troupes françaises, qui paraîtraient sur les derrières ou sur le flanc de leur colonne.

Napoléon déjoua cruellement ces mesures. Il arriva le premier sur la Saale; un de ses lieutenans arrêta, refoula la tête de colonne et lui-même fit disparaître les corps qui la flanquaient.

Les trois corps de la droite atteignirent Naumburg dans la journée du 13. Le même jour, comme l'empereur allait sortir de Gera, il apprit que depuis la veille au soir Lannes poussait Tauentzien sur la rive gauche de la Saale, qu'il venait de le déposter d'Iéna et d'enlever un plateau à droite de la ville, d'où l'on domine, à perte de vue, le pays, et d'où l'on découvrait d'épaisses colonnes ennemies. Il y courut au galop entraînant la garde, la première division de Soult et appelant sur ses pas le reste du 4e corps, Ney et une partie de la réserve de cavalerie.

Arrivé sur la hauteur, il reconnut les lignes prussiennes qui s'étendaient entre la Saale et l'Ilm, de Weimar à Dornburg. Il entrevit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer de ce vaste champ de bataille coupé de ravins, de hauteurs, couvert d'une multitude de villages.

De Naumburg à Iéna la Saale n'est point guéable. La rive gauche est tellement escarpée, que les généraux ennemis la côtoyaient aussi confians, que s'ils eussent suivi le chemin de ronde d'un rempart. Ils n'attachaient même qu'une médiocre importance aux quatre défilés qui en donnent l'accès et qui sont creusés au fond de ravins, dont les flancs à pic étaient réputés inabordables pour l'artillerie. Hohenlohe laissa donc, sans s'émouvoir, Lannes prendre possession d'Iéna et du plateau de Landsgrafenberg. Il se contenta d'en masquer les issues, en faisant occuper les villages de Closewitz et de Cospoda. Brunswick allait saisir le passage de Koesen, lui-même tenait encore ceux Dornburg et Camburg; enfin il croyait avoir fermé la brèche faite par Lannes, et rien ne lui paraissait devoir troubler sa retraite, qu'il se promettait de continuer le lendemain.

Mais Napoléon avait autrement jugé du terrain. Le mamelon de Landsgrafenberg, si imprudemment négligé par son adversaire, lui avait paru tout-à-fait propre à servir de base à l'attaque. Entouré de trois côtés par la Saale, le Rauh-Thal, le Muhl-Thal, il est presque entièrement fermé, du côté de la plaine, par les bois de Closewitz et de Cospoda. Deux redoutes s'élevèrent dans l'ouverture. Lannes et la garde se mirent en bataille sur les pentes de la montagne, et les troupes du génie aplanirent, avec leur habileté si connue, des rampes par où l'artillerie fut aisément transportée. Appuyé sur cette sorte de forteresse, devenue en un clin-

d'œil inexpugnable, l'empereur ne douta point de surmonter la difficulté sur laquelle était fondée la sécurité de l'ennemi, celle de déboucher dans la plaine en ordre de bataille. Il fit bivouaquer Soult (14,000) dans le vallon de la Saale pour déborder par le Rauh-Thal, sur le bois de Closewitz. Augereau (20,000) et Ney (3000) étant arrivés dans la soirée, il plaça le premier, partie au fond de Muhl-Thal, partie sur la hauteur en face de Cospoda, et le second en arrière d'Iéna. Enfin il prescrivit à Murat d'accourir auprès de lui; à Davout, à Bernadotte, de passer la Saale et de se réunir à Appolda, pour tourner l'armée ennemie. Murat avait déjà commencé sa contremarche; Davout s'assura du pont de Koesen; Bernadotte, ayant refusé de s'engager dans le même défilé, se rabattit sur Dornburg.

Le lendemain, avant l'aube, la troupe se mit sous les armes. Napoléon passa devant les régimens et leur adressa ces paroles, qui furent accueillies avec enthousiasme :

« Soldats! l'armée prussienne est coupée comme celle de Mack l'était « à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne combat plus que pour « se faire jour et pour regagner ses communications. Le corps, qui se lais- « serait percer, se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavale- « rie; opposez-lui des carrés hérissés de baïonnettes. »

Quatorze ans auparavant, les Prussiens s'étaient déployés dans les plaines de la Champagne. Leur généralissime était ce même duc de Brunswick, dont l'insolent manifeste avait alors soulevé tant d'indignation ; la plupart des officiers et un grand nombre de soldats dataient de cette époque ; les passions de leur première campagne se réveillèrent, et le desir de remporter sur leurs vieux adversaires une victoire éclatante les anima d'une ardeur surnaturelle.

Les ennemis, de leur côté, ne manquaient point d'exaltation; ils n'avaient point vu sans un violent sentiment d'envie les grands succès de 1796, de 1800, de 1805. Le peuple de Frédéric n'était-il plus au premier rang des peuples guerriers? Les traditions de la guerre de sept ans étaient-elles effacées? Une nouvelle lutte avec les vainqueurs de Marengo pouvait seule, à leurs yeux, trancher ces questions, où l'honneur national était engagé. Elles ne tardèrent pas à être décidées. Déjà les généraux s'étaient laissé surpasser en activité, en prévoyance. Les troupes de toutes armes ne justifièrent pas mieux leurs prétentions de supériorité.

Il y avait analogie entre les positions actuelles et celles de Valmy. Maintenant, comme alors, les assaillans coupaient les communications de leurs adversaires. Comme à Valmy, un brouillard épais enveloppait es deux camps.

A six heures, Napoléon donna l'ordre à Lannes de se porter en avant et de déblayer l'entrée du champ de bataille, en chassant de Closewitz, de Cospoda, les avant-postes de Hohenlohe.

La défense de ces deux villages et du bois de Closewitz se liait avec celle de Dornburg. Elle était confiée aux généraux Tauentzien et Holzendorf (12,000), aile gauche. Les Saxons (22,000), aile droite, barraient la route de Weimar, en position sur les hauteurs, d'où descend le Muhl-Thal. Le centre (27,000) n'était pas en ligne; il était resté campé à moitié chemin de Weimar à Iéna; enfin Ruchel était à Weimar avec 10 à 11,000 hommes.

Aussi long-temps que dura l'obscurité, l'on se fusilla au hasard; mais à dix heures, le ciel s'étant brusquement éclairci, l'on se mit à manœuvrer. Lannes aborda vivement Closewitz et s'en rendit maître : dans le même instant, la droite d'Augereau dépassa Cospoda; et Soult, tournant le bois de Closewitz, se jeta d'abord entre Tauentzien et Holzendorf; après quoi il poursuivit ce dernier dans la direction de Dornburg.

La première ligne ennemie était rompue, mais les nombreux villages dont la plaine est couverte, lui permirent de se reformer aussitôt. Cependant, l'espace s'élargissait; Ney, survenant avec sa tête de colonne (3 à 4000), donna une nouvelle vigueur à l'attaque. De son côté, Hohenlohe fut enfin convaincu qu'on livrait la bataille; mais il n'en saisit point les dispositions. S'obstinant à nier la possibilité de se déployer par le Landsgrafenberg, il crut que l'effort des Français, qui réellement portait sur la route d'Apolda, tendait à percer la route de Weimar. En conséquence il ordonna à sa droite de faire ferme dans des positions que l'on ne songeait pas à aborder, puis il courut avec le centre au-devant des troupes qui débouchaient dans la plaine et qui lui paraissaient destinées à tourner les Saxons.

Comme il arrivait sur le champ de bataille, Ney avec quatre bataillons, à la suite d'une vive mêlée, venait de se loger dans le village de Vierzehnheiligen, principal appui de la ligne, où la gauche s'était ralliée. Il voulut le reprendre, et disposa deux fortes colonnes d'attaque. Lannes accourut avec six régimens et sa cavalerie. Bientôt le choc fut terrible; deux fois les Prussiens s'élancèrent sur le village dont les maisons étaient embrasées, deux fois ils furent repoussés; enfin le feu de Ney et d'Augereau débordant cette position si disputée, Hohenlohe lâcha prise et se mit en défense dans une troisième ligne, à mille toises de la précédente. Là le combat se soutint avec une extrême vivacité jusqu'à deux heures. A ce moment Soult, qui, après avoir mis Holzendorf hors de combat, s'était rabattu sur Hohenlohe, prit brusquement à revers son extrême gauche et produisit un effet décisif. Les Prussiens plièrent en désordre; leur général, au lieu

de chercher à les reformer encore une fois parallèlement à eux-mêmes, entreprit, dans cet instant critique, un mouvement périlleux. Il commanda un changement de front en arrière sur l'aile droite qui était restée immobile; mais ses brigades assaillies au milieu de leur manœuvre lâchèrent pied et se débandèrent. En un clin-d'œil le centre et la gauche disparurent; quelques bataillons tinrent bon; ils furent sabrés; l'artillerie resta sur le champ de bataille; la cavalerie s'enfuit à toute bride. La bataille était perdue sans ressources; mais deux épisodes de cette grande scène rendirent complète la victoire de l'armée française.

Ruchel débouchait au moment même où Hohenlohe était dispersé, et l'aile droite n'avait point quitté sa belle position, qui se trouvait alors en l'air. Ces deux corps furent simultanément enveloppés, rompus et pris en majeure partie. A quatre heures du soir, de toute l'armée prussienne il ne restait pas une brigade qui eût conservé ses rangs.

Pendant que Hohenlohe était si rudement démonté, Brunswick essuyait une défaite non moins décidée. L'armée du roi marchait sur Freiburg, la gauche en avant. Elle se composait de trois divisions Schmettau (8000) gauche, Wartensleben (8000) centre, prince d'Orange (8000) droite; de deux divisions de réserve (20,000) sous le feld-maréchal Kalkreuth et du corps de Blücher (2000 infanterie, 4000 cavalerie). L'avant-garde, qui s'était portée jusqu'au Mein, était encore au-dessous d'Erfurt.

A six heures du matin, Blücher, avec sa cavalerie, et Schmettau partirent du bivouac d'Auerstaedt pour reprendre Koesen, que l'on savait occupé, et couvrir la marche de l'armée qui voulait, le même jour, passer l'Unstrut. Dans le même temps Davout, réduit par les contre-marches de Murat et de Bernadotte sur Iéna et Dornburg à ses trois divisions, Gudin, Friant et Morand, et à trois régimens de cavalerie (24 à 25,000), déboucha pour se rendre à Apolda, selon l'ordre qu'il avait reçu. Son avant-garde avait déjà franchi le long défilé qui conduit péniblement au sommet de la hauteur, lorsque, en avant de Hassenhausen, elle reconnut l'ennemi. A la suite d'une escarmouche où la première brigade française se déploya vigoureusement, Schmettau se mit en bataille et Blücher fila à droite du village pour rompre par le flanc droit la colonne qui continuait à gravir l'escarpement.

Le feu s'ouvrit sur tous les points; Schmettau échoua devant Hassenhausen, et Blücher, ayant chargé l'infanterie, fut accueilli par de formidables carrés, qui, à plusieurs reprises, le culbutèrent d'abord, puis, soutenus par quelques escadrons, le forcèrent de s'éloigner.

Au bruit du canon, toute l'armée prussienne pressa le pas. Elle avait sur les Français l'avantage de pouvoir se déployer : déjà les trois divi-

DAVOUT (Louis-Nicolas),

Duc d'Auerstaedt. — Prince d'Eckmuhl. — Maréchal de France. — Né, en 1770, à Annoux en Bourgogne. — Mort le 4 juin 1823.

Bataille d'Auerstaedt.



sions du corps de bataille étaient en ligne, Schmettau au centre, et Davout n'avait encore fait défiler que Gudin et Friant. Le premier s'établit solidement dans Hassenhausen en s'étendant par sa gauche hors du village; l'autre forma ses rangs sur le terrain abandonné par Blücher et poussa au prince d'Orange contre lequel il eut constamment l'initiative. Brunswick disposa de Schmettau et Wartensleben pour assaillir de front Gudin et le tourner par sa gauche. Mais ce brave général tint ferme contre des forces plus que doubles. Profitant avec un admirable sang-froid des moindres plis du sol, il leur fit éprouver d'énormes pertes et les arrêta. Le généralissime, déconcerté par son opiniâtreté, résolut de porter sur le village tout l'effort de ses deux lieutenans. La cavalerie au fond de la vallée, les réserves sur la hauteur correspondante, se mirent sous les armes pour soutenir cet assaut qui semblait décisif. Il échoua; la glorieuse division Gudin tint en échec le gros de l'armée ennemie. Elle accabla les têtes de colonne d'un feu terrible. Brunswick, Schmettau furent atteints mortellement, Wartensleben blessé, démonté, resta confondu dans la mêlée. Tout plia, tout s'entassa au pied de cet inexpugnable côteau. Le roi prit à ce moment la direction de la bataille : il ordonna à la cavalerie de se ruer à la gauche du village et de tomber sur les derrières de la division qu'une si longue lutte devait avoir amoindrie. Mais Morand survint pour recevoir la charge. Le maréchal Davout forma lui-même les carrés qui soutinrent le choc et repoussèrent au loin l'ennemi.

Cependant Friaud n'avait point cessé de gagner sur le prince d'Orange; on n'avait point de diversion à prendre de ce côté. Davout, avant de donner aux Prussiens le temps de se remettre de leur désordre, prit à son tour l'attaque. Ses trois divisions franchirent au pas de charge la vallée, et abordèrent les collines opposées. La réserve les défendait; elle était encore intacte quoique ébranlée par la défaite des autres divisions. Le roi ne crut point devoir l'engager à fond et il ordonna la retraite. Il croyait rallier Hohenlohe à Weimar, mais à l'entrée de la nuit, en arrivant vis-à-vis Apolda, on aperçut le bivouac de Bernadotte. On sut alors que Napoléon occupait Weimar et que la seconde armée n'existait plus. L'épouvante gagna tous les rangs. Les uns coururent à Erfurt, d'autres se mirent à errer sans but et enfin à se débander. Les routes se couvrirent de fuyards, d'équipages, de charrois abandonnés. Au milieu de ce désordre, Hohenlohe, avec 60 cavaliers, rejoignit le roi qui, après lui avoir donné le commandement de ce qu'il pourrait rallier, se retira à Magdeburg.

Jamais plus grand désastre n'avait accablé les armées de la coalition. Cette journée mémorable coûta aux Prussiens presque toute leur artillerie,

leurs bagages et plus de 50,000 morts, blessés ou prisonniers. Les généraux Brunswick, Mœllendorf, Schmettau et Ruchel périrent. Le plus grand nombre des fuyards ne reparut plus sous le drapeau. La victoire fut chèrement achetée à Auerstaedt; Davout perdit près de 8000 hommes; mais à Iéna, à peine eut-on 3000 hommes hors de combat.

Cette victoire eut pour suite la conquête rapide des provinces en deçà de l'Oder. Le lendemain de la bataille, Napoléon mit en liberté les prisonniers saxons et donna à Davout l'ordre d'occuper Leipzig ; il obtint ainsi la neutralité de l'électeur et bientôt son alliance en échange du titre de roi.

Le reste de la grande-armée fit irruption dans l'espace où étaient éparses les troupes vaincues. Bernadotte s'établit à Querfurt pour empêcher les débris de l'armée du roi de se jeter dans les rangs de la réserve. Soult poussa vivement sur Greusen et Weissensée. Enfin l'empereur, suivi des autres maréchaux, marcha sur Erfurt qui fut aussitôt investi.

Kalkreuth avait réussi à reformer, sous cette place, ses deux divisions, et Blücher sa cavalerie : tous deux, s'étant mis en mouvement pour gagner Magdeburg, se heurtèrent contre le 4e corps et la division Klein de la cavalerie de réserve qui leur barraient la route : le premier à Weissensée, l'autre à Greussen. Blücher s'ouvrit le passage en jurant qu'un armistice était convenu. Kalkreuth voulut essayer de la même ruse, mais Soult ne l'en crut pas sur parole. Obligé de combattre, il ne s'échappa qu'en laissant ses bagages et la plus grande partie de son monde.

Le même jour, Ney et Murat forcèrent Erfurt à capituler, on y trouva d'immenses ressources et l'on y prit, outre 6000 hommes de garnison, 8000 fuyards d'Iéna.

Le lendemain, Bernadotte aborda devant Halle le prince de Wurtemberg (13,000), le battit et le rejeta par Dessau au-delà de l'Elbe. Le surlendemain, Davout saisit le pont de Wittenberg et la grande-armée fit face en arrière pour passer l'Elbe, sur leurs pas. Ney seul resta sur la rive gauche pour commencer l'investissement de Magdeburg.

On ne trouva point d'obstacle sur l'Elbe, et l'on parvint à Berlin sans rencontrer l'ennemi : le roi presque seul avait traversé sa capitale pour se rendre dans la Prusse orientale suivi des débris du corps battu à Halle.

Rien ne résistait. Lannes fit capituler Spandau; Soult descendit la rive droite de l'Elbe et compléta l'investissement de Magdeburg qui ne tarda pas à se rendre. Jérôme Napoléon, à la tête des auxiliaires allemands, envahit la Silésie et s'apprêta à faire le siège de Glogau, de Breslau et des autres forteresses de cette province.

Les débris de l'armée prussienne cherchèrent vainement un point

d'appui pour se réorganiser. Toujours débordés par leur droite, ils avaient fui de Magdeburg à Rathenau, puis à Neu-Rupin d'où ils gagnaient Prentzlow; ils y furent prévenus. Lannes et Murat remontèrent à marches forcées le Havel et l'Ucker par la rive droite, s'emparèrent du pont de Prentzlow peu de momens avant l'arrivée des premières colonnes de Hohenlohe. Avec des troupes découragées, ce général ne pouvait tenter le passage; il capitula. Les corps hors des rayons de capitulation, passèrent sous les ordres de Blücher qui se retira sur le Bas-Elbe. Soult et Bernadotte le poursuivirent l'épée dans les reins, l'atteignirent à Lubeck et le forcèrent aussi à mettre bas les armes.

En 27 jours, la grande armée prussienne s'était évanouie. Quelques faibles détachemens avaient trouvé un refuge dans Hameln et Nienburg, mais ces places furent prises par l'armée de Hollande qui débouchait en Allemagne par Munster.

Dans le même temps, Mortier, à la tête du 8e corps (15000) prit possession de la Hesse électorale, du Hanovre, de Hambourg, de Brême. Stettin, à la vue de quelques escadrons, Custrin, où 3 à 4000 hommes tenaient garnison, à la sommation d'un seul régiment d'infanterie, ouvrirent leurs portes. Enfin Bernadotte envahit la Poméranie suédoise.

Napoléon n'avait plus que Dantzig à prendre pour fermer aux Anglais toutes les entrées commerciales de l'Allemagne. Attiré par l'appât de cette conquête, il repoussa par des conditions inacceptables les ouvertures du roi de Prusse et donna l'ordre à Davout de se porter à Posen.

Ce fut à ce moment, où sa puissance atteignait le faîte, que l'unité, sur laquelle elle était fondée, contracta les premiers germes de dissolution.

Le sénat fit parvenir à Berlin une adresse de félicitations, dans laquelle il insinuait, que la France desirait la paix, et que l'empereur satisferait un vœu national en ne passant point l'Oder. Ce symptôme d'opposition l'offensa profondément et ne lui fit point abandonner ses projets.

Les victoires d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna lui avaient livré l'Allemagne. Il avait mesuré les forces de la Russie et il était sûr désormais de dicter la loi au continent. Mais pendant ces campagnes si brillantes, si décisives, les Anglais, ayant achevé la destruction de la marine française, s'étaient arrogé le droit de déclarer bloqués tous les ports de l'empire que le blocus fut effectif ou non. Cette mise hors la loi demandait des représailles. On brûlait d'atteindre des ennemis qui faisaient de leurs forces un abus aussi exorbitant. Mais on ne pouvait y parvenir qu'en ruinant leur commerce, qu'en forçant le parlement à céder au cri de tout un peuple, et à changer de système politique.

Napoléon rendit les célèbres décrets de Berlin, aux termes desquels il mit en état de blocus les Iles Britanniques et défendit à l'Europe d'entretenir avec elles des relations commerciales.

Telle était la fatalité de sa mission. Il fallait périr ou faire tomber les successeurs de Pitt. Cette terrible nécessité l'entraîna à se séparer du sénat et de l'opinion publique, à occuper militairement tout le littoral de la Baltique et de la mer du Nord, enfin à rompre violemment des habitudes, des intérêts, dont les passions peuvent faire le sacrifice, mais dont l'interruption forcée semble toujours tyrannique.

Le système continental, énergique protestation en faveur des grands principes de la liberté commerciale, souffrait trop d'entraves dans ses applications journalières pour exciter l'enthousiasme, d'où naissent les actes d'abnégation personnelle. Il devait entretenir en Allemagne et même en France une irritation toujours croissante dont on ne pouvait conjurer l'effet qu'à condition d'arracher à la fortune de rapides et constantes faveurs.

II.

OPÉRATIONS EN POLOGNE.

Ouverture de la campagne de Pologne.—Passage de la Vistule (29 novembre).—De l'Wkra (24 décembre).—Bataille de Pulstuck (26).—Combats de Mohrungen (25 janvier 1807).—De Passenheim (1er février).—De Bergfried (3).—De Hoff (6).—D'Eylau (7).—Bataille d'Eylau (8) — D'Ostrolenka (16).—Siège de Dantzig (du 23 février au 24 mai).—Combats de la Passarge (4-5-6 juin).—Bataille de Heilsberg (10).—De Friedland (14).—Traité de Tilsitt.

La lutte prenait des proportions gigantesques; pour assiéger Dantzig, il fallait tenir tête à la Russie, inquiéter l'Angleterre, organiser l'Allemagne et intimider l'Autriche. Le monde entier s'émut: la Perse prit

une attitude hostile; la Turquie courut aux armes et, pour parer l'effet de ces diversions, le cabinet britannique couvrit la Méditerranée de ses vaisseaux, attaqua Constantinople et tenta (mais vainement) de s'emparer de l'Égypte.

Cependant la Prusse occidentale, divisée en quatre départemens, fut confiée à une administration ferme et habile. Pour garantie de la neutralité du conseil aulique, on forma des camps sur l'Inn et sur le Pô. On fit avec la Saxe une alliance offensive et défensive, on poussa le siège des forteresses de la Silésie; enfin, on groupa à la droite de l'armée, près de la frontière autrichienne, Murat (20,000), Davout (22,000) et Lannes (19,000) qui s'établirent à Leznica et Sompolno. Le quartier général et la garde se portèrent à Posen.

Les coalisés avaient sur la Vistule, 1° entre Graudentz et Thorn, 15,000 Prussiens commandés par Lestocq; 2° à Varsovie, avec une avant-garde aux bords de la Bzara, la première armée russe, sous Benningsen (55,000). Ils avaient en outre à Dantzig, en Silésie, à Graudentz, Colberg, Dirschau et Stralsund 50,000 hommes de garnison.

Une seconde armée russe sous Buxhœveden 36,000 s'avançait sur la Narew pour se réunir à la première sous le commandement du feld-maréchal Kaminskoy; enfin une réserve de 40,000 hommes était en formation sur le Niémen.

La première ligne couvrait à-la-fois les routes de Kœnigsberg, centre des opérations de la Prusse et de Grodno, point de départ, sur le théâtre de la guerre, des corps tirés du fond de la Russie.

Les six premiers corps de la grande-armée, la garde, la réserve de cavalerie de Murat, une seconde réserve de cavalerie récemment formée sous les ordres de Bessières, ayant achevé de passer l'Oder, marchèrent contre la Prusse royale : le 9ᵉ corps (Jérôme sous Vandamme) resta en Silésie. Le 8ᵉ (Mortier) releva Bernadotte en Poméranie, faisant place dans les villes anséatiques à l'armée hollandaise. Un 10ᵉ corps, composé de Saxons, de Badois, de Polonais, de Français et destiné à faire le siège de Dantzig sous le commandement du maréchal Lefebvre, traversa le Brandebourg. Les provinces occupées livraient leurs ressources, la Saxe donna son armée et le territoire de l'ancienne Pologne fournit à Dembrowki le noyau de cette armée polonaise qui devait rivaliser avec les corps d'élite en bravoure et en fidélité à la cause française.

Toutes ces forces présentaient un effectif de 200,000 hommes, dont 110,000 sous les ordres immédiats de l'empereur entrèrent en campagne. La redoutable colonne de droite s'ébranla la première. Murat poussa sur Lowicz une reconnaissance dont l'effet fut de faire reculer les Russes jusqu'à Varsovie. On les suivit; ils abandonnèrent la ville, replièrent le

pont de bateaux sur la rive droite et laissèrent une arrière-garde dans le faubourg de Praga.

Le 28 novembre, l'avant-garde française fit son entrée dans la capitale de l'ancienne Pologne. Ce moment effaça le souvenir d'une longue agonie de misère : tout un peuple opprimé vit subitement renaître les espérances de la patrie. Son enthousiasme passa toute expression. A ses acclamations, les soldats, transportés d'une ardeur nouvelle, coururent à la Vistule qui charriait déjà d'énormes glaçons, ils bravent à-la-fois tous les dangers, ils se jettent à la nage et vont sous le feu de l'ennemi détacher les bateaux de la rive opposée. Bientôt la cavalerie s'embarque; Praga est emporté; les Russes épouvantés fuient au-delà du Bug.

Les corps français s'établirent entre les deux rivières. D'un autre côté, Ney força le passage à Thorn; Bernadotte partit de Dirschau et occupa sur l'autre rive Elbing et Marienwerder, de manière à couper Dantzig de ses communications avec Kœnigsberg et l'armée. Enfin Augereau, Soult, Bessières débouchèrent par Zakroczym, Wyzogrod et Thorn.

Lestocq et Benningsen étaient en pleine retraite; mais à Ostrolenka, ce dernier, informé de l'approche de Buxhœveden, suspendit le mouvement rétrograde, et résolut de revenir sur ses pas, de reprendre l'attaque avec plus de 100,000 hommes pendant que ses adversaires étaient encore séparés par le cours du Bug. L'armée combinée, ramenée sur l'Wkra et ses nombreux affluens, fit halte et se retrancha dans le but de se préparer une base pour reconquérir l'espace entre le Bug et la Vistule. Mais Napoléon la prévint en l'attaquant dans ses lignes.

Il prit pour but de ses manœuvres Pultusk, quartier général de Benningsen, nœud des routes de Kœnigsberg et de Grodno. La possession de cette ville devait forcer les Russes et les Prussiens ou à séparer ou à découvrir un de leurs centres d'opérations.

L'armée entière s'ébranla : Bernadotte se lia par sa droite à Ney qui prit position à Rypin; Bessières, Soult, Augereau formèrent leurs colonnes à Sierps, Wyzogrod et Zakroczym. Tous ces corps eurent ordre de marcher de front sur l'Wkra, tandis que Davout, Lannes et Murat se disposèrent à pénétrer entre cette rivière et la Narew.

Davout força d'abord le passage de Bug un peu au-dessous du confluent de l'Wkra, puis, au moyen d'un à droite, il se transporta au-delà de ce dernier cours d'eau, et se mit à remonter la rive gauche en refoulant la gauche des Russes. Lorsqu'il eut fait une large ouverture, Murat le suivit en seconde ligne, et Lannes, passant derrière eux, appuya à droite, emporta vivement Nasielsk et pointa sur Pultusk. De leur côté, les trois corps de la gauche poussèrent Lestocq; Bessières, en débouchant brusquement à Biezun, le rejeta sur la chaussée de Thorn à

Grodno, et Soult, en se portant à grands pas à Ciechanow, acheva de le séparer des Russes. Ceux-ci, se voyant débordés à gauche par Lannes, à droite par Soult, évacuèrent en toute hâte leurs retranchemens. Les divisions se mêlèrent, on sacrifia des bagages, de l'artillerie, et, gagnant ainsi de vitesse, on prévint les généraux français sur la Narew.

Benningsen avait déjà rangé 40,000 hommes en avant de Pultusk, lorsque Lannes s'y présenta; mais le prince de Gallitzin (du corps de Buxhœveden), dont la droite était pressée par Augereau, fut obligé de faire volte-face à Golymin avec 25,000 hommes, pour soutenir le choc de Davout et de Murat. Une double bataille s'engagea dans ces positions, où les deux généraux russes étaient gravement compromis. Soult, continuant à déborder Gallitzin, venait, au sortir de Ciechanow, de se jeter dans des chemins de traverse pour percer jusqu'à Makow et pénétrer le premier sur la Narew. Mais il dégelait, le sol naturellement fangeux était tellement détrempé, que le 4e corps, n'ayant pu vaincre les difficultés du terrain, arriva trop tard. Les ennemis n'eurent contre eux que les chances ordinaires des armes.

Lannes, soutenu à gauche par une division de Davout, était encore de moitié moindre que son adversaire; mais on ne comptait plus et il n'hésita pas à ordonner l'attaque. Le combat se soutint jusqu'à la nuit sans avantage décidé. Cependant, les Russes perdirent plus de 5000 hommes, et les Français n'eurent que 6 à 700 morts et 1500 blessés. Benningsen ne crut point devoir hasarder une seconde bataille, il profita de l'obscurité pour passer la Narew, abandonnant 12 pièces de canon et quantité de bagages.

A Golymin, on était d'abord à nombre égal. Les Russes étaient postés dans le village et dans les bois qui l'environnent. L'infanterie de Davout les chassa pied à pied et finit par les entasser dans le village. A ce moment, Augereau approchait, et, si l'on eût pu saisir la route de Pulstuck, ils eussent été enveloppés. Davout l'essaya, il détacha sur sa droite une brigade de dragons pour leur couper la retraite; mais les chevaux s'embarrassèrent dans un terrain marécageux, une nuée de tirailleurs les arrêta, la manœuvre manqua et l'ennemi se hâta de se retirer par la seule ouverture qui lui restât. Il prévint Soult à Makow, d'où il gagna Ostrolenka.

Le même jour, Ney rejeta définitivement Lestocq sur la route de Kœnigsberg. Ce général avait fait un dernier effort pour renouer par Soldar la communication avec les Russes; le 6e corps déjoua ce dessein, repoussa toutes ses attaques, lui prit des drapeaux, du canon, et le poursuivit jusqu'à Djanow.

L'armée coalisée, affaiblie de plus de 10,000 hommes, était désormais séparée en trois corps, et la grande-armée avait réussi à se concentrer

au nœud des routes par lesquelles ils pouvaient déboucher. L'état de la saison empêcha de les poursuivre. Lannes se contenta de prendre position à Ostrolenka et de faire nettoyer par sa cavalerie la vallée de la Narew. Les autres corps se répandirent dans leurs quartiers d'hiver, en couvrant leur front par la Passarge et l'Omulew. Sous leur protection, l'investissement de Dantzig commença par la rive gauche de la Vistule.

A la fin de janvier, Bernadotte avait son quartier général à Elbing; Ney était à Gilgenburg et Niedenburg, communiquant avec le premier corps par Osterode et Mohrungen, et éclairant la Passarge et la Haute-Alle; Lefebvre était à Thorn; Soult couvrait l'Omulew; Davout, Lannes et Augereau étaient échelonnés de Pulstuck à la rive gauche de la Vistule. Le grand quartier général, la garde et la cavalerie étaient rentrés à Varsovie. On croyait passer dans ces positions tout l'hiver, lorsque Benningsen, ayant réorganisé l'armée coalisée dont il avait reçu le commandement en chef, entra inopinément en campagne à la tête de 100,000 hommes.

Après la bataille de Pultusk, les Russes, au lieu de prolonger leur retraite par la route de Grodno, s'étaient jetés à droite dans la Prusse orientale, et l'armée entière s'avançait par les deux rives de l'Alle, espérant pénétrer entre Bernadotte et Ney, resserrer le premier entre la mer et la Basse-Vistule, s'établir sur le bord de ce fleuve, dégager Dantzig, et reporter la guerre dans le Brandeburg. Masqué par d'immenses forêts, Benningsen avait pu dérober ses mouvemens aux avant-gardes françaises qui, toutefois, avaient conçu de vagues soupçons. Sur leurs rapports, Napoléon se tenait prêt à lever les quartiers d'hiver et à parer à tout évènement.

Le 24 janvier, l'avant-garde russe parut sur la Passarge, près de Liebstadt, et força le passage de la rivière. Aussitôt l'alarme se répandit sur toute la ligne. Bernadotte, après avoir soutenu à Mohrungen contre 17,000 hommes un combat, où il eut besoin de toutes ses ressources pour se rendre maître du champ de bataille, concentra le 1er corps à Osterode. Ney prit position à Hohenstein; la communication fut établie entre eux et les deux maréchaux se mirent en mesure de combiner leurs manœuvres, soit pour marcher en avant, soit pour rétrograder. C'est à ce dernier parti que s'arrêta l'empereur. Lorsqu'il eut la certitude que toute l'armée coalisée débouchait, il voulut tourner contre elle son audacieuse tentative, se porter sur ses derrières, l'acculer à la Vistule. Il prescrivit en conséquence à Bernadotte de refuser sa gauche, de se retirer même, s'il le fallait, jusqu'à Thorn, pour laisser Benningsen suivre sa pointe et se compromettre d'autant plus fortement.

Celui-ci, pivotant sur sa gauche qui s'appuyait à Allenstein, fit irrup-

tion dans les cantonnemens que le premier corps venait d'abandonner. Sa droite, poussant jusqu'à la Vistule, débloqua Graudentz. Bernadotte, en prenant position chaque jour, gagna Lobau, Neumarkt et Strasburg.

Cependant, Napoléon préparait un de ces coups décisifs qui l'ont élevé à une si grande renommée. Soult, Ney, Davout, Murat, Bessières et la garde s'échelonnèrent parallèlement à la grande route de Varsovie à Kœnigsberg, flanqués par le 6e corps, qui prit position à Ostrolenka, pour faire face aux troupes qu'on savait rassemblées à Byalistock, sous les ordres d'Essen. Cette masse formidable prit immédiatement l'offensive en poussant sur Ortelsburg et Hohenstein, dans le but de rompre l'aile gauche de Benningsen et de couper sa ligne de retraite.

Bernadotte devait, au moyen d'une marche forcée, tourner l'avant-garde russe pour venir prendre la gauche de Ney; mais l'officier, chargé des instructions qui lui étaient destinées, tomba entre les mains de l'ennemi. Benningsen fut instruit du plan de Napoléon. Il put mesurer à-la-fois le péril qui le menaçait et le parti qu'il devait tirer de l'heureuse information qui lui survenait. Il rappela sa droite (Lestocq) quitta rapidement la route de Thorn et porta son centre au secours de sa gauche, tandis que les Prussiens remontèrent jusqu'à Osterode. Il espérait prévenir l'armée française sur la rive gauche de l'Alle, s'assurer de la route de Heilsberg et tenter le sort des armes. Mais, lorsqu'il eut franchi la Passarge, il trouva sa gauche chassée de Passenheim, d'Allenstein, et il se mit en bataille sur les hauteurs de Suktdorf, la droite à la Passarge, la gauche à Bergfried sur l'Alle.

La fortune l'avait sauvé d'une destruction inévitable; mais pour échapper entièrement, il lui restait à faire un mouvement difficile : c'était, puisque la route de Heilsberg était déjà fermée, de défiler par le flanc gauche sur Preussisch-Eylau, devant le front de la grande-armée. Il ne s'en tira qu'en jetant sur les pas de ses adversaires de fortes arrière-gardes qui se firent hacher.

Napoléon, le voyant disposé à tenir à Suktdorf, rangea, dans l'intervalle entre les deux rivières, la cavalerie, la garde, les 3e et 7e corps, et chargea Soult, soutenu par Davout, d'enlever le pont de Bergfried pour déborder sa gauche. Cet ordre fut vigoureusement exécuté. Soult entra dans Bergfried à la suite d'un brillant combat qui coûta aux ennemis près de 2000 hommes. Au bruit de son canon, le feu s'ouvrit sur toute la ligne; mais il était tard, et l'action fut suspendue par la nuit, dont Benningsen profita pour se retirer à marches forcées jusqu'à Wolfersdorf. Là il fit halte, après avoir placé 9000 hommes à Deppen, pour rallier l'aile droite qui était encore de l'autre côté de la Passarge. Le lendemain, on culbuta ses arrière-gardes : Murat sabra, prit et dispersa la colonne de

Deppen. Le surlendemain, Ney atteignit entre Deppen et Liebstadt, l'avant-garde de Lestocq qui croyait encore la route libre. Cette troupe (3 à 4000) fut entourée et enlevée. Le général Prussien recula jusqu'à Spandau, et Ney manœuvra de manière à le rejeter hors du champ d'opération. Pendant ce temps, le centre de Benningsen battit en retraite par la route de Kœnigsberg, et son aile gauche par le chemin de Heilsberg, qui côtoie la rive gauche de l'Alle. Davout poursuivit cette dernière colonne, les autres corps s'avancèrent par Landsberg, et Murat eut encore à combattre à Gros-Glanden et à Hoff, des arrière-gardes destinées à ralentir le mouvement.

Le déploiement des trois colonnes de la grande-armée les portait naturellement à se réunir à Eylau. Une fois concentrées, rien ne pouvait les arrêter en avant de Kœnigsberg. Benningsen résolut de prévenir leur réunion et indiqua, comme ralliement à ses deux ailes, la ville d'Eylau, où il fit halte avec son centre dans le dessein de battre les corps français qui se heurteraient les premiers contre lui, et ensuite d'engager une affaire générale.

Le 7 février, Murat et Soult, marchant à la tête de la principale colonne, trouvèrent les approches d'Eylau fortement défendues; ils consacrèrent à les déblayer le reste du jour, et ils combattirent toute la nuit pour s'emparer de cette petite ville, dont la possession était importante pour l'une et l'autre armée. Ils l'enlevèrent rue par rue, et cette résistance acharnée suffit pour que Napoléon pénétrât le dessein du général russe. Il pressa la marche d'Augereau, des réserves, et le lendemain, quand les ennemis se déployèrent pour reprendre la position, on était en mesure de soutenir le choc jusqu'à la venue de Davout et de Ney. Bernadotte, à peine arrivé sur la Passarge, était hors de compte.

La neige et la glace ayant nivelé le terrain, c'était une bataille en plaine. Les seules positions étaient d'abord Eylau, bâti dans le sens de la route d'Heiligenbeil, présentant au front de l'ennemi la convexité d'un arc de cercle, puis les petits villages de Serpallen, Sansgarten, Kuschitten, Schmoditten, formant autour de la ville un demi-cercle de 1000 à 1200 toises de rayon.

Les coalisés, affaiblis par leur pénible retraite de près de 20,000 hommes, étaient, au nombre de 80,000, rangés sur trois lignes de Schmoditten à Serpallen. La grande-armée, privée par un malencontreux hasard, du corps de Bernadotte (20,000 hommes), ne comptait pas plus de 68,000 combattans.

Soult, s'étant rangé devant Eylau, appuyait à droite pour faire place à Augereau et pour se lier avec Davout, qui avait reçu l'ordre de se rabattre sur le champ de bataille, de manière à déborder l'aile gauche de

l'ennemi, lorsqu'une violente canonnade éclata contre lui. On y répondit avec vigueur, et à mesure que le débouché se dégagea, les divisions d'Augereau défilèrent dans le but d'assaillir le centre de Benningsen.

Ces dispositions promettaient un de ces prompts succès auxquels la grande-armée était accoutumée. Mais à Eylau comme à Pultusk, les Russes furent secourus par le terrible auxiliaire, qui devait plus tard les faire triompher. Un orage de neige, soulevé par le vent du nord, éclata; Augereau s'égara dans l'obscurité et donna, tête baissée, entre la droite et le centre de l'ennemi. Avant d'avoir le temps de se reconnaître, il fut pris entre deux feux et souffrit de grandes pertes; ses deux généraux de division, lui-même, quittèrent le champ de bataille grièvement blessés. Le 7e corps se mit à flotter, et l'ennemi parut prêt à pénétrer dans l'intervalle, que sa fausse direction avait laissé entre sa droite et la gauche de Soult. Napoléon vit le péril et le prévint. Il lança dans l'ouverture Murat, avec quatre divisions de cavalerie, soutenu par Bessières et la garde. Cette masse formidable écrasa la cavalerie russe, rompit les deux premières lignes d'infanterie et traversa le champ de bataille dans toute sa largeur; enfin, après avoir fourni, non sans perte, cette charge brillante, elle détruisit une colonne de 4000 hommes, qui s'était aventurée jusqu'aux maisons d'Eylau. Pendant ce temps, Davout s'étant déployé perpendiculairement aux lignes ennemies, la gauche à Serpallen, commença à pousser leur gauche sur le centre. Après plusieurs incidens variés, après avoir enlevé Sansgarten, il envahit le terrain jusqu'au-delà de Kuschitten et de la route de Friedland. Les Russes, resserrés près de la chaussée de Kœnigsberg, semblaient n'avoir plus qu'à faire une prompte retraite, quand Lestocq, qui manœuvrait depuis le matin pour échapper à Ney, parvint à jeter au-delà de la droite du maréchal 7000 hommes, qui, débouchant par Schmoditten, se portèrent aussitôt contre Davout et le firent reculer jusqu'au-delà de Kuschitten.

Cependant Ney, occupé à pousser la droite de Lestocq, averti par des maraudeurs que l'on devait être aux prises, s'arrêtait fréquemment, prêtait l'oreille et recueillait comme un bruit sourd qui retentissait au loin : il se convainquit enfin qu'on se battait, et laissant là les Prussiens, il marcha au canon, entra en ligne en enlevant les premières maisons de Schmoditten, appui de la droite des Russes, et les détermina à s'éloigner. Il acheva de se rendre maître du village et tailla en pièces leur arrière-garde dont la retraite était coupée.

Cette journée, que le désastre d'Augereau avait rendu si sanglante, coûta aux coalisés du canon, des bagages, 6000 morts et 20,000 blessés, dont le plus grand nombre resta prisonnier. La grande-armée perdit 3000 morts et eut 15,000 blessés. C'était un vide qui devait se faire sentir.

La désorganisation du 7ᵉ corps, le dégel qui survint pendant la nuit, empêchèrent Napoléon de rien entreprendre; Murat seul lança quelques escadrons qui suivirent l'ennemi jusque sous les murs de Kœnigsberg; les vainqueurs prirent leurs cantonnemens en avant d'Eylau.

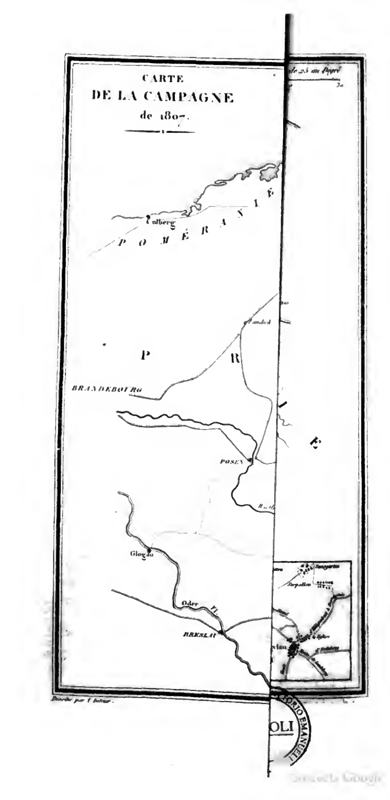
Un dernier engagement mit fin à la campagne d'hiver et ajouta aux désastres de l'ennemi. A peine les Français étaient-ils dans leurs quartiers, que des nuées de Cosaques se répandirent entre l'Alle et la Narew, et se mirent à harceler leurs flancs et leurs derrières. Savary, en l'absence de Lannes, commandait le 6ᵉ corps; pour réprimer ces mouvemens, il étendit sa gauche sur l'Omulew et donna à Essen la tentation d'attaquer Ostrolenka. Les Russes, au nombre de 25,000, descendirent simultanément les deux rives de la Narew. Averti de leur marche, Savary courut à Ostrolenka avec Oudinot, et leur opposa des forces égales. Il fit assaillir et repousser au loin la colonne de droite, puis laissant l'autre s'avancer jusqu'aux murs de la ville, il la reçut à bout portant. Ecrasée par un feu terrible, découverte sur son flanc droit, elle se retira précipitamment abandonnant sept canons, deux drapeaux, 1200 morts et 2000 blessés.

A peu de jours de là, Napoléon, après avoir occupé Eylau assez longtemps pour faire évacuer les hôpitaux et les trophées qui constataient sa victoire, fit rentrer l'armée dans son ancienne ligne de cantonnemens, résolu à suivre avec vigueur le siège de Dantzig et à suspendre jusqu'à la reddition de la place toute opération offensive. Bernadotte s'établit à Braunsberg et Spanden où il éleva une tête de pont. Soult à Liebstadt remplit la trouée par laquelle Benningsen avait pénétré. Ney prit sa droite Deppen; vint ensuite Davout entre les sources de la Passarge, de l'Alle et de l'Omulew, se liant par cette dernière rivière au 6ᵉ corps dont Massena vint prendre le commandement.

La garde, la cavalerie, les grenadiers d'Oudinot, une division polonaise, une division bavaroise, rendue disponible par la capitulation de la majeure partie des places de la Silésie; formèrent une seconde ligne à Osterode, Niedenburg et Pultusk; le quartier général fut porté d'abord à Osterode, puis plus près de Dantzig à Finckenstein.

Les débris du 7ᵉ corps avaient été répartis dans l'armée. Le 9ᵉ corps achevait la conquête de la Silésie dont il démantelait les places. Le 8ᵉ assiégeait Stralsund et Colberg. Enfin le 10ᵉ (27,000) protégé par une barrière de 150,000 baïonnettes, resserrait les Prussiens dans les murs de Dantzig et commençait le blocus.

A 12 lieues de la mer, la Vistule jette sur la droite, dans le golfe de Frisch-Haff, un bras qui prend le nom de Nogat et entoure une île du même nom. Elle continue ensuite à remonter au nord jusqu'à deux lieues de la côte. Là elle se sépare encore pour courir d'un côté à l'orient et se


CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1807.
P O M É R A N I E
P
R
BRANDEBOURG
POSEN
Glogau
Oder Fl.
BRESLAU
Dessiné par l'Auteur.

perdre dans les mêmes eaux que la Nogat, de l'autre à l'ouest, où après avoir baigné par sa rive gauche la vaste forteresse de Dantzig, elle fait un détour et gagne le golfe de Dantzig. Ces deux dernières branches entourent, avec le Frisch-Haff et la mer, une longue langue de sables qui s'étend jusqu'à Pillau et qu'on appelle l'île de Nehrung. Ces bras, ces îles compliquaient du côté de la rive droite, le blocus de la place. Sur la rive gauche, il fallait maîtriser le fort de Weichselmunde, à l'embouchure du fleuve, et un camp retranché qui renfermait le port.

Lorsque les opérations commencèrent, le corps assiégeant n'était pas entièrement en ligne, mais la garnison qui devait être portée à 20,000 hommes était incomplète et le gouverneur, feld-maréchal Kalkreuth, était absent. On débuta par l'attaque de Dirschau qu'occupaient les avant-postes prussiens. Cette ville fut enlevée à la suite d'un combat sanglant; après quoi, le maréchal se rapprocha de jour en jour de la place jusqu'au 18 mars, époque à laquelle il ne restait qu'à s'emparer de l'île de Nehrung, dont l'abord était interdit par les énormes glaçons que charriait le fleuve. Ce fut à ce moment que Kalkreuth et le complément de la garnison profitèrent du chemin qui était encore libre, pour entrer dans la place dont ils cherchèrent aussitôt à éloigner le corps assiégeant. Leur tentative fut secondée par Benningsen qui parut à-la-fois sur tout le front de la grande-armée. Ses troupes passèrent l'Alle et la Passarge, tombèrent à Braunsberg sur la gauche de Bernadotte, et à Guttstadt sur les avant-postes de Ney. Elles furent d'abord repoussées sur tous les points. Ensuite l'empereur ordonna un mouvement en avant pour reconnaître le but de ces démonstrations. Murat, poussant jusqu'à Seeburg, déblaya la rive droite de l'Alle. Soult, soutenu par Bernadotte, porta ses reconnaissances à Wormdit. Enfin, Ney s'empara de Guttstadt où il se fortifia. Benningsen céda partout le terrain et se retrancha lui-même dans Heilsberg dont il fit une place d'armes autour de laquelle il resta dans l'inaction.

Dès-lors, toute l'attention se porta sur le siège de Dantzig. Lefebvre, après avoir repoussé les sorties de Kalkreuth, s'était emparé par un coup de main hardi, de l'île de Nehrung où il avait placé un corps assez imposant pour s'étendre par sa droite de manière à paralyser Weichselmunde et le camp. Le blocus était complet dans la nuit du 1er au 2 avril. On ouvrit la tranchée à l'ouest de la ville et les travaux furent poussés avec vigueur, malgré les efforts de l'ennemi qui répondait à l'attaque par un contre-cheminement. Au bout de cinq semaines, la 3e parallèle fut achevée. Un matériel immense, tiré des places de la Silésie, était en batterie, lorsqu'un corps de 15,000 Russes entra dans la Vistule, commandé par Kamenskoi. Ce général fit aussitôt ses dispositions pour profiter de

la supériorité du nombre, mais il était difficile de surprendre Napoléon. Informé de l'embarquement à Pillau d'un fort secours, il avait mis sous les ordres de Lannes les grenadiers d'Oudinot et les avait dirigés sur l'île de Nogat. Ce renfort fit sa jonction avec Lefebvre au moment où Kamenskoi débouchait du camp sous Weichselmunde dans l'île de Nehrung dans le dessein de prendre les lignes de blocus et d'ouvrir la communication avec les Prussiens. Les deux maréchaux battirent complètement les Russes et leur ôtèrent la tentation de troubler le siège.

Sur ces entrefaites, Mortier, ayant conclu sous Stralsund un armistice avec les troupes suédoises, arriva et donna aux opérations une nouvelle ardeur. Kalkreuth, convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, capitula et obtint pour sa garnison les mêmes conditions qu'il avait jadis accordées aux défenseurs de Mayence. Kamenskoi se rembarqua.

Après l'avoir rallié, les coalisés reprirent l'offensive. L'empereur Alexandre était venu prendre le commandement de l'armée qui avait été portée à 130,000 hommes. Essen était resté sur la Narew dans le même état. Massena n'avait point non plus été renforcé, mais l'effectif des 1er, 3e, 4e et 6e corps avait été augmenté; l'armée en ligne sur la Passarge, qui en apparence était la même qu'à la fin de février, présentait réellement un effectif de 160,000 hommes.

Les ennemis débutèrent par une démonstration à Braunsberg, après quoi ils débouchèrent en sept colonnes. La droite attaqua Bernadotte au pont de Spanden; le centre voulut enlever à Soult la position de Lomitten, mais la gauche entreprit une opération plus sérieuse. Benningsen la conduisit en personne; les gardes et les réserves en faisaient partie. Elle tomba sur Ney à Guttstadt, manœuvrant pour tourner sa gauche à Wolfersdorf et le prévenir sur la Passarge.

Soult et Bernardotte furent victorieux, Ney se vit obligé de céder le terrain; mais il eut la gloire de pénétrer les desseins de Benningsen, de contenir les têtes de colonnes qui cherchaient à l'envelopper, afin d'arriver avant elles à Deppen sans être entamé. Il termina dignement cette belle retraite en passant la rivière avec un imperturbable sang-froid sous le feu d'une formidable artillerie.

Benningsen, qui avait espéré surprendre les trois maréchaux, déborder le 5e corps par sa gauche, l'enlever même, puis traverser la Passarge et couper en deux la ligne de cantonnemens, Benningsen vit avec douleur ses projets déjoués; il ne douta point d'être lui-même assailli, et sur-le-champ il ordonna de battre en retraite.

En effet, aux premiers coups de feu, Napoléon avait appelé à lui Davout, Lannes, Mortier, la garde, la cavalerie, et dès le lendemain, l'ar-

mée entière franchit la Passarge aux trois points que l'ennemi avait voulu forcer. Ce mouvement s'exécuta avec une rapidité inconnue aux troupes coalisées. On atteignit les arrière-gardes des Russes, on les empêcha de se déployer, on les resserra sur l'Alle où ils s'étaient eux-mêmes concentrés pour accabler Ney. On les chassa de la rive gauche, on enleva Guttstadt, enfin on les déborda par leur droite, et on les coupa des corps de Lestocq qui se retira par Kœnigsberg, le long du Frisch-Haff.

Benningsen se hâta de rentrer dans ses retranchemens de Heilsberg, et l'armée française pressant sa marche, se rangea sous les murs de cette ville par la rive gauche de l'Alle.

Ainsi, Napoléon fit tourner contre son adversaire toutes les chances que celui-ci croyait s'être ménagées. A cheval sur la ligne de communications, il lui suffisait de l'empêcher de déboucher sur la rive gauche de l'Alle, pour être maître de le prévenir à Eylau et par suite à Kœnigsberg. Tel fut le but de la bataille de Heilsberg.

L'avant-garde ennemie était en position en avant de la ville, et l'armée s'appuyait sur une suite de redoutes ou d'ouvrages palissadés.

Murat et Soult engagèrent l'action au milieu du jour. Après six heures de vicissitudes, ils replièrent l'avant-garde dans les retranchemens qu'ils abordèrent. Lannes, à ce moment, survint et donna une nouvelle activité au combat qui se soutint indécis jusqu'à minuit. Les pertes furent grandes : 1100 morts, 6 à 7000 blessés du côté des Français; 3000 tués, 8 à 9000 blessés du côté de l'ennemi. Pendant la nuit, l'empereur fit entrer en ligne toutes ses forces, croyant à l'aube recevoir la bataille; mais Benningsen resta d'abord immobile, et lorsqu'il vit les colonnes d'attaque se former, il évacua son camp pour se retirer par la rive droite de l'Alle à Bartenstein. C'était abandonner Kœnigsberg qui n'était plus couvert que par Lestocq. Murat, Davout, Soult y coururent par la route d'Eylau; Lannes et Mortier suivirent le cours de l'Alle. La garde, Ney et le 1er corps (commandé par Victor, remplaçant Bernadotte, qui avait été grièvement blessé à Spanden), s'échelonnèrent entre les deux autres colonnes.

L'Alle, à partir de Heilsberg, s'éloigne suivant un cours sinueux de Preussich-Eylau; mais à Friedland, un nouveau détour l'en rapproche, puis elle s'en écarte sans retour. Si donc, il restait à Benningsen une chance pour ressaisir la route de Kœnigsberg et la disputer aux Français, c'était en passant le pont de Friedland. Il déboucha en effet par cette ville, animé de l'espoir de prendre par le flanc les colonnes de marche de la grande-armée et de les battre l'une après l'autre.

Napoléon, en apprenant que les Russes franchissaient l'Alle à Friedland, ne put réprimer un vif mouvement de joie : il brûlait de signaler

la fin de la campagne par un succès moins équivoque que celui d'Eylau, et son adversaire lui en offrait enfin l'occasion.

La petite ville de Friedland est bâtie sur la rive gauche de l'Alle, sur un monticule, resserré par les plis de cette rivière et par un vaste étang que forme le Muhlenfliess. Après l'avoir traversé, les routes d'Eylau et de Kœnigsberg côtoient, l'une la rive gauche, l'autre la rive droite de l'étang. Lorsque Benningsen en prit possession, le 13 au soir, elle était occupée par un régiment de cavalerie légère qui se retira dans la direction d'Eylau. Le général russe sut qu'il faisait partie du corps de Lannes, et que le maréchal était à peu de distance. Il dut donc s'attendre à ne point se déployer sans trouble. Forcé de s'assurer sur les deux communications, il se mit en bataille : l'aile gauche à cheval sur la route d'Eylau, appuyant au Muhlenfliess et à la rivière, présentant un front de trois quarts de lieue : l'aile droite et le centre de l'autre côté du ruisseau, sur un front d'un peu plus d'une lieue : les réserves à Friedland.

Pendant qu'il défilait, Lannes rangea son corps d'armée sur une chaîne de collines à deux lieues de la ville, appuyant sa droite à la route d'Eylau, et sa gauche à celle de Kœnigsberg. Lorsque les ennemis l'abordèrent, il fit assez bonne contenance pour garder ses positions jusqu'à l'arrivée des autres corps. Ils accouraient, conduits par Napoléon. Mortier passa à la gauche de Lannes, Ney à sa droite. Victor et la garde restèrent en réserve entre Lannes et Ney.

A la vue des lignes des Russes, l'empereur jugea qu'ils étaient perdus. Il s'écria : « C'est aujourd'hui un jour heureux, c'est l'anniversaire de la bataille de Marengo. »

Il prescrivit à Lannes et Mortier de s'engager avec le centre et la droite ennemie assez sérieusement, pour les distraire de tout autre mouvement, et cependant de ne point les pousser trop vivement. C'est à Ney qu'est réservé l'honneur de porter le coup décisif. L'empereur le charge de culbuter la gauche de Benningsen, de la refouler entre l'étang et Friedland, de pénétrer dans la ville et d'enlever à l'armée russe son seul point de retraite. Ces ordres s'exécutèrent avec la même vigueur et la même précision qu'ils avaient été conçus. En moins de trois heures, l'armée russe disparut. La journée s'était consumée en apprêts : il était cinq heures du soir, lorsqu'une salve d'artillerie donna le signal de l'attaque.

Ney s'élance avec une force irrésistible; la cavalerie ennemie prétend l'arrêter en débordant sa droite; les dragons de Latour-Maubourg la chargent et la jettent dans la rivière. L'infanterie alors cède sur tous les points; on la pousse, on l'entasse sur les bords de l'étang, lorsque la garde impériale russe, cachée jusque-là par un pli du terrain, présente

tout-à-coup une nouvelle barrière. Mais Ney, soutenu par Dupont (du 1er corps), renverse tous les obstacles et perce jusque dans la ville au milieu d'un effroyable carnage. Il traverse ses rues en flammes; enfin, il se rend maître du pont qui est incendié.

Cependant, Mortier et Lannes poussaient pied à pied le centre et la droite des Russes, qui se rapprochaient de Friedland, croyant encore trouver le passage libre. Lorsque les troupes apprirent que la gauche était détruite et la ville occupée, elles se mirent dans le plus affreux désordre. Les uns, en cherchant à se frayer une route, se firent écraser; d'autres se noyèrent; d'autres, se précipitant vers un gué qu'on leur indiqua, s'échappèrent en sacrifiant bagages et artillerie. Les Russes avaient donc aussi trouvé leur Iéna : ils s'enfuirent pêle-mêle jusqu'à Tilsitt, affaiblis de 25,000 hommes. La perte des Français fut de 1500 morts et 4 à 5000 blessés. Dans la même journée, le grand détachement de la gauche resserra dans Kœnigsberg Lestocq, renforcé par Kamenskoi (25,000). Ces généraux se mirent en défense; on les canonna le lendemain, et le 16 on sut, qu'à la nouvelle du désastre de Friedland, ils s'étaient retirés. Soult prit aussitôt possession de la ville. Trois jours après, la grande-armée était déployée sur le Niemen. De son côté, Massena avait poussé Essen jusqu'à Byalistock, et l'on était maître de porter la guerre au sein de l'empire russe, quand s'ouvrirent les négociations qui amenèrent le glorieux traité de Tilsitt.

Le blocus continental, les royaumes de Hollande, de Saxe, celui de Westphalie (formé au profit de Jérôme Napoléon, d'une partie des dépouilles de la Prusse, du Hanovre et de la Hesse électorale), furent reconnus. L'empereur reçut le titre de protecteur de la Confédération du Rhin, que la création du grand-duché de Varsovie étendit jusqu'aux frontières Russes.

La guerre avait duré neuf mois; pendant ce court intervalle, l'empereur prenant pour point de départ Strasbourg, pour appuis la place de Forcheim sur la Rednitz et le fort de Kronach au-delà du Mein, avait tourné le Weser, première ligne de défense des états du nord. L'anéantissement de l'armée prussienne en deçà de l'Elbe, lui avait livré cette seconde ligne sur laquelle il s'était aussitôt affermi par l'occupation de Magdebourg et l'alliance de la Saxe. La terreur de ses armes avait fait tomber les places du Bas-Oder, et lui avait permis de tenter la conquête de celles du Haut-Oder (Silésie) avec un corps d'armée à peine suffisant, pour investir régulièrement l'une d'elles. Maître de Glogau, Stettin, Custrin, il n'avait point hésité à se porter vers la Vistule. Là, les fortifications de Thorn, Modlin et Praga lui avaient servi de base pour couvrir le siège de Dantzig, et après la prise de cette grande forteresse, il lui avait

suffi de quelques marches en avant pour détruire l'armée russe, conquérir la Prusse orientale, enfin pousser jusqu'au Niemen qu'il pouvait franchir à son gré.

Ainsi les cinq premières barrières du théâtre de guerre du nord, défendues par des nations égales en organisation militaire, pourvues des mêmes moyens offensifs et défensifs, furent enlevées en moins de temps qu'il n'en eût fallu cent ans plus tôt pour réduire une place de premier ordre.



Dessiné par l'Auteur.

Gravé par Berthe.

CAMPAGNE DE 1808.

GUERRES DE LA PÉNINSULE.

I.

OPÉRATIONS EN PORTUGAL.

Le corps d'observation de la Gironde entre en Espagne (18 octobre 1807).—Il côtoie la frontière du Portugal (du 13 au 19 novembre).—Il franchit l'Herjas (19 novembre).—S'empare d'Abrantès (23 novembre).—Entrée à Lisbonne (30 novembre).

Pendant les conférences de Tilsitt, Napoléon, trompé par les manières affectueuses d'Alexandre et par des hommages qu'il était en droit de juger sincères, crut avoir acquis, sur le continent, un fidèle et puissant allié. C'est là qu'il résolut d'attaquer l'Angleterre par le midi de l'Europe : il fut encouragé par son nouvel ami dans ce projet désastreux dont le résultat devait opérer une diversion si favorable aux souverains du nord.

Lors du début de la campagne de 1806, le faible cabinet de Madrid avait hasardé une démonstration hostile à la France; mais le repentir ne s'était pas long-temps fait attendre. A la rapidité des coups qui renversèrent la monarchie militaire de Frédéric, la cour de Charles IV pressentit

sa propre ruine et, dans son empressement à se jeter aux pieds du conquérant, elle courut au devant des mesures qui devaient l'accélérer.

Napoléon obtint le passage d'une armée destinée à détruire les comptoirs anglais de Lisbonne et d'Oporto : il obtint la coopération des troupes espagnoles; il obtint l'envoi, sur les côtes de la mer Baltique, du marquis de la Romana, avec 22,000 hommes d'élite; enfin, sous le prétexte de soutenir la première expédition, il obtint le droit de réunir au pied des Pyrénées 80,000 hommes, qu'il tint prêts à franchir la frontière au premier signal, et à saisir les positions propres à maîtriser la Péninsule.

Cet appendice de l'Europe n'a point de traits communs avec elle. Plus étendu, les géographes lui eussent, avec raison, donné le nom de partie du monde. Il se compose, comme l'Asie, d'un vaste plateau intérieur, entouré d'une ceinture de Cordilières qui projettent, de quatre côtés, des contreforts en gradins. A l'est, au sud et à l'ouest, le terrain descend jusqu'à la mer; mais du côté du nord, il se rebrousse au fond des vallées de l'Ebre et du Duero, pour former le revers méridional de la chaîne des Pyrénées, et le massif de ses prolongemens, depuis les provinces basques jusqu'aux extrémités de la Galice. Une grande variété de température et de fertilité résulte du plus ou moins de hauteur de l'inclinaison ou de l'exposition des pentes. Le plateau central, légèrement incliné à l'ouest, renferme de vastes solitudes. Les rares cours d'eau qui fécondent la partie cultivée au sortir des plaines du centre, « se précipitent à la « mer par un courant rapide, creusant des crevasses profondes et escarpées « et offrant, à chaque pas, des scènes pittoresques et sauvages, des pas« sages étroits et difficiles : on ne peut y faire quelques lieues sans ren« contrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les « Fourches Caudines, dans lesquels deux ou trois centaines d'hommes suf« fisent pour arrêter des armées entières. Les ravins sont presque tou« jours à sec et cependant impraticables » (maréchal Suchet).

L'amphithéâtre occidental, qui contient le Portugal tout entier, se distingue, dans cette âpre contrée, par des aspérités plus rudes et, surtout, par la muraille naturelle qui le sépare de l'Espagne et qui en fait un vaste camp retranché.

Les deux Castilles et Madrid sont sur le plateau central. On y pénètre, au sortir des Pyrénées, par les deux routes royales de Bayonne et de Barcelone et par les chemins de Pampelune et de Saragosse. Ces communications traversent l'Èbre, et la première, qui est la plus directe, passe de la vallée de l'Èbre dans celle du Duero. Une armée française n'est donc affermie à Madrid qu'à la condition de dominer le cours de ces deux fleuves. C'est dans leurs bassins que sont situées les places fortes de

l'Espagne et que vivent des populations belliqueuses qui jamais n'ont accepté de joug. Mais Napoléon, qui venait de terrasser l'Europe entière, ne tint pas compte de cette première barrière et il lança ses troupes en avant croyant saisir une proie facile. Il commença par s'assurer la possession du Portugal.

Depuis le mois d'août, une armée de 25,000 hommes était réunie à Bayonne sous le nom de corps d'observation de la Gironde. Commandée en chef par Junot, elle formait trois divisions sous Delaborde, Loison et Travot, plus un corps de cavalerie sous Kellermann.

Le 18 octobre 1807, la tête de colonne passa la Bidassoa et quinze jours après, l'armée prit ses cantonnemens à Salamanque. On l'accueillit partout avec méfiance. Les capitaines-généraux de la Galice, de l'Estramadure et de l'Andalousie, qui avaient ordre de seconder ses opérations, réunissaient leurs forces : sur le Minho (8 à 10,000), sur le Tage (5 à 6000) et à Badajoz (5 à 6000).

Cependant la cour de Lisbonne, malgré les notes menaçantes des ambassadeurs de France et d'Espagne, attendait, sans s'émouvoir, le coup mortel. Pour l'arracher à ce sommeil léthargique, le cabinet de Londres se hâta d'armer une escadre dont le commodore Sydney-Smith eut le commandement. Mais Napoléon fit passer à Junot l'ordre d'entrer en Portugal, de marcher, sans s'arrêter un seul jour, droit à la capitale et de la saisir avant l'arrivée des Anglais. Junot remplit exactement cette mission.

Deux partis se présentaient : lever sur-le-champ le masque, suivre la route directe de Salamanque à Lisbonne, par Ciudad-Rodrigo, surprendre la place d'Almeida et s'engager par Celorico, dans une chaîne de gorges et de défilés longue de cinquante lieues : ou dissimuler encore ses projets, côtoyer la frontière jusqu'au Tage, puis courir à travers pays sur Lisbonne.

Le général en chef s'arrêta à cette dernière combinaison, comme plus propre à entretenir la funeste sécurité du gouvernement portugais. Il ébranla son armée en répandant le bruit qu'elle faisait partie d'une expédition préparée contre Gibraltar; et il la transporta en cinq jours à Alcantara. Là, toujours avec la même rapidité, il franchit l'Herjas, ruisseau qui sépare les deux royaumes, et il s'avança sur Abrantès.

Pendant cinq jours, l'armée parcourut un pays désolé et stérile. La pluie ne cessa d'embarrasser sa marche, et le débordement des affluens du Tage arrêta tout court les convois et l'artillerie. Les vivres manquèrent et l'on ne put subsister qu'en arrachant aux rares habitans de cette malheureuse contrée leurs chétives provisions. Enfin on atteignit Abrantès sans rencontrer un seul soldat portugais. Junot réorganisa sur-le-

champ un corps de 7 à 8000 hommes et prit position à Punhète. Là, flanqué par le Tage et le Zézère, il somma de livrer Lisbonne le ministère portugais qui savait à peine que le territoire était envahi.

Le même jour, la flotte britannique parut à l'embouchure du Tage dont l'entrée lui fut refusée. La cour, espérant enfin satisfaire aux exigences de l'empereur, s'était décidée à rompre avec l'Angleterre. A cet acte de faiblesse, Sydney-Smith répondit par des hostilités immédiates. Une incroyable confusion régnait à Lisbonne, placé entre deux périls on ne sut point choisir. Aucune mesure n'avait été prise ; cependant 10,000 hommes de garnison, secondés par l'élan d'une ville de 200,000 âmes et par le débarquement des troupes anglaises qu'on attendait d'un instant à l'autre, offraient de puissans moyens de résistance. Mais, telle était alors la terreur inspirée par les armes françaises! à l'injonction de Junot, ces ressources s'évanouirent et la famille royale donna au monde un effrayant spectacle. On la vit quitter son palais, gagner en larmes le rivage et s'embarquer à bord des vaisseaux anglais. On sut qu'elle abandonnait l'Europe pour le Brésil, et tout un peuple, ému de tant de détresse, ne trouva rien à lui offrir que de stériles vœux.

Après son départ, le commodore fit d'inutiles efforts pour exciter les sentimens nationaux. L'administration était confiée à un conseil de régence dont le premier soin fut de hâter l'arrivée des vainqueurs pour calmer l'effervescence de la populace.

Junot n'hésita pas à pousser en avant, sans canons, sans bagages, sans munitions. Les pluies continuaient, les fleuves, sortis de leur lit, couvraient toutes les routes. Il était impossible de marcher en ordre et 1500 soldats, au plus, avaient gardé leurs rangs, lorsqu'à la nuit on parvint aux portes de la ville. Il fallut payer d'audace; le lendemain, cette poignée d'hommes, harrassée par la pénible course qu'elle venait de hasarder, fit son entrée à Lisbonne, au milieu de son immense population stupéfaite de tant de hardiesse. Cependant l'artillerie s'était transportée sur la rive gauche pour trouver une route voiturable, elle ne tarda pas à paraître; le reste de l'armée vint à la file, et, avant que les Portugais fussent revenus de leur première surprise, elle s'était formée en prenant l'attitude imposante des troupes impériales. La flotte anglaise s'éloigna : les divisions espagnoles, se portant dans les Algarves et sur le Duero, complétèrent l'occupation du littoral de tout le royaume. Mais ce n'était là que le préambule des grandes scènes qui allaient se passer dans le reste de la Péninsule.

Entree en Esp
d'observatio
De celle de
—Fuite de
Madrid de
Madrid (a
Cabezon (
—Entree
le,—Com
d'Alcala
traite gener

Au mo
vation de
ler, et d'u
passa la B
lit son q
ordres de
lere de G
D'un au
command
rieur, sur
sur sa dro
par le séna
mee d'All
conventio

II.

OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Entrée en Espagne du deuxième corps d'observation de la Gironde (22 novembre 1807).—Du corps d'observation de l'Océan (9 janvier 1808).—Surprise de la citadelle de Pampelune (16 février).—De celle de Barcelone (28).—Entrée du corps d'observation des Pyrénées occidentales (0 mars).—Fuite de la cour.—Révolution d'Aranjuez.—Abdication de Charles IV (19 mars).—Entrée à Madrid de Murat (23 mars).—De Ferdinand VII (24).—Insurrection de Tolède (21 avril).—De Madrid (2 mai).—Insurrection générale (mai et juin).—Combats de Torrequemada (6 juin).—De Cabezon (12).—Occupation de Santander (23).—Bataille de Medina-del-Rio-Seco (14 juillet).—Entrée de Joseph à Madrid (20 juillet).—Premier siége de Saragosse (du 28 juin au 14 juillet).—Combat de Martorell ou d'Elbuch (7 juin).—Attaque de Valence (28 juin).—Combat d'Alcolea (7 juin).—Sac de Cordoue (7 juin).—Combats de Baylen (16, 17, 18, 19 juillet).—Retraite générale des Français (fin de juillet).

Au moment même où Junot entrait en Portugal, le 2ᵉ corps d'observation de la Gironde, composé des trois divisions Barbou, Vedel, Malher, et d'un corps de cavalerie (28,000), commandé en chef par Dupont, passa la Bidassoa et se porta lentement à Valladolid. Lorsqu'il y eut établi son quartier général, le corps d'observation de l'Océan, sous les ordres de Moncey (28,000, divisions Musnier, Morlot et Gobert, cavalerie de Grouchy), entra dans les provinces basques.

D'un autre côté, 12 à 13,000 hommes se rassemblèrent à Perpignan, commandés par Duhesme : plusieurs divisions s'échelonnèrent, à l'intérieur, sur les routes du midi : la grande-armée fit un mouvement général sur sa droite : enfin, une conscription de 80,000 hommes fut décrétée par le sénat. Ces immenses préparatifs, qui ne diminuaient en rien l'armée d'Allemagne et qui excédaient, au-delà de toute proportion, les conventions arrêtées, annonçaient d'autres projets que celui de soumettre

le Portugal, qui n'avait point résisté. Mais la cour de Madrid n'osait pas même demander d'explications. A peine avait-elle 100,000 hommes sous les armes, y compris le corps de La Romana : rien n'était prêt pour la guerre, et le favori don Manuel Godoi, à qui Napoléon avait fait voir, en perspective, une partie des dépouilles de la maison de Bragance, avec un titre souverain, avait peine à revenir de ses brillantes illusions. On se garda de rien résoudre, et l'on se borna à recommander aux gouverneurs des villes et des provinces d'éviter de rompre avec les Français.

Bientôt le territoire fut envahi sur tous les points : Duhesme entra en Catalogne, et la division Darmagnac en Navarre. Ces deux généraux demandèrent impérieusement l'entrée des places fortes, dont les portes s'ouvrirent devant eux. Figuères, Barcelone, Saint-Sébastien et Pampelune, reçurent leurs troupes. Les capitaines-généraux crurent au moins qu'on respecterait les citadelles de Pampelune et de Barcelone; mais, on en prit possession au moyen d'un mélange de ruse et de méprisante audace, qui blessa profondément l'honneur espagnol, et ne fut pas une des moindres causes de la fermentation qui ne tarda pas à se manifester.

Darmagnac s'était logé près de la citadelle. Pendant la nuit du 15 au 16 février, il cacha dans son hôtel un peloton de grenadiers. Dans la matinée suivante, des soldats répandus, comme au hasard, sur l'esplanade, se mirent à engager un combat à coups de boules de neige. Ce divertissement attira la garnison sur les remparts : il y eut bientôt entre les combattans et les spectateurs, un concert d'éclats de rire et de joyeux houras. Tout-à-coup, quelques hommes apostés se précipitent sur le pont-levis, désarment la sentinelle et saisissent les fusils du corps de garde. Aussitôt les grenadiers débouchent, l'arme au bras, de la maison du général et pénètrent dans la forteresse, où ils ne tardent pas à être suivis de la division entière.

Douze jours après, Duhesme obtint, par un moyen semblable, le même résultat. Il feignit un ordre de départ et commanda une grande revue; pendant les mouvemens multipliés qui attiraient toute l'attention d'hommes, d'ailleurs sans méfiance, on enleva brusquement la porte principale et la troupe fit irruption dans l'intérieur de la citadelle. Les gouverneurs, enchaînés par les ordres de la cour, dévorèrent en silence leur affront. Celui de Barcelone poussa la faiblesse jusqu'à livrer le fort de Mont-Jouy.

Maître de trois forteresses, qui semblaient former une base suffisante pour assurer ses communications, Napoléon fit avancer sur Vittoria le corps d'observation des Pyrénées occidentales (25,000), commandé par Bessières. Déjà plus de 100,000 hommes étaient en Espagne. Leur attitude arrogante, leur activité à mettre en état de défense les places dont

on s'était emparé, dévoilaient assez les desseins de l'empereur : pour lever tous les doutes, il appela au commandement général son beau-frère Murat, qui porta le quartier général à Burgos.

A ce coup de foudre, la cour, frémissant d'épouvante, s'enfuit à Aranjuez. Là, on se mit à agiter mille projets. On eut d'abord l'idée de résister ; on rappela les divisions auxiliaires de Junot : mais le plus profond abattement succéda bientôt à ce généreux élan, et l'on paraissait s'arrêter à la résolution d'imiter les princes de Bragance, de partir pour l'Amérique, lorsqu'une révolution de palais éclata dans Aranjuez. Les malheurs que l'imprévoyance du gouvernement faisait fondre sur le pays, furent attribués au favori. Un cri de fureur s'éleva contre lui : on envahit son hôtel, et il n'échappa au plus cruel supplice qu'en se dérobant à toutes les recherches. Le vieux monarque, cédant au vœu général, le dépouilla de ses dignités, et dès le même jour, comme s'il eût craint de ressaisir un pouvoir qu'il s'était habitué à laisser en d'autres mains, il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand, qui résolut aussitôt de retourner à Madrid.

Cependant Murat, ayant laissé Bessières en observation aux bords du Duero, marchait militairement sur Madrid, où l'effervescence était grande. Il emmenait avec lui par les routes de Buytrago, Ségovie et Lescurial, Dupont, Moncey et 6000 hommes de la garde. A la nouvelle des évènemens d'Aranjuez, il pressa le pas en redoublant de précautions.

Le 23 mars, il fit son entrée dans la capitale, en roi : mais le lendemain, les Français furent témoins d'une scène d'enthousiasme qui donna la mesure des difficultés que l'on aurait à vaincre. Ferdinand arriva du côté opposé : la population entière, empressée sur ses pas, l'accueillit avec des transports, qui, au fond, exprimaient l'espoir d'un meilleur avenir et la haine de l'étranger.

Murat prit des positions militaires; trois chaussées partent de Madrid pour Valence, l'Andalousie et le Portugal. Celle-ci était hors de la question. Dupont, avec sa première division et sa cavalerie, s'étendit jusqu'au Tage, pour surveiller les deux autres. Ses 2ᵉ et 3ᵉ divisions s'échelonnèrent par l'Escurial et Ségovie, pour maintenir la communication avec Bessières. Ferdinand ne songeait toutefois qu'à obtenir la paix. Il se hâta de contremander les mouvemens de troupes ordonnés par son père : il offrit même à l'ambassadeur français de faire rentrer en Portugal les corps auxiliaires : mais on reçut froidement ses avances. Tandis que le corps diplomatique se hâtait de le reconnaître, les délégués de l'empereur évitaient de lui donner le titre de roi. Une inquiétude mal dissimulée le gagna ; on lui apprit alors que Napoléon, irrité, se rendait en Espagne, pour prononcer entre son père et lui; il se laissa entraîner à

courir au devant de son redoutable arbitre. Parvenu à Burgos, où il espérait le rencontrer, il s'informa de sa marche, on lui répondit qu'il le trouverait sans doute à Vittoria : après quelques hésitations, il poursuivit, non sans jeter un regard d'anxiété sur la route que couvraient les troupes françaises; il sut enfin que Napoléon n'avait point quitté Bayonne, et il comprit qu'on le conduisait à sa perte : mais il était trop tard pour reculer, et cédant à la fatalité, il sortit du royaume. Godoi, Charles IV, et le reste de la famille royale, arrivèrent sur ses pas à Bayonne.

Pendant que ces princes dégradés portaient aux pieds du conquérant leur triste débat, le peuple espagnol prenait une noble attitude. Les capitaines-généraux des provinces ordonnaient des armemens, et, dans les grandes villes, des symptômes journaliers faisaient pressentir une explosion prochaine. Déjà Dupont avait été forcé de se rendre d'Aranjuez à Tolède, pour réprimer une émeute qui avait éclaté aux cris de vive Ferdinand VII, lorsqu'un évènement plus sérieux troubla la capitale. On faisait les apprêts du départ des deux plus jeunes infans. Des groupes répandus autour du palais, exhalaient leur douleur et leur indignation, lorsqu'un aide-de-camp de Murat parut. La fureur populaire se tourne contre lui; on l'entoure, on le frappe, on menace ses jours, il va succomber; mais une patrouille qui survient le dégage. A cette nouvelle, Murat irrité, envoie sur le lieu de la scène un bataillon et deux pièces d'artillerie, dont l'arrivée produit une agitation nouvelle. Bientôt le conflit éclate; la troupe fait feu, et le peuple éperdu, s'enfuit par toute la ville en proférant des cris de mort. Au bout de quelques instans, Madrid entier est insurgé, on saisit partout des armes : on massacre les hommes isolés; on se rend maître des places et des rues principales. Cependant, la garnison (3 à 4000), rappelée dans ses quartiers par la générale, se forme en bataille, l'artillerie, les mamelucks, les lanciers polonais débouchent : la mitraille balaie les grandes rues, et la cavalerie, chargeant sur les masses, a bientôt déblayé la ville. Dans le même temps, des colonnes d'infanterie courent aux casernes, où les soldats espagnols sont consignés, et au parc d'artillerie : là, les insurgés les ont prévenus, ils ont entraîné les canonniers. Les Français sont accueillis par une décharge à mitraille; mais ils enlèvent intrépidement les pièces et le combat finit.

Madrid était pacifié, mais toutes les grandes villes s'insurgèrent. Partout des juntes s'organisèrent : celle de Séville s'empara plus tard au nom de Ferdinand VII, de l'autorité centrale, et se déclara junte suprême du gouvernement de l'Espagne et des Indes.

Les nouvelles de Bayonne achevèrent de déterminer le mouvement. L'Espagne apprit avec fureur que les Bourbons renonçaient à la couronne, et qu'une prétendue junte, réunie sur le territoire étranger, venait de

la décerner à Joseph Napoléon. Le cliquetis des armes retentit dans toutes les provinces; on prêta serment à Ferdinand, et la junte de Séville, au nom du roi, osa déclarer la guerre à l'empereur des Français.

C'était la même exaltation qui avait animé le comité de salut public : elle enfanta les mêmes prodiges de dévoûment et de constance. Si les succès furent moins brillans, c'est, qu'inférieur en nombre, on avait encore contre soi l'unité de vues, des soldats jusqu'alors invincibles et Napoléon. On profita toutefois de la première surprise. Les juntes de Galice et d'Andalousie, encouragées par les secours de l'Angleterre et par la proximité de plusieurs corps de troupes réglées, mirent deux armées en campagne, dont les opérations furent appuyées par une multitude de diversions.

Une aussi vaste insurrection n'était pas facile à combattre. Mais, dans ces sortes d'évènemens, on se refuse toujours à l'évidence, on ne veut point reconnaître sa propre imprévoyance, on ne veut point s'avouer qu'on a dépassé les limites de la patience d'un peuple. Les généraux de l'empire semblèrent avoir oublié ce que peuvent les efforts d'une grande nation au désespoir. Ils ne se souvinrent pas mieux des leçons du maître, et en s'éparpillant dans tous les sens, ils se mirent hors d'état de frapper un coup décisif. L'occupation de Madrid leur parut un gage assuré de la soumission du royaume, ils crurent qu'il suffirait de se montrer sur les autres points pour enlever les juntes insurrectionnelles. Toutes les routes furent couvertes de colonnes françaises. Dupont, avec sa cavalerie et la division Barbou (12,000), traversa la Manche et se porta à Andujar, pour menacer Séville et dégager une escadre française qui se trouvait retenue dans le port de Cadix. Junot reçut l'ordre de l'appuyer, en faisant filer 3000 hommes par Badajoz, et Moncey, pour prendre sa gauche, sortit de Madrid à la tête de 6000 hommes et 800 chevaux, marchant sur Valence. Ces trois corps devaient comprimer tout le midi. Dans le même temps, deux colonnes de 4000 hommes chacune, sous Schwartz et Chabrand, débouchèrent de Barcelone, l'une sur Valence, dans le dessein de combiner son mouvement avec celui de Moncey, l'autre sur Saragosse, où Lefebvre Desnouettes conduisit directement par Pampelune un corps de formation nouvelle (6 régimens). Enfin Bessières, concentré à Burgos, fut chargé de tenir en échec les insurgés de la Galice et des Asturies, et de maintenir la communication avec la France; lui seul remplit sa mission.

L'évêque de Santander avait soulevé toute la province : il s'était emparé de Reynosa et Espinosa, débouchés des montagnes qui l'entourent, d'où il menaçait la vallée du Duero. Six bataillons se portèrent contre lui; mais, comme ils arrivaient à Reynosa, Valladolid fit son mouve-

ment. Le maréchal leur défendit de s'engager dans les montagnes, et il envoya contre ces nouveaux insurgés, Lasalle avec quatre bataillons et 700 chevaux. Arrivé à Torrequemada, ce détachement trouva le pont de la Pisuerga barré par les habitans qui l'accueillirent à coups de fusil. Cette vaine résistance fut bientôt surmontée; le pont fut enlevé et la ville livrée à une de ces terribles exécutions militaires qui, depuis, furent si fréquentes. Au lieu de continuer sa route, Lasalle se porta sur Palencia pour le désarmer et rallier les bataillons de Reynosa. Il avait besoin de toutes ces forces; 5000 paysans, 300 cavaliers, conduits par un général expérimenté, Gregorio de la Cuesta, étaient sortis de Valladolid et marchaient à lui. On se heurta à deux lieues de la ville, près du bourg de Cabezon, où la route passe de la rive droite à la rive gauche de la Pisuerga. Les Espagnols, confians dans leur nombre, se mirent en bataille, la rivière à dos, et cette faute, si souvent fatale aux coalisés pendant la guerre de la révolution, eut ses conséquences ordinaires. Aux premiers coups de feu, la cavalerie de Cuesta, tournant bride, se précipita sur le pont : l'infanterie voulut fuir; mais l'encombrement du défilé lui fit éprouver d'énormes pertes. Le général espagnol, avec ses débris, se retira sur le royaume de Léon, sans s'arrêter à Valladolid. Lasalle y fit son entrée; puis, après avoir employé trois jours à désarmer les habitans, à se faire donner des otages, il retourna à Palencia pour appuyer l'expédition contre Santander, que l'on reprit aussitôt, et qui s'effectua sans grands obstacles. On pénétra par Reynosa et Espinosa, en culbutant des nuées de paysans, postés dans les gorges, et les deux corps, ayant fait leur jonction, parvinrent à Santander. L'évêque, la junte, les hommes armés disparurent, et l'insurrection fut assoupie.

Mais on avait à l'ouest à combattre un rassemblement plus aguerri. C'était l'armée de Galice qui avait trouvé, dans le corps d'expédition du Portugal, un solide noyau (8 à 10,000). Commandée par Blake, elle déboucha du royaume de Léon, rallia Cuesta à Benavente et se porta sur Valladolid, menaçant de s'établir entre Burgos et le Duero.

Bessières, affaibli par les renforts qu'il avait fournis à la garnison de Madrid, lui permit de s'avancer, jusqu'à ce qu'ayant reçu une division de la grande-armée, que conduisait Mouton, il se vit en mesure de reprendre l'offensive. A peine ces vaillantes troupes furent-elles à Burgos, qu'il les mena en trois jours à Palencia où il rallia Lasalle et où il apprit que l'ennemi se concentrait à Medina-del-Rio-Seco. Sans attendre le reste de l'armée il courut lui offrir la bataille.

Medina est situé sur le Rio-Seco, petite rivière qui, comme son nom l'indique, manque d'eau presque toute l'année. En avant de la ville sur la route de Palencia s'élèvent deux chaînes de collines sur lesquelles les

BESSIÈRES (Jean-Baptiste),

Marechal de France. — Duc d'Istrie. — Né à Pressac (Lot) le 5 août 1766. — Tué en 1813, la veille de la bataille de Lutzen.

Bataille de Rio-Seco.



Espagnols s'étaient rangés en deux lignes, la seconde s'adossant au ravin. Les généraux ennemis étaient parvenus sur le champ de bataille avec 28 à 30,000 hommes. Les Français n'en avaient pas plus de 11,000; mais dans ce nombre figuraient un régiment de cavalerie de la garde et des soldats qui avaient combattu à Friedland. Bessières n'hésita pas à commencer le feu. Il déploya devant la première ligne espagnole un rideau de tirailleurs soutenu par une brigade; puis il forma le gros de l'infanterie, sous Merle et Mouton, en colonne serrée au fond d'un vallon que suit la route, et qui sépare en deux parties le plateau où l'armée opposée avait pris position. Les généraux espagnols n'avaient aucune idée de ces manœuvres qui étaient devenues si familières aux Français : en un instant Merle dépassa la première ligne et se mit à gravir le plateau sur ses derrières, pendant qu'elle répondait de son mieux à la fusillade qui s'était engagée sur tout son front. L'effroi la saisit quand elle se vit entourée, et elle se débanda. Cependant Mouton avait continué à pousser en avant pour tenir en échec la seconde ligne. Elle se porta néanmoins au secours de la première en deux colonnes. Mais tandis qu'elles étaient rudement accueillies en tête, Lasalle, avec la cavalerie, les déborda par la gauche et les chargea en flanc. Elles ne tinrent pas contre ce double choc, tout s'enfuit, tout disparut. Les plus braves firent volte-face dans Medina, et tentèrent vainement de résister : on les déposta et la malheureuse ville paya cruellement le sang qu'elle avait coûté.

Le succès de Bessières remplit de joie l'empereur. Aux coups vigoureux que son lieutenant avait portés, il mesura les blessures que, sur tous les points, l'insurrection devait recevoir; il la vit abattue, prête à déposer les armes et il quitta Bayonne pour retourner à Paris en prescrivant à son frère de se hâter de prendre possession de la capitale.

Les communications étaient assurées. Cuesta était rejeté sur le bas Duero et Blake poursuivi par Bessières, refoulé jusqu'à l'Orvigo; Joseph fit donc à Madrid une entrée solennelle; mais l'aspect sinistre de cette grande ville témoignait assez que la guerre était loin d'être terminée.

Les généraux qui opéraient sur l'Èbre n'eurent que des succès partiels. Logroño fut soumis et Lefèvre-Desnouettes, après quelques manœuvres hors de la ville, renferma dans Saragosse les insurgés de l'Aragon que commandait don Juan Palafox. Mais cette antique cité montra dès-lors sa noble énergie: elle épuisa les efforts de Lefevre, et Verdier, qui le remplaça, eut beau pousser l'attaque jusque dans l'enceinte de la ville, il ne réussit point à la désarmer ni à s'y affermir.

Les troupes de Catalogne ne firent aucun progrès; Schwartz fut arrêté tout court, au sortir de Martorel, par l'effet de l'une de ces anciennes coutumes que le temps n'avait point altérées en Espagne et dont

le soulèvement général du royaume tira un si grand parti. Cet usage, particulier à la Catalogne, obligeait tous les hommes à accourir en armes au son de la cloche municipale de leur commune.

A l'approche des Français le signal se fit entendre dans toute la vallée du Llobregat. Les somatens, c'est le nom qu'on donne aux miliciens ainsi convoqués, lui obéirent avec ardeur; favorisés par la nature du terrain, ils se jetèrent sur les pas de l'avant-garde de Schwartz. Elle poursuivit cependant sa marche en les dépostant; mais la cloche fatale retentissait toujours au loin, et d'instant en instant survenaient de nouveaux ennemis. Leur feu devint enfin si meurtrier et la route si difficile que le général fit battre la retraite. Il se reporta, non sans peine, à Martorel, et le lendemain, d'après les dispositions de la troupe, il eut la douleur de rentrer à Barcelone. Cet échec, que les Espagnols exaltèrent outre mesure, força Duhesme de rappeler Chabran, qui avait poussé jusqu'à Taragonne sans brûler une amorce. Sa colonne fut harcelée tout le long de la route, et le général en chef se porta à sa rencontre pour favoriser son retour.

Duhesme essaya vainement de venger ses lieutenans, il fut renfermé dans Barcelone, et plus tard Reille, arrivant de l'intérieur, ses efforts furent consacrés à ouvrir la communication avec lui.

La retraite de Chabran détruisit l'économie du plan de répression. Moncey, privé de l'appui qu'il devait trouver à sa gauche échoua contre le royaume de Valence. Parti de Cuenca le 11 juin, le maréchal trouva le pont du Cabriel défendu par une batterie de quatre pièces et par une nuée d'insurgés. Il attendit, pour ouvrir le feu, son artillerie que l'état des chemins retenait en arrière. Dès qu'il put disposer de quelques canons il ordonna l'attaque. En un clin-d'œil les positions furent enlevées, les Espagnols se replièrent en désordre sur les défilés de las Cabrillas. Ce sont des gorges qui traversent le contrefort qui sépare le Cabriel du Guadalaviar. Au-delà le terrain s'abaisse jusqu'à la mer, d'une richesse et d'une fertilité sans égales. On n'avait rien négligé pour disputer ce dernier passage. On y avait posté quelques troupes régulières, 3000 hommes de milice et de l'artillerie. Moncey les fit attaquer de front pendant qu'un détachement les tournait en se glissant sur les hauteur entre les rochers et les précipices. Déconcertés, par cette manœuvre, ils s'enfuirent jusqu'à Valence, après avoir perdu 600 hommes.

A leur arrivée la ville entière se souleva transportée d'enthousiasme. Elle se compose de vastes faubourgs et d'une enceinte intérieure revêtue d'un vieux mur et défendue par une citadelle en ruines; sa population est de 100,000 âmes. Tout le monde se mit à l'œuvre; on dressa des batteries; on creusa des fossés; on barricada les rues; on prépara des mu-

nitions et l'on jeta, à une lieue des faubourgs, une forte avant-garde, couverte par un canal qui coupe le chemin de Cuenca.

Moncey, retardé pendant trois jours par la marche de ses convois, ne put troubler ces dispositions, et il ne fut en mesure que le 27. Il employa la journée entière à forcer l'avant-garde, à passer le canal, à disperser les tirailleurs qui, à l'aide des maisons et des nombreuses coupures du terrain, faisaient feu sur lui de tous côtés. Le lendemain, le combat s'engagea sous les murs de la ville. Mais l'effort désespéré des habitans l'emporta sur la tactique et la discipline. Le maréchal tenta sans succès d'enlever une des portes; après avoir perdu un millier d'hommes, il ne crut point pouvoir renouveler l'assaut, et comme la province de Cuenca s'était insurgée sur ses derrières, il se mit en retraite par la route royale dont l'accès présente moins d'aspérités. Les levées de Murcie cherchèrent à l'arrêter au passage du Xucar, mais il les écrasa et il parvint sans nouvelles pertes à Almanza, d'où il se porta à Albacete, puis à Ocaña.

Le rappel de Chabran avait compromis Moncey; l'échec du maréchal eut des conséquences plus funestes pour le 2ᵉ corps de la Gironde. Parvenu au Guadalquivir, Dupont eut ordre de pousser en avant. Il sortit d'Andujar par la route de Séville qui longe la rive gauche du fleuve, jusqu'à Alcolea, où elle repasse un moment sur la rive droite, pour traverser Cordoue. La tête du pont d'Alcolea était couverte de retranchemens, où 12 pièces étaient en batterie soutenues par 3000 hommes de troupes réglées. Ces positions ne tinrent pas deux heures; on les força, et la division espagnole se replia au-delà de Cordoue. Cette ville essaya d'arrêter les vainqueurs, elle ferma ses portes et les habitans firent feu. Vaine tentative, dont le seul effet fut d'attirer sur eux les malheurs d'un assaut.

Cependant Dupont mesurait avec inquiétude la distance qui le séparait encore de Cadix. Il s'était d'abord flatté d'y arriver par étapes, et ses premières marches, dans les plaines de la Manche, ne l'avaient point détrompé. Mais, depuis qu'il avait dépassé les défilés de la Sierra-Morena, l'aspect du pays était tout autre. Des villages abandonnés, des villes se livrant au meurtre et au pillage, enfin, des corps d'armée où l'on reconnaissait la présence de troupes régulières, constataient l'exaltation que la junte de Séville avait fait naître, et les moyens qu'elle avait de la soutenir. Dans cette conjoncture, le général français prit le parti de se replier à Andujar, et d'appeler à lui ses deux autres divisions. Vedel se hâta de traverser la Manche et de se frayer le col de la Sierra-Morena, qu'occupaient déjà des bandes insurgées. Gobert (qui avait été échangé) s'échelonna en seconde ligne pour maintenir la communication avec Madrid. Dupont était disposé à évacuer l'Andalousie, des ordres

Castaños ouvrit le feu au pont d'Andujar; il fut repoussé; cependant les guerillas de Cruz défilèrent par Marmolejo, sur le flanc droit des Français, et Coupigny se montra sur leur gauche, à peu de distance du pont. Le général en chef, surpris de ce déploiement qui semblait préluder à un vif engagement, prescrivit dans la soirée à Vedel, de lui envoyer pendant la nuit une de ses brigades. L'ordre fut mal compris; aux instances de Dupont, Vedel crut qu'il s'agissait d'une bataille décisive, il ne voulut point se séparer de ses troupes et il conduisit en personne à Andujar sa division entière, laissant à Gobert le soin de défendre le Haut Guadalquivir.

Mais les mouvemens dont le général en chef avait conçu tant d'inquiétude n'étaient qu'une démonstration, destinée à lui cacher le vrai point d'attaque, et la faute de Vedel seconda puissamment les projets de l'ennemi. L'armée espagnole, que l'on croyait formée en masse au débouché de la route de Séville, profita de la nuit pour pivoter sur Castaños, et au point du jour, pendant que la canonnade recommençait devant Andujar, Reding avec la division de droite, composée de Suisses et de troupes réglées, surprit le gué de Mengibar, se mit en bataille sur la rive droite et menaça Baylen et Linarès. Les Français plièrent sous le faix et se retirèrent, mais très lentement jusqu'à Baylen, en appelant du secours. Gobert accourut à la tête d'un régiment de cuirassiers, il ordonna la charge, il enfonça Reding; mais il tomba mortellement blessé, ses troupes s'arrêtèrent et le commandement se trouva dévolu à Dufour, qui se mit à reculer. Toutefois l'ennemi, loin de reprendre l'attaque, employa le reste de cette seconde journée à regagner l'autre rive. C'était s'avouer vaincu, et ce combat, en démasquant le plan des généraux ennemis, indiquait assez ce qu'il y avait à faire. Mais le jour suivant, Dupont se contenta de renvoyer Vedel à Baylen. Pendant que celui-ci revenait dans la position qu'il n'eût jamais dû quitter, d'étranges complications y étaient survenues. Dufour était encore à s'expliquer comment Reding avait pu se retirer au moment même où un nouvel effort lui eût donné la victoire, lorsqu'on lui apprit que Valdecañaz avait surpris le poste de Linarès et que ses troupes filaient sur les hauteurs. A cette nouvelle, il crut tenir le nœud des combinaisons de l'ennemi, il crut l'armée entière engagée dans cette marche de flanc, et, impatient de la déjouer, il se hâta lui-même de saisir le col de la Sierra. En arrivant à Baylen, à la fin de cette journée si féconde en fatales méprises, Vedel fut singulièrement surpris de n'y trouver personne; il apprit le mouvement de Dufour, et, ne pouvant douter de ses motifs, il le suivit dès le lendemain, après en avoir averti le général en chef.

Une décision rapide eût sauvé le corps d'armée; mais Dupont perdit

en apprêts toute la journée du 18. A la nuit il s'ébranla dans l'ordre suivant : l'avant-garde (2600) conduite par lui-même, puis Barbou (7700), et enfin l'arrière-garde (1700). La route était encombrée d'une longue file de voitures; on chemina lentement, et le jour commençait à poindre lorsque l'avant-garde, en passant le pont de la Ramblar, fut accueillie à coups de fusil.

Le temps si mal employé par les Français avait été mis à profit par l'aile droite de l'armée espagnole. Dans la soirée même où Vedel rentrait à Baylen, Reding franchit pour la seconde fois le Guadalquivir. Le lendemain, il fit sa jonction avec Coupigny, puis ils se portèrent ensemble sur Baylen, où, à leur grande surprise, ils s'établirent sans coup férir. Comprenant toute l'étendue de la faveur que leur offrait la fortune, après quelques heures de repos, ils se déterminèrent à marcher sur Andujar pour enlever Dupont.

On se heurta donc au débouché du pont de la Ramblar. Cette position était tout-à-fait au désavantage des Français; tandis que leurs adversaires s'étaient mis sans peine en bataille, ils étaient obligés, pour se déployer, de passer un défilé exposé au feu d'une artillerie bien servie. Ils parvinrent néanmoins à former leur ligne au prix de pertes considérables. Leurs pièces, à mesure qu'on les mettait en batterie, étaient à l'instant démontées, et ils ne pouvaient riposter à une violente canonnade; malgré ces obstacles, Dupont réussit à contenir les ailes de l'ennemi qui manœuvraient de manière à l'entasser dans le ravin. Mais lorsqu'il voulut aborder le centre, il éprouva une résistance dont ses efforts désespérés ne purent triompher. Les heures s'écoulaient, un soleil ardent accablait la troupe harassée par les fatigues de la nuit et des jours précédens. On se portait mollement au combat, quand à midi le canon de Castaños se fit entendre sur les derrières de la colonne. Alors Dupont tenta une dernière charge qui fut encore repoussée, et à la suite de cet échec, il demanda une suspension d'armes qui fut accordée sur-le-champ.

D'un autre côté, Vedel ayant poussé jusqu'à la Caroline, n'eut pas de peine à se convaincre que Dufour avait cédé à une fausse alerte; il pressentit dès-lors que Baylen devait être occupée et qu'il n'avait point une minute à perdre pour en déposter l'ennemi. Le 19 au matin, il revint sur ses pas, et il rentra à Guarroman pendant les dernières scènes du combat qui se livrait si près de lui. La troupe demanda à faire une halte que quelques incidens prolongèrent. On avait entendu distinctement le canon, mais le bruit ayant cessé, on croyait qu'il y avait eu une escarmouche insignifiante. Lorsque enfin on se remit en marche, on ne tarda pas à rencontrer les Espagnols et à savoir la triste vérité. Le premier mouvement de Vedel fut de tirer l'épée et de commencer le feu. Les deux

armées étaient dans une situation qui n'était pas sans exemple, et la victoire était réservée au plus audacieux. Si Dupont se trouvait pris entre Castaños et Reding, ce dernier était pris entre ses feux et ceux de Vedel, et des coups dirigés contre lui avec l'ensemble et la résolution dont Rivoli, Hohenlinden et d'autres rencontres offraient le souvenir, eussent entraîné son entière destruction.

Le choc imprévu de Vedel dérouta en effet l'ennemi. Un régiment fut enlevé et déjà tout pliait, quand un officier de l'état-major de Dupont, traversant le champ de bataille, vint lui apporter l'avis que l'on négociait et l'ordre de cesser le feu. Vedel obéit à contre-cœur, ne sachant au reste quelle était la nature des négociations. Elle était bien changée depuis quelques instans. L'avant-garde de Castaños avait atteint la rive droite de la Ramblar; l'exigence des vainqueurs devenait extrême, et il ne s'agissait plus d'une convention tendant à évacuer l'Andalousie. On demandait impérieusement une capitulation pure et simple, une capitulation en rase campagne! Vedel, indigné, fit proposer au général en chef de rompre les pourparlers et de s'en remettre au sort des armes; mais celui-ci ne trouva point, dit-on, dans sa troupe affaissée, l'énergie que supposait cette noble détermination. On signa donc une convention désastreuse, qui ne fut pas même exécutée, en vertu de laquelle les soldats qui venaient de combattre sous Dupont, durent déposer les armes, et les autres troupes se rendre dans les ports voisins pour être embarquées et conduites en France. Pendant les dernières entrevues, Vedel s'était éloigné; les Espagnols crièrent à la trahison, ils le sommèrent de s'arrêter, menaçant de passer au fil de l'épée les soldats qui étaient cernés. Son conseil de guerre émit l'avis de se soumettre, il céda; il en fut de même des autres corps, et les 18 à 20,000 hommes qui couvraient le midi de l'Espagne, furent perdus pour la cause française.

Cette catastrophe retentit dans toutes les parties de la Péninsule. Madrid, si morne depuis les journées de mai, s'exalta de plus belle. Des groupes animés se formèrent dans les places et les rues populeuses. Les noms de Baylen, de Castaños, volaient de bouche en bouche; on proférait contre la nouvelle cour des imprécations menaçantes, on invoquait l'armée victorieuse. La joie n'eut plus de bornes, lorsqu'on sut qu'elle s'avançait à travers la Manche. Joseph ne crut point pouvoir lutter contre l'explosion que son arrivée promettait, et il donna l'ordre de se replier au-delà de l'Ebre.

III.

SUITE DES OPÉRATIONS EN PORTUGAL.

Insurrection d'Oporto (11 juin).—Marche de Loison (17 juin au 1er juillet).—Insurrection des Algarves (9 juin).—De l'Alentejo (15 juin).—Débarquement des Anglais (30 juillet).—Combat de Rorissa (17 août).—Bataille de Vimeiro (21 août).—Capitulation de Cintra (30).

Après l'occupation de Lisbonne, Junot eut quelques ménagemens pour les autorités nommées par les princes de Bragance. Mais à mesure que les corps de la Gironde et des Pyrénées s'avancèrent en Espagne, il fit de plus en plus sentir le poids de la conquête, et enfin il s'empara du gouvernement au nom de l'empereur. De ce moment, une sourde fermentation agita la capitale et s'étendit aux provinces les plus éloignées. L'escadre anglaise l'entretint en se montrant sur divers points de la côte. Toutefois, elle ne prit point terre, et elle ne réussit point à exciter de soulèvement. La révolution d'Aranjuez et la retraite des auxiliaires espagnols faillirent donner le signal; mais la contre-marche ordonnée par Ferdinand, l'ajourna. Enfin, l'émeute de Madrid, la formation des juntes avertirent les Portugais que le moment de secouer le joug était venu. Junot avait reçu l'ordre d'envoyer 3 à 4000 hommes sur la Basse-Guadiana et 4000 hommes à Ciudad-Rodrigo. Ces deux colonnes, dès les premiers pas, furent obligées de rétrograder. Les Espagnols leur barrèrent le passage, et les mouvemens qui éclatèrent sur leurs derrières les rappelèrent autour de Lisbonne. Depuis le Duero jusqu'à la frontière de la Galice, on se révolta contre l'autorité française. Loison fut chargé de frapper à mort cette insurrection en occupant Oporto, qui en était l'âme. Il passa le fleuve; mais la population entière se leva sur ses pas et le replia

sur Almeida. L'exemple gagna Coïmbre, les Algarves, coururent aux armes; Lisbonne même s'agita violemment, et Junot sentit la nécessité de s'y concentrer. Le soulèvement de l'Alentejo survint, qui menaça d'entraîner la capitale, il fallut agir avec vigueur. Loison (4000), à peine de retour de sa pénible excursion dans le Beira, fut appelé sur la rive gauche du Tage. Il marcha sur Evora, défit un secours espagnol et enleva la ville; mais l'apparition des troupes britanniques rendit ce succès inutile. Le jour même de la prise d'Evora, une première division anglaise, forte de 13,300 hommes, 200 chevaux et 18 canons, prit terre dans la petite baie du Mondego, commandée par Arthur Wellesley, si célèbre depuis sous le titre de duc de Wellington. Elle était suivie de deux autres corps que l'on attendait d'un instant à l'autre, sous les ordres de John Moore et de Dalrymple, à qui l'ancienneté donnait le commandement en chef. Le total de l'armée était d'environ 35,000 hommes.

Junot ne pouvait se sauver qu'en écrasant Wellington avant le débarquement des autres divisions. Mais la dispersion de ses troupes et la nécessité de contenir Lisbonne, ne lui permirent pas d'aborder les Anglais, avec la supériorité du nombre. Loison se hâta de gagner Abrantès, où il arriva le 9 août. Trois jours avant, Delaborde était sorti de Lisbonne avec 5000 hommes. Ces deux généraux remontèrent ensemble au nord, l'un en côtoyant le rivage, l'autre en marchant sur Coïmbre, où était réunie la foule des insurgés. Leur double mouvement avait pour but d'empêcher la jonction des Anglais et des levées portugaises. Il eut pour effet de séparer les deux colonnes françaises qui furent paralysées. Loison, entouré par la masse des habitans, ne put que battre en retraite, et Delaborde se heurta sur les hauteurs de Rorissa contre des forces triples. Wellington, impatient de se signaler avant l'arrivée de ses supérieurs, s'était mis en marche sans trop se soucier des troupes portugaises dont il n'avait tiré que 14 à 1500 hommes. Delaborde, forcé de reculer, le fit avec gloire. Déployé sur des collines qui dominent le pays, il obligea les Anglais à manœuvrer sur ses ailes pour le tourner, et il gagna le temps de se retirer dans une position plus forte, où il soutint le choc pendant quatre heures, comptant toujours que Loison accourrait au bruit du combat. Lorsqu'il eut perdu cette espérance, il continua à se retirer pied à pied. Tous deux se réunirent à Junot dans les lignes de Torres Vedras, retranchemens naturels qui étreignent Lisbonne. Déduction faite des garnisons, le général en chef n'avait en ligne que 12,000 hommes et 1500 chevaux. Les Anglais étaient 18,000, et l'on savait que Moore venait de débarquer avec 11,000 hommes. Il n'y avait pas un moment à perdre pour brusquer l'attaque contre Wellington. On s'y porta, on le trouva rangé sur une chaîne de mamelons qui encaissent la Maceira, petite rivière sur

laquelle est située Vimeiro. Junot prit pour but cette ville, et il ordonna l'assaut des hauteurs de manière à y pénétrer; on se mêla sur tout le front de bataille, et le combat se soutint pendant trois heures avec un rare acharnement. Enfin l'effort des Français échoua, ils se retirèrent à Lisbonne, où leur présence était nécessaire pour prévenir une explosion.

Le soir de la bataille, Dalrymple prit le commandement, et consentit à ouvrir des négociations, dont le résultat fut la convention de Cintra, aux termes de laquelle l'armée française fut transportée, avec armes et bagages, par la marine anglaise, dans les ports de l'ouest. Le feu, les maladies, les tempêtes qui l'assaillirent au retour, l'affaiblirent de 7000 hommes. A peine débarqués, elle se remit en marche pour passer de nouveau les Pyrénées.

IV.

LA GRANDE-ARMÉE ENVAHIT L'ESPAGNE.

La tête de colonne passe la Bidassoa (11 octobre 1808).—Combat de Logroño (25).—De Viana (25)—De Bilbao (31).—De Guenez (7 novembre).—Bataille de Burgos (10 novembre).—D'Espinosa (10 et 11).—De Tudela (23).—De Somo-Sierra (30).—Attaque et capitulation de Madrid (2-3-4 décembre).

Avant de faire éclater sa colère, Napoléon prit ses sûretés contre le nord de l'Europe. Il conclut avec la Prusse la convention de Paris qui réduisit à 40,000 hommes les forces militaires de cette puissance déchue, et qui livra aux garnisons françaises les places de Glogau, Stettin et Custrin. Dans la célèbre entrevue d'Erfurth, il obtint de l'empereur

Alexandre le renouvellement des promesses de Tilsitt. Enfin il opposa au mauvais vouloir de l'Autriche une levée de 160,000 hommes.

Cependant la grande-armée évacua l'Allemagne pour porter au-delà des Pyrénées ses redoutables colonnes. L'empereur lui adressa la proclamation suivante :

« Soldats! Après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vis-« tule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais « aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos. « Soldats! J'ai besoin de vous; la présence hideuse du léopard a souillé « les continens d'Espagne et de Portugal, qu'à votre aspect il fuie épou-« vanté! Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule. « Là aussi vous avez des outrages à venger. Soldats! Vous avez surpassé « la renommée des armées modernes : mais avez-vous égalé la gloire « des armées de Rome qui, dans une même campagne, triomphèrent sur « le Rhin et sur l'Euphrate; en Illyrie et sur le Tage?»

C'était promettre une de ces brillantes campagnes dont le succès était si rapide. Le désastre de Baylen renfermait un grave enseignement dont il était profondément préoccupé. Les troupes de Dupont, formées de recrues, s'étaient promptement aguerries; mais elles n'avaient apporté au camp que de l'aptitude militaire. Le jour où l'habileté des chefs s'était trouvée en défaut, l'énergie, la passion individuelle avaient disparu. La source de force, que les grandes crises de la révolution avaient fait surgir du sein des masses populaires, commençait donc à s'épuiser. On pouvait prévoir un avenir plus ou moins éloigné où elle serait réduite à des proportions appréciables au calcul, où elle cesserait d'être applicable à l'exécution des grands desseins auxquels l'empereur avait voué sa vie. Tout lui faisait une loi de se hâter de frapper sans relâche des coups décisifs avant l'heure où la décrépitude atteindrait la génération héroïque dont il était l'héroïque représentant.

A la fin de l'été, Duhesme était entièrement bloqué à Barcelone par 25 à 30,000 hommes, et l'armée de Joseph, réduite à 50,000 combattans divisés en trois corps sous Bessières, Ney et Moncey, était resserrée entre Durango, Miranda-del-Ebro, Logroño et la rivière d'Aragon. L'armée de Galice pesait sur sa droite et son front. Forte de 50,000, elle était rangée en équerre de Bilbao à Tudela. Blake la commandait encore, mais il devait céder le premier grade au marquis de La Romana qui s'étant habilement échappé du Danemark, venait de ramener en Espagne tout son corps d'armée. Castaños (40,000) faisait face à Moncey sur l'Aragon soutenu en seconde ligne autour de Saragosse par Palafox (20,000); outre ces corps, il y avait les divisions d'Estramadure et de Castille destinées à faire partie de l'armée de Castaños, et non incorporées.

On se tenait de part et d'autre en observation quand Lefebvre (divisions Leval, Villatte et Sebastiani 25,000, 4e corps) passa la Bidassoa et se mit en ligne, la droite appuyant au golfe de Gascogne. Dès qu'il eut pris position, les autres maréchaux s'ébranlèrent pour étendre le demi-cercle dans lequel ils étaient renfermés. Ney se porta sur Logroño, l'enleva aux postes de Castaños, rétablit le pont de l'Ebre et jeta ses avant-gardes sur la rive droite. Dans le même moment, le général espagnol, cherchant à déborder la gauche de Moncey se fit enlever à Viana environ 1200 hommes. A peu de jours de là, Lefebvre aborda la gauche de Blake, la mena battant jusqu'à Bilbao et s'empara de cette ville.

Le champ d'opérations s'était agrandi. Victor déboucha à la tête du 1er corps (25,000 hommes) et s'établit sur les hauteurs d'Orduña à la gauche de Lefebvre qui reprit aussitôt l'attaque contre Blake, lui enleva le camp de Guenes et fit 4000 prisonniers. Sur ces entrefaites, Napoléon, avec la garde, parut au quartier général de Vittoria. Après avoir formé une réserve de cavalerie sous Bessières, que Soult remplaça dans son commandement, il donna l'ordre à Ney et Moncey, 6e et 3e corps, de tenir en échec les troupes d'Andalousie, à Lefebvre et Victor de continuer à pousser celles de Galice, et lui-même, avec Soult (2e corps) et la garde, partit pour Burgos où s'étaient rangées les levées d'Estramadure. Son dessein était de les rompre, de faire ainsi entre Blake et Castaños une large trouée.

Tout se mit en mouvement, et le même jour on livra deux batailles qui décidèrent du sort de Madrid.

Deux divisions commandées par le comte de Belveder (12,000) défendaient Burgos à cheval sur la chaussée. Soult, sans attendre le déploiement de son corps d'armée, brusqua l'attaque du centre à la tête des vétérans de Mouton. Pendant qu'il le culbutait, Bessières et Lasalle avec la cavalerie, rompirent les deux ailes et pénétrèrent pêle-mêle avec les vaincus dans la ville qui fut livrée au pillage. On prit aux Espagnols 5000 prisonniers et leur matériel; le reste de l'armée fut dispersé.

De son côté, Victor, manœuvrant sur la crête des montagnes, trouva l'armée de Gallice formée en avant d'Espinosa-de-los-Monteros. Flanquée à gauche par des sommités à peine accessibles et à droite par des bois qui s'étendent jusqu'à la Trueba, elle s'était arrêtée dans cette forte position pour tenter le sort des armes et couvrir Reynosa, centre de ses parcs et de ses magasins.

A deux heures après-midi, Victor, qui débouchait par des chemins vicinaux où son artillerie n'avait pu le suivre, commença la fusillade par la droite des ennemis. A quatre heures, le bois sur lequel s'appuyait leur droite, fut enlevé. Ils revinrent à la charge et, jusqu'à la nuit, soute-

nus par une batterie de six pièces, ils firent de vaillans et inutiles efforts pour regagner le terrain perdu.

Blake s'attendit le lendemain à voir le combat continuer comme il s'était engagé. Mais les Français avaient profité de la nuit pour changer leur ordre de bataille. Au point du jour, la gauche des Espagnols fut singulièrement surprise de reconnaître que l'effort de l'attaque se portait contre elle. Prise au dépourvu, elle se laissa déposter des hauteurs qui défendent l'approche du pont d'Espinosa et bientôt elle lâcha pied. Cependant l'affaire devenait générale; le centre et la droite de Blake soutenaient difficilement le choc lorsque la déroute de la gauche les obligea de plier; ils ne purent se retirer en bon ordre. Au passage de la rivière, les rangs se rompirent. L'artillerie et des milliers de prisonniers restèrent sur le champ de bataille.

Blake indiqua aux fuyards Reynosa comme point de ralliement. Mais, d'un côté, la cavalerie de Lefebvre, et de l'autre une division du 2ᵉ corps que Soult, à peine maître de Burgos, y conduisait en personne, les débordèrent. Soult touchait aux portes de Reynosa, quand les débris de l'armée de Galice s'y entassèrent. Il leur fut impossible de se réorganiser, et ils se jetèrent en désordre dans les montagnes de Leon, abandonnant leur matériel et d'immenses approvisionnemens. La Romana prit en ce moment le commandement des vaincus, réduits à 10,000 combattans, hors d'état de rien entreprendre.

Napoléon avait à peine posé le pied sur le territoire espagnol et il n'avait eu qu'à marcher pour écraser les armées de Galice et d'Estramadure; restaient à sa gauche Castaños et Palafox; à sa droite les Anglais qui débouchaient du Portugal et dont les mouvemens étaient assez lents pour lui permettre d'achever la dispersion des levées espagnoles.

Pendant que Soult, poussant jusqu'à Santander, parcourait et désarmait cette province, Victor rejoignit l'empereur, et Lannes, à la tête des 3ᵉ et 6ᵉ corps (30,000 hommes), fut chargé de l'opération contre les armées d'Andalousie et d'Aragon. Il forma deux colonnes: l'une, sous ses ordres immédiats, se concentra à Lodosa pour y passer l'Èbre; l'autre fut conduite par Ney de Logroño à Soria pour gagner de là Taarazon, couper Castaños de Madrid et l'acculer au royaume de Valence. Le mouvement des deux maréchaux contraignit les Espagnols à évacuer le versant des Pyrénées; ils se rangèrent de Tudela à Cascante au nombre de 45,000 sur une ligne d'une lieue et demie, la droite à l'Èbre, la gauche à l'un de ces ravins que l'on trouve à chaque pas. Lannes se heurta contre eux et, pour les disperser, il n'eut pas besoin de manœuvrer. Enfoncer le centre, prendre à revers la gauche, attaquer de front la droite et la culbuter, ce fut l'affaire d'un moment. Les ennemis perdi-

rent 7000 hommes, 30 canons, 7 drapeaux et se retirèrent en désordre: Palafox sur Saragosse; Castaños par les routes de Valence et de Siguenza. Ney, retardé par l'état des chemins, n'arriva pas à temps sur le champ de bataille où sa présence eût anéanti l'armée d'Andalousie.

Cependant la grande-armée achevait de défiler au-delà des Pyrénées. Le 8e corps (ancienne armée de Portugal, 22,000 hommes) gagna les Asturies et fut mis sous les ordres de Soult. Le 5e corps sous Mortier (20,000) entra en Aragon et le 7e corps, sous Gouvion-Saint-Cyr (22,000), en Catalogne. Dans le même temps, Napoléon, flanqué à droite par Lefebvre qui se porta de Valladolid à Ségovie, se mit à côtoyer, par la route de Buitrago, le mouvement du 6e corps. Il arrivait à Aranda lorsqu'il apprit la victoire de Lannes. Rien ne s'opposant plus dès-lors à sa marche sur Madrid, il donna l'ordre de pousser en avant. Soult fut chargé de contenir la Galice et Lannes l'Aragon, tandis que Ney continuait à manœuvrer de manière à prévenir les colonnes de Castaños sur les routes de Madrid et à les rejeter hors de la Castille.

Arrivé au défilé de Somo-Sierra, Napoléon le trouva défendu par 13,000 hommes des levées d'Estramadure et de Castille. Leur position était belle, seize pièces de canon en batterie enfilaient la chaussée, et des tirailleurs, embusqués derrière les rochers des deux côtés de la route, prolongeaient leur feu jusqu'au pied de l'escarpement. Trois régimens d'infanterie et six pièces de canon s'engagèrent dans le col et sur les hauteurs à droite et à gauche. Mais les aspérités du lieu plus que le feu de l'ennemi rendaient leurs progrès incertains, quand Napoléon accourut avec les chasseurs de sa garde et les lanciers polonais. Après avoir reconnu le terrain, il ordonna à cette brave cavalerie de gravir au galop la chaussée et d'enlever la batterie espagnole. Cette charge brillante s'exécuta avec la rapidité de la foudre. Les canonniers furent sabrés sur leurs pièces dont on s'empara; l'infanterie, débordée par la chaussée, déposa les armes ou se dispersa. Le corps d'armée disparut.

On ne rencontra plus d'obstacles jusqu'aux portes de Madrid, où les deux colonnes se présentèrent en même temps: Napoléon par la route de Burgos, Ney par celle de Saragosse.

Les Espagnols avaient fait les apprêts d'une défense désespérée. Les miliciens, 40,000 paysans armés, 8000 hommes de troupes réglées, et 100 pièces de canon braquées derrière des barricades, faisaient présager une résistance sanglante. Les deux premières sommations de l'empereur ayant été reçues avec des cris de fureur, il se vit dans la nécessité d'ouvrir le feu. Son effort porta d'abord sur le palais de Buen-Retiro qui domine la ville et qui en livre l'entrée. A la suite d'un engagement longtemps douteux, Victor s'en rendit maître. On y établit une formidable

batterie, et une troisième sommation fut faite avec la menace d'anéantir Madrid. Elle produisit un effet décisif: à la suite d'un conseil tumultueux, les troupes de ligne partirent, la populace armée se dispersa, et une capitulation mit l'armée française en possession de tous les postes.

En un mois de campagne, la capitale était conquise et les armées en fuite. Cependant, jamais si grands résultats n'avaient eu si peu de portée. Dans le cercle que renfermaient les baïonnettes victorieuses, on cédait à la force. Mais au-delà, pas une ville n'ouvrait ses portes. Pas un seul acte de soumission; partout un enthousiasme sombre, une exaltation prête à tous les sacrifices. L'empereur publiait des amnisties; on les dédaignait, et l'insurrection tirait de nouvelles forces des fautes mêmes, des défauts d'organisation, qui avaient facilité le triomphe de la grande-armée.

La junte centrale s'était réunie à Aranjuez, où elle avait convoqué des députés de toute l'Espagne; mais cette assemblée n'avait pu saisir le pouvoir dictatorial, elle n'avait pu même songer à mettre de l'unité dans la défense, à nommer un général en chef et à amalgamer les forces fournies par les diverses provinces. Les armées se composaient donc: l'une d'Aragonais, de Valenciens, d'Andalous; l'autre de Galiciens, d'Asturiens, de Basques; tous conservant leurs drapeaux, leurs rivalités; tous commandés par des généraux qui, n'étant point contenus par la main de fer d'un pouvoir suprême, se livraient en présence du danger aux passions, aux mésintelligences qui troublaient le bon accord de leurs troupes. De là, la promptitude des généraux français à gagner des batailles où l'on a peine à saisir quelques traits saillans. Mais après ces batailles, les vaincus de retour dans leurs provinces, formèrent le noyau d'une défense plus locale et plus opiniâtre. Ainsi les Aragonais qui n'avaient pas tenu quatre heures à Tudela, secondés par les Andalous et les Valenciens, se réfugièrent dans Sarragosse, ville ouverte, où ils soutinrent un siège meurtrier, dont la durée excède celle de la campagne d'Austerlitz. Si jamais l'empereur a mesuré, avec un sentiment de doute, l'étendue de la tâche qu'il s'était imposée, ce dut être, lorsque maître de Madrid, il vit surgir sur ses pas une Vendée, aux proportions de treize millions d'âmes et de 27,000 lieues carrées. Il eut du moins la joie de détruire une armée anglaise.

V.

OPÉRATIONS EN GALICE.

Les Anglais à Salamanque (28 novembre au 12 décembre).—Marche sur Valladolid (12 à 14).—Passage du Guadarama par les Français (23-24).—Combats sur l'Esla.—De Mansilla (29).—Départ de Napoléon (1er janvier 1809).—Combat de Cacabellos (3).—Bataille de la Corogne (16).—Capitulation de la Corogne (19).—Conquête de la Galice (fin de janvier).

Après la convention de Cintra, Dalrymple fut disgracié; on lui reprocha d'avoir laissé échapper l'armée française, qu'il eût dû forcer de déposer les armes, et, selon le rang d'ancienneté, on le remplaça par Moore, à qui l'on prescrivit d'entrer en Espagne, de rallier à Salamanque 15,000 hommes, que David Baird conduisait directement d'Angleterre à la Corogne, et de coopérer à la défense de Madrid.

Moore ne se prêta qu'à contre-cœur à l'exécution d'un plan dont l'inefficacité était trop palpable; toutefois, il déboucha du Portugal à la tête de 20,000 hommes. L'infanterie se porta par Ciudad-Rodrigo à Salamanque, pendant que l'artillerie, la cavalerie et les convois allèrent chercher à Badajoz une route plus voiturable. Ces détours, ces lenteurs contrastaient singulièrement avec l'activité de Napoléon. L'armée française était en possession de Burgos que l'infanterie de Moore touchait à peine au lieu de ralliement. Dès-lors, tout ce mouvement était perdu pour le salut de Madrid, et le général ennemi se disposait à battre en retraite, lorsque de nouveaux ordres le forcèrent d'entrer en opérations. Passant alors d'une juste circonspection à une ardeur téméraire, il se porta contre les communications de la grande-armée en marchant sur Valladolid.

Mais Napoléon l'épiait. Lefebvre et Victor prirent position sur le Tage

de manière à s'interposer entre les Castilles et les provinces du midi. Les autres corps firent un à droite et filèrent au pied du Guadarama pour franchir les défilés de cette haute montagne, tomber à l'improviste sur Valladolid et prendre en flanc les Anglais. Dans le même temps, Soult descendit de Reynosa, dans le dessein de rompre la Romana et de devancer Moore dans le royaume de Léon.

Moore se vit perdu; coupé de Badajoz, il ne pouvait plus se retirer que par Ciudad-Rodrigo, au risque d'être acculé à l'entrée du Portugal et de perdre ses convois, ou par la Galice, au risque d'être débordé par Soult. Dans cette situation extrême, il prit la résolution de marcher au maréchal, de l'écraser et d'opérer ensuite sa retraite. Funeste tentation, qui l'engagea sans retour sur la route de la Corogne, et à laquelle il fut obligé de renoncer, en apprenant à Palencia que le 2e corps avait été renforcé par le 8e, et que Napoléon, malgré les obstacles de la saison, avait passé les monts et touchait à Valladolid. Il n'y avait plus d'espoir de salut que par une de ces marches précipitées, qui sont accompagnées de tant de désastres. Rien n'égale les malheurs et les désordres de la retraite des Anglais. La discipline se perdit, les soldats effrénés exercèrent en pays allié d'atroces dévastations; un grand nombre périt, le reste ne s'échappa qu'au prix de son matériel et de l'honneur des armes.

Moore et La Romana partirent ensemble, l'un de Carion, l'autre de Palencia, pour ne faire qu'une course jusqu'à Mansilla et Benavente. Près de cette dernière ville, il y eut au passage de l'Esla un léger engagement à l'avantage des Anglais, mais trop insignifiant pour ralentir leur fuite; ils se hâtèrent de gagner Astorga. De son côté, Soult atteignit à Mansilla l'arrière-garde espagnole, la culbuta, lui fit 1500 prisonniers et frappa le corps de La Romana d'une telle terreur, qu'après de vains efforts pour conserver ses rangs, il se jeta dans les montagnes des Asturies. Soult poussa sans obstacles jusqu'à Léon, puis il fit à Astorga sa jonction avec l'empereur.

Moore, toujours mené l'épée dans les reins, s'enfonça dans les gorges de la Galice, abandonnant presque tous ses convois et des milliers de prisonniers. Son armée était désorganisée, Napoléon chargea Soult de l'achever; il plaça Ney en observation aux débouchés des Asturies, et partit pour Valladolid avec Bessières et la garde, rappelé en France par les armemens que l'Autriche ne prenait plus la peine de dissimuler.

Le surlendemain, l'arrière-garde anglaise fut forcée à Cacabellos et le corps de bataille s'enfuit jusqu'à Lugo. La difficulté des transports retarda les vainqueurs, et donna à Moore le loisir de faire une courte halte, de reformer ses rangs, et de prendre position sur le Minho qu'il parut vouloir défendre; mais aux premières manœuvres de son adversaire, il

effectua sa retraite sur La Corogne, où il parvint le 12 janvier, affaibli de 9 à 10,000 hommes, ayant perdu chevaux, canons, voitures et magasins. En attendant le retour des bâtimens qui avaient débarqué Baird et qui étaient à Vigo, où il avait songé d'abord à se retirer, il couronna les hauteurs dont La Corogne est entourée, et se mit en mesure de soutenir le choc. Les avant-postes français se montraient déjà; mais l'artillerie, retardée par la rupture des ponts, ne put arriver que le 16. Les voiles de transports étaient dans le port dès la veille, et l'embarquement était commencé lorsque Soult ouvrit le feu. Les Anglais se défendirent en désespérés. Moore se fit blesser mortellement; Baird eut un bras emporté, et au prix d'énormes sacrifices, ils conservèrent leurs positions jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour gagner leurs vaisseaux et prendre le large. Trois jours après, La Corogne capitula. Le maréchal y fit le lendemain son entrée, et avant la fin du mois, il acheva la conquête de la province.

VI.

OPÉRATIONS SUR LE TAGE.

Combats du pont de l'Arzobispo (24 décembre).—d'Almaraz (25).—Bataille d'Uclez (13 janvier 1809).—Entrée à Madrid de Joseph Napoléon (22).

Les armées d'Estramadure et d'Andalousie se reformèrent, la première sur la rive gauche du Tage, commandée par Galluzo (25,000), l'autre dans la province de Cuenca, sous les ordres du duc de l'Infantado (30,000).
A l'approche du 4ᵉ corps qui s'avançait sur Talavera de la Reyna,

Galluzo fit occuper les débouchés des ponts. Mais de peur de laisser à ses colonnes le temps de se fortifier et de recevoir des renforts, Lefebvre engagea une suite d'attaques depuis le pont de l'Arzobispo jusqu'à Almaraz. L'ennemi plia, poursuivi et harcelé jusqu'à Merida.

Le duc de l'Infantado voulut aussi s'appuyer au Tage et refouler sur Aranjuez les avant-postes du premier corps qui se répandaient sur la rive gauche. Victor le prévint. A la tête de 16,000 hommes, il déboucha par Ocaña. Là, pour surprendre par une marche de flanc l'ennemi qui manœuvrait sur la route de Cuenca à Madrid, il forma ses divisions en deux colonnes parallèles et les poussa par Tarancon à-la-fois, à Uclez sur le front, à Alcazar sur les derrières des deux premières divisions espagnoles (16,000). Celles-ci, rompues sur tous les points, se dispersèrent et furent presque anéanties. Le duc de l'Infantado, avec les troupes qui n'avaient point combattu, rentra dans le royaume de Valence.

Cette victoire décida Joseph à faire dans Madrid son entrée, qu'il avait jusque-là différée. Il y eut alors deux gouvernemens : l'un maître de la capitale, fort de l'appui de 200,000 Français; mais sans ressources nationales, sans revenus, sans autre assentiment que des démonstrations officielles arrachées par la nécessité, l'autre investi de la toute-puissance que donnent l'amour de l'indépendance et l'énergie d'un grand peuple.

Joseph put à peine former quelques régimens; les juntes insurrectionnelles obéies partout où les Français n'étaient pas en forces, enrichies par les subsides de l'Angleterre, par les impôts des provinces continentales et de l'Amérique, continuèrent à mettre sur pied et à organiser des armées.

Toutefois, ces armées étaient pour quelque temps hors de combat. Cependant, l'armée française, commandée en chef par le nouveau roi, dont Jourdan était major-général, continua ses opérations contre l'Angleterre.

VII.

OPÉRATIONS CONTRE LE PORTUGAL.

Echec des Français à Tuy (15 février 1809).—Combat sur la Tamega (6 mars).—Prise de Chavès (11).—De Braga (20).—De Guimaraens (26).—D'Oporto (29).—Bataille de Medellin (28).—De Ciudad-Réal (27-28).—Mouvement de Soult sur la ligne de retraite (premiers jours d'avril).—Prise d'Oporto par les Anglais (12 mai).—Combat d'Amarante (12).—Retraite des Français (du 13 au 18 mai)—Leur arrivée à Lugo (23).

Les escadres britanniques n'avaient plus de point de contact avec la Catalogne ni la Galice. On résolut de leur enlever le littoral du Portugal et de faire perdre terre au reste des armées qui avaient fait capituler Junot.

Trois colonnes furent destinées à cette expédition : au nord Soult (2ᵉ et 8ᵉ corps, sous le nom de 2ᵉ corps), que Ney remplaça dans la Galice : au midi, Victor flanqué à gauche par le 4ᵉ corps, dont Sébastiani prit le commandement, et entre eux, la division Lapisse, forte de 10,000 hommes, qui dut déboucher par Zamora et Ciudad-Rodrigo.

Soult ouvrit la marche; il concentra 25,000 hommes sur le Minho, dont il voulait forcer le passage à Tuy. Les levées portugaises bordaient la frontière, commandées par les généraux Freire et Sylveira. Celui-ci défendait les défilés des montagnes, l'autre le chemin plus facile qui côtoie la mer. C'était ce dernier qu'on desirait aborder. On avait à grand'-peine réuni dans un affluent du Minho quelques embarcations, et dans la nuit du 15 février, on entreprit de gagner la rive gauche; mais on ne put vaincre le courant et la marée, l'opération échoua et le maréchal,

dépourvu des moyens de la tenter une seconde fois, fut obligé de remonter jusqu'à Orense, pour trouver un pont et s'engager dans les chemins montueux qu'il avait cherché à éviter.

Ce contre-temps occasiona beaucoup de retards. De nouveaux obstacles étaient survenus. La Romana, débarrassé de Ney, était descendu des Asturies et s'était jeté avec des nuées d'insurgés entre le Haut-Minho et la frontière du Portugal. La colonne française, avant de remplir sa mission, fut obligée de guerroyer encore en Galice. Après quelques manœuvres, elle atteignit près de la Tamega les bandes irrégulières qui se dispersèrent au premier choc. La Romana battit en retraite aussitôt pour retourner dans les Asturies, où l'éloignement du 6e corps avait donné carrière à l'insurrection. Soult alors entra sans hésitation dans les défilés du Portugal, sa marche fut des plus péuibles, la population entière était soulevée. Les villages déserts ne présentaient aucune ressource, et l'armée, arrêtée à chaque pas par la nécessité de faire des vivres, était sans relâche, harcelée sur ses flancs et sur ses derrières. Malheur aux traîuards, aux hommes égarés! ils périssaient des plus cruels supplices, et la troupe entendait leurs cris sans pouvoir les secourir ni les venger. A Braga, à Guimaraens, l'ennemi voulut se mettre en ligne; il suffit de s'avancer l'arme au bras pour le culbuter; mais dans les rochers qui bordent la route, il reprit son avantage, et l'on ne mit pas moins de quinze jours à franchir le court espace qui sépare Chavès d'Oporto.

Cette grande ville, peuplée de 70,000 âmes, avait fait les mêmes apprêts que Saragosse et Valeuce. C'étaient des retranchemens, des barricades dans les rues, des canons en batterie et uue milice exaspérée. Cependaut, les redoutes furent forcées brusquement, la cavalerie se répandit daus les rues, sabrant, écrasant une foule de fuyards. L'épouvante saisit toute la populatiou, qui se soumit après avoir subi les suites terribles d'uu assaut.

Ce ne fut qu'une couquête stérile. Victor et par contre-coup Lapisse furent retenus en Espagne. Pendant que les 1er et 4e corps échangeaient leurs postes, l'armée d'Estramadure (22,000) commandée alors par le même Cuesta, qu'on avait vu d'abord à la tête de l'insurrection de Valladolid, se porta jusqu'au Tage, détruisit le pont d'Almaraz et prit position sur la rive gauche. Victor fut douc dans la nécessité de combattre pour se frayer la route du Portugal et dégager son flanc droit. La seule chaussée voiturable traverse Almaraz dout il fallait avant tout rétablir le pont. On se mit à l'œuvre et cepeudant deux colonnes (13,000) tournèrent l'ennemi par le pont de l'Arzobispo et le forcèrent à la retraite. Cuesta se replia au-delà de la Guadiana. Là, ayant reçu un renfort de 3 à 4000 hommes que le duc d'Albuquerque lui amenait d'Andalousie, il

revint sur ses pas pour offrir la bataille. Elle ne fut ni plus disputée, ni plus heureuse que les précédentes rencontres. Cuesta (25 à 26,000) se rangea dans une plaine spacieuse qui s'étend entre le lit de la Guadiana et le bourg de Don Benito, la droite au fleuve, la gauche à un ravin. Les Français (trois divisions d'infanterie, deux de cavalerie (21,000), maîtres de Medellin se déployèrent parallèlement aux Espagnols; mais ceux-ci ne formaient qu'une seule ligne sans réserve, et l'attaque ne disposa contre eux que d'une division d'infanterie flanquée par les deux corps de cavalerie; le reste se tint en seconde ligne. Cuesta avait su trouver le champ de bataille de Friedland; on marchait à lui en débouchant d'une ville dont le pont était l'unique point de retraite. Mais Victor avait en sa faveur sa propre expérience et l'inhabileté de ses adversaires, il porta son effort contre leur gauche et après deux heures de chances variées, il la rompit, la rejeta en désordre sur le centre qui, ainsi que la droite, était à ce moment fortement pressé. Alors, selon un écrivain espagnol, on vit tout-à-coup disparaître comme une rangée de cartes leurs longues et faibles lignes. L'armée entière se débanda; dans le désordre, elle ne put se rallier qu'aux confins de l'Estramadure et de l'Andalousie, affaiblie de plus de 10,000 hommes.

D'un autre côté, une seconde colonne ennemie, rassemblée au défilé de Despeña-Perros, commandée par le comte de Carbajal, sous le nom d'armée de la Manche, s'était mise en marche pour le Tage. Elle se heurta à Ciudad-Réal contre Sebastiani qui la culbuta et la poursuivit jusqu'à la Sierra-Morena. Ces deux victoires assuraient l'opération du premier corps contre les armées actives; l'insurrection de l'Estramadure la fit échouer. Victor, concentré à Merida, fit sommer Badajoz d'ouvrir ses portes; la junte lui répondit avec fureur : toute la province se leva et le maréchal crut devoir donner à Lapisse l'ordre de le rejoindre. Lorsqu'il l'eut rallié, il se disposa à tourner Badajoz et à pénétrer par les chemins que Junot avait précédemment frayés. Mais le temps s'était écoulé, l'on apprit que le 2e corps avait évacué Porto et l'expédition fut abandonnée.

Soult, privé de l'appui des deux autres colonnes, eut sur les bras les forces anglaises et portugaises. La route qu'il avait si péniblement parcourue se referma derrière lui. Sylveira, se jetant dans les montagnes qui encaissent la Tamega, reprit Chavès, Braga, Guimaraens; et les Galiciens, insurgés de plus belle, assiégèrent Tuy. Les hostilités en Allemagne étaient flagrantes, et l'Angleterre redoublait d'efforts pour délivrer la Péninsule pendant l'absence de Napoléon. Wellington avec de nouvelles troupes fut envoyé à Lisbonne. Enfin rien ne fut négligé pour exciter l'ardeur des populations du littoral.

Dans cette situation critique, l'espoir de la coopération de Victor pouvait seul retenir Soult à Oporto, mais au lieu de pousser en avant, il fallut d'abord assurer la retraite. Deux divisions se détachèrent: l'une pour dégager Tuy, l'autre pour reprendre Chavès. La première gagna le Minho par la route directe, dispersa les assiégeans et ramena au quartier général le grand parc d'artillerie qui, n'ayant pu s'engager dans les chemins des montagnes, était renfermé dans la place. La seconde, après plusieurs vicissitudes, fut contenue sur la Tamega et ne put dépasser Amarante.

Sur ces entrefaites, on apprit que Wellington (28,000) marchait sur Porto et Beresford vers la Tamega pour renforcer Sylveira. On se hâta de détruire le pont du Duero, et l'on se disposa à soutenir le choc. Mais, dans la nuit du 11 au 12 mai, deux divisions anglaises surprirent le passage du fleuve au-dessus de la ville; d'autres rétablirent le pont; enfin le 12 au matin, Soult, assailli sur tous les points, fut obligé d'ordonner la retraite. Il gagna Peñafield avec l'intention de suivre la route d'Amarante et de Bragance. Là il sut que Beresford et Sylveira avaient opéré leur jonction, qu'ils avaient attaqué au pont d'Amarante, Loison qui se repliait sur le gros de l'armée et que le corps anglo-portugais remontait, à marches forcées, la Tamega pour occuper en masse le débouché de Chavès.

Ce fatal contre-temps, que l'hostilité de la contrée n'avait point permis de prévenir, mettait l'armée française dans le plus grand péril. Il était évident que Wellington allait la déborder par sa droite en même temps que Sylveira par sa gauche; et la nature ardue des localités pouvait à chaque pas lui imposer la nécessité de déposer les armes. Soult la sauva par la promptitude et l'à-propos de ses mesures. Il sacrifia sans hésitation, matériel, munitions, approvisionnemens, il se hâta de gagner Guimaraens, puis laissant à gauche Braga, où Wellington menaçait de le devancer, il s'enfonça dans les montagnes, que creuse le Cavado. On atteignit au bout de deux jours Ruivaens, embranchement de la route de Chavès, où était posté Sylveira et d'une gorge profonde qui en côtoyant le lit du torrent, aboutit à Montalegre. L'armée entière se jeta dans ces sentiers étroits où deux hommes pouvaient à peine passer de front. A ses pieds le Cavado, gonflé par une pluie violente, roulait en mugissant; sur sa tête étaient suspendus des rochers d'où partait une fusillade incessante. Enfin, le chemin, déjà si pénible, était rompu de distance en distance par des ruisseaux qui débordaient de leurs lits escarpés. Soult surmonta tous ces obstacles, il parvint à dérober sa marche aux deux généraux ennemis et à toucher la frontière d'où il gagna Orense. Quelques hommes seulement furent enlevés à l'entrée du défilé du Ca-

vado, la cavalerie conserva ses chevaux et la troupe ses armes. Cette retraite, bien différente de celle de Moore, est un des titres de gloire du maréchal. Serré, comme l'avait été le général anglais, entre deux armées supérieures en nombre, il les évita l'une et l'autre. Il passa sur le corps d'une population insurgée. Il sut inspirer aux soldats assez de confiance pour leur faire supporter avec une constance admirable, la disette, la tempête et les difficultés d'une route où ils furent escortés d'un feu roulant, auquel ils ne pouvaient répondre.

Les Anglais ne dépassèrent pas la frontière, impatiens de se rabattre sur l'Estramadure et d'opérer contre Victor. Soult arriva sans combattre sous les murs de Lugo qu'assiégeait La Romana. A son approche, les Espagnols s'éloignèrent, et l'armée prit enfin quelque repos. Ney était alors dans les Asturies d'où il revint après les avoir pacifiées; il eut avec son collègue une entrevue où ils concertèrent leurs mouvemens. Le premier se chargea de déblayer la rive droite du Minho; le second, de poursuivre sur la rive gauche La Romana qui s'était retiré à Orense. Soult manœuvra pendant près d'un mois et poussa son adversaire sur la frontière du Portugal, puis, attiré par les évènemens de l'intérieur, il lâcha prise pour gagner Benavente et Zamora. Alors, Ney, réduit à ses propres forces, ne put donner suite aux succès qu'il avait obtenus d'abord contre les Galiciens, il évacua la province, rappela les troupes des Asturies et se concentra dans le royaume de Léon.

VIII.

INVASION DES ANGLAIS EN ESPAGNE ET SES SUITES.

Les Anglais partent d'Abrantès (27 juin 1809).—Retraite de Victor (19 juillet).—Sa jonction avec Joseph (25).—Bataille de Talavera de la Reyna (27-28 juillet).—Marche de Soult (29).—Occupation de Plasencia 1er août).—Combat de Puente-del-Arzobispo (8).—Combat du col de Baños (10).—Bataille d'Almonacid (11).—Combat de Tamamès (18 octobre).—Bataille d'Ocaña (19 novembre).

L'Espagne entière était couverte de guerillas. Dans les provinces où les armées avaient disparu, ces bandes audacieuses inquiétaient encore les vainqueurs; elles interceptaient les courriers, les convois et lorsqu'on les poursuivait trop vivement, elles trouvaient dans les montagnes des refuges inaccessibles.

Grâce à l'insurrection générale, appuyée par 30,000 Anglais, par les noyaux des troupes de La Romana, et de Cuesta, par les divisions d'Andalousie et de Valence, à la fin de juin, le Portugal, la Galice et les Asturies furent entièrement dégagées et presque partout les armées françaises réduites à la défensive. Ce fut alors que Wellington entra en Espagne et commença la longue lutte où il finit par triompher.

L'armée anglaise, forte de 24,000 hommes, sortit du camp d'Abrantès et se porta contre Victor qui avait pris position à Plasencia. Elle était flanquée à droite par l'armée d'Estramadure rangée sur la rive gauche du Tage (36,000), et à gauche par la légion de Robert Wilson (4000). Son mouvement était combiné avec celui de Venegas, successeur de Carbajal qui avait ordre de déboucher dans les plaines de la Manche, à la tête de 20,000 hommes. Enfin Beresford conduisait une réserve de 15,000 Portugais, et au nord, le duc d'El-Parque, successeur de La Romana, avait organisé une armée de 22,000 hommes. Joseph voyant Madrid menacé, prescrivit à Victor de se replier sur lui en même temps

qu'il ordonna à Soult et à Mortier de se diriger sur Talavera pour y opérer leur jonction avec les troupes qu'il y conduirait de son côté; c'était la seule manœuvre à faire pour arrêter les progrès de l'ennemi : les deux maréchaux se mirent en route, mais la difficulté de cette marche à travers un pays ruiné, infesté d'insurgés et de postes ennemis, en prolongea malheureusement la durée; le roi ne put être informé à temps de ses progrès. Cependant Victor (25,000) repassa le Tietar et ensuite, l'Alberche, poussé de front par Cuesta et menacé à droite par Wellington qui côtoyait les hauteurs de manière à le déborder. Mais deux jours après sa retraite au-delà de l'Alberche, le maréchal fit sa jonction avec Joseph qui accourait de Madrid avec sa garde et la division Dessolles. A la vue de ce renfort Victor électrisé, repassa l'Alberche et culbuta les avant-postes ennemis.

Wellington ne doutant plus qu'on allait lui livrer bataille, se retrancha sur une ligne qui appuyait sa droite à Talavera de la Reyna et sa gauche à un mamelon que des ravins séparent de montagnes inaccessibles. Les Espagnols prirent la droite, appuyés au Tage, les Anglais formèrent la gauche. Le 27 juillet au soir, l'armée française arriva devant cette belle position et l'attaqua sans succès. Cet échec conseillait la prudence. Le maréchal Jourdan, major général de Joseph, voulait qu'on attendît Soult et Mortier pour livrer bataille; mais Victor et quelques autres officiers-généraux insistèrent. Ce parti l'emporta, et, sans attendre Sebastiani qui quittait seulement Tolède, on tenta, au point du jour, une nouvelle attaque qui ne fut pas plus heureuse que la première. Enfin après une courte suspension d'armes, causée par la chaleur extrême, les troupes de Sebastiani étant entrées successivement en ligne, l'affaire devint générale et dura jusqu'au soir sans que l'ennemi pût être entamé. Les pertes étaient égales : on avait, de chaque côté, 7 à 8000 hommes hors de combat. Joseph, renonçant à renouveler une sanglante lutte, fit retraite en bon ordre le jour suivant.

Les alliés exaltèrent leur victoire; Wellington fut dès-lors comblé d'honneurs. La junte centrale le nomma généralissime, et le roi d'Angleterre l'appela à la pairie avec le titre de vicomte de Talavera. Ce général, que la fortune a si souvent servi, a eu du moins le rare mérite de n'être point étourdi de ses faveurs. Il jugea mieux de son succès en se refusant à poursuivre les Français. Le surlendemain sa circonspection fut pleinement justifiée lorsqu'on apprit que Soult débouchait à Plasencia, sur les derrières de l'armée combinée, à la tête de 36,000 hommes.

Les lieutenans de l'empereur, dont les dissensions funestes ont eu tant d'influence sur l'issue de la guerre d'Espagne, étaient toutefois imbus de ses grandes leçons. Au bruit de la marche de Wellington, Joseph

n'avait point hésité à porter sur Victor toutes les troupes du midi et à donner à Soult l'ordre de prendre le commandement des 2ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ corps, de les réunir à Salamanque et de descendre, au pas de course, en Estramadure.

Cette belle combinaison honore le major-général Jourdan, mais Joseph en perdit le fruit par son impatience de combattre et de vaincre à Talavera. S'il eût temporisé, s'il eût laissé Wellington s'enfourner dans la haute vallée du Tage, c'en était fait de l'armée coalisée. Quoi qu'il en soit, l'occupation de Plasencia par le 5ᵉ corps fut un coup de foudre. Coupé de ses réserves, le général ennemi avait à choisir entre deux partis : rouvrir la communication tout en contenant Victor, ou renoncer à son plan de campagne et se jeter sur la rive gauche du fleuve. Le premier projet était sans doute préférable; mais, après quelques mesures qui lui démontrèrent les difficultés de l'exécution, il se décida pour le second, et il prit position au-delà du Tage, qu'il passa au pont de l'Arzobispo. On ne lui laissa pas le temps de s'affermir. Soult accourut, et après avoir fait à Oropesa sa jonction avec Victor, il donna l'ordre à Mortier d'enlever le pont qu'on avait barré et que défendaient les troupes espagnoles. On prit pour les assaillir l'heure de la sieste, tant les Français s'étaient endurcis au climat. A deux heures, par une chaleur étouffante, la fusillade s'ouvrit devant les ouvrages du pont. Cependant deux régimens de cavalerie passèrent à gué à peu de distance et prirent à revers le corps qui tenait tête à l'infanterie. Il plia, mais avant que le passage fût déblayé, le duc d'Albuquerque survint au galop avec 4000 chevaux, chargea les deux régimens français, les déborda, les enveloppa de tous points. Il y eut une telle mêlée, que Soult, croyant sa troupe anéantie, se disposait à faire tirer le canon sur le nuage de poussière qui voilait les combattans, lorsqu'il vit les Espagnols rompus se disperser dans la plaine. Dans ce moment, les moissons prirent feu, la flamme gagna les bois, et le champ de bataille ne fut bientôt qu'un horrible incendie. L'ennemi, frappé d'épouvante, prit la fuite, abandonna 1600 hommes et 30 canons. Après cet échec, Wellington se mit en retraite sur Badajoz; l'armée de Cuesta gagna, partie la Manche, partie les montagnes de l'Estramadure.

Restait à réduire le duc d'El-Parque dont l'armée était descendue en Castille, et Venegas qui avait poussé ses colonnes jusqu'à Tolède et Aranjuez. Sebastiani (14,000), les réserves (14,000) s'étaient déjà retournés contre celui-ci. Ney eut ordre de faire contre-marche, de se rendre à Salamanque et de repousser les Galiciens. Chemin faisant, il se heurta au col de Baños contre le détachement de Wilson qui se repliait après s'être montré aux portes de Madrid. Malgré l'avantage de ses positions, le général anglais fut contraint de céder au nombre. Il rentra en Portu-

gal, après quoi le 6e corps remplit sans obstacle sa mission. A son approche, d'El-Parque se réfugia sous le canon de Ciudad-Rodrigo.

Venegas, informé du mouvement de Sebastiani, prétendit défendre le passage du Tage, en se concentrant à Aranjuez. On reconnut son dessein, et au lieu de l'aborder de front, on défila par Tolède pour opérer sur son flanc droit. Lorsqu'il vit ses adversaires formés comme lui, sur la rive gauche, il recula jusqu'à Almonacid où il se décida à livrer bataille. Rangé devant la ville, la gauche appuyée à un monticule, il attendit le choc.

Sebastiani fut le premier en présence, et selon l'usage, il attaqua sur-le-champ. Les Espagnols montrèrent d'abord autant de fermeté que de valeur. Mais à mesure que les réserves se déployèrent, ils cédèrent le terrain et finirent par se débander pour fuir tout d'une traite jusqu'à la Sierra-Morena, après avoir perdu 4000 hommes.

Ainsi se termina la première excursion de Wellington en Espagne. Malgré l'échec de Talavera, l'habile concentration des corps français disloqua les armées combinées. Elles ne se résignèrent cependant pas à l'inaction. Si la victoire de Wagram et l'armistice de Znaym inspirèrent aux Anglais la résolution de ne point sortir du Portugal, les généraux espagnols eurent plus de constance. Mais, abandonnés à eux-mêmes, ils marchèrent à de nouvelles défaites.

Un léger succès de l'armée de Galice les entraîna dans des plans désastreux. Le duc d'El-Parque battit à Tamamès un détachement du 6e corps dont Ney, rappelé en Allemagne, avait laissé le commandement au général Marchand; puis faisant sa jonction avec les levées des Asturies que lui amena Ballesteros, il se rendit maître de Salamanque.

On crut tout possible, on donna l'ordre à l'armée de la Manche de déboucher encore une fois de Despeña-Perros et de marcher sur Madrid. La junte n'avait rien négligé pour la réorganiser. Elle était composée de 7 divisions et d'une nombreuse cavalerie (60,000); Areizaga la commandait en chef. Flanqué par l'armée d'Estramadure, sous le duc d'Albuquerque, secondée par le mouvement de d'El-Parque qui devait se jeter sur la route de Madrid à Burgos, elle fit irruption dans les plaines de la Manche, par les chemins de Tolède et d'Aranjuez. Les postes français se replièrent jusqu'au Tage et l'armée ennemie se réunit à Ocaña. Là commencèrent les hésitations. Areizaga fit d'abord tâter le passage du fleuve et perdit une semaine entière en manœuvres inutiles.

Cependant Soult, qui avait remplacé Jourdan comme major-général, et qui, en cette qualité, commandait en chef, Soult prit de promptes et décisives mesures. Il ne laissa dans l'Estramadure que le 2e corps; il concentra sur Aranjuez, Victor, Sebastiani, Mortier, les réserves (48,000),

puis, opposant Victor (14,000) aux troupes qui s'étaient déjà transportées sur la rive droite, il déborda sur l'autre rive, à la tête de 34,000 hommes.

L'Espagnol à son tour battit en retraite jusqu'à Ocaña, où il prit position; la droite couverte par un ravin profond, le centre s'appuyant la ville et la gauche à un bourg populeux. Soult courut au combat qui ne fut ni long, ni douteux. Son adversaire ne profita ni du nombre, ni du terrain, sa cavalerie était placée en seconde ligne, de manière à ne pouvoir se déployer et, comme s'il n'eût aucune mesure à prendre pendant l'action; il monta au clocher de la ville et se réduisit au rôle de spectateur inerte. La gauche des Français éprouva d'abord quelques difficultés à se former au-delà du ravin, elle fut repliée, mais, soutenue par des renforts, elle revint à l'assaut, enleva les hauteurs et frappa d'une telle stupeur l'armée ennemie, privée d'ailleurs des ordres de son général, qu'en un instant, elle lâcha pied, abandonnant artillerie, drapeaux, bagages et 30,000 prisonniers. Le peu d'hommes qui garda ses rangs rentra en Andalousie. Albuquerque entraîné, se retira du Tage à Truxillo et d'El-Parque, qui avait dépassé le Tormès, se mit à reculer en désordre. Atteint au pont d'Alba par le 6e corps, il fut culbuté, perdit 3000 hommes, ses bagages, ses canons, et ne ramena que des débris à Ciudad-Rodrigo.

Les mêmes fautes qui avaient jusque-là fait échouer les plans de la junte, s'étaient encore reproduites. Il manquait toujours à cette assemblée le pouvoir dictatorial qui seul pouvait l'élever au-dessus des intrigues et des mesquines rivalités. Ses généraux, comme ceux d'une cour, étaient des favoris dont l'inhabileté rendit inutile l'exaltation du soldat.

Ce ne fut que dans la défense des places et dans les expéditions des Guerilleros que le caractère national eut le champ libre, et que le premier titre au commandement fut une supériorité de talens et de valeur. Des siéges meurtriers et l'audace des partisans minèrent la force des vainqueurs et compensèrent presque les déroutes qu'essuyaient les troupes régulières. Les deux Mina dans les provinces basques; el Empecinado, dans la nouvelle Castille; el Pastor, en Aragon; el Cocinero, el Capucino, el Albuelo, el Medico, el Cura, el Marquesito firent plus de mal aux Français dans leurs expéditions que les batailles rangées. La Catalogne et l'Aragon furent les principaux théâtres de ces scènes sanglantes.

IX.

OPÉRATIONS EN CATALOGNE.

Prise de Roses (5 décembre 1808).—Bataille de Llinas (16).—De Molins-del-Rey (21).—De Walls 25 février 1809).—Investissement de Taragone (fin de février).—Retraite de Saint-Cyr (20 mars).—Siège et prise de Girone (d'avril au 10 décembre).

Saint-Cyr débuta par l'investissement de Roses, dont le port, servant de relâche à la marine anglaise, était le foyer de l'insurrection de la province. Il enleva la place après treize jours de tranchée ouverte, et se mit aussitôt en mesure de dégager Barcelone.

La Catalogne est, relativement à la défense des royaumes du midi, d'une importance décisive. Elle couvre la route de Valence qui, au-delà de l'Èbre, est d'un accès facile; aussi les juntes avaient mis tous leurs soins à empêcher Duhesme de tenir la campagne. On avait renforcé les braves Somatens de troupes régulières, parmi lesquelles figuraient les divisions de Reding et de Coupigny, l'une et l'autre illustrées par leur victoire contre Dupont. Le général en chef Vivès, au moyen des intelligences qu'il avait conservées dans la ville et de l'appui des vaisseaux anglais, se flattait d'enlever Barcelone et de s'assurer ainsi la possession de toute la contrée. Il resserrait de plus en plus la place, couvert par des corps détachés sur les rivières qui se déverseut dans la Méditerranée. Saint-Cyr osa percer jusqu'à lui en forçant, ou tournant les lignes de blocus qui se refermaient sur ses derrières. Vivès courut à sa rencontre. Enflammé de l'espoir de renouveler les merveilles de Baylen, il opposa une barrière de 20,000 baïonnettes aux 15 à 16,000 Français, poursuivis en queue par les corps qu'ils avaient cru pouvoir négliger.

On se heurta près de Llinas : Saint-Cyr prouva ce que peut la supériorité des manœuvres. Il défit complètement Vivès, lui passa sur le ventre et fit son entrée à Barcelone. Peu de jours après, il força à Molins-del-Rey le Llobregat, qui défendait Reding, et il parcourut en vainqueur les vallées d'où étaient descendus les Somatens.

Reding prit le commandement en chef et se rallia sous le canon de Taragone; les Français, au nombre de 18,000, campèrent aux portes de Barcelone. On se tint d'abord en observation, puis la résistance de Saragosse excita les Espagnols à marcher au secours de cette noble cité. Il fallait avant tout écraser Saint-Cyr, on se porta contre lui en deux colonnes; mais loin de se laisser prévenir, il aborda lui-même les assaillans à Walls, les surprit dans leur marche, rompit le premier corps (15,000) en deux parties, et poussant à Reding qui conduisait le second, il le mena battant jusqu'à Taragone dont il commença l'investissement.

Reding fut blessé et mourut; l'armée désorganisée, ne troubla point le siège, mais les guerillas se montrèrent si nombreuses sur les derrières du corps français, que le général en chef fut obligé de se retirer. Il se rapprocha de la frontière et se résolut à prendre Girone, pour établir avec la France une communication solide. Mais cette place à demi démantelée, le retint pendant sept mois. Elle ne céda qu'à la famine; ni les brèches, ni les assauts, ni l'incendie des maisons n'ébranlèrent la constance de ses défenseurs. Enfin l'armée active, commandée par Blake, ayant vainement tenté de leur porter secours, ils capitulèrent après avoir épuisé leurs derniers approvisionnemens, leurs dernières munitions.

X.

OPÉRATIONS EN ARAGON.

Siège de Saragosse (30 décembre 1808 au 20 février 1809).—Capitulation (20 février).—Combats d'Alcaniz (10 juin).—De Maria (15).—De Belchite (18).

Après la bataille de Tudela, le 3e corps renforcé plus tard par le 5e, assiégea Saragosse. Lannes étant éloigné de l'armée par une maladie, Moncey commença les opérations. Il reconnut l'impossibilité d'enlever la ville, et il ouvrit la tranchée dans la nuit du 29 au 30 décembre.

Saragosse était alors peuplé de 50 à 60,000 âmes. L'Èbre le sépare d'un faubourg qui communique avec lui par un pont de pierre. Un mur d'enceinte, une mauvaise citadelle, des rues étroites et sinueuses étaient ses moyens matériels de défense. Mais de tant de cités où les vieux souvenirs sont encore vivans, c'était celle où les traditions de l'antique honneur national et des anciennes libertés avaient conservé le plus d'empire. C'était celle où l'insurrection s'était organisée avec le plus d'énergie, et les succès obtenus naguère contre Desnouettes et Verdier avaient exalté les âmes jusqu'à l'héroïsme.

30,000 hommes en état de porter les armes s'étaient renfermés dans la place; les Anglais les avaient abondamment approvisionnés, et, durant l'intervalle entre les deux sièges, on avait élevé des batteries, des retranchemens, des redoutes; on avait muré les rez-de-chaussées, percé de meurtrières les autres étages, on avait ménagé entre les maisons des communications.

Moncey fut remplacé le 1er janvier par Junot qui, au bout de quinze jours, poussa les tranchées jusqu'au mur que baigne l'Ebre. Il les étendit ensuite le long de l'enceinte; il dressa les batteries de brèche qui ouvri-

rent leur feu, tandis que les mortiers couvraient la ville d'une grêle de bombes. Les habitans se réfugièrent dans des souterrains où une horrible contagion les atteignit.

Sur ces entrefaites, Lannes reprit le commandement et ne tarda pas à ordonner l'assaut (27 janvier). On pénétra dans la ville; mais rien n'était fait : un feu terrible partant de tous les édifices, arrêta les vainqueurs. Il fallut disputer chaque maison, chaque étage, chaque chambre; il fallut, à l'aide de la mine, ouvrir un chemin à travers les décombres. Lannes recula devant cette lutte meurtrière, il reporta l'attaque sur d'autres points, il enleva le faubourg, et maître de la rive gauche, il mit en batterie cinquante pièces qui commencèrent à détruire les maisons de la rive droite, où l'on gagnait en même temps du terrain par les premières brèches. On se mit ainsi en possession du quart de la ville; ce fut alors que la junte offrit de se rendre. La capitulation fut signée le 20 février, le siège avait duré soixante-deux jours. Le feu, l'épidémie avaient dévoré 30,000 Espagnols; 8,000 Français avaient péri.

La sublime constance de Saragosse frappa d'admiration tout le peuple espagnol, et les juntes ne renoncèrent pas à disputer aux Français leur sanglante conquête. Lorsque le 5ᵉ corps se fut éloigné pour prendre en Castille des cantonnemens, d'où il se porta en Estramadure, Blake partit de Tortose à la tête de 40,000 hommes pour disputer Saragosse au 3ᵉ corps, qu'on venait de mettre sous les ordres de Suchet. Les Espagnols, vainqueurs à Alcaniz, poussèrent jusqu'à la Guerva; mais ils furent défaits à Maria, à Belchite, et se retirèrent les uns en Catalogne, les autres à Valence. Suchet resta maître de l'Aragon.

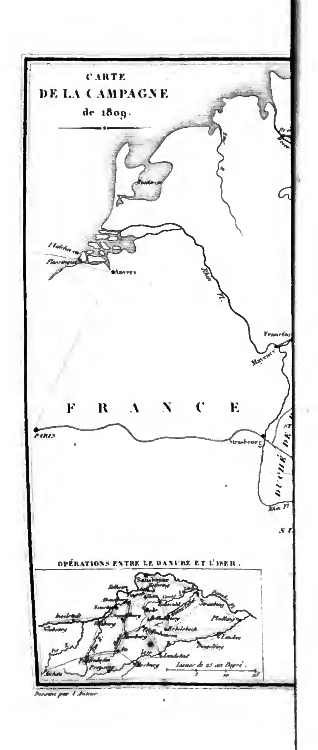
CAMPAGNE DE 1809.

I.

OPÉRATIONS EN BAVIÈRE.

Passage de l'Iser par les Autrichiens (16 avril).—Arrivée de Napoléon (17).—Combat de Than.—De Pfaffenhosen (19).—Bataille d'Abensberg (20).—Combat de Landshut (21).—Bataille d'Eckmuhl (22).—Prise de Ratisbonne (23).

Le mouvement de la grande-armée au-delà des Pyrénées avait dégarni le nord de l'Europe. Il n'y restait que 80,000 Français. Davout (40,000) occupait les places de l'Oder, Magdebourg, Bayreuth et le Hanovre. Un corps de formation nouvelle (12,000) gardait les villes anséatiques. Oudinot était à Francfort avec trois divisions (24,000). En outre la Saxe, y compris le grand-duché de Varsovie, la Bavière, Bade, le Wurtemberg et le nouveau royaume de Westphalie avaient mis sur pied 100,000 hommes. L'empereur pouvait ainsi disposer en Allemagne de près de 200,000 hommes répartis entre la mer Baltique, l'Océan germanique, le Rhin, la Vistule et la vaste frontière de l'empire d'Autriche. Cette armée était flanquée : à l'est, par l'alliance russe qui promettait un secours de 150,000 hommes; au midi, 1° par l'armée de Dalmatie sous Marmont (15,000); 2° par l'armée d'Italie (60,000) ré-


CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1809.
Flessingue
Anvers
Rhin Fl.
Mayence
FRANCE
PARIS
Strasbourg
DUCHÉ
OPÉRATIONS ENTRE LE DANUBE ET L'ISER.
Ratisbonne
Lieues de 25 au Degré.
Dessiné par l'Auteur

partie dans toute la péninsule, commandée par le vice roi et Macdonald.

L'Autriche était donc resserrée dans un cercle de puissances alliées de la France, présentant 400,000 baïonnettes. Mais les vieilles bandes de Ney, Soult, Lannes et Bernadotte, ces corps qu'on avait vus depuis 1805 manœuvrer avec un ensemble jusque alors inconnu, étaient engagés dans une lutte meurtrière. Mais le soulèvement inopiné du peuple espagnol, les évènemens merveilleux dont il avait été suivi, avaient fait dans toute l'Europe une sensation profonde. Les Allemands, sur qui pesait tout le fardeau de la guerre, s'étaient vivement émus. Partout fermentait l'esprit d'insurrection, partout on était impatient d'imiter un noble exemple, de secouer le joug de l'étranger. Déjà dans quelques contrées on s'était mis à l'œuvre; le baron d'Hormayr agitait le Tyrol; les sociétés secrètes travaillaient la Prusse et la confédération du Rhin. En France même on était las de vaincre, on se fatiguait de ces vastes combinaisons, qui importaient sans doute à la liberté du monde, mais dont le développement, hors de la portée des intelligences communes, exigeait de continuels sacrifices.

L'Autriche pouvait s'attendre à trouver dans les alliés du Rhin, une résistance plus apparente qu'effective, dans les soldats français, des hommes moins aguerris, moins passionnés que ceux qui l'avaient si longtemps vaincue. Elle pouvait, à son tour, leur opposer l'enthousiasme excité par l'esprit de nationalité. Enfin elle savait à quoi s'en tenir sur le renfort que devait fournir la Russie; la guerre fut résolue. Le cabinet de Vienne saisit le moment où Napoléon était en Espagne avec ses gardes, pour mettre sur pied 500,000 hommes. Adoptant l'organisation si puissante des armées françaises, il forma neuf corps d'armée d'environ 20 à 30,000 hommes chacun, sous les généraux : Bellegarde 1er corps, Kollowrath 2e, Hohenzollern 3e, Rosenberg 4e, archiduc Louis 5e, Hiller 6e, archiduc Ferdinand 7e, Chasteler 8e, Gyulai 9e, et deux corps de réserve de même force, commandés par Kienmayer et le prince de Liechtenstein. Ces troupes régulières étaient soutenues par la landwehr autrichienne et l'insurrection hongroise.

On destina le 7e corps à opérer sur la Vistule; les 8e et 9e, commandés en chef par l'archiduc Jean, formèrent l'armée d'Italie; les six premiers corps et la réserve furent mis sous les ordres de l'archiduc Charles généralissime qui les échelonna d'abord du Danube à l'Eger, occupant à-la-fois Mautern et Saatz. Son projet paraissait être de déboucher de la Bohême pour envahir le pays de Bayreuth, déborder Davout, qui, au bruit de sa marche, s'était concentré entre le Mayn et la Rednitz, et porter la guerre sur le Bas-Rhin. Ce plan, dont l'exécution eût dégagé la

Prusse et l'eût dès ce moment entraînée dans la coalition, avait en outre l'avantage d'éloigner les armées autrichiennes de ces champs de bataille où les défaites sont mortelles. Mais lorsque le prince apprit que Napoléon, de retour à Paris avec sa rapidité ordinaire, avait renforcé Oudinot et l'avait dirigé sur Donauwerth; que Massena conduisait de l'intérieur sur le Lech un corps de 30,000 hommes; enfin que la garde et la cavalerie de réserve étaient en marche pour la vallée du Danube, il comprit que Vienne allait être promptement menacé. Alors il passa le fleuve à Lintz et ne laissa sur la rive gauche, pour les opposer à Davout qui se rapprochait d'Ingolstadt, que les 60,000 hommes de Bellegarde, et Kollowrath. Il espérait encore, en saisissant franchement l'initiative, prévenir l'arrivée de l'empereur, pousser les troupes françaises jusqu'au Rhin, sortir enfin des combinaisons connues. Après avoir masqué la forteresse de Passau et jeté Jellachich (9000) à Salzburg, pour communiquer avec l'armée d'Italie, le généralissime prit avec lui les 3ᵉ et 4ᵉ corps, plus les réserves (60,000); il mit à sa gauche les 5ᵉ et 6ᵉ corps (40,000), sous les ordres de Hiller, et dans les premiers jours d'avril, l'armée entière déboucha : la droite, des montagnes de la Bohême par Pilsen et Klattau sur Ratisbonne : le centre, par Shœrding sur Plattling : la gauche par Braunau sur Landshut et Moosburg. Jellachich, côtoyant les Alpes du Tyrol, pointa droit sur Munich.

Hiller seul trouva de la résistance; les troupes bavaroises (30,800) disputèrent les passages de Moosburg et de Landshut. Mais lorsqu'elles virent l'archiduc généralissime, déborder leur gauche par Dingolfing et Landau, et menacer de les prendre à revers, en poussant jusqu'à la chaussée de Ratisbonne, elles se replièrent sur l'Abens.

Tout semblait aller au gré des desirs de l'archiduc, ses desseins eussent en effet réussi, s'il lui eût été possible d'animer les troupes autrichiennes de quelque activité. Mais elles ne se départirent point de leur lenteur habituelle, et, au moment où elles se déployaient au-delà de l'Iser, Napoléon, survenant au quartier-général de Donauwerth, prit le commandement qu'il avait provisoirement confié à Berthier. L'empereur trouva son armée disséminée de Schongau à Daswang, sur un front de 60 lieues. Le premier mouvement de Davout avait été d'accourir à Ingolstadt; mais Berthier lui avait donné l'ordre d'occuper Ratisbonne; il y était dans cet instant à attendre son arrière-garde, qu'il avait établie d'abord à Neumarkt et Daswang. L'armée bavaroise, sous Lefebvre, venait de prendre position à Neustadt et Abensberg. Vandamme à la tête des Wurtembergeois (10,000), Bessières avec la cavalerie de réserve (12,000), étaient échelonnés sur le Danube, à Vohburg, Neuburg, Ingolstadt et Donauwerth; enfin, Ou-

dinot (24,000) et Massena couvraient les rives du Lech, depuis son confluent jusqu'à Schongau.

Le major-général, si habile à mettre en œuvre les grandes conceptions de Napoléon, n'avait pu supporter le faix du premier rang. Il opposait une longue ligne, mince et sinueuse aux masses de l'archiduc, dont le centre et la gauche étaient groupés sur l'Abens, d'Au à Rohr, tandis que sa droite, tournant Ratisbonne, accourait par Schwandorf et Amberg, pour se mettre en ligne dans la vallée de l'Altmuhl. Le prince n'avait plus qu'un pas à faire en avant pour se joindre à sa droite par le pont de Kelheim, couper Davout des autres corps, et pousser vivement leurs colonnes éparses par les deux rives du Danube. Jellachich était entré à Munich et à Dachau.

Il ne fallait rien moins que le coup-d'œil prompt et sûr de Napoléon, pour sortir victorieux de cette situation critique. Mais déjà son nom seul avait diminué le péril. A peine informé de son arrivée, l'archiduc suspendit sa marche offensive, et, au lieu de saisir le pont de Kelheim, il changea de direction à droite pour gagner Ratisbonne. Tant a de puissance une grande renommée! le général autrichien craignant de donner prise entre son centre et sa droite, ne crut point pouvoir assez promptement s'assurer une communication solide avec Bellegarde et Kollowrath. L'habileté de l'empereur à épier tous ses mouvemens, à découvrir des intervalles, à s'y glisser, à les agrandir, est au-dessus de toutes les formules d'admiration.

Déjà il avait fait passer à ses lieutenans ses ordres, si prompts, si précis. Il avait prescrit à Lefebvre de s'étendre par sa gauche; à Davout de sortir de Ratisbonne par la rive droite du Danube, et de faire sa jonction avec Lefebvre, de manière à barrer le chemin de Kelheim; à Bessières, à Vandamme de marcher sur Neustadt et de renforcer le centre; enfin à Massena et Oudinot de déboucher du Lech, la gauche en tête, par Aichau et Pfaffenhosen, pour séparer Jellachich de Hiller et déborder ce dernier. Ainsi dans le même temps que l'archiduc déployait les masses de son centre, l'armée française tout entière convergeait sur les rives de l'Abens.

Les impériaux manœuvrèrent, la droite en tête, en tuyaux d'orgue de manière à ne point laisser de vide entre la droite de Hiller et l'arrière-garde du centre. La première colonne suivit le cours de la Laber; la seconde (réserve), la chaussée de Landshut; la troisième (Rosenberg) des chemins vicinaux à peu de distance de la route; la quatrième (Hohenzollern) partit lentement de Rohr pour gagner Abach par Thau et Tengen. Au même instant Davout qui, pendant la nuit, avait réuni ses quatre divisions et sa cavalerie à Abach, se mit en mar-

che le long du Danube, aussi la droite en avant par les chemins de Neustadt et d'Abensberg. D'Abach à Neustadt le Danube s'écarte de plus en plus de la route de Ratisbonne à Landshut, d'où il résulta que les têtes de colonnes de l'archiduc et de Davout ne devaient point se rencontrer; mais la gauche du maréchal, et Hohenzollern, suivant en sens inverse le même chemin, ne pouvaient s'éviter. En effet la droite ennemie était déjà près de Kœffering lorsque celle des Français fit entre Kelheim et Abens, sa jonction avec les postes bavarois, et au sortir de Tengen, Davout avec deux divisions et sa cavalerie, se heurta contre le quatrième corps autrichien. On était à-peu-près à nombre égal (16 à 20,000); le feu s'alluma aussitôt.

Les Français se mirent en bataille parallèlement à la route qu'ils cherchèrent à couper en débordant la gauche de leurs adversaires; Lefebvre les seconda en débouchant d'Abensberg et en rejetant hors du champ de bataille une forte arrière-garde qu'on avait laissée sur l'Abens pour maintenir la communication avec Hiller. Hohenzollern soutint vaillamment leur effort, mais enfin il perdit du terrain et laissa la route libre.

Dans la même journée les grenadiers d'Oudinot culbutèrent à Pfaffenhosen les avant-postes de Hiller et les menèrent battant jusque dans Au sur la rive droite de l'Abens. Après quoi il fournit une de ses divisions au centre qui se renforça aussi des deux premières de Davout dont Lannes prit le commandement.

En résultat, les premières manœuvres avaient porté les deux ailes sur le centre; Hiller était débordé par sa gauche, et les positions dont Davout et Lefebvre s'étaient rendus maîtres indiquaient une séparation entre la gauche et le centre des Autrichiens. Cette dernière circonstance frappa surtout Napoléon, qui fit sur-le-champ ses dispositions pour tenir le centre en échec et envelopper la gauche. Davout eut ordre de se déployer sur les derrières de Hohenzollern, depuis Tengen jusqu'aux sources de la Laber, de manière à imposer au généralissime. Masqué par un rideau de 16,000 hommes, le reste de l'armée prit les positions suivantes : au centre, les troupes de la confédération se rangèrent d'Abensberg à Siegenburg (40,000 hommes) soutenues par Bessières (12,000) et une division de la droite (8,000); à gauche, Lannes (24,000) s'étendit par la trouée que Lefebvre avait commencée la veille; à droite, Oudinot (16,000) se mit en bataille la gauche à l'Abens, dans le but d'aborder Hiller par sa gauche et de le rejeter sur Pfaffenhausen; enfin Massena (30,000) fut détaché pour passer l'Iser à Freysing et Moosburg, et se rendre par la rive droite à Landshut.

Siegenburg était le point de jonction entre les deux corps autrichiens.

Napoléon le prit pour pivot de ses manœuvres, et y posta la division bavaroise de Wrède. C'est par là que la bataille commença. Lorsque l'archiduc Louis fut engagé sur les rives de l'Abens, Lannes et Lefebvre s'en éloignèrent et se portèrent, le premier au-delà de Rohr, l'autre en seconde ligne au-delà d'Abensberg. Dans le même temps, Oudinot poussa vigoureusement Hiller d'Au à Mainburg, et de Mainburg à Pfaffenhausen. La conséquence de ces belles combinaisons fut de resserrer les deux corps ennemis dans un angle, dont le sommet était à Siegenburg et dont les côtés se rapprochaient de plus en plus. Entassés enfin l'un dans Rottenburg, l'autre dans Pfaffenhausen, ils étaient perdus si Hiller n'eût point eu l'heureuse inspiration de renoncer à percer jusqu'à Hohenzollern et de se retirer précipitamment à Landshut.

Le lendemain, au jour, Napoléon chargea Lefebvre de renforcer Davout, puis avec Bessières, Lannes, Vandamme, Oudinot, il s'élança sur les pas des vaincus. On atteignit leur arrière-garde en deçà de l'Iser; on pénétra pêle-mêle avec elle sur les ponts. Hiller, désespéré de n'avoir point le temps de les rompre, fit tirer à-la-fois sur les Français et sur les siens, et ordonna d'incendier le pont de bois qui traverse le plus petit bras de la rivière. On ne le laissa point détruire. Le général Mouton (depuis maréchal Lobau) à la tête d'une colonne de grenadiers, s'élança entre les flammes qui débordaient déjà le parapet. Au milieu du tumulte, on l'entendait s'écrier d'une voix tonnante : « avancez toujours et ne tirez pas. » Il parvint de la sorte en peu d'instans jusqu'à la porte qui défendait l'entrée de la ville, il la fit briser à coups de hache et commença dans les rues un combat sanglant. La mêlée durait encore lorsque Hiller aperçut à sa gauche la tête de colonne de Massena, qui survenait par la route de Moosburg. Il quitta aussitôt ses positions pour se retirer sur l'Inn. Bessières avec deux divisions le poussa jusqu'à la Vils.

Ces journées affaiblirent l'ennemi de 8000 morts ou blessés, et d'autant de prisonniers. Elles complétèrent la séparation entre son centre et sa gauche. A peine assuré de la retraite de Hiller, Napoléon fit volte-face pour se rabattre sur Ratisbonne et acculer le généralissime aux remparts de cette ville, où Davout avait laissé garnison. Mais cette partie si décisive d'un plan dont le succès était jusque-là si brillant, fut altérée par la perte de Ratisbonne. Pendant le combat de Than, l'archiduc attaqua le seul régiment qui était chargé de le conserver. Ce n'était point assez pour défendre sa vaste enceinte. La résistance ne fut point de longue durée, la place fut enlevée et le prince se croyant poursuivi par l'armée entière, tira sur-le-champ de sa droite les 30,000 hommes de Kollowrath, dans le dessein de refouler les Français sur l'Abens et de rétablir la communication avec sa gauche.

Ce n'étaient point 60,000 hommes battant en retraite, c'étaient 100,000 hommes revenant hardiment à la charge que l'on allait combattre. Ils avaient même l'initiative; leur droite se prolongeait jusqu'au Danube, et à leur gauche le corps entier de Rosenberg s'avançait en masse, soutenu par la cavalerie pour dégager la chaussée de Landshut, déborder la droite des Français et pivoter jusqu'à l'Abens.

Arrivée sur la Laber, leur première ligne qui, depuis deux jours, bataillait avec Lefebvre et Davout, s'arrêta. Le généralissime fit reconnaître les Français, et s'étant assuré qu'il n'y avait là que deux corps d'armée, sans attendre Kollowrath, qui était encore à deux lieues en arrière, il ordonna l'attaque, ne doutant point de les écraser. Rosenberg prit position dans le village et au château d'Eckmuhl. Hohenzollern et les réserves se mirent en bataille sur la rivière : mais pendant que de part et d'autre on faisait ses apprêts, Napoléon survint avec Lannes, Vandamme et la cavalerie suivi de près par Oudinot et Massena.

Des hauteurs qui dominent la Laber, il jeta son coup-d'œil sur les masses des ennemis, démêla leurs projets et transmit à ses lieutenans des ordres qui assurèrent la victoire.

Davout et Lefebvre appuyèrent à gauche, pour aborder tête baissée la droite et le centre de l'archiduc. Lannes, Vandamme et la cavalerie se déployèrent pour envelopper et rompre Rosenberg, auquel un rôle si important était réservé.

Il y avait de part et d'autre 60,000 hommes engagés, lorsqu'à deux heures, le feu s'ouvrit sur toute la ligne. L'effort des Français porta surtout à droite : Vandamme marcha sur le front de Rosenberg, tandis que Lannes, secondé par la cavalerie, passant la Laber au-dessous d'Eckmuhl, manœuvra pour le tourner et déborder sa gauche. Le général autrichien fit d'abord face à tout : mais lorsque l'infanterie de Lannes eut déposté son extrême gauche d'une colline boisée qui lui servait d'appui, il appela l'aide de la cavalerie qui s'avança pour regaguer le terrain perdu. De leur côté, les cuirassiers français accoururent, chargèrent d'une manière si brillante, que la ligne entière s'arrêta pour battre des mains, et sur ce point décidèrent le succès.

Dans le même instant, Vandamme enleva à la baïonnette le village et le château, et Davout, triomphant enfin d'une opiniâtre résistance, enfonça le centre des Autrichiens. Dès-lors, ils plièrent partout en pivotant sur leur droite pour se rapprocher de Kollowrath.

On les suivit pas à pas, toujours en combattant, toujours en débordant leur gauche. La nature du terrain leur permettait de reculer en bon ordre; mais enfin, à sept heures du soir, Rosenberg vivement pressé sur

ses flancs, commençait à tourbillonner lorsqu'une nouvelle charge de cavalerie mit le désordre dans ses rangs.

L'archiduc essaya encore de disputer le champ de bataille; il jeta au devant des cavaliers victorieux douze escadrons de cuirassiers et vingt escadrons de hussards, soutenus par plusieurs batteries d'artillerie légère. Il y eut alors une mêlée du moyen âge. Après quelques mouvemens sans portée, les cuirassiers autrichiens chargèrent avec fureur. Les cuirassiers français, animés d'une égale impétuosité, se précipitèrent au devant du choc. Il fut terrible : le combat fut partout suspendu, et les deux armées attendirent en silence le résultat de cette grande scène, d'où dépendait le sort de la journée. Pendant quelques instans, on n'entendit que le fracas des armes blanches qui se heurtaient en faisant jaillir des milliers d'étincelles. Enfin, on vit les escadrons ennemis tourner bride et prendre la fuite, en écrasant sous leurs pas les lignes d'infanterie. Leur défaite fut le signal d'une déroute complète : la nuit était venue, toute l'armée autrichienne se retira confusément sous les murs de Ratisbonne. Sa perte fut de 5000 tués ou blessés, 15,000 prisonniers, 12 drapeaux, 16 canons. Les Français n'eurent pas plus de 8000 hommes hors de combat.

Le lendemain, l'empereur courut aux ennemis; ils avaient profité de la nuit pour jeter un pont sur le Danube, au-dessous de la ville, et pour faire filer les convois et l'infanterie. La cavalerie, en bataille devant les remparts, était chargée de masquer la retraite; mais Lannes l'attaquant à la tête de l'avant-garde, troubla le passage, entassa les vaincus dans Ratisbonne et détruisit le pont extérieur.

Napoléon donna aussitôt l'ordre d'escalader les murailles, on pénétra dans la place, l'on enleva encore 7 à 8000 prisonniers, et l'on délivra le régiment français que l'archiduc avait précédemment forcé de se rendre. Dans cette journée, Napoléon recueillit une preuve de l'enthousiasme qu'il inspirait aux soldats. Une balle l'atteignit au pied droit, il fut obligé de descendre de cheval. En une seconde, le bruit se répand que l'empereur est blessé; les troupes quittent leurs rangs, se pressent autour de lui, témoignant la plus vive anxiété. Bientôt on sait que la blessure est légère, on le voit remonter à cheval, on court de soi-même aux armes et l'air retentit long-temps du cri de vive l'empereur.

L'archiduc fit rétrograder Bellegarde, qui s'était avancé jusqu'à Beilengries, lui-même rentra en Bohême par Waldmunchen, Davout le poursuivit jusqu'à Cham.

Pendant la bataille, Hiller ayant reçu des renforts, était revenu sur ses pas, dans l'intention d'étendre sa droite par Straubing et de se remettre en communication avec l'archiduc. Chemin faisant, il attaqua à Neumarkt et replia la division d'avant-garde de Bessières; mais dans ce

moment même, Napoléon était maître de Ratisbonne,et Massena arrivait à Pilsting. Hiller, reconnaissant que l'armée allait opérer sur la rive droite du Danube, se retira au-delà de l'Inn et de la Salza.

II.

OPÉRATIONS EN AUTRICHE.

Passage de l'Inn (27 avril).—De la Salza (30).—Combat d'Ebersberg (3 mai).—Hiller passe sur la rive gauche du Danube (6).—Sommation (10).—Capitulation de Vienne (12),—Attaque du pont de Lintz (17).—Tentative de passage (17).—Première affaire d'Essling (21).—Bataille d'Essling (22).

Napoléon venait d'obtenir en six jours des succès qui, sans désorganiser l'armée opposée aussi complètement qu'à Ulm, Iéna et Friedland, n'avaient pas moins un caractère décisif.

Depuis l'Adige jusqu'à la Vistule, les Autrichiens avaient d'abord saisi l'initiative. Leurs immenses forces s'avançaient communiquant entre elles, offrant plusieurs appuis aux peuples disposés à s'insurger, ou à quitter brusquement l'alliance de l'empereur. L'armée française et confédérée, au contraire, était partout en retraite, coupée en plusieurs parties. Entre Marmont et l'armée d'Italie se trouvait le corps du prince Jean; entre Eugène et Berthier, Chasteler et Jellachich; entre Berthier et les Saxons, Bellegarde et Kollowrath; enfin, entre les Saxons et les Polonais, le prince Ferdinand qui côtoyait la Vistule, en faisant appel aux ressentimens de la Prusse.

L'arrivée de Napoléon, les manœuvres sur l'Abens, la journée d'Eck-

BERNADOTTE (Charles-Jean),

Général républicain. — Roi de Suède. — Né à Pau, le 26 janvier 1764

Combat de Lintz (1809).

muhl, changèrent subitement la face des affaires. Le généralissime, rejeté en Bohême, laissa Vienne à découvert; les Français s'y portèrent, et tous les corps ennemis, en s'en rapprochant, dégagèrent les armées qu'ils débordaient. Bientôt de Dresde à Zara, les troupes de l'empereur ne formèrent plus qu'une seule ligne, d'où elles s'élancèrent victorieuses pour se concentrer sous les murs de la capitale. Ce vaste mouvement s'opéra entre le Danube et la mer Adriatique. Le généralissime, ayant prononcé sa marche dans la direction de Lintz, Davout quitta Cham pour passer le pont de Straubing; il fut suivi par l'armée saxonne, commandée par Bernadotte qui tourna autour des frontières de la Bohême, tint en échec les arrière-gardes ennemies, et rentra enfin dans le système général de la grande-armée.

Le but de Napoléon était d'atteindre Vienne avant le généralissime, tout en lui interdisant, soit en avant, soit en arrière, le retour sur la rive droite du Danube, il fallait donc le prévenir à Lintz, à Mauthausen et à Mautern où aboutissent les débouchés de la Bohême, et où l'on trouve des ponts.

De Waldmunchen à Vienne, une chaîne de montagnes sépare la Bohême de la vallée du Danube. La route voiturable est tracée sur le revers septentrional; elle a par Budweiss un embranchement sur Lintz et elle est côtoyée sur la crête des hauteurs par un chemin de traverse inaccessible à l'artillerie. Il résulte de là que le prince était obligé de faire un long détour et qu'il y avait toutes chances pour le devancer. Aussi s'attacha-t-il, en poursuivant sa marche, à montrer sur le chemin de Winterberg un détachement dont l'objet était de faire craindre aux Français un retour sur Straubing ou Ratisbonne, et de ralentir leur marche. Mais Napoléon, sans tenir compte de ces démonstrations, mit à profit la disposition des lieux, et poussa sur Lintz, par la chaussée de Straubing qui s'y rend en ligne droite, le corps de Massena, 5ᵉ (30,000), soutenu successivement par Davout, 3ᵉ (35,000) et Bernadotte, 9ᵉ (15,800). Dans le même temps, l'empereur lui-même avec sa garde récemment entrée en ligne (12,000), Lannes (corps d'Oudinot), 2ᵉ (23,000); Vandamme, 8ᵉ (10,000) et Bessières (12,000) forma une seconde colonne qui se dirigea par Landshut et Braunau.

Ces deux masses devaient déborder les ailes de Hiller et précipiter sa retraite pendant que Lefebvre, 7ᵉ (30,000), se détachant à droite avec l'armée bavaroise, se chargeait de déblayer le Tyrol.

Hiller, réduit à 30,000 hommes, ne pouvait que gagner du temps. On ne le laissa point respirer. Massena débloqua Passau, rejeta les assiégeans dans les chemins de traverse qui suivent les sinuosités du Danube, et marcha sur Schærding par les deux rives de l'Inn. De son côté, Napo-

léon déboucha de Muhldorf et dirigea rapidement sur Burghausen Lannes et Bessières. Hiller, tourné par sa droite, n'attendit point le choc, il fit sauter les ponts de l'Inn et de la Salza, puis, se retirant par Ried et Lambach, derrière la Traun, il s'établit fortement à Ebersberg. Par cette retraite précipitée, il abandonnait le pont de Lintz, mais il couvrait celui de Mauthausen. On apercevait déjà, au-delà du fleuve, de nombreux partis et Hiller pouvait espérer d'un moment à l'autre l'arrivée de puissans renforts, ou de l'archiduc lui-même. Massena lui ôta cette chance. Pendant que l'on rétablissait les ponts de l'Inn et de la Salza, le 4[e] corps, maître du passage, ne trouva point d'obstacles à se porter en avant, et arriva en présence de l'ennemi, que la tête de colonne de Napoléon touchait à peine à Wels. Le général français comprit de quelle importance était la possession d'Ébersberg, et il résolut de brusquer l'attaque sans attendre ni l'empereur, ni même le déploiement de toutes ses divisions.

La première brigade, conduite par Coëhorn, s'élança tête baissée sur le pont, l'emporta et poussa vigoureusement l'ennemi. Ébersberg est une petite ville commandée par un château, adossée à des hauteurs boisées au travers desquelles tourne un chemin creux. Massena déboucha intrépidement au milieu de tous ces obstacles. Le combat s'anima, le carnage devint affreux. Le canon annonce au loin cette mêlée cruelle; Napoléon envoie des renforts par la rive droite de la Traun, ils se présentent sur le champ de bataille, au moment où Hiller, chassé de position en position, confondant amis et ennemis, couvre d'obus la ville qu'il n'a pu défendre. Les flammes dévorent blessés et prisonniers, et la troupe qui survient ne peut qu'achever ce que le courage a glorieusement commencé.

Les Autrichiens, affaiblis de 9000 hommes, se replièrent sur l'Ens où ils n'essayèrent pas de se maintenir, ce qui leur eût été d'ailleurs inutile, puisque de la rive gauche de cette rivière, l'artillerie française pouvait détruire le pont de Mauthausen. Hiller ruina celui d'Ens et battit en retraite jusqu'à Saint-Pœlten où il fit halte, espérant encore opérer, par Stein, sa jonction avec l'archiduc dont un détour du fleuve l'avait rapproché. Mais il avait à dos le cours de la Trasen, et voyant l'avant-garde de Napoléon approcher sans que rien parût à l'autre rive, il franchit le pont de Mautern et l'incendia, ne laissant sur la route de Vienne qu'un faible détachement.

La grande-armée ennemie, moins Jellachich, que ces mouvemens rapides en avaient séparée, était rejetée tout entière au-delà du Danube. Cependant la lenteur du généralissime semblait calculée. Napoléon crut reconnaître le dessein de laisser les Français s'enfourner dans l'étroite vallée que termine Vienne, de se jeter sur leur ligne de retraite et de les envelopper entre les Alpes et le Danube. Ses dispositions pour le déjouer, at-

testent à-la-fois son active prévoyance et l'avantage du théâtre où il avait su porter la guerre. Il fit occuper Mautern assez fortement pour troubler le rétablissement du pont, couvrit de bons retranchemens ceux de Lintz et d'Ens, et défendit de même les approches de Mauthausen et de la forteresse de Passau. A la garde de ces points les seuls accessibles, il plaça Vandamme dont les éclaireurs se portèrent sur les routes de la Bohême, et que Bernadotte et Davout soutiurent en s'échelonnant le long du fleuve. Leurs forces réunies suffisaient pour soutenir une attaque générale et donner à toute l'armée le temps d'accourir. Les communications ainsi assurées, Napoléon conduisit à Vienne les autres corps et la garde. Cette grande ville était dans une extrême exaspération. Elle ferma ses portes; les habitans firent feu sur une députation que les autorités avaient envoyée au quartier-général; enfin les parlementaires français eurent peine à se soustraire à la fureur de la populace. Il fallut recourir aux mesures militaires. La promenade du Prater fut occupée, des batteries s'élevèrent qui lancèrent jusqu'au centre de la ville une grêle de bombes et de boulets. Enfin, au bout de deux jours, on parvint à s'entendre et une capitulation fut signée; mais cette courte résistance avait donné aux Autrichiens le temps de préparer la destruction des ponts et de prendre position de l'autre côté du Danube.

Napoléon et le généralissime, séparés par ce large fleuve, cherchèrent l'un et l'autre à en défendre et à en forcer le passage. Le premier prépara son mouvement offensif auprès de Vienne qu'il avait pris pour centre de ses approvisionnemens; l'autre, au contraire, préoccupé, comme son adversaire l'avait prévu, d'opérer sur les derrières de l'armée, tenta d'enlever le pont de Lintz. Les deux attaques, en sens inverse, eurent lieu le même jour, elles échouèrent toutes deux.

Kollowrath, soutenu par un détachement qui, se portant à Krems, tint en échec Davout, ouvrit le feu à la tête du pont de Lintz. Il fut d'abord vaillamment contenu par Vandamme; puis, Bernadotte, survenant au fort du combat, lui fit lâcher prise et le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux montagnes.

Du côté des Français, Lannes jeta sur la rive gauche, dont les ennemis s'étaient écartés, une avant-garde destinée à protéger la reconstruction d'un des ponts de Vienne. Cette troupe se mit mal-à-propos à tirailler dans la plaine, elle attira une brigade de Hiller qui, après l'avoir détruite, se posta de manière à empêcher les travaux.

Il fallut renoncer à défiler sur-le-champ; mais pendant que Lannes échouait, Massena ayant reconnu les bras du Danube que forme l'île de Lobau, commença à établir, sans être inquiété, des ponts dont l'empereur résolut de profiter pour l'armée entière. Il lui donna les positions sui-

vantes : Bernadotte à Budweiss; Vandamme à Ens occupant Lintz et Steyer; Montbrun (cavalerie) sur la route de Presburg; Lauriston détaché du 4ᵉ corps, au débouché de Grætz et de Leoben; les autres corps à Vienne pour se tenir prêts à passer le fleuve.

En trois jours on fit de l'île de Lobau une vaste place d'armes qui communiquait avec la rive droite au moyen d'un grand pont de bateaux d'une longueur de 500 toises sur les trois bras du Danube. Bessières, Lannes et Massena s'établirent alors dans l'île, et en même temps on jeta deux ponts sur un dernier bras large de 61 toises.

L'archiduc, soit indécision, soit desir de surprendre, de couper l'armée, lui laissa le champ libre. Déjà 35,000 hommes étaient en bataille d'Asparn à Essling, s'appuyant aux deux villages, lorsque vers cinq heures du soir, il parut à la tête de 100,000 hommes rangés perpendiculairement au Danube, la droite au fleuve, la gauche à Wagram.

Trois corps d'armée formaient la droite, marchant sur Asparn. Le prince espérait que cette forte colonne enleverait le village, prendrait à revers les troupes qui avaient passé, les balaierait dans la plaine et les obligerait de combattre détachées de leur ligne de retraite. Deux divisions de Massena déconcertèrent ce plan. Elles épuisèrent dans Asparn tous les efforts de l'ennemi : pris et repris six fois, ce village finit par rester au pouvoir de l'intrépide maréchal. Pendant ce temps, l'archiduc rabattit parallèlement au fleuve, le reste de son armée. La gauche attaqua dans Essling Lannes qui ne montra pas moins de ténacité que Massena. Le centre, cherchant à pénétrer entre les deux villages, fut contenu par de brillantes charges de cavalerie et forcé de vider le champ de bataille.

La nuit suspendit le combat. Cependant le passage continua. Deux fois interrompu dans la journée par la rupture des ponts, il le fut encore avant le jour, et à l'aube, Napoléon n'avait pu mettre en ligne que 50,000 hommes et 100 canons.

Néanmoins il n'hésita pas à commencer le feu; les évènemens de la veille lui avaient indiqué le côté faible de l'ennemi. Il chargea Lannes : de percer le centre; la jeune garde de déboucher d'Essling, de prendre en flanc la gauche et de l'acculer au Danube; Massena de pousser la droite. La vieille garde resta en réserve.

Les mouvemens prescrits s'exécutèrent victorieusement. Lannes fit fléchir à chaque pas les lignes du centre, et la jeune garde allait frapper le coup décisif, lorsque à 7 heures du matin, un incident désastreux changea la face de la journée. Les ponts du grand bras furent emportés et le passage intercepté sans retour. Des brûlots, des débris de maisons enflammés, charriés par un courant rapide dont une crue d'eau extraordi-

LANNES (Jean),

Né à Lectoure le 11 avril 1769. — Duc de Montébello. — Maréchal de France. — Blessé d'un boulet à Essling le 21 mai 1809 et mort à Vienne le 31.

Bataille d'Essling.



naire augmentait l'impétuosité, frappèrent, rompirent, dispersèrent les bateaux. Il n'y avait pas de remède et le seul parti à prendre était de se retirer dans l'île de Lobau. L'empereur donna ordre aux maréchaux de s'arrêter, puis de reprendre insensiblement leurs positions. Massena appuya sa gauche au milieu d'Asparn; Lannes sa droite à Essling. L'archiduc plein de joie revint à la charge, portant son effort sur Essling dont la possession lui eût livré les ponts. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir les attaques se succédèrent vivement sur toute la ligne. L'archiduc entra cinq fois dans Essling avec des troupes fraîches; cinq fois il en fut repoussé. Enfin, comme il disposait ses réserves pour un sixième assaut, la jeune garde courut au-devant d'elles et les culbuta. La vieille garde n'avait pas encore donné. Elle demanda à grands cris à charger, à rendre la victoire complète. « Non, répondit l'empereur, il est bon que cela finisse ainsi; sans pont, sans secours, certes nous avons fait assez. »

A minuit l'armée commença à repasser dans l'île. Massena couvrit le mouvement et ne se replia qu'à sept heures du matin. Il était impossible de conquérir plus glorieusement une retraite qu'un affreux contretemps avait rendu nécessaire. Mais quelle vaillance déployèrent les généraux et l'armée; quelles pertes douloureuses se firent sentir! 2000 hommes restèrent sur le champ de bataille; Saint-Hilaire et Lannes y trouvèrent le terme de leur brillante carrière!

On avait reculé et, dans la situation fatale où était Napoléon, chaque pas en arrière était un échec. Le contre-coup s'en fit ressentir dans l'Europe entière et la fermentation qu'Eckmuhl avait assoupie se ranima dans toutes les parties de l'Allemagne. Le Tyrol, le Wurtemberg, la Westphalie furent troublés par des partisans. Les réserves échelonnées sur le Lech, la Rednitz et le Weser, réduisirent aisément les insurgés de la confédération du Rhin; mais ceux du Tyrol tinrent jusqu'à la paix. Cependant Napoléon prit la résolution de ne point rétrograder au delà de l'île de Lobau et d'aller chercher une éclatante revanche sur le terrain même que la fortune le forçait d'abandonner. Lefebvre, Eugène, Marmont furent appelés à cette grande lutte.

III.

OPÉRATIONS EN ITALIE ET DANS LE TYROL.

Invasion de l'Italie et du Tyrol par les Autrichiens (12 avril).—Retraite du vice-roi (du 11 au 26 avril).—Retraite des Autrichiens (1er mai).—Combats de Salzburg (27 mai).—De Woergl (11 mai).—De la Piave (8 mai).—Combat de Saint-Michel (25 mai).—Jonction avec la grande-armée (26).—Combat de Gospicz (21).—Marche de Chasteler (5 juin).—Bataille de Raab (14).—Marche de Marmont (3 à 24 juin).—Combat de Grætz (24).—Prise de Raab (24).

L'armée autrichienne d'Italie entra en campagne en deux colonnes. Chasteler envahit le Tyrol, l'archiduc Jean, les provinces vénitiennes. Le premier s'avança sans obstacle, soutenu par l'insurrection de la population entière; entra dans Inspruck et se mit en marche pour Trente et Roveredo. L'archiduc ayant pris Eugène au dépourvu, le replia jusqu'à l'Adige. Toutefois cette retraite ne se fit point sans honneur. Au passage du Tagliamento, à Pordenone, à Sacile, Eugène résista glorieusement et, ne cédant qu'au nombre, il prit enfin position autour de Verone. Là, il rallia l'armée éparse dans toute l'Italie. Cependant l'archiduc le menaçait de front, et Chasteler, dont les coureurs se montraient autour du lac de Garda, semblait vouloir déborder son flanc gauche, lorsque à sa grande surprise les ennemis se mirent à battre en retraite. Il comprit que l'empereur venait de porter un de ses coups décisifs et il n'hésita pas à se lancer à la poursuite de l'armée autrichienne.

Dans le même temps Lefebvre déboucha sur Salzburg, atteignit Jel-

lachich, qui cherchait à rejoindre Hiller, le coupa de Lambach, le rejeta dans le Simmering et se porta sur Insprnck : de Wrède marcha par Salzburg; Deroi, par Rosenheim et Kufstein. Chasteler courut à la rencontre de ces deux colonnes et prit position à Vœrgl, nœud des routes qu'elles suivaient. Couvert à droite par les défilés de Lofer et de Saint-Jean que gardait la population en armes, il se disposa à recevoir rudement la division Deroi. Mais le maréchal enleva les deux passages en un clin-d'œil et parut inopinément sur le champ de bataille comme l'action était engagée. Chasteler fut mis en déroute, on le poussa jusqu'à Inspruck où il ne jugea point à propos de se défendre, on l'entassa dans la route étroite de Lienz. Lefebvre fit son entrée dans la capitale du Tyrol qui déposa momentanément les armes; puis, obéissant aux ordres de l'empereur, il partit pour Lintz, s'en remettant pour anéantir Chasteler à l'armée d'Italie.

Le prince Jean se replia pied à pied en se mettant chaque jour en bataille. Mais, atteint et rompu au passage de la Piave, il rentra précipitamment dans les provinces impériales. Puis, comptant, pour arrêter les vainqueurs et couvrir la retraite de Jellachich, sur les fortifications qui défendaient la frontière et sur le camp retranché de Laybach, il prolongea sa marche jusqu'à Grætz, dans le dessein de rallier les levées hongroises que l'archiduc Raynier réunissait à Kœrmend.

Pour pénétrer dans les états autrichiens, Eugène forma son armée en deux colonnes : l'une qu'il conduisit en personne (30,000) prit la route de Clagenfurth; l'autre, commandée par Macdonald (16,000) marcha sur Laybach. Celle-ci s'empara de Palma-Nova, de Trieste; à son approche, Gyulai, qui commandait les troupes du camp de Laybach, se replia sur Carlstadt et le laissa, sans coup férir, occuper le camp et la ville. Le vice-roi força avec le même succès les cols des Alpes de Ponteba à Tarvis. Il fit tomber tous les points fortifiés par l'ennemi et l'armée entière se déploya dans les provinces méridionales. La droite pointa sur Mahrburg; la gauche sur Leoben et Vienne; le centre, formé d'un détachement d'Eugène, prit la route de Klagenfurth à Mahrburg.

Chemin faisant, le vice-roi écrasa Jellachich qui, depuis long-temps isolé dans le Simmering, cherchait enfin à se jeter dans les rangs de l'archiduc Jean. Les deux corps d'armée partant, l'un de Mautern, l'autre de Judenburg, arrivèrent presque au même instant au pont de Saint-Michel. L'ennemi eut à peine le temps de faire volte-face et de se former, la rivière à dos. Cette disposition eut ses conséquences ordinaires. Jellachich culbuté perdit toute sa troupe et s'échappa difficilement avec quelques centaines de cavaliers. Il porta l'alarme au quartier géné-

ral de l'archiduc qui, ne se trouvant pas en sûreté à Grætz, se retira en toute hâte à Kœrmend.

Le lendemain Macdonald ayant pris possession de la ville de Grætz, chargea la division Broussier d'assiéger le château. Eugène entra à Bruck, et ses coureurs rencontrèrent les postes de Lauriston. La jonction était faite entre les armées d'Allemagne et d'Italie.

Marmont seul était encore en arrière (15,000 hommes), l'archiduc avait détaché de sa gauche la division Stoïevich qui s'était postée à Gospioz pour le couper de Fiume.

Il partit de Zara, passa bravement sur le corps de Stoïevich, le poussa l'épée dans les reins et le força de se jeter vers Carlsbad pour rallier Gyulai. La route de Grætz était ouverte, mais l'intervalle était grand entre l'arrière-garde du vice-roi et la tête de Marmont. Les généraux autrichiens en profitèrent : Chasteler pour s'échapper; Gyulai pour essayer de barrer de nouveau le passage. Le premier, qui épiait le moment, descendit de Lienz sur Clagenfurth où le vice-roi avait laissé garnison. Il feignit d'investir la place, puis, faisant un détour, il passa la Drave à Wælkermarkt, et gagna à marches forcées Mahrburg puis Kœrmend. Le second, fort de 25,000, se porta en masse à Pettau après avoir envoyé d'Agram à Laybach un faible détachement pour éclairer la marche de Marmont.

Cependant Eugène et Macdonald rangés de Neustadt à Gleisdorf tenaient en échec les princes Jean et Raynier, lorsqu'ils reçurent l'ordre de les chasser de Kœrmend et de les refouler sur la rive gauche du Danube.

Soutenu par un détachement de la grande-armée qui descendit le fleuve jusqu'au confluent de la Raab, Eugène se porta par Guns sur Papœz, tandis que Macdonald pointa directement par Furstenfeld sur Kœrmend. L'armée ennemie, débordée par sa droite recula jusqu'à Raab où elle fit halte pour recevoir la bataille, forte de 50,000 hommes, dont moitié environ fournis par l'insurrection hongroise. Raab est une place forte que fortifiait encore un camp retranché situé sur un plateau qui encaisse la rivière. L'ennemi s'appuya, par sa droite aux remparts; par sa gauche à une ferme crénelée. En deux heures les positions furent enlevées: les Autrichiens culbutés, enfoncés sur tous les points, profitèrent du reste de la journée et de la nuit pour se retirer à Komorn. Ils avaient essuyé une perte de 6000 hommes. Il ne restait sur la rive droite du Danube que Gyulai, dont les manœuvres tendaient à repousser Marmont sur l'Italie. Au sortir de Laybach, le général français poussa jusqu'à Gonowitz, les éclaireurs ennemis qui avaient fait mine de lui résister. Arrivé là, il sut que des forces supérieures occu-

paient Vindichfeistritz, nœud des routes de Carlstadt et de Mahrburg. Son parti fut aussitôt pris, il recula jusqu'à Cilli, puis il se jeta par sa gauche à travers pays, et réparant, par sa rapidité, la faute qu'il avait faite de marcher jusque alors trop lentement, il gagna Vœlkermarkt, passa la Drave et parvint à la Karnach à peu de distance de Grætz.

Il était temps. Gyulai, de son côté, furieux de voir ses projets déjoués, accourait par la route directe, et déjà il était aux prises avec un régiment (le 84e) que Broussier avait déployé pour tendre la main à Marmont. Les Autrichiens firent des efforts inouïs pour rompre cette brave troupe, de manière à s'interposer vainqueurs entre les généraux français. Ils échouèrent, et dans ce combat glorieux ils perdirent plus d'hommes que n'en comptait la troupe assaillie. Lorsque enfin Broussier et Marmont eurent opéré leur jonction, Gyulai, n'ayant plus aucune chance de succès, rentra dans ses quartiers; après quoi, ne voulant point se heurter contre la grande-armée, il se rapprocha de la mer Adriatique pour communiquer avec la marine anglaise et recevoir les subsides que le cabinet de Londres fournissait au conseil aulique.

Dans le même temps Raab, assiégé depuis dix jours, ouvrit ses portes.

IV.

FIN DES OPÉRATIONS SUR LE DANUBE.

Bombardement de Presbourg (26 juin).—Concentration de la grande-armée (4 juillet).—Passage du Danube (5).—Bataille de Wagram (6).—Armistice de Znaym (12).—Traité de Vienne (14 octobre).

La guerre était tout entière sur le Danube. L'archiduc Jean, faisant à Presbourg des préparatifs de passage, Davout bombarda la ville

et le contraignit à suspendre ses travaux. Dès-lors le généralissime parut se résigner à la défensive. Il éleva entre Asparn et Enzersdorf de formidables retranchemens qui firent face aux immenses apprêts, dont l'île de Lobau était devenue le centre.

Les ressources mises en œuvre par les deux adversaires, leurs manœuvres, leurs moyens d'attaque et de défense forment un ensemble de faits, dont l'histoire de la guerre n'offrait point d'exemple, et qui doit servir de modèle aux militaires de tous les temps et de tous les pays.

On peut se faire une idée de la difficulté de transporter 150,000 hommes au-delà d'un fleuve, large de 500 toises, au cours profond et rapide, couvert par une armée de force égale. Napoléon avait, il est vrai, simplifié la question par son obstination à conserver l'île de Lobau, par son art à la rendre inaccessible. Mais il lui restait à franchir un bras de 61 toises sous le feu des 900 canons de l'archiduc; il lui restait à assurer la communication avec la rive droite, séparée de l'île par le bras principal. On profita d'un îlot large de 50 toises, qui le divise en deux parties, et l'on jeta sur les deux courans, l'un de 275 toises, l'autre plus profond et plus rapide, mais large seulement de 175 toises, un pont sur pilotis composé de 70 travées éloignées entre elles d'environ 6 à 7 toises. Chaque travée, supportée par six pilots, avait vingt pieds de large; les pilots, enfoncés de dix pieds en terre, sortaient de six pieds au-dessus de l'eau. Le pont du grand courant était protégé par une estacade et, à 20 toises de distance, on établit un pont de bateaux. Enfin ces constructions gigantesques furent protégées par une grande estacade longue de 800 toises, assise sur deux îlots.

Tels furent les travaux entre l'île et la rive droite. On assura la communication sur une coupure qui traverse l'île elle-même, on jeta de plus un pont sur le petit bras et l'on prépara, près de l'île Alexandre au-dessous d'Enzersdorf, un pont de bateaux de 80 toises, d'une seule pièce, formé de 22 pontons liés entre eux par des poutrelles.

Le moment arrivé où l'on n'avait plus de diversion à craindre sur la rive droite et où les travaux avaient acquis une solidité à l'épreuve, Napoléon fit venir de Lintz une partie du corps bavarois, de Gleisdorf; Marmont et Broussier, de Raab; Eugène et de Presbourg: Davout. Le corps saxon avait déjà rejoint.

La concentration de toutes ces colonnes fut achevée le 4 juillet, et dans la nuit du 4 au 5 l'armée entière passa dans l'île de Lobau. Pour masquer sa direction, la canonnade s'ouvrit sur tout le front de l'île. Les démonstrations des jours précédens tendant à faire croire à l'archiduc que l'on voulait forcer l'ancien passage entre Asparn et Essling, il s'était mis sous les armes dans ses retranchemens. Le feu de ses pièces répondit à

celui de l'artillerie française. Un orage violent mêla ses éclats à ce fracas terrible. La foudre et l'incendie d'Enzersdorf éclairèrent cette grande scène. Cependant, dès le soir, 1500 voltigeurs avaient amarré près de l'île Alexandre le pont de bateaux. Les colonnes d'infanterie le traversèrent au pas de charge, quatre autres ponts furent aussitôt établis, le défilé continua pendant la nuit entière. Enfin, lorsque aux premières lueurs du matin, l'archiduc chercha dans l'île cette armée qu'il croyait avoir criblée, décimée, il la vit, avec une surprise extrême, rangée en bataille sur sa gauche au-delà de ses retranchemens. Dans l'impossibilité d'engager immédiatement le combat il se retira obliquement sur Wagram, et parut reformer ses lignes derrière le Russbach. Napoléon le suivit en se déployant parallèlement au Danube. L'armée d'Italie, soutenue à droite par Oudinot, à gauche par Bernadotte, eut ordre d'enlever de suite les hauteurs du Russbach, elle s'y porta; vers 9 heures du soir, Macdonald pénétra dans Wagram, le combat s'anima, mais y il eut quelques désordres dans cet engagement de nuit. Bernadotte au lieu de seconder Macdonald ne dépassa point Aderklaa. L'ennemi regagna le terrain perdu; enfin à onze heures l'empereur suspendit ces attaques qui n'avaient eu d'autre résultat que de lui indiquer les positions du généralissime.

Le lendemain éclaira la bataille de Wagram, où deux armées de 200,000 hommes se heurtèrent, et où le sort de l'Europe fut encore une fois décidé.

Au sortir de l'île de Lobau on trouve une vaste plaine longue de 10 lieues, large de 4 à 5, couverte de grands et riches villages, comme on en voit autour des capitales. Elle est limitée au sud par le Danube, au nord par le Russbach, ruisseau bourbeux qui se jette dans ce fleuve, encaissé sur sa rive gauche par une chaîne de collines, à l'est par la March et à l'ouest par la hauteur de Bisamberg, dont les derniers mamelons finissent à l'embranchement des routes de Brunn et de Znaym.

Au bord du Danube s'élèvent les villages déjà célèbres d'Enzersdorf, Essling, Asparn; sur le Russbach, ceux de Neusiedel, de Baumersdorf et le bourg de Wagram. La route de Presbourg à Vienne passe au milieu de la plaine à travers Raschdorf, Breitenlèe et Leopoldau, où elle se réunit au chemin de Wagram. Entre Leopoldau et Wagram, on rencontre Sussenbrunn et Aderklaa; enfin, au pied du Bisamberg, est bâti Stammersdorf.

L'archidue Jean était sur la March, à la tête de 30,000 hommes, et dans la soirée du 5, on avait reconnu que la droite du généralissime s'étendait jusqu'à Neusiedel à une lieue et demie de Wagram. On devait en conjecturer qu'il manœuvrait pour rallier son frère, et, selon toute apparence, Neusiedel était la clé du champ de bataille. Au point du jour, on se dis-

posait à l'enlever, lorsque les Autrichiens en sortirent, passèrent le Russbach et firent reculer l'aile droite du vice-roi. Mais on était sous les armes, on leur eut bientôt opposé Eugène, Davout, la garde, la cavalerie; ils furent culbutés et rejetés en désordre au-delà du ruisseau.

Comme Napoléon allait suivre ce succès, aborder les collines, se jeter entre les deux archiducs, il apprit que Rosenberg seul était devant lui. Il aperçut dans le lointain les masses du généralissime, que ce prince avait formées, de Stammersdorf au Danube, et qui s'avançaient perpendiculairement au fleuve. Les officiers d'ordonnance se succédaient d'instant en instant; on sut bientôt que le centre des Autrichiens occupait Aderklaa, évacué par Bernadotte, et que leur droite marchait aux ponts. Comme dans la journée du 21 mai, ils prenaient à revers les lignes françaises et mettaient toute l'armée en péril. Un coup-d'œil suffit à Napoléon pour mesurer le mal et pour y porter remède. Il laissa à Davout le soin de déborder Rosenberg, de le rejeter sur Wagram; il courut à Massena, lui donna le commandement de toute la gauche, lui prescrivit de rentrer dans Aderklaa; enfin il prit Eugène, Marmont, Oudinot, les Bavarois et les réserves pour former le centre, et leur fit faire un changement de front, l'aile gauche en arrière, de manière à les ranger de Baumersdorf à Raschdorf.

Ce mouvement, qui s'exécuta, sous les ordres d'Eugène, avec une admirable précision, fut protégé par l'attaque d'Aderklaa. Massena enleva d'emblée le village; puis, en s'y maintenant pendant trois heures, il s'opposa au déploiement du centre de l'archiduc. Enfin assailli par le prince en personne, débordé par sa droite, il dut céder la position; mais le vice-roi était en mesure, et l'on pouvait reculer sans rien compromettre. L'infanterie se forma par bataillons serrés en masse, et se replia en obliquant à gauche en arrière et en repoussant avec vigueur les charges de la cavalerie ennemie. Lorsqu'elle eut repris l'alignement du centre à la hauteur de Raschdorf, elle fit halte.

Il était dix heures; à ce moment, l'archiduc, ayant déblayé le débouché de son centre, s'avançait dans la plaine. Napoléon, qui ne voulait ni se porter au-devant de lui, ni engager la mêlée, l'attendait de pied ferme, couvert sur une demi-lieue de front par soixante pièces d'artillerie de la garde. A l'approche des Autrichiens, toute la batterie vomit un feu terrible et les força de suspendre leur marche. La cannonade s'ouvrit de part, et d'autre portant dans les rangs opposés le ravage et la mort; elle se termina à l'avantage des Français; l'ennemi fut réduit au silence.

Cependant, la gauche du généralisime pénétrait dans l'intervalle que Massena avait laissé vide entre le Danube et lui. Le maréchal expé-

diait ses aides-de-camp pour annoncer les progrès de l'ennemi, pour demander des ordres. Le canon tonnait déjà sur ses derrières; la division Boudet, qu'on avait laissée à la garde des ponts, était refoulée dans l'île : la retraite était menacée.

Napoléon semblait indifférent à ces nouvelles, il les écoutait en silence et portait ses regards, non du côté du Danube, mais vers sa droite. Enfin à midi, il aperçut Davout qui depuis le matin cherchait à tourner Rosenberg, dépasser Neusiedel; il vit le corps autrichien plier, il vit qu'il n'avait plus de diversion à craindre de la part de l'armée de Hongrie, et il s'écria vivement : « Courez dire à Massena qu'il reprenne l'attaque, la bataille est gaguée. »

Massena tomba impétueusement sur les colonnes qui avaient osé le déborder, il leur enleva Essling où elles cherchaient un appui, il rallia Boudet et culbutant tout sur son passage, il seconda puissamment, en se portant jusqu'à Leopoldau, le mouvement que faisait le centre.

Napoléon s'était assuré que Davout avait pris l'ascendant et devait percer jusqu'à Wagram, il le fit côtoyer par Oudinot; puis, flanqué de l'autre côté par Massena, il n'hésita plus à former le reste de son centre en colonne et à le pousser en avant.

Macdonald se mit en première ligne avec huit bataillons déployés et treize bataillons en masse sur les ailes. En seconde ligne, le vice-roi suivit, avec deux divisions, les cuirassiers et la cavalerie légère de la garde aux ailes; enfin, en troisième ligne, Napoléon, la vieille et la jeune garde et les grenadiers à cheval.

Rien ne put arrêter l'élan de cette masse formidable. Les lignes de l'ennemi se rompirent devant elle. En la chargeant en flanc, elle lui firent éprouver de cruelles pertes, mais elle traversa, sans s'arrêter toute la plaine, et lorsque, en saisissant enfin Sussenbrunn, Macdonald eut trouvé un point d'appui, qui jusque alors lui avait manqué, l'archiduc, dont les ailes avaient déjà perdu Wagram et Léopoldau, renonça au champ de bataille, et ne combattit plus que pour assurer sa retraite.

Les combinaisons de cette journée roulent sur de telles masses; il y a, dans les calculs d'heure et de distance, une telle précision que l'imagination en est effrayée. Elle coûta aux impériaux près de 30,000 hommes mais peu de prisonniers; les Français eurent 15,000 blessés et 6500 tués parmi lesquels on eut à regretter les braves généraux Lassale et Lacour. Macdonald, Oudinot et Marmont reçurent sur le champ de bataille le bâton de maréchal; Massena, le titre de prince d'Essling.

Les colonnes battues s'éloignèrent par les routes de Bohême, couvrant celle de Moravie par un détachement destiné à ouvrir la communication avec l'archiduc Jean qui, après être resté pendant la bataille dans

une inconcevable immobilité, remontait la rive gauche de la March pour passer le pont d'Holitsch. Napoléon prévint la jonction des deux princes en portant rapidement sur Nikolsburg Davout et Marmont, pendant que Massena poussait au généralissime et que le reste de l'armée se tenait en réserve entre les deux positions.

Le prince fit volte-face à Znaym comme pour recevoir le combat; mais lorsqu'il vit Massena prêt à l'aborder de front et Marmont le tourner du côté de Nikolsburg, par où il attendait l'armée de Hongrie, il demanda un armistice qui fut consenti.

L'empereur d'Autriche refusa d'abord sa ratification. Il y adhéra néanmoins et les négociations s'ouvrirent; on exigea de lui d'énormes sacrifices. Il balança long-temps : les Anglais venaient de descendre dans l'île de Walcheren; de nouveaux mouvemens insurrectionnels agitaient le nord de l'Allemagne; il semblait que toute espérance n'était pas perdue. Mais l'expédition anglaise échoua, mais les partisans du Bas-Elbe furent anéantis, mais les cantonnemens de la grande-armée, groupés autour de Vienne, interrompaient les communications entre les diverses parties de l'empire; il fallut céder. Le traité de Vienne fut signé; François II eut la douleur de se laisser enlever les provinces Illyriennes et de reconnaître les changemens faits et à faire au midi de l'Europe.

V.

OPÉRATIONS EN POLOGNE.

Les Autrichiens passent la Pilica (15 avril).—Capitulation de Varsovie (19).—Bataille de Grochow (24).—Combat de Gora (3 mai).—Prise de Cracovie (10 juillet).

L'armée polonaise, sans avoir de liaison immédiate avec la grande-

armée, fit aussi une campagne glorieuse. Forte de 19,800 hommes (nombre qui fut doublé pendant la guerre), elle était commandée par Poniatowski.

L'archiduc Ferdinand eut d'abord l'offensive. Il passa la Pilica à Noviemastz, poussa les Polonais jusqu'à Varsovie, leur livra sous les murs de la capitale un combat douteux suivi d'une convention qui lui en livra l'entrée, puis se mit à manœuvrer sur la rive gauche de la Vistule pour se porter à Thorn et présenter aux Prussiens un noyau de troupes autour duquel ils pussent venir se former. Mais il échoua devant Thorn, les Prussiens n'osèrent lever le masque et Poniatowski reprit l'initiative.

La tâche de ce général, au nom illustre et populaire, était difficile: il eut à lutter militairement contre l'ennemi et politiquement contre les alliés. La Russie mit enfin sur pied 12 à 15,000 hommes, mais plutôt pour surveiller les Polonais que pour opérer contre les Autrichiens.

Quoi qu'il en soit, Poniatowski partit des bords du Bug où il s'était habilement concentré, tomba à Grochow sur une colonne que l'archiduc y avait postée pour l'observer, la surprit, l'écrasa, la mena battant jusqu'à Gora; l'atteignit encore et la rejeta, demi détruite sur l'autre rive. Sa victoire lui ouvrant toute la rive droite de la Vistule, il se répandit dans la Galicie; puis, informé du retour de l'archiduc, il revint à lui, le poussa de Sandomir à Cracovie où il entra par capitulation. L'armistice de Znaym mit fin aux hostilités.

CAMPAGNES DE 1810 A 1812,

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

I.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DU MIDI.

Attaque de la Sierra-Morena (20 janvier 1810).—Prise de Grenade (28).—De Séville (31).—De Malaga (5 février).—Blocus de Cadix (5).—De Badajoz (12).—Prise du fort de Matagorda (12 avril).—De Murcie (23).—Deuxième expédition de Murcie (août)—Combat sous Malaga (15 août).—Combat de Baza (2 novembre).—Siége d'Olivenza (11 janvier 1811).—Prise d'Olivenza (22).—Siége de Badajoz (28).—Secours espagnol (6 février).—Sortie générale (7).—Combat de Sao-Cristobal ou de la Gebora (19).—Prise de Badajoz (11 mars).—De Campo-Mayor (21).—Marche de la Peña (28 février).—Bataille de Chiclana (5 mars).—Prise d'Olivenza par les alliés (15 avril).—Siége de Badajoz (4 mai).—Bataille de la Albuera (15).—Levée du siége (17 juin).—Mouvemens dans le royaume de Grenade (août).—Expédition sur Tarifa (8).—Siége de Tarifa (décembre)—Levée du siége (4 janvier 1812).—Prise de Badajoz par les alliés (6 avril).—Combat de Llerena (11 avril).—Mouvemens dans la Sierra de Ronda (juin-juillet).—Retraite de l'armée (25 août).—Sa jonction avec l'armée d'Aragon.

La paix ayant été conclue avec l'Autriche, l'empereur porta, au commencement de 1810, ses forces en Espagne à 300,000 hommes, qui furent ainsi répartis : 1° dans la Manche, les trois corps victorieux à Ocaña, commandés en chef sous le nom de Joseph, par

le maréchal Soult, formant avec la réserve 55,000 hommes; 2° en observation aux frontières du Portugal : à cheval sur le Tage, le 2ᵉ corps (22,000), général Reynier; en avant de Salamanque, le 6ᵉ corps (22,000), sous Ney; puis, la cavalerie de Montbrun (6,000). Dans le royaume de Léon, le 8ᵉ corps (22,000), sous Junot; 3° dans les hautes vallées du Tage, de l'Ebre, du Duero, des corps détachés, y compris une partie de la garde (70,000), qui reçurent plus tard le nom d'armées du centre et du nord; 4° sur la Bidassoa, le 9ᵉ corps (23,000), général Drouet; 5° en Catalogne, le 7ᵉ corps (40,000), commandé successivement par Augereau et Macdonald; 6° en Aragon, le 3ᵉ corps (40,000), sous Suchet.

On voit par cette seule indication, cinq théâtres d'opérations distincts. Les forces du centre et du nord et le 9ᵉ corps étaient chargés spécialement d'assurer les communications avec la France : Augereau, de réduire une à une des forteresses dont l'exemple de Girone faisait pressentir la ténacité : Suchet, de conserver l'Aragon et d'envahir Valence; missions qui, malgré leur importance, n'étaient qu'accessoires.

Les coups décisifs devaient être portés par l'armée de la Manche ou du midi, qui faisait face à la régence de Séville, et par les corps du Portugal opposés à Wellington. On ne doutait point que le général anglais ne se tînt sur la défensive; lui qui, à la seule nouvelle de l'armistice de Znaym, s'était empressé de rentrer dans ses camps; on résolut de faire irruption en Andalousie sans craindre, de sa part, une diversion sur la ligne de retraite.

Du côté des Espagnols, il y avait en armes, outre des nuées de guerillas : 1° dans la Gallice et les Asturies, 18,000 hommes; 2° dans l'Estramadure, sous le canon de Badajoz, l'ancienne armée de La Romana (20,000), attirée au midi par le désastre d'Ocaña; 3° sur les confins de l'Andalousie et aux défilés de la Sierra-Morena, le corps d'Albuquerque (12,000) et les débris d'Areizaga (25,000); 4° à Valence, 12 à 15,000 hommes sous Caro; 5° En Aragon, 12 à 13,000 hommes, débris de l'armée battue à Belchite; 6° et enfin en Catalogne, 40,000 hommes, commandés par Huestrosa, puis par O'Donnell.

L'armée du midi se rapprocha de la Sierra-Morena, que les ingénieurs espagnols avaient retranchée et dont les cols étaient minés. Soult forma trois colonnes. Mortier, au centre, fut chargé de franchir le défilé de Despeña-Perros, où Areizaga avait porté le fort de la défense. On l'aborda de front, on le tourna par la gauche, en pénétrant par le Puerto del-Rey, où passait autrefois la chaussée. On attaqua si vivement, que l'ennemi eut à peine le temps de faire jouer les mines, dont l'effet fut médiocre; on prit les canons, on dispersa la troupe, et dès le lendemain le quartier général s'établit à Baylen, de douloureuse mémoire. Victor

tourna la droite d'Albuquerque, puis, partant d'Almaden, il traversa des cols inaccessibles à l'artillerie, et parvint à Montoro. Sebastiani suivit le chemin de la Puebla del Principe, et toujours combattant, toujours prenant des hommes, du canon, il poussa jusqu'à Ubeda, d'où il se mit en communication avec les autres corps.

Rien ne s'opposait à la marche en avant. On occupa Cordoue, Jaen; Sebastiani pointa sur Grenade; Victor, Mortier se disposèrent à prendre possession de Séville, à écraser Albuquerque qui, ayant côtoyé le premier corps, venait d'arriver sur le Guadalquivir. On se heurta contre ses avant-postes près d'Ecija, le jour même où le 4ᵉ corps entrait sans obstacle à Grenade; puis, aussitôt que l'on eut franchi le Xenil, on se déploya par la grande route et par le chemin de Moron, qui mène directement à Cadix. Cette manœuvre tendait à couper Séville de la mer, elle n'échappa point au général espagnol. Il choisit habilement entre les deux villes à défendre, et en se portant rapidement à Cadix, il s'assura d'une position où la cause de l'indépendance nationale et l'âme de l'insurrection trouvèrent un refuge inexpugnable.

Séville, abandonné à lui-même, capitula, livrant aux vainqueurs d'immenses ressources. A peine trouvait-on quelque résistance : Sebastiani à la suite d'une escarmouche, s'empara de Malaga, et Victor poussa jusqu'à Cadix. Mais il avait eu le tort de trop s'arrêter devant Séville, il arriva trop tard, et ce moment fugitif qu'il faut toujours épier et saisir, ce moment si précieux dans les affaires de la guerre, lui échappa. Albuquerque avait sur lui douze heures d'avance, dont il profita pour rompre le pont qui donne l'entrée de Cadix et se mettre à l'abri d'un coup de main.

Cet incident sauva l'Espagne : on sait que Cadix et l'île de Léon que comprend l'ensemble de l'île Gaditane, sont séparés de la terre ferme, par le canal de Santi-Petri, bras de mer profond que traverse le pont de Suazo. La destruction de cette unique communication, arrêta les Français et donna aux Espagnols le temps de préparer des moyens de défense qu'on ne put surmonter. Dans le premier instant, on se borna à établir des lignes de blocus. D'un autre côté, Mortier s'étant détaché à droite, entoura Badajoz; mais, après l'avoir vainement sommé de se rendre, il fut obligé de s'éloigner faute d'équipage de siège. Il s'établit à Llerena et étendit ses cantonnemens au pied des montagnes qui séparent l'Andalousie de l'Estramadure. Là, il batailla jusqu'à la fin de l'été contre La Romana.

On fut long-temps stationnaire en Andalousie. Cependant, Cadix était devenu le siège du gouvernement qui, malgré ses dissensions intérieures, ne perdit point de vue le salut commun. Les troupes furent portées jus-

qu'à 20,000 nationaux, outre 15,000 auxiliaires anglais. Blake fut appelé au commandement en chef en remplacement du duc d'Albuquerque, que des intrigues de parti destituèrent de la reconnaissance qui lui était due.

Le nouveau général songea d'abord à faire diversion sur les flancs de l'armée française. Sur ces entrefaites, le fort de Matagorda fut enlevé par les assiégeans; mais ses feux n'inquiétant point la place, les Espagnols supportèrent avec résignation cette perte et ne renoncèrent point à leurs projets. Ils encouragèrent le soulèvement des cantons limitrophes du Portugal et de ceux que le voisinage de Gibraltar animait déjà. Cette petite guerre tenait constamment en haleine les envahisseurs. Des rassemblemens plus sérieux nécessitèrent un mouvement du 4ᵉ corps. Les troupes qui s'étaient repliées devant lui dans la Sierra, à Jaen, à Grenade, s'étaient réorganisées dans le royaume de Murcie. Elles montaient à plus de 15,000 hommes sous Freire, lorsque Sebastiani eut ordre de les disperser. Il partit de Grenade avec 8000 hommes; à son approche l'ennemi, après avoir couvert Carthagène, replia le gros de ses forces sur Alicante. Les Français occupèrent Murcie sans obstacle; mais peu satisfaits de n'avoir point livré bataille et de s'être aventurés si loin de leur base, ils évacuèrent la place et revinrent sur leurs pas. On les suivit et leur retraite fut le signal d'un redoublement d'ardeur de la part des provinces insurgées. La régence, à plusieurs reprises, seconda celle de Ronda par des débarquemens qui, d'ailleurs, n'eurent point de conséquences importantes.

Le reste de l'armée fut employé autour de Cadix en travaux de circonvallation, en construction de forts, de bâtimens, pour tenter une descente. Sur les ailes, il n'y eut que des marches, des contremarches et un nombre infini d'escarmouches. A la fin d'août, Blake s'étant mis en personne à la tête de l'armée de Murcie, le 4ᵉ corps fit dans ce royaume une seconde excursion, qui n'amena pas plus de résultat que la première. A quelque temps de là, une flottille anglaise essaya de transporter de Ceuta à Malaga 2 à 3000 hommes; mais cette troupe fut surprise par Sebastiani et presque entièrement détruite. D'un autre côté, Blake cherchant à pénétrer dans le royaume de Grenade, se heurta près de Baza contre une division de cavalerie et 2 à 3000 fantassins, qui le mirent dans la plus complète déroute.

L'année suivante, Soult avec 23,000 hommes des premier et cinquième corps, secondés par 3500 hommes envoyés de Madrid, fit un mouvement sur sa droite pour appuyer l'invasion du Portugal, et mit le siège devant les places de Badajoz et d'Olivenza. Le blocus de Cadix, commandé par Victor, continua à être couvert par le 4ᵉ corps et les réserves. Soult replia l'armée espagnole alors commandée par Mendizabal. Il assiégea et

prit, après dix jours de tranchée ouverte, la petite ville d'Olivenza; puis au bout de quatre jours, il investit Badajoz par la rive gauche de la Guadiana. La place était défendue par une forte garnison, et en outre, par Mendizabal, qui avait pris position sur la rive droite sous le canon du fort San-Cristobal. Lorsque les premières batteries de siège furent dressées, le général ennemi s'introduisit dans l'enceinte avec 8000 hommes, après quoi il fonça sur les assiégeans. Mais cette sortie n'ayant produit que peu d'effet, le surlendemain il fit évacuer les embarras, les malades, ne laissa dans la place que 9000 hommes bien complets pour soutenir le siège, et reprit ses positions. Après son départ, Soult poussa les travaux et se mit en mesure de forcer son camp de manière à l'éloigner sans retour. L'attaque eut un plein succès: en quelques heures de combat, le corps espagnol fut entièrement dispersé; ses débris se jetèrent dans les places portugaises d'Elvas et de Campo-Mayor. Dès-lors, Badajoz fut investi sur les deux rives du fleuve, et en dix-huit jours il fut réduit. Bientôt après, Campo-Mayor eut le même sort.

Pendant ces sièges, on ne cessa point de guerroyer sur les confins du Portugal et du royaume de Murcie. De ce côté, les efforts redoublèrent pour rompre le blocus de Cadix. On jeta des troupes anglo-espagnoles à Algesiras; on réunit sous Gibraltar 18,000 hommes commandés en chef par la Peña. Ce général déboucha par le flanc gauche le long du rivage dans le dessein d'attaquer à revers le corps assiégeant. Repliant les cantonnemens français, il poussa jusqu'à Vejer, d'où il entreprit de se mettre en communication avec l'île de Léon. Victor, à la tête de 10,000 hommes, sortit de ses lignes par Chiclana et manœuvra de manière à jeter cette colonne dans la mer. Ce projet fut déjoué. Les auxiliaires anglais, faisant à propos face à ses deux ailes, soutinrent un combat où ils perdirent 2000 hommes, et où ils eussent peut-être obtenu une victoire signalée si les Espagnols eussent secondé leur effort. La mésintelligence qui éclata entre les alliés permit à Victor de rentrer dans ses lignes qui ne furent point inquiétées; après quoi, il commença le bombardement de la place.

Soult prit ces évènemens pour prétexte; peu soucieux de contribuer au succès de Massena qui était alors en vue de Lisbonne, il suspendit ses opérations offensives pour revenir à Séville. Ainsi les rivalités entre les lieutenans de l'empereur, leur ambition démesurée qui leur faisait entrevoir comme prix d'une expédition heureuse un titre de roi, ajoutaient aux difficultés sans cesse renaissantes de cette funeste guerre.

L'armée du midi, faute d'avoir franchement envahi le Portugal, fut elle-même assaillie lorsque Wellington vainqueur eut fait reculer Massena. Les alliés reprirent Olivenza; Badajoz fut assiégé, Soult en se portant à

son secours avec 20,000 hommes, se heurta à Albuera contre l'aile droite de l'armée anglo-portugaise, les Espagnols de La Romana et ceux que Blake venait d'amener de Cadix, en tout 30,000 hommes commandés par Beresford. Les Français, après une sanglante mêlée où il y eut de chaque côté 7 à 8000 hommes hors de combat, se replièrent au pied des montagnes. Le maréchal fut témoin du siège qui fut poussé avec vigueur; puis, lorsque avec des renforts il s'avança de nouveau, il trouva Wellington en position sur le champ de bataille d'Albuera. Mais le général anglais fut attiré de l'autre côté du Tage par l'attitude menaçante du successeur de Massena et la place fut enfin dégagée. Soult lui-même revint à Séville, rappelé par les mouvemens de Blake sur sa gauche et de Ballesteros sur sa droite. De ce côté, les insurgés de la Sierra de Ronda, encouragés par la présence d'un corps régulier, devinrent si inquiétans qu'il fallut envoyer contre eux 10,000 hommes. Selon l'habitude, l'ennemi refusa la bataille et se retira sous le canon de Gibraltar. Les Français, après avoir sans succès tenté de surprendre Tarifa, firent retraite faute de vivres. Les Espagnols aussitôt recommencèrent leurs excursions; on les replia encore, on assiégea Tarifa, mais on fut obligé d'en lever le siège.

A cette époque, Drouet, ayant réuni au 5e corps les débris du 9e, avait remplacé Mortier. Leval commandait le 4e, à la place de Sebastiani; Victor continuait à bloquer étroitement Cadix. Pendant les premiers mois de 1812, Soult, paisible possesseur de l'Andalousie, n'eut qu'à surveiller ces dernières opérations qui, malgré d'immenses travaux, ne produisirent rien de décisif. Mais les désastres de l'armée de Portugal mirent en question d'abord et lui firent enfin abandonner sa riche conquête qu'il gouvernait en souverain.

Le premier évènement sérieux qui éveilla toute son attention fut le siège de Badajoz où se porta Wellington, à la tête de la droite et du centre de son armée. La place fut rapidement investie et la tranchée ouverte.

On vit alors un nouvel exemple du défaut de concert entre les maréchaux français et de l'avantage d'une position centrale contre des lignes divergentes. Badajoz, que devaient protéger deux armées, ne le fut efficacement par aucune. Soult n'eut réuni en Estramadure des forces suffisantes pour imposer au général anglais, qu'au moment où la ville assiégée, après une belle résistance, venait de succomber à un terrible et sanglant assaut. Il offrit la bataille, mais Wellington avait d'autres projets, il sut l'éluder, et le maréchal rentra en Andalousie où, comme de coutume, son absence avait ranimé l'audace des corps qui ne cessaient d'escarmoucher contre ses flancs. L'arrière-garde, attaquée vers Llerena

par la cavalerie anglaise, eut un léger engagement où l'avantage lui resta. Le 5e corps reprit ses anciennes positions sur la frontière de l'Estramadure, et le retour à Séville du surplus de l'armée, éloigna les partisans. Toutefois à deux reprises différentes, Ballesteros sortit des lignes de Saint-Roch et s'avança sur la route de Ronda. Deux fois il fut contenu et repoussé dans son camp que la proximité de Gibraltar rendait inabordable; mais à peu de temps de là, une nouvelle foudroyante changea la face des affaires. On sut que les Anglais occupaient Madrid, que le roi Joseph avec l'armée du centre se repliait sur Suchet. Il n'y avait point à hésiter; il fallait courir au Tage, il fallait abandonner le siège de Cadix et l'Andalousie.

La retraite s'opéra sans obstacle sur le royaume de Valence. Ni Ballesteros, ni les Anglo-Espagnols de Cadix ne surent se jeter sur les pas de l'armée, qui traversa Grenade, la province de Murcie et fit sa jonction avec le 3e corps. Aussitôt qu'elle eut saisi la chaussée d'Alicante, elle rallia l'armée du centre, et se disposa à rentrer dans la Manche.

II.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ARAGON.

Marche de Suchet (25 février 1810).—Son arrivée à Murviedro (3 mars).—A Valence (5).—Sa retraite (11).—Sa rentrée à Saragosse (17).—Capture de Mina jeune (31).—Occupation de Balaguer (4 avril).—Prise de Lerida (14 mai).—De Mequinenza (8 juin).—De Morella (13).—De Tortose (1er janvier 1811).—De Tarragone (28 juin).—Du Mont-Serral (14 juillet).—Invasion du royaume de Valence (septembre).—Bataille de Sagonte 25 octobre).—Reddition de Sagonte (26).—Investissement de Valence (fin de décembre).—Prise de la ville (10 janvier 1812)—De Peniscola (4 février).—Combat de Castella (10 juillet).

Les mouvemens de Suchet furent d'abord très lents. Son rôle dans l'ensemble des opérations était d'envahir Valence pour dégager la gauche

de Soult. Mais, avant de marcher offensivement, il fut obligé d'assurer ses derrières, puis ses flancs. Il ne fallut pas moins que son effort pour réprimer les audacieuses entreprises du jeune Mina, pour refouler et paralyser les débris de l'ancienne armée d'Aragon, commandée par Villacampa. Enfin, après une suite de marches et de contre-marches, dans les derniers jours de février, il entra en campagne avec environ 14,000 hommes. Cette troupe forma deux colonnes qui prirent les routes de Saragosse et de Barcelone et qui, sans avoir rencontré l'ennemi, se réunirent à Murviedro. On n'était plus qu'à cinq lieues de Valence. Cette grande ville était défendue par une garnison de 12 à 15,000 hommes outre les habitans. Mais le capitaine-général Caro, homme d'une odieuse violence, avait excité, par ses actes tyranniques, des haines dont on espérait tirer parti. Suchet fut trompé dans son attente. Après une inutile sommation, après avoir manœuvré pendant six jours autour des remparts, pour provoquer un soulèvement intérieur qui ne s'effectua point, il rétrograda, rappelé par les mouvemens de Villacampa et de Mina. A Terruel, il mit l'épée à la main pour se frayer le passage. Rentré à Saragosse, il fit poursuivre à outrance Mina qu'il eut la joie de faire prisonnier.

C'était un grand pas de fait vers la pacification de l'Aragon. Pour l'assurer, il n'y avait plus qu'à s'emparer de la ceinture de places qui séparent cette province de la Catalogne. Suchet eut ordre de les assiéger et de prendre d'abord Lerida, nœud des principales communications entre Barcelone et Saragosse. L'armée s'ébranla par Alcubière, occupa sans coup-férir Balaguer, investit, neuf jours après, Lerida, défit un secours de 6 à 7000 hommes conduit de Taragone par O'Donnell, et au bout de 14 jours de tranchée ouverte, donna l'assaut qui réussit. La garnison, originairement forte de 8000 hommes, se renferma dans la citadelle et capitula. Mequinenza fut aussitôt entouré et se rendit sans faire de résistance. Suchet profita du moment pour enlever le château de Morella qui, avec les deux autres places, complétait une base suffisante pour opérer soit contre Valence, soit contre Tortose et Taragone.

Caro ne vit pas sans anxiété les progrès de l'armée française: à deux reprises il essaya de rentrer dans Morella; lui-même au milieu du mois d'août, se mit en campagne à la tête de 10,000 hommes, dans le dessein de s'opposer au siège de Tortose. Aucune de ces tentatives n'eut de succès. A la première apparition de Suchet, Caro se hâta de fuir. Sa mollesse ayant soulevé contre lui l'indignation publique, il fut remplacé par Bassecourt qui se tint long-temps renfermé dans Valence. Cependant les difficultés du pays, l'état des affaires en Catalogne arrêtèrent Suchet jusqu'au mois de décembre, époque à laquelle le 7ᵉ corps fut en mesure

de lui prêter un secours efficace. Il mit alors le siège devant Tortose; les travaux marchèrent avec une rapidité rare; le dernier jour de décembre la brèche était faite, et le jour suivant la garnison se rendit. A peine maître de la place, Suchet fit prendre par un de ses lieutenans le fort San-Felippe qui ferme le col de Balaguer. Toutes les routes de Barcelone à Saragosse et Valence étaient interceptées et l'on était maître de pousser les opérations soit au nord, soit au midi. Avant tout, Suchet manœuvra jusqu'au mois de mars pour purger l'Aragon des bandes de l'Empecinado, de Villacampa, d'Espoz y Mina. Ces trois chefs furent rejetés : le dernier en Navarre, les deux autres dans les montagnes de Cuenca.

On avait le champ libre et l'on pouvait dès-lors marcher sur Valence; mais l'empereur, mécontent de Macdonald, réunit au commandement de Suchet la Catalogne méridionale, et lui prescrivit de réduire Taragone. 40,000 hommes tirés des deux armées investirent cette grande place qui renfermait 7 à 8000 hommes de garnison. C'était le dernier boulevard de l'ennemi qui ne négligea rien pour prévenir sa chute; mais ni sa constance, ni sa facilité de ravitailler la place du côté de la mer, ne l'emportèrent sur l'ascendant d'un général déjà tant de fois victorieux. Après deux mois d'investissement, Taragone fut enlevé d'assaut. L'armée, ensuite, occupa Mont-Serrat, position fortifiée qui commande les approches de Barcelone.

Cette continuité de succès, dans une contrée où les généraux les plus renommés échouaient, avait élevé Suchet à la dignité de maréchal. Il lui restait, pour la couronner, à s'emparer de Valence. Lorsque l'armée du nord de la Catalogne n'eut plus à craindre de diversion près de la frontière, il déploya 22,000 hommes : la droite à Terrent, la gauche à la mer, et il les poussa en avant en trois colonnes.

Bassecourt n'avait rien fait pour arrêter ses pas. A peine avait-il concouru aux excursions qui avaient ralenti les sièges de Tortose et de Taragone. Palacio, qui l'avait remplacé, avait cru rendre la ville imprenable en promenant à l'entour l'image de Notre-Dame de Los Desemparados. Mais, à la nouvelle des apprêts de Suchet, la régence fit passer à Valence Blake avec 9 à 10,000 hommes. Ces forces jointes à celle du royaume, à celles de Villacampa présentaient un effectif bien supérieur à celui du maréchal. Blake commença par mettre en état de défense les châteaux d'Oropeza et de Sagonte, puis il donna à ses troupes une attitude militaire à laquelle ses prédécesseurs n'avaient point songé; toutefois, le temps lui manqua.

L'armée française parut sous Sagonte (Murviedro) que les forces espagnoles étaient loin d'être concentrées; mais ce vieux fort renfermait

SUCHET (Louis-Gabriel),

Maréchal de France, duc d'Albufera. — Né à Lyon le 2 mars 1772. — Commandant du 5e corps en Espagne, en 1808 et 1809. — Mort en 1826.

Siège de Sagonte.

3000 hommes de garnison ; on ne put l'enlever d'emblée, on ne put songer à le négliger, il fallut s'arrêter et procéder aux opérations du siége. On commença les travaux, on s'empara du château d'Oropeza, on pratiqua une large brèche et l'on donna l'assaut; mais l'on fut repoussé, et Blake, croyant le moment opportun, déploya contre les assiégeans, presque à leur insu, 25,000 hommes. Suchet, placé dans l'alternative de sacrifier le siége, ses travaux, son matériel, ou de livrer bataille, Suchet n'hésita point. Une victoire signalée fut le prix de sa résolution. Blake eut la douleur de voir sa gauche, son centre, sa réserve enfoncés tour-à-tour; la droite seule fit bonne contenance et sauva l'armée d'une déroute complète. Affaibli d'une perte de plus de 5000 hommes, il se retira en désordre au-delà du Guadalaviar. Le lendemain la place se rendit, 28 jours après l'investissement, 8 jours après le premier assaut.

Cependant Mina et l'Empecinado, s'étant mis à harceler les troupes restées en Aragon, Suchet fit halte, se couvrit de retranchemens et demanda des renforts. Blake, au reste, n'était pas en état de revenir à la charge. Tous ses soins s'attachèrent à augmenter la défense de Valence. Au bout de six semaines, les Français reçurent une colonne de 14,000 hommes. Forts de 34,000, soutenus par la cavalerie de Montbrun détachée de l'armée de Portugal sur Alicante, ils ne balancèrent plus à pousser en avant. On passa sans coup-férir le Guadalaviar, puis, tournant la gauche de l'ennemi, on tira vers le Xucar toujours en combattant. Le but du maréchal était d'enfermer dans Valence toutes les troupes espagnoles, mais il n'y réussit point : 10,000 hommes s'échappèrent et gagnèrent Murcie. Blake fit d'inutiles efforts pour se frayer un passage, il fut contraint de subir les conséquences du siége.

Toutes les chances étaient tournées en faveur de Suchet, il avait un parti dans la ville, et lorsque les bombes eurent incendié quelques édifices, on demanda à grands cris à capituler. Blake avec 18,000 hommes fut fait prisonnier.

La chute de Valence eût entraîné la soumission de tout le royaume. Par malheur, Montbrun, dont le secours n'arriva qu'après la capitulation, au lieu de rebrousser chemin voulut saisir Alicante. Il échoua et un moment de succès ranima l'ardeur des généraux espagnols qui étaient tout disposés à traiter avec Suchet. Montbrun fut rappelé au centre et le maréchal fut dans la nécessité de faire de nouveaux efforts pour dégager les approches d'Alicante dont le cours des évènemens l'empêcha en définitive de s'emparer. Il occupa d'abord les lieux fortifiés du littoral; tous cédèrent à ses armes, excepté le fort de Peniscola, qu'il fallut assiéger. Mais le temps des dévoûmens était passé. Après quatre jours de tran-

chée ouverte, la place capitula, et, chose jusque alors inouïe, le gouverneur reconnut la royauté de Joseph.

Selon sa prudente coutume, avant de porter devant Alicante des forces suffisantes pour en faire le siège, Suchet affermit la ligne allongée que formait son armée. Cependant les débris échappés de Valence, réunis aux troupes de Murcie, rentrèrent en campagne. Les Anglais, stationnés en Sicile, mirent à la voile et, en se montrant sur plusieurs points de la côte, ils tinrent le maréchal en échec. La moitié de l'année s'écoula de la sorte sans que de part et d'autre on pût faire de mouvemens sérieux. Enfin, dans les derniers jours de juillet, 9000 Espagnols débouchèrent sur l'avant-garde française (1500); tandis qu'une autre colonne manœuvra pour la tourner par la gauche. Delort, qui la commandait, prévint cette double attaque. Il chargea brusquement près de Castalla, le corps qui l'abordait de front, il lui enleva 2800 hommes, ses canons, ses convois, il lui tua 1000 hommes, et mit le reste dans la plus complète déroute.

Ce beau fait d'armes paralysa les Anglais qui dans le même temps venaient de prendre terre à Alicante. On poursuivait les corps battus lorsqu'on apprit ces mêmes évènemens de Portugal qui forcèrent à l'évacuation de l'Andalousie. Suchet, lâchant prise, courut à Almanza au devant de Joseph.

III.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE CATALOGNE.

Occupation de Vich (15 janvier 1810). — Ravitaillement de Barcelone (20 janvier).—Combat de Vich (19 février).—Prise d'Hostalrich (16 avril).—Surprise de La Bisbal (14 septembre).—Marche sur Taragone (10 janvier 1811). — Combat de Valls (février).— Incendie de Manresa (29 avril).—Surprise de Figuères (9 avril).—Combat de Figuères (10).—Réduction de Figuères (19 août).—Reprise de Mont-Serrat.—Combat de Mont-Serrat (25 juillet 1812).

Le 7e corps, appuyé sur les places de Barcelone, Girone, Figuères et Roses, était destiné à réduire la Catalogne. Cette tâche fut au-dessus de ses forces. Nous avons vu comment le 3e corps lui vint en aide. Ses opérations se réduisirent à assurer les communications avec la France, à approvisionner Barcelone, à faire tomber quelques points fortifiés, enfin à soutenir Suchet.

Deux routes principales sont ouvertes entre les départemens du midi et la Catalogne : l'une descend dans la Cerdagne, longe la rivière de Segre et se réunit à Lerida, avec un des embranchemens de la seconde. Celle-ci, à peu de distance de la mer, que longe un chemin secondaire, traverse la Fluvia, le Ter, le Llobregat, l'Ebre et les forteresses de Figuères, Girone, Hostalrich, Barcelone, Taragone, col de Balaguer et Tortose. A Barcelone, à Taragone elle jette, sur la droite, deux bras qui se joignent à Lerida d'où ils conduisent à Saragosse.

Lors de l'ouverture de la campagne, l'armée active était autour de Girone, et les levées espagnoles, occupant Vich, étendaient leurs ailes l'une du côté de Figuères, l'autre dans les montagnes qui encaissent le Llobregat. Elles n'avaient point une organisation redoutable; c'étaient en grande partie des Somatènes qu'il avait été impossible d'enrégimenter.

Au premier mouvement sérieux des Français elles se replièrent au-delà des monts et s'établirent sur le haut Llobregat. Augereau, après avoir pris possession de Vich, fit ses dispositions pour enlever Hostalrich dont la garnison le séparait de Barcelone. Cependant il partit lui-même avec 900 hommes pour ravitailler cette grande ville. Il y parvint non sans combattre à chaque pas, et fit, à Granollers, sa jonction avec la garnison qui avait détaché 2000 hommes à sa rencontre. Lorsqu'il eut introduit dans Barcelone le convoi qu'il escortait, il revint à Hostalrich à portée de l'armée ennemie dans la prévoyance d'une attaque de flanc. En effet O'Donnel, qui la commandait alors, après s'être concentré à Manresa, déboucha sur Vich; mais aux approches de cette ville il fut contenu par la division qui s'y était postée et, lorsqu'elle eut reçu des renforts, il fut battu et rejeté sur la Segre.

Avant de se lancer à sa poursuite Augereau voulut réduire Hostalrich, mais cette bicoque le retint jusqu'au milieu d'avril. Pendant le siége, ses efforts se bornèrent à défendre les lignes de blocus des mouvemens d'O'Donnell pour dégager la garnison. Lorsqu'il l'eut réduite aux dernières extrémités il eut la douleur de la voir s'échapper. Ce fut à cette époque que l'empereur, irrité, le remplaça par Macdonald, et chargea de prendre Lerida, Suchet dont l'approche eut pour effet de ramener à Taragone toutes les forces espagnoles.

Macdonald ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs : durant trois mois, il fut absorbé par le soin d'approvisionner Barcelone. Il coopéra ensuite au siége de Tortose, en menaçant Taragone et en réussissant de la sorte à tenir en échec O'Donnell. Mais la difficulté des vivres l'ayant forcé de s'éloigner, toute son attention fut bientôt attirée au nord de la province, où le général espagnol ranima la guerre par une expédition aussi heureuse que hardie.

Après avoir expédié par mer ses convois et son artillerie, O'Donnell, trompant la surveillance des postes français, circula autour de Barcelone, arma sa troupe près du rivage, et entoura inopinément La Bisbal, où Schwartz était cantonné avec 1300 hommes. Ce général fut enlevé; on prit Palamos, la Cerdagne fut envahie, et les guerillas osèrent se montrer sur le territoire de l'empire. Ces mouvemens contraignirent Macdonald à reporter ses forces en arrière : il fit entrer dans Barcelone un immense convoi, il échelonna 20,000 hommes dans cette ville, dans Gironne, dans Figuères; puis, avec 15,000 hommes, il revint seconder le siége de Tortose. Après la prise de la place, il marcha sur Taragone, où de violentes dissensions venaient d'éclater. Mais il ne put en tirer parti; le sentiment du danger commun rallia les Espagnols, ils nommèrent à la place d'O'Donnell, qu'une grave blessure éloignait de l'armée, le mar-

quis de Campo-Verde, qui se mit en état de défense. Trop faible pour entreprendre un siège, le maréchal battit en retraite jusqu'à Lerida, harcelé par l'ennemi, contre qui il soutint à Valls un rude combat. Le quartier général resta jusqu'à la fin de mars à Lerida. Alors le commandement de Macdonald ayant été réduit à la Catalogne septentrionale, il dut se rendre à Barcelone. L'armée espagnole, manœuvrant sur Taragone et Mont-Serrat, lui barrait la route; il prit un détour en remontant le Llobregat. Arrivé à Manresa, il fut accueilli par une violente fusillade. C'était une division espagnole qui l'avait côtoyé le long des hauteurs et qui engageait le combat. On la déposta, l'on entra dans la ville; mais à la nuit, soit accident, soit colère des vainqueurs, elle fut incendiée. Ce désastre exalta la population entière, qui se leva pleine de rage et ne cessa point d'escorter la colonne française en lui faisant éprouver de grandes pertes. A peine au terme de sa marche pénible, Macdonald apprit une nouvelle foudroyante. Le fort de Figuères venait d'être surpris par l'ennemi, qui avait jeté une garnison dans cette place si importante pour assurer les communications avec la France. Jamais succès n'eut plus de retentissement, la Catalogne entière fit entendre un cri de triomphe. Campo-Verde partit de Taragone avec 10,000 hommes, pour renforcer la garnison de Figuères et lui fournir des munitions de toute nature. Toutefois, malgré son activité, malgré la diversion qu'essaya de produire un détachement anglais débarqué auprès de Roses, il fut prévenu : 4000 Français lui présentèrent la pointe de leurs baïonnettes, le prirent en flanc, le rompirent, lui mirent hors de combat 3000 hommes, lui enlevèrent ses convois et lui ôtèrent l'espoir de renouveler cette tentative. Macdonald, à son tour, investit la place et la réduisit par famine.

Mais rien ne pouvait abattre la constance des Espagnols; ils s'emparèrent des îles qui ferment l'embouchure du Ter, ils firent irruption sur les lignes de communication au-dessus de Barcelone, et forcèrent les Français à abandonner Mont-Serrat. Enfin ils reportèrent la guerre dans la Cerdagne. A ce moment, Macdonald fut remplacé par Decaen, dont les efforts se bornèrent d'abord à ravitailler Barcelone, opération dont les difficultés allaient toujours croissant.

IV.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL.

Expédition dans les Asturies (mars et avril 1810). —Prise d'Astorga (10 avril).—Prise de Ciudad-Rodrigo (10 juillet).—Siége d'Almeida (28 août).—Bataille de Busaco (27 septembre).—Reconnaissance des lignes de Torrès-Vedras (9-10 octobre).—Retraite sur Santarem (12 décembre).—Retraite sur Coïmbre (4 mars 1811).—Combat de Pombal (9).—De Rediuha (12).—De Foz d'Arunces (15).—De Sabugal (3 avril).—Bataille de Fuentès de Onoro (5 mai).—Evacuation d'Almeida (11).—L'armée marche sur la Guadiana (12 juin).—Mouvemens de l'Esla à l'Orbigo (août).—Attaque de Ciudad-Rodrigo (septembre-octobre).—Prise de Ciudad-Rodrigo par les alliés (20 janvier 1812).—Marche de l'armée en Portugal (avril).—Prise du pont d'Almaraz par les alliés (12 mai).—Des forts de Salamanque (20 juin).—Retraite des Français au-delà du Duero (2 juillet).—Ils reprennent l'offensive (17).—Bataille de Salamanque ou des Arapiles (24).—Occupation de Madrid par les alliés (12 août).

Tout le succès de la guerre d'Espagne reposait sur l'armée de Portugal. Victorieuse, elle contraignait les Anglais à se rembarquer et peut-être à traiter de la paix; vaincue, sa retraite transversale par la route de Salamanque à Bayonne, découvrait Madrid et ramenait au nord les troupes réparties dans le midi de l'Espagne. L'armée d'Andalousie devait se fondre avec elle, ainsi que celles du centre et du nord qui furent constamment employées à contenir les guerillas de la Navarre, de la Biscaye, de Santander, de la Sierra d'Avila, de Guadalaxara.

Les 8ᵉ, 6ᵉ et 2ᵉ corps avec la cavalerie de Montbrun, dont les positions ont été précédemment indiquées, furent mis sous le commandement en chef de Massena, dont la mission était de détruire l'armée anglo-portugaise. Avant l'arrivée du maréchal, ses lieutenans manœuvrèrent pour assurer

leurs flancs. La droite du 8e corps, division Bonnet, envahit les Asturies. Junot, avec le centre et la gauche, marche sur Astorga dont les ennemis avaient réparé la vieille enceinte et qui couvraient les débouchés de la Galice.

Les Asturies, depuis le départ de l'armée de La Romana, n'étaient plus défendues que par 6 à 7000 hommes. Ces troupes plièrent, et, après plusieurs marches et contre-marches faites dans le but de les forcer à recevoir la bataille; après avoir deux fois pris et évacué Oviedo, Bonnet se mit en possession de cette ville sans avoir livré de combat sérieux. Cependant Junot, après avoir masqué les défilés de la Galice, de manière à tenir en respect les levées que commandait Mahy, resserra Astorga qu'il comptait enlever d'emblée. La ténacité du gouverneur Santo-Cildès détruisit cette espérance. On fut dans la nécessité de procéder aux opérations de siège et ce ne fut qu'à la fin d'avril, cinq jours après l'ouverture d'une brèche, que la garnison se rendit.

D'un autre côté, Reynier s'étendit par sa gauche dans l'Estramadure pour communiquer avec l'armée du midi et paralyser La Romana.

Ces provocations n'ayant point ému Wellington, le 6e corps investit Ciudad-Rodrigo. Reynier, Junot, Montbrun s'en rapprochèrent et de jour en jour, on refoula la garnison dans ses murs. Elle était forte de 5000 hommes, et l'avant-garde anglaise, postée entre l'Agueda et la Coa, semblait disposée à lui prêter secours. Après six semaines d'escarmouches, qui ne purent déterminer les alliés à sortir de leurs camps, Ney ouvrit enfin la tranchée. La place résista comme les villes espagnoles résistaient alors. Il fallut 25 jours de travaux poussés avec vigueur, ouvrir une brèche et livrer un assaut pour faire déposer les armes à la garnison qui se rendit à discrétion.

Maître de cette forteresse, Massena résolut d'aller chercher son adversaire jusqu'au fond du Portugal. Ce royaume était défendu par 35,000 Anglais, 50,000 nationaux organisés régulièrement, commandés par des officiers anglais, les bataillons de milice, formant trois corps francs de 7 à 8000 hommes chacun sous Trant, Sylveira et Wilson, et enfin les levées en masse ou *ordenanzas*, enrôlées dans chaque canton sous les ordres d'un chef nommé *capitan mor*, aux ordres duquel les paysans devaient, sous peine de mort, courir en armes aux lieux de rendez-vous.

Ce n'était point volontairement que le Portugal s'était prêté à ces mesures énergiques; mais, dans cette conjoncture, Wellington n'était point seulement général anglais, il était encore homme de parti, représentant du torysme ébranlé que cette campagne devait renverser pour jamais ou relever triomphant. Aussi, sans s'inquiéter s'il n'allait point semer dans une colonie de l'empire britannique des haines irréconciliables, il avait déployé l'autorité la plus inflexible. Non content d'avoir plié tout un

peuple à sa volonté de fer, il avait dévasté la route que devaient suivre les envahisseurs : il avait donné l'ordre de détruire les moulins, de rompre les ponts, d'enlever les bateaux, de ravager les champs, de faire émigrer les habitans. Rigueurs que justifierait à peine la conquête et qui, à l'égard d'une nation alliée, étaient le comble de la tyrannie.

Au reste, ces moyens formidables réussirent, et c'est ici qu'il faut déplorer l'éloignement de l'empereur. Enivré de sa grandeur, il négligea une expédition qui lui parut secondaire, il perdit même de vue les règles qu'il avait consacrées par tant d'immortels exemples : *l'unité des armées, de but, de commandement.* On eût dû mettre sous un même chef les corps du Portugal, ceux d'Andalousie et les faire converger rapidement sur Lisbonne, par les deux rives du Tage. On ne le fit point ; on ne donna point à Soult d'ordres péremptoires, et Massena seul fut impuissant à surmonter des difficultés dont on n'avait point sondé toute l'étendue.

Le prince d'Essling avait sous son commandement 60,000 hommes des trois corps et la cavalerie de Montbrun (6000). Dans le but de forcer Wellington à s'étendre, il prescrivit à Reynier de se montrer à Castel-Branco, à l'entrée de ces chemins intrépidement frayés par Junot en 1808. Lui-même, avec le 6e corps, suivi de près par le 8e, débouchant de Ciudad-Rodrigo, investit Almeida, après que Ney eut vivement poussé l'avant-garde anglaise.

Bâti sur la rive droite de la Coa, au sommet de rochers escarpés dont ce cours d'eau est encaissé, à peu de distance de la chaîne ardue qui sépare les eaux du Mondego de celle du Duero, Almeida est le boulevard du Portugal. Cette place renfermait 5000 hommes de garnison, de riches magasins, un matériel considérable, enfin tout ce qui promet une longue résistance. On ne fut en mesure de travailler aux tranchées qu'au bout de trois semaines. 10 jours après, les batteries de la seconde parallèle commencèrent leur feu qui produisit un effet aussi inattendu que décisif. Dans la soirée une bombe enflamma le principal magasin à poudre qui sauta avec un fracas terrible. La ville presque entière fut détruite, les remparts s'écroulèrent, une partie de la garnison périt et le lendemain la place ouvrit ses portes.

Wellington laissa prendre Almeida avec non moins de sang-froid qu'il avait laissé prendre Astorga, puis Ciudad-Rodrigo. Il se replia sur la rive gauche du Mondego, derrière Celorico. La difficulté des vivres, la nécessité d'attendre Reynier, que le général en chef appelait auprès de lui, suspendirent le mouvement général. Lorsque l'armée entière fut réunie, elle forma trois colonnes de Guarda à Pinhel et poussa en avant :

Junot à droite, Reynier à gauche, Ney au centre soutenu par Montbrun. (effectif 54,500 hommes).

Les 6ᵉ et 2ᵉ corps pénétrèrent de vive force dans Celorico. Là, au lieu de s'engager dans la route directe et de forcer, pour gagner Coïmbre, les aspérités de la Serra-Estrella, ils passèrent la rivière et pointèrent sur Viseo, flanqués par le 8ᵉ corps qui les côtoyait en présentant son front aux milices des provinces septentrionales. On tournait Wellington par sa gauche; mais, loin de se déconcerter, il suivit avec son centre et sa gauche le mouvement des Français, et se porta sur la Serra-d'Alcoba qui encaisse la rive droite du Mondego. La lenteur de Massena que retardaient les convois et les mouvemens de Trant, lui permit de saisir le premier les montagnes de Busaco, plateau long de deux lieues appuyé par la droite au Mondego, assis sur des rochers de granit de 200 pieds d'élévation, traversé par les deux chemins de Viseu à Coïmbre.

La possession de cette forteresse naturelle était capitale: il fallut la lui disputer. Mais, au moment de l'attaque, il fut inopinément renforcé par son aile droite, et réunit à l'avantage de la position celui du nombre. Deux colonnes montèrent à l'assaut : Ney à droite, Reynier à gauche. Junot et la cavalerie, que la circonstance rendait inutiles, se tinrent en réserve. On échoua : les Anglais culbutèrent les têtes de colonnes comme elles cherchaient à se former sur la crête du plateau. Ils mirent hors de combat 4000 hommes et décidèrent le général en chef à recourir à d'autres combinaisons.

Le lendemain, en se masquant par de fausses attaques, il se jeta par la droite dans un chemin de traverse qui rejoint la grande route d'Oporto à Coïmbre. Wellington s'en aperçut trop tard pour déboucher de son camp et lui faire obstacle, il n'avait plus qu'à se hâter de le prévenir sur la route de Lisbonne. La droite, le centre des Anglo-Portugais obliquèrent en arrière, la gauche passa par Coïmbre pour faire face à l'avant-garde française et couvrir la retraite. Malgré leur précipitation, ces colonnes eussent peut-être été disloquées si le désordre ne se fût mis à Coïmbre dans les rangs français.

Junot entra le premier dans cette ville que les habitans avaient abandonnée. Ses soldats se livrèrent au pillage et il ne fallut pas moins de quatre jours pour se remettre en état de marcher. On n'était plus qu'à 6 ou 7 journées de Lisbonne. L'armée brûlait d'atteindre les Anglais, de venger l'échec de Busaco; elle sortit de Coïmbre, et, 48 heures après, elle arriva à Leyria. C'est là que l'on apprit qu'il fallait renoncer à l'espoir de livrer bataille: on sut que l'ennemi avait élevé à grands frais, dans les lignes de Torrès-Vedras, un vaste camp retranché; on comprit qu'il voulait traîner la guerre en longueur, qu'on allait se trouver en présence

d'une barrière insurmontable, tandis que sur les flancs et sur les derrières on serait aux prises avec une population insurgée. Dès le même jour, on eut le prélude de ces attaques de flanc. On avait laissé à Coïmbre, dans deux couvens fortifiés, 2 à 3000 blessés et 500 hommes de garnison. On avait nommé gouverneur de la place un général portugais et l'on avait pris des otages. Malgré ces précautions, les milices de Traut, qui déjà plus d'une fois avaient inquiété le flanc droit de l'armée, et qui s'étaient retirées sur le Duero, entrèrent dans la ville, firent capituler la garnison et emmenèrent les blessés prisonniers à Oporto.

Ce funeste incident, le désappointement de ceux qui croyaient toucher au terme d'une pénible campagne, affectèrent cruellement l'armée. On s'en prit au général en chef; de fâcheuses mésintelligences éclatèrent, et la confiance, dont tant de souvenirs avaient investi le vainqueur de Zurich, reçut une atteinte profonde. Il ne fut cependant point indigne de lui-même. Loin de perdre courage, il résolut de reconnaître ces lignes si redoutées. Les 2e et 8e corps poussèrent aux arrière-gardes alliées et, après deux jours de vifs combats, il les replièrent dans leurs retranchemens.

Le camp de Torrès-Vedras, flanqué à droite par le Tage, à gauche par la mer, présentait, en première ligne, de Villafranca à l'embouchure du Zizambre, 30 redoutes avec fossés et palissades, armées de 140 bouches à feu, en seconde ligne, derrière de profonds ravins encaissés d'une muraille de rochers, 65 ouvrages et 150 bouches à feu, enfin, en troisième ligne, au bord de la mer, pour protéger l'embarquement, en cas d'échec, 11 ouvrages et 96 pièces.

Wellington était rentré dans ces lignes inexpugnables, à la tête de 62,000 hommes. Il y appela successivement les milices de Lisbonne, celles des provinces méridionales, deux divisions espagnoles de l'armée de La Romana. Enfin il opposa à 40,000 Français jusqu'à 100,000 baïonnettes. A une grande circonspection le général anglais joignait une juste appréciation de la valeur de ses adversaires. Ceux-ci osèrent se déployer sur les hauteurs d'Alenquer, devant les positions des coalisés, et, malgré l'infériorité du nombre, ils les tinrent en échec pendant six semaines.

Massena comptait sur la prochaine arrivée du 9e corps, sur la coopération de Soult, enfin sur un mouvement général des armées d'Espagne, combiné de manière à placer de forts échelons sur sa ligne de retraite. Ses espérances furent trompées. Drouet seul entra plus tard en ligne. Le 5e corps ne passa point Badajoz, les armées du centre et du nord fournirent à peine quelque cavalerie, celles de Catalogne et d'Aragon ne se départirent point des opérations qu'elles avaient commencées.

Cependant les miliciens portugais du nord, les Galiciens, les gue-

rillàs des Castilles et de la Navarre redoublèrent d'efforts pour rompre les communications entre l'Espagne et Massena. Lorsque Drouet eut péniblement amené à Ciudad-Rodrigo 12 à 14,000 hommes, Almeida était bloqué par Sylveira. Le 9e corps dut se frayer à main armée le passage, dans le même temps que le général en chef, après avoir épuisé les environs d'Alenquer, se décidait à rétrograder.

L'armée se replia sur Santarem, et s'étendit à droite par Gollegao et Thomar jusqu'à Leyria qui fut occupé par la cavalerie. Son mouvement, habilement dérobé à Wellington, le surprit. Il savait que son adversaire avait fait construire un équipage de pont; il craignit qu'il ne portât la guerre de l'autre côté du Tage et il se hâta d'y faire passer son aile droite que commandèrent tour-à-tour Hill et Beresford. Le lendemain il déboucha de son camp pour reconnaître les positions des Français.

Santarem s'élève sur une hauteur à pic flanquée par le Tage, couverte par un cours d'eau large et marécageux. On y parvient au moyen d'une digue, puis d'une étroite chaussée creusée entre deux éminences sur les pointes du coteau. Ce long défilé de 1400 toises était battu par l'artillerie du 2e corps. Avant d'entreprendre de le forcer, les Anglo-Portugais s'y arrêtèrent une journée entière, le jour suivant ils ouvrirent le feu. Mais, après s'être assuré que le gros de l'armée était là, ils se retirèrent, prirent leurs cantonnemens autour de Cartaxo où ils se retranchèrent; puis ils ajoutèrent aux travaux de Torrès-Vedras et firent couvrir d'une ligne de redoutes les approches de Lisbonne, du côté de l'Alemtejo.

L'obstination de Wellington à se tenir sur la défensive, reposait sur des considérations politiques autant que sur des combinaisons militaires. La situation de l'Angleterre imposait au général tory la loi d'éviter un engagement sérieux. On agitait la question de la régence : les débats du parlement avaient ranimé l'opposition, à qui un échec de l'armée de Portugal eût donné gain de cause. Les Français, de leur côté, n'avaient pas un moindre intérêt à éluder la bataille. Les maladies, les privations, les avaient affaiblis, et ils espéraient encore qu'on ne les abandonnerait point à eux-mêmes. Ils s'assurèrent de Punhète, des passages du Zézère, ils continrent la garnison d'Abrantès et se mirent en possession d'une vallée fertile où ils trouvèrent abondance de vivres. Sur ces entrefaites, Drouet, après avoir disposé d'une de ses divisions pour contenir et battre Sylveira, Trant et Wilson, poussa 6000 hommes jusqu'à Leyria.

Les deux armées restèrent ainsi en présence jusqu'au mois de mars. A cette époque, il n'y avait plus des 2e, 6e, 8e corps que 28,000 fantassins en état de combattre. On entendait encore le canon de Badajoz, mais on ne conservait plus d'espoir de ce côté. L'insuffisance des ressources que l'on pouvait attendre de l'Espagne, était démontrée par la faiblesse du ren-

fort de Drouet. Enfin, le ministère anglais était sorti victorieux de la crise qui l'avait ébranlé. On n'avait plus de motif pour rester en vue de Lisbonne; Massena se résigna à donner l'ordre de la retraite. Il combina ses premiers mouvemens de manière à laisser Wellington dans le doute s'il passerait le Tage à Punhète, s'il suivrait les chemins de Castelbranco, s'il chercherait à livrer la bataille; ou si, en portant toutes ses forces sur sa droite par un changement de front, l'aile gauche en arrière, il ne saisirait point la route de Coïmbre. Pendant que l'ennemi le cherchait avec anxiété dans ces quatre directions, il prit habilement la dernière. Junot s'échelonna derrière le 6ᵉ corps, et, flanqués l'un et l'autre par Reynier qui s'engagea dans le chemin latéral de Thomar, ils se rapprochèrent du Mondego.

Wellington, irrité de sa méprise, rassembla ses colonnes éparses et lança 30,000 hommes à gauche dans le dessein de déborder Ney, de le prévenir à Coïmbre. La tête de colonne atteignit en avant de Pombal le dernier bataillon français; elle le poussa vivement, le chassa de la ville et s'y établit. Ney résolu à ralentir cette ardeur, fit alors faire à sa troupe volte-face et reprit Pombal avec une telle vigueur, que même après que la ville fut évacuée, les Anglais hésitèrent à y pénétrer de nouveau. Deux jours après, ils abordèrent encore l'arrière-garde près de Redinha. La rencontre était périlleuse, l'armée entière, engagée dans un long défilé, encombré de voitures, n'avait de retraite que par le pont de Redinha qui traverse un affluent de la Soure. On était exposé à une effroyable déroute, à moins de défendre l'entrée du vallon jusqu'à ce que la file des voitures se fût écoulée. Ney s'y dévoua; il prit une de ses divisions, et, le ravin à dos, il soutint le choc des 30,000 ennemis jusqu'à ce que le passage fût déblayé. Alors, au pas de course, il franchit le ruisseau pour reprendre ses rangs derrière une autre division qui l'attendait sur la hauteur opposée, couverte par une batterie. Comme les assaillans s'ébranlaient, croyant profiter de son désordre apparent, un détachement, placé en embuscade, les chargea par le flanc, en même temps qu'ils furent criblés de front par un feu roulant. Ils évacuèrent précipitamment le champ de bataille et laissèrent les Français s'éloigner paisiblement. Mais la situation s'était singulièrement compliquée. Coïmbre était occupé par les miliciens du nord, le pont de Mondego était rompu, les maisons crénelées, et il eût fallu pour forcer le passage plus de temps que n'en laissait la proximité des Anglais. C'était encore une des funestes conséquences du partage du commandement. Drouet, qu'on n'avait point mis sous les ordres de Massena, se retirait pour son compte; il avait refusé de s'arrêter à Coïmbre et l'armée était perdue si elle eût été moins aguerrie. On n'hésita point, on changea de front en pivotant sur l'aile

droite, et l'on gagna Miranda-del-Corvo, où le 6ᵉ corps prit position de manière à déconcerter les efforts de l'ennemi qui tenta de déborder ses deux ailes.

Désormais la retraite était directe ; mais, de Miranda à Celorico, la route est entrecoupée de ravins et forme une suite de périlleux défilés. Ney fit face à tous ces dangers : il sut partout imposer à l'ennemi. Toutefois, au passage de la Ceira, à Fox-d'Arunce, il ne put éluder l'action, où, par un hasard peu commun, les deux partis lâchèrent pied en même temps. Le brave maréchal eut le premier rallié sa troupe, il détruisit le pont et se mit en sûreté sur l'autre rive. On parvint de la sorte, sans autre perte que quelques prisonniers, aux bords du Mondego, où l'on fit halte. On recula ensuite jusqu'à la Guarda, point culminant des montagnes. Là, Massena donna l'ordre de rentrer sur-le-champ en opérations. Il pressentait que Wellington allait profiter de sa position centrale pour rompre tour-à-tour les colonnes morcelées qui menaçaient le Portugal, et pour prévenir un succès que tant d'exemples rendaient présumable, il voulait courir au Tage et se lier avec le 5ᵉ corps. Mais il avait perdu 20,000 hommes, mais l'artillerie était complètement désorganisée, mais les troupes harrassées demandaient quelque repos. Il fut contraint de renoncer à ce dessein si bien conçu, et, comme Ney s'y était vivement opposé, il crut devoir malgré ses glorieux et récens services, lui retirer son commandement dont il investit provisoirement Loison. Résolution funeste : on plia jusqu'à la Coa, et les alliés ayant forcé le passage de cette rivière à Sabugal près d'Almeida, on se réfugia sous le canon de Ciudad-Rodrigo ; puis, chassé par l'épuisement de la contrée, on prolongea la retraite jusqu'à Salamanque.

Cependant Wellington, selon que Massena l'avait prévu, laissa son aile gauche sur la Coa et, avec son centre, il passa le Tage pour seconder son aile droite qui, réunie aux Espagnols, s'avançait contre l'armée du midi. L'état des affaires lui ayant paru satisfaisant de ce côté, il revint rapidement sur ses pas et investit Almeida.

De son côté, Massena, brûlant de prendre sa revanche, après avoir tiré de l'armée du nord quelques secours en artillerie et cavalerie, se rapprocha de la place à la tête de 30,000 hommes dans le dessein de la ravitailler. Il n'y réussit point. Les Anglo-Portugais (50,000) se formèrent sur un plateau compris entre la Coa qu'ils avaient à dos, et l'un de ses affluens. La position n'était abordable que par leur droite et, pour s'y déployer, il fallait enlever brusquement un défilé formé par le village de Fuentès-de-Oñoro. La victoire sur ce point eût acculé l'ennemi à la rivière et aux remparts d'Almeida. Mais il ne sut saisir ni le lieu, ni le moment et l'on dut alors regretter amèrement le départ de Ney. Le

9ᵉ corps devait enlever le village, le 6ᵉ le tourner, la cavalerie déborder l'aile droite ennemie, le 8ᵉ, le 2ᵉ tenir en échec son centre et sa gauche. L'attaque fut conduite sans ensemble et mollement. Montbrun entra trop tard en ligne, et Wellington, dont Loison avait, dès la veille, attiré l'attention en ouvrant mal-à-propos le feu devant Fueutès-de-Oñoro, Wellington eut le temps de barrer, par des masses imposantes, le défilé dont l'occupation était décisive. La journée s'écoula sans qu'on pût le forcer. Le lendemain, des retranchemens, élevés pendant la nuit, le rendaient inexpugnable. On resta quelques jours en présence. Enfin, Massena donna l'ordre à la garnison d'Almeida d'évacuer la place et de la démanteler. Ce coup de main difficile fut glorieusement exécuté. Au signal donné, tandis que Massena tenait en suspens, par ses démonstrations, l'armée coalisée, une effroyable détonation ébranla la plaine : les remparts d'Almeida sautèrent, la garnison déboucha vivement, traversa les lignes ennemies et se retira sur la frontière d'Espagne où toute l'armée la suivit.

Arrivé à Ciudad-Rodrigo, Massena apprit son remplacement par Marmont et lui céda le commandement. Cependant Wellington retourna en Estramadure pour assiéger Badajoz. Mais Drouet, survenant par Almaraz, mais les autres corps, se portant vivement sur la Guadiana, le forcèrent de rentrer en Portugal. Les pertes éprouvées par le feu, par des fièvres épidémiques, l'avaient considérablement affaibli ; il gagna lentement d'abord Castelbranco, puis les rives de la Coa. Marmont côtoya ses mouvemens, conjecturant qu'il voulait ou assiéger Ciudad-Rodrigo ou seconder les opérations des Galiciens.

De ce côté, 20,000 hommes sous Abadia, ayant fait irruption dans le royaume de Léon et repris Astorga, s'étaient déployés sur l'Orbigo, flanqués par les Asturiens de Santo-Cildès, qui n'avaient point cessé de batailler avec Bonnet. Dorsenne avait alors remplacé Bessières à l'armée du Nord; il réunit sur l'Esla, à deux divisions de la jeune garde, celle de Bonnet, et il marcha sur l'ennemi en trois colonnes, soutenues par une réserve de la vieille garde. Son but était de l'acculer à Astorga et de l'engager à accepter la bataille. Abadia n'osa point lui tenir tête; il évacua la place et se retira dans les montagnes d'Orense. L'arrière-garde, forte de 5000 hommes, fut seule atteinte et taillée en pièces à Villafranca.

Pendant ce temps, Wellington investit Ciudad-Rodrigo. Mais Marmont, ayant appelé l'aide de Dorsenne qui le rejoignit à Tamamès, lui en fit lever précipitamment le siége, il le poursuivit avec succès, puis on entra en quartier de rafraîchissemens. D'une part, le quartier général s'établit à Salamanque, de l'autre à Almeida.

Au commencement de la campagne de 1812, saisissant le moment où

Montbrun et Dorsenne s'étaient éloignés : l'un pour contenir la Navarre, l'autre pour seconder la conquête de Valence; Wellington investit brusquement Ciudad-Rodrigo. Les travaux furent poussés avec vigueur. Au bout de neuf jours de tranchée, les assiégeans donnèrent l'assaut et s'emparèrent de la place, où ils laissèrent une forte garnison espagnole.

Après cette heureuse opération, dont le résultat paralysait l'armée française, Wellington, comme pour la défier de lui disputer sa conquête, rentra dans son camp, où il resta jusqu'au mois de mars. Ce fut alors qu'il retourna sur la rive gauche du Tage pour assiéger et prendre Badajoz. Au lieu de renouveler sa manœuvre de l'année précédente qui, d'ailleurs, eût été contrariée par la perte de Ciudad-Rodrigo, Marmont imagina de faire diversion en envahissant le Portugal. Mais il s'y prit trop tard: ses excursions sur la Coa, sur Castel-Branco, ne troublèrent point son adversaire qui, après la réduction de Badajoz, revint à Almeida et le refoula dans ses cantonnemens sur la Tormès.

Les remparts de Badajoz, de Ciudad-Rodrigo devaient désormais arrêter en tête les deux colonnes qui avaient tenté l'invasion du Portugal. Pour fixer le sort de la campagne, il suffisait de rompre entre elles toute communication en interceptant le seul passage du Tage, où l'on eût conservé un pont. Hill avec l'aile droite de l'armée alliée, tandis que le général en chef imposait à Marmont, en se montrant prêt à déboucher de l'Agueda, obliqua à gauche en arrière, traversa la Guadiana près de Medellin et parut inopinément à Almaraz, où une double tête de pont couvrait un pont de bateaux défendu par 500 hommes. Le retranchement de la rive gauche fut vigoureusement enlevé, l'autre aussitôt se rendit. Les vainqueurs détruisirent le pont, l'artillerie, les travaux et revinrent à leurs rangs.

Wellington, maître de porter son effort contre Soult ou co tre Marmont, n'hésita point. Animé de l'espoir de délivrer d'un seul coup l'Espagne, il franchit l'Agueda, et en quatre jours il conduisit 50,000 hommes sous les murs de Salamanque.

Les choses avaient bien changé depuis deux ans que durait cette période de guerre. L'armée alliée s'était aguerrie, et 30,000 hommes, envoyés de l'Angleterre, à diverses reprises, avaient plus que comblé ses vides, tandis que le recrutement des corps français n'avait jamais été en proportion de leurs pertes. En outre, à ce moment, les apprêts de l'expédition de Russie avaient rappelé la vieille garde, la cavalerie, un grand nombre de soldats d'élite et la plupart des généraux. Ces déficits, ces mutations dans les cadres et le commandement, avaient énervé l'armée

déjà fatiguée d'une lutte lointaine, dont il n'était plus donné d'entrevoir le terme.

A l'approche de son adversaire, Marmont se replia sur la rive droite de la Tormès, et manœuvra pour soutenir trois couvens fortifiés qui défendaient le pont de Salamanque. Mais, réduit à 22,000 hommes, il ne fut point assez fort pour empêcher les Anglais de les assiéger et de les prendre. Alors il recula jusqu'au Duero, où il prit position sur la rive droite entre Tordesillas et Palos, appelant à son aide l'armée du centre et la division Bonnet, qui était rentrée depuis long-temps dans les Asturies. Lorsque ce dernier général l'eut rejoint, avec 8000 hommes, il crut pouvoir revenir à l'attaque. Après avoir habilement trompé les alliés par ses démonstrations à Toro, il se concentra rapidement vers Tordesillas, et déboucha sur leur extrême droite qu'il repoussa rudement. Aussitôt les deux armées se formèrent en masse et se mirent à marcher vivement : l'une par sa droite, l'autre par sa gauche, vers la Tormès. Elles se côtoyèrent ainsi pendant trois jours et se trouvèrent durant une journée entière, à portée de canon. Mais les deux généraux craignaient d'engager également la mêlée. Marmont prétendait gagner de vitesse, déborder les Anglais et s'asseoir sur leur ligne de retraite. Wellington s'efforçait d'appuyer sa ligne de bataille sur les forts de Salamanque. Le maréchal passa le premier la Tormès, à trois lieues au-dessus de la ville, et s'étendit par sa gauche jusqu'à la grande route de Ciudad-Rodrigo; mais Wellington, traversant Salamanque, prit position sur une chaîne de hauteurs qui bordent la rivière. La bataille était inévitable, et elle pouvait avoir pour résultat de culbuter les vaincus dans la Tormès. On devait forcément manœuvrer : les Anglais par leur droite pour dégager la route, les Français par leur gauche pour la fermer, et le pivot des deux armées était un groupe de mamelons appelés Arapiles situés près du village du même nom.

Le 22 juillet, à l'aube, l'armée française s'ébranla. Bonnet saisit le plus élevé des Arapiles. Marmont y plaça sur-le-champ du canon, et forma ses colonnes de manière à changer de front, l'aile gauche en avant. Ce début eût sans doute décidé de la victoire si les divers élémens de l'armée eussent eu entre eux cette liaison parfaite que donne une longue habitude. Il n'en était point ainsi : on manœuvra sans ensemble. Les divisions de la gauche, au lieu de mesurer leurs pas sur ceux du centre, s'étendirent témérairement et laissèrent vide un large intervalle dont Wellington profita pour y pousser ses colonnes. Comme Marmont s'apprêtait à parer le coup, il fut grièvement blessé et enlevé du champ de bataille. Bonnet prit sa place et fut presque aussitôt mis hors de combat. Il y eut indécision parmi les généraux divisionnaires. L'aile gauche fut

entièrement défaite et le centre profondément ébranlé. La droite seule restait intacte; Clausel rallia sur elle les débris de la gauche; le centre s'établit sur un plateau qui lui permit de braver les efforts de l'ennemi et parvint, à la nuit, à se mettre en sûreté sur la rive droite de la Tormès. Dans cette journée les pertes furent à-peu-près compensées : de chaque côté, 5000 tués ou blessés et, en outre, du côté des Français, 2000 prisonniers. Mais les suites eurent une immense portée. L'armée battue, refoulée à Alba, ne pouvait plus atteindre le Duero sans risquer d'y être prévenue, elle était donc contrainte de se retirer obliquement sur Arrevalo pour gagner Valladolid, par un long détour. Cette circonstance seule assurait aux Anglais l'initiative des mouvemens.

Le lendemain de la bataille, il y eut un engagement d'arrière-garde, et le même jour on rencontra les avant-postes du centre. On était serré de trop près pour opérer la jonction des deux armées; elles se séparèrent pour couvrir : l'une Madrid, l'autre la route de France. Clausel prolongea sa marche jusqu'à Burgos, et Wellington, après avoir occupé Valladolid, laissant son aile gauche en observation sur le Duero, s'avança à grands pas sur Madrid. C'est ce que les généraux français avaient prévu. Joseph céda le terrain, il évacua tour-à-tour Ségovie, Madrid, Aranjuez pour se jeter dans les rangs de Suchet. Wellington prit possession de la capitale et porta son aile droite sur le Tage. Clausel, alors, revenant sur ses pas, rentra dans Valladolid et refoula l'aile gauche sur Arrevalo. Le général ennemi, frappé de surprise, y courut avec son centre, replia de nouveau les Français; puis, renforcé de 12,000 Galliciens conduits par Santo-Cildès, il les repoussa jusqu'à la Sierra-d'Occa. Souham venait de remplacer Clausel; il établit son quartier général à Briviesca, tandis que les alliés mirent le siége devant le château de Burgos que défendait Dubreton, à la tête de 1800 hommes.

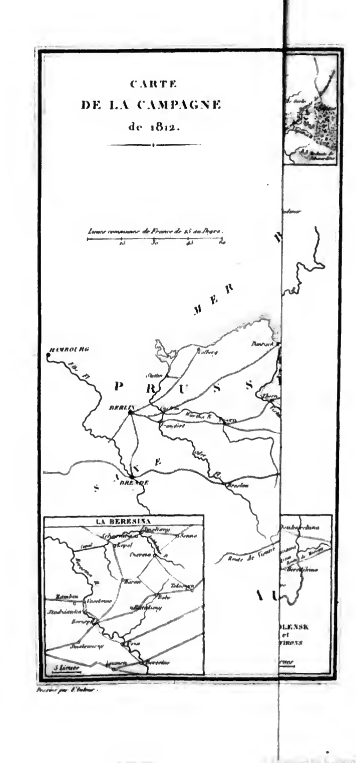
CAMPAGNE DE 1812.

I.

MARCHE SUR SMOLENSK.

Napoléon passe le Niémen (24 juin).—Combat de Develtowo (25). Prise de Wilna (28).—Le vice-roi, le roi de Westphalie passent le Niémen (29).—Combat de Swir (30).—Jonction de Platof et de Bagration (4 juillet).—Retraite de Barklay (10).—Bagration à Koreliezy (9).—Napoléon marche sur Glubokoe (16).—Combat de Druja (15).—Reconnaissances de Disna (19).—De Beschenkovitei (24).—Combats d'Ostrowno (25-26).—De la Luressa (27).—Bataille de Mohilew (23).—Prise de Witepsk (28).—Combat d'Inkowo (9 août).—Les Français passent le Dniéper (14).—Combat de Krasnoï (15).—Batailles de Smolensk (17).—De Valontina-Gora (19).

Les principes, contre lesquels la Russie avait trois fois levé le bouclier, continuaient à s'étendre. Napoléon était maître du nord et de l'ouest de l'Allemagne. Une alliance étroite l'avait rapproché de l'Autriche. La Hollande, l'Italie, l'Illyrie étaient incorporées à l'empire. L'Espagne semblait abattue, l'oligarchie anglaise elle-même était aux abois. Quelques années encore, et l'œuvre immense de la révolution française allait recevoir du temps la sanction qui l'eût rendue indestructible. Il ne restait plus qu'une puissance continentale, dont les armes ne fussent pas tellement émoussées qu'elle ne pût reparaître sur la scène. Il ne restait peut-être qu'un moyen pour faire un dernier appel à la fortune.



Dessiné par l'Auteur.

L'Angleterre le saisit; elle excita de nouveau le cabinet de Pétersbourg, qui d'ailleurs était tout disposé à jeter le gant. Ses armées démoralisées, détruites à Austerlitz et Friedland, s'étaient reformées à l'ombre de protestations mensongères. Elle était impatiente de dépouiller toute feinte, de répudier l'alliance jurée à Tilsitt et à Erfurth.

Napoléon de son côté ne se résignait point aux questions indécises. L'intervention des troupes russes sur la Vistule, en 1809, lui avait donné la mesure de ce qu'il devait attendre de l'amitié d'Alexandre, et il se sentait tourmenté du dessein de mettre le sceau à son éclatante carrière, en assurant à jamais l'Europe contre les empiètemens d'une puissance qui semble avoir pris l'ancienne Rome pour modèle.

Si ses premiers échecs, au-delà des Pyrénées, l'avaient averti que la lassitude commençait à assoupir la vieille France, il avait pu reconnaître que la foi en son génie allait en grandissant, durant sa dernière campagne, où il lui avait été facile, par la seule influence de son nom, de passionner des armées novices et hétérogènes, et de faire briller d'un égal éclat, sur le champ de bataille, Français, Bavarois, Wurtembergeois et Westphaliens.

Il se sentait la force de pousser tout le continent contre l'empire des czars et de diriger de sa main puissante les élémens si divers dont les troupes de l'expédition seraient composées. Le simple exposé de la campagne, des circonstances fatales qui plus d'une fois ont fait échapper les généraux russes, de la sauvagerie de la défense, de la catastrophe qui l'a terminée, suffira pour faire juger s'il a trop présumé de lui-même, ou si à ses vastes desseins il n'a manqué que le succès pour forcer l'admiration des contemporains et de la postérité.

L'ancienne Russie, limitée long-temps au territoire de Moscou, après s'être incorporé les peuplades de race tartare qui la séparaient de l'Asie et de la mer Glaciale, a commencé, depuis le XVIIe siècle, à s'avancer, pas à pas vers l'Occident. Les provinces qu'elle présente les premières à l'invasion, immense ceinture, longue de plus de 400 lieues, sont le fruit de ces acquisitions dont l'origine est trop récente pour être légitimée. C'est la Crimée arrachée par Catherine à la décrépitude des Ottomans; c'est l'Ukraine, c'est la noble Pologne, c'est le littoral de la mer Baltique, jadis soumis à la Suède et imbu des libertés du moyen âge. Mais si politiquement elle semble vulnérable, la nature a pris soin de pourvoir à sa sûreté. Le cœur de l'empire est couvert par de larges fleuves, qui s'écoulent lentement à travers des lacs, des marais, des forêts impénétrables et de vastes déserts. Dans ces contrés incultes, on ne trouve plus, comme au midi de l'Europe, des villes où les besoins d'une longue civilisation accumulent les trésors de l'industrie, la difficulté des com-

munications rend les ressources rares et précaires. Aux atteintes de la disette il faut ajouter celles d'un climat qui passe presque sans transition d'un été pestilentiel au plus rude hiver. Enfin le despotisme est là plus âpre, plus inflexible que la nature elle-même. Le despotisme qui, selon Montesquieu, se défend en sacrifiant une partie du pays, en ravageant les frontières, en se faisant un rempart de ruines.

Le front attaquable embrassait, de la mer Baltique aux confins de la Moldavie, une étendue de 200 lieues. Elle était flanquée: à droite par les armées de l'empire ottoman; à gauche par la Suède qui, gouvernée, depuis deux ans, par un général français devait saisir cette occasion de faire revivre d'anciens droits sur des provinces dont la perte remonte aux désastres de Charles XII. Mais il y eut, dès le début, un double mécompte. Bernadotte traita avec l'Angleterre et le grand-visir signa à Bucharest un armistice que le sultan ratifia dans le cours de la campagne. Ces funestes contre-temps, rétrécissant à l'égard des Russes le théâtre de la guerre, leur permirent d'opposer toutes leurs troupes à l'effort de la grande-armée.

La partie de la frontière qui se trouvait menacée est couverte par la forêt de Bialowèse, par les marais de Pinsk et par le cours du Niémen. Cette dernière portion, comme plus accessible, devait être plus particulièrement considérée par la défense. Elle était d'ailleurs forcément le front d'opérations des Français qui avaient pour bases les forteresses de la Basse-Vistule et de la Pregel.

Depuis Grodno jusqu'à son embouchure, le Niémen est traversé par les grandes communications entre l'Allemagne et la Russie. Les chaussées de Kœnigsberg et Warsovie à Pétersbourg et Moscou, se croisent à Wilna près du sommet de l'angle droit que forme son cours, d'où il résulte que Wilna devait être le centre des dispositions de l'ennemi. Aux premiers mouvemens des troupes d'invasion, Barklay de Tolly commandant en chef la première armée y porta son quartier général. La droite, aux ordres de Wittgenstein (40,000), s'établit à Rossieny et Keidany pour couvrir les avenues secondaires de Pétersbourg. La gauche sous Doctorof (27,000) se mit, entre Grodno et Lida, à cheval sur les routes secondaires de Moscou, éclairant le fleuve par les cosaques de Platof (7000). L'avant-garde (16,000), général Baggowout, occupa Kowno; enfin le centre (70,000) prit position autour de Wilna.

Cette armée, forte de 160,000 hommes, s'appuyait à droite sur les places de Riga et de Dunabourg, où 40,000 hommes de garnison étaient renfermés, et sur un vaste camp retranché, élevé à grands frais près de Drissa en avant de la Dwina. Elle était flanquée à gauche par la seconde armée (50,000), général en chef Bagration, qui prit entre Bug et Niémen,

de Bialystock à Wolkowistk, une attitude offensive pour déboucher sur le flanc des colonnes d'attaque. Un corps de 16,000 hommes, sous Hœrtel, posté à Mozyr, garda les défilés du marais de Piusk, et une troisième armée dite de réserve, dont on ignorait d'abord le but et la composition, se rassembla près de Lutsk, sur la route de Vienne à Kiew. On apprit bientôt que Tormasof la commandait, qu'elle comptait 50,000 hommes, et qu'elle était destinée, comme celle de Bagration, à opérer offensivement.

Telles furent, outre une nuée de cosaques irréguliers, les forces que le czar plaça en première ligne (360,000). Il y joignit plus tard l'armée de Moldavie (40,000) que les indécisions du sultan retinrent à Jassy jusqu'à la conclusion de la paix, le corps de Finlande (12 à 15,000), plus les milices de Moscou et les volontaires de Pétersbourg. Mais les apprêts de Napoléon étaient en proportion de ces formidables moyens de défense, et ce n'est pas une des moindres merveilles de son règne, d'être arrivé, supérieur en nombre, sur ces champs de bataille lointains avec les forces d'une coalition dont le seul lien était sa volonté.

L'Autriche, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, Naples, le royaume d'Italie, l'Illyrie, la Pologne, la confédération du Rhin, la Suisse, enfin l'Empire Français, qui comprenait alors Rome, la Toscane, Hambourg et la Hollande, fournirent leur contingent. Jamais tant de peuples si divers par les climats, leur langage, leur constitution politique, n'avaient marché sous le même drapeau.

On avait levé 500,000 hommes. Déduction faite des réserves qui s'échelonnèrent sur la Vistule, l'Oder et l'Elbe, et du déficit ordinaire 325,900 hommes (155,400 Français, 170,500 étrangers), traînant 984 bouches à feu et d'innombrables convois, parvinrent au Niémen.

La grande-armée était divisée, outre la garde, en treize corps, la plupart commandés par les rois de la famille impériale et par les maréchaux décorés des titres de leurs victoires.

1er corps : maréchal Davout, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmuhl, 5 divisions, 81 bataillons français, 7 espagnols, 16 escadrons français et polonais en ligne	50,000
2e corps : maréchal Oudinot, duc de Reggio, 3 divisions, 33 bataillons français, 18 portugais, suisses, croates, 20 escadrons français en ligne	26,000
3 corps : maréchal Ney, duc d'Elchingen, 3 divisions, 27 bataillons français, 21 portugais, illyriens, wurtembourgeois, 27 escadrons français et wurtemburgeois en ligne. .	28,000
A reporter. . .	104,000

Report. . .	104,000
4ᵉ corps : prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie; 3 divisions italiennes en ligne.	28,700
5ᵉ corps : prince Poniatowski, 3 divisions polonaises en ligne.	25,600
6ᵉ corps : général comte Saint-Cyr, 2 divisions bavaroises en ligne	18,000
7ᵉ corps : général comte Reynier, 2 divisions saxonnes en ligne.	14,800
8ᵉ corps : Jérome Napoléon, roi de Westphalie, deux divisions westphaliennes en ligne.	15,000
9ᵉ corps : maréchal Victor, duc de Bellune, une division française, une allemande, une polonaise, sur la Vistule. .	»
10ᵉ corps : maréchal Macdonald, duc de Tarente, 3 divisions, 1 franco-rhénane, 2 prussiennes en ligne. . .	29,000
11ᵉ corps : maréchal Augereau, duc de Castiglione, en formation à Berlin.	»
12ᵉ corps : Joachim Murat, roi de Naples, 7 divisions de grosse cavalerie, 4 de cavalerie légère en 4 corps sous Nansouty, Montbrun, Grouchy, Latour-Maubourg en ligne	30,000
13ᵉ corps : prince Schwarzenberg, 4 divisions autrichiennes en ligne	30,000
Enfin, la garde impériale, composée d'une division de vieille garde sous le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick; de deux divisions de jeune garde, sous le maréchal Mortier, duc de Trévise, et d'un corps de cavalerie, sous le maréchal Bessières, duc d'Istrie.	30,800
Total en ligne	325,900

Ces forces se répandirent dans la Prusse orientale et se mirent à portée de se joindre avec l'ensemble et l'aplomb dont elles avaient contracté une longue habitude.

Lorsque Napoléon se fut assuré des positions de l'ennemi, il en fit cinq colonnes; il donna l'ordre à Macdonald de se déployer par Tilsitt pour tenir en échec Wittgenstein; il prit avec lui Davout, Oudinot, Ney, la garde et Murat avec les corps de cavalerie, de Montbrun et Nansouty (149,800) pour les concentrer autour de Pilwisky et enlever Kowno, puis Wilna; il plaça en avant de Mariampol, sous le commandement d'Eugène, les 4ᵉ, 6ᵉ corps et la cavalerie de Grouchy (54,200) prêts à se jeter par Pilony entre Barclay et Doctorof; il disposa, pour déboucher de Grodno et pousser à Bagration, le roi de Westphalie avec les 5ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ corps et la cavalerie de La-

tour-Maubourg (62,900); enfin, il destina Schwarzenberg à couvrir, par Drogiczin, le grand-duché de Varsovie et à contenir Tormasof.

Les Russes, stupéfaits à l'approche de ces masses irrésistibles, ne firent aucun mouvement et comprirent qu'il fallait renoncer au Niémen; ils formèrent le projet d'attirer l'armée sur la Dwina et d'inquiéter ensuite sa retraite et ses flancs.

Mais Napoléon n'était point dans l'intention de traîner la guerre en longueur, il avait entrevu dans ces contrées inconnues l'application du système, qui avait si promptement abattu l'Autriche et la Prusse et qui réduisait une campagne à une marche habile suivie d'une action décisive.

Le Dniéper et la Dwina servaient de base: l'une à Barklay, l'autre à Bagration. Ces deux fleuves qui se jettent: le second dans la mer Baltique, le premier dans la mer Noire, à une distance de 350 lieues, prennent leur source sur un étroit plateau, dont la crête est la ligne de partage des eaux de l'Europe et de l'Asie, et dont l'abord est couvert par les anciennes villes de Witepsk et de Smolensk, derniers boulevards de Pétersbourg et de Moscou. Maître de cette position centrale, il ne faut plus qu'une grande bataille pour porter les armes victorieuses jusqu'aux murs de l'une ou de l'autre des deux capitales. Napoléon avait combiné son opération pour y pénétrer d'emblée, pour disloquer, chemin faisant, les armées ennemies, pour les forcer d'accepter le combat avec tout le désavantage d'une retraite précipitée.

Pendant qu'Eugène et Jérome immobiles se tenaient l'arme au bras pour ne point trop promptement donner l'éveil à Bagration, Macdonald, déboucha de Tilsitt, et Napoléon franchit le Niémen à la tête de 150,000 hommes. Il choisit, avec son à-propos ordinaire, le lieu le plus propre à l'établissement des ponts. Le fleuve fait au-dessus de Kowno plusieurs détours, et, pendant plus de quatre lieues, il côtoie la route de Vilna. Du village de Ponïemon on domine cette partie de son cours, et c'est là que se porta d'abord la colonne rassemblée à Pilwisky. Le 23 juin, au soir, Napoléon reconnut la rive droite où se trouvait un rideau de cosaques; il y fit passer 2 à 300 voltigeurs qui prirent terre sans brûler une amorce. A leur approche, les cosaques disparurent dans les bois. Les troupes du génie survinrent aussitôt et commencèrent à construire trois ponts dont les travaux ne furent pas troublés. Le lendemain, au jour, Davout ouvrit la marche et dès le soir toute la troupe avait défilé.

Wittgenstein et Barklay, pliant sous le faix, furent rompus et contraints à battre en retraite. A peine au-delà des ponts, le premier corps, obliquant à gauche, poussa jusqu'à la Wilia. Baggowout, coupé du corps de bataille, évacua Kowno, par la rive droite, pour rejoindre Barklay, en suivant le cours sinueux de la rivière. La ville fut immédiatement occupée,

puis Oudinot en sortit pour tomber brusquement, par Keydany, sur le flanc de Wittgenstein dont Macdonald avait déjà débordé la droite et qui se repliait sur sa gauche. Cependant Napoléon courut à Wilna. Il trouva les Russes en bataille sur les hauteurs de Rykonty; mais, à ses premières manœuvres, ils évacuèrent la position et la ville; pour rallier Baggowout à Swenzstjany. Leurs démonstrations n'avaient eu d'autre but que de gagner le temps de détruire d'immenses magasins. On prit, sans coup férir, possession de l'ancienne capitale de la Lithuanie, où Napoléon fut accueilli en libérateur.

Le même jour, Oudinot atteignit à Leweltowo Wittgenstein qui précipitait ses pas; il le culbuta, le poussa en désordre jusqu'à Wilkomirz où il entra pêle-mêle avec lui, et le poursuivit encore sur la route de Malianty, après lui avoir enlevé des magasins et plusieurs milliers de prisonniers. De son côté Macdonald pointa droit sur Riga.

Par l'effet de ces mouvemens, la route de Smolensk était dégagée et la retraite de la première armée russe était forcément indiquée sur le camp de Drissa. Pour l'empêcher de faire contre-marche, Napoléon lui opposa sous le commandement du roi de Naples, Oudinot, Ney, deux corps de cavalerie et trois divisions du premier corps (100,000). Après quoi, il porta son attention sur Doctorof, Bagration et Tormasof. Contre le dernier il disposa de Schwarzenberg qui déboucha sur Slonim; il lança contre le second par Grodno la colonne du roi de Westphalie, il donna l'ordre à Davout de se déployer avec ses deux divisions et sa cavalerie par Oszmiana, Minsk et Borissof de manière à occuper le nœud des routes transversales qui pouvaient ramener soit Bagration, soit Doctorof sur la Wilia; enfin il appela de Pilony la colonne d'Eugène pour l'établir au sud de Wilna et couvrir cette ville où il resta avec la garde.

Tout était en émoi dans les camps russes. Tormasof n'était pas encore en mesure; Platof, Doctorof, Bagration, au bruit du passage du Niémen par la colonne de Napoléon, se hâtèrent de faire un à droite pour se rapprocher de Barklay.

Arrivé à Soleszniki, Doctorof se heurta contre les troupes françaises; il comprit que Wilna devait être occupé et, se jetant à travers champs, il gagna Oszmiana au moment même où la cavalerie de Davout s'y présentait. Il eut à peine le temps de fuir jusqu'à Smorgoni, d'où, sans reprendre haleine, il courut à la Wilia qu'il traversa sur-le-champ. Son activité le sauva: Nansouty s'était élancé de Wilna pour lui barrer le passage de la rivière; il ne fut atteint qu'à Swir et il échappa à une entière destruction au prix de son arrière-garde et de ses convois.

Platof, le suivant à deux journées de distance fut prévenu partout. A Traby, à Woloszni, il trouva les chemins coupés par Davout et il n'eut

d'autre ressource que de se jeter dans les rangs de Bagration qu'il rencontra à Nikolaew en pleine marche pour Wilna. Lorsque le prince russe apprit que les troupes françaises occupaient les débouchés de la vallée de la Wilia et peut-être Minsk, il fit aussitôt volte-face pour gagner, à pas redoublés, d'abord Nesvich puis Mohilew. Mais il marchait entre deux périls, et c'est alors qu'il était au moment de subir les conséquences des combinaisons de Napoléon.

Sa ligne de retraite se croisait à Koreliczi avec la route par laquelle le roi de Westphalie avait ordre de s'avancer vivement. Si Jérome se fût bien pénétré des vastes combinaisons de son frère, s'il eût été animé comme lui de cette ardeur qui se joue des obstacles, il eût devancé les Russes à Koreliczi, il les eût acculés au Niémen ou aux défilés de la forêt de Minsk et peut-être le sort de la campagne eût-il été fixé. Mais les Russes étaient déjà protégés par leur sol et leur climat. Le jour même, où Eugène et le roi de Westphalie passèrent le Niémen, un orage violent changea subitement la température, inonda de pluie ce pays où les eaux n'ont point d'écoulemens, défonça les chemins, arrêta la marche des convois, qui transportaient une quantité prodigieuse d'approvisionnemens et de munitions.

La disette se fit sentir, 30,000 traînards se répandirent sur les routes, nombre de chevaux périt, et l'on fut obligé de laisser en arrière 100 pièces de canon. Là où s'étendait le commandement de l'empereur, le désordre fut à l'instant réparé; les vivres arrivèrent en remontant le Niémen, puis la Wilia; Wilna reçut d'immenses magasins, enfin la troupe reprit ses rangs. Mais hors de la portée de son coup-d'œil, le contre-coup de ces incidens funestes se fit sentir et fut irréparable. Jérome n'avança point, et Bagration eut la joie de trouver libre ce passage, où il était exposé à déposer les armes; il s'éloigna rapidement par la route de Glusk.

Napoléon irrité donna à Davout le commandement général des forces qui opéraient dans le palatinat de Minsk, et remplaça par Junot le roi de Westphalie qui refusa de se subordonner au maréchal. En même temps, il prescrivit à l'armée saxonne de changer de postes avec les auxiliaires autrichiens dont les divisions attendaient le choc de Tormasof dans les lignes du Muchawetz, de la Pina et de la Iasolda.

Cependant, Barklay, débordé par Murat, céda le terrain. Après avoir rallié Wittgenstein à Widzy, puis, 10 lieues plus loin Doctorof, il passa la Dwina à Dunabourg et Druja. Après quoi, laissant Wittgenstein à Dunabourg, il se renferma dans le camp de Drissa avec environ 80,000 hommes. A l'extrême gauche, Macdonald, ayant refoulé dans ses murs

la garnison de Riga, investit la place avec son centre et sa gauche, et posta sa droite à Jacobstadt pour observer Dunabourg.

En résultat, la route de Smolensk et de Witepsk était entièrement découverte et l'on pouvait s'avancer, sans inquiétude pour ses flancs, par la large trouée que les deux grandes armées ennemies avaient permis d'ouvrir entre elles.

Napoléon s'y déploya à la tête de 70 à 80,000 hommes. Il détacha à droite Grouchy pour gagner Orscha et ouvrir la communication avec Davout, qui, de son côté, marchait aussi au Dniéper, puis il porta le reste en trois colonnes à Glubokoe. Là il menaçait à-la-fois Polotsk et Witepsk et ce seul mouvement faisait tomber les retranchemens de Drissa. En effet, par l'occupation de Polotsk, on débordait la gauche de Barclay, par celle de Witepsk, on le séparait définitivement de Bagration. Il ne lui était donc plus permis de rester dans sa position défensive. Dans l'incertitude du parti qu'il pourrait prendre, Napoléon fit halte à Glubokoe, prêt à soutenir Murat si les Russes, ayant reçu des renforts, repassaient offensivement la Dwina, prêt à côtoyer leur mouvement s'ils remontaient le cours du fleuve pour protéger Witepsk. On apprit d'abord qu'ils débordaient par Druja, qu'ils avaient surpris la cavalerie de Sebastiani, enlevé du canon, mis quelques centaines d'hommes hors de combat. Était-ce l'avant-scène d'une attaque générale ? n'était-ce qu'une démonstration ? On s'en assura en poussant à Drissa une reconnaissance qui les fit voir en pleine marche sur Witepsk.

L'empereur alors, appuyant à droite, courut à Beschenkowitzi en donnant à Murat l'ordre de se diriger sur le même lieu. Les deux têtes de colonne l'atteignirent en même temps et le trouvèrent occupé par les ennemis. Les attaquer, les culbuter, les rejeter sur l'autre rive, ce fut l'affaire de quelques instans. Mais ils détruisirent le pont qu'il fallut rétablir. Cependant Napoléon survint plein d'impatience; aussitôt que le passage fut praticable, il prit un régiment de cavalerie légère et se lança au galop à la suite des Russes. Il les vit disparaître à l'est, tandis que du côté de Polotsk, il ne put remarquer aucun indice de colonnes en marche. C'était donc l'extrême arrière-garde de Barclay qui se repliait devant lui; Le général russe avait habilement dérobé ses pas, il s'était hâté de dépasser Beeshenkowitzi, position périlleuse, puisque toutes les routes de Witepsk s'y croisent avec la Dwina; et, dans le but de retarder désormais les progrès de la grande-armée, il venait de jeter 15,000 hommes sur sa route pour lui disputer pied à pied le terrain montueux, boisé, entrecoupé de ravins qui la séparait encore de Witepsk.

On perdait ainsi l'espoir de le devancer, de le surprendre, restait celui de le combattre. Napoléon échelonna sur sa gauche pour les opposer

à Wittgenstein, Oudinot à qui il prescrivit de déboucher de Polotsk et Saint-Cyr qui eut ordre de se tenir en observation à Outshach. Ces deux corps devaient se lier avec Macdonald dont la droite était entrée dans le mouvement général en s'étendant jusqu'à Dunabourg. Ces forces suffisaient pour masquer la route de Pétersbourg. Le surplus de l'armée (130,000) poussa contre Barklay. Murat se mit à la tête de l'avant-garde qui fut presque constamment engagée.

Le premier jour, on s'aborda près d'Ostrowno;les Russes, flanqués par la Dwina et par des bois épais, barraient la route. Aux premiers coups de feu, leurs ailes s'avancèrent, menaçant d'envelopper la tête de colonne française; mais Murat, chargeant des deux côtés de la chaussée, et une division du vice-roi les tournant par leur droite, ils reculèrent en bon ordre après avoir perdu des canons et 11 à 1200 morts ou prisonniers. Le lendemain ils avaient reçu des renforts. Murat se heurta contre 28,000 hommes retranchés derrière un ravin adossé à la forêt. Il fallut plus d'un assaut pour les rompre, et lorsqu'on eut enfin emporté la position, l'empereur donna l'ordre de les poursuivre, de ne point leur laisser prendre haleine et de fouiller à fond ces bois qui dérobaient à ses regards les lignes de Barklay. L'action se prolongea, mais on gagna pied à pied un terrain découvert d'où l'on aperçut, aux dernières lueurs du jour, dans le lointain, les édifices de Witepsk; plus près, derrière la Luressa, le camp des Russes; enfin dans la plaine, au pied des collines dont on venait de s'emparer, une forte arrière-garde couverte par un ravin, flanquée comme les jours précédens, par la Dwina et l'interminable forêt.

Le lendemain, à l'aube, le vice-roi s'ébranla pour renverser les obstacles qui séparaient les deux armées : il chassa les ennemis à coups de canon, rétablit le pont du ravin qu'ils avaient détruit, se forma au-delà du défilé, et déblaya toute la rive gauche de la Luressa où l'armée entière se mit en bataille. Il y eut au passage du ravin un de ces faits d'armes qui sont particuliers aux troupes françaises. Deux compagnies de voltigeurs, enfans de Paris, avaient gravi la berge et s'étaient postées à la tête du pont pour en protéger la reconstruction. Les travaux achevés et la cavalerie commençant à déboucher, ils s'avançaient dans la plaine, quand une nuée de cavaliers russes, chargeant la tête de colonne, les entoure et les isole. Un cri s'élève de tous les rangs, on les croit perdus, sabrés, anéantis. Cependant la cavalerie du vice-roi charge à son tour, ramène les Russes, dégage le terrain qu'ils avaient envahi, et l'on voit avec admiration sortir d'un nuage de poussière et de fumée les deux compagnies formées intrépidement en carré, entourées d'un rempart de morts. L'armée battit des mains et l'empereur fit remettre à cha-

cun de ces braves soldats du 9e léger, la décoration de la Légion-d'honne

Ce long combat de trois journées semblait le prélude d'une action décisive : on s'y prépara de part et d'autre. Les Russes couvrirent de retranchemens, de batteries, la rive escarpée de la Luressa et l'empereur disposa ses colonnes d'attaque. Mais, à l'entrée de la nuit, Barklay reçut des dépêches de l'armée du sud qui le déterminèrent à ordonner sur-le-champ la retraite.

Bagration, arrivé sain et sauf à Nesvije, pouvait encore être enveloppé sur la Bérésina ou sur le Dniéper. Mais le brusque départ de Jérome avait encore retardé les troupes qui l'avaient déjà trop mollement poursuivi; elles se trouvèrent à son égard hors de compte. Davout lui-même, arrêté à Minsk par la difficulté des lieux, comptant d'ailleurs sur l'armée westphalienne, au lieu de se rabattre au sud, tira vers l'est jusqu'à Mohilew où il prit position avec cinq régimens d'infanterie et six de cavalerie (12,000). Le général russe franchit donc, sans être inquiété, la Bérésina et parvint à Staroi-Bikhow sur le Dniéper. Là, il fit passer à gué les cosaques en leur prescrivant d'occuper Smolensk, il jeta un pont pour mettre en sûreté ses convois et, de peur de perdre à l'attendre des instans précieux, il se dirigea sur Mohilew, à la tête de 40,000 hommes, résolu à pénétrer jusqu'à Witepsk. Mais il se heurta contre Davout et, après avoir consumé une journée entière en efforts inutiles pour lui passer sur le corps, après s'être fait tuer 4000 hommes, il se replia sur Staroi-Bikhow, passa le fleuve, détruisit le pont, gagna au pas de course Smolensk et donna à Barklay avis de son arrivée.

A ces nouvelles le général en chef n'hésita pas à se rapprocher de son lieutenant pour opposer à la grande-armée la masse de leurs forçes réunies. Il profita du reste de la nuit pour lever le camp de Luressa et se rendre à Surach, d'où il s'étendit, par Porieczié, jusqu'à Smolensk.

Napoléon ne vit pas, sans un vif regret, l'armée russe lui échapper encore; il prit possession de Witepsk, puis il lança dans toutes les directions ses coureurs pour reconnaître ses adversaires, qui avaient eu l'art de lui dérober leurs traces. On ne peut nier l'habileté des ennemis à éluder une action générale. Toutefois, en résultat, quelle victoire eût produit plus qu'on avait obtenu? Cent lieues d'espace, à partir de Kowno; les forteresses de Dunabourg, de Drissa éludées, d'immenses magasins détruits et ce plateau atteint, où les Russes ne pouvaient refuser la bataille sans abandonner aux Français l'initiative pour le reste de la campagne. Tels furent les avantages remportés dans cette courte mais brillante période de la campagne.

Assuré désormais que Smolensk serait le prix d'un seul combat, Napoléon mit l'armée en quartiers de rafraîchissemens. Elle s'était avancée tout d'une haleine, de la Vistule au Borysthène. Elle avait parcouru, presque sans halte, un trajet de 150 lieues, tourmentée par le climat, les maladies, la disette et le manque de fourrages. Hommes et chevaux étaient épuisés, et c'était encore un succès de pouvoir, sans rien compromettre, accorder quelque relâche à ses colonnes exténuées. L'empereur profita de ce moment de repos pour préparer une nouvelle base d'opérations, établir des ponts, les couvrir par des retranchemens, former des magasins. Minsk devint, comme Wilna, un centre d'immenses dépôts. Pour couvrir ces deux villes, Victor eut ordre d'amener de la Vistule le 9e corps fort de 30,000 hommes. Warsovie reçut une garnison nombreuse; enfin la division polonaise Dombrowski, noyau des levées lithuaniennes, fut placée sur la Bérésina vers Swisloez et Bobruisk, pour tenir en échec le corps d'observation de Hœrtel.

Cependant l'armée occupait les positions suivantes : Napoléon, avec la garde à Witepsk; Eugène, par échelons, la haute Dwina jusqu'à Welij. Ney puis Murat, la route de Smolensk par Lusina, Rudnia et Inkowo. Davout avait remonté le Dniéper jusqu'à Dubrowna, relevé à Orcha par Junot, à Mohilew par Poniatowski.

Barklay et Bagration, concentrés autour de Smolensk, au sommet de l'angle que formaient les deux colonnes françaises, conçurent le dessein hardi de les surprendre et de tomber brusquement au milieu des cantonnemens de Napoléon. Le terrain se prêtait à leurs combinaisons. A la gauche des quartiers de Murat se trouve le lac de Kusplia qui pouvait masquer l'armée entière de Barklay, il l'y conduisit, et de son côté Bagration, après avoir placé à Krasnoi, sur la rive gauche du Dniéper, 9 à 10,000 hommes sous Neverofskoi, pour observer Davout, descendit par l'autre rive jusqu'à Katan, dans le but de tourner la droite de Murat et de percer sur sa ligne de retraite dans le moment où Barklay l'attaquerait en masse par le flanc gauche.

Ces plans étaient bien conçus; toutefois, pour les exécuter, il fallait une promptitude, un aplomb dont l'empereur seul était doué. L'avant-garde de Barklay surprit à Inkowo les postes de Sebastiani, leur enleva du canon, mais elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'était point soutenue. Au moment décisif le général en chef, hésita. Il crut mieux faire en tournant le lac, en débordant par la pointe septentrionale, puis, se ravisant, il revint sur ses pas. Cependant Bagration parvenu à Nadwa voyant l'avant-garde de son collègue en retraite, rentra dans Smolensk, enfin sur l'avis de la contre-marche du corps de bataille, il s'avança de nouveau jusqu'à Katan.

Pendant que les Russes perdaient leur temps en vaines manœuvres, Napoléon, averti par l'escarmouche d'Inkowo, fit battre le rappel sur toute la ligne. La fermeté, l'à-propos de ses ordres, l'empressement de la troupe à se mettre sous les armes, contrastent singulièrement avec l'irrésolution de l'ennemi. Eugène se place derrière Ney qui, lui-même est derrière Murat; les trois corps se serrent en masse et appuient à droite pour s'aligner sur la route de Janowieczi à Lusiua. La garde, le quartier général, l'infanterie du premier corps, se forment sur la chaussée de Witepsk à Babinowiczi. Les deux colonnes s'ébranlent à-la-fois. Masquées par le fort de Babinowitchi elles convergent sur le Dniéper et arrivent en même temps à Rassasna où des ponts sont préparés. Le fleuve est à l'instant franchi. De leur côté Davout et Junot ont gagné Liady. Poniatowski s'est rendu de Mohilew à Romanowa. La grande-armée entière est groupée près de Krasnoi; pendant que Barklay, prenant enfin on parti, se déploie et la cherche encore à la gauche du lac de Kusplia.

On n'avait plus qu'un pas à faire pour saisir Smolensk que l'on espérait surprendre et dont l'occupation immédiate eût coupé Barklay de Moscou et l'eût rejeté sur les routes du nord. Ney ouvrit la marche; son avant-garde trouva Neverofskoi en avant de Krasnoi, elle le refoula, le chassa de la ville et l'empêcha de se remettre en bataille à l'autre issue; de ce côté la route traverse une forêt de bouleaux. Le général russe, entassé dans un long défilé ne pouvait échapper à la plus complète destruction que par une défense désespérée, il s'y résolut bravement. Formant sa troupe en colonne serrée, il se replia lentement en contenant l'infanterie de Ney. Au bruit du combat, Murat accourut impatient de se frayer la route. Mais ses charges impétueuses ne purent rompre les rangs de l'ennemi qui continua à disputer le terrain pied à pied. Neverofskoi soutint glorieusement le choc jusqu'à la nuit; alors il fit halte à moitié chemin de Smolensk et la cavalerie cessa de le poursuivre. Il avait perdu outre son artillerie plus de 2000 hommes; mais pendant une journée entière l'armée française n'avait pas gagné quatre lieues; mais Bagration avait eu le temps de faire volte-face, et d'envoyer à son lieutenant un puissant renfort à l'aide duquel, le lendemain, celui-ci rétrograda en bon ordre jusqu'aux faubourgs de Smolensk où toutes les forces du général étaient déjà rentrées. La ténacité de Neverofskoi, l'activité de Bagration sauvèrent, d'un coup de main, cette grande ville, dernier appui de l'armée russe. Cependant Barklay était en demeure de l'abandonner ou de livrer enfin la bataille tant desirée.

Smolensk est bâti, sur la rive gauche du Dniéper, au sommet et sur

les pentes d'un vaste plateau au travers duquel le fleuve creuse son lit. Des murailles, d'un contour de plus d'une lieue, hautes de 25 pieds, flanquées de 29 grosses tours, un large fossé, quatre faubourgs crénelés, rempli de troupes, couverts par deux ravins; enfin, une citadelle en terre, à l'ouest vers la route de Krasnoi, lui donnaient l'aspect d'une forteresse trop imposante pour que l'on pût l'enlever d'un coup de main. On remarquait d'ailleurs, sur les hauteurs opposées et dans le faubourg de Pétersbourg, qui communique avec la place par un pont sur pilotis, un grand mouvement de l'une à l'autre rive.

Napoléon en conclut que les généraux russes allaient déboucher sur le plateau pour commencer l'attaque. Il laissa en réserve sur la ligne de retraite, Eugène avec les 4ᵉ et 8ᵉ corps', puis il se mit en bataille autour de la ville hors de la portée du canon.

La journée du 16 se passa dans l'attente. Arrivé vers le soir Barclay perdit courage à l'aspect de l'armée française qui présentait un déploiement de 140,000 hommes. Son admirable tenue, la manœuvre habile qu'elle venait d'exécuter avec une rare précision, le souvenir de ses exploits, frappèrent les officiers russes de cette stupeur, présage ordinaire des grands désastres. Ils apercevaient à droite, l'impétueux Murat à la tête de 20,000 cavaliers, dont la masse étincelante semblait suffire à la conquête de l'empire; puis les Polonais animés de toute l'ardeur d'une guerre nationale, au centre, Davout, le plus méthodique des lieutenans de Napoléon, avec ses cinq divisions, restes glorieux de l'ancienne grande-armée, parées encore des trophées d'Auerstædt, d'Eylau, d'Eckmuhl, de Wagram; derrière cette troupe d'élite, la garde et le bivouac de Napoléon; enfin, à gauche, Ney, le brave des braves. Quel général en Europe eût envisagé de sang-froid ces redoutables adversaires, ces hommes de bronze, endurcis par tant de fatigues, par tant de combats, livrés en tant de climats divers! Ils étaient là brillans de gloire et de jeunesse, menaçant d'enchaîner le monde. Hélas! tous marchaient à la mort ou à la captivité.

Barklay, agité de mille craintes, ne put se résoudre à l'attaque. Durant la nuit du 16 au 17, il releva dans Smolensk Bagration et l'envoya sur-le-champ avec 42,000 hommes à Dorogobouje, pour garder la route de Moscou. Puis, avec 80,000 hommes il se mit sur la défensive; deux divisions occupèrent la ville et les faubourgs de la rive gauche; les autres corps s'établirent sur les hauteurs de la rive droite et plusieurs ponts furent jetés.

Le 17 la canonnade tonna du côté de la citadelle qui n'avait été élevée que pour masquer une large brèche. Mais la matinée s'écoula sans mouvemens sérieux, et l'empereur résolut enfin de faire enlever la

ville. Il commença par mettre en batterie, sur sa droite, soixante pièces dont le feu plongeait sur un des ponts construits par l'ennemi. Barclay riposta, non sans avantage; peu-à-peu l'action s'engagea sur tous les points, les faubourgs furent emportés d'élan, on nettoya les abords de l'enceinte, on établit les batteries, on cribla les remparts et l'intérieur de la place d'une grêle de boulets et d'obus. La place ne semblait plus tenable pour ses défenseurs. On refoula les Russes dans le chemin couvert qui était mal flanqué.

Cependant Barclay ne cessait d'y faire passer des troupes fraîches; aux approches de la nuit, il y eut autour des murailles jusqu'à six divisions. Mais alors les Russes avaient déjà 2000 prisonniers et 12,000 hommes hors de combat; mais l'ardeur des assaillans était irrésistible et l'on pouvait prévoir, qu'au point du jour, ils pénétreraient dans Smolensk. Barclay renonça à le défendre; vers minuit il retira ses troupes, fit mettre le feu à tous les quartiers, détruisit les ponts et prit position dans la ville basse et sur les hauteurs du nord.

Bientôt l'incendie dévora Smolensk. Dès l'aube on s'aperçut que les remparts étaient abandonnés, on enfonça les portes et l'on s'empressa de disputer aux flammes cette triste conquête achetée au prix de 6 à 7000 tués ou blessés. On ne put se rendre maître du feu que le jour suivant. Pendant qu'on luttait contre ses ravages, on cherchait d'autre part à rétablir les ponts; on en préparait de nouveaux; on se disposait à déposter l'armée russe. Elle batailla encore jusqu'au soir; mais enfin une division de Davout ayant réussi à se loger sur la rive droite, Barclay incendia les maisons de la ville basse et s'enfonça dans les ravins qui remontent au nord.

On le vit gagner la crête du plateau. Etait-ce pour prendre la route de Pétersbourg? Etait-ce pour éviter de prêter le flanc aux Français, en suivant celle de Moscou qui, depuis Smolensk jusqu'à Valoutina-Gora, longe le Dniéper? Pour résoudre cette question capitale on se mit en mesure d'éclairer les deux directions. Le 19, au point jour, Ney en première ligne, Davout en seconde ligne, gravirent les hauteurs entre les deux routes soutenus à droite par Murat, à gauche par Grouchy. De plus, Junot qui venait d'entrer en ligne, fut envoyé à Prudiczi pour y jeter un pont et déborder la route de Moscou.

Malheureusement, l'empereur ne prit point la direction de ces mouvemens, qu'on était loin de supposer, de nature à forcer les Russes à recevoir la bataille qu'ils refusaient si obstinément. Son absence les sauva. Ses lieutenans, ignorant eux-mêmes qu'ils tenaient l'armée opposée, opérèrent sans ensemble et refusèrent la faveur la plus signalée de la fortune.

L'avant-garde de Ney se heurta contre l'ennemi à Gorbounowo, village situé à trois lieues au nord-est de Smolensk, à la naissance du ravin de Stragan qui coupe la chaussée de Moscou, un peu au-delà de Valoutina-Gora. Attaquer, enlever le village, ce fut l'affaire d'un moment. Mais à la grande surprise du maréchal, les Russes cherchèrent à le reprendre, il les culbuta; des renforts leur furent envoyés et le combat se prolongea vivement pendant deux heures au bout desquelles, ils s'engagèrent dans le chemin creux qui longe le ravin, paraissant fort empressés de gagner la grande route. Ney crut alors comprendre le but de leur résistance, il crut avoir eu affaire à une extrême arrière-garde qui s'était dévouée pour donner au corps de bataille le temps de sortir de ce long défilé, et il se hâta de côtoyer sa marche par la rive droite de Stragan, dans le dessein de déboucher par Valoutina-Gora, de forcer le passage du ruisseau et de couper par le flanc la colonne russe. Il courut ainsi chercher à deux lieues une chance de succès qu'il tenait à son insu. Ces troupes qu'il venait de replier, formaient la queue du premier corps de Barclay; le second corps, fort de deux divisions, était encore, entre Gorhounowo et la route de Pétersbourg, entassé dans des chemins étroits et difficiles. En restant dans la position qu'il avait vaillamment conquise et conservée, Ney lui faisait déposer les armes.

Mais on n'était pas au dernier des mécomptes qui devaient signaler cette journée. Le maréchal éprouva sur les hauteurs de Valoutina-Gora une opiniâtre résistance, et, lorsqu'il l'eut surmontée, lorsqu'il eut rejeté au-delà du Stragan tout ce qui lui tenait tête, lorsqu'il crut pouvoir se préparer à enlever le défilé, il reconnut sur les collines opposées une armée entière, occupant de bonnes positions hérissées d'artillerie, couvertes par un vallon fangeux, où il lui était difficile de se déployer.

Il avertit aussitôt l'empereur et demanda des renforts. Napoléon ne voyant là qu'une chaude affaire d'arrière-garde, fit avancer l'un à droite, l'autre à gauche, Gudin et Morand du premier corps. Il prescrivit à Murat de charger et à Junot de tourner l'ennemi. Gudin seul remplit sa mission. Morand fut arrêté par un contre-ordre qui n'est point expliqué. Les marais paralysèrent la cavalerie de réserve, et Junot, qui depuis le matin se laissait imposer par un rideau de cosaques, Junot, qui n'avait que deux lieues à faire pour se porter en obliquant à droite, en se masquant d'un bois épais sur les derrières de l'ennemi et le forcer à se rendre, Junot refusa de marcher.

Cependant, Gudin, soutenu par le feu de toute la ligne, forma sa division en colonne et se lança sur les escarpemens au-delà du pont. Une grêle de boulets et de mitraille accueillit cette troupe si éprouvée qui, sans être émue, continua à s'avancer l'arme au bras. Son brave général

fut mortellement atteint, mais Gérard prit aussitôt le commandement et après quelques alternatives il couronna victorieusement les hauteurs que les Russes commencèrent à évacuer.

L'ennemi laissa sur le champ de bataille 8000 morts ou blessés et 8000 prisonniers; mais les Français éprouvèrent aussi d'énormes pertes (6 à 7000) d'autant plus déplorables qu'elles furent inutiles et que leurs adversaires échappèrent à une destruction complète.

On sut alors que Barclay avait disposé les troupes qui avaient combattu à Smolensk en deux autres colonnes, fortes de chacune deux corps d'armée ou d'environ 40,000 hommes; que l'une, escortant le grand parc et les embarras, s'était dirigée, dès 7 heures du soir, le 18, au nord-est pour obliquer à droite, gagner Bredikino et rallier Bagration; que la seconde, sous le général en chef en personne, avait d'abord suivi la route de Pétersbourg; que masquée par les cosaques de Platof, dont la marche se prolongeait au nord, elle l'avait quittée à Bredikino, pour se rabattre d'abord à travers pays jusqu'à Gorbounowo, puis en longeant la rive gauche du Stragan jusqu'aux collines où il avait failli être prévenu et anéanti.

Étrange fatalité! Le corps westphalien, commandé tour-à-tour par le frère, par le plus ancien ami de Napoléon, eut deux fois entre les mains le sort de la Russie, et deux fois son inaction laissa la querelle indécise.

Les généraux ennemis prirent position autour du Dorogobouje. Avant de s'y porter, l'empereur fit une nouvelle halte pour jeter un regard sur la situation de ses deux ailes.

II.

OPÉRATIONS SUR LA DWINA.

Occupation de Dunabourg (1er août).—Combats de Jacubowo (31 juillet 1-2 août).—Bataille de Polotsk (18 août).

La gauche et le centre de Macdonald bloquaient Riga : sa droite, se portant sur Dunabourg, pour en faire le siège, trouva la place évacuée et en prit possession sans coup-férir. Oudinot, après avoir rasé le camp de Drissa et passé la Dwina à Polotsk, s'avança sur la route de Pétersbourg. A Jacubowo, deux de ses divisions rencontrèrent l'ennemi : c'était Wittgenstein que Barclay avait d'abord envoyé à Osweja pour couvrir les avenues du nord, et qui, s'étant renforcé de la garnison de Dunabourg, prenait résolûment l'attaque. A son approche, on se mit sous les armes, on lui tint bravement tête. Cependant il fallut céder au nombre et reculer jusqu'à la Drissa, où était le maréchal avec sa troisième division. Le lendemain, Wittgenstein, voulant suivre son succès, passa la rivière, mais il reconnut bientôt la présence des renforts, et, après avoir fait écharper son arrière-garde, il se replia sur Kniastitzi. Le jour suivant, Oudinot, à son tour, l'eût poursuivi à fond si, dès le début, la première division engagée ne se fût point fait trop maltraiter pour que l'on pût songer à livrer bataille.

Les pertes de ces trois journées réduisirent les deux adversaires à l'inaction. Les Russes retournèrent à Osweja, le 2e corps revint à la rive gauche de la Dwina, rallia Saint-Cyr qui eut ordre de le rejoindre

et déboucha encore de Polotsk pour asseoir son camp en avant de la ville.

Les deux corps réunis ne restèrent pas long-temps supérieurs en nombre. Wittgenstein reçut dans ses rangs les corps de Finlande et les volontaires de Pétersbourg; après quoi, il revint à la charge. Les cinq divisions franco-bavaroises reçurent autour de Polotsk le choc qui fut sanglant, et à la fin de la journée, la fortune semblait se déclarer pour eux, lorsque Oudinot tomba grièvement blessé. On l'enleva du champ de bataille et l'action fut suspendue. Le lendemain, Saint-Cyr, investi du commandement, feignit de battre en retraite. Ses convois défilèrent sur la rive gauche de la Dwina et Wittgenstein, encore ému des rudes atteintes qu'il avait reçu la veille, saisit avec joie l'espoir d'entrer dans Polotsk sans en venir aux mains. Comme il attendait, l'arme au bras, le moment d'y pénétrer en sécurité, Saint-Cyr déboucha sur tous les points, l'aborda inopinément, le mit en déroute, lui fit essuyer d'énormes pertes et le refoula au-delà de la Drissa. Cette victoire lui valut le bâton de maréchal.

III.

OPÉRATIONS SUR LE BUG.

Combat de Kobrin (26 juillet).—Bataille de Gorodezna (12 août).

Tormasof fut en mesure plus promptement qu'on ne l'avait conjecturé. Il démasqua sa marche offensive, en débordant entre le Bug et les marais de Pinsk. Des masses arrivèrent sur le Pripet et la Muchawess, au

moment où l'on opérait un mouvement toujours dangereux en présence de l'ennemi. Les Autrichiens cédaient leurs postes à l'armée saxonne, dont les avant-gardes seules étaient en ligne. Tormasof établit sans peine sa droite et sa gauche à Pinsk et Brzesc-Litowski. Son centre trouva dans Kobrin une brigade saxonne qui résista glorieusement, mais qui fut enfin enlevée. Reynier était alors à Chomsk; il accourut, mais, parvenu à Antopol, il apprit qu'il était trop tard, et il battit en retraite jusqu'à Slonim où il rejoignit Schwarzenberg.

Napoléon réunit les deux corps d'armée sous le commandement du prince autrichien à qui il prescrivit de tomber sur le général russe et de le poursuivre sans relâche jusqu'au Dniéper.

Schwarzenberg répondit d'abord à son attente. Il conduisit les Autrichiens à Chomsk, tandis que Reynier, à la tête des Saxons, tournaient les sources de la Jasolda. L'effet de ce mouvement fut de replier Tormasof sur la ligne de la Muchawess. Pour l'en déposter, l'armée entière se concentra dans Prushani, à l'effet de pénétrer en masse à Kobrin. L'ennemi, forcé d'accepter la bataille, choisit sa position, il s'établit à Gorodezna sur des hauteurs boisées qui ne laissaient point de développement à l'attaque. Les Autrichiens commencèrent le feu que les Russes soutinrent avec vigueur. Reynier tourna leur camp par la gauche, mais ils le continrent et le combat dura jusqu'à la nuit. Enfin Tormasof, voyant les Saxons menacer sa ligne de retraite, vida le terrain, le désordre se mit dans ses rangs, on l'atteignit à Kobrin de manière à ne point lui laisser le temps de rompre le pont, et il s'enfuit tout d'une traite jusqu'au Styr, sans pouvoir se reformer.

IV.

MARCHE SUR MOSCOU.

Départ de Smolensk (11 août).—Arrivée à Gjat (16 août).—Bataille de la Moskowa (7 septembre).—Occupation (14).—Incendie de Moscou (16).

Les deux ailes étaient victorieuses. On ne pouvait guère douter que Schwarzenberg ne poussât Tormasof jusqu'à Kiew, et si Wittgenstein recevait des renforts, Saint-Cyr pouvait être secondé par Victor, par les garnisons de Wilna, par les levées polonaises. Napoléon donna l'ordre de marcher sur Moscou. Il mit à l'avant-garde Murat et Davout, depuis long-temps rivaux de talens et de caractères opposés; il modérait ainsi l'ardeur chevaleresque du premier par la prudente valeur du second. Il mit à droite Poniatowski, à gauche Eugène, et il forma le centre de Ney, Junot et la garde.

Pendant son séjour à Smolensk, cette ville avait reçu de riches magasins; on l'avait réparée et mise en état respectable de défense. On y laissa une forte garnison et 160,000 combattans en sortirent impatiens d'atteindre les généraux ennemis.

Platof était à Dukhowszina, Barclay et Bagration occupaient en avant de Dorogobouje un camp couvert par un petit affluent du Borysthène. A l'approche d'Eugène, Platof se retira sur Bieloi. Cependant l'armée principale resta d'abord immobile. Murat voulut brusquer l'attaque et tourner le camp avec sa cavalerie, mais Davout refusa d'engager son infanterie avant l'arrivée de l'empereur. Pendant qu'il accourait, Barclay, malgré Bagration et les officiers russes, ordonna la retraite.

Pendant cinq jours, l'armée ennemie rétrograda : brûlant les habita-



EUGENE (BEAUHARNAIS)

Né à Paris, le 3 décembre 1781, duc de Leuchtemberg, vice-roi d'Italie, mort le 21 février 1824.

Bataille de la Moskowa.

tions, poussant devant elle, comme un troupeau, la population entière. Enfin elle fit de nouveau volte-face à trois lieues en avant de Gjat.

Militairement, l'expédition était maintenant bien simplifiée. Il ne s'agissait plus que de pousser en avant. Mais les difficultés des services administratifs allèrent toujours croissant. Déjà, depuis le passage du Niémen, sur des routes non encore parcourues, il avait été impossible d'organiser des convois réguliers. A partir de Smolensk, dans une contrée incendiée, déserte, dévastée, les distributions cessèrent presque entièrement. On fut obligé, pour se procurer des vivres, de faire de grands détachemens à droite et à gauche de cette laude que l'ennemi créait, avec une incroyable sauvagerie, sur les pas de l'armée. Ce fut alors que Napoléon desira plus ardemment que jamais la rencontre décisive qui tant de fois lui avait échappé. Avec quelle joie n'apprit-il point que près de Gjat l'ennemi avait fait halte. Il y courut, mais son espoir fut encore déçu, il vit les Russes en retraite et Gjat incendié. Cependant, un Français, établi dans cette ville, sortit de ses ruines et donna des nouvelles qui calmèrent toutes les inquiétudes. On sut que le cri public avait demandé le rappel de Barclay; que le vieux Kutusof, populaire à cause de son origine et de sa dévotion, avait été désigné pour le remplacer, pour préserver Moscou la *ville sainte;* que des renforts portaient ses forces à 100,000 hommes, qu'il avait 600 bouches à feu et construisait des redoutes, des batteries, autour de Borodino, à 10 lieues au-delà de Gjat.

Encore deux journées de marche, et la question allait enfin se vider. L'empereur fit prendre à l'armée un moment de repos; il l'inspecta, il ordonna les apprêts de la grande bataille et le 4 septembre, au jour, il porta en avant 100,000 hommes.

A 27 lieues de Moscou, la grande route rencontre, au-dessus de Borodino, la Kolocza, petite rivière aux bords escarpés qui, après l'avoir côtoyée à droite, la coupe obliquement, parcourt encore mille toises et se jette dans la Moskowa. Au-delà du ruisseau, le terrain s'élève en amphithéâtre; il est sillonné de ravins, couvert de bois qui lui donnent un aspect sauvage et en rendent l'abord difficile. C'est là que les Russes se retranchaient.

Dès le 4 au soir, Murat se heurta contre leur arrière-garde qu'il replia sans peine. Mais le lendemain, vers le milieu du jour, comme elle disparaissait du côté de Borodino, il reconnut l'ennemi sous les armes à 12 ou 1500 toises à droite, entre la Kolocza et des bois que traverse l'ancienne route de Smolensk. Au-delà de cette ligne de baïonnettes, à peu de distance du village de Schwardino, il aperçut une grande redoute élevée sur un mamelon d'où descend un ravin. Il passa sur-le-champ la Kolocza

pour se mettre en bataille devant l'ennemi avec sa cavalerie et une division du premier corps. Bientôt le vice-roi le releva sur la grande route; Poniatowski s'avança par le vieux chemin de Smolensk, et l'empereur survint empressé d'embrasser de son œil d'aigle le champ de bataille que son adversaire avait choisi.

Napoléon ne fut pas long-temps à concevoir l'ensemble du plan de Kutusof. Au nombre des troupes groupées autour de la redoute, dont les assaillans menaçaient sa ligne de marche, aux mouvemens qu'on apercevait dans le lointain, il comprit que Murat était en présence de l'extrême gauche des Russes, que leur droite devait s'étendre jusqu'à la Moskowa, que le centre s'appuyait aux collines qui commandent Borodino et que Kutusof avait dessein de manœuvrer de manière à contraindre l'armée française à défiler devant un front hérissé de batteries.

Il ordonna à l'avant-garde de foncer sur la redoute de Schwardino et de l'enlever. Le combat s'engagea avec une rare ardeur. On parvint promptement au pied du mamelon. Là, les cavaliers russes continrent d'abord le roi de Naples, mais ils n'eurent point de prise contre l'infanterie, qui, après de sanglans efforts, entra dans les retranchemens, sabra, anéantit tout ce qui s'y était renfermé, prit les canons dont ils étaient armés et les tourna du côté opposé. Des renforts arrivèrent de part et d'autre, et le feu se prolongea jusqu'à 10 heures du soir, sans que les Russes pussent rien regagner du terrain perdu.

C'était un succès important : l'empereur pouvait pénétrer à fond dans le détail des dispositions dont il avait entrevu l'idée générale. Il pouvait baser à coup sûr les combinaisons de l'attaque. Le jour suivant, dès l'aube, il reconnut le cours de la Kolocza et les hauteurs où s'étaient repliées les troupes battues la veille.

Placé sur les parapets de la redoute conquise, on voyait à droite, jusqu'à l'horizon, la forêt de Schwardino, percée par une clairière où passe le vieux chemin de Smolensk; devant soi, à une distance de 5 à 600 toises, deux redans surmontés d'une flèche, élevés derrière le ravin de l'Agnitza, pour lier les bois aux bords escarpés de la Semenowskoa; sur la rive droite de ce dernier cours d'eau, d'abord dans l'alignement des redans, et 4 à 500 toises plus loin au-dessous, des ruines fumantes du village de Semenowskoi qu'on avait rasé et brûlé pour démasquer les pièces, une batterie découverte; puis, à gauche, au sommet d'un mamelon qui marque le confluent de la Semenowskoa et de la Kolocza, une grande batterie bastionnée. En se transportant sur la Voina, près de Borodino, on distinguait sur la chaussée en avant du hameau de Gorka, deux coupures armées de canons, et enfin, entre la route et la Moskowa, quelques redoutes informes.

Bagration était déployé de Semenowskoi à Ustiza (gauche). Barclay avait groupé le centre, de la grande redoute aux retranchemens de Gorka et étendu la droite jusqu'à la Moskowa. Les réserves étaient échelonnées à 1000 toises en arrière de la Semenowskoa. Les avant-postes étaient répandus dans les bois et sur les ravins de l'Agnitza, de la Semenowskoa, de la Voina.

Napoléon trouva les positions de l'ennemi très belles, occupées avec intelligence, mais il en saisit aussitôt le côté vulnérable. La gauche et le centre étaient compris entre les deux routes de Smolensk qui se croisent à deux lieues au-delà de Borodino. Si la grande-armée perçait tout entière dans cet intervalle, en pivotant sur l'aile gauche; si elle culbutait d'emblée Bagration, on pouvait espérer de prévenir Barclay au point de jonction des deux routes, de l'acculer en désordre à la Moskowa et de terminer enfin la campagne. Tel fut le plan de Napoléon dont il remit l'exécution au lendemain.

Le reste de la journée fut employé à jeter des ponts sur la Kolocza, à tracer des contre-batteries, à retrancher l'extrême gauche. Mais on attendit l'obscurité pour prendre l'ordre de bataille que l'on voulait dérober à Kutusof. Celui-ci cependant faisait passer dans ses rangs une procession solennelle terminée par une statuette de la Vierge, sorte de relique miraculeusement sauvée, disait-on, du désastre de Smolensk. Puis adressait à chaque corps des paroles mystiques où il invoquait la vengeance du ciel et des hommes contre Napoléon, archi-rebelle, profanateur du sanctuaire et des autels.

A la nuit les lignes se formèrent; aux deux ailes : Poniatowski près du vieux chemin de Smolensk; Eugène, renforcé par deux divisions du premier corps et la cavalerie de Grouchy, à cheval sur la Kolocza derrière la Voina, à 600 toises de Borodino. Au centre : en première ligne Davout (2 divisions) et Ney couverts chacun par une contre-batterie de 24 pièces opposée aux redans; en seconde ligne, Murat et Junot; en troisième ligne à gauche de la redoute, la jeune garde et la division Friant du 1er corps; enfin, en réserve, derrière la redoute, la vieille garde. Malgré la brume qui rendait l'obscurité profonde, les mouvemens s'exécutèrent avec la précision habituelle et l'empereur vit avec joie, aux feux de l'ennemi, que Kutusof ne changeait rien à ses dispositions.

Les premières lueurs du jour dissipèrent le brouillard, le soleil se leva resplendissant et Napoléon s'écria : Voilà le soleil d'Austerlitz! A ce moment les troupes ayant pris les armes on lut la proclamation suivante, noble pendant des homélies de Kutusof.

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant desirée! désormais la

victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : « Il était à cette « grande bataille sous les murs de Moscou. »

Ausitôt le canon de la batterie de droite donna le signal et la première ligne s'ébranla aux cris mille fois répétés de vive l'empereur! Poniatowski était chargé d'ouvrir le défilé de la forêt; le centre, de déblayer d'abord l'intervalle entre les bois et Semenowskoi en emportant les deux redans et la flèche; la gauche, de se porter dans Borodino, puis de passer la Kolocza assez vivement pour donner le change à Kutusof, pour lui faire croire que l'armée portait son effort sur la grande route de Moscou.

On conçoit avec quel désavantage les Français engageaient l'action, exposés, sur un terrain entrecoupé, au feu de batteries bien épaulées. Davout fut le premier aux prises et, dès l'abord, la vivacité des coups fit pressentir une lutte cruelle. Ses colonnes longeaient la lisière des bois, précédés de 30 bouches à feu destinées à écraser le flanc du premier redan. Elles marchèrent lentement retardées par la difficulté de transporter l'artillerie, cependant elles débordèrent la tête de la position ennemie. Compans franchit vivement l'espace entre le bois et le retranchement dont il se rendit maître; mais il tomba grièvement blessé et ses troupes furent ramenées. Duplain, Dessaix, Rapp qui prirent tour-à-tour ce commandement périlleux eurent le même sort. Le maréchal lui-même venait d'être renversé de cheval, lorsque les progrès de Ney changèrent la face de ce combat acharné. Soutenu par toute la seconde ligne, il força le passage de l'Agnitza, couronna les hauteurs, fit bravement reculer Bagration et isola la batterie qui vomissait un feu si meurtrier. Les troupes du premier et troisième corps y pénétrèrent en même temps des deux côtés. Les Russes prétendirent la reprendre; on les culbuta et l'on enleva le second redan. Ils s'avancèrent de nouveau pour disputer cette double conquête; mais Murat, débouchant entre les redoutes dont le feu le secondait, fournit de brillantes charges et déblaya leurs flancs jusqu'à la Semenowskoa. L'élan était donné, la cavalerie de Latour-Maubourg, franchit le ravin, sabra les canonniers de la batterie de Semenowskoa et resta maîtresse de la position.

Cependant quatre heures s'étaient écoulées et le champ de bataille n'était pas encore ouvert. L'ennemi cédait le terrain, mais sans désordre et l'on voyait son centre, ses réserves, se porter sur sa gauche relevés, dans leurs postes primitifs, par sa droite. Le plan de l'empereur était

NEY (Michel),

Né à Sarrelouis, le 10 janvier 1769.—Prince de la Moskowa, Maréchal de France.—Condamné à mort par la Chambre des Pairs, et fusillé le 7 décembre 1815.

Bataille de la Moskowa.

démasqué, les deux armées allaient se faire face et la chance des grandes manœuvres étant perdue, la victoire appartenait aux plus intrépides. A l'aile droite Poniatowski avait pris et s'était laissé reprendre le mamelon d'Ustiza. A gauche le vice-roi, après avoir enlevé Borodino, que les Russes incendièrent en l'évacuant; après avoir passé la Kolocza où il n'avait pu d'abord se maintenir, était entré, à la suite d'un rude assaut, dans la grande redoute. Mais l'effort désespéré de deux divisions adverses l'en avait repoussé. Ainsi, sur toute la ligne, le succès était indécis et Kutusof se disposait à ressaisir partout l'attaque.

Son but était de rentrer dans les retranchemens et positions enlevés par Ney, Murat et Davout; il s'appuyait à gauche sur Ustiza, sur la flèche qui dominait les deux redans, sur les ruines de Semenowskoi, au centre sur la grande redoute, sur les batteries de Gorka. Le but de l'empereur était de forcer ces derniers retranchemens et de brusquer l'assaut avant l'entier déploiement de la droite ennemie.

Junot eut ordre de renforcer Poniatowski, Davout et Ney de se glisser entre la flèche et les bois pour déborder la gauche de Bagration, Friant d'emporter la flèche, Murat de lier Ney et Friant au moyen du corps de Nansouty et de faire passer à la gauche de Latour-Maubourg, Montbrun pour escalader la grande batterie que le vice-roi devait aborder de front.

Le pas de charge retentit depuis Ustiza jusqu'à Borodino. L'aile droite prit l'ascendant; Davout, Ney, Nansouty, firent plier Bagration, Friant enleva bravement la flèche, puis, sans s'arrêter, il passa le ravin et se rendit maître de Semenowskoi. Mais on échoua encore devant la fatale batterie du centre. Comme Montbrun s'élançait au galop un boulet l'atteignit mortellement, sa troupe s'arrêta et le vice-roi se borna à soutenir contre les Russes un feu violent.

Dans cet instant critique, Napoléon songeait à faire avancer la garde lorsqu'on apprit qu'une nombreuse cavalerie débouchait de la Kolocza sur le flanc gauche de l'armée d'Italie, les premiers rangs pliaient devant elle, et toute l'aile gauche était en alarme. A cette nouvelle Napoléon suspendit le mouvement général et fit passer au vice-roi une division de renfort. Mais on comprit bientôt que ce n'était qu'une alerte dont Kutusof avait profité pour mettre en première ligne des troupes fraîches et préparer un dernier effort.

On le prévint en se portant contre la grande redoute. Les cuirassiers de Montbrun, commandés par Caulaincourt, s'y précipitent; soutenus par le feu d'une batterie de 80 pièces, qui les lient avec Friant, ils percent les lignes du centre, renversent tout sous leurs pas, entrent dans les retranchemens par la gorge, sabrent les canonniers et s'emparent des

pièces. Les batteries de Gorki se tournent contre eux, ils sont criblés de boulets, leur général succombe, ils vont abandonner leur fatale conquête, lorsque Eugène, après s'être établi sur le mamelon, escalade les parapets du côté opposé et pénètre enfin dans la redoute pour ne plus en sortir.

Il était temps, les masses ennemies se ruaient sur Semenowskoi. Friant forme un de ses régimens en carré, les autres restent en réserve parmi les débris du village, la batterie de 80 pièces commence un feu roulant. Latour-Maubourg est derrière elle. Nansouty à droite, la division Roguet de la jeune garde en arrière, s'avancent pour le soutenir au besoin. Le choc est effroyable, on se mêle, l'infanterie russe reçoit la mitraille à bout portant, la cavalerie fond sur le carré de Friand qui reste inébranlable. Cependant les colonnes de Davout et Ney continuent leurs progrès sous le feu redoublé des canons de Bagration. Depuis le bois jusqu'à la grande redoute on croise la baïonnette et sept cents pièces ouvrent, dans ces rangs confondus, d'horribles sillons. Enfin les Français triomphent. Ney qui doit être salué du titre de prince de la Moscowa, Ney frappe au cœur la gauche, y fait une large trouée et les Russes sanglans, mutilés s'éloignent pour se reformer derrière le ravin qui se jette près de Gorki dans la Stronizza.

L'empereur fut alors vivement sollicité de faire donner la garde qui, jusque-là, n'avait pas brûlé une amorce. Il s'y refusa, ne sachant si le lendemain il ne faudrait pas livrer une seconde bataille. Il renonça, non sans regret, à attaquer Gorki, et satisfait d'avoir condamné les ennemis à s'entasser, sous le feu de son artillerie, dans une position où il leur était impossible de se déployer, il borna là sa victoire et il les fit canonner jusqu'à la nuit.

Ce fut alors que Kutusof, informé de l'énormité de ses pertes, fit battre la retraite. Il avait 50,000 hommes hors de combat, les Français 20,000.

Les vaincus abattus, consternés, ne purent se raffermir en avant de Moscou. On les suivait de près. Junot était resté à la garde des blessés. Le vice-roi en longeant la rive gauche de la Moskowa, Poniatowski par Vereia et la route du sud, les autres corps par celle de Smolensk arrivèrent sous les murs de l'ancienne capitale de la Moscovie, sans autre engagement qu'une courte affaire d'avant-garde à Mojaïsk.

Kutusof ne l'avait pas entièrement évacuée lorsque Murat et Eugène se présentèrent aux portes de l'ouest et du nord. Pour éviter de grands désastres, ils suspendirent un moment les hostilités: puis, lorsque les dernières colonnes ennemies eurent disparu à l'est, dans la direction de Kolomna, ils prirent possession de cette immense ville. A la vue de ses

tours, de ses palais, de ses dômes dorés, privations, fatigues, combats, tout fut oublié. On se livra à la joie du triomphe, à l'espoir d'une prompte et glorieuse paix, et l'on défila en chantant la Marseillaise, inspirée, il y avait vingt ans, par les dangers de la frontière.

Pendant deux jours on fut maître de toutes les richesses que renfermait Moscou. Peu d'habitans en étaient sortis. Dans les palais de la noblesse on trouvait des lettres de recommandation pour les officiers qui les occuperaient. Les nombreux domestiques, le mobilier n'avaient point été évacués. Mais ces apparences pacifiques cachaient les apprêts d'un de ces sacrifices énergiques qu'on ne peut trop admirer lorsqu'ils sont volontaires de la part de ceux qui en souffrent, mais que le succès même ne justifie pas, lorsqu'ils puisent leur source dans le mépris d'un pouvoir impitoyable, pour la fortune ou la vie des masses.

Dès le lendemain de l'entrée des Français le feu éclata dans plusieurs quartiers; on crut à quelques accidens suite du désordre de la conquête. Le jour suivant l'incendie devint général; animé par une tempête il s'étendit rapidement dans une ville construite en bois, renfermant une quantité de matières combustibles. On courut aux pompes, elles étaient enlevées. Les habitans au désespoir s'enfuirent dans les bois, plus de 100,000 âmes, ne trouvant point d'asile, périrent de misère. Il ne resta que la dernière populace pour se livrer au pillage. Pendant cinq jours Moscou ne fut qu'un océan de feu, qu'un séjour de désolation et de crimes. Enfin une pluie abondante ralentit les flammes dont, six jours après on se rendit tout-à-fait maître.

A la faveur du trouble que cette catastrophe avait jeté parmi l'armée française, Kutusof exécuta une habile manœuvre. Il tourna autour de la ville embrasée, et se porta de Bronnitzi à Taroutino où il établit son camp à cheval sur la route du sud, menaçant celle de l'ouest.

Ainsi Moscou cessa tout à-la-fois d'être une position militaire et politique. Cependant les églises, le Kremlin et le dixième environ des maisons étaient intacts. On avait sauvé d'immenses ressources. L'armée si long-temps privée de vivres et d'abris avait besoin de repos. Il fallait faire halte. Un simulacre de négociations cacha les vrais motifs de son inaction; et au lieu de marcher à Kutusof elle se mit sur la défensive autour des ruines de Moscou. Eugène observa les routes du nord où se montrait un nouveau corps commandé par Winzingerode. Ney prit position sur la route de l'est, Murat sur celle du sud en présence du camp de Taroutino.

V.

OPÉRATIONS SUR LE BUG.

L'armée de Moldavie entre en ligne (22 septembre).—Occupe Bulkow (octobre).—Combat de Biala (19).

On restait maître du cours de la Dwina, mais au sud les évènemens prirent un aspect sinistre. Loin de pousser jusqu'au Borysthène, Schwarzenberg, après la bataille de Gorodeczna, ne poursuivit point Tormasof au-delà du Styr. Il apprit à Lutsk que l'armée de Moldavie était en mouvement et aussitôt il ordonna la retraite. Jetant à gauche sur le Pripet à l'entrée des marais, la division Siegenthal, il s'échelonna de Lutsk à Wladimir.

L'armée de Moldavie entra en effet en ligne, en se déployant sur le haut Styr. L'amiral Tchitchagof avait remplacé Kutusof dans son commandement, il avait rallié les débris de Tormasof et il s'avançait à la tête de 60,000 hommes. Il prit l'attaque en débouchant de Lutsk. Les dispositions des Austro-Saxons, comme corps défensif, étaient vicieuses. Leur mission, à défaut des succès qu'on pouvait attendre d'eux était au moins de flanquer la droite de la grande-armée et de couvrir Minsk. Du moment où Schwarzenberg avait cessé d'opérer contre Tormasof il devait se disposer à défendre les lignes de la Muchawess et de la Pina; au contraire ses forces tendaient à se concentrer sur le Bug à Wladimir. Siegenthal seul détaché, à gauche en arrière, à trois journées de marche, occupait les postes qu'il eût dû se réserver. L'amiral profita de l'ouverture pour pénétrer en masse entre le Bug et le Pripet de manière à déborder

les deux corps opposés. Pour éviter d'être coupé du général en chef, Siegenthal remonta, au nord, de poste en poste jusqu'à Proujani, dans le même temps que Schwarzenberg descendit le Bug, par la rive gauche et s'établit à Brzesc-Litowski. Toutefois ils se laissèrent prévenir. L'ennemi, après avoir côtoyé la marche du corps principal, appuyant brusquement à droite, enleva Bulkowa, se mit à cheval sur le Muchawess et continua à pousser Siegenthal qu'il ne laissa respirer qu'à Bialistock.

Arrivé à Brzesc, le prince autrichien pouvait encore réparer sa première faute en se portant tout entier sur sa gauche; mais il parut plus préoccupé des dangers de Varsovie que de ceux de Minsk, et, s'alignant sur son lieutenant, il se forma de Wengrow à Bialistock. Cet inconcevable mouvement, dont le secret est sans doute enseveli dans les archives du cabinet aulique, défendait imparfaitement le grand-duché et découvrait les routes du Borysthène. L'amiral, en attendant les évènemens cantonna son armée de Brzesc à Proujani. Il se borna à tâter la ligne Austro-Saxonne, mais ses partis ayant reçu à Biala un rude échec il se tint dans l'inaction.

VI.

RETRAITE DE MOSCOU.

Départ de Moscou (19 octobre).—Bataille de Malo-Jaroslawetz (24).—Combat de Viazma (3 novembre).—Arrivée à Dorogobouje (6).—A Smolensk (9).—Bataille de Krasnoi (16, 17, 18, 19).

Cependant l'empereur préparait l'armée à de nouvelles épreuves. On avait fait le relevé de la température des vingt dernières années; on sa-

vait que, terme moyen, les grands froids n'arrivent pas avant la fin de décembre. Rien ne semblait donc imposer la nécessité de rentrer en opérations avant d'avoir pourvu au salut des blessés, des malades, avant d'avoir vigoureusement réorganisé les combattans.

Enfin, un mois et cinq jours après l'occupation de Moscou, commença la mémorable retraite dont les désastres ont amené la coalition dans Paris.

La première difficulté à vaincre était de déborder Kutusof qui tournait le dos au Niémen et de placer le front des deux armées en sens inverse. Elles étaient à-peu-près égales en nombre (80 à 100,000). Mais la grande-armée, d'ordinaire si mobile, avait été obligée d'appesantir sa marche pour escorter une innombrable file de voitures transportant des vivres, des munitions, des blessés, des malades et les familles françaises qu'on avait trouvées à Moscou. La cavalerie avait souffert et les attelages étaient dans un déplorable affaiblissement. Les Russes, au contraire, avaient mis le temps à profit pour réparer leurs pertes. Déjà, ils s'étaient crus assez forts pour déboucher du camp de Taroutin et attaquer, au mépris d'une suspension d'armes, les cantonnemens de Murat à qui cette échauffourée avait coûté 2000 hommes et 12 pièces de canon.

Napoléon se servit de cette circonstance pour tenter de masquer son mouvement sur Smolensk. Il laissa dans le Kremlin, Mortier avec la jeune garde qui rejoignit le surlendemain, et, tandis qu'Eugène sortait de Moscou par le chemin de Borowsk pour tourner par la gauche le camp de Taroutin, il porta l'armée entière sur le front de Kutusof, comme s'il eût voulu le punir de son agression et lui offrir la bataille.

Parvenu à Krasnoï, il donna l'ordre au roi de Naples de se déployer devant l'ennemi, puis, appuyant à droite, il gagna le chemin que frayait l'armée d'Italie. Tout semblait aller à souhait: l'avant-garde du vice-roi avait déjà saisi Malo-Jaroslawetz, ville située sur les escarpemens de la rive droite de la Protiva, 8 lieues plus au sud que Taroutin. Encore deux journées de marche et l'on atteignait Kalouga, d'où l'on espérait gagner Smolensk en remontant la vallée de l'Ougra que les armées n'avaient encore ni parcourue, ni épuisée.

Mais les partisans de l'ennemi étaient répandus sur toutes les routes. Ils avaient éclairé la manœuvre du vice-roi, et Doctorof s'était mis à le côtoyer en suivant le chemin de Taroutin à Kalouga. Quoique prévenu sur la Protiva, le général russe se rabattit sur Malo-Jaroslawetz, et s'y présenta assez nombreux pour enlever les deux bataillons qui l'occupaient.

Eugène accourut avec le 4e corps, et après un combat sanglant, durant lequel, d'un côté, les 80,000 hommes de Kutusof, et, de l'autre,

Davout et la garde intervinrent successivement, il resta maître des débris de la ville qui fut incendiée, et où les Russes perdirent 8000 hommes.

Les Russes se retirèrent au sud, mais la grande-armée avait remporté une victoire stérile. Kutusof était toujours à cheval sur la ligne de retraite où on avait cherché à le devancer. Il avait sans doute dans cette contrée inconnue des positions où il faudrait lutter encore. Une défaite compromettrait tout, et de nouveaux combats même heureux, ne feraient qu'entraver une longue marche en augmentant le nombre des blessés. L'empereur avait un meilleur parti à tirer de cette rencontre fatale. C'était de renoncer au plan qu'elle avait dévoilé et de donner le change à son adversaire en reprenant la route de Mojaïsk. Il s'y décida, non sans anxiété. L'armée remontant au nord, traversa Vereïa et rejoignit les chemins dévastés qu'elle avait naguère parcourus, par le champ de bataille de la Moskowa encore sillonné des empreintes de cette grande lutte. Il lui restait l'espoir d'arriver avant Kutusof à Smolensk. Le vieux feld-maréchal perdit ses traces. Après trois jours d'hésitation, durant lesquels il manœuvra de manière à couvrir Kalouga, il sut enfin que les Français lui échappaient. Il ordonna à Platof de s'élancer sur leurs pas, à Miloradowich, de prendre 25,000 hommes, de courir à Gjat, de les rompre par le flanc, tandis qu'il s'ébranlait par la route de Medyn à Suleïki pour les déborder et saisir avant eux cette ville de Smolensk dont l'occupation semblait devoir être décisive. Cependant on gagna pays. Miloradowich, malgré son activité, fut devancé à Gjat, et lorsqu'à Viazma, il atteignit l'arrière-garde, elle fit volte-face; des renforts survinrent, on livra un combat furieux où la victoire fut encore fidèle aux troupes françaises. Elles atteignirent trois jours après Dorogobouje où elles repoussèrent encore un houra de cosaques.

On respirait, on touchait à Smolensk, à Witepsk, à cette ligne de cantonnemens que gardait Victor et où la prévoyance de l'empereur avait accumulé des approvisionnemens de toute nature. On avait souffert, mais on entrevoyait le terme de ses maux et l'on avait eu du moins la joie de tenir en respect, de culbuter l'ennemi.

Ce fut à ce moment d'espoir que l'armée reçut le coup mortel. Depuis plusieurs jours, le froid avait commencé à l'assaillir. Déjà nombre de traîneurs, exténués par la marche et les privations, avaient jeté leurs armes; déjà, le passage des malheureux Français était marqué par une longue file de voitures, de canons abandonnés, de blessés, de malades expirans, de corps sans sépulture, lorsque dans la nuit du 6 au 7 novembre, la température descendit subitement au degré des plus rigoureux hivers. Nuit funeste où des milliers d'hommes périrent, qui tua

presque tous les chevaux, désorganisa les convois et acheva de rompre les rangs.

Le surlendemain, l'avant-garde entra dans Smolensk. Était-il permis de s'y arrêter? Était-ce là que commençaient les quartiers d'hiver? Eugène s'était détaché à droite pour pénétrer jusqu'à Witepsk, à gauche, on allait rallier Victor dont une division (Baraguey-d'Hilliers) devait se trouver à Jelnia. Pourraient-ils flanquer assez fortement l'armée pour lui donner un instant de relâche? mais à chaque pas on apprenait de nouveaux désastres. Victor avait été appelé au secours de Saint-Cyr que Wittgenstein pressait trop vivement, et l'on ne pouvait non plus compter ni sur Eugène, ni sur Baraguey-d'Hilliers. Celui-ci, dans le même temps que son appui était si nécessaire, se laissa surprendre par Kutusof qui, depuis Suleïki, suivait latéralement la grande-armée, il perdit une des ses brigades et fut ramené en désordre sur les troupes qu'il avait mission de raffermir. Le même jour, Eugène engagé dans des chemins affreux, fut arrêté par le cours du Wop, ruisseau lorsqu'il l'avait franchi, il y avait trois mois, maintenant torrent impétueux. Il essaya vainement de jeter un pont; cependant les cosaques accoururent. Pour les combattre en sûreté, il fallut passer sur l'autre rive, il fallut s'y glisser à l'aide de glaçons; il fallut sacrifier convois, canons, blessés, malades et traîneurs. A Dukhowszina, le vice-roi, informé que Witepsk était depuis deux jours au pouvoir de Wittgenstein, se rabattit sur Napoléon, toujours harcelé par les cosaques, et non sans éprouver des pertes continuelles.

Ces coups étaient accablans. On était débordé par Kutusof et par Wittgenstein; Smolensk n'était plus tenable. Toutefois, on se compta et l'on comprit que tout n'était point perdu. Il restait 40,000 hommes sous les armes. Quelques jours de halte facilitèrent l'écoulement des bandes désorganisées et suffirent à reformer les colonnes de marche. Enfin, le 14, les troupes commencèrent à défiler de la ville bien différentes d'elles-mêmes, alors qu'elles en étaient sorties naguère si brillantes et si nombreuses. Mais dans leur détresse, elles inspiraient encore une crainte respectueuse au vieux Kutusof qui ne put se résoudre à les aborder.

L'empereur avait prévu la circonspection de son adversaire et il avait osé se diviser en quatre corps destinés à cheminer à une journée de distance. Venait d'abord la garde, forte encore de 16,000 hommes, qui trouva Krasnoi occupée par une division russe; mais à la vue de ces hommes énergiques, marchant musique en tête, drapeau déployé, l'ennemi de lui-même ouvrit le passage et se hasarda à peine à les canonner de loin. Ils s'établirent dans la ville où l'empereur s'arrêta.

Le lendemain parut Eugène (7 à 8,000), devant qui la route s'était refermée. Miloradowich lui faisant face avec 20,000 hommes crut prendre

une revanche de Viazma : il le somma de déposer les armes. Cette insolence enflamma tous les courages; on se battit en désespérés jusqu'au soir. On réussit alors à tourner la droite de l'ennemi et à rallier la garde.

Le troisième jour, ce fut le tour de Davout (10,000) : Kutusof, honteux de sa faiblesse, se déploya enfin tout entier, résolu d'enlever au moins un corps d'armée. Mais, au bruit du canon, l'empereur sortit de Krasnoi avec la garde et le vice-roi. Ces vaillantes troupes, rivalisant d'audace, portèrent aux Russes de si profondes atteintes qu'ils reculèrent frappés de stupeur, et laissèrent échapper le maréchal.

Ney seul était encore en arrière (6000). On ne pouvait l'attendre qu'au risque d'une affaire générale qu'on ne pouvait livrer avant de saisir les ponts du Borysthène. Napoléon, plein de confiance dans la résolution du prince de la Moskowa, donna l'ordre de marcher sur Orcha.

L'avant-garde de Ney se présenta le 19, au soir, à 3 heures près de Krasnoi. Elle trouva la route barrée par des forces décuples, et elle fut accueillie par le feu de 50 pièces, en batterie derrière un ravin. Elle se replia sur le maréchal qui accourut, fit battre la charge et se précipita furieux sur la première ligne. Les Russes furent rompus, mais ils furent à l'instant remplacés par des troupes fraîches et la terrible batterie continua son feu. Jusqu'à la fin du jour, Ney renouvela ses audacieuses attaques. Enfin, désespérant de percer à travers ces masses épaisses qui réparaient si facilement leurs brèches, il ordonna la retraite et, à la grande surprise des siens et de l'ennemi, il reprit la route de Smolensk. Bientôt, il la quitta pour se jeter par sa droite, le long des bois qui s'étendent en avant de Krasnoi. Les Russes, certains de lui faire rendre le lendemain son épée, ne le poursuivirent point, et sa troupe, rassurée par sa fière contenance, chemina silencieusement sans se rendre bien compte de ses desseins. Ils ne tardèrent pas à se dévoiler : au bout de deux lieues de marche, par une nuit obscure et brumeuse qui annonçait le dégel, on atteignit les bords d'un fleuve encore glacé. C'était le Dniéper ! Un élan de joie ranima les cœurs et l'on se mit à la recherche d'un passage pour les bagages et l'artillerie. Mais, ô douleur ! la glace commençait à fondre, elle ne put supporter le poids des voitures qu'il fallut abandonner. Les hommes abordèrent l'autre rive en se plongeant dans l'eau jusqu'à mi-corps. Avant le jour, on était hors de péril. On fut encore harcelé par les cosaques de Platof qui, depuis Smolensk, suivaient la rive droite ; mais le maréchal les tint sans peine en respect, et il rejoignit à Orcha ses frères d'armes qui le comblèrent de témoignages d'amitié et d'éloges bien justement mérités.

On avait devancé les Russes sur la rive droite du Borysthène. La tem-

pérature était devenue plus douce. Orcha avait fourni un parc d'artillerie, des vivres, enfin on approchait des grands approvisionnemens de Minsk. Kutusof épuisé lâchait prise; si Wittgenstein, si Tchichagof avaient été contenus comme lui, la retraite était glorieusement terminée. On allait se concentrer sur la Bérésina, rendre des armes à 60,000 traîneurs et réorganiser 200,000 hommes au sein de l'abondance et du repos. Mais de quel douloureux effroi l'armée est frappée! Minsk est au pouvoir de l'ennemi. L'amiral occupe Borisof et intercepte le passage de la Bérésina. La fortune a trahi partout l'espoir de l'empereur.

VII.

DISLOCATION DES DEUX AILES.

Bataille de Polosk (18–19–20 octobre).—Combat de Smolewiczi (31)—Prise de Witepsk (7 septembre).—Tschichagof marche sur Minsk (13 novembre).—Bataille de Wolkowisk (16).—Combat et prise de Borisof (21).

Pendant que les maladies minaient le camp de Polotsk, Wittgenstein recevait incessamment des renforts. Lorsqu'il eut réuni 50 à 60,000 hommes, il résolut de déborder enfin la Dwina. Sa gauche déboucha par Drissa et lui-même attaqua les redoutes de Saint-Cyr. Le maréchal français se défendit avec vigueur et soutint pendant une journée entière un combat sanglant et indécis. Le lendemain, informé des progrès de l'ennemi sur la rive gauche, il prépara la retraite qu'il espérait opérer sans trouble à la faveur de la nuit. A peine avait-il commencé à défiler que le

feu, prenant aux baraques du camp, donna l'éveil aux Russes. Wittgenstein se mit sous les armes, fit incendier la ville et livra l'assaut aux redoutes que l'on évacuait. Il fut encore une fois contenu, et avant l'aube, les corps français étaient en sûreté sur l'autre rive. On combattit de nouveau pour repousser la gauche ennemie que l'on fit reculer en désordre jusqu'à Drissa. Alors on abandonna la ligne de la Dwina pour se replier sur Victor et s'appuyer sur la haute Bérésina, sur les lacs et le canal qui l'unissent à la Lukomla.

Mais la nécessité de couvrir à-la-fois Wilna et la retraite de la grande-armée força les troupes à s'étendre. Le 6ᵉ corps prit position à Glubokoe; le 2ᵉ, dont Oudinot reprit le commandement, s'établit à Lepel, et Victor quitta Smolensk pour se porter à Sienno, afin de lier la défense de la Lukomla à celle de Witepsk.

Cette nouvelle ligne n'avait pas assez de consistance pour imposer à Wittgenstein qui la fit aisément tomber. En débouchant sur Lepel, en portant son effort contre la gauche d'Oudinot, il le contraignit de pivoter sur sa droite et de se ranger de Bobr à Smolewiezi. Après quoi, il attaqua et culbuta, sur le dernier point, les avant-postes de Victor; puis il fit enlever Witepsk et se déploya, la droite en tête, menaçant de déborder Oudinot et de le prévenir sur la route de Moscou. Dès ce moment, l'aile gauche fut coupée en plusieurs tronçons.

A droite, les opérations furent plus désastreuses. Lorsque Tschichagof apprit l'évacuation de Moscou, il laissa dans ses cantonnemens 30,000 hommes sous les ordres de Sacken pour tenir en échec le corps austro-saxon, et avec 30,000 hommes, il s'ébranla par Slonim et Neswich dans le dessein de saisir Minsk, de s'emparer des riches magasins qui devaient ravitailler l'armée en retraite.

Rien ne lui fit obstacle jusqu'au Niémen, où il se heurta contre les avant-postes de la garnison de Minsk qu'il replia sans peine. Il entra avec non moins de facilité dans cette ville, dont le gouverneur se laissa surprendre sans songer à appeler à son aide les renforts qu'il avait de tous côtés à sa portée.

Cependant Schwarzenberg déboucha la gauche en tête de Bialistock, paraissant vouloir s'élancer par Slonim à la suite de l'amiral. Les Saxons tenaient déjà Wolkowisk, lorsque Sacken sortit par Lapenitza de la forêt de Bialowèse, le déposta et le poursuivit jusqu'à la Rossa. Mais, comme il se disposait à franchir cette rivière, les Autrichiens survinrent par la chaussée, le battirent complètement et le rejetèrent dans les défilés de la forêt. La route de Minsk était ouverte, Schwarzenberg n'avait qu'à pousser à Tschichagof, il lui eût arraché sa conquête, il l'eût mené l'épée dans les reins, il l'eût anéanti aux bords de la Bérésina. Il

ne le fit point, il s'attacha aux pas de Sacken et le ramena jusqu'au Bug, comme s'il eût eu à cœur de mettre un espace de 60 lieues entre lui et l'amiral et de le rassurer sur ses desseins.

Les Russes purent alors sans inquiétude se livrer à l'exécution de leur plan offensif. Ils partirent de Minsk en trois colonnes, pour Beresino, Borisof et Zembin, dans l'espérance de couper Dembrowski, posté avec 6000 hommes à Bobruisk. Le général polonais avait reçu l'éveil; il s'était hâté de remonter la rive droite de la Bérésina, et il parvint en même temps que les ennemis, devant la tête de pont de Borisof. Il manœuvra avec assez d'habileté pour s'ouvrir le passage et passer avant eux la rivière; mais trop faible pour les contenir, il abandonna la ville et se replia sur Oudinot.

VIII.

FIN DE LA RETRAITE DE MOSCOU.

Reprise de Borisof (23 novembre).—Combat de Tchasnitzi (24).—Passage de la Bérésina (26-27). —Arrivée de Wittgenstein (nuit du 27 au 28). — Bataille de la Bérésina (28). — Retraite de Victor (29).—Arrivée à Wilna (8 décembre).—Retraite de Macdonald (23).—Combat de Piklupenen (26).—Convention de Taurogen (30).

Tel était l'état des choses au moment où la grande-armée, ayant passé les ponts d'Orcha, se rapprochait de la Bérésina. L'amiral occupait l'autre rive, rien ne le séparait, à sa droite, de Hœrtel, à sa gauche, de Wittgenstein qui pouvaient renforcer ses rangs et opposer aux Fran-

çais une masse assez compacte pour les arrêter jusqu'au déploiement de Kutusof sur leurs derrières.

Mais l'empereur était là, au centre des opérations; il n'y eut plus qu'une impulsion, qu'une volonté, et ses ordres sauvèrent encore une fois l'armée.

Il prescrivit à Oudinot de se concentrer à Bobr, puis de marcher sur Borisof ; à Victor de déboucher par Czereia sur le canal et d'inquiéter la ligne de retraite de Wittgenstein. Pour la première fois, l'imprévu qui joue un si grand rôle dans les affaires de la guerre, et qui, depuis l'ouverture de cette fatale campagne, avait constamment favorisé l'ennemi; l'imprévu appuya ces dispositions. L'amiral avait en vain étendu ses ailes pour rallier Hœrtel et Wittgenstein; ni l'un ni l'autre ne s'empressèrent de le seconder. Le premier, qui jusqu'alors s'était borné à quelques mouvemens insignifians vers Glusk et Logiezin, s'obstinait à rester dans les limites de son commandement qui ne dépassait point Bobruisk. Le second, peu soucieux de se mettre sous les ordres de son collègue, objecta la présence de Victor pour rester sur la rive gauche de la Bérésina. Tschichagof soutint donc seul le premier choc d'Oudinot qui replia dans Borisof son avant-garde, le chassa de la ville et le repoussa au-delà de la rivière si rudement qu'il se hâta de détruire le pont. A la vigueur de ces coups, l'amiral comprit que l'armée entière approchait, il se concentra sur l'autre rive pour couvrir la route de Minsk et s'opposer au rétablissement du pont. Sur ces entrefaites, Victor livra à Wittgenstein vers Tchasnitzi, un combat sanglant et indécis, dont l'effet fut d'attirer sur lui toutes les forces du général russe et de l'éloigner de Borisof.

Il y eut donc entre les deux corps ennemis un intervalle de 12 à 15 lieues dans lequel on venait de découvrir que la Bérésina était guéable. Cette rivière large et fangeuse était à peine dégelée lorsque Corbineau, détaché du corps bavarois, avec sa brigade de cavalerie légère, dans le but d'ouvrir la communication avec Oudinot, donna au milieu de l'extrême gauche de Tschichagof, et n'évita une perte certaine qu'en passant un gué durant la nuit du 21 au 22 novembre entre Weselowo et Studianka.

On saisit avec le plus vif empressement cette indication si précieuse. On reconnut l'autre rive, elle était libre d'ennemis. Aussitôt, les troupes du génie, les pontonniers, les marins de la garde se mirent à l'œuvre. Ils démolirent le village tristement célèbre de Studianka. Avec les poutres, les planchers, le fer des maisons dépécées, ils se hâtèrent de construire deux ponts. Ces braves gens, dirigés par le général Éblé, plongés

jusqu'à la ceinture dans l'eau qui charriait de nouveau d'énormes glaçons, exécutèrent leurs travaux avec leur habileté si connue.

Le temps pressait : Kutusof débordait de tous côtés. Il avait passé le Borysthène à Kopys, et les détachemens qu'il avait faits sur sa gauche, occupant Sienno allaient forcer Victor de reculer devant Wittgenstein.

Cependant Oudinot appuya sur sa droite, et les corps, arrivant du Borysthène, le relevèrent tour-à-tour au pont de Borisof en faisant de grandes démonstrations pour entretenir l'erreur de l'amiral.

Le 26, au matin, Dembrowski passa le premier en radeaux. Peu d'heures après, Oudinot défila sur les ponts. Il était temps : une division russe approchait ; on la culbuta, l'on prit position, la gauche à la rivière, pour faire face à l'amiral. Ney, la jeune garde passèrent ensuite et, à 4 heures, le matériel commença à rouler sur le pont de chevalets. Dans la soirée, Victor fut signalé à peu de distance de Borisof. La nuit vint : nuit d'anxiété, le froid reprenait son intensité première, les Russes recevaient des renforts par la rive droite, et, de l'autre côté, Kutusof, Wittgenstein pouvaient à chaque instant paraître.

Dès l'aube, le défilé continua : l'on n'eut durant toute la journée aucune nouvelle de l'ennemi. Le vice-roi, Davout, la vieille garde, l'empereur passèrent, et Victor, laissant une de ses divisions dans Borisof, les releva sur les hauteurs de Studianka.

Tout faisait pressentir une bataille pour le lendemain. En effet, Wittgenstein arriva pendant la nuit sur les pas de Victor par la route de Baran et, pointant sur Borisof, il surprit, au sortir de la ville, la dernière division française; qui s'était égarée, comme elle se portait aux ponts. Elle se défendit vaillamment, mais enfin le nombre l'emporta, les Russes eurent la joie, pour la première fois depuis le commencement de la retraite, de saisir l'épée d'un général de division.

Ce désastre fut le prélude du combat. A peine Borisof évacué, l'amiral y rentra et se mit en communication avec Wittgenstein. D'un autre côté, Kutusof, ayant passé la Bérésina à Usza, ils concertèrent une attaque générale par les deux rives, résolus de réparer leur inaction de la veille et d'anéantir l'armée française.

Jamais position ne fut plus critique. Davout et Eugène avaient prolongé leur marche jusqu'à Zembin pour s'assurer de la route de Wilna et ils étaient séparés, par une vaste fondrière, de l'empereur qui avait entre lui et Victor, la Bérésina.

La tâche des généraux russes était de rompre à-la-fois les 10,000 hommes de Victor et les deux lignes formées par Oudinot, Ney et la garde, fortes environ de 30,000 baïonnettes. De ce côté, Tschichagof

avait aussi 30,000 hommes. Mais Kutusof, étant à sa portée, il pouvait revenir à la charge avec des troupes fraîches. Wittgenstein avait à remplir une mission plus facile. Avec 30,000 soldats victorieux, il semblait devoir, du premier choc, écraser une poignée d'hommes embarrassée par la foule des non-combattans. Tous deux attaquèrent avec impétuosité: mais quels prodiges de valeur s'accomplirent dans cette journée suprême! Ney, Oudinot, Victor, ces héros, tant de fois illustrés, surpassèrent leurs plus brillans exploits. On vit l'amiral épuiser, tour-à-tour, ses réserves, les renforts qu'il recevait de Kutusof, et plier enfin tout meurtri, sous le poids d'une charge générale. On vit aussi Wittgenstein reculer. Vainement son artillerie nombreuse foudroya-t-elle à-la-fois les troupes et la masse des hommes désarmés: ni son feu, ni les scènes de désordre et de désespoir qui se passaient derrière eux, n'ébranlèrent les braves soldats du 9e corps à qui resta la victoire. Ce fut de ce côté que le colonel des cuirassiers, Dubois, avec 300 chevaux exténués, rompit, sabra, désarma un carré de 7000 fantassins et mérita d'être nommé général par un décret daté du champ de bataille.

Les Russes, stupéfaits de tant de vaillance, lâchèrent prise après avoir perdu plus de 10,000 hommes. Pendant la nuit, Victor franchit la Bérésina, puis l'armée entière se replia au-delà des marais de Zembin, tandis que l'on préparait la destruction des trois ponts qui le traversent et de ceux qu'on avait si heureusement construits.

Il ne restait plus sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde, outre la foule des 12 à 15,000 non-combattans. Les horreurs du bivouac de Studianka ont été assez décrites. On sait que ces infortunés, dont la démoralisation était poussée jusqu'au vertige, refusèrent de marcher pendant la nuit. Menaces, prières, violences, rien ne put les émouvoir. Ils avaient des vivres et du feu, ils avaient besoin de nourriture et de repos, il fut impossible de les arracher au sommeil de mort dont le réveil fut si terrible.

Au jour, lorsque l'arrière-garde se fraya sur leurs corps un passage sanglant, lorsque les sapeurs s'approchèrent prêts à embraser les ponts, tous se précipitèrent saisis d'une tardive rage. Combien trouvèrent la mort durant cette funeste lutte! Mais bientôt l'heure fatale sonna, les flammes dévorèrent les ponts. Il y eut alors un cri prolongé de détresse et des angoisses dont l'âme a hâte de se détourner.

Helas! les vainqueurs de la Bérésina ne furent pas plus heureux. Ils avaient sauvé l'honneur des armes, ils avaient gagné deux journées de marche sur l'ennemi retardé par la rupture des ponts, mais l'hiver les assaillit plus rigoureux que jamais, dans leur affreux dénûment; ils ne résistèrent pas à ses atteintes. Le 3 décembre, le thermomètre descendit

à 20 degrés et dans les quatre jours suivans jusqu'à 26. La plupart des corps achevèrent de se désorganiser.

Le 5, le quartier général étant à Smorgoui, Napoléon réunit ses lieutenans et leur annonça le dessein de se rendre à Paris. Il remit le commandement au roi de Naples, lui prescrivit de rallier l'armée sur le Niémen, puis, à l'entrée de la nuit, il partit pour Wilna. Quatorze jours après, il était aux Tuileries, ranimait les fidélités ébranlées et commençait les apprêts d'une nouvelle campagne.

Murat fut impuissant à répondre à la confiance de l'empereur. Le froid et le désordre allaient croissant : 10,000 hommes sortis de Wilna pour raffermir l'armée, furent presque tous moissonnés en une seule nuit. Les ressources amoncelées dans cette ville échappèrent encore. On y arriva pêle-mêle, affamé, il fut impossible de régler les distributions. On pilla, on détruisit les magasins ; puis, à l'approche des Russes, on prit l'épouvante.

Ils arrivaient en trois colonnes : Wittgenstein par la rive droite de la Wilia, l'amiral par la route de Borisof, Kutusof par celle d'Usza. Les deux premiers parurent en même temps autour de Wilna, et, aux premiers houras des cosaques, tout s'enfuit : les uns sur Olita, les autres sur Kowno. Murat porta le quartier général à Kœnigsberg. Ney seul, à la tête de l'arrière-garde, conserva sa noble contenance, il fit le coup de fusil dans les rues de Wilna et se retira toujours en combattant jusqu'à Kowno. On abandonna 10,000 traîneurs qui furent impitoyablement massacrés. Ce fut le dernier exploit des Russes, le froid les força de s'arrêter à peine moins maltraités que l'armée française.

Wittgenstein conserva toutefois assez de nerf pour se porter, par Rossiena, sur le flanc de l'extrême gauche qui, depuis long-temps, était en dehors des mouvemens généraux. Macdonald, après être resté sur la Dwina pendant la retraite, se rapprochait enfin du Niémen. Arrivé avec la division française à Pikuponen, il se heurta contre l'avant-garde russe, la culbuta, poussa jusqu'à Tilsit d'où il dut encore chasser quelques cosaques, et fit halte pour attendre les deux divisions prussiennes. Mais il apprit bientôt que leur général, York, ayant rencontré Wittgenstein à Taurogen, avait traité avec lui et lui livrait son corps d'armée.

Cette défection mit le comble aux désastres des Français, elle les força d'évacuer Tilsit, Kœnigsberg et de se retirer sur la Vistule. Murat jeta environ 100,000 hommes, y compris les Autrichiens, dans les places depuis Varsovie jusqu'à Dantzig, puis il porta le quartier général à Posen et laissa le commandement au vice-roi qui réunit autour de lui 12,000 combattans, faible noyau de l'armée active.

325,000 hommes avaient passé le Niémen au mois de juin. 50,000 environ des 9e et 11e corps avaient rejoint dans le cours de la campagne. Déduction faite des Autrichiens et des Prussiens, il en restait à peine 90,000. Si l'on retranche ces mêmes auxiliaires (50,000), des 375,000 hommes entrés en ligne, on arrive pour expression des pertes en morts et prisonniers dans la marche en avant et durant la retraite, au nombre effrayant de 235,000 hommes!

IX.

FIN DES OPÉRATIONS EN ESPAGNE.

Passage du Tage (15 septembre). — Siège de Burgos (19 septembre).—Levée du siège (22 octobre). —Passage de la Tormès (10 novembre).—Retraite des alliés (19).

L'armée du centre et celle d'Andalousie ayant opéré leur jonction dans le royaume de Valence, le roi Joseph reprit aussitôt l'offensive et se porta dans le bassin du Tage. En 25 jours on atteignit Aranjuez qu'occupait l'aîle droite de Wellington commandée par Hill. Ce général ne fit point de résistance, il se replia obliquement sur la Sierra-de-Guadarama. Les Français passèrent le Tage, rétablirent Joseph dans sa capitale et se mirent à la poursuite des alliés. Cependant les Anglais ne désespérant pas de se rendre maîtres de Burgos, se concentrèrent aux environs de cette ville; son château enlevé, ils se flat-

taient de rejeter les débris de l'armée de Portugal au-delà des Pyrénées; les corps d'Andalousie, de Valence, de Catalogne n'avaient plus qu'à gagner précipitamment Perpignan ; la Péninsule entière était délivrée. Mais ce château tint bon : l'immortelle résistance de Dubreton mit encore une fois en question la fortune du général anglais. Pendant 35 jours, 1800 Français renfermés dans un vieux donjon revêtu d'une double ligne de redoutes, bravèrent l'effort de 30,000 hommes. Quatre mines, cinq assauts, des privations cruelles, rien ne les émut, et ils eurent la joie de voir les assiégeans lâcher prise, chassés par les mouvemens combinés de Souham et de Soult.

Le premier, ayant rallié les deux divisions de la jeune garde et réorganisé l'armée, arriva sous Burgos, comme les Anglais effectuaient leur retraite. Il les poursuivit, l'épée dans les reins, en débordant leur gauche et les mena battant jusqu'à Tordesillas où il fit halte pour préparer sa jonction avec les armées du midi et du centre. Celles-ci, cependant, s'attachant aux pas de Hill, traversèrent rapidement Valdemoro, Puente-Tosamo, Arevallo, se mirent en communication avec Souham par Medina-del-Campo, et jetèrent des avant-postes jusqu'à la Tormès, où elles reconnurent l'ennemi en position sur la rive droite, depuis Alba jusqu'à Salamanque. Soult combina l'attaque générale de manière à le tourner par la droite et à engager l'action sur le champ de bataille des Arapiles. Souham se porta sur Alba, les deux autres colonnes, appuyant à gauche, surprirent le passage de la rivière, au-dessus de cette ville.

Ce mouvement échappa au général ennemi. Les trois armées défilèrent sans opposition sur la rive gauche et se déployèrent par la gauche, comme l'avait fait Marmont, dans le dessein d'intercepter la route de Ciudad-Rodrigo. Ces dispositions, prises au milieu d'un brouillard épais, consumèrent presque toute la journée. Vers le soir, on allait commencer le feu lorsque éclata un violent orage qui condamna les Français à l'inaction et dont les Anglais profitèrent pour s'éloigner. On les poursuivit pendant trois jours sans pouvoir les contraindre à faire volte-face, et le seul fruit de ces marches habiles fut quelques milliers de prisonniers, outre une quantité considérable de bagages. Les alliés regagnèrent leur camp entre l'Agueda et la Coa, puis, de part et d'autre, on se répandit dans ses quartiers d'hiver.

Après le départ de Joseph, les Français resserrèrent leurs positions dans le royaume de Valence, occupèrent fortement San-Felippe et se tinrent sur la défensive. Les Anglais crurent mettre la circonstance à profit pour s'emparer de Denia; ils jetèrent sur la côte, près de cette ville, 1200 hommes qui s'avancèrent jusqu'aux remparts et sommèrent,

le commandant français. Celui-ci, loin de s'en émouvoir, sortit hardiment de la place et repoussa les assaillans jusqu'à leurs vaisseaux.

Cette escarmouche irrita le maréchal, il prit trois divisions et les porta sous Alicante pour offrir la bataille. Les alliés ne l'acceptèrent point et les Français rentrèrent dans leurs cantonnemens après quelques engagemens de cavalerie où l'avantage fut constamment de leur côté.

En Catalogne le reste de la campagne de 1812 se passa presque tout en escarmouches; mais l'armée espagnole s'étant encore rassemblée à Vich, on y marcha, on la rejeta sur Mont-Serrat, on lui enleva cette position formidable, on rétablit la ligne de défense sur le Llobregat, de Martorell à Barcelone.

CAMPAGNE DE 1813.

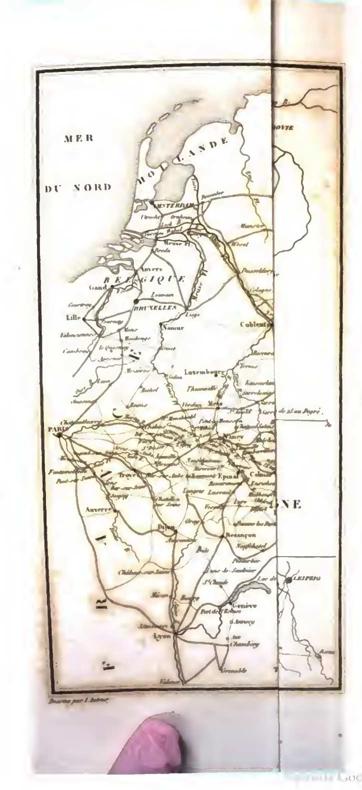
I.

RETRAITE DU VICE-ROI.

Défection des Prussiens (6 février). — Combat de Kalish (13). — Départ de Posen (12). — Evacuation de Berlin (3 au 4 mars). — De Hambourg (18). — De Dresde (27). — Combat de Mœckern (5 avril). — Retour sur la haute Saale (9).

Les armées russes restèrent sur la Passarge et le Bug. La ligne de la Vistule était donc intacte et l'on n'avait perdu que quelques lieues de terrain. Cependant l'empereur ne se fit point illusion sur l'étendue de la blessure qu'avait reçue sa puissance : il pressentit que l'Europe entière allait lui échapper, si des armées formidables ne remplaçaient pas rapidement celle qui venait d'être détruite.

En effet, l'exemple donné par York avait ébranlé le sol où il fallait se défendre. L'opposition sourde qui s'agitait depuis cinq ans, voyait enfin l'occasion d'éclater, et de tous points la nation allemande se disposait à profiter des désastres des Français pour les rejeter hors de son territoire. Malgré le désaveu du roi de Prusse, la défection de son général obtint l'approbation des masses et le gouvernement fut entraîné à l'imiter. Les détachemens qui traversaient les villes du Brandebourg


MER
DU NORD
HOLLANDE
AMSTERDAM
BELGIQUE
Gand
BRUXELLES
Lille
Namur
Coblentz
Luxembourg
PARIS
Auxerre
Dijon
Besançon
Genève
Lyon
LEIPZIG

pour renforcer le vice-roi, assistèrent à la formation des milices qu'ils devaient bientôt combattre. Ce fut au cri de liberté que les peuples d'outre-Rhin aiguisèrent leurs armes, et ce mot de ralliement contre la domination impériale retentit jusqu'au sein de la France, où il trouva plus d'un écho.

Cette explosion était toute naturelle en Allemagne : occupée militairement, contrainte dans ses relations commerciales, dans ses habitudes, elle avait le droit de crier à l'oppression, quelles que fussent pour l'avenir les conséquences des évènemens dont elle souffrait. Mais comment la France vit-elle sans émotion s'écrouler l'édifice de sa grandeur? Comment cette nation énergique, si prompte à se soulever contre l'étranger, vit-elle avec indifférence les coalisés s'avancer pas à pas du Niémen aux bords de la Seine?

Nous avons indiqué comment les questions de réformation intérieure furent transformées en question de guerre, comment le gouvernement né de la révolution fut amené à la forme dictatoriale, comment Napoléon fut investi de ce pouvoir suprême, identique dans son origine avec les vœux de tout un peuple. Mais toute dictature est essentiellement périssable. Plus ses succès ont d'éclat, plus elle inspire de sécurité aux croyances, aux idées qu'elle défend, plus la nécessité devient problématique; puis de nouvelles générations surviennent qui la prennent en haine à l'égal du despotisme, sans examiner si elle n'a pas été instituée pour sauver la liberté. Toute dictature aussi tend à se perpétuer. Il n'est pas de notre sujet de rechercher si le génie de Napoléon s'est élevé au dessus de la loi commune, ou s'il ne s'était point habitué à considérer comme absolues les formes auxquelles il avait été entraîné à façonner la société.

Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années, des hommes que la postérité jugera peut-être sévèrement, mais sur qui les contemporains ont été divisés, préparaient sa chute, secondés par l'impatience des jeunes générations. L'Europe épiait cette disposition des esprits : elle entrevit avec joie l'occasion de séparer enfin les armées, de la masse nationale. Elle renonça en apparence aux desseins qu'elle n'avait pas craint de divulguer dans ses déclarations de 1791 et dans le manifeste du duc de Brunswick. Elle eut l'habileté d'aller chercher dans l'exil un illustre général de la république, pour le montrer à ses anciens frères d'armes comme gage d'une transaction. Elle applaudit à la constitution démocratique des Cortès, elle se prit d'une grande tendresse pour la France, pour les libertés françaises; on eut dit que 89 était passé dans le camp de Pilnitz. Enfin, elle réduisit ses prétentions au renversement de Napoléon, de l'ennemi commun. La fortune se déclara pour elle; les soldats périrent, les citoyens acceptèrent de l'étranger leur prétendu affranchissement, et les

grands corps de l'état livrèrent aux coalisés Paris et la personne de l'empereur.

Malgré les immenses pertes de la grande-armée, les Russes étaient hors d'état de rien entreprendre. L'hiver ne les avait point ménagés, et il leur restait à peine, en première ligne, 50,000 combattans. Si l'expédition eût eu pour mobile non la volonté d'un conquérant, mais une réaction unanime des peuples civilisés sur les envahissemens de la barbarie, on eût conservé l'initiative, et ils eussent été impuissans à couvrir leur seconde capitale. Le temps n'était pas encore venu.

Il y avait déjà à Posen 30,000 baïonnettes; les renforts arrivaient de toutes parts. L'armée d'Espagne fournissait sa vieille cavalerie, les divisions stationnées en Illyrie traversaient le Tyrol, le sénat décrétait, outre de nouvelles levées, la mobilisation de 100 cohortes de la garde nationale, imposante réserve qu'on avait mise sur pied à l'ouverture de la campagne précédente. Toutes ces forces eussent atteint la Vistule, si l'infidélité des alliés n'eût livré aux Russes les deux premières lignes de défense du vice-roi.

Le général prussien Bulow ouvrit ses rangs à Wittgenstein qui, ayant passé la Vistule au-dessus de Dantzig, se porta sur le Bas-Oder. Dans les même temps, l'Autriche fit une déclaration de neutralité armée, et Schwarzenberg, après avoir remis Varsovie à 15 ou 20,000 Russes, conduisit à Cracovie ses 30,000 hommes. Il entraîna le corps polonais qu'il obligea de traverser sans armes la Gallicie, pour regagner le Haut-Oder. Reynier se replia sur Kalisch, d'où il fut déposté à la suite d'un vif et glorieux engagement. Les Russes débordèrent alors les deux flancs du vice-roi qui fut obligé d'ordonner la retraite. Ses colonnes, dénuées de cavalerie, gagnèrent péniblement la Sprée et cherchèrent à tenir bon : le corps principal à Kœpenick, le centre à Lubben, la droite à Bautzen. Mais Wittgenstein ayant passé l'Oder entre Francfort et Custrin, continua à côtoyer l'extrême gauche et se présenta aux portes de Berlin, où il fut accueilli en libérateur. L'armée française abandonna cette capitale et la Sprée pour se former en arrière de l'Elbe. Le vice-roi s'établit à Wittenberg et rallia les corps de Lauriston (5ᵉ, 15000) Victor (2ᵉ, 5000) Davout (1ᵉʳ 20,000) qui s'organisaient de Magdeburg à Dresde. Tout le fleuve était défendu; deux détachemens, sous Joseph Morand et Carra Saint-Cyr occupaient la Poméranie et Hambourg. On n'avait évacué ni les places de l'Oder, ni celles de la Vistule et le premier succès pouvait reporter l'armée au cœur de la Pologne.

Cependant le roi de Prusse avait signé avec le czar un traité d'alliance offensive et défensive qui mettait à la disposition du dernier près de 100,000 hommes. On forma deux armées actives : l'une de 53,000 hommes sous

GOUVION-SAINT-CYR (Louis),

Né à Toul le 13 avril 1764. — Général en chef de l'armée de Portugal en 1801, — de l'armée de Naples en 1805. — Commandant en chef du 6e et du 10e corps de la Grande-armée en 1812. — Maréchal de France en 1812. — Deux fois ministre de la guerre sous la Restauration. — Mort en 1830.

Bataille de Dresde (1813).

Wittgenstein, York et Bulow; l'autre, de 45,000 sous Blucher et Winzingerode. On masqua les forteresses avec 60,000 hommes, et l'on poussa en avant dans l'espérance de dissoudre la confédération du Rhin. Les cosaques de Tettenborn (10,000) inondèrent le Bas-Elbe, déblayèrent la Poméranie, enlevèrent Hambourg, isolèrent le Danemark qui momentanément se déclara neutre, et frayèrent le chemin au contingent suédois que Bernadotte avait promis. Les armées régulières prirent pour but commun la Saxe, dont le souverain, ébranlé par leurs menaces, avait déjà refusé aux troupes françaises l'entrée des places de Kœnigstein et de Torgau. Elles s'y portèrent : celles de Blucher, en débouchant sur Dresde, Meissen et Torgau; celles de Wittgenstein, sur Wittenberg après avoir placé un corps d'observation devant Magdeburg.

Les Français évacuèrent Dresde qui fut immédiatement occupé par les coalisés. Eugène ne tenait plus à l'Elbe que par Magdeburg, mais en pivotant habilement sur cette forteresse, il arrêta l'élan des vainqueurs et il tint en suspens la cour de Dresde, dont la défection eût ramené la guerre sur le Rhin.

Pendant que Davout courait au Bas-Elbe, prenait position à Brunswick et se mettait en communication avec Carra-Saint-Cyr et Morand pour couvrir le Weser, Eugène se rangea sur les bords escarpés de la Saale en étendant sa gauche de Bernburg à Werden; puis, lorsqu'il eut vu Wittgenstein passer l'Elbe et marcher sur Leipzig, il saisit la droite et le centre, déboucha résolûment de Magdeburg, culbuta le corps d'observation et parut menacer Berlin. Wittgenstein, justement surpris de voir les Français reprendre si promptement l'offensive, se hâta de revenir sur ses pas pour se déployer en bataille à Moeckern à cheval sur la route du Brandeburg. Après un vif engagement Eugène, dont le but était rempli, rentra dans la place et se tint prêt à remonter le cours de la Saale. Il y fut bientôt rappelé; Blucher maître de Dresde, lança des coureurs sur la route de Francfort, Leipzig fut occupé. Enfin, l'aile gauche de Wittgenstein s'empara de Halle et de Merseburg. Ce général, lui-même, entra dans Dessau et resserra Wittenberg.

II.

LES FRANÇAIS REPRENNENT L'OFFENSIVE.

Combats de Weissenfels (3 avril).—De Poserna (1er mai). — Bataille de Lutzen (2 mai).—Reprise de Dresde (8).—Combat de Bischofswerda (12).—De Weissig et Kœnigswartha (19) —Batailles de Bautzen (20).—De Wurschen (21).—Combat de Reichenbach (22).—Entrée à Breslau (1er juin Armistice de Parschswitz.

La ligne de la Saale était entamée, mais l'on avait gagné quinze jours bien précieux. Pendant que le vice-roi se reportait tout entier sur sa droite, pour reprendre Halle et Merseburg; de Bamberg, de Hanau, d'Eisenach, de Wurtzburg les colonnes de la grande-armée s'avançaient et l'empereur arrivait à Mayence. Toujours prompt à reconnaître le péril, il les porta sur la Saale : Oudinot (12e corps 15,000) à Saalfeld; Bertrand (4e corps 15,000) à Iena; Marmont (6e corps 10,000) à Camburg et Dornburg; enfin Ney (3e corps 38,000) et la garde (20,000) à Naumburg; sur ces entrefaites Eugène étant rentré dans les positions perdues, on se trouva maître de tous les défilés de la Saale; mais l'intention de l'empereur n'était point de rester sur la défensive. Il donna l'ordre au vice-roi de pousser sur Leipzig les troupes qu'il venait de battre, à Ney de déboucher sur la même ville par Naumburg, au reste de l'armée de défiler par le flanc gauche, le long de la Saale pour suivre le chemin frayé par le 3e corps.

On ignorait quels ennemis étaient en présence; mais Leipzig avait paru jusque-là le centre des opérations des coalisés et l'on ne doutait point qu'ils n'acceptassent la bataille dans les plaines de la Saxe où leur

cavalerie nombreuse leur donnait une apparente supériorité sur une armée composée uniquement d'infanterie.

A quatre lieues de Naumburg, aux portes de Weissenfels, Souham avec l'avant-garde de Ney se heurta contre 7000 chevaux russes commandés par Landskoi. Former les carrés, repousser toutes les charges de l'ennemi, le culbuter, entrer dans Weissenfels en poussant des cris de victoire, ce fut l'affaire de quelques heures. Les conscrits du 3ᵉ corps se comportèrent comme de vieilles troupes, et le lendemain ils marchèrent bravement à l'attaque du défilé de Poserna par où l'on passe, du vallon encaissé de la Saale, dans la plaine de Leipzig. 15,000 hommes étaient rangés sur les hauteurs et une batterie de six pièces barrait la route. Souham, soutenu par douze pièces d'artillerie de la garde et par Ney en personne, força le passage au pas de charge. L'ennemi, masqué par sa cavalerie, se retira derrière le Floss-Graben et disparut. La victoire fut chèrement achetée: dès les premiers coups de feu un boulet atteignit mortellement Bessières, l'un des plus dévoués lieutenans de l'empereur; perte cruelle au moment où tant d'amitiés chancelaient autour de lui. L'armée entière s'avança à la suite de Ney qui fit dans la soirée, auprès de Lutzen, sa jonction avec Macdonald (11ᵉ corps, 19,000) formant l'aile droite du vice-roi.

En descendant des hauteurs de Poserna on a devant soi, en droite ligne, d'abord la petite ville de Lutzen, célèbre par la victoire et la mort de Gustave-Adolphe, puis cinq lieues plus loin, Leipzig. A droite, le terrain s'étend à perte de vue, borné dans le lointain par les montagnes de la Bohême, coupé par l'Elster, de triste mémoire, par la Pleisse et par le Floss-Graben, canal de dérivation de l'Elster qui côtoie le chemin de Dresde à Lutzen. Des villages, des plantations sans nombre attestent la richesse et la fertilité de ce théâtre de tant de combats. L'empereur établit son bivouac auprès de Lutzen, entouré de la garde et du 3ᵉ corps. Macdonald devint tête de colonne, Marmont, Bertrand, Oudinot, s'échelonnèrent de Lutzen à Weissenfels.

Le jour suivant l'armée continua le mouvement sur Leipzig, flanquée par Ney qui prit des cantonnemens à droite de Lutzen sur la route de Dresde, dans les quatre villages de Kaya, Rahna, Klein et Gros-Gœrschen.

Déjà Lauriston, se déployant par la route de Merseburg, faisait retentir son artillerie sous les murs de Leipzig; déjà Napoléon, attiré par le feu, courait en avant avec le vice-roi, le grand quartier-général et le prince de la Moskowa, lorsque des officiers d'ordonnance, arrivant à toute bride, annoncèrent que le troisième corps était vigoureusement assailli.

Pour expliquer cette attaque soudaine il faut se reporter aux dernières manœuvres de Wittgenstein contre l'aile droite du vice-roi. Tandis que ce prince, en dernier lieu, revenait sur la Haute-Saale, le général russe, laissant devant Magdeburg le corps prussien de Bulow, traversa Leipzig, fit sa jonction sur l'Elster avec Blucher, prit le commandement en chef, déploya ses forces de Leipzig à Zeitz et les porta en avant, la gauche en tête, pour déborder le vice-roi et gagner la Thuringe.

Ce mouvement était bien conçu; il eût rejeté toutes les troupes en ligne sur la Basse-Westphalie qui était, dans le même temps, ravagée par des nuées de cosaques. Mais l'apparition inopinée de la grande-armée, au moment où la droite des coalisés débouchait de Weissenfels; mais les combats des 30 avril et 1er mai déjouèrent les projets de Wittgenstein, lui annoncèrent la présence de l'empereur et la jonction des corps qu'il espérait séparer. Cependant il prit une audacieuse résolution: ce fut de refuser sa droite (15,000), d'attirer ses adversaires sur la route où ils s'étaient engagés et de se jeter sur leur flanc droit : son centre (80,000) prit la route de Dresde à Lutzen : sa droite (12,000) celle de Stossen. Il se flattait encore de les surprendre, de les couper en plusieurs parties. La faiblesse de la cavalerie française lui avait permis de dérober les apprêts de cette habile combinaison qui eût réussi contre d'autres troupes et d'autres généraux.

La bataille, que l'empereur allait chercher aux portes de Leipzig, lui était donc offerte sur le terrain même où il avait passé la nuit. Il fut en mesure. Ney courut à son corps d'armée, les autres généraux firent halte, front, puis obliquèrent, Macdonald à droite, Marmont et Bertrand à gauche, pour s'aligner sur le village de Kaya. Oudinot se porta sur Stossen au-devant de la gauche de l'ennemi. Victor et Lauriston étaient déjà aux prises avec sa droite. Par ces dispositions Napoléon faisait de Kaya la clef du champ de bataille et s'imposait la nécessité d'en rester maître; il s'en rapprocha avec la garde et la cavalerie. Pendant que ces mouvemens s'opéraient, Ney soutint seul le poids des masses de l'ennemi. Le vieux Blucher, dont le nom va souvent reparaître, personnification de ces haines nationales que les révolutions font naître et que le temps efface, Blucher, à la tête d'une division et d'un corps de cavalerie, avait engagé l'action avec une ardeur qui témoignait de l'élan des Prussiens.

Les quatre villages sont disposés en losange; sur la route à 1200 toises l'un de l'autre, d'abord en venant de Dresde Gros-Gœrschen, puis Kaya : des deux côtés Klein-Gœrschen et Rahna l'un à droite l'autre à gauche, distans d'environ 700 toises.

Au premier choc Souham, repoussé de Gros-Gœrschen, se replia sur la seconde division qui occupait Klein-Gœrschen et Rahna, là il tint bon

jusqu'à deux heures, et obligea Blucher à demander des renforts. Wittgenstein envoya trois divisions dans le moment même où Ney survint avec deux autres divisions. L'équilibre étant rétabli, le feu se soutint à chances égales. Enfin l'ennemi se déploya par sa gauche pour tourner les positions si vaillamment défendues; mais Marmont entra alors en ligne avec de vieux régimens de la marine, déjoua cette tentative et repoussa de furieuses charges de cavalerie. Cependant le nombre des assaillans s'accrut, le troisième corps fléchit, perdit les deux villages et laissa les Prussiens pénétrer jusque dans Kaya. Un nouveau renfort lui permit de revenir à l'attaque, il reprit Kaya et se porta vivement sur Rahna et Klein-Gœrschen. A cet instant le combat était devenu général. Wittgenstein, irrité de la ténacité des troupes qu'il avait cru surprendre, fit donner ses réserves, repoussa encore une fois Ney, et emporta le village de Kaya dont l'importance était décisive. Mais la garde était là. L'empereur la lança tout entière en avant, précédée d'une formidable batterie de 64 pièces. Blucher essaya vainement de lutter contre le torrent: écrasé, décimé par la mitraille, il fut brisé. La jeune garde pénétra dans Kaya par toutes les issues, fit main-basse sur tout ce qui lui tenait tête. Macdonald parut en face de Klein-Gœrschen, mit ses canons en batterie le long du Floss-Graben et, foudroyant les troupes défaites, les empêcha de se rallier. On reprit les quatre villages que les flammes dévoraient; enfin Marmont, Bertrand culbutèrent tout devant eux. Lauriston et Victor étaient déjà maîtres de Leipzig, Oudinot seul ne fut point engagé. Toute la ligne ennemie plia affaiblie de 15 à 20,000 hommes; sa belle cavalerie la préserva d'une entière déroute. Dans la nuit elle essaya de ressaisir le champ de bataille, mais les vainqueurs étaient bivouaqués en carrés. Leur prévoyance, leur promptitude à se mettre sous les armes, firent échouer cette dernière tentative.

La journée de Lutzen eut, en Europe, un retentissement égal à celui des plus belles victoires de l'empereur. L'Autriche, les rois allemands suspendirent leurs projets de défection, stupéfaits de voir la France si féconde en vaillans guerriers, de voir l'armée, dont l'existence était douteuse suppléer par l'habileté des manœuvres à l'insuffisance de son organisation.

Militairement, ses conséquences étaient d'une haute importance. Wittgenstein jeté hors de sa ligne d'opération, les routes de Berlin découvertes, la masse des coalisés refoulée sur Dresde, exposée à être débordée, acculée aux montagnes de la Bohême, c'étaient d'assez brillans résultats pour une armée de recrues, sans cavalerie.

Les alliés se retirèrent. Napoléon, après avoir expédié à Davout l'ordre de rentrer dans Hambourg et de menacer Berlin; après avoir détaché Ney, renforcé du 2e corps, sur Wittenberg et Torgau, se mit

à leur poursuite par les routes de Leipzig, Borna et Chemnitz. L'avant-garde, commandée par le vice-roi, fut constamment aux prises. L'ennemi faisait tous les jours volte-face et défendait le terrain pied à pied. Il fallut emporter de vive force le passage de la Mulde, il fallut conquérir chaque étape. Eugène sortit victorieux de ce long et pénible combat; enfin après un dernier choc sous les murs de Dresde, il fit son entrée dans cette capitale que les souverains coalisés venaient d'évacuer.

Tous les ponts de l'Elbe étaient détruits et l'ennemi, maître de Neustadt, tenait sur la rive droite. Il fallut trois jours et une vive canonnade pour rendre le passage praticable. Lorsque le défilé commença les coalisés prolongèrent leur retraite. Ils placèrent Miloradowich (25,000) à Bishofswerda. Ils jetèrent sur leur droite Kleist (8,000) et Platof (4,000) pour couvrir l'Elster-Noir jusqu'à son confluent; enfin ils renfermèrent le reste de leurs forces dans le camp retranché de Bautzen.

Il y eut eu complète analogie entre cette manœuvre et celle du vice-roi après la perte de Dresde, si le roi de Saxe eût livré aux ennemis la place de Torgau, mais ce monarque s'était rapproché de l'empereur. Il ordonna de remettre ses forteresses aux troupes françaises, et l'on put pousser en avant sans crainte d'une contre-marche sur la rive droite de l'Elbe. Le premier soin fut de faire disparaître le rideau qui s'étendait le long de l'Elster-Noir, afin d'ouvrir la communication avec Ney qui se portait de Torgau à Luckau pendant que Victor restait en observation à Wittenberg.

Macdonald, soutenu à droite par Oudinot, à gauche par Bertrand et Marmont, Mortier à la tête d'une division de la jeune garde, soutenu par Lauriston, débouchèrent par les routes de Bautzen et de Grossenhayn.

Les deux maréchaux furent engagés le même jour; Mortier culbuta Kleist et Platof de Grossenhayn. Macdonald aborda Miloradowich, l'entassa dans Bishofswerda, le chassa de cette ville, qui devint la proie des flammes, le mena battant jusqu'à la Sprée et le força de repasser la rivière. Après quoi il resta en position sur la rive gauche. Mortier s'établit à Kœnigsbruck; Lauriston balaya le cours de l'Elster et gagna Hoyerswerda.

Ces mouvemens déterminèrent la concentration de Wittgenstein dans le camp de Bautzen; il ne pouvait plus en sortir pour se rapprocher de Berlin qu'en prêtant le flanc à la grande-armée. Il valait mieux attendre la bataille et s'en remettre pour la sûreté de la capitale aux corps de Bulow, qui avait quitté les approches de Magdeburg pour s'opposer à Ney, et de Woronzof qui, récemment entré en ligne, s'était déployé au nord, de manière à faire face à Davout.

Avant d'engager une affaire générale, l'empereur fit halte à Dresde, organisa les Saxons, incorpora les renforts arrivant de l'intérieur, et porta l'armée active à 150,000 hommes y compris 15,000 chevaux. Les alliés étaient au nombre de 160,000 dont 30 à 40,000 de cavalerie. Cette masse imposante, la gauche appuyée aux montagnes de la Bohême, la droite aux contours de la Sprée, était couverte de front par une double ligne de défense. D'abord la Sprée, rivière aux rives marécageuses et la ville de Bautzen; puis 3000 toises plus loin un demi-cercle de retranchemens et de redoutes, tracé depuis Preititz jusqu'à Hochkirch. L'empereur de Russie avait pris le commandement en chef.

La position était belle; si le camp semblait plus accessible par la droite, la supériorité numérique permettait de combler l'interstice au moyen d'une barrière de baïonnettes. 30,000 sous York et Barclay s'y étaient rangées. Bientôt on leur signala l'approche de Lauriston qui débouchait d'Hoyerswerda pour s'établir sur la Sprée. Ils prirent résolûment l'initiative, et coururent en deux colonnes à la rencontre du corps français. Barclay surprit à Kœnigswartha et défit la division de droite. Mais York se heurta, dans Weissig, contre Lauriston en personne qui le culbuta et détermina la retraite générale au-delà de la rivière.

Cet engagement mit Alexandre en émoi et, lorsque le lendemain, il vit sur son front la grande-armée se déployer pour une attaque directe; lorsqu'il vit les vainqueurs de la veille rester immobiles, il crut que leur mouvement n'était qu'une démonstration et que Napoléon voulait tourner le camp par la gauche. Aussitôt il se disposa à le défendre opiniâtrément.

Lauriston avait en effet donné le signal d'une action générale. Macdonald soutenu par la garde, marcha droit au pont de Bautzen que le czar, dans l'idée de reprendre l'offensive, n'avait point détruit. Oudinot à droite, Marmont puis Bertrand à gauche, s'avancèrent pour franchir la Sprée en même temps que le 11e corps.

Cette opération s'exécuta avec une rare vigueur: les quatre colonnes débordèrent à-la-fois de tous côtés, enlevèrent la ville de Bautzen qu'on avait crénelée et retranchée, enfoncèrent d'abord la première ligne ennemie, puis les renforts qui survinrent, puis la cavalerie qui, à plusieurs reprises, vint se briser contre leurs baïonnettes. Le combat dura jusqu'à sept heures. En ce moment, Bertrand s'appuyait par la gauche à 3000 toises au-dessus de Bautzen, le centre à peu de distance de la ville, était à cheval sur la route de Wurschen, enfin Oudinot prolongeait la droite sur des mamelons boisés qui joignent le camp aux montagnes de la Bohême, comme s'il eût voulu déborder Hochkirch.

Cette disposition oblique, l'ardeur du 12e corps, confirmèrent

Alexandre dans l'opinion qu'il s'était faite du plan de Napoléon. Son attention se porta principalement sur sa gauche: il y plaça Miloradowich et une division de réserve. Il chargea Blucher de couvrir la route de Wurschen, Barclay celle de Kœnigswartha.

Le jour suivant, à l'aube, Oudinot ouvrant le feu couronna les hauteurs que défendaient les avant-postes ennemis. Miloradowich donna tout entier et le fit reculer; mais l'intervention de Macdonald lui rendit avec l'ascendant les positions perdues. Cependant la canonnade s'engageait vivement sur toute la ligne et la vivacité du combat que soutenait sa gauche tenait en suspens le czar, lorsqu'on lui annonça que Barclay venait d'être culbuté aux bords de la Sprée, qu'il plie en désordre sous le poids de forces supérieures, qu'il n'a pu se raffermir à Preititz, que ses colonnes évacuent le village, qu'enfin l'entrée du camp est forcée.

Ces nouvelles dessillent les yeux d'Alexandre; il comprend qu'il a pris le change sur le vrai point d'attaque et que ce n'est point Lauriston qui seul a pu rompre son aile droite. En effet, le 3e corps est suivi du 5e corps et de l'armée saxonne. Cette formidable colonne (60,000) est commandée par Ney qui, après avoir simulé un mouvement sur Berlin a été relevé à Luckau par Victor et s'est rabattu à grands pas sur le champ de bataille. Il a l'ordre de pointer sur Hochkirch et s'il exécute sa mission avec l'impétuosité dont il a donné tant de preuves, c'en est fait de l'armée coalisée.

Par malheur la division d'avant-garde, Souham, avait seul saisi Preititz Lauriston et Reynier (24,000) étaient en retard, et le maréchal craignant de s'aventurer au milieu des masses de l'ennemi sans avoir groupé toutes ses forces, fit halte pour les attendre. Sa prudence sauva le czar. Les réserves s'élancèrent au secours de Barclay qui reprit Preititz, Blucher s'étendit par sa droite; de sorte que lorsque Reynier eut rejoint, Ney, au lieu de percer au-delà de la ligne de retraite fut obligé de batailler. Il enleva de nouveau Preititz, il contint Blucher, mais le mouvement qui devait assurer une victoire décisive fut manqué. Cependant Napoléon mit à profit l'affaiblissement du centre pour emporter le camp; il fonça par les routes de Wurschen et de Lauban avec les 4e et 6e corps soutenus par la garde, il fit entre les deux ailes de son adversaire une large trouée, s'y établit et, les menaçant à revers, obligea l'armée entière à battre en retraite. Elle recula sans désordre, Miloradowich sur Lauban, Blucher et Barclay sur Gœrlitz. Sa vaillante cavalerie la préserva d'autres pertes que celles du champ de bataille qui, de part et d'autre, furent énormes. Il y eut hors de combat 18,000 coalisés et 20,000 Français.

Les alliés manœuvrèrent pour se reformer à Gœrlitz. Au-delà de Reichenbach une forte arrière-garde couvrait la position sur laquelle ils voulaient se raffermir. On l'attaqua, on la déposta non sans peine, et cette rencontre fut marquée d'une manière funeste par la mort des généraux Bruyères l'un des vétérans de l'armée d'Italie, Duroc l'ami de l'empereur, et Kirgener, officier distingué du génie.

Toutefois Alexandre abandonna ses desseins. Wittgenstein prit la route de Lobau, Blucher et Barclay celle de Breslau. Ils furent poursuivis, le premier par Macdonald et Bertrand, Marmont; les deux autres par Lauriston, Reynier, Ney et la garde. Oudinot se porta de Bautzen à Luckau pour relever Victor qui entra dans le mouvement général en marchant sur Glogau. Les généraux ennemis fléchirent. Victor débloqua Glogau, Lauriston entra dans Breslau, Macdonald poussa jusqu'à Schweinitz. A la même époque Davout était rentré dans Hambourg et Lubeck; mais la marche de Victor ayant découvert Leipzig, des corps de cavalerie irrégulière passèrent l'Elbe et menacèrent cette ville.

L'audace de ces partisans, l'attitude douteuse de l'Autriche, celle des coalisés après trois grandes défaites, des pertes douloureuses, répandaient sur le début de la campagne une teinte sombre. Le découragement gagnait les états-majors. Napoléon douta de la fortune et se résigna à recourir aux négociations. L'armistice de Parschwitz suspendit les hostilités. L'Elbe jusqu'à Dessau, une ligne de Dessau à Crossen, l'Oder de Crossen au confluent de la Katzbach, cette dernière rivière et la frontière autrichienne, furent la démarcation des cantonnemens français.

III.

CAMPAGNE D'AUTOMNE EN ALLEMAGNE.

Occupation de Breslau par les coalisés (14 août).—Reconnaissance en Bohême (17).—Surprise des cantonnemens français en Silésie (19).—Reprise de Lœwemberg (21).—De Goldberg (23).—Prise du camp de Pirna par les alliés (24).—Bataille de Gross-Beeren (23).—Bataille de la Katzbach (26).—Bataille de Dresde (27).—Combat de Culm (20).—Combat sur la Sprée (4 septembre).—Bataille de Dennewitz (5 septembre).—Derniers combats dans les montagnes de la Bohême (8-16-17)—Derniers combats sur la Sprée (21-23).—Jonction des armées coalisées (28 septembre).—Elles passent l'Elbe (27 septembre 3 octobre).—Napoléon à Eilenburg (9 octobre).—A Leipzig (10),—Bataille de Wachau (16).—De Leipzig (18-19).—De Hanau (30).—L'armée française passe les ponts de Mayence (2 novembre).—Soulèvement de la Hollande (18).

Prague était la ville où devait se tenir le congrès qui n'eut pas lieu. On ne put même échanger les pouvoirs. Les plénipotentiaires ne se virent même point. Napoléon, trois fois victorieux, avait hésité, lui si prompt à pousser à fond un succès; ses armes étaient chassées d'Espagne; Murat semblait disposé à livrer à l'ennemi l'Italie méridionale; l'Autriche se déclarait; Bernadotte prenait un commandement en chef; Moreau n'avait pas craint de paraître au quartier-général des alliés; enfin, les souverains s'étaient ménagé des intelligences dans tous les états de la confédération et jusqu'en France. Terrible époque dans la vie d'un peuple, que celle où l'on peut se méprendre sur les notions du devoir; que celle où des hommes qu'on n'ose accuser de répudier tout sentiment patriotique, peuvent préférer au drapeau national le drapeau de l'étranger. La funeste erreur de ceux qui, en 1813, ont séparé la cause de Napoléon de celle de la France a été cruellement expiée. Ils ont vu de quelles illusions les promesses mensongères de la coalition les avait bercés, et, après 20 ans,

les blessures auxquelles ils ont exposé la patrie sont encore saignantes. Ces symptômes de décadence n'échappèrent pas plus à Napoléon qu'aux alliés. Ceux-ci avaient pour eux le nombre, l'exaltation de leurs armées, le découragement, la désaffection d'une partie de l'empire. Lui n'avait plus de son côté que son génie et l'ardeur dont sa présence enflammait les soldats. Les souverains le savaient, et ils adoptèrent un plan dont l'habileté est incontestable. Leur persévérance à ne s'en point départir, les fit enfin triompher. Ils décidèrent que leurs armées secondaires n'accepteraient jamais la bataille quand Napoléon serait devant elles, mais qu'elles prendraient aussitôt l'offensive quand il n'y serait plus.

Le champ d'opérations embrassait tout l'espace entre l'Adriatique et la Baltique. Il comprenait les deux théâtres de guerre du midi et du nord. Dans le premier : 60,000 Autrichiens sous Hiller, marchaient contre le vice-roi qui, à la tête de 60,000 recrues se disposait à défendre l'entrée des provinces Illyriennes. 20,000 Autrichiens se portaient sur l'Inn où l'armée bavaroise, de force à-peu-près égale, semblait destinée à lui résister.

Dans le second, il y avait : à Prague, l'armée autrichienne, général en chef prince de Schwarzenberg (120,000) qui devait rallier les Russo-Prussiens de Wittgenstein cantonnés à Schweidnitz (60,000); au-delà de l'Oder, l'armée de Silésie sous Blucher (90,000 Russo-Prussiens); autour de Berlin l'armée du nord commandée par Bernadotte (8,000 Russes, Prussiens et Suédois); en face de Hambourg, la réserve du Bas-Elbe sous Walmoden (20,000 Anglo-Allemands) ; enfin, sur la Vistule, l'armée russe de Benningsen (60,000). Total 430,000 combattans dont 100,000 hommes de cavalerie.

A ces masses aussi formidables par leurs passions que par leur nombre, Napoléon n'opposait que 336,500 hommes dont 40,000 cavaliers, savoir :

En première ligne, sur la Katzbach, Ney (3e corps 36,000) ; Lauriston (5e, 23,000), Sebastiani (2e de cavalerie 10,000) :

En seconde ligne, sur le Bober, Bertrand (4e, 20,000); Marmont (6e, 15,000) Macdonald (11e, 20,000).

En troisième ligne, sur la Neisse, Reynier (7e 15,000), Latour-Maubourg (2e cavalerie, 12,000); Vandamme (1er, 18,000); Victor (2e, 20,000); Poniatowski (8e, 12,000); Kellermann (4e, cavalerie, 6,000). Ces quatre derniers corps groupés autour de Zittau sur la frontière de la Bohême.

En quatrième ligne, sur l'Elbe, à Torgau, Oudinot (12e, 21,800); à Dresde, la garde (33,400) à Pirna dans un camp retranché qui s'appuyait à gauche sur Dresde qu'on avait mis en état de défense, à droite,

sur la forteresse de Kœnigstein où un pont couvert sur les deux rives, assurait le passage de l'une à l'autre; Saint-Cyr (14ᵉ, 15,000) et hors du commandement direct de l'empereur, à Magdebourg, Girard (10,000); à Hambourg, Davout (13ᵉ, et auxiliaires danois 50,000).

Enfin, en réserve, par échelons de l'Elbe au Rhin, duc de Padoue (3ᵉ, cavalerie 6000); Michaud (5ᵉ, cavalerie 5000); Augereau (15ᵉ, 18,000).

L'armée, sous les ordres actuels et immédiats de Napoléon, d'environ 275,000 combattans, était renfermée dans un triangle formé par l'Elbe depuis Wittenberg jusqu'à la Bohême et par deux lignes tirées du confluent de l'Oder avec la Katzbach à Wittenberg et Kœnigstein, triangle que les coalisés inscrivaient dans une demi-circonférence, d'où partent pour aboutir à Dresde, les routes très divergentes de Prague, de Breslau et de Berlin par où ils devaient opérer. L'empereur avait dessein de saisir l'initiative de manière à maintenir l'écartement de leurs trois colonnes et à les aborder tour-à-tour supérieur en nombre.

La base de ses mouvemens était l'Elbe, mais les Autrichiens n'avaient qu'un pas à faire en avant pour franchir les montagnes de la Bohême, pour la prendre à revers, pour menacer les communications de l'armée. Son premier soin devait donc être de mettre hors de combat Schwarzenberg, tandis que l'on tiendrait en échec l'armée de Silésie et l'armée du Nord. Dans ce but, il plaça sous le commandement de Ney, les 3ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ 11ᵉ corps et le 2ᵉ corps de cavalerie (103,000), pour saisir Breslau que la convention d'armistice avait neutralisé, et contenir Blucher au-delà de l'Oder. Il renforça Oudinot des 4ᵉ et 7ᵉ corps, lui prescrivant de pousser à la tête de 67,400 hommes sur Berlin que devaient attaquer en même temps Girard et Davout. Il confia à Saint-Cyr la mission d'arrêter les Autrichiens à l'entrée de la Saxe. Puis, sortant de Dresde avec la garde, il se disposa à descendre en Bohême par Lœbau et Zittau avec 120,000 hommes.

Mais les alliés avaient déjà commencé à fouler aux pieds les traités, à afficher ce mépris du droit des gens dont ils n'ont plus cessé de se faire un moyen de guerre. L'armistice n'expirait que le 16 août : dès le 14, Blucher s'empara de Breslau pour former à coup sûr ses colonnes d'attaque, et déjà Wittgenstein ne s'était point fait scrupule de lever ses cantonnemens de Schweidnitz.

Lorsque l'empereur déboucha avec Victor, Vandamme et Poniatowski sur Georgenthal, Gabel et Reichenberg pour reconnaître la force et les positions de l'ennemi, loin de rompre par le flanc les colonnes russo-prussiennes, il ne rencontra que la division autrichienne de Bubna qui se replia

précipitamment devant lui, et il put s'assurer que les 60,000 hommes de Wittgenstein, devançant le délai convenu, s'étaient jetés dans les rangs de Schwarzenberg. Il apprit en même temps que Blucher ayant franchi la zone de neutralité convenue par l'armistice avant qu'il fût expiré, avait refoulé l'armée de Ney tout entière sur le Bober.

La jonction de Wittgenstein et de Schwarzenberg, leur irruption en Saxe étaient entrées dans les prévisions de l'empereur. Il ne douta point qu'ils ne fussent en pleine marche pour Dresde et, loin d'en être ému, il prétendit les prendre en flagrant délit pour obtenir un grand et décisif résultat.

On descend de la Bohême en Saxe par deux chaussées principales qui passent : l'une à Aussig, l'autre à Commotau et par plusieurs chemins secondaires, dont le nœud commun est Tœplitz, d'où ils partent pour traverser Sayda, Dippodiswalda, Dohna et aboutir à Dresde. Pour investir cette capitale, il fallait que la grande-armée combinée se déployât depuis l'Elbe jusqu'à Commotau et pivotât sur sa droite en parcourant ces diverses communications. Une telle manœuvre demandait du temps; la droite devait se heurter contre le camp de Pirna, le centre s'engager dans des défilés d'un accès difficile et la gauche faire un long détour.

Napoléon résolut de la laisser se prononcer, puis de se rabattre par Kœnigstein sur le revers septentrional des monts que l'ennemi devait passer et d'en garder toutes les sommités. Par l'effet d'une aussi simple combinaison, il s'assurait l'initiative des opérations ultérieures : si les généraux coalisés faisaient volte-face et lui offraient la bataille, il les prenait entre deux feux, sous les murs de Dresde; s'ils portaient toutes leurs forces à gauche pour entrer en Bohême par Commotau, il les devançait à Prague comme il avait prévenu Mack sur la route de Vienne, et Brunswick sur celle de Berlin. C'étaient toujours la même vigueur, la même fermeté de conception; mais la déloyauté de Blucher, les scrupules de Ney qui n'avait point osé poser le pied sur le terrain neutralisé, modifièrent un si beau plan. Soit crainte de le laisser pénétrer trop avant sur le terrain où se formaient les colonnes d'attaque contre la Bohême, soit desir de châtier son manque de foi, Napoléon crut pouvoir atteindre Blucher avant de se rabattre sur Kœnigstein. Il donna l'ordre à Vandamme de se rapprocher de l'Elbe, à Victor de l'attendre à Zittau; à Poniatowski de rester à Gabel en observation devant Bubna, puis il porta sur Lœbau la garde et la cavalerie.

L'armée de Silésie sentit aussitôt sa présence et, selon qu'on en était convenu, elle manœuvra pour gagner du temps en évitant un en-

gagement général, on lui enleva tour-à-tour Buntzlau, Lœwemberg, Goldberg, on déblaya l'espace entre le Bober et la Katzbach, on la força de battre en retraite jusqu'à Jauer. Mais pour obtenir ces avantages peu importans, on perdit trois journées précieuses durant lesquelles tout fléchit sur l'Elbe et près de Berlin.

D'un coté, la grande armée combinée, déboucha en Saxe, la droite (Russes et Prussiens) en côtoyant l'Elbe; le centre (Autrichiens) sur les chemins de Dippoldiswalda et Sayda; la gauche (Prussiens) par la grande route de Commotau à Chemnitz et Freyberg. Wittgenstein masquant par un détachement le fort de Kœnigstein enleva le camp de Pirna, et Saint-Cyr se replia dans Dresde dont l'investissement et l'assaut devinrent imminens.

D'un autre côté, Bernadotte jugeant que Walmoden suffirait pour contenir Davout, déploya 90,000 hommes en avant de Berlin sur la route de Wittenberg, de manière à isoler Magdeburg. Dans le même temps Oudinot entra en opérations et, pour coordonner son mouvement avec Ney, il s'avança par la route de Torgau. Les deux armées opposées manœuvrant suivant deux lignes parallèles, la victoire appartenait à celle qui se concentrant la première surprendrait l'autre par le flanc. Oudinot pensa la saisir. Ses troupes étaient groupées à Dahme que son adversaire était encore disséminé de Postdam à Juterbogk. Celui-ci se hâta de replier sa tête de colonne, on la suivit latéralement jusqu'à Baruth, puis au moyen d'un à gauche on gagna Trebbin dans l'espérance de couper sa retraite. Mais Bernadotte ne se laissa point prévenir, il changea de front l'aile droite en arrière, et lorsque les trois corps français débouchèrent de Trebbin, ils le virent rangé de Postdam à Blankenfeld couvrant toutes les avenues de Berlin.

Oudinot ordonna l'attaque : Bertrand marcha sur Blankenfeld; Reynier sur Gross-Beeren, le 12e corps, commandé par Guilleminot sur Postdam par Ahrensdorf. Les deux premiers emportèrent les positions, mais le troisième avait à faire un long détour avant d'aborder la droite ennemie; elle ne l'attendit point, elle se porta au secours du centre, et tombant sur le flanc gauche des Saxons, elle leur enleva Gross-Beeren. Cependant Guilleminot, au bruit du canon, quitta la direction qui lui était assignée pour renforcer Reynier qu'il rétablit dans Gross-Beeren.

La nuit suspendit ce combat indécis, le 7e corps avait perdu 1500 hommes, on avait reconnu la force des alliés, on ne pouvait guère espérer de leur passer sur le ventre et d'atteindre Berlin; le lendemain on battit en retraite.

Cependant Davout poussa jusqu'à Schwerin, et Girard, sortant de Magdeburg, culbuta un rideau de cosaques et s'avança jusqu'à Lœbnitz; mais la droite de Bernadotte l'assaillit de front, tandis que les cosaques harcelaient ses flancs, et il fut repoussé, non sans perte, dans la forteresse.

On échouait; toutefois rien n'était compromis et le péril était à Dresde. Napoléon y courut; Vandamme se porta sur Stolpen; Victor, la garde, Kellermann, Latour-Maubourg, Marmont, suivirent le mouvement à pas redoublés.

A peine la contre-marche était-elle commencée que Blucher, pour reprendre l'offensive, se concentra au confluent de la Katzbach et de la Wuthende-Neisse. Macdonald était chargé de le contenir avec les 3e, 5e, 11e corps et le 2e de cavalerie (86,000).

Le maréchal, sans s'arrêter à ses instructions, croyant son adversaire en pleine retraite, prit sur lui de le poursuivre jusqu'à l'Oder. Jamais noble détermination ne fut plus malencontreuse. Ney avait été appelé au grand quartier général, et par une erreur dont on était promptement revenu, son corps d'armée l'avait d'abord suivi. Commandé par Souham, il rejoignit Macdonald, mais il n'était pas en ligne lorsqu'il eût été temps encore de s'emparer de l'initiative. Pour forcer l'ennemi à prolonger sa marche rétrograde on crut qu'il suffisait de pousser vigoureusement l'arrière-garde et de déborder la route que suivait le corps de bataille. La gauche (3e), le centre (11e), eurent ordre de déboucher de la Katzbach en éventail par les deux rives de la Neisse, la droite (5e) de s'étendre par Schongau dans la direction de Jauer où l'on conjecturait que Blucher devait encore se trouver.

Combinaison funeste! le centre passant la Katzbach au-dessus de la Neisse se heurta contre la masse de l'armée ennemie; malgré sa surprise, il fit bonne contenance, mais que pouvait-il contre le nombre? il fut écrasé, jeté dans les deux cours d'eau, et l'intervention de Souham qui se dirigea résolûment sur le canon le sauva seul d'une entière destruction.

Tout semblait conjuré contre les Français: pendant le combat une pluie à torrens gonfla les rivières, elles sortirent de leur lit, rompirent les ponts et ne laissèrent plus de retraite à l'armée battue que par Buntzlau. Les trois corps s'y dirigèrent, mais la division d'extrême droite Puthod), n'ayant pu rallier le 5e corps, chercha vainement un passage à Hirschberg; obligée de se rabattre sur Lœwenberg, elle fut entourée par l'ennemi et, malgré ses courageux efforts pour se faire jour, elle déposa les armes.

Cette perte, celles du champ de bataille, affaiblirent Macdonald

de près de 30,000 hommes et de 90 canons, il lui restait à peine 60,000 hommes qui plièrent découragés sous le faix de l'armée victorieuse.

Cependant Napoléon était aux prises sous les murs de Dresde où il fut sur le point de tout réparer. Arrivé le 25 août au soir à Stolpen d'où il avait dessein de commencer ses opérations par le camp de Pirna, il apprit que dans cette même journée la droite et le centre des alliés s'étaient déployés autour de Dresde, qu'ils n'attendaient plus que la gauche (Klenau) pour donner l'assaut; que Saint-Cyr était aux abois; qu'enfin la place ne pouvait pas tenir vingt-quatre heures.

Vingt-quatre heures! et il fallait trois jours pour défiler sur les derrières de l'ennemi. Napoléon dut alors amèrement regretter le temps qu'il avait perdu à poursuivre vainement Blucher. Toutefois, il ne renonça point à l'espoir de frapper à mort la grande armée combinée; il confia au premier corps la mission qu'il avait d'abord destinée à toutes ses troupes, celle de couronner les montagnes de la Bohême et d'en occuper tous les cols. « C'est à Vandamme, s'écria-t-il, à ramasser l'épée des vaincus. » De sa personne, dans la matinée du 26, il entra à Dresde, successivement suivi par la garde, une partie de l'infanterie de Victor, et la brillante cavalerie de Latour-Maubourg.

Il était temps; les alliés impatiens du retard de Klenau, décidés à ne plus l'attendre, s'étaient mis en bataille de Gruna à Plauen. A la vue du secours qui défilait dans la place, ils résolurent de brusquer l'attaque. Ils s'emparèrent des faubourgs; ils parvinrent à la vieille enceinte de la ville. Ils n'avaient plus qu'à enfoncer les portes et à pousser jusqu'au centre leurs épaisses colonnes. Ils s'y préparaient, lorsque tout-à-coup les portes de Pirna et de Plauen s'ouvrent devant eux. Le pas de charge retentit, les bataillons de la garde, le 14e corps s'élancent furieux, frappent d'effroi l'ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire, et le refoulent dans les positions où il s'était formé.

Dans le même temps, Vandamme, débouchant de Kœnigstein, enleva l'épée à la main le camp de Pirna. A la nuit, Victor, Marmont, Kellermann rejoignirent l'empereur et portèrent ses forces à 100,000 hommes.

Le lendemain éclaira la bataille de Dresde, dernier éclat d'une puissance trahie par la fortune.

Klenau, toujours en arrière, laissait entre la chaussée de Freyberg et l'Elbe un vide que comblait imparfaitement son avant-garde et le corps autrichien de Gyulai. Son entrée en ligne devait compléter l'aile gauche qui était séparée du centre par le ravin de la Weisseritz.



De Plauen au chemin de Dohna s'étendait l'armée autrichienne, formant le centre, soutenue par les réserves rangées sur les hauteurs de Racknitz.

Du chemin de Dohna à l'Elbe était postée l'aile droite sous les ordres de Barclay de Tolly, composée des Prussiens de Kleist et des Russes de Wittgenstein.

Napoléon saisit le vice de ces dispositions pour arrêter un ordre de bataille qu'il n'avait point encore appliqué; c'était de se tenir sur la défensive au centre, de faire marcher vivement ses deux ailes, et de déborder celles de l'ennemi.

Il plaça à droite, en première ligne, Victor; en seconde ligne, la cavalerie dont le roi de Naples, qu'il avait trouvé à Dresde, prit le commandement; à gauche, les quatre divisions de la jeune garde sous Ney et Mortier; au centre à cheval, sur les chemins de Dippoldiswalde et Dohna, Marmont et Saint-Cyr; en réserve, derrière eux, la vieille garde.

A six heures le feu s'alluma par la droite. Retardé jusque-là par la même pluie battante qui avait été si funeste à Macdonald et qui dura tout le jour, Napoléon donna l'ordre au roi de Naples de prendre la direction de l'aile droite, et de faire disparaître le rideau qui masquait l'absence de Klenau. Murat oublia sur le champ de bataille ses négociations avec les alliés; il fit aborder de front par l'infanterie du 2[e] corps les lignes de Gyulai; puis, à la tête de la cavalerie, il les tourna, les écrasa, les accula à la Weisseritz où elles furent presque anéanties. Après quoi il mit Victor en bataille sur la rive gauche du ravin, de manière à tenir en échec la gauche du centre, et il poussa au-devant de Klenau pour lui barrer la route. Ce brillant fait d'armes annula toute l'aile gauche de l'ennemi. Ney ne fut pas moins heureux; malgré les efforts de Wittgenstein, il le culbuta, s'ouvrit la chaussée de Pirna, et s'y établit de manière à ne laisser à son adversaire d'autre retraite que le chemin de Dohna.

Cependant le centre de l'armée française soutint dans sa position défensive le choc de Schwarzenberg et des réserves. L'empereur était là animant de sa présence généraux et soldats. L'artillerie de la garde suffisait à rétablir l'équilibre des forces. Ses boulets, sillonnant les hauteurs de Racknitz, portèrent le ravage dans toute la profondeur des masses de l'ennemi. C'est là que Moreau reçut le coup mortel. Toutefois, vers cinq heures du soir, l'action était encore indécise. A ce moment, le généralissime songeait à disposer d'une partie de ses réserves pour reprendre l'offensive à l'aile droite, repousser Ney, et dégager la chaussée de Prague, lorsqu'il apprit que Vandamme était sorti du camp de Pirna, avait

culbuté le détachement qui masquait Kœnisgstein, et, se portant sur les hauteurs, touchait à Peterswalde, nœud de la grande route et du chemin de Dohna.

A cette nouvelle, il donna l'ordre de battre précipitamment en retraite, malgré l'aspérité des seules issues qui ne lui fussent point interdites. Sa marche fut embarrassée par les convois qu'il abandonna en grande partie, il laissa en outre sur le champ de bataille 30,000 morts, blessés ou prisonniers.

On était donc enfin revenu aux beaux jours d'Iéna, de Friedland, de Wagram; il ne s'agissait plus, pour désorganiser l'armée battue, que de mettre le comble à sa déroute en la poursuivant l'épée dans les reins, et de la pousser sous le feu de Vandamme.

Le lendemain, Saint-Cyr, Marmont, Victor s'élancent sur les chemins de Dohna, de Dippoldiswalde, de Seyda. Murat court au galop sur celui de Freyberg. Napoléon lui-même sort de Dresde par la porte de Pirna. Ils vont harceler les colonnes fugitives, les entasser dans les gorges dont l'issue leur est fermée, les forcer à déposer les armes. Mais à quoi tiennent les destinées des empires! Napoléon est à peine à quelques pas de la ville, qu'une indisposition violente le saisit; on le ramène au palais; on le condamne à une journée d'inaction. Journée fatale! qui lui fit perdre le fruit de la victoire et de la campagne.

Le plan, que le danger de Dresde avait inopinément substitué à celui qu'il avait si habilement préparé, allait recevoir son développement. Mais aussitôt que sa main puissante en eut abandonné la direction, il n'y eut plus ni précision dans les ordres, ni ensemble dans les mouvemens.

Le jour suivant, Vandamme, maître de Peterswalde, voyait sous ses pieds, au fond de la vallée, Tœplitz où les colonnes de Schwarzenberg et de Barclay, débordées à droite, à gauche, convergeaient en désordre. Les prévenir à ce nœud de toutes les routes, leur présenter une barrière de feu au moment où les corps qui devaient les poursuivre paraîtraient sur les hauteurs : c'était terminer d'un seul coup la guerre. Vandamme se laissa entraîner aux plus brillantes illusions : sans s'assurer s'il y serait relevé, il abandonna sa belle position de Peterswalde et il s'élança sur Tœplitz. Sa témérité fut bien près d'être justifiée par le succès: un de ses régimens pénétra dans la ville. Mais les alliés accoururent par les chemins de Dippoldiswalde, de Seyda, et les troupes qui défendaient Tœplitz firent une résistance désespérée. L'occasion fut manquée: Vandamme recula jusqu'à Culm, d'où il lui eût été facile de se rétablir sur la crête des hauteurs. Mais il s'obstina à rester en avant-

garde dans la vallée et il négligea de mesurer la distance qui le séparait du reste de l'armée.

Le 30, il eut sur les bras 70,000 Russes et Autrichiens qui ouvrirent le feu. Déjà les conséquences d'un combat si disproportionné ne paraissent plus douteuses, lorsqu'à gauche brille sur les hauteurs une forêt de baïonnettes; est-ce enfin la grande-armée ? Vandamme va-t-il être dégagé du péril où l'a jeté trop d'ardeur? Cet espoir le soutient et ranime le combat. Mais le malheur n'atteint plus à demi les armes françaises. On reconnaît bientôt les drapeaux prussiens. C'est le corps de Kleist qui, ayant quitté le chemin de Dohna pour éviter Saint-Cyr, s'est jeté par sa droite dans les montagnes et a gagné le chemin de Culm à Peterswalde. Il s'établit sur la ligne de retraite et achève d'envelopper le premier corps. Tout est perdu à moins d'un effort surnaturel. Corbineau, à la tête de la gauche, se jette tête baissée sur Kleist, le traverse et lui prend ses canons. Mais le général ennemi revenu de sa surprise reprend ses pièces; puis, laissant Corbineau rejoindre Saint-Cyr, il s'avance sur Vandamme qui est obligé de se rendre prisonnier.

Ce désastre ferma l'entrée de la Bohême aux maréchaux français, qui s'arrêtèrent à la frontière. A ce moment d'autres soins réclamant la présence de Napoléon, l'avaient forcé de renoncer à poursuivre Schwarzenberg.

Oudinot avait été replié, quoique lentement, jusqu'à l'Elbe. A défaut des succès décisifs qu'il s'était promis en opérant contre la grande armée combinée et qui lui échappaient si cruellement, Napoléon résolut de porter son effort sur Bernadotte. Il remplaça Oudinot par Ney à qui il prescrivit de marcher droit à Berlin. Lui-même se mit en mouvement pour le soutenir, pour enlever cette capitale. Ses colonnes étaient disposées de manière à se réunir à Luckau le 6 septembre.

Rien d'aussi douloureux que le récit des évènemens qui vont suivre, ce ne sont plus que plans altérés, détruits, par le pouvoir d'une inflexible fatalité. Ce n'est plus que le débat convulsif du génie aux prises avec les étreintes victorieuses de la force matérielle.

Comme l'armée s'ébranlait pour pointer sur Berlin, Blucher, poussant devant lui les débris de Macdonald, était au moment d'atteindre Bautzen ; il fallut y courir. On replia l'armée de Silésie, on la rejeta au loin; mais la combinaison contre Bernadotte était déjouée, et Ney, qui pensait être secondé par l'armée entière, arriva seul en présence de forces supérieures. Il les aborda néanmoins, il manœuvra pour se déployer, la droite en tête, les prendre en flanc et les déposter de la route de Wittenberg à Postdam. Il chassa de Seyda leur aile gauche. Bertrand tenait l'extrême droite; il déboucha sur Dennewitz où il trouva leur gauche rétablie. Il

l'attaque, s'engage avec vigueur, mais quelle que soit la force avec laquelle son canon résonne, ce n'est qu'après quatre heures d'une lutte furieuse qu'il est joint par une division du 7[e] corps. Les autres arrivent à la longue; elles se composent de Saxons qui se forment à de trop grandes distances pour donner avec efficacité. L'ennemi en profite: il se jette dans l'intervalle, enfonce le centre et coupe Bertrand d'Oudinot qui est resté à Seyda. La journée est perdue; l'armée se retire sur Torgau.

D'un autre côté, Wittgenstein était revenu à Pirna; Schwarzenberg prenant position à Aussig menaçait d'ouvrir la communication avec Blucher. Bubna, avait replié Poniatowski, d'abord, à Zittau, puis à Stolpen. Napoléon marcha sur Wittgenstein; le rejeta au-delà des monts et rentra à Dresde pour se retourner contre l'armée de Silésie. Mais les Russes étaient déjà descendus sur ses pas, il voulut en finir avec eux; il les poussa jusqu'à Culm où ses reconnaissances entrèrent pour la dernière fois. Blucher pendant ce temps avait gagné du terrain; il avait passé la Sprée, pour se rapprocher de la Bohême par Stolpen. On se déploya devant lui, mais toujours déterminé à refuser la bataille il se laissa refouler jusqu'à la Neisse. Enfin Napoléon, fatigué de tant de vains efforts, renonça à empêcher sa jonction avec Schwarzenberg et résolut d'en attendre l'effet dans une position défensive. L'armée s'échelonna en équerre, depuis Seyda et Freyberg jusqu'à Wittenberg dont Bernadotte avait déjà commencé l'investissement sur la rive droite de l'Elbe.

Bientôt, les trois armées coalisées communiquèrent entre elles: Bubna, en s'établissant à Stolpen; la gauche de Bernadotte en s'étendant sur l'Elster, jusqu'à Elsterwerda, malgré les efforts du roi de Naples, firent disparaître les lacunes du cercle qui enveloppait les Français. Ce n'était pas assez: avant d'entrer vigoureusement en opérations, les alliés attendirent l'arrivée de Benningsen, qui amenait de la Vistule en Bohême un renfort de 60,000 hommes. Lorsque celui-ci eut rejoint, ils prononcèrent leur mouvement. Bernadotte, au moyen de deux ponts qu'il jeta au dessus de Dessau, lança des partisans sur la Saale et sur le Weser; Naumburg, Merseburg, Brême furent occupés; et un détachement de cosaques, en s'emparant de Cassel, mit en question l'existence du royaume de Westphalie. D'un autre côté, les troupes légères de Schwarzenberg menacèrent Leipzig en débordant par Chemnitz et Altenburg.

Ces excursions donnèrent l'éveil à Napoléon qui entrevit le dessein d'opérer sur ses deux ailes; il fit balayer la Saxe par un corps de cavalerie, il appela Augereau à Leipzig, il renforça la droite et il resserra les positions du centre. Ses conjectures furent bientôt vérifiées: Blucher

s'ébranla tout entier, replia en deçà de l'Elbe les détachemens de Murat et de Marmont qui observaient l'Elster et, masquant sa marche par une fausse attaque du pont de Meissen, courut se concentrer au confluent de l'Elster où il fit sa jonction avec Bernadotte.

Le plan des alliés était maintenant dévoilé: ils portaient deux énormes masses sur les extrémités de l'armée française pour la tourner, la prévenir sur la Saale, la prendre à dos et l'acculer à l'Elbe.

C'est là que Napoléon les attendait, soit pour les battre séparément, soit pour mettre à profit leur écartement et les étonner par de nouvelles combinaisons. Il laissa dans Dresde et Pirna pour tenir en échec les Russes de Benningsen, Mouton (1er corps réorganisé) et Saint-Cyr. Il plaça sous les ordres de Murat: Victor, Lauriston, Poniatowski et lui donna la mission de disputer pied à pied au généralissime les routes de Leipzig. Enfin prenant Marmont, Macdonald, Souham et la garde, il se mit à côtoyer l'Elbe en deux colonnes pour gagner Torgau et Eilenburg, rallier Ney et offrir la bataille à Bernadotte et Blucher réunis. Ce dernier cependant rassembla dans l'Ester-Noir des bateaux qu'il lança sur l'Elbe, dont il surprit le passage au confluent des deux rivières. Bertrand, concentré à Wartenburg, lui tint long-temps tête; mais enfin, cédant au nombre, il se retira à Duben, où il fut rejoint par Ney qui lui-même pliait devant Bernadotte. Blucher les suivit, tandis que l'armée du nord gagnait Zœrbig. Le maréchal recula jusqu'à Eilenburg, où il trouva Napoléon impatient d'aborder l'ennemi. L'armée entière fit face à Blucher qui, à son approche, se hâta de franchir la Mulde et de se jeter dans les rangs de Bernadotte. On s'élança sur ses pas dans l'espérance de livrer enfin la bataille; mais les deux généraux ennemis, toujours résolus à l'éviter, prirent position à Halle. Ils allaient saisir les défilés de la Saale; déjà leurs détachemens occupaient Weissenfels. Les Autrichiens poussaient Murat et les Polonais par les routes de Chemnitz et Altenburg; et Wittgenstein, par celle de Colditz, ayant pris l'ascendant sur Lauriston et Victor, menaçait de couper l'aile droite en s'établissant à Borna.

Les routes de la France allaient se fermer sur le derrière de l'armée; mais celles du nord et de l'Allemagne étaient ouvertes devant elle. C'est ce que Napoléon avait prévu; et au lieu de disputer en fugitif une retraite qui n'était même plus assurée, il avait pris la détermination de reporter la guerre en Prusse, de paraître en conquérant dans Berlin et de forcer les coalisés à la paix, en se plaçant avec 200,000 hommes au centre des lignes de défense dont ses garnisons tenaient tous les points fortifiés.

Le mouvement commença : Reynier dégagea Wittenberg, détruisit

les postes de Bernadotte ; Bertrand s'empara de ceux de Blucher. L'armée entière avait ordre de les suivre, lorsqu'on apprit la défection du roi de Bavière. On sut que les 30,000 hommes du maréchal de Wrède s'étaient réunis à l'armée qu'il était chargé de contenir, et que tous marchaient vers le Rhin. L'explosion de la confédération entière était inévitable, on allait être séparé de la France par une formidable insurrection soutenue par une armée innombrable. Napoléon ne trouva pas dans ses lieutenans l'élan que demandait l'exécution de son vaste projet, et il se rendit, le désespoir au cœur, à la nécessité de se frayer le retour sur les frontières.

Bernadotte avait descendu la Saale jusqu'à Bernburg, pour revenir à la rive droite de l'Elbe et contrarier le mouvement sur Berlin. On était plus près que lui de Leipzig, et si Blucher l'avait suivi, on pouvait encore saisir le moment où ils s'éloignaient au nord pour se rabattre sur Schwarzenberg et le forcer au combat.

Leipzig fut assigné pour rendez-vous à toutes les colonnes en marche : Augereau y arriva par Weissenfels, en passant sur le corps du détachement qui s'y était établi. Murat s'en rapprocha par Borna en disputant vivement les débouchés de la vaste plaine où la délivrance de l'Allemagne allait être mise en jeu. Marmont, puis Bertrand, puis l'armée entière, moins Souham et Reynier (25 à 30,000) débouchèrent par la route d'Eilenburg.

Dans la soirée du 15 octobre, Schwarzenberg fut en présence, et l'on se prépara pour le lendemain à une action décisive. Mais on sut que Blucher n'avait point quitté Halle en même temps que Bernadotte, et qu'on descendait sur Leipzig, à la tête de près de 80,000 hommes. Il était encore à une grande journée de marche, l'on pouvait donc triompher de l'armée de Bohême avant qu'il n'eût commencé le feu. Cependant il fallait se mettre en garde contre lui, en divisant des forces déjà insuffisantes.

Ney lui fut opposé avec les 4e, 6e, 3e et 7e corps. Le maréchal mit à cheval sur l'Elster, à droite Marmont, à gauche Bertrand pour occuper Lindenau, de manière à empêcher la jonction des deux masses ennemies; puis il donna l'ordre aux divisions des 3e et 7e corps de prendre la droite de Marmont à mesure de leur entrée en ligne.

Au midi de la ville, Napoléon rangea : l'aile droite sur la Pleisse, depuis l'embranchement des routes de Borna et Pegau (Poniatowski) jusqu'à Markleeberg (Augereau) ; le centre (Victor, Lauriston, 1er et 4e corps de cavalerie) sur le ravin de Vachau ; la gauche (Macdonald et le 2e de cavalerie) à cheval sur la route de Colditz ; la réserve (vieille et jeune garde 3e et 5e de cavalerie) sur les collines de Probstheida.

Ces dispositions tendaient à pivoter sur l'aile droite, à rompre le centre des adversaires, à envelopper leur gauche dans les prairies marécageuses où se confondent les eaux de la Pleisse et de l'Elster. Elles étaient fondées sur la probabilité que Schwarzenberg manœuvrait par sa gauche pour rallier Blucher et couper la route de Mayence.

En effet, le généralissime, après avoir détaché au-delà de l'Elster Gyulai (15,000) pour s'emparer de Lindenau, avait jeté toute sa gauche hors de sa ligne d'opération pour la former entre les deux rivières. Son centre, composé de Kleist et de Wittgenstein s'avançait par la route de Borna, soutenu par les réserves. Sa droite, sous Klenau, suivait celle de Colditz.

La déroute du centre eût entraîné la destruction de la gauche et la mise hors de combat de l'armée entière.

Le 16, une brume épaisse, qui se prolongea jusqu'à 9 heures, retarda le feu. Comme Napoléon allait donner le signal, il fut prévenu. Kleist, Wittgenstein débouchèrent à-la-fois du ravin de Grœbern, secondés par Klenau qui appuyait à gauche. Tous trois se portèrent avec ardeur sur tout le front du centre en appuyant sur le point qui le séparait de la droite.

Le village de Markleeberg fut enlevé, Augereau, débordé par sa gauche, perdit un quart de lieue de terrain : le champ de bataille semblait ouvert, mais Poniatowski, mais une division de la vieille garde accoururent à l'aide du maréchal et firent reculer l'ennemi. Cependant la mêlée s'engagea sur le ravin de Wachau, depuis la route de Colditz jusqu'à la Pleisse. Les positions des 2e et 5e corps furent prises et reprises jusqu'à six fois. Cette scène acharnée finit à l'avantage des Français. Macdonald, opérant par sa droite, comme Klenau par sa gauche, le rompit et déborda les assaillans. L'empereur, toujours prompt à saisir le moment, fit avancer la jeune garde pour entreprendre l'attaque à son tour.

La redoutable colonne de Lutzen, de Wagram, se forma de nouveau. Victor, de Wachau, Lauriston, Macdonald à sa gauche, débouchèrent soutenus par quatre divisions de la garde; précédés par une batterie de soixante pièces appuyée à droite par Murat avec la cavalerie.

Leur choc produisit l'effet accoutumé, Wittgenstein, Kleist plièrent. Murat s'élançant entre la Pleisse et Victor, culbuta les cuirassiers russes et poussa jusqu'à Grœbern, tandis que l'infanterie couronna les collines qui commandent les deux ravins. Encore un effort et les coalisés, tournés par leur droite, entassés au fond d'un étroit vallon, vont céder la victoire. Mais l'on est épuisé, et l'ennemi peut remplacer par des troupes fraîches celles que l'on a surmontées: il appelle, en deçà de la Pleisse,

une partie de sa gauche, il fait avancer les réserves. La cavalerie autrichienne ramène Murat; les cosaques de la garde chargeant à propos, font une ouverture entre Lauriston et Victor; les grenadiers russes y pénètrent et reportent l'action sur le ravin de Wachau.

Le jour baissait, on se disputait depuis 8 heures, un étroit espace horriblement ensanglanté. Napoléon voulut encore tenter une fois la fortune : il forma de nouveau ses colonnes et fit une dernière irruption sur les lignes ennemies; elle échoua et la nuit mit fin au combat sans qu'aucun des deux partis eût droit à s'attribuer la victoire. Les coalisés restaient maîtres de Markleeberg. Mais les Français avaient obtenu un succès plus marqué contre l'extrême gauche qui, s'étant hasardée à passer la Pleisse, avait été presque anéantie.

Toutefois dans leur situation critique, c'était être battu que de n'avoir point mis en déroute des adversaires dont chaque instant accroissait le nombre. Ney d'ailleurs avait fléchi. Bertrand, aux prises à Lindenau, avec Gyulai, était resté maître de cette position qui assurait la retraite. Mais le maréchal, n'ayant point vu Blucher paraître, avait disposé des deux premières divisions de 3e corps entrées en ligne en faveur de Napoléon. Elles arrivèrent trop tard sur la Pleisse, et leur absence se fit sentir d'une manière funeste, lorsque l'on signala l'armée de Silésie dont trois corps se déployèrent l'un, par la route de Halle ; l'autre par celle de Dessau ; le 3e entre les deux premiers. Marmont seul soutint le choc, il résista vaillamment; mais enfin il fut rejeté en deçà de la Partha non sans avoir essuyé d'énormes pertes.

Le lendemain le reste du 3e corps rejoignit; et Reynier amena à l'armée un renfort de 10,000 hommes; mais du côté des coalisés, Bernadotte, Benningsen, Colloredo débouchèrent de tous points portant l'armée assaillante à 300,000 hommes; 50,000 chevaux; 1000 pièces de canon. Il restait à Napoléon 125,000 hommes; 22,000 chevaux; 600 canons; et il dû s'affaiblir de 15,000 hommes pour envoyer Bertrand aux défilés de la Saale que menaçait Gyulai.

La disproportion des forces était décisive, et l'on s'est accordé à blâmer Napoléon d'avoir accepté la bataille. Mais les grands capitaines qui se sont élevés par la guerre et que la guerre a renversés, ont tous péri par le souvenir de leurs victoires. C'est en osant qu'ils ont enchaîné la fortune; ils croient pouvoir oser encore alors que tout a changé autour d'eux. Le péril était aussi grand à Rivoli qu'à Leipzig; les temps n'étaient plus les mêmes.

Le 18 on s'aborda de toutes parts. Au nord : Ney (6e 7. 3e corps) se forma sur la Partha avec 40,000 hommes pour en contenir 150,000. Au midi, Napoléon avec 85,000 hommes contre 200,000, occupa à-peu-près

les mêmes positions que l'avant-veille. Jamais scènes de destruction ne furent plus effrayantes. Schwartzenberg donna par masses, et lorsque ses premières lignes eurent épuisé leur sang, il les remplaça par des troupes fraîches. Malgré ses avantages immenses, tout ce qu'il put gagner durant un jour entier, fut de resserrer les positions françaises. La droite s'appuya aux murs de Leipzig et le village de Probstheida devint le point le plus saillant de la défense. On donna pour l'enlever d'inutiles assauts, dont l'effet fut de ralentir l'ardeur de l'attaque. Victor, Lauriston, crurent un moment pouvoir la ressaisir ; ils débouchèrent et si toutes les réserves les eussent secondés, peut être eût-on vu changer la face du combat, mais il avait fallu en disposer pour conjurer un désastre inouï.

Le 7e corps composé de Saxons qui depuis l'ouverture de la campagne, avaient combattu avec nous malgré eux et comme enchaînés par la volonté de leur souverain, formait la droite de Ney et liait le maréchal à l'empereur. Il était échelonné sur la route d'Eilenburg. Le premier rang occupant Taucha. Dès le matin, il céda ce village à Bernadotte et se replia de poste en poste jusqu'au sommet d'un mamelon à moitié chemin de Leipzig, d'où l'on commande toute la plaine. Là, comme la cavalerie se disposait à charger, les Saxons coururent au-devant d'elle, firent face en arrière, et tournèrent leurs canons contre les Français.

A cette nouvelle, il y eut autour de l'empereur un cri d'indignation ; on crut un instant que le mal était sans remède, mais cette lâche défection n'eut pour le moment aucune suite fâcheuse, le 3e corps, en appuyant à droite, referma la trouée et le combat continua avec la même fermeté. Cependant lorsque le jour finit on avait perdu tout l'espace entre Taucha et Leipzig.

« Ces deux terribles journées, que l'histoire appellera des journées de « géans, avaient coûté à l'ennemi 50,000 hommes de ses meilleures « troupes, et autant aux Français, mais la différence des forces avait « sensiblement diminué au désavantage de ceux-ci et une troisième « bataille se présentait avec des chances beaucoup trop défavorables « pour être livrée; d'ailleurs on se trouvait à bout de munitions; les « parcs n'offraient plus que 16,000 coups : on en avait tiré 220,000 « dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite : elle « se commença à la nuit sur Leipzig. »

Napoléon donna l'ordre de construire trois ponts sur l'Elster pour faciliter l'écoulement des troupes au-dessus de Leipzig; mais dans la confusion ordinaire qui règne à l'état major à la suite de semblables

journées, cet ordre ne reçut pas d'exécution et la responsabilité pèse de tout son poids sur le major-général.

L'empereur fit d'infructueuses démarches pour préserver la ville des malheurs d'un assaut. Au jour, les coalisés assaillirent les 11[e], 8[e], 5[e] corps et les restes du 3[e] qui couvraient le mouvement. Ils leur enlevèrent les faubourgs; puis, la ville pied à pied. On se défendait avec vigueur, lorsqu'un affreux incident mit le comble à tant de désastres.

On avait miné le pont de l'Elster, et l'on y avait placé un poste de sapeurs pour le faire sauter au moment où les extrêmes arrière-gardes seraient en sûreté. Ces hommes, entendant la fusillade se rapprocher, perdirent la tête; ils mirent le feu à la mine et coupèrent la retraite à une grande partie des quatre corps qui n'avaient point achevé de défiler.

Macdonald échappa en se jetant à la nage. Poniatowski, au moment où il lançait son cheval dans l'Elster, fut atteint mortellement de plusieurs coups de feu. Lauriston, Reynier, plus de 10,000 hommes, 250 bouches à feu furent pris. Tels furent les trophées que les coalisés recueillirent sur le champ de bataille. Mais quels fruits produisit leur victoire! Davout bloqué à Hambourg; Saint-Cyr enveloppé dans Dresde; Torgau, Magdeburg, Wittenberg; les places de l'Oder, de la Vistule perdant l'espoir d'être dégagées; l'Allemagne entière et la Hollande enlevées à l'empereur, et la guerre portée sur le Rhin!

L'armée française comptait à peine 80,000 combattans. Elle trouva Bertrand à Weissenfels tenu en échec par Gyulai qui occupait Naumburg. Sans perdre à guerroyer des instans précieux, elle se porta directement à Freyburg; puis, contenant par ses arrière-gardes les Prussiens au-delà de l'Unstrutt et les Autrichiens sur la rive droite de la Saale, elle évita Weymar où l'ennemi accourait par Iena, et elle gagna rapidement Erfurth et ensuite Hanau, où ses premières colonnes se heurtèrent contre les 50,000 Austro-Bavarois du maréchal de Wrède.

Ce général avait conçu l'espoir de porter aux débris de l'armée française le coup mortel, de leur interdire le retour sur le Rhin. Sa position était parfaitement choisie. Hanau est situé sur la rive droite du Mayn au confluent de la Kinzig, petite rivière qui prend sa source à droite de la grande route, la traverse à Gelnhausen, et la côtoie ensuite pendant six lieues. La route, à partir de Gelnhausen, est donc un long défilé que resserre encore la forêt de Hanau. De Wrède en occupait l'issue où il pensait arrêter l'empereur jusqu'à ce que les masses des

alliés, survenant à l'entrée, pussent le prendre entre deux feux. Son armée était en bataille au débouché de la forêt, le front couvert par 80 pièces, sa droite appuyéeà Hanau.

On délogea son avant-garde; on l'assaillit par la gauche. Drouot, avec l'artillerie de la garde, fit taire son feu; Sebastiani, la vieille garde s'élancèrent à l'arme blanche; on rompit toute son aile gauche; on lui fit essuyer une perte de 10,000 hommes, et l'on refoula son armée au-delà du Mayn et de la Kinzig, où on la contint jusqu'à ce que tous les corps français fussent en sûreté. Bientôt ils passèrent les ponts de Mayence.

Schwarzenberg, Blucher s'avançaient jusqu'au Rhin. Winzingerode et Bernadotte marchèrent sur la Hollande qui déclara son indépendance. Le Rhin était désormais le front d'opérations.

La ligne de la grande-armée qui s'étendait naguère de Laybach à Hambourg avait été rompue, au nord par le désastre de Leipzig, au midi par la défection de la Bavière.

IV.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

Les Autrichiens passent la Drave et la Save (août 1813).—Reprise de Villach par les Français (23).—Combat autour de cette ville (29).—Combats sur la Drave, la Save et le littoral de l'Adriatique (6, 14 et 15 septembre).—Retraite du vice-roi sur l'Isonzo (6 octobre)—Retraite sur l'Adige (4 novembre).—Mouvemens vers Roveredo (2 novembre).—Combats de Caldiero et Saint-Michel (15-18).—Marche du roi de Naples (fin de novembre).—Position à la fin de l'année.

Napoléon, à peine maître de Dresde, avait cru fixer les indécisions de l'Autriche en se montrant menaçant du côté de l'Italie. Il avait décrété la formation d'une armée de 80,000 hommes dont le vice-roi avait reçu le commandement.

Il ne restait plus alors dans la péninsule que les troupes de Naples, une division à Ancône, à Rome, à Civita-Vecchia; en Dalmatie, en Illyrie, de faibles détachemens, et enfin dans le royaume des cadres incomplets.

Eugène ordonna de nouvelles levées auxquelles on incorpora celles des départemens du midi et des provinces italiennes réunies à l'empire. A mesure que les troupes se formèrent, il les échelonna fortes de 50,000 hommes, sur les routes de la Carniole et de la Carinthie. Mais l'Autriche s'étant préparée de longue main à la rupture, fut prête la première. Hiller, à la tête de 60,000 hommes, avait déjà jeté une partie de ses forces au-delà de la Drave, que les têtes de la colonne du vice-roi étaient encore sur l'Isonzo.

La ligne de défense comprenait la Haute-Drave, à partir des Alpes Noriques jusqu'à Villach; puis la Save qui, prenant sa source au dessous de cette ville, coule au pied des Alpes Carniques et des Alpes Juliennes jusqu'à la frontière de la Turquie. Cette barrière ne présente que quatre ouvertures: 1° la route de Simmering par Spitale et Botzen resserrée entre deux chaînes des Alpes, prise à revers par l'alliance de la Bavière; 2° la grande route de Vienne à Klagenfurt qui, au sortir de Villach, tourne à travers un col difficile, dont l'entrée était fermée par le camp retranché de Tarvis; 3° la route de Vienne à Laybach, par où l'on atteint Adelsberg et Goritz; 4° et enfin, la route qui, après avoir traversé la Croatie, côtoie la mer pour aboutir à Fiume, Trieste et Venise.

Ainsi le premier soin du vice-roi devait être de saisir les quatre débouchés de Spitale, Villach, Laybach et Agram. Il fut prévenu: les Autrichiens, continuant à s'avancer par leur gauche, passèrent la Save à Agram, chassèrent les Français de Carlstadt, soulevèrent la Croatie, envahirent la Dalmatie et menacèrent à revers Fiume et Laybach. Dans le même temps, leur droite occupa Spital et leur gauche Villach.

Le vice-roi, dont la gauche s'était portée au-delà de Tarvis, manœuvrait alors avec son centre et son aile droite, pour les déployer sur la Save; résigné à resserrer la défense entre Villach et Laybach, il porta sa droite sur cette dernière ville, et, avec le centre, il se hâta de remonter l'Isonzo pour renforcer la gauche et tenir tête à Hiller en personne. A son approche, l'avant-garde reprit vigoureusement Villach où le quartier général s'établit. On détruisit ensuite les ponts que l'ennemi avait jetés sur la Haute-Drave et les retranchemens dont il comptait s'appuyer pour pénétrer entre la Drave et les sources de la Save. Enfin on fit passer un détachement à Pordenone sur la route de Spitale que devait soute-

nir une réserve de 2400 hommes postés à Trente. Du côté de Laybach, l'aile droite, rangée en équerre, s'établit dans cette ville, dans Crainburg, au pont de Tsschernuz et à Adelsberg, la colonne qui précédemment défendait Carlstadt, se replia sur la route de Fiume.

Il y eut dans ces positions une suite de combats dont le succès fut alternatif. Les Autrichiens pressaient mollement la Haute-Drave, mais ils pesaient plus fortement par Stein, par Cilly et Carlstadt, sur l'aile droite. De plus, le secours des escadres anglaises leur permettait de prendre l'ascendant sur le littoral. Ils s'emparèrent de Fiume, et au moment où le vice-roi se disposait à déboucher sur Stein, il crut reconnaître le dessein de tourner sa droite, d'envahir l'Istrie et de percer par Trieste. Aussitôt il renonça à ses projets offensifs et, divisant l'armée en deux colonnes, fortes chacune de 25,000 hommes, il se mit à la tête de celle de la Carniole, et chargea Grenier de prendre le commandement de celle de la Carinthie, en y comprenant la réserve que des partis avaient intimidée comme elle sortait de Botzen et qui s'était repliée sur Trente.

On contint l'ennemi sur tous les points jusqu'à la fin de septembre; mais à cette époque, Hiller, rassuré du côté de la Bavière, prit franchement l'attaque, réussit à passer la Drave, s'empara de Villach et s'étendit par la droite sur tout le cours du Gail. Là, il se mit à batailler avec les postes qui défendaient les cols des Alpes. Quelques-uns furent forcés, les vainqueurs se répandirent dans le Frioul et enlevèrent la garnison de Ponteba. Dans le même temps, Hiller, débordant les sources de la Save, s'empara de tout l'espace compris entre Villach, les Alpes et Crainburg.

Ce dernier mouvement séparait la droite de la gauche. Laybach était menacé dans trois directions, et l'inaction de l'armée bavaroise encourageait Hiller à défiler par la route de Botzen.

Le vice-roi ordonna de battre en retraite sur l'Isonzo où ses colonnes arrivèrent en bon ordre, malgré les efforts des ennemis pour les rompre. Il y eut à Salsnitz un vif engagement à l'avantage des Français qui ralentit la poursuite et leur donna la facilité de s'affermir dans leur nouvelle position. Ils y tinrent assez long-temps pour organiser des recrues, pour mettre Venise en état de défense, pour ravitailler les places, après quoi, ils reculèrent jusqu'à l'Adige, rappelés par les progrès de l'ennemi dans le Tyrol. On ne rentra point sans coup-férir dans ces lignes célèbres. L'aile gauche de Hiller, après avoir refoulé la division de réserve jusqu'à la Corona et Rivoli, s'était déployée par la vallée de la Brenta et avait pris possession de Bassano. On se hâta de marcher contre elle, on lui enleva cette ville par où elle menaçait à revers le gros de l'armée qui se

repliait de ligne en ligne. Enfin, on réussit à éviter la bataille et l'on repassa, sans avoir été entamé, les ponts de Vérone. Les Autrichiens formèrent leurs colonnes d'attaque, par les routes du Tyrol et de Vicence. Il leur importait de ne point permettre au vice-roi de prendre haleine et de profiter du moment où l'armée, affaiblie par le feu, par les garnisons de Trieste, de Palma-Nova, de Venise, semblait hors d'état de soutenir le choc. Eugène modéra leur ardeur; il déboucha tour-à-tour sur Roveredo, sur Caldiero, il repoussa les assaillans et leur ôta le desir de poursuivre immédiatement leurs opérations.

Cependant Trieste se rendit; Venise, où se trouvaient 12,000 hommes, fut investi, les Anglais débarquèrent en Toscane et dans les Légations. Enfin, Murat porta son armée à Ancône avec des intentions qu'il ne manifestait pas encore, mais dont on ne pouvait plus douter. Toutefois à la fin de l'année, l'armée, renforcée des troupes italiennes, tirées d'Espagne, et des conscrits récemment appelés sous les drapeaux (41,000), occupait encore les positions redoutables contre lesquelles la puissance de l'Autriche s'était brisée il y avait 18 ans.

V.

RÉDUCTION DES PLACES-FORTES.

Capitulation de Dresde (11 novembre).—De Dantzig (29).—De Stettin (5 décembre).—De Zamosc (22).—De Modlin (25).—De Torgau (26).

Lors de l'évacuation de l'Allemagne, les garnisons françaises occupaient encore entre le Rhin et l'Elbe, Wurtzburg et Erfurth; sur l'Elbe, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdeburg, Hambourg : sur l'Oder, Stettin, Custrin, Glogau; sur la Vistule, Modlin, Zamose et Dantzig. Ces villes renfermaient plus de 100,000 vieux soldats dont la dispersion est à jamais déplorable. Ils ne furent cependant pas entière-

ment perdus pour la défense du territoire et y contribuèrent à tenir en suspens, jusqu'à la fin de l'année, les masses de la coalition.

Saint-Cyr était resté à Dresde avec les 1er et 14e corps (33,000 dont 25,000 en état de combattre). Pendant la bataille de Leipzig, il repoussa des hauteurs de Racknitz Tolstoy qui alors était resté seul en observation devant lui (25,000). 20 jours après, à défaut d'instructions qu'il n'avait pu recevoir, il tenta une sortie générale; mais Tolstoy, mais Chasteller, mais Klenau (55,000) le refoulèrent dans la place et lui proposèrent une capitulation qui devait ramener en France les deux corps d'armée. Il l'accepta et à peine ses colonnes eurent-elles commencé leur mouvement, qu'on les entoura et qu'on les fit prisonnières.

Il en fut de même à Dantzig. Là, avec 27,000 hommes, Rapp soutint près d'un an contre le prince de Wurtemberg, le siège le plus héroïque. Lorsque le feu, la famine, la contagion eurent réduit sa troupe de moitié, lorsqu'il eut perdu pied à pied les ouvrages extérieurs, il se rendit sous la promesse qu'on le reconduirait en France. Mais sans respect pour tant de gloire, on l'emmena au fond de la Russie.

Stettin, Zamosc, Modlin, Torgau capitulèrent dans le cours de décembre; mais les autres places tenaient encore lorsque la campagne de 1814 commença.

VI.

OPÉRATIONS DES ARMÉES EN ESPAGNE.

Les alliés passent le Duero (20 mai 1813).—Passent l'Ebre (17 juin).—Bataille de Villoria (21). — Combat de Zubiri (15 juillet).—Secours de Saint-Sébastien (27 juillet). — Prise de Saint-Sébastien (31 août). — De Pampelune (31 octobre). — Combats sur la Nive (9-13 décembre).—Evacuation du royaume de Valence (7 juillet).— Combat au col d'Ordal (11 et 13 septembre).— Combat de Pont de Molins.

Pendant que les Anglais et leurs alliés se disposaient, dans les camps qu'ils avaient pris à la fin de la campagne précédente, à la-

ver l'affront que leurs armes avaient essuyé devant le château de Burgos, les désastres de Moscou détruisirent toutes les chances de succès qui restaient aux Français dans la Péninsule. La jeune garde, la cavalerie, Soult lui-même partirent pour le nord de l'Allemagne. Joseph prit en personne le commandement de l'armée dont Jourdan était encore major-général et qui se trouva réduite à 72,000 hommes.

Wellington, au contraire, pouvait lancer en avant : au centre 60,000 Anglo-Portugais; à droite et à gauche, dans Léon et la Nouvelle-Castille, 40,000 Espagnols, non compris les guérillas. On n'avait pas eu, en 1808, de plus graves motifs pour se replier sur l'Èbre ; mais le vain desir de conserver dans Madrid une ombre de royauté retint l'armée en colonne allongée depuis les Pyrénées jusqu'au Tage. Wellington était assez nombreux pour saper ses échelons par leur base et pour mener brusquement à fin cette dernière campagne. Vers le milieu de mai, lorsque la longue inaction des Français l'eût enfin convaincu qu'ils étaient réduits à la défensive, il déboucha par Salamanque en même temps que son aile gauche, franchissant le Duero près de la frontière portugaise, ouvrit la communication avec les Galiciens, et se dirigea vers Zamora et Toro. Ce mouvement de flanc était irrésistible : les divisions françaises, évacuant à la hâte Salamanque, Madrid, Valladolid, cherchèrent à faire halte à Burgos. Mais Wellington, appuyant toujours à gauche, traversa Palencia pour s'étendre sur la Pisuerga. On craignit d'être prévenu sur l'Èbre ; on fit sauter ce fort de glorieux souvenir, et l'on se forma en demi-cercle, l'aile droite sous Foy (12,000) en Biscaye, le centre de Miranda-de-Èbro à Pancorbo (45,000) sous Joseph en personne; la gauche sous Clausel (15,000) à Logroño.

Cette ligne était à-peu-près la même qu'on avait prise, il y avait quatre ans. En s'y renfermant, dès les premiers jours de l'année, on eût eu le temps de s'y fortifier et de la rendre d'un accès difficile. Mais, pressé comme on l'était, on laissa un point vulnérable que Wellington saisit d'emblée. Il fit suivre par son aile droite le gros de l'armée française, puis prenant son centre et sa gauche, il les jeta au-delà de l'Èbre par Saint-Martin et Fuentès-de-Arenas, et s'établit dans l'ouverture entre Joseph et Foy. Après quoi, se mettant en bataille la droite au fleuve, la gauche au chemin qui conduit de Vittoria à Bilbao, il ébranla ses colonnes. Il fallut reculer encore. On avait une position indiquée par la nature des lieux : c'est le prolongement des Pyrénées qui passe entre Vittoria et Mondragon et que traverse le col de Salinas. Là, on eût bravé les efforts de l'armée victorieuse. On crut mieux faire en conservant Vittoria, nœud des routes qui pouvaient ramener les deux ailes sur

le centre; on les rappela et l'on se mit sous les armes au risque de perdre la retraite sur Bayonne.

Les dispositions de détail ne furent pas mieux conçues que l'idée générale. Les deux armées étaient séparées par une chaîne de collines au pied de laquelle coule la Zadora. Cet affluent de l'Èbre coupe, à Arganzon où il forme un long défilé, la grande route qu'il côtoie ensuite jusqu'à sa source. On prit son cours pour front de bataille, d'où il résulte qu'on s'étendit démesurément parallèlement à la ligne de retraite, de sorte qu'il suffisait de perdre du terrain pour être refoulé sur la route de Pampelune. Cette éventualité n'avait au reste rien de décisif, mais on la rendit désastreuse en adossant le parc et l'immense parc de voitures à un marais qui ne laissait pour leur écoulement qu'une longue et étroite chaussée.

Le feu s'ouvrit à l'avantage des alliés; leur aile droite força le défilé d'Arganzon, pénétra dans le champ de bataille, resserra les Français sur Vittoria non sans les mettre en désordre. En même temps, le centre passa la Zadora, dont on avait négligé de détruire les ponts; et la gauche, abordant vivement les hauteurs, poussa jusqu'à la route de Bayonne. L'ascendant leur était acquis sur tous les points, et leur nombre, ôtant à Joseph l'espoir de rétablir le combat de manière à s'ouvrir le col de Salinas, on fut dans la nécessité de se retirer sur Pampelune. Au moment où commençait l'évacuation des convois dans une direction à laquelle on eût dû se préparer d'avance, une voiture renversée obstrua la digue et causa la plus effroyable confusion. Les troupes s'échappèrent et ne furent même pas poursuivies; mais 120 canons, 4000 caissons, le trésor de l'armée, 1500 voitures, transportant la fortune des familles espagnoles compromises, furent la proie des vainqueurs. On perdit, en outre, 7 à 8000 hommes tués ou prisonniers. L'armée, sans s'arrêter à Pampelune, se hâta de passer les Pyrénées. Clausel arriva le soir même de la bataille à Vittoria, où douze heures plus tôt sa présence eût été décisive; il rebroussa chemin précipitamment et se rendit à Saragosse d'où il gagna la frontière. Foy se fit jour, l'épée à la main, par Tolosa et Irun.

L'évacuation de l'Espagne, la présence de l'armée victorieuse sur la Bidassoa au moment où l'on allait traiter à Prague de la paix du monde, eurent une influence incontestable sur la détermination des souverains du nord. Napoléon en fut ému; il nomma Soult général en chef, il disposa en sa faveur de 5000 conscrits, il lui prescrivit de ne rien négliger pour rentrer dans ce royaume qui lui échappait au moment où son abandon volontaire eût permis de disposer de 20,000 vieux soldats pour la défense de la France.

Cependant les alliés se déployèrent sur la frontière, prirent le fort de

Pancorbo, assiégèrent Saint-Sébastien et bloquèrent Pampelune. Aussitôt arrivé, Soult prépara un grand mouvement offensif, dans le but de tourner la ligne de la Bidassoa et de dégager ces deux places. Il prit pour point de départ Saint-Jean-Pied-de-Port, d'où deux chemins, qui se croisent à Zubiri, conduisent à Pampelune. Tandis que sa réserve manœuvrait sur la basse Bidassoa, deux colonnes s'avancèrent par les deux chemins, et Drouet, débouchant par Moya s'engagea dans des cols moins accessibles pour tourner par la gauche les postes qu'on allait aborder. Ceux-ci, d'abord surpris, perdirent du monde et plièrent, mais à Zubiri, où, par la disposition du terrain, ils se trouvaient concentrés, ils tinrent ferme. De tous points les renforts survinrent, Wellington lui-même accourut. Cependant les Français n'arrivèrent point ensemble. Drouet n'était pas en ligne et la combinaison était déjouée quand Soult ordonna l'attaque. Les alliés, rangés derrière une chaîne de rochers à pic, résistèrent victorieusement et lui firent essuyer de telles pertes qu'il se mit en retraite sans attendre Drouet. Celui-ci parut trop tard et ne put que se replier à son tour. Les alliés poursuivirent jusqu'à la frontière l'armée que cette malheureuse incursion avait affaiblie de 8000 hommes.

Une seconde tentative, pour secourir directement Saint-Sébastien, n'eut pas plus de succès. Le maréchal eut la douleur de voir les deux places capituler, de perdre, à la suite de sanglans combats, les lignes de la Bidassoa et de la Nive. A la fin de l'année 1813, au moment où 400,000 coalisés pesaient sur la frontière du nord, celle des Pyrénées-Occidentales était envahie jusqu'à l'Adour par 100,000 Anglais, Espagnols et Portugais.

Dans le royaume de Valence les alliés restèrent inactifs jusqu'au mois d'avril 1813, époque à laquelle ils firent une sortie générale pour prendre part à l'offensive dont les alliés s'emparaient sur tous les points. Après de légers combats livrés à Iécla, Biar et Castalla, les deux armées reconnurent qu'elles n'auraient point de prise l'une sur l'autre. Les Anglais alors s'embarquèrent pour surprendre Taragone, relevés à Alicante par 15,000 Espagnols amenés de l'intérieur par le duc d'El-Parque. On espérait attaquer par ses deux extrémités le maréchal Suchet qui sortit de Barcelone à la rencontre de l'ennemi. Lorsqu'il arriva sous Taragone, les Anglais s'étant emparés du col de Balaguer, resserraient vivement la garnison; ils n'osèrent point lui tenir tête et, à son approche, ils remontèrent, non sans perte, sur leurs vaisseaux. Maître de la place il la démantela. Cependant ses lieutenans repoussèrent des bords du Xucar les généraux espagnols et à son retour sur le Llobregat, il eût repris l'offensive avec un succès décisif, si quelques échecs essuyés dans la haute Catalogne ne l'eus-

sent forcé de rentrer à Barcelone. En évacuant le royaume de Valence il laissa 12,000 hommes dans les places de Peniscola, Denia, Tortose, Lerida et Mequinenza. Les Anglo-Espagnols le suivirent; mais leur avant-garde (5000), s'étant fait écraser au col d'Ordal, ils furent tenus en échec. Cependant le cours des évènemens força le maréchal de se rapprocher de la frontière et de porter le quartier général à Girone. Après un mois d'inaction, les alliés attaquèrent sans succès le pont de Molins; mais il fallut envoyer 10,000 hommes à Lyon, s'affaiblir pour laisser garnison à Hostalrich et à Girone. Le reste de l'armée se replia alors sur Figuères.

CAMPAGNE DE 1814.

I.

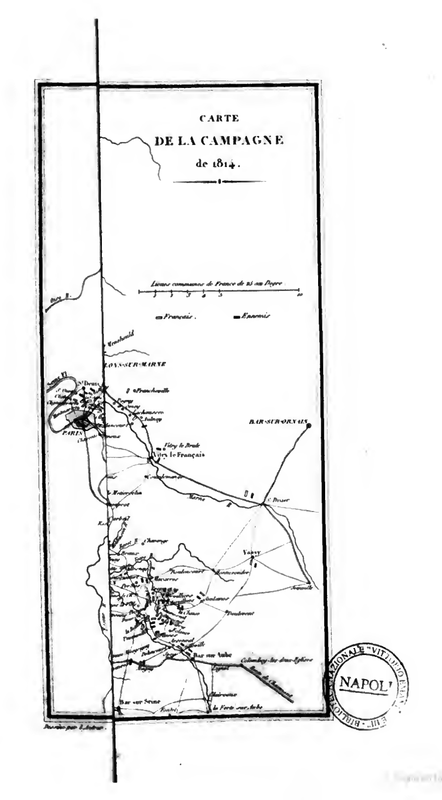
INVASION DE LA FRANCE.

Passage du Rhin par les coalisés (21 décembre 1813).—Combat de Sainte-Croix (23).—Suite du passage du Rhin (1er janvier 1814).—Combats.

Les coalisés vainqueurs continuèrent à former trois grandes subdivisions; l'armée du nord, général en chef Bernadotte (200,000), fut chargée d'occuper la Hollande, de bloquer Hambourg et de lancer en Belgique, par Utrecht et Dusseldorf, les Prussiens de Bulow, les Russes de Winzingerode (60,000).

L'armée de Silésie, sous les ordres de Blucher (180,000), s'étendit de Coblentz à Manheim, liée avec la précédente par le corps de Saint-Priest, qui après avoir déblayé la Westphalie, dut passer le Rhin à Neuwied.

Enfin la grande armée ou armée de Bohême, commandée par Schwarzenberg, sous la direction des empereurs de Russie et d'Autriche et le



CARTE
DE LA CAMPAGNE
de 1814.
Français
Ennemis
PARIS
S.t Denis
Vitry le Français
BAR-SUR-ORNAIN
Marne
Vassy
Bar sur Aube
Bar sur Seine

roi de Prusse, prit ses cantonnemens entre le Mayn et la frontière suisse (300,000).

Toutes ces forces, déduction faite de ce qui restait au siège des places sur le Rhin, présentaient un effectif de 400,000 hommes, dont 80,000 hommes de cavalerie : 200,000 autres s'échelonnèrent, du Rhin à la Vistule, autour des forteresses où flottait encore le drapeau français.

Les débris ramenés de Leipzig avaient été dévorés par la contagion; à peine restait-il à opposer au premier choc 60,000 hommes et 12,000 chevaux. Decaen, remplacé plus tard par Maison (12,000) couvrait la route d'Anvers; Macdonald, était en position de Nimègue à Cologne (18 à 20,000); Marmont, était en présence de l'armée de Silésie (18,000); enfin Victor (10,000) occupait l'Alsace depuis Landau jusqu'à Huningue.

Trois corps de réserve: Mortier, avec la vieille garde, Ney, avec deux divisions de la jeune, Augereau, avec des détachemens tirés d'Espagne et du midi, se formaient à Namur, Nancy et Lyon. Enfin Napoléon de sa personne était à Paris où il organisait le peu de ressources que lui offrait la France, qui l'avait accueilli, muette, consternée, résolue à abandonner sa cause.

Malgré l'immensité de ses forces, la coalition hésita devant la belle frontière que la nature a assignée à l'empire français.

Bernadotte était à-peu-près hors de compte; lui qui aspirait au trône de Napoléon, on l'avait condamné, pour prix de son intervention, à enlever à l'empire les conquêtes de ces armées républicaines où jadis il s'était signalé. L'invasion des anciennes provinces était confiée aux armées de Blucher et de Schwarzenberg. Or, après le Rhin, ces deux généraux avaient à forcer les défilés des Vosges, la Sarre, la Moselle, la Meuse, la Haute-Marne, toutes lignes parallèles dont chacune pouvait être assez long-temps disputée pour que la France, se reveillant, se levât tout entière et fit respecter son territoire.

Le succès demandait une grande promptitude d'exécution; il fallait profiter de la stupeur générale et pénétrer au cœur des provinces avant qu'on en fût revenu. Mais les coalisés n'étaient plus scrupuleux sur les moyens; ils s'étaient habitués à déchirer traités et capitulations: ils violèrent la neutralité de la Suisse. Cet expédient leur assura une forte base en même temps qu'il leur permit de tourner, par leur droite, toutes les positions, de déconcerter le plan de défense indiqué par la situation des corps d'armée.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre 1813, les colonnes autrichiennes de Schwarzenberg passèrent les ponts de Bâle et de Schaffhausen et se

concentrèrent à Soleure, d'où l'extrême gauche marcha sur Genève afin de s'assurer la possession de la Suisse entière. Ses autres corps débouchèrent par Belfort, Baume-les-Dames et Pontarlier sur Dijon, Besançon et Lure. Des détachemens masquèrent Belfort, Besançon, Auxonne.

Vinrent ensuite les Bavarois qui, au sortir de Bâle, investirent Huningue et s'avancèrent sur Strasbourg. Leur avant-garde entra dans Colmar, mais la cavalerie de Victor l'en fit sortir et la replia jusqu'à Ensisheim. Cependant le maréchal, n'espérant point tenir tête aux masses formidables qui pressaient son flanc droit, ne songea qu'à opérer sa retraite en bon ordre. Il concentra à Molsheim son faible corps d'armée et se retira au-delà des Vosges par Sainte-Marie-aux-Mines; sa gauche évacua l'Alsace par Saverne et Château-Salins. En même temps les corps du prince royal de Wurtemberg et de Wittgenstein y pénétrèrent, le premier au-dessous de Bâle, le second en face d'Haguenau : ce dernier étendit sa droite jusqu'à Lauterbourg pour communiquer avec l'armée de Silésie qui avait aussi passé le Rhin : la gauche (Sacken), près de Manheim; le centre (Langeron et York), à Caub; la droite (Saint-Priest), au-dessus de Coblentz. On débordait partout au moment où Marmont s'ébranlait pour prendre le commandement général et se rabattre, en remontant le Rhin, sur le flanc droit de Schwarzenberg. Son mouvement ne put avoir lieu; ses colonnes, coupées dans leur marche, furent repliées sur la Sarre. Il avait cependant été imprimé à toute l'armée : Ney partit de Nancy pour occuper Epinal; Mortier courut de Namur à Langres; Macdonald fut rappelé de Nimègue sur la Marne.

La frontière se trouva ainsi dégarnie depuis Genève jusqu'à Gorcum. Mais l'effort des coalisés se porta d'abord à l'entrée du bassin de la Seine. Les Autrichiens occupèrent Dijon, Vesoul, Gray, pour arriver ensuite à l'Aube et à la Marne. D'autres colonnes, pour assurer leur flanc droit, s'avancèrent au-devant des maréchaux français : Gyulai, par Vesoul pour contenir Mortier; Wurtemberg, par Remiremont à Epinal pour rencontrer Ney.

Cependant de Wrède s'attacha aux pas de Victor, dont Wittgenstein tournait la gauche en gagnant par Haguenau, Lunéville. Enfin Blucher, appuyant à gauche, déborda la droite de Marmont, le rejeta d'abord sur Metz puis sur Verdun, laissa York autour des places de la Moselle, Saint-Priest dans le Luxembourg, pour appuyer l'invasion de la Belgique, et, traversant Saint-Avold, Château-Salins, vint par Nancy et Toul, faire sa jonction avec la droite de Schwarzenberg. Les maréchaux disputèrent la sol français pied à pied et ne cédèrent

pas même au nombre. Mortier n'abandonna Langres à Gyulai que lorsqu'il craignit d'être prévenu à Chaumont par le prince de Wurtemberg : de même Ney n'évacua Epinal que quand de Wrède s'approcha de Charmes, venant de Rambervillers. Enfin le mouvement de Blucher sur Château-Salins détermina seul Ney et Victor à sortir de Nancy pour se reformer derrière la Meuse. De Wrède, en débordant leur droite par la route de Joinville, les obligea à reculer encore : d'abord à Ligny, puis à Saint-Dizier et Vitry, où ils se réunirent à Marmont au moment où Wurtemberg et Gyulai venaient de rejeter Mortier au-delà de l'Aube.

II.

OPÉRATIONS SUR L'AUBE ET LA SEINE.

Combat de Saint-Dizier (27 janvier).—Combat de Brienne (29).—Bataille de la Rothière (1er février).—Combat de Rosnay (2).—Mouvemens autour de Troyes (5-6).—Napoléon à Nogent (7).

La guerre était portée dans le bassin de la Seine. La route de Bourgogne qui côtoie l'Yonne, celle de Suisse qui traverse Nogent, Troyes et Bar, celle d'Allemagne qui longe la Marne étaient ouvertes à l'irruption des deux principales armées coalisées. A leur marche victorieuse on n'opposait que des débris. Ces généraux, restes de la grande-armée, devaient succomber. Mais que leur résistance a été glorieuse! quelles traditions ils ont laissées! comme à chaque pas ils ont fait voir qu'on n'envahit pas impunément la France.

Ils ont succombé mais leur sang n'a point été perdu pour la cause de la patrie, et les souvenirs de leur dernière campagne ne sont pas

moins importans aux conseils des rois étrangers que ceux de leurs plus brillantes expéditions.

Un corps d'environ 2000 hommes, commandé par Alix à Auxerre, un faible détachement sous Montbrun à Pont-sur-Yonne, une division de gardes nationales, en formation à Montereau, sous Paethod ; en tout 7 à 8000 hommes, défendaient la vallée de l'Yonne.

La Haute-Seine était gardée par Mortier, auquel s'était jointe la réserve de Paris (18 à 19,000). Le maréchal, après avoir vivement disputé le passage de Bar-sur-Aube, s'était retiré à Troyes en faisant filer sur Arcis la division Dufour (4000).

Les trois corps réunis de Ney (7000), Marmont (9000) et Victor (12,000), affaiblis des garnisons de l'Alsace et de la Lorraine, couvraient à Vitry la vallée de la Marne.

Macdouald était destiné d'abord à fermer les débouchés des Ardennes et à flanquer Maison; mais la nécessité de faire face au plus pressé l'avait aussi rappelé sur la Marne; il ramenait par Mézières et Châlons 9 à 10,000 hommes. Le surplus de son corps d'armée était resté dans les places de la Meuse. Sa retraite découvrait la rive gauche de l'Oise, mais Bernadotte était encore trop éloigné pour profiter de cette trouée, d'ailleurs fermée quoique incomplètement par la vieille enceinte de Soissons.

Telle était la situation générale quand Napoléon quitta Paris et se mit à la tête de l'armée que renforcèrent 7000 hommes de la garde, commandés par Oudinot. Son projet était de prendre en flagrant délit l'armée de Silésie, de l'attaquer par le flanc, dans la marche oblique qu'elle était obligée de faire pour opérer sa jonction avec la grande armée combinée et de la rejeter au-delà de la Moselle.

Le succès de cette combinaison eût ramené les ennemis dans le bassin du Rhin; car Schwarzenberg, débordé par sa droite, eût évidemment reculé, et la vallée de la Saône, menacée par Lyon, ne lui présentant aucun point d'appui, il eût prolongé sa retraite jusqu'à la frontière suisse. Alors, l'armée française, s'appuyant aux forteresses de l'est, à la chaîne des Vosges et à une population encore dévouée, eût trouvé de grandes chances de réussite. Mais au moment où l'empereur rejoignit à Vitry les trois maréchaux, la marche concentrique des deux principales armées de la coalition, sur l'Aube et la Marne, s'était opérée sans grands obstacles; il y avait de l'armée de Schwarzenberg en première ligne, Gyulai (21,000), Wurtemberg (15,000) à Bar-sur-Aube et Colombey-les-deux-Eglises; de Wrède (45,000) près de Joinville; en seconde ligne, derrière de Wrède, Wittgenstein (25,000) sur la route de Nancy à Joinville; Colloredo (26,000) sur celle de Dijon à Troyes; les gardes

et les réserves (35,000) en deçà de Langres. L'armée de Silésie avait en première ligne, sous le général Blucher, vers Vassy et Montiérender, Sacken (16,000), Alsusief (9000) et 15,000 hommes de cavalerie; en seconde ligne York (35,000) qui, après avoir été relevé autour des places de la Moselle, se portait de Bar-sur-Ornain à Saint-Dizier, lié avec les corps précédens par la division russe de Landskoi (6000) postée à Saint-Dizier pour l'attendre.

Le lendemain de son arrivée, l'empereur, au sortir de Vitry, aborda le point le plus dégarni de la ligne ennemie. Landskoi ne résista pas au choc. Chassé de Saint-Dizier trop brusquement pour rallier Blucher à Vassy, il se replia sur Joinville. On apprit alors l'état des choses: on sut que Sacken et Alsufief prolongeaient leur marche sur Brienne; que Mortier avait pris position à Troyes; que, d'un autre côté, l'avant-garde de Macdonald avait relevé aux défilés de l'Argonne, Ricard (3500 du 6ᵉ corps) qui accourait à Vitry pour se porter sur la Voire. Par le double mouvement de Napoléon sur Saint-Dizier et de Blucher sur Brienne, l'armée de Silésie et l'armée française étaient l'une et l'autre coupées en deux parties. La colonne qu'on venait de porter de Vitry à Saint-Dizier pouvait tomber sur York, sur les corps en marche pour le rejoindre, les rejeter au-delà des places fortes. Mais ce succès, décisif si on l'eût obtenu sur l'armée de Silésie entière, en la saisissant à son point de jonction avec Schwarzenberg, n'eût plus suffi pour imposer aux masses énormes concentrées sur l'Aube. Elles eussent continué à se porter en avant et l'on eût été définitivement séparé de Mortier. Il était donc nécessaire de recourir à d'autres combinaisons.

Napoléon n'hésita pas : il abandonna sa ligne d'opération, donna l'ordre à Macdonald d'accourir à Châlons, de tenir tête aux Prussiens d'York, de couvrir la retraite du grand parc; puis, masquant son mouvement en détachant Marmont sur les routes de Joinville et de Bar-sur-Ornain, il se jeta avec Victor, Ney, Oudinot, dans la traverse de Montiérender. Son but était de gagner la chaussée de Brienne, de surprendre par le flanc les colonnes de Blucher, ou, au pis aller, de s'assurer du pont de Lesmont, afin de rejoindre, par Piney, le corps de Mortier, et de s'opposer de front aux progrès de la grande armée ennemie. Pendant que son armée s'enfonçait dans la forêt de Der, Landskoi rejoignit Blucher à Brienne par Doulevent et Soulaines, Sacken courut à Lesmont pour détruire le pont. York croyant Bar-sur-Ornain fortement occupé, fit un détour en remontant la Meuse pour gagner Saint-Dizier. Enfin Schwarzenberg, dans l'attente des coups que présageait la présence de l'empereur, donna ordre à de Wrède et à Wittgenstein de faire halte à Joinville pour couvrir la route de Chaumont. Lui-

même avec le reste de ses forces s'apprêta à défendre les avenues de Bar-sur-Aube.

Le jour suivant l'avant-garde française, en débouchant de Maizières, se heurta contre un corps de cavalerie soutenu d'une brigade d'infanterie. Elle les culbuta l'un et l'autre et les rejeta sur Brienne où Alsufief était en position et où Sacken venait d'être rappelé.

Le combat ne tarda pas à devenir général; il fut long et disputé. Enfin à la nuit on réussit à pénétrer dans le château où Napoléon avait passé sa première jeunesse et dont la vue réveilla en lui bien des souvenirs. De là on se répandit dans la ville que l'ennemi défendait encore pied à pied et qu'il n'évacua qu'après l'avoir incendiée. Sa retraite s'opéra sur Trannes.

On s'était rapproché de Mortier, mais il fallait, pour le rejoindre, rétablir le pont de Lesmont. Il fallait en outre attendre le 6[e] corps. Le lendemain du combat, Napoléon sortit de Brienne et rangea en bataille de Dienville à Petitmesnil, avec les corps arrivant de Vitry, les divisions Ricard et Dufour qu'il avait trouvées sur la Voire et qu'il mit sous les ordres de Gérard. Durant cette journée Marmont, ayant fait halte à Vassy, pour rallier son arrière-garde, fut attaqué par la tête du corps bavarois; mais il la tint en échec et, lorsque sa dernière division, qu'York avait vainement cherché à envelopper dans Saint-Dizier, fut venue le rejoindre, il se replia à Montiérender d'où il continua sa marche par Soulaines. Là il soutint encore un engagement avec la cavalerie de Wittgenstein qui se portait sur Saint-Dizier, tandis que de Wrède par Doulevent, Gyulai et Wurtemberg par Bar-sur-Aube se rapprochaient de Blucher.

Ses forces réunies, Napoléon voulut tenter le sort des armes. On passa à faire ses dispositions toute la journée du 31 et le lendemain on fut attaqué.

Gérard tenait la droite chargée de défendre le pont d'Unienville, Dienville et la Rothière; Victor au centre, s'étendait de la Rothière à Chaumesnil, occupant la Gibrie; Marmont, à gauche, était en position au grand et au petit Morvilliers; ayant ses avant-postes à La-Chaise; Ney et Oudinot étaient restés en réserve en arrière de Beugné.

Cette ligne, appuyée par sa droite à l'Aube, était couverte par les ruisseaux marécageux qui forment la Beuvronne et par la position avancée de la Gibrie, qui commande à-la-fois les deux défilés.

Gyulai marcha contre la droite; Blucher, avec ses deux lieutenans, contre le centre; de Wrède contre la gauche; enfin le prince de

Wurtemberg fut chargé d'enlever la Gibrie, afin d'établir la communication entre les deux principales colonnes d'attaque.

Malgré l'infériorité du nombre, l'armée française soutint vigoureusement le choc, Gyulai et Blucher ne firent aucun progrès. Cependant de Wrède s'empara de La-Chaise et le prince de Wurtemberg, ayant franchi le premier ruisseau, pénétra dans la Gibrie. Mais un nouvel effort rétablit de ce côté le combat. Victor repoussa les Wurtembergeois et fut sur le point de les entasser en désordre dans la prairie marécageuse qui borde le monticule.

A ce moment les généraux coalisés, impatiens de la longue résistance de cette poignée d'hommes, renforcèrent le centre de trois divisions de la réserve, envoyèrent au secours de Wurtemberg une autre division et donnèrent ordre à de Wrède de mettre à profit l'amincissement de Marmont qui s'était étendu jusqu'à Chaumesnil pour soutenir Victor, et de foncer sur Chaumesnil et la Gibrie.

Le résultat de ces dispositions fut de rendre l'ennemi maître de ces deux derniers villages et de la Rothière; dès-lors le champ de bataille, ouvert de toutes parts, n'était plus tenable. Napoléon ordonna la retraite qu'il masqua au moyen d'une forte diversion sur le village de la Rothière.

Le gros de l'armée se replia en bon ordre et passa le pont de Lesmont, où Ney resta en arrière-garde. Marmont, pour donner le change sur la direction générale, s'arrêta en avant de la Voire.

La bataille de la Rothière quoique soutenue par des troupes à-peu-près épuiseés n'amena pas de déroute; les Français avaient tenu tête à des forces quadruples, ils se retirèrent avec calme, et de part et d'autre les pertes en tués, blessés et prisonniers furent à-peu-près égales; toutefois considérée dans ses rapports avec les évènemens généraux, cette journée porte un caractère décisif, elle fixa la guerre dans le bassin de la Seine et donna l'offensive aux coalisés.

Wurtemberg et de Wrède suivirent l'armée française par les routes de Lesmont et de Rosnay. A l'approche du premier, Ney, après avoir fait sauter le pont, se replia sur Piney. Marmont prévint l'autre à Rosnay où la Voire forme un îlot; on se mit à détruire le premier pont, mais avant que les poutrelles fussent enlevées un bataillon le franchit; on le chargea, on le prit, on le sabra. Cependant le corps bavarois s'étant formé, força le passage. On se rallia derrière le second bras où l'on se défendait victorieusement quand la cavalerie, débordant à gué la droite, il fallut plier. Bientôt de Wrède fut dirigé par Lesmont; Marmont se mit en marche pour Arcis-sur-Aube.

Les généraux ennemis avaient reconnu que l'armée française était

en pleine retraite par les deux rives de l'Aube. Leur concentration pour résister au premier choc de Napoléon, avait donc amené un plein succès. Il leur restait à manœuvrer de manière à précipiter les mouvemens et à profiter de leur ascendant pour pénétrer jusqu'à Paris, où l'attitude des partis leur donnait l'espérance d'une réaction politique.

A ce moment York ayant dépassé Vitry, qu'il avait masqué par un détachement, marchait contre Macdonald. D'un autre côté, les cosaques de Platof, soutenus par une division d'infanterie, avaient replié le faible corps d'Alix, de Joigny à Sens et, après une tentative infructueuse sur cette dernière ville, ils s'étaient jetés entre l'Yonne et le Loing.

Les coalisés pressaient donc tout à-la-fois sur l'Aube et sur la Marne avec des masses énormes, et sur l'Yonne par de forts détachemens, le centre et les extrémités de l'armée française dont l'alignement passait par Sens, Troyes, Arcis et Châlons. Ils résolurent de déployer les forces qui s'étaient, si à propos, rassemblées autour de Bar-sur-Aube et d'en disposer pour peser plus fortement encore sur les ailes, afin de déborder le centre, tout en le tenant en respect.

En conséquence Blucher partit de Brienne pour gagner Châlons par Rosnay et Vésigneux, appuyer York, rallier les corps en marche de Kleist et de Langeron, et écraser Macdonald. Vittgenstein, reprenant la droite de Schwarzenberg, se mit à côtoyer la rive droite de l'Aube, précédé de sa cavalerie, qui, se postant, tour-à-tour devant Arcis et Plancy, replia Marmont d'Arcis à Méry-sur-Seine. Enfin Schwarzenberg dirigea ses colonnes sur Troyes; Gyulai, de Wrède et Wurtemberg par la route de Piney; Colloredo et les réserves par celle de Bar-sur-Aube. Lorsqu'elles arrivèrent sous les murs de la ville elles trouvèrent l'armée française en position dans les nombreux villages qui l'entourent.

Au lieu d'attaquer selon l'ordre de marche, le généralissime prescrivit un mouvement sur sa gauche qu'il masqua au moyen d'une démonstration sur Saint-Parre-aux-Tertres. Le quartier général, les gardes, les réserves, partie du corps de Colloredo passèrent la rivière à Bar-sur-Seine. De Wrède et Wurtemberg, soutenant la droite de Colloredo s'échelonnèrent par Monstiéramey et Vandœuvre. Gyulai s'établit à Gérodot; enfin Wittgenstein, passant l'Aube, prit position à Charmont. Par cette manœuvre, qui rentrait d'ailleurs dans l'exécution du plan général, Schwarzenberg menaçait de tourner Troyes par la rive gauche de la Seine dans le même temps que les fortes co-

lonnes, groupées sur la route de Bar-sur-Aube, marcheraient à une attaque de front.

Mais Napoléon avait résolu de rétrograder encore; pour n'être point troublé par l'aile gauche de son adversaire, il chargea Mortier de l'aborder vivement. Le maréchal la fit reculer jusqu'à Saint-Parre-les-Vaudes. Alors l'évacuation de Troyes s'effectua par la grande route de Nogent, couverte par les doubles attaques de Mortier sur les deux rives de la Seine. Le lendemain l'armée arriva à Nogent. Victor, renforcé de la réserve de Paris, prit position dans cette ville. Oudinot s'étendit par Bray, Provins et Montereau. Les deux maréchaux, Alix à Sens, Montbrun à Fontainebleau, Pajol à Melun, eurent pour mission de contenir Schwarzenberg. Napoléon prit avec lui Marmont (6000), Ney (5000) et Mortier (6500) pour en disposer d'une manière imprévue.

Dans la même journée Schwarzenberg entra dans Troyes; après quoi il déploya son armée en éventail pour déborder l'aile droite de l'armée française. En première ligne, Wittgenstein poussa jusqu'au confluent de la Seine et de l'Aube; de Wrède suivit les deux routes de Nogent et celle de Trainel; Wurtemberg se dirigea sur Sens. En seconde ligne Gyulai, Colloredo et partie des réserves s'avancèrent pour soutenir Wurtemberg et la gauche de de Wrède.

III.

OPÉRATIONS SUR LA MARNE.

Combat de Châlons-sur-Marne (4 février).—Retraite de Macdonald (du 5 au 9).—Combat de la Ferté-sous-Jouarre (9).—Combat de Champaubert (10).—Bataille de Montmirail (11).—Combat de Chateau-Thierry (12).—Combat de Vauchamps (14).—Prise de Soissons par les coalisés (14).—Prise de Reims (17).

Pendant que Blucher remontait transversalement aux bords de la Marne, Macdonald poussé par York se replia dans Châlons. Il tint

dans la vieille enceinte de cette ville, assez long-temps pour assurer l'écoulement des convois; puis les magistrats ayant obtenu une courte suspension d'armes, il se mit en retraite sur Epernay où le rejoignit la garnison de Vitry qui venait de se heurter à Bussy-l'Estrée contre la tête des colonnes qui arrivaient de Brienne. York s'attacha aux pas de Macdonald. L'armée de Silésie entière manœuvrait donc sur la Marne; mais au-dessous de Châlons les routes carrossables sont toutes sur la rive gauche. Il résultait de là qu'au moment où Napoléon retenait Schwarzenberg dans l'angle formé par l'Yonne et la Seine, Blucher s'aventurait dans celui que font la Seine et la Marne. Les difficultés d'une contrée boisée, marécageuse, stérile, l'obligeaient à allonger ses colonnes de marche. Son flanc gauche n'était couvert que par le ruisseau du Petit-Morin et était exposé au choc de l'armée de la Seine qui, pour l'atteindre n'avait qu'à faire une marche oblique en arrière.

En abandonnant Troyes, en repassant la Seine à Nogent, en cédant le terrain à Schwarzenberg, on se trouvait donc préparé, par la disposition des lieux, à un mouvement offensif contre l'armée de Silésie. Il fallait, à la vérité, s'engager dans des chemins de traverse que la saison rendait presque impraticables; mais Napoléon savait ce que pouvait sa présence et il n'hésita pas à lancer Marmont suivi de Ney, puis de Mortier, au travers des défilés de la forêt de Traconne à la recherche du feld-maréchal prussien. Arrivé à Sézanne, on apprend que les coureurs de Marmont ont échangé sur les bords du Petit-Morin quelques coups de sabre avec des postes russes appartenant au corps d'Alsusief; on apprend que Macdonald a poursuivi sa retraite en se portant d'Epernay à Château-Thierry, serré de près par York, menacé d'être débordé par Sacken.

En effet Sacken marchait à grands pas, par la route de Montmirail, pour prévenir à la Ferté-sous-Jouarre le maréchal qui réussit toutefois à le devancer. Attaqué au débouché de cette ville par l'avant-garde russe, il la contint, se mit en sûreté derrière la Marne, et fit sauter le pont de Trilport d'où il gagna Meaux.

Ainsi Sacken était à la Ferté-sous-Jouarre et dans le même temps York était entré à Château-Thierry, Alsusief avait fait halte à Champaubert; enfin Blucher n'avait pas dépassé Vertus. Ces corps étaient disposés de la manière la plus favorable au succès du plan de Napoléon. Ils étaient échelonnés à une grande distance les uns des autres et le plus faible était celui qu'on allait d'abord rencontrer.

On n'avait plus que quatre lieues à franchir, mais Marmont après avoir fait quelques pas en avant, avait été arrêté par le mauvais état



MORTIER (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph),

Duc de Trévise. — Né à Cambrai, en 1768. — Tué à Paris, le 28 juillet 1835.

Bataille de Montmirail (1814).



des chemins. L'empereur ordonna de surmonter l'obstacle. A sa voix les habitans accoururent, on doubla les attelages, et le lendemain, tandis que Mortier, à Sézanne, couvrait la route de Fère-Champenoise, Marmont, soutenu par Ney, tomba sur Alsusief (5000). Celui-ci lui fit face, couvert par des bois et par les marais de Pont-saint-Prix. Mais on enleva d'élan les bois de Baye, on enfonça le corps russe, on le déborda à droite et à gauche, et pendant qu'il se formait en arrière de Bannay, on atteignit des deux côtés la chaussée. Lorsqu'on l'aborda pour la seconde fois, il fut encore culbuté et il se mit en carrés dans le dessein de gagner Champaubert; il y parvint, poussé par le corps de bataille, croyant pouvoir encore faire halte et recommencer le feu. Ce fut alors qu'il aperçut à sa droite un corps de cavalerie; à sa gauche, au-dessus du village, une division d'infanterie et qu'il se vit contraint de se jeter dans la traverse d'Epernay. Près de Lacaure il changea de direction, espérant déborder à son tour l'aile droite de Napoléon et ressaisir la chaussée d'Etoges; mais une brigade de cuirassiers, ayant éclairé sa manœuvre, le chargea par le flanc, le mit en désordre; enfin l'infanterie le prévint au débouché de la route et acheva sa défaite. Ce corps fut presque entièrement détruit. Alsusief resta prisonnier.

Dans cette même journée, Blucher, frappé de surprise en apprenant l'arrivée de Napoléon à Sézanne, conçut le projet de l'y retenir au moyen d'une marche latérale, puis de l'envelopper en faisant converger contre lui tous ses corps. Il expédia à Sacken et York l'ordre de se réunir à Montmirail, et lui-même se porta à Fère-Champenoise. Mais la présence de Mortier contre qui se heurtèrent ses coureurs, mais la dispersion d'Alsusief, déjouèrent ses desseins. La communication était rompue avec son aile droite, il ne pouvait plus la rallier qu'en retournant à Bergères, qu'en déblayant la route de Champaubert Pendant qu'il perdait son temps à cette contre-marche, Napoléon, appelant Mortier à Montmirail, courut au-devant de Sacken et d'York et laissa en observation à Etoges, Marmont avec une division d'infanterie et un corps de cavalerie.

L'avant-garde était déjà en position en avant de Montmirail, lorsque les Russes, revenant de la Ferté-sous-Jouarre, commencèrent à déboucher de Vieux-Maisons. A mesure qu'ils se déployèrent à droite et à gauche de l'Epine-au-Bois, la ligne se forma de Marchais au Morin. A cette vue Sacken prit la résolution d'attaquer en débordant la gauche de manière à rabattre l'armée entière sur les baïonnettes d'York. Napoléon saisit cette disposition et en profita pour s'opposer à la jonction des deux généraux adverses. Mortier venait de lui ame-

ner une division de la vieille garde; il la plaça, comme une muraille, à cheval sur la route de Château-Thierry, puis il refusa sa gauche, renforça sa droite, épiant le moment de la déployer offensivement, et fit voltiger sa cavalerie sur le flanc gauche de Sacken pour l'inquiéter sur sa communication avec les Prussiens.

Ainsi le général russe fut en même temps attiré d'un côté dans le vallon du Morin, par les progrès apparens de sa droite, et obligé d'étendre sa gauche sur le plateau, de peur de la laisser déborder. Bientôt il fut entraîné à dégarnir le centre au profit des ailes. Et après avoir nettoyé le vallon du Morin, il engagea la mêlée devant Marchais, dernier appui de la ligne française.

C'est le moment que Napoléon attend, il fait passer à droite et à gauche de la ferme des Greneaux l'élite de sa garde, qui débouche au pas de charge, sur le centre qu'on avait vu peu-à-peu s'affaiblir. Ces vétérans qui, depuis tant d'années, restaient immobiles au fort des batailles, maintenant que le malheur des temps les rendait immédiatement nécessaires, portaient avec eux l'épouvante; ils firent au milieu des Russes une large trouée et les menèrent battant jusqu'à l'Epine-au-Bois où ils s'établirent. La gauche de Sacken perdit contenance et se jeta à travers champs sur la route de Château-Thierry. Pendant ce temps sa droite prit et reprit trois fois Marchais, que définitivement elle occupa, croyant avoir assuré la victoire. Elle fut promptement détrompée. Napoléon, renforçant de deux bataillons de vieille garde les troupes qu'elle venait de pousser, leur ordonna de retourner à la charge. A l'approche de ces bataillons commandés l'un par le maréchal Lefebvre, l'autre par le comte Bertrand, les Français s'élancèrent transportés d'ardeur. Marchais fut enlevé pour la dernière fois et les Russes chassés pied à pied jusqu'à Pomesonne. Là, tandis qu'ils s'efforçaient de tenir ferme, une division de cavalerie, qui se rabattait sur eux, de l'Epine-au-Bois, les atteignit à revers, les rompit, les mit en déroute dans la direction de Vieux-Maisons.

Cependant York survint à Fontenelle au moment même où la gauche de Sacken vidait précipitamment le champ de bataille. Dans l'espoir de dégager la droite de son collègue, le général prussien porta sur Montmirail neuf bataillons. Mais Mortier était là qui les culbuta; ils se reformèrent et tentèrent une seconde attaque; rompus plus rudement encore ils se jetèrent en désordre dans Fontenelle, qui leur resta néanmoins, et devant lequel le maréchal prit position.

Le lendemain Napoléon reçut le renfort d'un corps de cavalerie que Macdonald lui envoya de la Ferté-sous-Jouarre. Il le laissa à Vieux-Maisons avec une division de la garde. Une autre division resta dans

Montmirail prête à soutenir au besoin le détachement de Marmont.
Ces dispositions prises, Napoléon se retourna contre York. Les Prussiens étaient gravement compromis : Sacken derrière eux, gagnait confusément la Marne, il fallait tenir bon, pour le laisser s'écouler et l'on avait à craindre d'être devancé par Macdonald à Château-Thierry. L'armée française, en deux colonnes, par Viffort et Montfaucon, les poussa d'abord pied à pied, puis les déposta brusquement des Caquerets; à ce moment Ney se détacha à droite, avec quatre divisions de cavalerie et s'élança au galop sur Blesmes pour couper la route d'Epernay. York ne songea plus alors qu'à passer en toute hâte le pont de Château-Thierry. Couvert par une brigade couronnant les hauteurs de Nesle il commença le défilé ; mais cette troupe fut abordée si vivement qu'on l'entassa en désordre à l'entrée du pont; après avoir inutilement tenté de former quelques bataillons, il prit le parti de l'incendier et de laisser prendre prisonniers plusieurs milliers d'hommes qui n'opposaient plus aux charges de la cavalerie que leur masse inerte.

Cependant Macdonald ne dépassa point la Ferté-sous-Jouarre. Dans sa marche il jeta à travers champs à Crouy un détachement prussien qui éclairait la rive droite et qui rejoignit, à Oulchy, les deux généraux battus. Ceux-ci se séparèrent poursuivis par Mortier; Sacken se porta à Fère en Tardenois; York à Fismes.

Des cinq corps dont se composait l'armée de Silésie, celui du centre était anéanti; ceux de la tête désorganisés, rejetés au-delà de la Marne; restait l'arrière-garde composée des corps de Kleist, d'une partie de celui de Langeron et commandée par le général en chef en personne.

Blucher ayant attendu à Bergères l'effet de la jonction de ses deux lieutenans, imagina enfin qu'elle avait été contrariée, et se mit en mouvement pour les dégager. Marmont recula en bon ordre à travers la forêt d'Etoges; arrivé à Fromentières il appela l'aide de Napoléon.

L'empereur accourut, ébranla les corps qu'il avait échelonnés sur la route de Montmirail, pressa la marche d'une division récemment entrée en ligne qu'Oudinot, voyant Schwarzenberg étendre sa droite avait envoyée de Provins à Sézanne, et donna l'ordre de reprendre l'attaque à Marmont dont la retraite s'était prolongée jusqu'à Vauchamps.

La direction que prenait le maréchal indiquait assez que les Français étaient encore maîtres de Montmirail, mais Blucher était loin de croire que cette poignée d'hommes se fût complètement débarrassée de Sacken

et d'York; il s'obstina donc à poursuivre Marmont ne doutant pas de le prendre enfin entre deux feux. Son avant-garde avait dépassé Vauchamps et le corps de bataille Janvilliers quand la nouvelle attitude de Marmont ne lui laissa plus de doute sur la présence de l'empereur.

Il se dispose aussitôt à se retirer à son tour en se formant en carrés. L'infanterie court à lui par la grande route, Grouchy prend la cavalerie, se porte à Léchelle et de là en droite ligne à Janvilliers où il tombe sur son flanc au moment où la mêlée s'engage sur son front. Il est rompu, toutefois il réussit à se reformer et à se replier jusqu'à Champaubert sous le feu d'une violente canonnade. Cependant Grouchy le déborde encore, le charge en flanc et se rend maître de la chaussée. Attaqués en même temps de front, à droite, à gauche, les carrés sont rompus, la confusion devient extrême. Néanmoins Blucher s'ouvre le passage et cherche, à la faveur de la nuit, à faire halte à Etoges. Mais Marmont ne le laisse point respirer, malgré l'obscurité il enlève ce village et force les alliés à rétrograder jusqu'à Bergères.

Dans cette courte expédition, Napoléon, en se jetant tête baissée avec 26,000 hommes au centre de l'armée de Silésie, forte alors de 80,000 combattans, détruisit le tiers de cette armée et la coupa en deux tronçons, que séparèrent la Marne et les villes de Reims et de Châlons. Ce succès, comparable aux plus belles journées de la grande campagne d'Italie, eût assuré l'anéantissement de Blucher si les circonstances ne fussent point venues de tous points à son secours. D'abord Napoléon, rappelé sur la Seine par les progrès de Schwarzenberg, fut obligé de lâcher prise, et 25,000 hommes de l'armée du nord entrèrent inopinément en ligne.

Bernadotte, sûr de contenir l'armée qui défendait la Belgique, disposa des corps de Winzingerode et Voronzof pour communiquer, par la vallée de l'Oise, avec le général prussien. Ils tournèrent la droite de Maison, s'emparèrent sans coup-férir, de la forteresse d'Avesnes et vinrent prendre position à Laon. De là ils marchèrent sur Soissons, qu'ils enlevèrent au moment même où Napoléon remportait la victoire de Vauchamps et où Mortier s'apprêtait à déboucher d'Oulchy pour achever d'écraser les débris de Sacken et d'York. Leur intervention changea au-delà de la Marne la face des affaires. La route de Paris n'étant plus couverte que par la garnison de Soissons, qui s'était réfugiée à Compiègne, Mortier abandonna la poursuite des lieutenans de Blucher pour se porter à Villers-Cotterets. Winzingerode, plus empressé de réparer les désastres de l'armée de Silésie que de batailler, enleva Reims

dont l'enceinte démantelée n'était défendue que par la garde nationale. Sacken, York, vinrent se reformer dans cette grande ville, après quoi ils se rendirent à Châlons pendant que Winzingerode se portait à Epernay pour observer Mortier qui, après avoir repris Soissons, venait de s'établir à Château-Thierry.

Blucher fut donc tout à-la-fois dégagé de la poursuite de Mortier et, de l'autre côté de la Marne, d'abord de celle de Napoléon, puis de celle de Marmont qui était resté devant lui et que fit rétrograder aussi le déploiement de la grande armée combinée.

IV.

SUITE DES OPÉRATIONS SUR LA SEINE.

Combat de Nogent (10-11 février).—Prise de Bray par les coalisés (11).—De Sens (12).—Combat de Cuterelles (13).—Retraite des Français sur l'Yères (14-15).—Napoléon marche sur la Seine (16).—Combat de Mormans (17).—Bataille de Montereau (18).—Marche sur Troyes (19-20-21). —Combat de Méry-sur-Seine (22).—Reprise de Troyes (23).

Les colonnes de Schwarzenberg passèrent aisément la Seine. D'abord Wittgenstein jeta un pont sur l'Aube à Baudemont. Mais il n'y plaça qu'une division et il ramena le reste de ses forces sur Nogent où il replia la gauche de Victor. A ce moment la droite et le centre de Wrède occupaient Gelanne et Saint-Martin de Bosnay, tandis que sa gauche marchait sur Bray. Victor se mit en bataille autour de Nogent; puis informé de l'établissement du pont de Baudemont il se hâta de repasser la Seine et de s'emparer des défilés de la forêt de Sordun. Sa retraite fut couverte par des démonstrations à la Chapelle-Saint-Aubin qui continrent l'ennemi jusqu'à la nuit, et il laissa dans la ville un détachement de

1200 hommes, chargé de garder la position jusqu'à l'extrémité. Cette troupe, commandée dès les premiers coups de feu par le colonel Voirol, s'acquitta glorieusement de sa mission. Elle arrêta pendant deux jours entiers près de 30,000 hommes; puis, lorsqu'à la nouvelle de la surprise de Bray elle fut contrainte à évacuer Nogent, elle réussit encore à faire sauter le pont et à braver la colère de l'ennemi.

Dans le même temps les Wurtembergeois forcèrent à Sens le faible corps d'Allix qui ne montra pas moins d'opiniâtreté, et qui se retira par la rive gauche de l'Yonne, au-delà de Pont où Wurtemberg poussa son avant-garde.

Sur ces entrefaites Schwarzenberg, ayant appris l'issue du combat de Champaubert, suspendit le déploiement de sa gauche et ordonna un mouvement général à droite dans le but de s'interposer entre Victor et Napoléon.

Wittgenstein passa la Seine à Pont, occupa Villenoxe-la-Grande et se mit en devoir de tourner la forêt de Sordun. Il fut soutenu par une partie des réserves qui se porta à Méry-sur-Seine, et dont une division (Diebitch) fut envoyée à Sézanne, d'où elle eut ordre de pousser jusqu'à Montmirail. De Wrède passa avec tout le corps Austro-Bavarois, le pont de Bray, relevé dans cette ville par le prince de Wurtemberg. Gyulai, une division de Colloredo (Hardegg) et Bianchi (de la réserve), restèrent seuls sur l'Yonne.

Le mouvement de Wittgenstein sur Léchelle contraignit Victor à quitter la position de Sordun et à se replier à Provins après un léger engagement d'arrière-garde. Oudinot, réduit à trois brigades par le départ d'une de ses divisions pour Sézanne, se porta à Donnemarie pour faire face à de Wrède; Victor lui envoya de Provins la réserve de Paris et se retira lui-même à Nangis.

Au sortir de Bray, de Wrède voulut à-la-fois marcher sur Provins et Donnemarie, sa droite parvint à Everly lorsque sa gauche, se heurtant à Cuterelles, contre Oudinot, fut obligée de reculer. Mais bientôt renforcée elle reprit l'attaque, jeta dans Luisetaines une division pour s'opposer à la jonction du maréchal et de la réserve de Paris, qu'on voyait déboucher de Paroy. Oudinot essaya vainement d'enlever le village. La réserve de Paris cependant empêcha l'ennemi de le dépasser et donna au maréchal le temps de gagner Donnemarie où elle se retira après lui.

Dès-lors Allix, Patchod et Pajol, qui s'étaient réunis à Montereau, ne pouvant plus y tenir, firent sauter le pont de l'Yonne; puis, se couvrant du bois de Valence, ils s'arrêtèrent au Châtelet. La rive gauche de la Seine étant tout-à-fait libre Hardegg et Bianchi s'étendirent jusqu'à Fontainebleau, poussant devant eux le faible détachement de

Montbrun. Gyulai s'établit à Montereau où Wurtemberg vint le rejoindre.

Paris était sérieusement menacé. L'empereur avait confié sa défense à un conseil qui craignit que les masses échelonnées sur la rive gauche de la Seine ne fussent destinées à tourner Oudinot et Victor, par Melun ou Corbeil. On donna aux maréchaux l'ordre de reculer jusqu'aux bords de l'Yères où ils prirent position ; ils furent bientôt renforcés par Macdonald que l'empereur envoya de Meaux à Brie-Comte-Robert, pendant que lui-même courait en finir avec Blucher. L'armée s'étendit alors de Villeneuve-Saint-Georges à Rosoy, occupant Guignes et Mormans. De l'autre côté de la Seine une division de jeune garde (Charpentier) et une division de dragons, arrivant d'Espagne (Treilliard), barrèrent la route d'Essonne.

Ce fut alors que Blucher, écrasé à Vauchamps, se retira sur Châlons observé par Marmont qui le poursuivit jusqu'à Thibie. A cette même époque, Augereau se déployait menaçant dans la vallée de la Saône. Ces évènemens firent hésiter Schwarzenberg qui suspendit son mouvement agressif.

Cependant Napoléon accourait impatient de dégager Paris, où l'alarme était grande. En traversant Montmirail, son extrême arrière-garde ayant eu un engagement avec Diebitch, il donna l'ordre à Marmont de se rapprocher de Château-Thierry. Le maréchal tourna Montmirail, aborda la division ennemie, la replia sur Sézanne et se mit à cheval sur les routes de la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry.

A gauche de Diebitch (9000), Wittgenstein (24,000) s'était avancé de Provins à Nangis; l'avant-garde (6000 sous Pahlen) à Létang et Beauvoir. De Wrède (25,000) occupait Donnemarie lié par une division à Bailly avec Wittgenstein et par une autre division à Villeneuve-le-Comte avec Wurtemberg (25,000) qui ayant passé la Seine à Montereau, poussait des partis jusqu'aux portes de Melun. Sur l'autre rive, Bianchi (6000) tenait Moret; Hardegg (5000), Fontainebleau. Gyulai avait commencé à rétrograder. Enfin Schwarzenberg avec le reste de ses forces était entre la Seine et l'Yonne.

La grande armée combinée, divisée par ces deux cours d'eau en trois parties inégales, donnait prise sur elle; et Montereau par où l'on pouvait prendre l'initiative sur tous les points pouvait devenir le nœud d'une de ces manœuvres fécondes dont on avait tant d'exemples. Aussi lorsque l'empereur eut traversé rapidement Meaux et Chaulnes, lorsqu'il eut rejoint à Guignes ses lieutenans, il eut hâte de pous-

ser en avant, animé de l'espoir de mettre à profit la séparation des forces alliées.

Plus de 60,000 combattans s'ébranlèrent. Le gros de l'armée par la route de Nangis; Pajol et Pacthod, par celle de Melun à Montereau. Sur l'autre rive où il avait relevé Treilliard et Charpentier, rappelés par l'empereur, Allix déboucha de Melun sur Fontainebleau.

A Nangis, Victor formant tête de colonne, devait tourner à droite et saisir brusquement Montereau, soutenu par Gérard et la garde; Macdonald, et Oudinot avaient ordre de menacer l'un Donnemarie, l'autre Provins.

Au sortir de Guignes, Victor se trouva en présence de l'ennemi. C'était Pahlen qui, suivant les dispositions du généralissime, battait déjà en retraite. A la vue du déploiement de l'armée française, l'officier russe se couvrant d'un rideau de tirailleurs mit l'infanterie en carrés, la flanqua par la cavalerie et précipita sa marche. On l'atteignit, on déborda ses ailes et l'artillerie de la garde, accourant au grand trot, foudroya le corps de bataille. Au Grand-Puy le feu des batteries démolit les carrés en même temps que la cavalerie, succombant sous des charges réitérées, se dispersa à travers champs, l'infanterie déposa les armes.

Victor n'avait plus qu'à poursuivre; mais la route était hérissée d'obstacles. A Bailly il se heurta contre une division bavaroise qu'il dispersa, partie sur Donnemarie, partie sur Valjouan. Vers ce dernier village ses débris rallièrent celle qui occupait Villeneuve-le-Comte et il fallut combattre encore. On manœuvra de manière à envelopper l'ennemi; mais une charge de cavalerie sur sa gauche, qui devait intercepter la route de Donnemarie, ayant manqué, les Bavarois se replièrent sur cette ville.

Cependant ces incidens avaient retardé le maréchal. Il était nuit lorsqu'il arriva à Salins où il fit halte, n'espérant plus pénétrer jusqu'à Montereau qu'il était si important d'occuper d'emblée.

Dans cette même journée, Oudinot parvint à la Maison-Rouge, sans que Wittgenstein eût cherché à lui tenir tête. Macdonald poussa jusqu'à mi-chemin de Nangis à Provins. Pajol replia sur Valence les postes wurtembergeois; Allix reprit Fontainebleau; enfin Marmont pour rentrer dans le mouvement général et déblayer le vallon du grand Morin, se porta à Réveillon. Le soir l'extrême droite de l'ennemi occupait Sézanne; Wittgenstein était en position à Sordun; de Wrède repassait le pont de Bray; Wurtemberg se disposait à défendre Montereau;

Hardegg et Bianchi s'efforçaient de dépasser Fossard, nœud des routes de Fontainebleau et de Montereau.

Le lendemain il fallut enlever de vive force cette dernière ville qu'on s'était flatté de surprendre : Victor à gauche, Pajol à droite, commencèrent l'attaque. Wurtemberg, couvert d'un côté par le ravin de Forges, de l'autre par sa cavalerie, les contint d'abord tous deux. Le maréchal pénétra après quelques efforts à Villaron; mais il ne put s'y maintenir, et l'on se disputait encore le passage du ruisseau quand Gérard, entrant en ligne, prit la direction des mouvemens. Il leur avait déjà donné plus d'ensemble lorsque Napoléon survint avec la garde. Au bruit de son canon, Wurtemberg ne songea plus qu'à descendre en bon ordre le coteau escarpé qui longe la Seine. C'était une opération difficile. La présence de l'empereur avait donné l'élan. Pajol enleva le faubourg de Paris et prit à revers les lignes qui se repliaient. Elles commencèrent à se rompre et avant de leur laisser le temps de se reconnaître, on emporta les ponts, on s'établit assez fortement au confluent des deux rivières pour couper, du corps de bataille, les troupes qui occupaient la ville et celles qui restaient encore sur la rive droite de la Seine. Pendant ce temps l'artillerie de la garde, du sommet du plateau, écrasait de mitraille la masse des fuyards, il leur fut impossible de se rallier. Le prince se retira à Basoches affaibli de 6000 hommes.

C'était une belle victoire, mais elle était incomplète; Bianchi et Hardegg s'échappaient par Pont-sur-Yonne, de Wrède avait pu contenir Macdonald à Bray, Wittgenstein avait le loisir de repasser la Seine en bon ordre, et Schwarzenberg celui de se rapprocher pas à pas de Troyes où on avait eu dessein de l'acculer brusquement.

Napoléon éclata en reproches pleins d'amertume; il signala dans son bulletin des fautes trop ordinaires, et il donna à Gérard le commandement du corps de Victor qu'il blâma vivement de n'avoir pu dépasser Salins; puis touché des instances du maréchal, il mit sous ses ordres deux divisions de jeune garde récemment entrées en ligne.

Macdonald et Oudinot se rapprochèrent de Montereau où Napoléon réorganisa l'armée pour livrer bataille, non plus comme il s'y était attendu, à des adversaires déroutés par ses marches habiles, mais à un ennemi qui avait tout le temps de se disposer à le recevoir en lui opposant des forces plus que doubles.

Il forma quatre colonnes auxquelles il assigna pour but la plaine de Troyes et qui se mirent en mouvement : Gérard (8000) par Sens; Macdonald (11,000) par Trainel; la garde sous Ney et Victor (22,000) par Nogent et Saint-Martin-de-Bosnay; enfin Oudinot (22,000), par Nogent et Châtres. A l'extrême droite, Allix nettoya la vallée du Loing

et chassa les cosaques de Nemours ; à gauche, Marmont occupa Sézanne d'où il éclaira le cours de l'Aube.

Cependant Schwarzenberg concentra autour de Troyes près de 140,000 hommes. Lorsque les trois colonnes de gauche arrivèrent sur le plateau d'où l'on descend à cette ville par Echemine, Orvillers et Saint-Georges, elles aperçurent les lignes austro-russes échelonnées en avant et en arrière de Troyes sur les deux rives de la Seine. Au même moment une nouvelle masse dont l'attitude semblait menaçante fut signalée sur le flanc gauche de l'armée à Méry-sur-Seine.

Napoléon, surpris de l'apparition de cet ennemi inattendu, ordonna de le reconnaître. On courut au pont de Méry ; on l'attaqua vivement, on l'emporta malgré les flammes qui commençaient à l'embraser ; malgré la plus opiniâtre résistance on passa sur l'autre rive, on allait s'établir l'épée à la main dans la ville lorsque le feu s'y communiquant força de l'abandonner ; on se replia sur la rive gauche, après avoir achevé la destruction du pont, et l'armée eut le douloureux spectacle d'une ville française dévorée par l'incendie.

Ce combat acharné révéla la présence de l'armée de Silésie. C'était elle en effet qui, après s'être rapidement réorganisée secondée par des évènemens inespérés revenait sur la Haute-Seine forte de 40,000 hommes.

Il y avait donc auprès de Troyes 180,000 coalisés contre 63,000 Français ; mais la rivière les séparait en deux colonnes à-peu-près égales ; Napoléon résolut d'attaquer celle de la rive gauche avant de laisser à Blucher le temps de se reconnaître. Il pressa l'arrivée de Gérard et la réunion de toutes ses forces. Cependant Schwarzenberg inquiet des progrès d'Augereau sur sa ligne de retraite, voulait éviter la bataille ; couvert par le corps wurtembergeois, il évacua Troyes pour se replier sur Bar-sur-Aube et sur Bar-sur-Seine.

L'armée rentra dans Troyes, Oudinot, Gérard et Macdonald s'élancèrent à la poursuite des Austro-Russes. Ney gagna Arcis-sur-Aube pour observer le général prussien.

V.

NOUVELLES OPÉRATIONS SUR LA MARNE ET L'AISNE.

Passage de l'Aube par Blucher (25 février).—Passage de la Marne (28).—Combat de Gué-à-Trème (28).—Combat sur l'Ourcq (1er mars).—Napoléon à la Ferté-sous-Jouarre (2).—Prise de Soissons par les Russes (3). — Attaque de Soissons par les Français (4). — Prise de Reims par les Français (5) —Passage de l'Aisne (6).—Combat de Craonelles (6).—Bataille de Craone (7).—De Laon (9–10).— Combat de Reims (13).

Blucher, mécontent de la circonspection du généralissime, refusa de suivre son mouvement et prit le parti d'opérer séparément, de se porter une seconde fois sur la Marne. Après avoir expédié à Winzingerode l'ordre de retourner à Reims et de s'assurer de la ligne de l'Oise qui, en cas de revers, devait lui servir de retraite, il jeta trois ponts sur l'Aube qu'il passa à Anglure, Baudemont et Granges. Le lendemain son avant-garde replia sur Sézanne les éclaireurs de Marmont. Le maréchal se retira d'abord à la Ferté-Gaucher puis à la Ferté-sous-Jouarre où Mortier le rejoignit arrivant de Château-Thierry.

A la Ferté-Gaucher Blucher se divisa : Kleist et York tournant à droite s'attachèrent aux pas de Marmont pour le retenir à la Ferté-sous-Jouarre. Saeken et Langeron continuèrent à se porter en avant jusqu'à Nanteuil où ils se séparèrent, le premier dans l'espérance de saisir le pont de Trilport, le second pour enlever celui de Meaux. Leur projet fut déjoué, les maréchaux avaient pris l'avance et Sacken trouva le pont de Trilport détruit et Mortier en position sur l'autre rive. Langeron commençait à défiler lorsque la première brigade de Marmont survenant culbuta sa tête de colonne et incendia le pont.

Blucher n'ayant pu surprendre les corps français renonça à les attaquer de front sans être assuré sur ses derrières contre un mouve-

ment de Napoléon. Il rappela les deux généraux russes, jeta un pont à Samcron, laissa sur la rive gauche York et transporta au-delà de la Marne le reste de son armée. C'était une manœuvre bien hasardée, il s'exposait à perdre sa ligne d'opération, mais il comptait, pour lui ouvrir la route du nord sur Winzingerode renforcé maintenant par Bulow qui, après s'être emparé de La Fère, avait pris position à Soissons. Il espérait d'ailleurs avoir bon marché des 18 à 20,000 Français qu'il allait attaquer à revers en tournant leur gauche. Ses trois corps coururent à l'Ourcq. Kleist passa sans obstacle le pont de Lizy, déjà ses avant-postes étaient au-delà de la Thérouanne quand Mortier, leur faisant face, les rejeta sur la rive gauche de ce ruisseau. Kleist se mit en bataille, mais les deux maréchaux étaient réunis. Ils débouchèrent par Gué-à-Trème, débordèrent le général prussien sur la route de Lizy et le menèrent battant jusqu'à Fulaines.

Cet échec déconcerta Blucher: dominé par la crainte de Napoléon, il fit repasser la Marne à York, détruisit le pont et abandonna définitivement la route de Châlons sans être assuré de celle de Soissons; mais il donna l'ordre à Winzingerode et Bulow de marcher en toute hâte sur cette dernière ville, en même temps qu'il disposa une attaque générale contre les deux maréchaux.

Les quatre corps marchèrent sur l'Ourcq : Sacken pour se borner à une démonstration à Lizy, Kleist, York et Langeron pour forcer le passage à Neufchelles, Crouy, Gesvres; déborder la gauche des Français et s'asseoir victorieux sur la chaussée de Soissons. Toutes ces colonnes trouvèrent les ponts rompus, partout les deux maréchaux étaient en mesure et la journée se passa en tentatives infructueuses.

Le lendemain Kleist prit plus haut son point de départ, il passa tout entier par Fulaines pour attaquer Neufchelles, les autres corps allaient seconder son mouvement quand Napoléon parut sur la Marne avec Ney, Victor et deux corps de cavalerie (22,000).

A peine informé de la marche de Blucher, Napoléon s'était élancé par la traverse d'Herbisse à Sézanne puis à la Ferté-Gaucher et enfin à la Ferté-sous-Jouarre. Les chemins détrempés par la pluie avaient ralenti ses pas, il ne trouva plus d'ennemis sur la rive gauche, et ne doutant point de la prompte retraite de son adversaire, il envoya Victor s'assurer de Château-Thierry où lui-même résolut de se rendre par la Ferté-sous-Jouarre dont il se hâta de rétablir le pont.

Ainsi Blucher, sans ligne de retraite, était embourbé dans des chemins vicinaux entre l'Ourcq et la Marne, au moment où le canon de Napoléon lui annonça que l'offensive ne lui appartenait plus. A tout évènement il fallait se replier sur Soissons, il y courut en deux co-

lonnes qui gagnèrent Oulchy par Ancienville et Neuilly-Saint-Front. Kleist se retira péniblement et ne repassa point sans perte le pont de Fulaines poursuivi par les deux maréchaux qui poussèrent jusqu'à Mareuil.

Cependant aussitôt que le passage de la Marne fut praticable, Napoléon se concentra à Château-Thierry. Son but était de côtoyer Blucher par la route de Fismes, de le déborder, de le prévenir aux bords de l'Aisne et de le faire suivre, l'épée dans les reins, par Marmont et Mortier qui traversèrent la Ferté-Milon, culbutèrent à Neuilly-Saint-Front l'arrière-garde ennemie, et reprirent à Oulchy la chaussée de Soissons.

Rien de plus critique que la situation de l'armée de Silésie; acculée à l'Aisne, débordée par sa droite, séparée des corps de l'armée du Nord, elle allait être obligée de soutenir la bataille avec tout le désavantage d'une mauvaise position et à forces à-peu-près égales. Mais la fortune n'était point lasse de favoriser la coalition. La gelée raffermit subitement les chemins défoncés où Blucher eût dû perdre son matériel, et dans la journée même où se préparaient les mouvemens décisifs qui devaient l'entasser sous les remparts de Soissons, Bulow et Winzingerode réunis, attaquèrent cette ville par la rive droite de l'Aisne. Le général qui la commandait, malgré le bruit croissant de la canonnade, malgré le désespoir de sa troupe, se rendit par capitulation.

Cette même forteresse qui devait arrêter l'armée en retraite lui servit de tête de pont pour se mettre en sûreté au-delà de la rivière et pour présenter une barrière inexpugnable aux assaillans. L'heureux feld-maréchal, désormais à la tête de 100,000 hommes, maître du cours de l'Aisne pouvait à son gré contenir les Français ou reprendre l'offensive.

Un cri de découragement s'éleva dans l'armée. Napoléon seul ne désespéra point de la campagne; il fit paraître les décrets de Fismes qui appelaient la nation aux armes, et il prépara ses 40,000 hommes à enlever une position qui permettait aux ennemis de s'attacher à ses pas s'il était forcé de se rabattre encore une fois sur la Seine.

L'état des affaires de ce côté laissait quelques jours pour manœuvrer contre les Russo-Prussiens. Ceux-ci étaient rangés, en première ligne, de Soissons à Vailly. Sacken (15,000), de Vailly à Béry-au-Bac; Winzingerode (33,000) avec des avant-postes à Braisne; en seconde ligne le reste de l'armée à Crouy, Vullery, Nanteuil et Chavignon. Napoléon ne pouvait songer à les forcer de front; mais dans quelle position son génie manque-t-il de trouver des ressources ? En transportant sa ligne d'opération sur la route de Reims à Laon quelques marches en arrière

suffiront à le ramener sur le flanc droit de l'armée de Bohême, si Schwarzenberg devient trop pressant, et il n'a qu'un pas à faire en avant pour tourner la gauche de Blucher pour la forcer d'évacuer Soissons en menaçant de le prévenir à Laon.

L'exécution de cette belle et simple combinaison était délicate, il fallait éviter de se démasquer par un mouvement général, il fallait se débarrasser des éclaireurs que Winzingerode avait placés à Braisne, il fallait dégager Reims qui était encore occupé par l'ennemi.

Napoléon pourvut à tout. Il prescrivit à Mortier et Marmont une forte démonstration contre Soissons; en même temps deux détachemens furent chargés d'enlever au pas de course Braisne et Reims.

Les deux maréchaux échouèrent devant Soissons, mais Grouchy déblaya l'espace entre l'Aisne et la Vesle et Corbineau, passant cette dernière rivière à Saint-Brice, coupa à la Neuvillette la route de Laon, se rabattit sur Reims, enveloppa la garnison russe et lui fit déposer les armes.

Blucher prit complètement le change, il crut recevoir une attaque directe, il crut reconnaître qu'on voulait forcer l'Aisne à Vailly. Ses colonnes se rapprochèrent de ce bourg et s'échelonnèrent à gauche par Ostel, Braye, Cerny; à droite par Filain, Pargny et l'Ange-Gardien. Pendant qu'elles opéraient leur mouvement, Napoléon lança son avant-garde sur Béry-au-Bac. Elle s'empara du pont, mais ce n'était pas assez, il était indispensable de saisir le nœud des routes de Laon et du chemin de traverse qui les réunit à celle de Soissons. Toute l'armée presse le pas : Ney, Victor, la cavalerie passent l'Aisne; Marmont, Mortier se hâtent d'arriver à Béry-au-Bac ne laissant devant Soissons qu'un faible détachement.

Blucher appuya promptement à gauche, mais comme il s'était laissé surprendre, il se laissa devancer. Sa tête de colonne parut sur les hauteurs de Craone au moment où Ney, débouchant de Corbeny par le flanc gauche, se porta à Bouconville et Craonelle. Les avant-postes ennemis ne tinrent pas devant la garde, ils furent culbutés, rejetés au-delà du ravin qui longe les villages d'Ailles et de Vassogne. Tout était en émoi dans l'armée coalisée. Kleist, Langeron coururent par Chevrigny au défilé de Fétieux; York, Bulow se dirigèrent sur Laon et, pour couvrir leur marche (23,000), Winzingerode se rangea sur le ravin d'Ailles, la gauche appuyé aux collines qui commandent la vallée de la Lette, soutenue en seconde ligne par Sacken qui prit position à Bray.

On se mit en mesure de les déposter, d'ouvrir le chemin de l'Ange-Gardien de manière à tourner Soissons et à envelopper Laon. Ney et Victor reçurent ordre d'engager le combat.

Au premier choc les Russes firent bonne contenance, et par trop d'impatience Ney leur donna prise sur lui. Sans attendre son collègue il sortit en deux colonnes du bois de Saint-Martin où il s'était établi la veille, et se mit à gravir le coteau d'Ailles dans l'espérance d'enlever d'emblée ce village, de déborder l'ennemi par sa gauche et de décider, d'un seul coup, de la journée. Accueilli par une terrible fusillade, il fut repoussé. Alors la cavalerie chercha à déboucher du ravin pour le charger à fond: mais la droite de Victor se portant à Vaucler, mais l'artillerie de la garde se mettant en batterie au centre et s'opposant au déploiement de la cavalerie ennemie, rétablirent le combat. Cependant le centre, la gauche de Victor, la cavalerie et une division de Mortier entrèrent successivement en ligne et firent tourner la chance. L'extrême gauche pénétra dans Ouche, Mortier força le débouché du grand chemin au moment où, par un nouvel effort, Ney se logeait dans Ailles. Woronzof fut trop rudement rompu pour pouvoir se reformer, il entraîna Sacken dans sa déroute. Ney l'atteignit vers Bray, le coupa en deux et rejeta sa gauche au-delà de la Lette. Le reste s'appuyant sur Sacken, s'arrêta à l'Ange-Gardien où il rallia la garnison de Soissons. L'armée victorieuse prit position d'Ostel à Filain.

Telle fut la bataille de Craone, bataille sanglante qui coûta aux ennemis 5000 hommes, et aux Français 4000 soldats d'élite. Victor, blessé grièvement, quitta l'armée et fut remplacé par Charpentier. La reprise de Soissons fut le prix de la victoire. Maintenant le cours de l'Aisne pouvait contenir l'armée de Silésie, mais Schwarzenberg n'avait encore passé ni la Seine, ni l'Yonne. Sa lenteur fit naître de nouvelles combinaisons. Si, avant de retourner à lui, l'on s'empare de la montagne de Laon, si une victoire signalée livre cette position qui barre les routes du nord, Blucher hors de combat, rejeté du champ d'opérations doit être ensuite tenu en échec assez long-temps pour donner le loisir de tenter une manœuvre décisive contre l'armée de Bohême.

L'attaque de Laon fut résolue. Napoléon conduisit par la route de Soissons les corps de Ney, Mortier et Charpentier; Marmont s'avança par la route de Reims.

Blucher était ainsi rangé: Bulow, au centre, occupait la ville et les villages de Sémilly et d'Ardon; Langeron, Sacken, Winzingerode s'étendaient à droite au-delà de la Neuville; Kleist, York, formaient deux lignes entre Vaux et Athies. De forts détachemens occupaient Etouvelle et Fétieux où les chaussées resserrées, l'une par un bois impraticable, l'autre par un vaste marais, forment deux longs défilés.

Contre une armée triple de la sienne et si bien postée, Napoléon essaya d'abord une surprise. Il fit tourner, pendant la nuit, au travers

de Chavellois le marais d'Étouvelle, par son officier d'ordonnance Gourgaud, à qui il prescrivit de s'emparer brusquement de ce dernier village. Lorsque le temps présumé de sa marche fut écoulé, Ney fonça inopinément par la chaussée : les postes ennemis culbutés lui abandonnèrent Étouvelle; mais Gourgaud, qui eût dû leur fermer l'issue du défilé, s'était égaré dans l'obscurité. Ils s'échappèrent; ils allèrent porter l'alarme parmi le gros de l'armée qui se mit en bataille. Aussi lorsque la cavalerie, débouchant à toute bride par la trouée que Ney venait de faire, dans l'espoir d'enlever d'élan la montagne sur laquelle s'appuyait Blucher, celui-ci était sous les armes.

Toutefois cette tentative d'un coup de main n'était point la seule combinaison de l'empereur. Elle servait même à masquer son véritable dessein. La montagne de Laon se termine, au nord, par un coteau à pic, au pied duquel la route de Flandre et celle de Reims se croisent dans Vaux. L'occupation de ce gros village par la colonne que Marmont amenait de Corbeny, n'eût donc laissé à Blucher de retraite que par La Fère, et il eût été obligé ou de s'y replier, en évacuant le champ de bataille, ou de porter son effort contre Marmont et de s'exposer aux coups de la colonne commandée par l'empereur qui, dans l'un ou l'autre cas, se fût mis en possession de Laon. C'était donc par la droite que l'action devait s'engager; mais Marmont ne parut point et ce retard funeste força Napoléon à prendre l'initiative, de peur d'être lui-même rejeté au-delà d'Étouvelle. Il fit occuper Sémilly et Ardon par Mortier et Ney qui s'y établirent vivement. Il était temps; Blucher se préparait à déborder sur tous les points, et l'on n'échappa à une attaque générale qu'en lui disputant, avec une rare opiniâtreté, ces deux villages qui masquaient le débouché de son centre. Lorsqu'il s'en rendit maître, en même temps qu'il cherchait à tourner la gauche par Clacy, Charpentier entrant en ligne donna une nouvelle vigueur à la défense, il s'empara de Clacy; Mortier reprit Ardon et les masses de l'ennemi furent admirablement contenues. Enfin Marmont ayant forcé le défilé de Fétieux se déploya dans la plaine, en s'appuyant aux tertres boisés qui s'élèvent à droite de la route. Son intervention pouvait tout changer, il aborda York avec ardeur, le culbuta et s'empara d'Athies. On touchait à ce village de Vaux dont la possession eût encore été décisive. Mais la nuit qui approchait suspendit le combat, mais le projet de Napoléon était dévoilé, et Blucher ayant pu sonder la profondeur des colonnes françaises, loin de dégarnir son centre qui était trop engagé, fit passer de sa droite, où Charpentier était sur la défensive, à sa gauche où la querelle devait se vider, les corps de Langeron et de Sacken. Ainsi appuyé, York, au moment où le feu avait partout cessé, crut pouvoir



hasarder une attaque de nuit: il tomba sur les bivouacs de Marmont, les surprit, les mit dans un désordre complet, les poussa comme un troupeau jusqu'à Féticux où quelques chasseurs de la garde commencèrent à lui tenir tête et arrêtèrent sa poursuite; le maréchal ne put se rallier qu'à Corbeny.

A la pointe du jour Napoléon fut informé de ce désastre comme il se disposait à recommencer l'attaque. Jamais peut-être sa situation n'avait été plus périlleuse; la droite de sa colonne était débordée; il n'avait plus de retraite que par le défilé d'Etouvelle, où il courait le risque d'être acculé dans toutes les directions. Il échappa à cet extrême danger par de vigoureuses démonstrations d'offensive. Mortier et Ney s'élancèrent sur Laon en même temps que Charpentier continua à défendre victorieusement Clacy. Le feld-maréchal craignant de perdre la clef de ses positions, arrêta ses deux ailes pour reporter son effort au centre où il fut long-temps tenu en échec. Enfin Napoléon, après s'être assuré qu'aucun mouvement ne menaçait de l'envelopper, donna le signal de la retraite. A la nuit l'armée, affaiblie de 4500 hommes, franchit le fatal défilé et se replia à Soissons. Marmont se rendit à Fismes.

Dans l'attente de nouveaux évènemens, de tous points on fit halte. Blucher étendit ses cantonnemens sur la rive droite de l'Aisne jusqu'à La Fère et Noyon; ses postes poussèrent jusqu'aux portes de Compiègne. D'un autre côté Schwarzenberg ne passa point la Seine et Napoléon s'arrêta sur l'Aisne et la Vesle. Ce fut un étonnant spectacle que celui de l'armée française, réduite à moins de 60,000 hommes, disséminés de Soissons aux bords de l'Yonne, imposant à deux armées victorieuses, fortes chacune d'environ 120,000 hommes, et les tenant en suspens à ses extrémités. Sur ces entrefaites un corps récemment entré en ligne fit cesser toutes les hésitations. Saint-Priest, après avoir long-temps séjourné dans le Luxembourg, se porta enfin, en défilant devant les passages de l'Argonne, gardés par la population en armes, à Vitry-le-Français. Là, il se renforça d'une brigade prussienne, puis il se mit en marche pour Reims, à la tête de 15,000 hommes. Il menaçait cette ville depuis plusieurs jours et se laissait intimider par sa brave garde nationale, que soutenaient une poignée d'infanterie et un détachement de cavalerie, manœuvrant hors de ses murs, lorsqu'il prit la malencontreuse résolution de l'enlever de vive force au moment même où Napoléon était à portée de lui faire payer cher sa témérité.

Il prit ou dispersa la garnison, il s'établit dans la ville et mit à cheval, sur la route de Soissons, la brigade prussienne dont les postes occupèrent Gueux et Ronay. A peine informé d'un incident qui ouvrait la

communication entre les deux armées ennemies et le séparait de la Haute-Marne, Napoléon fit battre le rappel et courut écraser Saint-Priest. Il l'aborda dans Tinqueux, il l'accula, déjà meurtri, aux murs de Reims et le poussa hors de la ville sur la route de Laon. A la Neuvillette la tête de colonne des alliés, se croyant hors de péril, fut encore brusquement chargée par la cavalerie qui, pendant le combat, avait rétabli le pont de Saint-Brice pour se porter à toute bride sur leur ligne de retraite. Ce dernier choc mit le comble à leur déroute, le général avait déjà succombé, le corps d'armée fut entièrement dispersé.

Le quartier général s'établit à Reims. Mortier à Soissons, Marmont à Béry-au-Bac, furent opposés à Blucher; Ney occupa Châlons; Vincent, avec un détachement d'infanterie et de cavalerie, prit position à Épernay. Les postes ennemis échelonnés sur la Marne, se renfermèrent dans Vitry, et l'armée française reçut le renfort, bien précieux, d'une division de 6000 hommes tirée des places des Ardennes.

VI.

FIN DES OPÉRATIONS SUR LA SEINE ET L'AUBE.

Combat de Bar-sur-Aube (27 février).—Combat de Laubressel (3 mars).—Passage de la Seine par les coalisés (14).—Combat de Léchelle (16).—Marche de Napoléon (17 à 19).—Bataille d'Arcis-sur-Aube (20–21).

Au sortir de Troyes, les corps français commandés en chef par Macdonald, poussèrent jusqu'à l'Aube. Schwarzenberg disposa d'une partie de ses forces pour contenir Augereau, puis il fit volte-face. Oudinot était alors en position à Ailleville, Arsonval et Dolencourt, sa cavalerie et son artillerie n'avaient pas encore passé la rivière; Gérard occupait Bar, et Macdonald s'étendait de Clairvaux à la Ferté-sur-Aube. Wurtemberg et Gyulai (42,000) se déployèrent devant ce dernier maré-



chal; de Wrède (29,000) marcha contre Gérard, Wittgenstein (21,000) contre Oudinot. Celui-ci était chargé de tourner l'extrême gauche des Français, de leur enlever le pont de Dolencourt sa seule retraite, de rejeter l'aile gauche sur le centre et de les acculer l'un et l'autre aux murs de Bar. Il fallait toute la fermeté de troupes éprouvées pour résister à une attaque imprévue, soutenue de moyens si formidables. Malgré le désavantage de la position, malgré l'absence de leur artillerie, elles repoussèrent toutes les charges de l'ennemi et réussirent à passer l'Aube en bon ordre. La retraite générale s'opéra sur Troyes; cependant Macdonald n'évacua Bar-sur-Seine qu'à la suite d'un vif engagement. Oudinot, arrivé le premier sous les murs de Troyes, se rangea autour de la ville et laissa en arrière-garde, à Bourenton et Laubressel, Gérard qui fut attaqué à-la-fois par Wittgenstein et de Wrède, Gérard cédant à des forces si supérieures, se retira à Saint-Parre-aux-Tertres et Macdonald survenant par la rive gauche de la Seine, ordonna d'évacuer la ville. On recula pied à pied jusqu'à Nogent et Bray; Allix ne quitta pas Auxerre, et les coalisés, se déployant dans le même ordre que précédemment, prirent leurs quartiers entre la Seine et l'Yonne sans chercher à forcer le passage de ces deux rivières.

Ils restèrent immobiles pendant dix jours, au bout desquels Schwarzenberg, présumant que Saint-Priest, en s'établissant solidement à Reims, interdirait à Napoléon le retour sur Epernay et Châlons, ordonna un mouvement contre la gauche de Macdonald dans le but de dégager la route de Sézanne et d'éclairer celle de Château-Thierry.

Wittgenstein passa l'Aube et la Seine à Anglure et Pont; après quoi, il replia de Villenoxe-la-Grande les avant-postes français, et déboucha par Châlantre sur Saint-Martin de Chenestron, tournant ainsi la forêt de Sordun dont il faisait cependant observer l'entrée directe. Il engagea à Léchelle un combat avec le corps d'Oudinot qui resta maître de la position. Néanmoins Macdonald, de peur d'être débordé, fit un changement de front en arrière sur sa droite en passant par Montereau, Donnemarie et la Maison-Rouge. La cavalerie, pour flanquer l'aile gauche, occupa en masse Rouilly et Cucharmois.

Mais Schwarzenberg apprit en ce moment la déroute de Saint-Priest et l'arrivée de Ney et de Vincent à Châlons et Epernay. Il ne douta point que Napoléon n'eût dessein de manœuvrer sur son flanc droit, et il rappela toutes ses forces pour les échelonner sur l'Aube et les opposer, groupées d'une manière compacte, aux têtes des colonnes dont il pressentait le retour. Quelques postes restèrent sur la Seine et l'Yonne et de forts partis furent jetés sur toutes les avenues de la vallée de la Marne.

Sa circonspection, celle de Blucher qui, au bruit du combat de Reims, croyant voir l'empereur tomber au milieu de ses cantonnemens, se concentra de nouveau autour de Laon, précipitèrent le dénoûment de la campagne.

Napoléon crut saisir le moment où l'armée de Silésie perdait son temps en dispositions défensives, pour surprendre Schwarzenberg en se rabattant sur la Seine. Il évacua Reims par la route d'Epernay, confiant à Marmont et Mortier le soin d'observer l'armée de Silésie. Lorsqu'il eut réuni sur la Marne cette troupe d'élite qu'il portait de l'une à l'autre armée ennemie et qui se trouvait alors réduite à 16,000 hommes, il la fit avancer sur Arcis et sur Plancy; lui-même prit cette dernière direction pour être plus à portée de Macdonald. Pendant qu'il cherchait le côté vulnérable de son adversaire, celui-ci ralliait ses avant-postes et continuait à se replier par sa droite. Aussi lorsque l'avant-garde fut parvenue au pont de Plancy, elle le trouva à peine gardé par quelques cosaques qui s'enfuirent à Pouan; elle passa, sans coup-férir, celui de Méry; enfin elle pénétra jusqu'à la route de Nogent à Troyes où elle vit disparaître, vers cette dernière ville, l'extrême arrière-garde de l'ennemi. On s'élança sur ses traces sans pouvoir l'atteindre, on ne lui prit qu'un équipage de pont.

C'était un cruel mécompte. Schwarzenberg éludait une attaque de flanc, et il était douteux que désormais il donnât prise en laissant des intervalles entre ses colonnes. Napoléon cependant résolut de tenter encore la fortune, il laissa des détachemens à Méry, à Plancy, il appela à lui Macdonald et il se mit à remonter la rive droite de l'Aube pour côtoyer la marche du généralissime, et épier et châtier un faux mouvement.

Macdonald commença à déboucher, la gauche en tête, de Villenoxe-la-Grande sur Plancy. Au même moment Schwarzenberg, croyant que l'armée entière se déployait par ce dernier bourg à la suite de l'avant-garde, opérait une contre-marche générale dans le but de la rejeter au-delà de l'Aube. Ses quatre corps étaient rangés de Troyes à Lesmont; ils convergèrent sur Plancy, la droite en longeant l'Aube (de Wrède), la gauche par le chemin de Premierfait (Wurtemberg et Gyulai), le centre par des chemins intermédiaires (Rajewski remplaçant Wittgenstein soutenu par les gardes et réserves).

Le mouvement était à peine commencé lorsque Napoléon parut à Arcis-sur-Aube. Ses éclaireurs lui signalèrent l'ennemi. Au-dessus de la ville, sur la rive gauche de l'Aube, on apercevait une masse d'infanterie vers Saint-Nabor et Ortillon, et la route de Troyes était couverte de cavalerie légère. Etait-ce l'arrière-garde de Schwarzenberg qui faisait volte-

face pour masquer et assurer sa retraite? C'est ce que l'on s'empressa de reconnaître. Ney, la cavalerie, passèrent l'Aube, pour prendre position aux grand et petit Torcy et sur la chaussée de Troyes; mais les troupes ennemies marchaient en sens inverse de celui qu'on avait pu supposer. C'étaient de Wrède et la cavalerie de Wittgenstein qui revenaient sur leurs pas. Schwarzenberg ne balança pas à ordonner de culbuter les corps qui se jetaient inopinément au centre de ses opérations. La cavalerie française fut d'abord ramenée jusqu'aux maisons d'Arcis; mais l'infanterie de la garde continuant à défiler rétablit le combat et lui rendit ses premières positions. Cependant de Wrède épuisa ses efforts devant le grand et le petit Torcy; écrasé par le feu de Ney il ne revint à la charge que soutenu par les gardes et réserves; malgré ce puissant renfort, le maréchal ne put être entamé, l'action se prolongea très avant dans la nuit; enfin les assaillans renoncèrent à s'emparer du champ de bataille.

Pendant que l'aile droite et partie du centre de Schwarzenberg, étaient si vigoureusement repoussée, l'aile gauche ne rencontra sur le chemin de Plancy qu'une brigade de cavalerie de la garde qui venait d'évacuer Méry pour se rendre à travers pays à Arcis. A la vue de l'ennemi cette brave troupe se mit en bataille à Règes résolue à se faire jour. Mais on manœuvra pour l'envelopper en débordant sa gauche et elle fu obligée de rebrousser chemin.

Ces évènemens indiquaient assez que l'armée française, qu'on allait chercher à Plancy, était réellement échelonnée le long de l'Aube, que la tête de colonne venait de déboucher d'Arcis et que l'arrière-garde en était encore loin. Le généralissime était donc en mesure d'opposer toutes ses forces à une partie de celles de Napoléon. Il saisit l'occasion, il rappela sa gauche, raugea plus de 100,000 hommes en demi-cercle par Ortillon, Chaudrey, Mesgnil-la-Comtesse, Nosay et prit enfin la détermination de frapper un coup décisif.

L'armée française, en effet, formait encore une ligne allongée: l'arrière-garde n'avait point dépassé Conflans, Oudinot seul approchait d'Arcis et au point du jour Napoléon, n'avait que 30,000 hommes à déployer autour d'Arcis.

Lorsque aux premiers coups de feu il eut reconnu qu'il avait en présence une armée entière, il ne combattit plus que pour éviter d'engager la mêlée et pour assurer la retraite. Il y réussit en dépit de longs et puissans efforts. L'aile droite en définitive contint l'ennemi, et l'ou passa, sans désordre mais non sans perte, les ponts de l'Aube qui furent incendiés.

VII.

OPÉRATIONS ENTRE LA SEINE ET LA MARNE.

Passage de l'Aisne par Blucher (18).—Reprise de Reims par les coalisés (20).—Napoléon à Vitry (22).—Jonction des coalisés (23).—Leur marche sur Paris (23).—Bataille de Fère-Champenoise (25).—Combat de Claye et de Villeparisis (28).—Bataille de Paris (30).

L'armée française avait échoué contre Schwarzenberg à Arcis, comme à Laon contre Blucher. Cette combinaison qui la portait tour-à-tour sur les deux grandes masses ennemies était désormais épuisée, mais elle avait produit un résultat dont il était encore temps de tirer des conséquences décisives. Blucher avait perdu sa ligne d'opération et se trouvait séparé des Austro-Russes par un vaste intervalle dans lequel tous les corps français étaient libres de leurs mouvemens. Deux partis se présentaient. Rétrograder sous Paris pour y courir la chance d'une dernière bataille; marcher en avant, attirer Schwarzenberg, dont les manœuvres dénotaient le dessein de ne point laisser déborder sa droite, soulever les braves populations de l'Est et reporter la guerre sur les derrières de l'ennemi.

Ce fut à cette dernière détermination que l'empereur s'arrêta. Politiquement, l'évènement l'a condamnée; militairement, deux circonstances funestes en eussent rendu le succès douteux: l'échec éprouvé par lui devant Vitry et les faux mouvemens de l'aile gauche commandée par Marmont.

Ce maréchal, attaqué à Béry-au-Bac et Pontavaire, après la dernière évacuation de Reims, défendit vigoureusement ces deux débouchés de l'Aisne; mais l'ennemi ayant été chercher un passage à Asfeld tourna sa droite et le força de se retirer à Fismes. Sa retraite entraîna celle de Mortier qui, sur son ordre, était accouru de Soissons à Reims pour le soutenir.

L'armée de Silésie déborda sur lui en se déployant sur la Vesle. Il hésita sur le point à défendre: Reims couvrait Châlons et Epernay; Fismes couvrait Château-Thierry. Faute d'une décision rapide, Marmont compromit les deux positions. Il renvoya Mortier à Reims dont Winzingerode le chassa, et lui-même fut repoussé par Kleist et York.

Au moment où par l'occupation de Reims la communication était ouverte entre Blucher et Schwarzenberg, Marmont reçut l'ordre de rejoindre l'empereur qui marchait sur Vitry. Ce fut alors qu'il dut vivement regretter de n'avoir point pris pour ligne d'opération la route de Reims à Châlons. Il était dans la nécessité de faire un long détour et de s'exposer à rencontrer bien des obstacles pour exécuter ce qui lui eût été si facile s'il eût mieux compris que son premier soin devait être d'assurer sa jonction avec le centre et l'aile droite de l'armée. Il gagna en deux colonnes Château-Thierry; là il apprit que Vincent, chassé d'Epernay, s'était péniblement retiré à travers bois. Il fallait donc pousser jusqu'à Montmirail pour trouver une route qui ne fût point encore interceptée.

De son côté Napoléon se porta devant Vitry et fit sommer la place; mais une nombreuse garnison se mit en défense et le temps manquant pour s'en rendre maître, il fallut renoncer à occuper une position qui eût affermi l'armée sur la ligne d'opération de Blucher, en même temps qu'elle eût contenu Schwarzenberg sur la rive gauche de la Marne. Celui-ci accourant sur les pas des Français, trouva une tête de pont qu'ils n'avaient pu enlever, et qui facilitait sa jonction avec l'armée de Silésie. L'empereur, coupé définitivement de Marmont et Mortier n'avait plus qu'à continuer son mouvement sur la droite de Schwarzenberg, il fit occuper Saint-Dizier et Doulcvent. Mais à ce moment, les coalisés encouragés par leurs affidés prirent la résolution décisive de marcher sur Paris.

Déjà Winzingerode était établi à Epernay; Sacken, Langeron, Woronzof se rendirent à Châlons pour passer la Marne. York, Kleist débouchèrent de Château-Thierry sur Montmirail. L'armée de Silésie allait donc s'échelonner sur cette même route où elle avait manqué d'être anéantie. Maintenant un simple à-droite devait la porter sans obstacle sous les murs de Paris. Bulow seul était resté autour de Soissons. Ce n'était pas tout : Schwarzenberg disposa son armée en deux colonnes pour les lancer par les chemins de Cosle et de Sommepuis; Winzingerode, détaché sur les derrières eut la mission d'observer les mouvemens de Napoléon.

Cependant Marmont et Mortier continuant leur marche donnèrent

au milieu des masses de l'ennemi, ils manœuvraient sur la Soude pour gagner Vitry par Cosle, dans le même temps que les corps de Schwarzenberg cheminaient en sens inverse et que ceux de Blucher allaient saisir sur plusieurs points la chaussée de Montmirail. Ils n'étaient point les seuls exposés à des coups accablans. L'arrière-garde de Macdonald (Pacthod 4000), n'ayant pu se rendre à Arcis avant que Schwarzenberg eût commencé à défiler, s'était repliée à Sézanne où se trouvait aussi une division d'escorte (Amey 1800) qui, après s'être égarée en cherchant à conduire le grand parc à Sommepuis, songeait à le mettre sous la protection des deux maréchaux. Sur la nouvelle qu'ils avaient quitté Montmirail où Vincent seul était resté, Pacthod et Amey s'étaient mis en marche par Champaubert et Bergères.

Marmont ne tarda pas à se heurter contre la cavalerie de la colonne de droite de Schwarzenberg; tandis qu'il s'efforçait de l'arrêter en tête, les cosaques tournant sa gauche, le séparèrent de Mortier. Il fallut plier, les deux corps gagnèrent péniblement Sommesous. Il se reformèrent en arrière de ce bourg, s'appuyant à Chapelaine et Montepreux; mais la seconde colonne austro-russe ayant alors dépassé Mailly, détacha sa cavalerie qui les chargea derrière Montepreux et les rompit de nouveau. Pareille manœuvre les déposta par deux reprises de Fère-Champenoise et de Linthes; enfin, la nuit, ils parvinrent à tenir ferme entre Sézanne et Allement. Cependant Pacthod et Amey étant arrivés à Villeseneux furent assaillis par la cavalerie de Langeron qui côtoyait la Soude attirée par le bruit du combat. Ce n'était pas assez : la cavalerie de Sacken accourut sur leurs derrières, les força de quitter la route, de se retirer à travers champs, d'abord à Clamange puis à Ecury-le-Repos d'où ils espéraient gagner Fère, mais un nouveau détachement, sorti au galop de Bergères, leur en avait déjà barré le chemin.

Les deux généraux ne perdirent point courage, ils entendaient le canon de Marmont dans la direction d'Allement et, en se jetant dans le vallon du Petit-Morin, ils comptaient encore rallier le maréchal. Vain espoir! Comme ils s'avançaient, formés en carrés, bravant les efforts des escadrons qui les enveloppaient, la cavalerie de réserve de Schwarzenberg atteignit Fère et s'élança contre eux. Ils avaient déjà traversé Aulnay, Bannes, ils touchaient au grand Broussy lorsqu'une masse de 12,000 chevaux les entoura et les cribla de mitraille. Il ripostèrent par un feu terrible; on les somma de déposer les armes, mais ils puisèrent de nouvelles forces dans l'excès de leur infortune, et préférèrent arroser de leur sang le sol sacré de la patrie. Les deux divisions succombèrent avec gloire, non sans faire essuyer aux ennemis d'énormes pertes. A peine un petit nombre parvint-il à rejoindre Vincent qui, lui-même,

pliait devant l'avant-garde de Kleist et d'York et se retirait de Montmirail à Rebais.

Au point du jour, Marmont partit d'Allement; mais d'autres difficultés étaient survenues. Il y avait à Sézanne un millier d'hommes que Compans venait d'amener de Paris; cette troupe qui avait semblé suffisante pour assurer la retraite avait été dépostée par la cavalerie de Kleist et d'York. On était donc complètement investi; il fallut se frayer le passage, ce que l'on fit bravement; après quoi l'on prit à Mœurs quelques heures de repos. Cependant les deux généraux prussiens s'étaient rendus directement de Montmirail à la Ferté-Gaucher, d'où Compans et Vincent avaient été repliés sur Coulommiers. C'était encore un combat à livrer. Mortier essaya d'enlever la position pendant que Marmont faisait face vers Esternay à l'avant-garde des colonnes qui le poursuivaient. Le premier éprouvant trop de résistance, l'un et l'autre se retirèrent par Provins à Nangis.

Les coalisés avaient le champ libre, Napoléon s'était placé volontairement sur leurs derrières. La journée désastreuse de Fère-Champenoise avait jeté hors de leur chemin les débris de Mortier et Marmont. Compans seul se trouvait devant eux avec une poignée d'hommes qui se recrutait de quelques gardes nationaux.

Ce général était le même qui, 18 mois auparavant, enlevait les redoutes de Schwardino et le redan de Semenowskoi. Ses habiles dispositions sauvèrent Paris d'une occupation par surprise, en donnant le temps aux deux maréchaux de passer la Marne à Charenton et de se déployer en avant de l'enceinte du nord.

Pour éviter l'encombrement et laisser à Schwarzenberg la route de Coulommiers, Blucher, appuyant à droite, se transporta sur celle de la Ferté-sous-Jouarre. Sa tête de colonne fut arrêtée à Saint-Jean-les-deux-Jumeaux, par Vincent qui, après un assez long engagement, recula jusqu'à Trilport et incendia le pont.

Le lendemain, l'ennemi rétablit le passage, et Compans évacua Meaux pour prendre position à Claye où il reçut quelques renforts. Attaqué et forcé, il se reforma vers Monsaigle, où il se maintint plus long-temps; mais enfin débordé par sa gauche, il replia sa ligne à Villeparisis où il soutint avantageusement le combat jusqu'à la fin du jour. A la nuit il traversa la forêt et fit halte à Bondy.

Le lendemain, pour le soutenir, les dépôts de la garde s'avancèrent jusqu'à Pantin; mais, au lieu d'ouvrir le feu, l'armée de Silésie prit le chemin de Villepinte à Aulnay et marcha sur le Bourget; toutes les troupes alors se replièrent sur Paris. Blucher continua à s'étendre par la droite pour s'appuyer à la Seine; il fut relevé sur la route de

Bondy par le corps de Wittgenstein; les gardes et les réserves commandées par Barclay de Tolly formèrent le centre de l'attaque. A gauche, Wurtemberg et Gyulai se disposèrent à passer la Marne à Lagny, afin de gagner Charenton et de compléter au nord l'investissement de Paris.

Dans cette même journée, Mortier et Marmont, après s'être séparés à Nangis et réunis à Brie-Comte-Robert, débouchèrent par le bois de Vincennes et prirent position le premier sous Montmartre, le second aux prés Saint-Gervais, Belleville, Bagnolet et Charonne.

D'un autre côté, Napoléon arriva à Troyes avec la cavalerie de la garde. Après avoir chassé de Doulevent un corps austro-russe, il était revenu sur ses pas pour battre Winzingerode à Saint-Dizier. C'est là qu'il reconnut la grande manœuvre des coalisés et qu'il se détermina à se porter au secours de Paris.

Le 30 mars 1814, Paris fut menacé par trois colonnes fortes ensemble de 140,000 hommes.

Mortier opposa à l'aile droite 10,000 hommes; Marmont au centre 11,000 hommes. Pour contenir l'aile gauche, il n'y avait que le fort de Vincennes que liait aux murs du faubourg Saint-Antoine une batterie de 28 pièces servie par les élèves de l'école Polytechnique; un tambour en palissades couvrait le pont de Charenton, défendu par les élèves de l'école vétérinaire d'Alfort. Des tirailleurs de la garde nationale s'étaient répandus sur tout le front d'attaque et le maréchal Moncey avait réuni en avant de la barrière de Clichy des détachemens des diverses légions.

Ces forces montaient à peine à 25,000 hommes, elles soutinrent honorablement le choc; mais avant le milieu de la journée la plupart des positions étant enlevées, on ouvrit des négociatious qui se terminèrent par une convention en vertu de laquelle les troupes durent se retirer à Fontainebleau, avec tout le matériel qu'elles pourraient enlever jusqu'au lendemain à six heures du matin.

Pendant le combat, l'empereur après avoir marché militairement jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque monta dans une chaisse de poste accourant à Paris où sa présence eût fait surgir 50,000 hommes. Il arriva trop tard : à quelques lieues au-delà d'Essone il rencontra la tête de colonne en marche sur la route d'Italie. Il lui restait la ressource de concentrer à Fontainebleau les 20,000 hommes qui évacuaient Paris et les 30,000 qu'il ramenait de la Haute-Seine, puis d'offrir la bataille sous les murs de la capitale. Peut-être l'ennemi ne se fût-il point hasardé à combattre, adossé à une immense ville dont la colère eût pu l'anéantir; mais les évènemens politiques dominèrent les combinaisons de la guerre. Le sénat prononça la déchéance de Napoléon, Marmont prit parti pour une fraction d'assemblée qui délibérait sous les baïonnettes étrangères. Il

MONCEY (Rose-Adrien Jeannot de),

Né à Besançon le 31 juillet 1754. — Duc de Conégliano. — Maréchal de France.

Bataille de Paris (1814).



livra son corps d'armée dont la mission était de défendre la ligne de l'Essone, donnant ainsi le signal d'une défection qui devint bientôt si générale, que l'empereur se vit forcé d'abdiquer.

Lorsque l'armée se fut dispersée, les coalisés oublièrent leurs promesses, le sénat fut chassé et par une simple déclaration, un prince, qu'on s'était vanté d'appeler librement au trône, replaça la France sous l'empire du droit public consacré par le traité de Westphalie, invoqué par les déclarations de Mantoue, de Pilnitz et par le manifeste du duc Brunswick.

VIII.

OPÉRATIONS EN BELGIQUE.

Occupation de Breda par les alliés (9 décembre 1813).—Attaque de cette place par les Français (20).—Défense d'Anvers (13 janvier 1er février).—Retraite des corps français (fin de janvier).—Reconnaissance de Maubeuge.—Combat de Vieux-Condé (24 février).—Attaque de Maubeuge (23 mars).—Combat de Courtray (31).—Attaque de Berg-op-Zoom (9 mars).

Decaen, avec une poignée d'hommes, rejeté par Bulow, en deçà de la Meuse, fut dans la nécessité de dégarnir les premières places du Brabant-Hollandais et de laisser les Prussiens prendre possession de Breda, Gertruydenberg, Willemstad. Ceux-ci, assurés de l'initiative, s'arrêtèrent pour attendre Winzingerode.

La mission des deux corps de l'armée du nord était d'envahir la Belgique et d'ouvrir, par Maubeuge, la communication avec l'armée de Silésie; mais l'intervention d'un corps anglais, débarqué à Willemstad, dans le dessein de capturer ou d'incendier la flotte renfermée dans les bassins d'Anvers, compliqua leurs opérations.

Cependant Napoléon remplaça Decaen par Maison, lui fit passer deux

faibles divisions de la jeune garde et lui prescrivit de ressaisir le débouché de Bréda. On se porta sous cette forteresse, mais elle tint bon et les moyens manquant pour faire un siège régulier, on se replia sur la Dyle et l'Escaut. Bulow, à son tour, prit l'offensive; pendant que sa cavalerie menaçant Louvain y attirait le général français, le gros de l'armée courut à Anvers qu'il espérait surprendre; mais il ne put porter ses feux jusqu'aux remparts; à deux reprises il éprouva de la part de la place une résistance inattendue qui le força de rappeler ses colonnes à Bréda.

Sur ces entrefaites Macdonald et Mortier, dont la présence sur la Meuse lui imposait une grande circonspection, partirent pour la Marne. Winzingerode, arriva de Dusseldorf à Liège, dès-lors il entra franchement en campagne.

Maison perdit à Liège son appui sur la Meuse et resserra sa ligne d'Anvers à Louvain; puis Winzingerode, se portant à Namur, pour pénétrer par Avesnes en Picardie, il pivota sur sa gauche et replia l'aile droite à Valenciennes. Bientôt il survint un troisième corps ennemi (25,000) commandé par le duc de Saxe-Weymar. Le poids de cette nouvelle masse disloqua l'armée: la gauche fut renfermée dans Anvers qui était vivement attaqué, la droite et le centre se concentrèrent sous les murs de Lille. Bulow gagna lentement Laon et Lafère, le duc de Weymar, borna ses soins à protéger le siège d'Anvers et à tâcher, en s'emparant de Maubeuge, d'assurer la ligne d'opération de ses deux collègues. Il fit d'abord reconnaître cette place, en même temps qu'un détachement marcha sur Condé pour observer les mouvemens de Maison. Celui-ci cherchait à renouer la communication avec sa gauche; le corps saxon se heurta, près de Condé, contre une de ses colonnes, fut culbuté et donna l'éveil au général en chef, qui ajourna ses projets sur Maubeuge pour se jeter à Dendermonde sur la route que les Français voulaient ouvrir. Lorsqu'il les eut vu reculer devant lui, il revint à l'attaque de la place qu'il convoitait. Après bien des hésitations, ses troupes occupèrent l'emplacement du célèbre camp de 1793. Les vieilles redoutes alors si long-temps disputées n'étaient plus gardées; la ville renfermait à peine 1000 hommes de garnison, commandés par le colonel d'artillerie Schouler. Les Saxons en possession de hauteurs qui commandent la forteresse crurent en avoir bon marché, ils dressèrent trois batteries et commencèrent un feu roulant. Les canonniers de la garde nationale ripostèrent bravement à l'ennemi, démontèrent ses pièces, firent sauter ses munitions et l'intimidèrent au point qu'à la nuit il battit en retraite sur Mons.

Maison mit la circonstance à profit : il déboucha sur Gand, rallia sa gauche et inspira des inquiétudes sur Bruxelles. Le duc de Saxe se hâta d'amener ses forces à Alost, et Maison, plus soucieux de ravitailler

Maubeuge que de batailler avec lui rebroussa chemin, écrasa une division qui manœuvrait sur Courtray, pour inquiéter sa retraite, après quoi il se dirigea vers Valenciennes. Les choses en étaient là lorsque les évènemens de Paris amenèrent une suspension d'armes.

Pendant ce temps Carnot défendit vigoureusement Anvers. Gorcum, après avoir soutenu un long siège, ouvrit ses portes, et Berg-op-Zoom fut le théâtre d'un de ces brillans faits d'armes qui ont paré d'un dernier et vif éclat l'époque de nos revers.

Le général anglais Graham assiégeait Berg-op-Zoom, que défendait Bizanet avec une garnison réduite à 2700 hommes. L'affaiblissement de la troupe, les dispositions des habitans lui inspirèrent le dessein de surprendre la place. A l'entrée de la nuit il forme quatre colonnes de 1200 hommes chacune et à l'aide d'une fausse attaque qui attira la garnison, il réussit à les jeter dans la partie de l'enceinte qui avoisine le port. Mais ce succès apparent se transforme promptement en une honteuse défaite. Au jour les Français forment trois colonnes, déblaient le rempart, s'assurent de la porte par laquelle les assiégeans peuvent se retirer et les criblent de mitraille. Ceux-ci, confians dans leur nombre, résistent d'abord, mais deux de leurs généraux, mais près de 2000 des leurs succombent, le reste dépose les armes.

IX.

OPÉRATIONS SUR LE RHONE.

Prise de Genève par les coalisés (20 décembre 1813).—Invasion de la Savoie (fin de décembre).—Prise de Bourg (21 janvier).—Mouvemens autour de Lyon (fin de janvier).—Occupation de Châlons-sur-Saone (4 février).—Les Français reprennent l'offensive (17 février).—Combats à Aix (23). — A Annecy (24). — Sous Genève (25-27). — Prise du fort de l'Ecluse (24 mars). —Occupation de Lons-le-Saulnier (28).—Retraite d'Augereau (du 5 au 9 mars).—Combat de Limonest (20).—Evacuation de Lyon (21).

L'extrême gauche de la grande armée combinée, commandée par Bubna (12,000) prit sans coup-férir Genève, d'où elle déboucha par les

deux rives du Rhône. Cette irruption imprévue eut des conséquences fâcheuses pour la défense du midi. Dessaix, Marchand, qu'on avait chargés d'organiser les levées de la Savoie et de l'Isère, avaient à peine réuni quelques cadres et les corps dont l'armée d'Augereau devait se composer n'étaient point encore en ligne. Les colonnes autrichiennes envahirent la Savoie, occupèrent Bourg malgré la résistance des habitans et poussèrent par la droite jusqu'à Lyon. Bubna hésita devant cette ville populeuse où il y avait au plus 3000 soldats. Après trois jours de vaines manœuvres, sur la nouvelle que des renforts étaient survenus, il battit en retraite, puis, tandis que sa gauche cherchait, sans y réussir, à pénétrer dans l'Isère par le fort Barreaux, il répandit la droite entre le Rhône et la Saône, força l'entrée de Châlons qui lui fut bravement disputée par les habitans avec 200 hommes de la ligne et établit des postes à Mâcon et Villefranche.

Cependant les troupes françaises arrivèrent à la file de Toulon, de Nîmes, de la Catalogne. Augereau eut sous ses ordres 22,000 hommes outre les gardes nationales qui formèrent les garnisons. Il en mit 5000 à la disposition de Marchand et Dessaix pour rentrer en Savoie, puis à la tête de 17,000 hommes, il déboucha en deux colonnes sur Mâcon et Bourg.

Le détachement de la rive gauche du Rhône obtint de brillans succès. Il déposta l'ennemi de Moutméliant, d'Aix, d'Annecy, il poussa jusqu'aux portes de Genève; il contraignit, à la suite d'un brillant combat, les ennemis à s'y renfermer. Cette place dont la possession eût permis de soulever la Savoie, la Suisse méridionale, de saper la base si déloyalement acquise par la coalition, fût sans doute tombée au pouvoir du maréchal s'il eût marché avec la décision, l'ardeur de ses belles années. Mais au lieu de s'attacher aux pas de Bubna, de l'anéantir sous les murs de Genève, d'appeler aux armes les fidèles Vaudois, après avoir fait enlever le fort de l'Ecluse, il lâcha prise pour porter son armée à Lons-le-Saulnier dans le dessein de disperser les corps qui bloquaient les places du Doubs. Funeste exemple de ce que peut une seule faute! A Genève, Augereau prenait à revers par leur extrémité les lignes de Schwarzenberg, et en menaçant Bâle, il le forçait peut-être à reculer jusqu'au Rhin. A Lons-le-Saulnier il se trouva trop à portée des masses du généralissime. 60,000 hommes s'en détachèrent commandés par le prince de Hesse-Hombourg. Ils le replièrent de poste en poste, le battirent à Limonest en avant de Lyon, le forcèrent d'évacuer cette ville, de se retirer sur l'Isère où ils allaient l'attaquer encore lorsque les hostilités furent suspendues. Ainsi fut perdue pour le salut de la France la grande diversion que l'empereur avait préparée!

X.

OPÉRATIONS EN ITALIE.

Défection de Murat (fin de janvier).—Bataille du Mincio (8 février).—Combats de Borghetto et Salo (10-14).—Passage du Taro.

Comme Eugène se disposait à disputer à 60,000 Autrichiens, maintenant commandés par Bellegarde, la célèbre ligne de l'Adige, une division allemande, soutenue par les 24,000 Napolitains de Murat, s'avançait en remontant la rive droite du Pô pendant que les Anglais débarqués en Toscane, côtoyaient la mer pour attaquer Gênes. Il fallut renoncer à ces positions si connues, il fallut prendre pour pivot de la défense Mantoue, par où l'on pouvait, selon l'urgence, manœuvrer soit dans les états Vénitiens, soit dans les Légations. Bellegarde fut le plus prompt à provoquer la bataille. Il passa les ponts de Vérone, il fit tourner par sa droite le lac de Garda et la Rocca d'Anfo, il forma ses colonnes pour forcer le Mincio à Pozzolo, à Borghetto, à Monzambano. A son approche Eugène sortit de Mantoue par les deux rives et l'action s'engagea; chaque armée coupant la rivière qui les séparait l'une et l'autre en deux parties de forces inégales. Les Français remportèrent dans ces plaines, tant de fois illustrées, une dernière et stérile victoire. Ils enlevèrent à l'aile gauche ennemie Pozzolo, ils détruisirent le pont; ils poussèrent sur Valeggio si vivement que Bellegarde se hâta pour les contenir de rappeler les troupes qui tenaient la rive droite. Enfin après une longue lutte, le feld-maréchal se retira à Villa-Franca affaibli d'une perte de 5000 tués et blessés et 2000 prisonniers. Deux jours après il essaya sans succès de déboucher du pont de Borghetto; enfin sa droite, qui s'était emparée de Salo, en fut chassée et rejetée dans les montagnes.

Après ces échecs, Bellegarde, en proie à des fièvres épidémiques se tint immobile et laissa au roi de Naples le soin de déposter le vice-roi. Celui-ci fit passer au-delà du Pô, avec 20,000 hommes, Grenier qui prit position sur le Taro, mais il n'y eut de ce côté que des escarmouches. Murat n'agit avec vigueur et ne força le passage du Taro qu'au moment où l'abdication de l'empereur étant connue, on convint d'une suspension d'armes. A la même époque les Anglais, après avoir livré dans la rivière du Levant une suite de légers combats, étaient parvenus sous les murs de Gênes.

XI.

OPÉRATIONS AU PIED DES PYRÉNÉES.

Les Anglais passent les Gaves (14 février 1814).—Bataille d'Orthez (27).—Combat d'Aire (1er mars).—Occupation de Bordeaux (12).—Combats de Vic-Bigorre et Tarbes (19-20).—Wellington passe la Garonne (5 avril).—Bataille de Toulouse (10).

La Nive forcée, le maréchal Soult s'appuyait par la droite aux remparts et au camp retranché de Bayonne d'où il s'étendait circulairement jusqu'aux montagnes, couvert par la Bidouze, le Soison et les torrens qui, sous le nom commun de Gave, descendent à l'Adour par Oleron et Pau. L'armée d'un effectif de 60,000 hommes eût facilement conservé ses positions, mais il fallut en tirer 20,000 soldats d'élite pour renforcer la poignée de braves qui disputait aux grandes armées combinées, les approches de Paris. Dès ce moment Wellington ne fut plus retenu que par les difficultés de la saison. Dans les premiers jours de février, il forma ses colonnes; bientôt la gelée raffermit les chemins, tout s'ébranla en pivotant sur la gauche. Hill aborda les postes de la Haute-Nive et les replia jusqu'à Sauveterre.

Après quelques jours de halte durant lesquels on chercha vainement à passer l'Adour près de son embouchure, Hill appuyé par le feu de toute la ligne, tourna Sauveterre et rejeta les Français au-delà du Gave de Pau. Il ne s'agissait plus que de déterminer leur retraite soit sur Toulouse, soit sur Bordeaux. Wellington investit Bayonne, lança Hill de Sauveterre à Orthez, et Beresford sur la rive droite du Gave de Pau à son confluent avec l'Adour. Ces mouvemens mettaient le maréchal en demeure ou de s'enfoncer dans les Landes, ou de porter toutes ses forces sur sa gauche, et de manœuvrer au pied des Pyrénées. Ce dernier parti qui le coordonnait avec Suchet et Augereau était préférable, il le choisit et il se concentra autour d'Orthez. Soit desir de sauver ses magasins, soit espoir de contenir Hill d'un côté du Gave et de battre Beresford sur l'autre rive, il se mit en bataille la gauche dans la ville, le centre à cheval sur la route de Bayonne, la droite le long du chemin de Dax. Cette disposition oblique, indiquée par la nature des lieux renfermait un vice qui n'échappa point au général ennemi. Battue, l'armée ne pouvait se replier que sur Saint-Sever, parce que Hill était prêt à saisir la route de Pau, et elle avait à franchir le pont de Sault-Navailles, dont la droite était plus rapprochée que la gauche. Il suivait de là que les assaillans, portant leur effort contre l'aile droite, avaient la chance de la culbuter, de l'acculer au défilé et de compromettre la retraite de la ligne entière. Ce fut dans ce sens que Wellington dirigea l'attaque. Lorsque Soult, après une longue et sanglante lutte, se fut convaincu qu'il prenait l'ascendant sur le point décisif, il ne combattit plus que pour se mettre en sûreté au-delà du Luy. Ce mouvement s'opéra sans désordre et les pertes s'élevèrent de part et d'autre de 2 à 3000 hommes.

A Saint-Sever, Soult au lieu de gagner Mont-de-Marsan remonta l'Adour pour prendre position à Aire et revenir sur les Pyrénées. Les vainqueurs incertains tâtonnèrent en le cherchant partout; enfin leur aile droite atteignit à Aire son arrière-garde. Il y eut un combat indécis durant lequel l'armée continua à manœuvrer sur l'Adour. Wellington dans le dessein de la jeter en désordre hors de toutes les routes, dans les gorges des Pyrénées, la côtoya en pressant en même temps la queue de la colonne. Mais il fut prévenu; à la suite de deux combats livrés à Vic-Bigorre et Tarbes, Soult s'affermit sur la chaussée de Saint-Gaudens par où il gagna Toulouse.

Cependant Beresford, profitant du dégagement des chemins qui traversent les Landes, s'était porté à Bordeaux où son entrée avait été le signal d'une manifestation éclatante en faveur des Bourbons. Il laissa dans cette ville une division, et rejoignit sur la Garonne le général en

chef qui cherchait un passage. Après huit jours d'hésitation, les pontons furent jetés près du confluent de l'Ers, et Beresford défila le premier. A peine était-il sur l'autre rive avec 15,000 hommes que le pont se rompit; il était perdu si le maréchal eût été en mesure, mais celui-ci n'était occupé que de fortifier les abords de Toulouse où il voulait livrer bataille. On répara les ponts, la gauche et le centre de l'armée alliée franchirent le fleuve, et l'aile droite resserra sur l'autre rive le faubourg de Saint-Cyprien.

Toulouse est bâti sur la rive droite de la Garonne, au sud du confluent du canal de Languedoc; un seul faubourg, celui de Saint-Cyprien, est sur la rive gauche. Le canal a été creusé entre la ville et le plateau de Calviuet, chaîne de collines qui s'élève entre les routes d'Alby et de Caraman et qui encaisse l'Ers, affluent de la Garonne, où il se jette cinq lieues plus au nord.

Le faubourg et la ville sont entourés d'une vieille enceinte; les ponts du canal, et les hauteurs étaient hérissés de redoutes. La droite ennemie était séparée du reste de l'armée, le centre survenant par la route de Paris, devait se heurter contre le canal; enfin la gauche ne pouvait se déployer qu'en longeant le pied du coteau de Calvinet. Le maréchal avait conçu l'espoir de profiter de ce dernier mouvement pour rompre les colonnes ennemies en débouchant à propos, soit par la route d'Alby, soit par celle de Caraman. Il y avait là des souvenirs d'Austerlitz, mais l'exécution échoua. Le centre des alliés, abordant de front le canal, fut vigoureusement repoussé, ainsi que Soult l'avait prévu. La gauche alors (Beresford) s'étendit le long de l'Ers, cherchant à escalader les hauteurs; et comme elles lui parurent inexpugnables, elle prolongea sa marche en dépassant le route de Caraman dans le dessein de les tourner. C'est ce que l'on attendait. Taupin à la tête de la réserve s'élança par la route de Caraman pour prendre Beresford en tête et le culbuter dans l'Ers; mais il y eut dans ce moment un court désordre que les Anglais saisirent : Taupin chargea trop tard avec une colonne allongée; il fut tué et sa troupe ramenée. Beresford gravissant l'escarpement enleva la redoute extrême qui ne put faire usage de son feu. Il pénétra ainsi dans l'intérieur de la première ligne de défense et la manœuvre même qui devait l'anéantir fixa de son côté la victoire. Soult changea de front, se replia sur la ville où il soutint jusqu'à la nuit le combat le plus acharné. Le lendemain il battit en retraite par la route de Narbonne où se rendait Suchet. Quelques jours après les deux armées adhérèrent aux actes du sénat.

XII.

SIÈGES ET BLOCUS DES PLACES.

Capitulation d'Huningue (14 avril).—Mouvemens autour de Metz (26 mars au 3 avril).—Réduction de Wittemberg (13 janvier).—De Custrin (30 mars).—De Glogau (10 avril).

De toutes les places qui faisaient partie de l'empire français et dont il n'a point été question précédemment, Huningue seul fut sérieusement assiégé par un détachement de l'armée de Bohême. Les tranchées furent poussées jusqu'au mur de contrescarpe. A ce moment l'abdication de l'empereur étant connue, Barbanègre crut devoir éviter l'assaut en permettant aux ennemis d'entrer dans la place dont ils firent le service de concert avec la garnison.

Le blocus des autres villes ne donna lieu à aucun fait remarquable, sauf celui de Metz que Durutte rompit pour se mettre en campagne. Ce brave général poussa jusqu'à Thionville et Luxembourg, en tira des troupes et avec 6000 hommes, il manœuvra pour coopérer au grand mouvement que l'empereur avait préparé sur les derrières de l'ennemi, lorsque la bataille de Paris changea toutes les dispositions; alors il se replia sous le canon de Metz.

Grenoble, Besançon, Strasbourg, Landau, Mayence, Valenciennes et Lille, ces boulevards de la frontière de l'Est et du Nord, étaient encore intacts et renfermaient des garnisons qui avaient eu le temps de s'instruire et qui brûlaient de prendre une part plus active aux opérations de la campagne.

Outre-Rhin; Wesel, les citadelles de Wurtzburg et d'Erfurth furent seulement investies. A Magdeburg, Lemarrois (18,000); à Hamburg, Davout (15,000), firent de glorieuses sorties, soutinrent de vifs combats sans fruit pour la cause commune, et dont le souvenir ajoute aux regrets qu'inspire l'éloignement de ces braves soldats, de ces généraux consommés, dont le sang eût été mieux employé sur les bords de la

Seine. Wittemberg avait été enlevé d'assaut après quinze jours de tranchée ouverte. Enfin Glogau et Custrin s'étaient rendus après avoir épuisé leurs approvisionnemens.

En vertu de la convention du 23 avril 1814, pour acheter l'évacuation immédiate du territoire, le nouveau gouvernement remit aux coalisés 53 forteresses, situées hors des anciennes limites du royaume et livra bien légèrement 12,000 bouches à feu, d'immenses magasins, des vaisseaux et des arsenaux richement approvisionnés.

CAMPAGNE DE 1815.

Retour de l'ile d'Elbe (20 mars).—Dernière coalition (25).—Soulèvement du Midi et de la Vendée (avril-mai).—Mouvement de l'armée du Nord (14 juin).—Passage de la Sambre (15 juin).—Bataille de Ligny.—Combat des Quatre-Bras (16).—Bataille de Waterloo (18).—Abdication de l'empereur (22).—Réunion de l'armée française sous Paris (28).—Déploiement des coalisés (29).—Capitulation de Paris.

S'il y a dans la science sociale un problème insoluble, c'est celui d'une restauration. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis que l'émigration, dans son expression la plus pure, avait commencé. Ce laps de temps, si rapide dans la vie d'un homme, est immense dans celle d'un peuple. Les deux tiers de la population ont disparu et les générations viriles ont grandi en s'identifiant avec les idées qui se sont développées en même temps qu'elles. Comment concevoir qu'un parti, longtemps abattu, que relève soudain une force inespérée, s'associe du même moment à des sentimens, à des mœurs qui ont été jusque-là l'objet de toute sa haine? Comment imaginer qu'une nation active, impatiente, énergique, reculant d'un quart de siècle, se soumette à des prétentions qu'elle ne comprend point et déchire, avec la charte de ses droits, les plus belles pages de son histoire?

Napoléon attentif au murmure de la France quitta l'île d'Elbe où l'avaient relégué les actes de Fontainebleau. « Du point où il toucha le rivage, l'enthousiasme du peuple le porta jusqu'au seuil de la capitale, (expressions de Napoléon). » A peine de retour aux Tuileries, il demanda

la paix. Mais toute la diplomatie de la coalition était alors en congrès à Vienne, elle le mit lui et sa *faction* hors du droit des gens. Les souverains donnèrent le signal à leurs armées qui couvraient encore l'Allemagne, et ils ébranlèrent un million de soldats sous le prétexte de lui arracher *absolument* le pouvoir suprême.

Cependant la Vendée et le midi prirent les armes. Diversions funestes qui ôtèrent aux troupes françaises la possibilité de profiter de la première surprise pour envahir la Belgique et s'appuyer au Rhin! L'empereur avait trouvé l'armée réduite à 150,000 hommes et 19,000 chevaux, dont 92,000 hommes et 13,000 chevaux seulement étaient en état d'entrer en campagne. On rappela les conscriptions de 1814 et 1815, on leva 200 bataillons de garde nationale, on enrégimenta les militaires en retraite et l'on eut à la fin de mai sous les drapeaux, 217,400 hommes; savoir: aux dépôts 138,100 hommes, dans les places, dans les grandes villes du midi, dans les ports de mer environ 180,000 hommes.

Les forces actives furent divisées, outre quatre corps d'observation et l'armée de la Vendée, en onze corps, dont quatre de cavalerie de reserve, formant quatre armées: 1° l'armée du Nord comprenant, le 1er corps, Drouot (20,564), à Lille; le 2e, Reille (22,764), à Valenciennes; le 3e, Vandamme (15,892), sur la Meuse; la réserve de cavalerie, Grouchy (10,600), entre la Sambre et l'Aisne; le 6e corps, Lobau (12,592), à Laon.

2° l'armée de la Moselle, 4e corps, Gérard (14,792), à Metz.

3° l'armée du Rhin, 5e corps, Rapp (16,800), en Alsace.

4° l'armée des Alpes, 7e corps, Suchet (20,600), sur le Rhône.

Il y eut en outre: 1° le corps d'observation du Jura, Lecourbe (10,700) sur la frontière suisse; 2° celui du Var, Brune (7100), en Provence; 3° celui des Pyrénées-Orientales, Decaen (2500), à Toulouse; 4° celui de la Gironde, Clausel (2500), à Bordeaux. Enfin l'armée de la Vendée Lamarque (24,500), dans le Bocage; et la garde impériale (18,400) à Paris.

Les bataillons de garde nationale, non employés à l'armée active et les militaires retraités formèrent la garnison des places.

Telle était au 31 mai la répartition des ressources qu'on avait rapidement organisées. A la même époque l'intérieur était pacifié et les armées étrangères n'étaient pas en mesure de coordonner un plan d'invasion. Il y avait en ligne entre le Rhin et la mer: 1° à droite, l'armée anglo-hollandaise cantonnée à Nivelles, Braine-la-Leud, Bruxelles, Grammont (37,000 Anglais, 42,000 Allemands, 25,200 Hollandais ou Belges), 104,200 hommes commandés par lord Wellington; 2° à gauche,

à cheval sur la Meuse, l'armée du Bas-Rhin composée des corpsde Ziethen Pirch, Thielmann et Bulow (124,600), général en chef Blucher.

Il y avait en arrière : 1° à Ostende et dans les places du littoral 47,300 hommes ; 2° sur la rive droite du Bas-Rhin. quatre corps destinés à renforcer Blucher 178,150 hommes ; 3° en marche, l'armée russe (158,600) sous Barclay de Tolly ; 4° entre le Rhin et le Haut-Danube, l'armée autrichienne (259.980) sous Schwarzenberg ; 5° dans le Milanais l'armée d'Italie (62,600) général Frimont ; 6° dans la Basse-Italie, l'armée napolitaine (42,700) Bianchi ; 7° enfin l'armée suisse (36,524) qui, sous prétexte de faire respecter la neutralité, était réellement au service des alliés. Total 830,124 hommes d'infanterie 154,030 de cavalerie.

L'empereur après avoir hésité entre un plan de campagne défensif et des opérations offensives, se décida à prendre l'initiative avant que ces immenses masses fussent en communication.

Lorsque le corps législatif eut ouvert ses séances un mouvement général s'effectua depuis Dunkerque jusqu'à la Sarre, masqué par les démonstrations des garnisons des places. En même temps la cavalerie de Grouchy, le 6e corps, la garde se rapprochèrent de la frontière. Enfin l'empereur lui-même quitta Paris dans la nuit du 12 au 13 juin, et le 14 il eut 122,404 hommes concentrés entre Maubeuge et Philippeville.

Cette levée de cantonnemens, cette réunion des armées du Nord et de la Moselle sous Charleroi, fut habilement dérobée aux généraux alliés. Wellington était alors à Bruxelles et ses troupes se trouvaient échelonnées de Nivelles au Bas-Escaut. Blucher était à Namur et ses quartiers s'étendaient de Thuin à Liège. On allait pour une dernière fois surprendre le passage de la Sambre jadis si long-temps disputé, on allait lancer dans la plaine de Fleurus *la grande armée*.

Mais ce n'était plus cette grande armée qui était partie du camp de Boulogne pour porter ses aigles jusqu'au Niemen. On était encore affaissé sous le poids de deux années de désastres ; les passions politiques s'étaient réveillées et l'ardeur du soldat était amortie par un sentiment de méfiance envers la plupart des généraux. Ceux-ci n'osaient croire au succès, l'empereur lui-même voyait pâlir son étoile. Il eût fallu dès le début revenir à ses plus belles journées pour resserrer les liens mal affermis entre des corps rassemblés à la hâte et des chefs inconnus les uns aux autres. Mais les combinaisons foudroyantes d'Iéna, d'Austerlitz, supposaient un ensemble qu'on n'avait pas eu le temps d'acquérir. C'était un cercle sans issue que la situation intérieure rendait inextricable. Napoléon n'était pas moins préoccupé de l'attitude des représentans que

de celle de l'étranger. Ils avaient élevé des doutes sur la sincérité de ses efforts pour obtenir la paix, ils avaient appelé la délibération nationale à rectifier ce que l'urgence du moment avait pu produire de défectueux ou laisser d'imparfait dans la constitution.

En quittant Paris, l'empereur leur avait adressé ces paroles : « La « constitution doit être notre point de ralliement : elle doit être notre « étoile polaire dans ces momens d'orage. Toute discussion publique « qui tendrait à diminuer directement ou indirectement la confiance « qu'on doit avoir dans ses dispositions, serait un malheur pour l'état. « La crise où nous sommes engagés est forte ; n'imitons pas l'exemple du « Bas-Empire qui, pressé de tous côtés par les Barbares, se rendit la ri- « sée de la postérité en s'occupant de discussions abstraites, au moment « où le bélier brisait les portes de la ville. »

C'était un avertissement perdu, l'assemblée n'était que trop disposée, en lui disputant imprudemment le pouvoir, à renverser la seule barrière qui pût arrêter l'invasion. Jamais le soin de sa gloire et le salut de la patrie ne lui avaient imposé plus impérieusement la nécessité de la victoire; ses premiers pas semblaient la lui promettre. Le 14 juin, on savait que les deux généraux ennemis étaient dans une sécurité complète, au moment même où l'on prenait les armes pour pénétrer au milieu de leurs cantonnemens. Mais à la fin de la journée, à l'heure où les projets du lendemain étaient connus, l'inquiétude des soldats fut cruellement justifiée par un incident propre aux époques d'aveuglement et d'exaspération politiques. Un officier-général et deux officiers supérieurs du 4e corps passèrent à l'ennemi. On les conduisit au quartier-général de Blucher qui appela sur-le-champ de Liège, Bulow ; de la rive droite de la Meuse Thielmann, et des environs de Namur Pirch pour les porter au secours de Ziethen dont le corps d'armée couvrait la Sambre depuis la frontière jusqu'à Charleroi.

Le 15, à la pointe du jour, on s'ébranla de part et d'autre. Du côté des Français, l'aile gauche (1er et 2e corps cavalerie légère de la garde) partit de Maubeuge ; le centre (3e 6e garde et cavalerie) de Beaumont ; la droite (4e) de Philippeville, pour passer la Sambre à Marchiennes Charleroi et le Chastelet. Du côté des Prussiens, les trois corps avertis pendant la nuit se rapprochèrent de Ziethen. Celui-ci, à la vue des colonnes d'attaque, replia ses avant-postes sur la rive gauche, et endommagea le pont de Charleroi de manière à retarder le défilé du centre et par suite de l'aile gauche. Quant à l'aile droite, elle n'arriva qu'à l'entrée de la nuit. On se hâta de rétablir le passage; lorsqu'il fut praticable, on commença, en escarmouchant, à se déployer dans ces champs où le sort de l'Europe avait été tant de fois fixé.

CARTE DE LA CAMPAGNE de 1815.

Hall
Waterloo
Mont S. Jean
Braine-la-Leud
Hougoumont Château
La Haye Sainte
La Belle Alliance
Planchenoit
Ohain
S. Lambert
Lasne R.
Wavre
Dyle R.
3 Lieues
Route de Bruxelles
Soignies
Nivelles
Genappe
Gembloux
Sombref
Ligny
Ligne R.
S. Amand
Frasnes
Fleurus
Gosselies
NAMUR
Sambre R.
Traces de la Chaussée Romaine
MONS
Charleroi
Marchienne au pont
Chastelet

Guerres de la Révolution – PAULIN, Éditeur, Rue de Seine, 33.

Wellington et Blucher étaient liés entre eux par plusieurs communications dont la plus directe est la route de Nivelles à Namur. Cette route se croise aux Quatre-Bras et Sombref avec celles qui conduisent de Charleroi à Namur par Fleurus et Gembloux ; à Bruxelles par Mont-Saint-Jean ; à Liège par Gembloux et Vavres. Il résulte de là que Napoléon, en se formant des Quatre-Bras à Sombref, se fût jeté tout entier entre ses deux adversaires, prêt à faire tomber sur l'un ou sur l'autre, selon l'occurrence, le poids de son épée.

Tel était son plan, et l'ordre de marche était combiné de telle sorte que la Sambre pût être franchie à midi. On espérait, dès le même jour, s'étendre jusqu'aux deux positions. Mais sur la rive droite de la rivière on fut contrarié par le mauvais état des chemins. La rupture du pont de Charleroi fit un nouvel obstacle. Il y eut encore sur l'autre rive des retards occasionés autant par de fatales indécisions que par la résistance de l'ennemi.

La droite de Ziethen (10,000) se retira par la route de Bruxelles : lui-même avec le centre et la gauche (22,000) par celle de Gembloux. Ney, qui venait de recevoir le commandement de l'aile gauche, prit le 2ᵉ corps et poursuivit la première colonne. Vandamme et Grouchy s'attachèrent aux pas de la seconde. Ces derniers, à 3 heures, se heurtèrent contre Ziethen dont le front était couvert par un ravin adossé à des bois. Ils crurent avoir affaire à toute l'armée prussienne, et ils perdirent deux heures à délibérer. Enfin l'empereur, survenant, reconnut le terrain et ordonna la charge ; les Prussiens ne soutinrent pas le choc, les escadrons de service rompirent les carrés qui masquaient la retraite et déterminèrent le général ennemi à la prolonger jusqu'à Fleurus. Au bruit du combat, Ney, incertain, suspendit sa marche et ne la reprit qu'après que la canonnade eut cessé. Alors il aborda Gosselies où l'attendait la division prussienne; il la culbuta, la fit sortir par le chemin de Fleurus, lança contre elle en avant-garde la division Girard et poussa une autre avant-garde à Frasnes que les postes anglo-hollandais évacuèrent.

La journée finissait et l'on n'avait pas atteint les positions qu'il eût été si important de saisir. Le lendemain, il fallut combattre sur les deux points. A l'aube, l'ordre fut expédié à Ney de consacrer l'effort de toute l'aile gauche à s'emparer des Quatre-Bras. Maître de ces hauteurs où les routes se croisent, et qui sont resserrées d'un côté par des bois, de l'autre par les ravins d'où s'échappe la Dyle, le maréchal devait contenir tout ce qui se présenterait de l'armée anglaise devant cette position. Cependant l'empereur, avec le centre, la droite et la division Girard, espérait surprendre Blucher, en échelons allongés sur la route de Namur et le frapper d'un coup mortel.

Nos tirailleurs repoussèrent de Fleurus ceux de l'ennemi. Au sortir de ce bourg, ils aperçurent une armée entière en bataille au-delà du ravin de Ligny, presque parallèlement à la chaussée à laquelle elle se rattachait par sa gauche. L'empereur accourant, reconnut une masse de 80,000 hommes. C'étaient les trois premiers corps de Blucher ; la droite tenait le village de Saint-Amand, le centre Ligny, la gauche Sombref. Le feld-maréchal, après avoir averti Wellington, s'était rangé en 1re ligne de l'armée anglaise, qu'il attendait par la route des Quatre-Bras, ne doutant pas de tenir assez pour lui donner le temps d'intervenir, rallier Bulow et opposer aux 120,000 Français près de 200,000 hommes.

Le terrain depuis le ruisseau jusqu'à la crête des collines qui encaissent la Sambre, monte en amphithéâtre, et l'on pénétrait à fond dans les dispositions de l'ennemi. L'empereur y puisa l'une de ces combinaisons d'où naissent les succès décisifs. Il fit halte à cheval sur la chaussée, perpendiculairement à la ligne de bataille de son adversaire, dont son extrême gauche (division Girard) menaçait le flanc droit ; et il prescrivit à Ney d'enlever rapidement les Quatre-Bras; puis, lorsqu'il en aurait pris possession, de lancer à la hâte, par la chaussée de Sombref, 8000 hommes, 2000 chevaux, 28 pièces, de manière à tomber, au fort du combat, sur les derrières de Blucher. Il était 10 heures, il y a des Quatres-Bras à Ligny trois lieues; on pouvait donc accorder au maréchal 4 à 5 heures pour opérer son mouvement. On suspendit pendant ce temps l'attaque et en se masquant des plis du sol, on déroba au général ennemi les apprêts offensifs.

A deux heures, l'empereur donna le signal: l'armée, sauf la division Girard, changea de front l'aile droite en avant et se rangea à 2 portées de canon des Prussiens : le 3e corps pour marcher sur Saint-Amand; le 4e, sur Ligny, la cavalerie sur Sombref; la garde se mit en réserve entre la gauche et le centre; le 6e corps eut ordre d'avancer pour servir de réserve générale.

La conversion opérée, on s'ébranla au pas de charge, on replia l'ennemi au-delà du ravin, on enleva la portion des villages qui se trouvent sur la rive droite.

La division Girard étant restée en potence sur son aile droite, Blucher conjectura qu'on voulait surtout peser de ce côté pour le forcer de se retirer sur Namur. Il avait conféré dans la matinée avec Wellington dont il avait reçu la promesse d'un secours immédiat de 40,000 hommes. Décidé à ne point reculer, il fit reprendre Saint-Amand qui lui parut la clef du champ de bataille. L'empereur, desirant entretenir son erreur, ébranla à-la-fois Girard et Vandamme pour pénétrer dans ce village, par le ravin. Il y eut là un rude choc, Girard reçut une blessure

mortelle, mais la position fut enlevée et les Prussiens plièrent au milieu d'un effroyable carnage.

A ce moment, l'empereur, impatient des lenteurs de Ney, entrevit sur le terrain même, l'occasion de désorganiser l'armée ennemie sans attendre de diversion lointaine. Pour arriver à ce grand résultat, il lui suffisait de rompre le centre assez vigoureusement pour envelopper et anéantir la droite alors absorbée par les progrès de Vandamme et de Girard.

Il forma en colonnes d'attaque, derrière le 4ᵉ corps, la garde et les cuirassiers; il leur montre déjà Ligny qu'ils doivent emporter brusquement, lorsque une étrange rumeur se manifeste à l'extrême gauche. Les soldats de Girard ont vu au sommet du plateau, sur l'ancienne chaussée romaine, une forêt de baïonnettes; ils craignent pour Fleurus; ils abandonnent leur position pour couvrir la ligne de retraite. L'empereur hésite : est-ce en effet une colonne anglaise victorieuse de Ney ? Est-ce un détachement du maréchal? Avant que ce doute soit éclairci, pendant qu'un de ses aides-de-camp s'élance au-delà de Fleurus, il arrête sa garde et suspend le combat. Blucher, non moins ému, détache à droite une partie de sa cavalerie.

Au bout d'une heure on rapporta que c'était le premier corps. Comme il débouchait de Frasnes, marchant sur les Quatre-Bras il est rencontré par l'officier d'état-major qui portait à Ney les instructions de l'empereur; cet officier crut saisir le moment: il fit changer de direction à la tête de colonne, et il persuada facilement à Drouet qu'il s'agissait de mettre Blucher hors de combat.

Ces heureuses nouvelles ranimèrent toutes les espérances. On reprit aussitôt le mouvement sur Ligny, pendant que la division Girard rentrait dans Saint-Amand. Il était alors 7 heures : l'infanterie du 4ᵉ corps franchit le ravin, appuyée par la garde et les cuirassiers; et l'on engagea dans les rues du village un combat long et furieux. Le centre ennemi, ses réserves, furent tour-à-tour écrasés. Blucher, renversé de cheval, n'échappa tout meurtri qu'à la faveur de l'obscurité. Il était nuit close, on ne pouvait plus manœuvrer et, à la grande surprise de l'armée, l'intervention de Drouet, qui ne semblait pas douteuse, se fit à peine sentir à cet instant critique. Les Prussiens vidèrent le champ de bataille, où ils eussent dû être détruits. Leurs pertes toutefois furent énormes: elles s'élevèrent à 25,000 hommes, 8 drapeaux 40 canons. Les Français eurent 7000 tués ou blessés. Dès le soir ils occupèrent les sommets des hauteurs et la ville de Sombref.

Cependant le défaut de coopération de Ney, le peu de vigueur du coup porté par le 1ᵉʳ corps, les momens précieux qu'on avait perdus à les attendre, mêlèrent à la joie du triomphe de cuisans regrets. Pour

expliquer ces contre-temps qui ont eu sur les destinées de la France une influence si funeste, il faut se reporter aux opérations de l'aile gauche.

Elle avait passé la nuit : le 2e corps à Gosselies, le premier en avant de Charleroi. Au jour l'avant-garde se mit en marche; à 8 heures le 2e corps était déployé à Frasnes en présence de l'ennemi; la matinée s'écoula en reconnaissances. Ney réduit par le départ de Girard, à 18 ou 20,000 hommes ne se souciait point d'ouvrir le feu avant la réunion de toute son armée. Enfin, vers deux heures, il se décida à l'attaque. C'était trop tard; les alliés qui d'abord ne lui opposaient que 8000 hommes en eurent une demi-heure après 18,000. Néanmoins il gagna sur eux, sa cavalerie pénétra jusqu'au nœud des deux routes; mais d'instant en instant leur nombre s'accroissait et à 5 heures, il dut tenir tête à 44,000 combattans. Forcé de reculer à son tour, il eut besoin de toute sa fermeté pour n'être ni débordé, ni rompu. A ce moment pénible, il apprit à-la-fois les desseins de l'empereur et la direction qu'on avait imprimée au 1er corps. L'urgence de sa propre position l'emporta sur la situation générale : il donna à Drouet l'ordre impératif de revenir à Frasnes. Drouet obéit, sa division de droite seule continua à marcher sur le champ de bataille de Ligny où elle fut paralysée par la cavalerie de Blucher. Le reste n'arriva au secours du 2e corps que lorsque le combat et le jour finissaient. Ainsi le 1er corps ne fut utile nulle part, et le résultat de cette double action fut loin de satisfaire aux exigences du moment. L'armée prussienne ne fut point désorganisée, et l'armée anglaise, affaiblie d'une perte à-peu-près égale à celle de Ney (4 à 5000), tint encore ces défilés des Quatre-Bras qu'il eût fallu lui enlever 24 heures plus tôt. Enfin la séparation entre les deux généraux ennemis fut loin d'être décidée.

Blucher marcha à travers pays une partie de la nuit en remontant au nord. Les règles lui prescrivaient sans doute de ne point quitter la chaussée et de se retirer sur Namur. Mais dans l'état des choses il devait suivre une règle plus impérieuse; celle de ne point s'éloigner de Wellington. En conséquence, il indiqua Vavres comme lieu de ralliement à ses colonnes.

Cependant les troupes anglo hollandaises continuèrent à arriver aux Quatre-Bras, et le 17 presque toute l'armée y eût été réunie si, à la nouvelle du désastre des Prussiens, le général en chef n'eût fait battre en retraite sur Genappe. Pendant sa marche, il reçut deux dépêches de Blucher qui lui promit de le rejoindre le lendemain avec 70,000. Cet avis le détermina à faire halte sur le célèbre plateau de Mont-Saint-Jean.

Dès le matin du même jour, Ney était sous les armes en avant de

Frasnes, attendant de nouveaux ordres. On est surpris de voir ce général si impétueux, si intrépide, prendre si peu sur lui. A midi l'empereur, après avoir disposé de l'aile droite sous Grouchy (3ᵉ, 4ᵉ corps, 1ᵉ de cavalerie) pour poursuivre Blucher, vint le rejoindre avec le centre (6ᵉ corps, garde, 2ᵉ corps de cavalerie) et lui prescrivit de pousser enfin en avant. On s'avança par un temps affreux en échangeant de position en position quelques boulets avec l'arrière-garde anglaise. A six heures du soir, lorsqu'on eut dépassé Planchenoit, l'ennemi, qu'une brume épaisse enveloppait, démasqua d'abord 15, puis 60, pièces à mesure qu'on se déploya devant lui. On comprit que toute l'armée était là; mais il ne restait que 3 heures de jour et l'empereur remit l'attaque au lendemain.

Grouchy passa cette journée entière à chercher la direction des Prussiens. Le soir il venait d'établir son camp à Gembloux, lorsqu'il apprit de la manière la plus précise qu'ils étaient à Vavres. Au lieu de s'y porter aussitôt, il jugea qu'il serait encore temps de partir aux premières lueurs du matin.

On bivouaqua dans les positions suivantes : Wellington à droite et à gauche de Mont-Saint-Jean, quartier général à Waterloo; Blucher autour de Vavres : Napoléon en avant de Planchenoit; le quartier général à la ferme du Caillou; Grouchy à six lieues de là. L'intervalle entre les deux généraux coalisés était de deux lieues moindre qu'entre les deux colonnes françaises; mais cette différence était plus que compensée par le désordre où se trouvaient encore les Prussiens.

La pluie durant toute la nuit tomba par torrens. Au jour le ciel s'éclaircit, mais le terrain était trop détrempé pour se prêter aux mouvemens des chevaux et des canons. Vers dix heures, les officiers d'artillerie annoncèrent qu'il commençait à s'étancher. Sur-le-champ l'empereur, montant à cheval, reconnut les lignes ennemies et fit passer à Grouchy l'avis qu'il allait engager la bataille, lui prescrivant de pousser Blucher et de ne rien négliger pour lier ses communications avec la droite de l'armée.

Wellington était rangé avec 80,000 hommes sur une colline longue de 2500 toises qui coupe obliquement de gauche à droite, la chaussée de Bruxelles à 500 toises en avant de Mont-Saint-Jean et à une petite lieue de la ferme du Caillou. Son front était couvert par un ravin dont la pente aboutit au cours de la Lasne. Sa droite s'appuyait au château d'Hougomont, le centre à la ferme de la Haye-Sainte qu'on avait crénelée, la gauche au groupe de bâtimens que composent les fermes de Papelotte, de la Haye et le hameau de Smohain.

L'empereur forma ses colonnes d'attaque pour les déployer en trois

lignes : 1° à gauche Reille (2e corps) appuyant par sa cavalerie à la chaussée de Nivelles et de l'autre côté à la ferme de la Belle-Alliance; au centre Ney, faisant face à la ferme de la Haye-Sainte, avec 62 pièces soutenues par 2 divisions du 1er corps; à droite Drouet, avec ses deux autres divisions et sa cavalerie, s'étendant jusqu'à la hauteur de la ferme de la Haye.

2° En seconde ligne à gauche les cuirassiers de Kellermann entre les deux chaussées : au centre le 6e corps savoir : l'infanterie en colonne serrée par divisions à gauche; la cavalerie en colonne serrée par escadrons, à droite de la chaussée de Charleroi; à droite derrière Drouet les cuirassiers de Milhaud.

3° En réserve au centre, à cheval sur la chaussée, les 24 bataillons d'infanterie de la vieille, moyenne et jeune garde; ayant à droite la cavalerie légère et à gauche la grosse cavalerie de la garde.

Le nœud de la bataille était le bourg de Mont-Saint-Jean où se croisent les deux routes et qui masque le défilé de la forêt de Soigne. Le point d'attaque était la ferme de la Haye, lieu de jonction des armées Anglaise et Prussienne. L'empereur s'était préparé à forcer la gauche de Wellington, puis à pousser jusqu'à Mont-Saint-Jean la formidable masse que formaient les trois lignes du centre. Mais la disposition oblique du terrain, l'appui que Wellington tirait des deux bâtimens d'Hougomont et de la Haye-Sainte, imposaient la loi de faire tomber d'abord ces deux postes par où, au moyen d'un simple changement de direction à gauche, on pouvait prendre en flanc les colonnes en marche.

Vers midi la fusillade s'ouvrit à gauche : l'extrême division du 2e corps aborda le parc d'Hougomout. L'ennemi déploya 40 pièces et les gardes anglaises. On prit, on perdit plusieurs fois la position, enfin on fit avancer une seconde division qui donna l'ascendant à l'attaque.

Cependant dès les premiers coups de feu, l'empereur, dont les regards cherchaient avidement Grouchy, aperçut, près de Saint-Lambert, à deux lieues à droite, 5 à 6000 baïonnettes. Était-ce l'avant garde du maréchal ou celle des Prussiens ? Il y allait du sort de la France, sans délibérer, on détacha à droite la cavalerie du 6e corps (3000) qui se rangea en potence à 3000 toises sur tout le flanc de l'armée. On sut bientôt que ces troupes appartenaient au corps de Bulow qui était parti le matin de Vavres à la tête de 30,000 hommes. L'empereur prit aussitôt le 6e corps et l'envoya au-devant des Prussiens avec ordre de leur tenir têtes et de les attaquer s'il venait à entendre sur leurs derrières le canon de Grouchy. En même temps, il fit passer au maréchal un dernier ordre qu'il reçut trop tard et qui le sommait d'accourir pour écraser Bulow en le mettant entre deux feux.



GÉRARD (Étienne-Maurice),

Maréchal de France — Né à Damvilliers (Meuse) le 4 février 1773.

Combat de Wavres (1815).

Ces précautions prises, l'empereur, animé du desir d'en finir avec les Anglais, abandonna son attaque méthodique et, se tenant prêt à parer aux mouvemens de flanc qui pouvaient partir d'Hougomont ou de la Haye-Sainte il ébranla toute la première ligne. Comme il l'avait prévu, Wellington fit charger la gauche du 1er corps par ses dragons qui rompirent une division, désorganisèrent une batterie et pénétrèrent jusqu'à la seconde ligne. Là pendant que Drouet raffermissait sa troupe, ils se brisèrent contre les cuirassiers de Milhaud qui les sabrèrent et les anéantirent. Ce choc épisodique n'eut qu'une médiocre influence sur l'issue de la journée. Drouet occupa la Haye, Papelotte, Smohain; Ney, après de sanglans efforts, enleva la Haye-Sainte; enfin Reille, n'ayant pu se rendre maître des bâtimens d'Hougomont, les fit incendier et réduisit à la défensive la droite des alliés.

La droite eût été immédiatement gagnée contre les Anglais, si la plus forte partie du centre n'en eût été distraite par la funeste diversion de Bulow. Celui-ci était alors aux prises : il s'avançait parallèlement à la chaussée, manœuvrant pour tourner la droite du 6e corps et couper la retraite de l'armée. Lobau se replia pas à pas, et les boulets prussiens sillonnèrent la position que tenait la réserve. Il fallut arrêter des progrès qui compromettaient tout. Huit bataillons de la jeune garde, 24 pièces, 4 bataillons de la vieille garde s'élancèrent repoussèrent Bulow débordèrent sa droite, et le décidèrent à battre en retraite. Mais son canon avait ranimé l'espoir de Wellington et, au, moment où il prit l'attitude la plus menaçante, une charge de cavalerie culbuta les chevaux de Drouet qui commençaient à couronner le plateau de la Haye. A cette vue les cuirassiers de Milhaud, tirant le sabre, gravirent le coteau, suivis des lanciers et des chasseurs de la garde. Les Anglais plièrent et tout l'espace qu'avait occupé leur aile gauche fut abandonné. On voulut s'y maintenir: les cuirassiers de Kellermann passèrent au grand trot de la gauche à la droite, et la grosse cavalerie de la garde, d'elle-même, sans qu'on songeât d'abord à l'arrêter, s'ébranla pour les soutenir.

Ce fut un étonnant spectacle que celui de cette troupe éprouvée marchant en avant aux cris de vive l'empereur! dans l'instant où Bulow allait couper la ligne de retraite. Ainsi toute la cavalerie de l'armée arriva sur le plateau. C'est là que la valeur française brilla d'un nouveau lustre. Pourquoi faut-il que le souvenir de tant de hauts faits soit perdu dans un immense souvenir de deuil.

Déjà les réserves de cavalerie anglaise et hollandaise avaient épuisé leurs efforts en faisant reculer de quelques pas Milhaud, lorsque Kellermann et la garde survinrent. Leur choc fut décisif, après avoir fait

tourner bride à leurs adversaires, ils abordèrent l'infanterie dans sa nouvelle position où des troupes tirées de la droite l'avaient renforcée. Les régimens anglais se formèrent en carrés qu'on assaillit tour-à-tour et dans tous les sens. Presque tous furent entamés, quelques-uns furent ouverts, sabrés, dispersés. Cette mêlée terrible coûta aux alliés 15,000 hommes. Au bout de deux heures, à peine en restait-il 40,000 à leurs rangs. Les convois prirent la fuite, l'alarme se répandit jusqu'à Bruxelles, et Wellington, au désespoir invoqua la nuit ou les Prussiens.

Il était 7 heures, Bulow s'avouait vaincu, l'armée anglo-hollandaise réduite de moitié, était aux abois et n'attendait plus qu'un dernier coup pour se jeter en désordre dans la forêt de Soigne. L'empereur se souvint de Wagram, il fit passer à la tête du centre les quatre bataillons de moyenne garde; puis, derrière ceux-ci, les huit bataillons de vieille garde qui lui restaient; il prescrivit à Reille, à Drouet, d'appuyer le premier à droite, le second à gauche. Il disposa ainsi toute l'armée à foncer sur le centre ennemi pour saisir Mont-saint-Jean.

Comme la colonne se formait, on vit le corps de Ziethen déboucher par le chemin de Vavres et dépasser le bois d'Ahain. Crise cruelle! la cavalerie, jusque-là victorieuse, fut émue, l'Anglais reprit courage et renforça son centre. Enfin, Napoléon, comprenant qu'il fallait tout perdre ou brusquer l'attaque, donna le signal avant que l'échelon de la vieille garde fût à portée de celui de la moyenne garde.

Le pas de charge se fait entendre pour la dernière fois, la tête de colonne aborde, force la première ligne anglaise, deux fois des troupes fraîches se jettent sur son passage, deux fois elle les culbute et continue à avancer. Enfin Wellington lui oppose 14 bataillons ses dernières réserves; si ce nouvel obstacle est surmonté, c'en est fait de l'armée anglaise, et Blucher, survenant au milieu d'une affreuse déroute, doit lui-même être entraîné. Ney se précipite, mais le nombre l'emporte; jusqu'à 8 heures le maréchal retourne impétueusement à la charge; vains efforts! la mitraille dévore ses rangs; les vieux généraux de la garde succombent, Michel est tué, Friant, Cambronne sont blessés, il faut pour fixer la victoire, le secours de la vieille garde. Mais la vieille garde n'est plus disponible et la victoire n'est plus indécise.

Ziethen, Pirch, Blucher, 40,000 hommes, se sont ouvert le champ de bataille. Entre 8 et 9 heures, à la suite d'un combat faiblement soutenu, ils ont déposté de la Haye, la division de droite, et pour la rallier Napoléon a été forcé de prendre les 8 bataillons de réserve qui devaient achever la défaite de Wellington. Celui-ci reçut alors le renfort de deux brigades de cavalerie qui flanquaient sa gauche; il en profita sur-le-champ pour empêcher la droite de se raffermir. Les escadrons de

service coururent au-devaot d'elles et fureot ramenés. Dès ce moment Wellington, Blucher, Bulow à la tête de 150,000 hommes inoodèrent la plaine dans tous les sens. Les quatre bataillons de Ney périrent, le 1er corps se débanda, la vieille garde elle-même, rompue par la masse des fuyards, perdit ses rangs, et la nuit mit le comble au désordre. Tous les corps se désorganisèrent et s'enfuirent d'une seule traite jusqu'à la Sambre. Après d'ioutiles efforts pour former une arrière-garde, Napoléon courut aux Quatre-Bras où il espérait trouver la division Girard; elle avait disparu. Ses officiers d'ordonnance portèrent à Grouchy l'affreuse nouvelle avec l'ordre de gagner Namur; lui-même partit pour Philippeville, puis pour Laon qu'il indiqua comme poiot de ralliement aux débris de l'armée. De là il revint à Paris.

Grouchy n'avait quitté Gembloux qu'à 10 heures du matin. A moitié chemin de Vavres, il entendit distinctement l'effroyable canonnade de Waterloo. Gérard, Excelmans, le conjurèrent de marcher sur le feu: il objecta ses ordres. Cependant il allait se rendre à des raisons dont lui-même était pénétré, lorsqu'on lui annonça que ses troupes légères étaient engagées devant Vavres. Ses hésitations cessèrent; il s'y transporta, se mit en bataille à 4 heures, pour forcer le passage de la Dyle et à 6 heures ouvrit un combat bien stérile. Thielmann, que Blucher avait laissé là pour masquer son mouvement, Thielmann seul était devant lui. Il le culbuta, s'ouvrit la route de Bruxelles où il se disposait à marcher lorsqu'il apprit que tout était perdu. Il repassa la Dyle en contenant l'ennemi, gagna Namur où il soutint un dernier choc, puis traversa Mézières, Reims et ne fit halte qu'à Laon. Six jours après la bataille 70,000 hommes étaieot ralliés entre cette ville et Paris. Mais de graves évènemens s'étaient passés dans le seiu de l'assemblée qui subordoonèrent encore les combinaisons militaires à des intrigues politiques.

A la nouvelle des désastres de Waterloo, les représentans se soulevèrent, ils revendiquèrent la dictature, ils arrachèrent à l'empereur son abdication, ils remirent à un gouvernement provisoire le soin de négocier avec l'étranger ou de soutenir une guerre nationale.

Les plénipotentiaires de ce nouveau pouvoir, armés de l'abdication de Napoléon et des déclarations des souverains en faveur de l'iodépendance de la France, crurent obtenir la suspension immédiate des hostilités. A côté de leurs démarches officielles, d'autres négociations s'ouvrirent en secret entre Welliogton et des membres du gouvernement, du ministère ou de l'état-major, dans le dessein de sauver Paris d'une seconde occupation en se soumettant aux Bourbons.

Les coalisés ne respectèrent pas plus les Bourbons que la France. Leurs armées debordèrent sur tous les points. Frimont, dont l'aile gauche

avait bataillé en Savoie, était entré dans Genève et avait signé un armistice. Il ne lui convint point de l'observer : il répandit 62,000 Austro-Piémontais sur les deux rives du Rhône, fit contre Grenoble l'essai infructueux d'un coup de main; puis à la suite de quelques escarmouches, il conclut avec Suchet une convention, en vertu de laquelle il prit possession de Lyon.

Colloredo, aile gauche de Schwarzenberg (40,000), passa le pont de Bâle, manœuvra pendant 17 jours contre Lecourbe, qu'il renferma enfin dans un camp retranché sous Belfort où le corps français se maintint jusqu'à la fin de la guerre.

Schwarzenberg avec 60,000 Autrichiens, Bavarois et Russes aborda par Germersheim, les anciennes lignes de Weissembourg; il s'étendit par sa droite au-delà des Vosges et de la Sarre et replia pied à pied la faible armée du Rhin dans Strasbourg, dont il chercha vainement à se faire livrer les portes.

Cependant Wellington et Blucher partirent du champ de bataille de Waterloo, traversèrent, l'un Charleroi, l'autre Nivelles, pénétrèrent dans le département du Nord par Avesnes et Valenciennes, et s'avancèrent, les Prussiens, par la route de Guise, les Anglais par celle de Péronne. Ils passèrent l'Oise sans obstacle à Compiègne et Pont-Sainte-Maxence, enfin ils déployèrent 100,000 hommes devant le camp retranché de Paris.

Le gouvernement provisoire se montra plus soucieux d'éloigner Napoléon que de les arrêter. Retiré à la Malmaison, l'empereur mesurait en frémissant les pas des colonnes ennemies et ceux de l'armée qui les côtoie lentement et ne les précède que d'un jour dans les lignes de Paris. 80,000 Français soutenus par l'immense population de la capitale, devaient tirer de leur revers une éclatante vengeance : c'était le seul moyen d'appuyer des négociations que l'abus de la force rendait illusoires. Il demanda aux hommes qui le tenaient prisonnier le droit de consacrer par la victoire une vaine et stérile puissance. Ils le refusèrent, il partit. Wellington resserra les retranchemens dont on avait couvert l'enceinte du nord, Blucher passa la Seine à Saint-Germain et compléta par l'autre rive, l'investissement de la ville. L'armée capitula, les vainqueurs envahirent Paris, pillèrent les musées, braquèrent leurs canons sur le palais où ils avaient ramené le roi et imposèrent à ce malheureux prince les traités qui ouvrirent, de cinq larges brèches, la frontière de Louis XIV.

ÉVÈNEMENS

MARITIMES ET COLONIAUX.

A la fin du règne de Louis XVI, la situation de la marine royale était à peine inférieure à celle de ses plus brillantes époques. 73 vaisseaux de haut-bord, 69 frégates, des corvettes, bricks, etc., en nombre proportionné, protégeaient un riche commerce avec le Levant, les Grandes-Indes et le Nouveau-Monde. Les marchés de la Méditerranée recevaient avec une faveur marquée les produits de l'industrie nationale qui, à elle seule, embrassait la moitié des transactions entre les Orientaux et les comptoirs européens. Sur les côtes de l'Indostan, la compagnie anglaise avait jeté les fondemens de sa prodigieuse puissance, mais la suprématie ne lui était pas alors tellement acquise, qu'on ne pût espérer de la lui disputer encore. Mais c'était surtout aux Antilles que la prospérité coloniale semblait arrivée à son plus haut terme. Saint-Domingue seul était le centre d'un mouvement d'importation et d'exportation, dont la somme en 1789 excédait 700 millions de francs.

Cette marine, ces colonies florissantes ont péri sous les coups redoublés de l'Angleterre, secondée dans son active inimitié par la fureur et l'aveuglement des partis.

Contrairement à l'opinion accréditée par quelques historiens, le corps des officiers de la marine avait moins perdu par l'émigration que ceux de terre. Il en restait trois fois plus qu'il n'en fallait pour former tous les équipages de la flotte, mais on n'y songea pas. Ce n'était pas du côté de la mer qu'on croyait courir des dangers; les armemens faits au commencement de 1793 à Toulon avaient moins pour objet d'aider l'armée de terre

que de faire des parades diplomatiques telles que celles de Gênes et de Naples. (1)

MÉDITERRANÉE.

Nous avons vu (page 15) comment la présence des vaisseaux français facilita le passage du Var. C'était l'escadre du contre-amiral Truguet; forte de 9 voiles elle mouilla devant Nice (28 septembre 1792) et décida les corps piémontais à battre en retraite. Le mois suivant (24 octobre), elle bombarda Oneille, dont le port servait de refuge aux pirates qui infestaient le littoral du midi. La place fut occupée et ce coup de main tint en respect Gênes, dont le sénat inclinait à prendre parti pour la coalition. La cour des Deux-Siciles fut pareillement contenue par l'escadre du contre-amiral Latouche-Tréville qui, bravant 400 pièces en batterie, força l'entrée du port de Naples (16 décembre), déploya dix vaisseaux sous les murs du palais et fit présenter au roi, par un simple grenadier, une lettre où il exigeait la reconnaissance de l'ambassadeur républicain et la promesse d'une stricte neutralité. Ferdinand fit au modeste parlementaire un accueil solennel et s'obligea à ce que l'on demandait de lui.

A la suite de ces expéditions de médiocre portée, les deux divisions navales commandées en chef par Truguet, cinglèrent, l'une de Naples, l'autre de Gênes, vers la Sardaigne dont on avait dessein de s'emparer pour contraindre à la paix le cabinet de Turin. Battus par de violentes tempêtes, les vaisseaux se dispersèrent et, pendant plus d'un mois, la concentration des forces républicaines fut incessamment contrariée. Enfin (23 janvier 1793) on mouilla dans la rade de Cagliari et, après une

(1) Il n'y eut qu'une diversion, celle de Sardaigne qui échoua non par défaut de la marine, l'escadre de l'amiral Truguet était parfaitement montée, mais par l'indiscipline des bataillons marseillais qui formaient le corps d'expédition.

Les pertes essuyées par le corps des officiers de vaisseaux par suite de la trahison d'Hubert et de Trogof, sont postérieures à cette époque et n'ont point été aussi sensibles qu'on l'a dit dans le temps. Qu'on consulte les annuaires de la marine de 1792 et 1801 et l'on verra combien peu de marins distingués l'émigration enleva.

inutile sommation, on commença (27) un bombardement que le gros temps interrompit. L'amiral fit rentrer la flotte à Toulon où elle se ravitailla, puis il reparut sous les murs de la ville dont la soumission eût entraîné celle de l'île entière. On jeta sur le rivage (14 février) des troupes, de l'artillerie; mais comme on se portait à une attaque de nuit, que devait soutenir le feu des vaisseaux, deux des colonnes par une funeste méprise, tirèrent l'une sur l'autre. Une terreur panique les saisit en même temps: tout fut entraîné, tout s'enfuit vers la plage où l'on arriva entièrement désorganisé (1). Lorsque le jour (17) vint à poindre, une nouvelle tempête assaillit la flotte; trois bâtimens échouèrent, d'autres furent rudement avariés. Il fallut (20) rembarquer la troupe et s'éloigner sans retour (22).

Sur ces entrefaites, le cabinet britannique s'étant déclaré, l'on fut réduit à la défensive. Peu après, les luttes entre la *Gironde* et la *Montagne* agitèrent tout le midi. Le célèbre Paoli voulut profiter des circonstances pour assurer l'indépendance de la Corse; il souleva les campagnes (avril 1793) et commença contre les partisans de la France de vives hostilités. Les Anglais aussitôt survinrent, mais à la suite d'une infructueuse attaque contre Saint-Florent, leur flotte s'éloigna appelée par les insurgés de Toulon qui livrèrent follement, à ces prétendus alliés, la ville et le port où 31 vaisseaux de ligne et 25 frégates étaient renfermés. Forcés, par les habiles conceptions de Bonaparte, d'abandonner précipitamment leur facile conquête, ils s'emparèrent de 17 voiles, pillèrent ou détruisirent les magasins de la marine, mirent le feu à l'arsenal et incendièrent dans la rade 21 bâtimens parmi ceux qu'ils n'avaient point eu le temps d'enlever (19 décembre).

Après avoir tiré de leur défaite une si terrible vengeance, les troupes de débarquement prirent terre en Corse; soutenues par 20 vaisseaux, elles portèrent à l'insurrection un secours non moins efficace que perfide. Les républicains renfermés dans les places, perdirent dans le mois d'août 1794 leurs dernières positions. Mais les espérances de Paoli furent cruellement déçues; les vainqueurs s'emparèrent de l'île dont Georges III fut proclamé roi, et le citoyen qui avait rêvé l'affranchissement de sa patrie, ne tarda pas à se condamner à un éternel exil.

La possession de la Corse était d'une grande importance pour les flottes anglaises. Les rades de Saint-Florent et d'Ajaccio leur offraient des relâches assurées et leur permettaient de tenir en état de blocus les côtes de la Provence et du comté de Nice. Cependant l'escadre française, formée à grand'peine des débris échappés au désastre de Toulon, essaya

(1) Voir la note à la page précédente.

de tenir la mer. Elle sortit forte de 24 voiles, commandée par le contre-amiral Martin (3 mars 1795) à la recherche des ennemis qui étaient alors à Livourne. Au début de cette croisière (7), elle captura, en vue de Saint-Florent, un vaisseau de 74, puis elle se rabattit vers la rivière de Gênes. Six jours après, au moment où un coup de vent venait de jeter au loin deux vaisseaux de haut-bord, elle se heurta (13), non loin d'Alessia, contre 23 bâtimens sous l'amiral Hotham. Martin ne songea qu'à éluder un engagement général: il y réussit, mais il eut la douleur de perdre deux vaisseaux de son arrière-garde que le vent avait endommagés et qui, n'ayant pu suivre le mouvement de la flotte, se rendirent après une glorieuse résistance.

On rentra dans Toulon où l'on reçut un renfort de six vaisseaux venant de Brest et l'on appareilla une dernière fois. Mais à la suite d'un combat douteux livré (13 juillet) près des îles d'Hyères, où l'on perdit encore un vaisseau, on renonça au dessein de tenir tête à des forces dont la supériorité n'était pas contestable, et l'on se borna à favoriser par des escadres légères d'intrépides corsaires qui soutinrent avec plus de succès la lutte.

Cependant les Corses supportaient impatiemment le joug des Anglais, lorsque Bonaparte maître de la Lombardie, poussa des détachemens de sa droite jusqu'en Toscane; les exilés du parti français se réunirent à Livourne et se jetèrent sur les côtes de leur patrie (octobre 1796) où leur apparition fut le signal d'une insurrection unanime. Les Anglais évacuèrent l'île qui reprit sans hésitation le drapeau de la république.

L'année suivante (mai 1797) l'armée d'Italie prit possession de Venise, elle y trouva 12 vaisseaux de 64 et 12 frégates qui furent envoyés à Toulon; elle en composa une escadre qui jeta dans les îles Ioniennes, sans contestation, une garnison française. Ces évènemens préparèrent l'expédition d'Égypte. On a vu (page 173) la fatale catastrophe d'Abouqir. Bonaparte de retour en France (7 janvier 1801) fit sortir de Brest une escadre sous le contre-amiral Gantheaume, destinée à recruter et à ravitailler l'armée d'Orient. L'amiral réussit à passer le détroit de Gibraltar et à faire quelques captures; mais il reconnut l'impossibilité de percer à travers des forces supérieures, jusqu'au mouillage d'Alexandrie et il relâcha dans Toulon. Les Anglais le suivirent et le bloquèrent, mais les évènemens de Naples les attirant au midi de la Péninsule, ils lâchèrent prise et Gantheaume se hâta de gagner une seconde fois l'Egypte. Il y fut encore prévenu, et il revint enfin en France (30 juin) après quelques glorieux incidens qui lui livrèrent plusieurs vaisseaux ennemis.

L'inefficacité de ces efforts engagea le premier consul à invoquer le secours du gouvernement espagnol. Il en obtint une escadre de six vais-

seaux dont le contre-amiral Dumanoir alla prendre à Cadix le commandement. Pour la rallier et lui faciliter le passage du détroit, on fit sortir de Toulon trois vaisseaux et une frégate sous le contre-amiral Linois. Celui-ci ne put éviter les croisières anglaises qui le resserrèrent dans la rade d'Algésiras et l'attaquèrent (6 juillet). Il résista glorieusement, il désempara deux vaisseaux dont l'un tomba en son pouvoir, mais il resta bloqué et l'escadre espagnole, débouchant de Cadix, se heurta (12) contre les forces ennemies; elle fut battue, et perdit trois voiles. Cependant Linois, à la faveur du combat, réussit à s'échapper et l'un de ses vaisseaux, en tenant bravement tête à l'avant-garde anglaise (13), força les vainqueurs à abandonner leur poursuite.

La paix d'Amiens mit fin aux mouvemens dans la Méditerranée, dont les Anglais, à la reprise des hostilités, au moyen de la possession de Malte, furent maîtres jusqu'à la fin de la guerre.

OCÉAN ATLANTIQUE.

Les escadres des côtes de l'ouest furent employées d'abord à intercepter les communications entre la marine anglaise et les Vendéens. Leurs stations dans les parages de la Loire inférieure ne donna lieu à aucun fait militaire. Dans les derniers jours de 1793, la flotte de Brest révoltée rentra dans le port. Là les commissaires conventionnels lui donnèrent une nouvelle organisation; ils changèrent tout l'état-major et ils élevèrent au grade d'amiral, Villaret-Joyeuse, capitaine de vaisseau, plus remarquable cependant par ses talens que par son exaltation politique.

Sa première mission fut de se porter, avec 26 voiles, au-devant d'un convoi que le contre-amiral Van-Stabel ramenait des Etats-Unis. On lui prescrivit de se borner à faciliter la rentrée de cet approvisionnement que les circonstances rendaient bien précieux, on lui recommanda d'éviter tout engagement et le représentant Jean-Bon-Saint-André monta à bord du vaisseau amiral, pour surveiller ses opérations. Huit jours après son départ on signala la flotte anglaise. Les équipa-

ges se composaient en grande partie de soldats de l'armée du Nord. A la vue de l'ennemi, ils couvrirent les ponts, les hunes, les cordages et firent entendre un long cri de joie. L'amiral n'ignorait pas que dans une bataille navale l'enthousiasme ne suffit point : il annonça le dessein de suivre ses instructions; mais Saint-André, électrisé lui-même par l'ardeur qui éclatait si hautement, prit sur lui d'ordonner le combat. Pendant deux jours on n'eut que des chocs partiels. Villaret espérait satisfaire à tout en faisant résonner son canon sans engager la mêlée, et l'amiral anglais, lord Howe, cherchait de son côté à gagner du temps pour reprendre le vent et rallier quelques vaisseaux. Cependant une brume épaisse enveloppa les deux flottes et retarda jusqu'au 1er juin 1794 (13 prairial) la lutte décisive.

Lorsque enfin le ciel se fut éclairci, on reconnut que les Anglais avaient saisi l'avantage du vent et qu'ils déployaient 26 vaisseaux de haut-bord et 12 frégates. Ils manœuvrèrent en outre avec une supériorité qui ne leur était que trop habituelle. Néanmoins l'exaltation des républicains eût enchaîné la victoire sans le funeste conflit de l'amiral et du représentant.

L'ennemi attaqua obliquement en portant son effort contre la gauche de la ligne française qui ne tarda pas à être accablée. La mêlée devint horrible et des scènes d'un courage, jusque alors inconnu, signalèrent cette mémorable journée. Le vaisseau amiral, *la Montagne*, aux prises avec cinq bâtimens anglais, les contraignit enfin de s'éloigner; et *le Vengeur* désemparé, criblé de boulets, prenant l'eau de toutes parts, donna l'exemple du plus sublime héroïsme. « Les généreux marins qui « le montaient au lieu de chercher à sauver leur vie en se rendant au « moment où le vaisseau coulait bas, déchargent leur dernière bordée « quand les derniers canons sont à fleur d'eau. Ils reviennent ensuite « sur le pont, attachent le pavillon de peur qu'il ne surnage et les bras « levés vers le ciel, agitant en l'air leurs chapeaux, ils descendent « comme en triomphe, aux cris mille fois répétés de vive la république! « vive la liberté! vive la France! dans l'abîme qui devient pour eux la « plus glorieuse des sépultures ». (*Victoires et Conquêtes*)

Une résistance si opiniâtre avait cruellement maltraité les bâtimens anglais et la droite de Villaret n'avait point donné; en virant de bord, elle les eût surpris dans leur désordre et eût changé la fortune. L'amiral (2) voulut faire le mouvement décisif; le représentant, dont le courage paraissait ébranlé, ne le permit point; il laissa lord Howe capturer six voiles de la gauche, seul trophée qui l'autorisât à s'attribuer la victoire.

Les Anglais cinglèrent vers Portsmouth. Villaret manœuvrant pour

rentrer à Brest, rencontra une seconde flotte ennemie comme elle cherchait à rallier la première. Sa présence la fit fuir à toutes voiles et cette circonstance sauva le convoi qui, deux jours après, mouilla dans le port de Brest.

Les Français prenaient leur revanche dans les expéditions confiée aux escadres légères. Au mois de septembre 7 voiles se portèrent contre les établissemens anglais de la côte de Guinée, les surprirent, les ruinèrent et coulèrent bas plus de 200 navires. Mais les flottes ennemies conservèrent toujours l'ascendant. L'armée navale de Villaret-Joyeuse, après avoir fait sur les côtes de la Bretagne, pendant le rude hiver de 1794, une croisière pénible où les tempêtes lui enlevèrent quatre vaisseaux, se heurta à la fin du printemps suivant contre les flottes qui escortaient le débarquement de Quiberon. L'amiral manœuvra pour éviter le combat mais les vents le rejetèrent sur Belle-Isle, au moment où les vaisseaux anglais s'y trouvaient réunis. Ceux-ci commencèrent l'attaque (23 juin 1795), prirent trois voiles et poussèrent les Français dans le port de Lorient. Trois mois après, des divisions détachées sur les côtes d'Espagne et dans le golfe de Gascogne, capturèrent 92 bâtimens richement chargés, provenant des échelles du Levant et de la Jamaïque. Mais c'étaient de faibles compensations à de grands désastres.

L'année suivante, on dévasta les pêcheries anglaises de Terre-Neuve, et dans le mois de décembre, l'amiral Morard de Galles, sortit de Brest avec 42 voiles, transportant 16,000 hommes, commandés par Hoche, destinés à soulever l'Irlande où les esprits étaient préparés à une révolution (page 159). Dès le départ, par une suite de malheureux incidens, la flotte fut dispersée. Elle se rallia à l'exception de quatre bâtimens y compris la frégate que montaient l'amiral et le général en chef. Malgré leur absence, on fit voile pour la baie de Bantry où l'on devait débarquer. Les vents ne permirent point de prendre terre et rejetèrent au large l'armée dont Hoche apprit l'éloignement en arrivant au rendez-vous. Il se décida à rentrer à Brest et l'on perdit au retour deux vaisseaux ; quatre autres voiles échouèrent ou sombrèrent en pleine mer.

A cette époque, l'Espagne et la Hollande étaient alliées à la république et lui avaient prêté le secours de leurs flottes. Elles furent toutes deux défaites, celle des Espagnols au cap Saint-Vincent le 17 février 1797; celle du gouvernement Batave, en vue de Camperdun, sur les côtes de la Hollande le 11 octobre suivant.

L'expédition d'Egypte attira dans la Méditerranée les forces républicaines, et l'Océan, jusqu'à l'établissement de la première flottille de Boulogne, ne fut le théâtre d'aucune grande manœuvre; mais il s'y

livra une multitude de combats où le courage individuel eut plus de chances que dans les rencontres générales et qui furent presque tous glorieux pour la marine française.

Dans l'intervalle entre les traités de Lunéville et d'Amiens une flottille et quelques bataillons furent réunis à Boulogne. Le cabinet de Londres prit l'alarme et donna l'ordre à Nelson d'anéantir cet armement. Le célèbre amiral échoua deux fois (1er et 15 août 1801) et ce mauvais succès ne fut pas sans influence sur la prompte conclusion de la paix.

A la reprise des hostilités, le premier consul fit d'immenses efforts pour triompher des vieux ennemis de la France. Pendant que ses armées (page 366) se rassemblaient autour de Boulogne, tous les ports, tous les chantiers de l'Ouest se mirent à l'œuvre et préparèrent une innombrable flottille destinée à transporter les troupes sur les côtes de l'Angleterre. Au printemps de 1804, environ 2000 bâtimens de diverses grandeurs, sortirent de plusieurs points du littoral pour se concentrer dans les ports à portée des camps, sous le commandement de l'amiral Bruix. Les croisières anglaises ne surent point s'opposer à leur réunion qui ne se fit cependant pas sans coup férir. Deux divisions débouchant l'une de Lorient, l'autre de l'Escaut, furent abordées près de l'île d'Houat (5 mai) et en vue de Flessingue (16); toutes deux repoussèrent avec succès les assaillans et la première eut la gloire de les désemparer, de les forcer à amener leur pavillon. Peu de temps après et à quatre reprises (du 15 juillet au 2 août) les Anglais bombardèrent le port du Havre où s'étaient arrêtées les embarcations construites sur la Basse-Seine. La ville souffrit, mais la flottille ne fut point endommagée; son feu contraignit l'ennemi à la retraite et au milieu de l'été le ralliement était complètement opéré. Bruix se couvrit d'une bonne ligne d'embossage et, pendant six semaines, il déjoua toutes les tentatives dont la flottille fut l'objet. Cependant l'amiral anglais (Keith) préparait contre le port de Boulogne une attaque formidable. Le 1er octobre on signala 52 bâtimens, dont moitié environ furent reconnus pour des brûlots. On se mit aussitôt en mesure, on brava l'explosion des machines infernales qui ne produisit qu'un médiocre effet, et le lendemain on se disposait à canonner vigoureusement l'escadre quand le vent la rejeta au large.

La flottille était victorieuse, mais les mouvemens combinés des flottes pour lui prêter secours échouèrent, et la marche des Autrichiens en Bavière fit abandonner les projets contre la Grande-Bretagne.

Près de cent bâtimens de guerre devaient faire voile à-la-fois et coordonner leur marche de manière à produire de grandes diversions loin-

taines et à revenir les premiers dans les parages de France. Partagés en trois escadres, ils devaient partir de Toulon (Villeneuve), de Rochefort (Missiessy), de Brest (Magon). Ils devaient rallier la division de Cadix (Dumanoir), débloquer celle du Ferrol, intercepter la route des Grandes-Indes, menacer les Antilles, puis se rabattre rapidement en Europe et balayer le canal de la Manche.

Missiessy entra le premier en opération. Il mouilla à la Martinique (20 février 1805) après quarante jours de traversée, et en attendant Villeneuve qui devait le rejoindre, il envahit les îles anglaises du Vent; puis, sur l'avis que l'escadre de Toulon n'avait pu tenir la mer, il revint à Rochefort (mars). Villeneuve, en effet, arrêté par de violentes tempêtes relâcha pendant six semaines à Toulon. A son arrivée au rendez-vous (13 mai), il n'y trouva plus son collègue et il se disposait à continuer l'attaque des Antilles anglaises, lorsqu'il apprit l'apparition de Nelson. C'était le signal de son retour. Il fit voile pour l'Europe (8 juin), mais son habile adversaire le poursuivit, le prévint dans les positions qu'il eût dû prendre, et se plaça de manière à lui barrer la route de Boulogne. Villeneuve cependant parvint sur les côtes d'Espagne, il attaqua, en vue du cap Finistère, la flotte qui bloquait les ports de la Gallice; mais à la suite d'un combat indécis (22 juillet) il fut obligé, par le vent, de relâcher dans les ports du Ferrol et de la Corogne où se trouvaient 15 bâtimens espagnols et français.

Dans le même temps, lord Cornwallis tenait en respect l'escadre de Brest. Missiessy était observé à Rochefort et Dumanoir bloqué à Cadix. Les voiles françaises avaient donc à peine fait un pas vers leur réunion. Pour remonter au nord, Villeneuve devait écraser Nelson auquel avait pu se joindre la flotte du Ferrol. Avant d'attaquer le vainqueur d'Abouqir, l'amiral crut n'avoir point de meilleur parti à prendre que de rallier Dumanoir. Il rentra donc à Cadix (22 août) à la tête de 33 vaisseaux de ligne; mais au lieu de surprendre et d'envelopper l'escadre ennemie, qui bloquait ce port, il lui permit de s'échapper. A cette faute, il ajouta celle de rester durant deux mois dans une inconcevable inaction. Cependant le gouvernement anglais se hâta de diriger sur Cadix tout ce qu'il avait de bâtimens disponibles et pour les commander en chef l'invincible Nelson.

Lorsque enfin Villeneuve sortit du port pour offrir la fatale bataille de Trafalgar, les forces étaient à-peu-près égales de chaque côté. La flotte combinée déployait 40 voiles et les Anglais 33. On se heurta le 21 octobre 1805, quatre jours après la capitulation d'Ulm.

La victoire de Nelson fut complète; il y trouva la mort, mais les alliés perdirent 18 vaisseaux, leurs débris furent dispersés et l'Angleterre

dégagée déjà des armemens de Boulogne, étendit désormais sur les mers un empire qui ne lui fut plus disputé.

Il suffit de rappeler l'époque de son triomphe pour en apprécier l'immense portée. Ce fut au moment où les merveilles de la campagne d'Austerlitz arrachaient encore les armes aux puissances continentales, qu'elle puisa dans un succès non moins merveilleux, l'énergie dont elle avait besoin pour se déterminer à prolonger la lutte.

ANTILLES.

La guerre déclarée par l'égalité au privilège, si vive en France, où il ne s'agissait cependant que de faire passer dans la loi un fait accompli par les mœurs, éclata bien autrement passionnée aux colonies où elle s'en prit à des préjugés, à des intérêts que l'on croyait inattaquables. Si les blancs enivrés de l'espoir de se dégager des liens administratifs de la métropole, accueillirent avec transport les idées de droit naturel, ils ressentirent une inexprimable fureur lorsque, armés du même principe, les hommes libres de couleur, voués jusque alors à leur haine, à leur mépris, osèrent réclamer le titre de citoyens.

Au soulèvement excité par leurs prétentions, les mulâtres de Saint-Domingue comprirent qu'il fallait en appeler à la force. Leurs premières tentatives furent réprimées et les vainqueurs les punirent cruellement. Les chefs de l'insurrection furent roués vifs, d'autres périrent ou furent jetés aux galères. Mais au fort de l'exaspération produite par ces affreux supplices, on apprit que l'Assemblée nationale avait décrété (15 mai 1791) l'admission dans les assemblées coloniales des sangs mêlés, nés de parens libres. On protesta vivement contre cette décision suprême, qui plus tard fut rapportée (septembre) et il y eut hostilité entre les autorités de la colonie et les blancs; hostilité entre les blancs et les hommes libres de couleur.

Cependant les esclaves noirs que l'on croyait en dehors de ces ques-

tions déjà si irritantes, s'agitaient sourdement. Des agens secrets de l'Espagne et de l'Angleterre les poussaient à rompre violemment leurs chaînes. Le 22 août 1791, on vit avec effroi 12,000 d'entre eux se répandre furieux dans la plaine du Cap, incendier les habitations, massacrer les planteurs et se livrer aux plus terribles excès.

Les blancs, au désespoir, demandèrent aux autorités de la Jamaïque un secours qui leur fut refusé; tous les partis, livrés à eux-mêmes, se déchirèrent sans que l'un d'eux fût assez fort pour prendre l'ascendant. Deux commissaires furent envoyés de France, mais leur voix se perdit au milieu du tumulte des plus violentes passions. Cependant les évènemens marchaient en Europe avec rapidité. L'assemblée législative confirma en faveur des hommes de couleur (28 mars 1792), les dispositions dont les conséquences avaient fait reculer la Constituante.

L'année suivante, les blancs semblaient prêts à se jeter dans les bras de l'Angleterre, lorsque un général, qui leur était dévoué, encouragé par la présence d'une escadre ennemie, se révolta contre de nouveaux commissaires dont la mission était toute favorable aux sangs mêlés. Mais ces hommes inflexibles tenaient leur autorité de la Convention et, comme cette terrible assemblée, ils étaient déterminés à marcher sans hésitation vers leur but.

A la prise d'armes du général Galbaud, les commissaires Polverel et Santhonax ripostèrent (21 juin 1792) par un décret promettant la liberté aux noirs qui se déclareraient pour la république. La guerre alors devint effroyable. Les Anglais, les Espagnols intervinrent (septembre).

C'en était fait de la colonie sans l'intrépide résistance des nouveaux défenseurs qui surgirent de toutes parts. Mais ceux-ci firent bientôt sentir que l'autorité était passée entre leurs mains. La métropole essaya de la ressaisir. Les généraux Rochambeau et Desfourneaux débarquèrent avec 2000 hommes, des armes, des munitions. Cependant leurs mouvemens rencontrèrent tant d'obstacles, que Santhonax crut devoir appeler au commandement du nord de la colonie, un chef noir, déjà fameux, qui cachait alors l'amour le plus effréné de la domination sous l'apparence d'un dévoûment absolu aux intérêts de la république.

C'était le célèbre Toussaint-Louverture. Il eut bientôt armé et discipliné 25,000 noirs et toute l'activité militaire de la colonie fut tournée contre les Anglais. A la fin de 1796, on était parvenu à les renfermer dans les places du Mole Saint-Nicolas et de Port-au-Prince. Ces dernières positions leur furent enlevées par capitulation. Mais les délégués de la France reconnurent trop tard que leur pouvoir s'était évanoui devant celui dont les circonstances avaient investi le général Toussaint.

Celui-ci voulut traiter seul avec les commandans anglais (1797), et il leur accorda des conditions tellement avantageuses qu'on put le soupçonner de se ménager l'alliance de la Grande-Bretagne. En peu d'années tout plia sous son glaive : il écrasa les mulâtres, il fit la conquête de la partie espagnole de l'île, cédée à la France par le traité de Bâle. Enfin il ne craignit pas de promulguer une constitution coloniale et de se proclamer président et gouverneur à vie (1er juillet 1801).

L'habileté de son administration justifia le succès de ses ambitieux desseins : la colonie en proie depuis long-temps aux plus cruelles dévastations sortit rapidement de ses ruines et reparut aux yeux étonnés du monde commercial dans tout l'éclat de sa prospérité.

Toussaint-Louverture expliquait sa merveilleuse élévation par des circonstances mystérieuses.

« Dès les premiers troubles de Saint-Domingue, disait-il, je sentis « que j'étais destiné à de grandes choses. Quand je reçus cet avis divin, « j'avais cinquante-quatre ans ; je ne savais ni lire, ni écrire ; j'avais « quelques portugaises ; je les donnai à un sous-officier du régiment du « Cap, et grâce à lui, en peu de mois, je sus signer mon nom et lire « couramment.

« La révolution de Saint-Domingue allait son train ; je vis que les « blancs ne pourraient pas durer, parce qu'ils étaient divisés et écrasés « par le nombre, je m'applaudis d'être noir.

« Il fallait commencer ma carrière ; je passai dans la partie espagnole, « où l'on avait donné asile et protection aux premières troupes de ma « couleur. Cet asile et cette protection n'aboutissant à rien, je fus ravi « de voir notre chef se faire espagnol au moment où la puissante répu- « blique française proclamait la liberté générale des noirs. Une voix « secrète me disait : Puisque les noirs sont libres, ils ont besoin d'un « chef, et c'est moi qui dois être ce chef. Je revins avec ce sentiment et « avec transport au service de France ; la France et la voix de Dieu ne « m'ont pas trompé. »

L'attachement de cet homme extraordinaire à la France était au moins problématique. Cependant au travers de la dissimulation profonde qui faisait la base de son caractère, on pouvait reconnaître l'admiration que lui inspirait le premier consul. Il comparait l'élévation du vainqueur de Marengo à sa propre élévation ; il lui écrivait avec cette inscription : *le premier des noirs au premier des blancs ;* il ambitionnait, peut-être autant que les faveurs dont la fortune l'avait comblé, un mot, un seul mot d'éloges. Bonaparte eut la faiblesse de le lui refuser ; fatigué d'un

rapprochement qui l'offensait, il finit par s'écrier : « C'est un esclave révolté qu'il faut punir. »

Aussitôt que la paix d'Amiens lui eut ouvert l'Océan, il fit les apprêts d'une expédition destinée à faire rentrer Saint-Domingue sous le droit commun de la république.

La flotte composée de 33 vaisseaux et 21 frégates sous Villaret-Joyeuse, l'armée forte d'abord de 20,000 soldats d'élite (les renforts la portèrent jusqu'à 35,000), commandée par le général Leclerc, cernèrent et envahirent l'île (janvier et février 1802).

Les noirs résistèrent, ils incendièrent les villes qu'ils étaient forcés d'abandonner, ils dévastèrent les campagnes, ils cherchèrent dans les Mornes un refuge dont plusieurs points fortifiés défendaient l'approche. La guerre s'alluma avec fureur, guerre aussi sanglante qu'indécise; malgré la perte de quelques positions, les insurgés étaient loin d'être réduits lorsqu'ils firent des ouvertures qu'on se garda de repousser.

Un traité fut signé le 1er mai 1802, basé sur l'abolition de l'esclavage et sur un désarmement général. Mais la soumission des chefs noirs n'était qu'une feinte. Aux premières sommations des Français, ils avaient répondu : « Cette terre vous brûlera ». Leur prédiction devait se réaliser. Le désarmement commençait à peine lorsque la fièvre jaune éclata avec une extrême violence. Le général en chef ne doutant point des dispositions de ses adversaires à profiter de ses ravages, crut déjouer leurs desseins secrets en faisant enlever et conduire en France Toussaint Louverture. Mais ce coup de main ne suffit pas pour étouffer l'incendie qui se manifesta sur divers points. Cependant les chefs influens dissimulèrent d'abord et firent cause commune avec les Français; mais lorsque le fléau s'appesantit sur l'armée, ils levèrent le masque; Clervaux, Petion (mulâtres), Christophe et Dessalines (noirs), se mirent à la tête des insurgés. On n'eut bientôt à leur opposer que de tristes débris; 30,000 hommes et le général en chef avaient succombé. On ne put empêcher un soulèvement général et la partie française de l'île fut entièrement évacuée. On conserva jusqu'en 1810 quelques points de la partie espagnole, mais la colonie n'en fut pas moins perdue sans retour, et cette expédition impolitique coûta à la France 40,000 soldats ou matelots aguerris.

Les îles du Vent, tourmentées comme Saint-Domingue, par les dissensions entre les blancs et les hommes de couleur furent l'objet plus immédiat de la convoitise du gouvernement anglais. Une première tentative ayant échoué, le général Grey à la tête de 14,000 hommes et d'un corps d'émigrés prit terre à la Martinique (4 février 1794), renferma la faible garnison que commandait Rochambeau dans le fort Bourbon, dont un siège régulier le rendit maître, et, dans le mois suivant, s'em-

para successivement des autres colonies. Comme ses troupes s'y installaient la fièvre jaune les assaillit. Peu après, un commissaire de la convention dont le nom leur devint bientôt redoutable, Victor Hugues, avec 12 à 1500 hommes débarqua à la Guadeloupe dont il ignorait la reddition (6 juin 1794). Il ouvrit intrépidement les hostilités, il appela aux armes les hommes de couleur et se rendit maître de la grande terre (Guadeloupe) que le général ennemi tenta vainement de reprendre.

Fort de ce point d'appui, Hugues avec l'audace et l'inflexibilité propres à l'époque, se mit en mesure de soutenir une lutte acharnée. Il leva 10,000 hommes, il dressa de nombreuses batteries et lança sur l'archipel des Antilles de hardis corsaires, qui firent trembler le commerce anglais. Peu-à-peu ses émissaires agitèrent les autres îles qui furent le théâtre de cruelles vicissitudes. Elles rentrèrent enfin au pouvoir de la métropole et ne lui furent définitivement enlevées, la Martinique que le 24 février 1809, la Guadeloupe le 6 février 1810.

GRANDES-INDES.

Les Anglais s'emparèrent, le 21 août 1793, de Pondichéry dont la perte entraîna celle des établissemens de l'Indostan. L'année précédente Tippo-Saeb avait été réduit à signer une paix désastreuse. Ainsi, dès le commencement de la guerre, les immenses possessions de la compagnie des Indes furent à l'abri des opérations continentales. Il fallut se borner à des attaques maritimes que facilitèrent les relâches des îles de France et de Bourbon. Ces colonies échappèrent aux orages qui bouleversèrent les Antilles, et des stations navales dans leurs parages enhardirent de nombreux corsaires qui s'attaquèrent avec succès au commerce de la compagnie. En septembre 1796, une croisière partit de Brest dans le dessein de provoquer des évènemens plus sérieux. Elle ne trouva point l'occasion de jeter des troupes sur les côtes, mais à son approche Tippo-Saeb s'émut et envoya des émissaires pour concerter avec les autorités

de l'île de France une nouvelle prise d'armes. Ce prince fut prévenu, le gouvernement britannique eut connaissance de ses démarches et en prit occasion (1798) de lui déclarer une dernière guerre qui se termina par sa chute et sa mort.

Une clause du traité d'Amiens devait rendre à la France Pondichéry. Elle ne fut point exécutée. L'amiral Linois, qu'on avait envoyé de Brest pour en prendre possession, trouva les Anglais dans une attitude hostile. Il revint à l'île de France au moment où de nouvelles hostilités étaient flagrantes. Il commença alors une suite de croisières qui firent éprouver à la compagnie d'immenses pertes, mais dont la dernière eut pour issue un combat malheureux ou deux de ses vaisseaux (*le Marengo* et *la Belle-poule*) furent capturés (13 et 14 mars 1806). A dater de cette époque les corsaires seuls continuèrent les hostilités auxquelles mirent fin la prise de l'île Bourbon (8 août 1810) et celle de l'île de France (4 décembre).

Durant cette année les Français perdirent l'accès des mers, et commença contre l'Inde anglaise une entreprise ignorée jusqu'à ces derniers temps, dont le récit rapporté par M. de Lamartine, frappe l'esprit d'un profond sentiment de surprise et d'admiration.

Les déserts qui bordent l'Euphrate, le Tigre, l'Oronte, ceux de l'Arabie centrale sont parcourus par une population errante d'environ 4 millions d'âmes. On n'ignore pas quel rôle ont joué dans l'histoire du monde les races nomades à ces époques où leurs masses identifiées, pour de courts instans avec de grandes inspirations, se sont précipitées sur des nations décrépites dont elles ont changé la face. Le général en chef de l'armée d'Orient n'avait pu se rapprocher de l'un de ces puissans leviers, propres à remuer toute l'Asie, sans aspirer à le saisir. L'échec d'Acre, les désastres de 1799, en le rejetant en Europe, en le plaçant à la tête des évènemens les plus compliqués ne lui avaient point fait perdre de vue ces tribus divisées qu'une même passion pouvait réunir et faire mouvoir dans l'intérêt de la France. Pendant l'expédition d'Egypte, il s'était attaché, comme il savait s'attacher, un chevalier de Malte M. Lascaris de Vintimille, et il lui avait reconnu l'aptitude, l'énergie que nécessitait une mission détaillée dans les instructions suivantes :

1° Partir de Paris pour Alep; 2° y chercher un Arabe dévoué, se l'attacher comme drogman; 3° se perfectionner dans sa langue; 4° aller à Palmyre; 5° pénétrer parmi les Bédouins; 6° en connaître les chefs et gagner leur amitié; 7° les réunir tous dans une même cause; 8° leur faire rompre tout pacte avec les Osmanlis; 9° reconnaître tout le Désert, les haltes, les endroits où l'on trouve de l'eau et des pâturages jus-

qu'aux frontières de l'Inde; 10° revenir sain et sauf en Europe après avoir rempli cette mission.

Après plusieurs années d'études et de préparatifs, Lascaris, au commencement de 1810, partit d'Alep avec un jeune chrétien de cette ville nommé Fatalla Sayeghir et s'enfonça dans le Désert. Les premiers pas furent difficiles, enfin il parvint à Palmyre. Là il reconnut, non sans un vif chagrin, que la plus active des tribus du désert de Damas, influencée par Nasser, l'un des fils du scheick Mehanna, était toute dévouée aux Osmanlis. Mais il apprit en même temps qu'au-delà de l'Euphrate entre Bagdad et Bassora une tribu plus puissante obéissait à un chef ambitieux et brave, que d'anciens exploits contre le pacha de Bagdad avaient fait surnommer le Draghy (destructeur des Turcs). Il revint sur l'Oronte et Sayeghir se chargea seul de pénétrer sous les tentes du Draghy. Celui-ci indigné de l'alliance entre les Turcs et Nasser, remontait le cours de l'Euphrate dans le dessein d'attaquer Mehanna. Sayeghir réussit à le rejoindre, à s'insinuer dans sa confiance, à lui inspirer la résolution de passer à la rive droite de l'Euphrate et de se rapprocher de l'Oronte.

La guerre s'alluma vivement, toutes les tribus du territoire de Damas embrassèrent l'un ou l'autre parti. Mehanna fut défait et rejeté en-deçà de l'Oronte. Il implora le secours des Osmanlis et le Draghy, à l'instigation de Sayeghir, se hâta d'appeler auprès de sa personne Lascaris qui devint bientôt l'âme de toutes ses opérations.

Lorsque l'habile émissaire de l'empereur se fut assuré des talens du scheick victorieux, il résolut de l'élever au commandement général des Bédouins, depuis Alep jusqu'aux frontières de l'Inde. Après l'avoir fasciné à l'aide de quelques expériences chimiques, il lui persuada que la brillante comète de 1811 n'était rien moins que son étoile, présage certain de sa suprême puissance.

Le Draghy était très disposé à se livrer aux projets les plus ambitieux; il crut sans peine à sa grandeur future, il recommença la guerre avec une nouvelle ardeur, intimida ou séduisit Soliman, pacha de Damas, écrasa Mehanna, et soit force, soit conviction, entraîna dans son alliance tous les chefs de la Syrie. Les Wahabis, tribu de la partie occidentale du Désert, intervinrent alors conduits par Abou-Nocta, chef noir d'une réputation formidable. Le Draghy courut à ce nouvel ennemi, l'atteignit à trois journées de Palmyre, le mit en déroute et le rejeta en Arabie. Après cet exploit il retourna dans ses cantonnemens habituels où il avait à se ménager l'amitié de ses voisins. Ceux-ci, excités par Ebn-Sihoud, roi des Wahabis, s'étaient mis sous les armes. Il fallut combattre et négocier encore, mais tous finirent par promettre de faire cause commune avec lui.

Au printemps de l'année suivante (1812) le Draghy revint en Syrie où les esprits étaient singulièrement agités. Le bruit courait qu'une princesse anglaise arrivée à Damas, avait changé les dispositions des Turcs, que Mehanna l'avait conduite à Palmyre et qu'elle avait été proclamée reine des Bédouins. On annonçait une coalition entre Mehanna, les Wahabis et les gouverneurs turcs des villes de l'Oronte. Emu de ces nouvelles, Lascaris eut recours au pacha de Damas. Soliman plus effrayé des Wahabis que du Draghy, accorda à ce dernier un bouyourdi, portant qu'il devait être obéi comme chef suprême du Désert de Damas et que toute alliance contre lui était opposée à la volonté de la Porte. Mehanna se soumit, on sut que la prétendue reine des Bédouins n'était qu'une illustre voyageuse (lady Stanhope) et l'on n'eut plus à combattre que les forces d'Ebn-Sihoud, qui assiégeaient Palmyre, au nombre de 10,000 hommes; on marcha contre elles, on les défit encore et l'on rentra dans les campemens d'hiver.

Vint l'année 1813. Chose merveilleuse! dans le même temps qu'un million d'hommes exaltés se disputaient l'Allemagne, 230,000 Arabes et Osmanlis se heurtèrent sur les bords de l'Oronte mis aussi en action par l'influence du génie de Napoléon.

150,000 guerriers Wahabis traînant avec eux leurs familles, inondèrent le désert de Damas résolus d'exterminer le Draghy et de châtier les Turcs qui lui prêtaient leur appui.

Les alliés ne comptaient pas plus de 80,000 combattans qui se retranchèrent non loin de la ville de Hama d'une manière remarquable. On réunit tous les chameaux, on les lia ensemble par les genoux et on les plaça sur deux rangs devant les tentes. Pour compléter ce remp art un fossé fut creusé derrière eux.

Les ennemis en firent autant de leur côté et, pendant trente-sept jours, les deux armées, également tourmentées par la famine, se livrèrent des combats de plus en plus animés, dont le succès était alternatif. On a peine à se faire une idée de leur constance, les guerriers passaient jusqu'à deux jours sans prendre de nourriture et les chameaux, formant le rempart du camp, se dévoraient entre eux.

Le trente-huitième jour le camp des Turcs fut forcé. « Le lendemain « commença une lutte affreuse, les Bédouins étaient tellement mêlés « qu'on ne distinguait plus rien; ils s'attaquaient corps à corps avec le « sabre; la plaine entière ruisselait de sang; la couleur du terrain avait « totalement disparu; jamais peut-être il n'y eut de pareille bataille. Elle « dura huit jours sans discontinuer. Enfin le Draghy, voyant le mal à « son comble, mit en sûreté pendant la nuit de l'autre côté de l'Oronte, « les tentes, les femmes et les enfans. Au lever du soleil il partagea les

« combattans en quatre corps et les jeta en désespérés sur les quatre « côtés du camp ennemi. Les assaillans tombèrent sur leur proie comme « des lions affamés. Ce choc impétueux et simultané eut tout le suc- « cès qu'on pouvait en attendre. La confusion et le désordre se mirent « parmi les Wahabis, qui prirent la fuite, abandonnant femmes, en- « fans, tentes et bagages. Le Draghy, sans donner aux siens le temps « de s'emparer du butin, les força de poursuivre les fuyards jusqu'à « Palmyre et ne les laissa reposer qu'après la dispersion totale de l'en- « nemi (M. de Lamartine). »

Après cette brillante victoire, le Draghy, repassa l'Euphrate, traversa toute la Perse, en faisant alliance avec les Bédouins de ces contrées et en cinquante-et-un jours il poussa jusqu'aux frontières occidentales des Grandes-Indes. Revenant ensuite sur ses pas il signa un traité avec Ebn-Sihoud. Ainsi, au bout de quatre années, durant lesquelles s'accomplirent de la part des agens de l'empereur, des prodiges de dévoûment, d'adresse et de constance, l'Arabie entière était préparée à servir à ses vastes desseins, lorsque l'Orient étonné apprit sa chute. M. Lascaris mourut au Caire, et le consul anglais saisit les documens précieux qu'il avait pu recueillir.

ORGANISATION

DES ARMÉES FRANÇAISES.

On se fera une idée exacte de l'organisation de la grande-armée en jetant les yeux sur le détail suivant des corps qui, après la bataille d'Eckmuhl, se sont portés sur Vienne (page 363).

4e corps. Maréchal Massena, commandant; chef d'état-major, général de division Becker. Génie, général de brigade Lazowsky. Artillerie, général de division Pernetti.

Quarante-cinq bataillons formant quatre divisions et deux brigades détachées; sept escadrons de cavalerie légère; douze batteries d'artillerie, un parc d'artillerie et du génie.

	hommes.	chevaux
1re division. Legrand, six bataillons	2,941	
Artillerie de la division.	297	144
2e Carra-Saint-Cyr, neuf bataillons.	5,535	
Artillerie.	268	235
3e Molitor, dix bataillons.	4,774	
Artillerie.	265	270
4e Boudet, sept bataillons.	3,725	
Artillerie.	382	549
A reporter. . . .	18,187	1,198

	hommes.	chevaux.
Report. . . .	18,187	1,198
Brigade badoise, général Harrau, sept bataillons.	5,760	
Artillerie.	354	395
Brigade hessoise, général Nagel, six bataillons.	4,622	
Artillerie.	186	129
Cavalerie française.	311	323
Cavalerie hessoise.	348	395
Parc.	1,032	361
Total. . . .	30,800	2,801

3ᵉ corps. Maréchal Davout, commandant; chef d'état-major, général de division Compans. Génie, général de brigade Touzard. Artillerie, général de division Hanicque.

Cinquante-deux bataillons, formant quatre divisions, dix escadrons de cavalerie légère, huit batteries, parc d'artillerie et du génie.

	hommes.	chevaux
1ʳᵉ division, Morand, douze bataillons.	7,718	
Artillerie.	434	421
2ᵉ Friant, quinze bataillons.	8,431	
Artillerie.	402	438
3ᵉ Gudin, dix-sept bataillons.	9,979	
Artillerie.	394	458
4ᵉ Puthod, dix bataillons.	4,040	
Artillerie	400	407
Cavalerie	1,945	1,925
Parc	1,897	1,480
Total. . . .	35,640	5,129

9ᵉ corps (armée saxonne), maréchal Bernadotte, commandant; chef d'état-major le général de brigade Gérard. Génie, le chef de bataillon Girardin. Artillerie, le général de brigade Mossel.

Vingt-quatre bataillons et vingt escadrons formant deux divisions, parc d'artillerie.

	hommes	chevaux.
1ʳᵉ division, Zerschwitz, douze bataillons, douze escadrons	7,825	1,570

	hommes.	chevaux
Report. . . .	7,845	1,570
2e Polentz, douze bataillons, 8 escadrons . . .	6,856	1,298
Parc.	946	1,102
Total. . . .	15,627	3,970

2e corps, maréchal Lannes, commandant; chef d'état-major le général de brigade Gauthier. Génie, général de brigade Rogniat. Artillerie, général de brigade Navelet.

Cinquante bataillons, deux escadrons, parc d'artillerie et du génie.

	hommes.	chevaux.
1re division, grenadiers d'Oudinot, seize bataillons.	7,387	
2e Claparède, seize bataillons.	6,995	
3e Grandjean, dix-huit bataillons	7,507	
Cavalerie.	140	140
Parc.	1,801	1,983
Total. . . .	23,830	2,123

8e corps, Wurtembergeois; général Vandamme commandant; chef d'état-major le colonel . Artillerie, Schnadow.

Vingt-huit bataillons formant trois divisions, seize escadrons, un parc d'artillerie.

	hommes.	chevaux.
1re division, Neubronn, quatorze bataillons. . .	8,490	
2e (française), Dupas, sept bataillons	3,633	
3e (ducale), Rouyer, sept bataillons.	5,488	
Division de cavalerie, Walwarth, seize escadrons	952	952
Parc.	597	592
Lisez: page 363, au lieu de 10,000 ce total.	19,160	1,544

Garde impériale, chef d'état-major, général Quesnelle. Génie, général de brigade Kirgener. Artillerie, général de division Lauriston.

Jeune garde, deux bataillons de tirailleurs chasseurs, deux bataillons de tirailleurs grenadiers, deux bataillons de fusiliers chasseurs, deux bataillons de fusiliers grenadiers, en tout huit bataillons.

	hommes.	chevaux.
Général de division Curial.	4,591	
Vieille garde, deux bataillons de grenadiers à pied, deux bataillons de chasseurs à pied, en tout quatre bataillons, général de division Dorsenne .	2,757	
Cavalerie, seize escadrons, général Walther. .	3,062	3,476
Gendarmerie d'élite, colonel Mekenem. . . .	234	281
Artillerie à pied; colonel Drouot	147	
Train d'artillerie.	143	232
Total. . . .	10,934	3,999

Réserve de cavalerie, maréchal Bessières, commandant; chef d'état-major, le général de brigade Girard. Artillerie à cheval de la garde, général Couin.

Quatre-vingt-dix-sept escadrons formant cinq divisions, plus deux brigades, à chacune desquelles était attachée une batterie d'artillerie.

	hommes.	chevaux
1re division, Nansouty, huit escadrons de carabiniers, seize de cuirassiers.	3,585	3,488
2e Saint-Sulpice, seize escadrons de cuirassiers .	1,824	1,729
3e Arrighi, seize escadrons de cuirassiers. . . .	1,530	1,490
4e Montbrun; dix escadrons de chasseurs et hussards.	1,566	1,591
5e Lassalle, quatorze escadrons de chasseurs et hussards.	1,439	1,463
Brigade Marulaz, sept escadrons.	1,029	1,054
Brigade Colbert, dix escadrons.	1,769	1,799
Total. . . .	12,732	12,614
Parc général.	5,058	735

Grand quartier général, l'empereur; major-général, Berthier. Génie, Bertrand. Artillerie, Lariboissière. Attaché à l'état-major, les généraux de division Mathieu Dumas, Vignolles; les généraux de brigade Lecamus, Monthion. Commandant le quartier général, général Duhastrel. Commandant la gendarmerie, général Lauer. Commandant les ingénieurs géographes, colonel Bonne. Intendant général Daru. Inspecteur en chef aux revues, Villemanzy.

FIN.

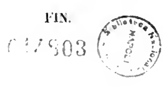


TABLE DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1794.

CAMPAGNE DE 1795.

CAMPAGNE DE 1796.

CAMPAGNE DE 1797.

CAMPAGNE DE 1798.

TRANSITION ENTRE LES DEUX PREMIÈRES COALITIONS.

CAMPAGNE DE 1799

CAMPAGNE DE 1800.

CAMPAGNE DE 1805.

CAMPAGNE DE 1806 ET 1807.

CAMPAGNE DE 1808.

GUERRES DE LA PÉNINSULE.

CAMPAGNE DE 1809.

CAMPAGNES DE 1810 A 1812,

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

CAMPAGNE DE 1812.

CAMPAGNE DE 1813.

CAMPAGNE DE 1814.

CAMPAGNE DE 1815.

ÉVÈNEMENS MARITIMES ET COLONIAUX. 547

ORGANISATION DES ARMEES FRANÇAISES. 565

FIN DE LA TABLE.





